

RECAVITATIONS ET DITIONS

73

RECAVITATIONS

73

RECAVITATIONS

RECAVITATIONS

P. O. P. 10

RECAVITATIONS

PROVERBES ET DICTONS

DE LA PROVINCE DE

S Y R I E

Section de Saydâ

PAR

CARLO LANDBERG

LEIDE
E. J. BRILL

1883

PARIS
MAISON NEUVE & Cie

PROVERBES ET DICTONS

DU

PEUPLE ARABE

MATÉRIAUX POUR SERVIR A LA CONNAISSANCE
DES DIALECTES VULGAIRE

RECUEILLIS, TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

CARLO LANDBERG

VOLUME I

LEIDE
E. J. BRILL

1883

PARIS
MAISON NEUVE & Cie

Imprimerie de E. J. Brill à Leide

JE DÉDIE CET OUVRAGE

à mon cher et vénérable maître

MONSIEUR HEINRICH LEBERECHE FLEISCHER

COMME UN BIEN FAIBLE TÉMOIGNAGE

DE MON DÉVOUEMENT ET DE MA GRATITUDE

INTRODUCTION.

”كلام العرب لا يُحيط به إلا نبيّ”

En travaillant l'hiver passé à la bibliothèque khédiviale du Caire à une édition critique du *Diwân* d'Aboû Firâs el-Hamdânî, je racontai au savant directeur de cette bibliothèque ¹⁾, Mr. le Dr. Spitta-Bey, que pendant mon long séjour dans les pays orientaux j'avais recueilli un grand nombre de proverbes vulgaires que je m'étais fait expliquer par les Arabes eux-mêmes. Il me dit alors: « Il faut les publier, » et telles furent à ce sujet ses instances, que je laissai de côté pour quelque temps mon poète favori pour m'occuper de la rédaction de mes notes, non sans avoir mûrement réfléchi sur le meilleur plan à suivre. C'est donc au Dr. Spitta-Bey que revient l'initiative de cette publication. Il est alors on ne peut plus juste que je la commence en le remerciant publiquement de m'avoir donné le courage d'entreprendre un travail qui sera de longue haleine et qui profitera peut-être à la science.

Afin que les savants ne puissent ignorer les sources auxquelles j'ai puisé, ni contester l'exactitude de mon ouvrage, j'exposerai tout

1) Mon ami n'est plus directeur de la bibliothèque khédiviale. « Le parti national », dans sa haine contre tout Européen, força Taoufik Pacha à renvoyer celui qui a rendu de si grands services en ordonnant les riches trésors, pour la plupart inconnus en Europe, que renferme la bibliothèque du *Darb el-gamâmîz*. Son départ est une perte pour nous tous.

d'abord comment j'ai procédé et comment je compte procéder à l'avenir. Pendant les neuf années que j'ai passées en Orient, j'ai toujours noté et relevé tout ce que j'observais de remarquable ou de saillant. Aussitôt que j'entendais un proverbe, j'en prenais note, et je me le faisais expliquer par quelqu'un, de préférence par un homme du peuple ou un paysan. Je mettais toujours la plus scrupuleuse exactitude dans la transcription, me faisant répéter plusieurs fois le mot sur lequel j'avais des doutes, jusqu'à ce que j'en eusse bien saisi la vraie prononciation. Je traduisais immédiatement l'explication arabe en français sous les yeux de la personne même qui me l'avait dictée. Je pouvais ainsi avoir recours à elle, si ma connaissance de la langue se trouvait en défaut.

Mais ce n'était pas rien que les proverbes qui m'occupaient; pour étudier l'arabe, on n'a pas le secours d'un dictionnaire français-arabe, et j'ai dû me faire l'ami des boulangers, des forgerons, des marins, des chameliers, en un mot, des hommes de tous les métiers, je dirai même de toutes les classes. «Comment appelles-tu cela? Comment fais-tu cela», voilà des demandes que j'adressais à chaque instant. On me répondait toujours avec beaucoup de bonne volonté, et moi d'écrire sous la dictée de mon interlocuteur. Là où il y avait une rixe, un enterrement, un conteur, un noukati, on pouvait être sûr de m'y trouver: j'y apprenais toujours quelque mot et j'y voyais toujours quelque chose de nouveau. Je ne prenais ces leçons que dans le but de bien connaître la langue et les habitudes du peuple chez lequel j'habitais, et je n'avais nullement l'intention de publier un jour les résultats de mes études avec tout ce monde hétérogène. Mr. Spitta-Bey m'a amicalement forcé la main. J'ouvrais donc mes cahiers, je mettais ordre à mes notes, je prenais les proverbes tels que je les avais enrégistrés, en y ajoutant les explications que je croyais nécessaires. Je n'ai pas choisi; je n'ai pas fait de triage. Je voulais offrir un bouquet qui sent le pays où il a été cueilli. Il y a dans ce gigantesque bouquet bien des fleurs au parfum peu agréable. Qu'on se bouche le nez. Je tiens à recueillir tout ce que je trouve sur ma route, sans sourciller, car je ne présente pas ici un «Weihnachtsgeschenk» à la Hammer-Purgstall, ni un «per le nozze» à l'italienne. Je m'adresse aux Orientalistes, et j'espère que nous sommes assez

hommes faits pour pouvoir tout lire, tout savoir; et nous devons tout savoir, si nous voulons connaître l'Orient, où les propos orduriers, les mots obscènes occupent une si large place dans le langage journalier. Je prends la réalité toute crue, nue et sans fard, laissant aux poètes et à ceux qui écrivent pour les dames et les collégiens le soin de peindre l'Orient inondé de lumière et couvert de ses plus beaux atours. Nous autres arabisants ne pouvons pas avoir de ces égards; nous n'avons qu'un seul but: la connaissance de l'Orient avec sa poésie et ses saletés, ses ombres et ses rayons de soleil. La philologie et l'histoire ne pourront que gagner à ce procédé; l'appréciation des pays de l'autre côté de la Méditerranée ne sera parfaitement juste que lorsqu'on aura vu le tas de fumier à côté de la prairie parée de fleurs. J'écris ce que j'ai entendu, je rapporte ce que j'ai vu. Tels que les proverbes me furent prononcés, tels je les donne. Les remanier, en leur donnant un aspect plus classique et plus convenable aux yeux des puristes aurait été changer l'esprit dans lequel est composé tout cet ouvrage. J'aurais par là prêté au peuple un langage qui lui est étranger, j'aurais commis une fraude indigne. Cela s'applique également aux explications arabes dont chaque proverbe est accompagné. Le parler si pittoresque, si spontané, si dénoué d'artifices rhétoriques des paysans arabes, et des classes inférieures en général, vaut bien la peine d'être connu. Je lui ai laissé tout son parfum natif et rustique, sans que seulement la pensée me vînt d'en retrancher un mot un peu leste, une tournure souvent assez vulgaire, à seul fin de ne pas fausser l'idée que je prétends vouloir donner, en même temps, du caractère des Arabes. Je n'y ai pas changé un iota, quelque dépourvue de logique et d'élégance que me parût la phrase.

Séjournant en Orient dans l'unique but de l'étudier, l'arabe est devenu pour moi une seconde langue maternelle. C'est auprès des *Seyh* les plus savants que »j'ai emprunté un peu de feu à leur science"; c'est en vivant exclusivement avec les Orientaux que j'ai cru pouvoir le mieux atteindre mon but. Si je dis cela, c'est pour qu'on sache bien que je ne me suis pas hasardé à entreprendre cette publication, une fois décidée, avant de m'y être préparé par un long travail, par des études constantes.

Il n'y a peut-être pas de langue aussi riche en proverbes que

l'arabe, et assurément, il n'y a pas de peuple qui plus que les Arabes s'en serve dans la vie de tous les jours. Seulement, pour les connaître, il ne faut pas s'adresser à la classe instruite qui a trouvé dans les livres la philosophie, les apophtegmes et les hikam que le vulgaire ne possède que par ses proverbes et ses dictons à lui. J'ai observé, au moins en Orient, que plus on s'est plongé dans l'étude des livres, moins on sait de proverbes, j'entends parler de ceux qui font l'objet de cette publication. On les dédaigne même, et si l'on s'en sert, c'est sous un habitus grammatical que le peuple ignore. J'en citerai deux exemples. Un paysan ou n'importe quel illettré dirait :

اِسْتَعْلَ بِجَدِيدٍ وَ حَاسِبُ الْبِطَالِ [n° 12]; le savant, au con-

traire, ou celui qui a quelque peu étudié les classique emploiera

de préférence la tournure d'Ibn el-Wardî : اِكْتَسِبَ الْفُلْسَ وَ حَاسِبٌ.

اِذَا سَمِعْتَ بِالْمَنَادِبِ فَاحْضَرْ وَاِذَا سَمِعْتَ : Zamahsari dit : من بَطَلَ اذا سمعت بالمناديب فاحضر, tandis que le peuple s'exprime plus simplement, mais

avec tout autant de force : اِحْضَرْ جَنَازَةً وَلَا تَحْضَرْ جَوَازَةً [n°. 201]. Ces

deux proverbes classiques sont certainement calqués sur leurs équivalents vulgaires, car on ne prétendra pas que le peuple s'occupe du Lamîyat ni du Nawâbir.

Les savants, méprisant souverainement la langue vulgaire, n'en acceptent les proverbes que moulés d'après les règles de Taftâzânî ou de Sibaway, auteurs que le peuple ne connaît même pas de nom.

On pourra diviser les proverbes en deux grandes classes :

1° classiques;

2° vulgaires.

La première classe comprend les proverbes que les savants ont inventés et qu'ils ont fait figurer dans leur livres. Il y a des ouvrages entiers qui ne sont composés que de proverbes ¹⁾ et de sentences proverbiales. Le peuple les ignore, car ces ouvrages sont au dessus de

1) Tels sont, pour n'en nommer que deux, *kitâb es-sâlih wa el-bârim* d'Ibn el-Habbarîya et *kitâb oumoûn el-bayân* de Abd Allâh Sabrâvî.

sa portée. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le savant recueil de Meydâni. Il est impossible de décider si les proverbes y enrégistrés ont été d'un emploi général. Pour ma part, j'incline à ne pas le croire. Ils me paraissent avoir été recueillis dans les différentes tribus, dans les différents livres classiques pour former un corpus. Pour constater si quelques-uns de ces proverbes étaient encore connus aujourd'hui, je laissai quelques personnes parcourir les deux volumes publiés à Boullâk: parmi les proverbes anciens elles ne trouvèrent qu'une dizaine, et parmi les mouwallada le nombre ne fut pas très grand. Je tiens alors compte des altérations plus ou moins importantes qu'ils avaient subies. J'ai moi-même consulté plusieurs recueils, et j'ai toujours obtenu le même résultat, à savoir, que les proverbes dont j'ai pris note, s'élevant au chiffre respectable de près de trois mille, sont la propriété exclusive du peuple. Dois-je conclure de là que Meydâni, Zamahsârî, Saraf ed-dîn Ismâ'il el-Ma'arrî, 'Abd Ibn Rabbih et d'autres n'ont fait figurer dans leurs livres que les proverbes ayant cours dans le monde savant et lettré? Cette conclusion ne serait pas trop hasardée. Il n'y rien qui se propage tant, qui persiste plus qu'un proverbe. Or, les temps et les hommes peuvent-ils tellement changer que des centaines, voire des milliers de proverbes, comme ceux que nous a conservés Meydâni, seraient complètement oubliés, s'ils avaient été connus par le peuple dans les siècles passés? Je ne le crois pas. Pour montrer combien le vulgaire est étranger aux élucubrations des savants, je citerai le proverbe que 'Abd Ibn Rabbih dans son 'Ikâd, éd. Boullâk, I, p. 344, attribue à Moutrif Ibn es-Sohayr el-Hasana: خَيْرُ الْأُمُورِ أَوْسَطُهَا, "in medio stat virtus"¹). Rien de plus simple, de plus facile à trouver et à conserver que cet adage; il est cependant tout-à fait inconnu à la grande masse. Il n'y a que les moralistes musulmans et les lettrés qui s'en servent, parce qu'ils l'ont appris dans les livres.

La seconde classe renferme les proverbes qui de tout temps ont eu cours parmi le peuple et qui forment encore aujourd'hui le patrimoine de ce peuple. Je dis de tout temps, parce que je ne saurais me figu-

1) Meydâni, éd. Boull., p. 214, a: أَوْسَطُهَا. Cf. Barbier de Meynard, Coll. d'or, p. 121, note 2.

rer qu'ils soient de facture moderne, vu l'esprit conservatif des Orientaux et leur aversion, elle-même proverbiale, pour toute innovation. Il faut un long stage pour qu'un proverbe passe maître chez la masse. Il n'est pas non plus forgé à tout moment, comme paraît le croire Freytag. L'élan une fois pris, il continue bien sa marche à travers les siècles, et il faut un bouleversement tout particulier pour qu'il disparaisse. Il ne serait pas très difficile de montrer que plusieurs des proverbes qui figureront dans cet ouvrage, remontent à une époque bien éloignée, parce qu'ils sont la propriété commune de beaucoup de peuples. Un tel travail ne rentre pas dans le plan général de ma publication, et j'en laisse volontiers le soin à d'autres plus compétents que moi¹⁾. Je ne m'en tiens qu'au domaine arabe, et là je constate que les proverbes que nous appelons vulgaires ne se rencontrent qu'en tout petit nombre dans les recueils de proverbes que nous ont laissés les auteurs arabes. Je ne veux nullement dire par là que ces proverbes soient modernes. Le silence à leur égard provient de ce que les auteurs ont procédé pour la collection de leurs proverbes comme ils l'ont fait pour la langue: tout ce qui appartenait au vulgaire était méprisé et laissé de côté. Les proverbes classiques, émigrés du sol sacré avec les conquérants, les livres des doctes devaient seuls fournir matières à leurs élucubrations. Le peuple n'avait pas voix au chapitre, et sa langue n'a jamais eu son *dîwân*. L'Italie peut être fière de son Lorenzo Lippi qui, dans *il Malmantile*, a réuni, sous forme comique, la plupart des proverbes et des dictons vulgaires de la Toscane. Chez les Arabes, rien de pareil. Les proverbes vulgaires étaient relégués là où ils étaient éclos. Pourtant, les poètes, même les plus anciens, sont très amis de proverbes, et l'on composa souvent les deux aatr de deux proverbes différents. Asma'î prétend que ce cas est tellement rare, qu'il n'y en a qu'un seul exemple. Il se trompe cependant, comme le prouve Abd Ibn Rabbih, o. c., I, p. 351.

Il nous arrive rarement de pouvoir retracer l'origine d'un proverbe vulgaire dans les archives de la littérature arabe. N° 72, est un

1) Je renvoie aux travaux particulièrement intéressants de J. Lang, *Eastern proverbs and emblems illustrating old truths*, Boston, 1881; et de Reinsberg-Düringsfeld, *Sprichwörter der germanischen und romanischen Sprachen*. Leipzig 1872.

exemple d'un proverbe en même temps classique et populaire et dont la provenance paraît parfaitement incontestable. Je dis paraît, car il se peut fort bien que le fameux oracle de Wakt ne fit que se servir d'un ancien dicton populaire facile à être formé dans un pays où l'on ne mange que du mouton et où le boucher exerce son métier en pleine rue. Les écrivains postérieurs, n'ayant pas pu aller plus loin, l'ont attribué à celui qui le prononça dans une occasion aussi remarquable que celle de la mort. On pourrait également supposer que la célèbre saillie de Mo'âwiya, N° 90, n'est que l'heureux emploi d'un mot populaire connu du khalife.

On a dit que les proverbes sont l'expression de l'esprit d'une nation. Cela a pu être vrai en Europe dans un temps où les proverbes avaient conservé leur importance et leur application de toute heure; c'est encore vrai pour l'Orient. Ils y tiennent toujours une place d'honneur et forment pour la masse une espèce de *sartí* naturelle, spontanée, basée sur les habitudes et les manières d'envisager les choses. Chez les Européens, tout est dérivation, superfétation, résultat de seconde main, pour la vie comme pour la langue. Tout nous vient de loin, tout a été implanté sur ce nouveau sol. En Orient, au contraire, presque tout est originaire, primitif. Là les peuples n'ont pas essentiellement changé; les langues ne sont pas dérivées, au moins comparées à celles d'Europe, la racine y est à nu, et l'origine du mot est facilement retrouvable. Quelle série d'étapes ne faut-il pas faire avant d'arriver à la source d'une conception européenne. Il faut aller jusqu'aux Indes. L'Arabe marche sur les mêmes routes que ses ancêtres; sa langue est principalement la même qu'il y a des milliers d'années. J'entends par là que nous ne connaissons à cette langue ni état primordial, ni état dérivé. On prétend que le dictionnaire d'un peuple est le miroir où se reflète son esprit, son naturel. Cela est au plus haut point vrai pour les Arabes. Leur dictionnaire est la peinture de tout leur être social et individuel. Prenons-y un mot, et un mot des plus abstraits: *'akl*, intelligence.

Or, le trilitère عقل marque originellement l'idée de *lier*, de *ser-rer*. L'intelligence, n'est donc qu'un serrement, *zusammenbinden*, *collectio*, des idées. Cela est tellement vrai, que l'Emír de Kerak, Mohammed el-Megellí, me dit une fois: عقلك ما هو مثل عقل كقيتك

يَبْطُ افكارك ويحفظها » est-ce que ton intelligence n'est pas comme le *agâl* de ta *keffiye*: elle lie ensemble et conserve tes pensées ? » Le Bédouin illettré avait parfaitement conscience de l'idée primitive de ce mot, sur lequel les savants musulmans ont dépensé tant d'érudition. J'ai ainsi trouvé plus d'un Bédouin qui aurait pu nous servir de maître en fait de linguistique. La même conception se trouve dans le grec *λόγος*, raison (*λέγειν*, rassembler), car « notre raison n'est, après tout, que la faculté de rassembler les notions individuelles au moyen des idées générales. »

Mais pour savoir cela on a besoin d'approfondir le latin et le grec, tandis que le Bédouin sait parfaitement bien que *عَلَّ* signifie lier, et le paysan syrien peut facilement le savoir, s'il pense aux mots *عَلَّ* et *عَلَّ* dont il se sert souvent.

Ouvrons le dictionnaire français et prenons, par exemple, le mot *content*. On comprend bien ce que cela veut dire, parce qu'on l'a appris dès l'enfance, mais il faut être lettré pour remonter à l'origine de cette conception; il faut savoir le latin, et alors seulement on voit que celui qui se concentre, qui *tient ensemble* (*contenere*) ses sentiments est ainsi qualifié. En encore doit-on avoir recours à la langue sanscrite pour y trouver ce que *tentus* a pu signifier à l'origine. L'Arabe comprend le bonheur d'une autre façon; il a besoin d'un tapis où il puisse s'étendre pour être content, *سَامُوْط*. Or, ce mot n'est pas « classique » dans ce sens, et cependant il n'y a pas un seul Arabe qui ne puisse faire cette même argumentation, parce que sa langue n'a pas parcouru, depuis que nous connaissons le peuple arabe, les relais de la route sur laquelle sont immigrées les langues des peuples européens. Le portefaix d'Alexandrie sait tout aussi bien que le savaient les Arabes préislamiques que le radical *سَطَّ* a le sens d'étendre (v. *Hafâgî*, *Sifâ*, s. v.).

Par cette petite digression on aura compris où j'en veux venir. C'est que les proverbes arabes sont indubitablement un miroir où se reflète encore l'esprit d'une société qui n'a pas subi, à travers les siècles, de sensibles modifications; qui est restée stagnante, pour ainsi dire, au moins jusqu'en 1860, l'année du grand massacre, année qui marque une nouvelle ère pour l'Orient. Mais ce ne sont pas les sentences philosophiques et morales des docteurs qui nous donneront

une juste idée de ce qu'est le *peuple* arabe; ce sont les proverbes et les dictons de ce peuple même qui nous le feront apprécier et juger sous son vrai jour. Lorsque je dis peuple arabe, j'entends par là tout ce monde hétérogène qui, en adoptant la langue arabe, s'arabisa et devint plus ou moins uniforme. Il est vrai que nous sommes en présence de deux éléments, différents en beaucoup de points: le mohammédanisme et le christianisme oriental. Mais ces deux éléments ont un fond commun: le caractère oriental, qui est resté le même malgré la différence religieuse. Ils ont bien des habitudes, bien des manières de penser en commun. Ce n'est pas ici la place de tracer un tableau du caractère des Arabes, soit chrétiens, soit musulmans. On trouvera à ce sujet quelques appréciations dans le corps de ce livre. Je suis sévère à l'égard de cette société moderne, éclosse pendant les dernières cinquante années, qui se fait appeler arabe, et qui en Europe est connue sous le même nom. Elle est détestable. L'Europe n'a pas peu contribué à la rendre telle. Aussi l'Orientaliste la laisse-t-il de côté comme un avorton hideux pour ne s'occuper que de la société qui a encore quelques titres à porter le nom d'arabe. Ce n'est que là qu'il a quelque chose à apprendre, ce n'est que là qu'il trouvera encore l'écho, le reflet des siècles passés. L'homme d'une certaine instruction est très porté à dédaigner le *peuple*, qui lui paraît être dépourvu de tout intérêt. Il a tort. En Orient, ce n'est que le peuple, les paysans et les classes inférieures, qui forment le vrai fond de la société avec ses habitudes, ses idées, ses contes, sa croyance et sa poésie qui remontent à une époque où l'Europe n'avait pas encore fait la conquête du monde. C'est ce peuple que j'interroge; j'évoque ses souvenirs, j'écoute ses histoires, je me réjouis de ses mélodies, je prête l'oreille à son langage. C'est lui qui m'a fourni ces proverbes, c'est de sa bouche que je les ai recueillis. Lui seul les connaît, lui seul s'en sert tous les jours. Ne sont-ils donc pas une illustration des sentiments de ce même peuple, ne sont-ils pas un écho de son esprit, de sa foi? J'ose le prétendre. Il n'y a presque pas un Arabe des classes inférieures qui n'en connaisse au moins une centaine, souvent quelques centaines, et il m'est arrivé plus d'une fois qu'une seule personne m'a fourni jusqu'à trois cents proverbes.

d'un seul coup. On ne les apprend pas par curiosité; on s'en sert réellement dans la vie journalière, et il faut, pour fréquenter les Arabes avec plaisir et profit, qu'on en possède un certain nombre. Ils ne sont pas toujours propres, et l'on sera étonné, en parcourant ce recueil, de la quantité assez grande de proverbes vraiment orduriers qu'on y trouvera. Il ne faut pas pour cela croire que les Arabes soient d'un dévergondage outré. La *sounna* stipule toujours comme

condition qu'il y ait *الزينة*, et j'applique cela aux proverbes. Là où il n'y a pas l'intention d'être dévergondé, le dévergondage disparaît. Or, les Orientaux envisagent les choses physiques à un autre point de vue que les Européens; un mot, une phrase qui chez nous ne sont pas admis dans la bonne société, sont parfaitement reçus chez les Orientaux. Cependant, je ne nie pas que les Musulmans, dans leur simplicité incroyable, n'aillent un peu trop loin. Je me rappelle fort bien qu'un digne *Seyh* de *Souf* dit une fois, en ma présence, à un enfant qui demanda une monnaie avec instance: *انت اطعم من الزبر*

اذا دخل رأسه. Il n'avait pas l'air de mettre en doute la convenance de ce proverbe d'une crudité intraduisible. Je pourrais citer beaucoup de cas analogues, qui prouvent que ce qui est sale dans un pays ne l'est pas dans un autre. Un Bédouin ne se permettrait jamais un tel écart de langage; il s'en trouverait souillé.

Plusieurs proverbes nous font toucher de la main ce que c'est que l'égoïsme oriental. Dans une société où il n'y a que formalités et formules, cérémonies sans portée, paroles sans pensées, la faculté de distinguer le *fas* et le *nefas* ne peut pas être très développée. Les Orientaux transigent facilement avec la conscience, ils font des conventions avec le devoir, et la restriction mentale est pour eux un article de foi¹⁾. Avides, quelquefois sordides, ils n'ont qu'un but, celui de s'enrichir. Lorsqu'on entend deux personnes causer ensemble, ce sont toujours les mots »piastres, intérêts", ou un chiffre, qu'on distingue le plus souvent. Insouciants du lendemain, incapables de

1) Le *Kitâb el-Malâhîn* d'Ibn Doreyd, dont Mr. Thorbecke vient de nous donner une bonne édition, en est une preuve des plus curieuses. Le fameux grammairien enseigne sans sourciller comment on doit *lexicographiquement* mentir. C'est le *vademecum* des parjures.

rien prévoir, sans caractère ni ombre de critique, ils suivent celui qui est au pouvoir pour le moment. Ils lui baissent la main, quand même ils le détesteraient; ils le couvrent de boue, lorsqu'il est mis de côté ¹⁾, se conformant en cela au proverbe qui dit: *Baise la main de celui que tu ne peux mordre et prie qu'elle soit brisée* (n° 14).

Mais à côté de ces proverbes tout orientaux, il y en a d'autres qui montrent que les Arabes ont bien aussi de bonnes qualités. Ce qui les distingue le plus, c'est ce qu'ils appellent *rahma*, pitié, commisération, à laquelle est intimement lié le *ṣabroun ġemil*. L'Arabe a le cœur tendre, et s'il dépendait de lui, les prisons seraient le plus souvent vides. Si cette *rahma* est en elle-même une belle chose, elle est absolument funeste, lorsqu'elle se pratique au préjudice de l'ordre établi et du Code pénal. Les Arabes sont, en général, hospitaliers; cette vertu, si caractéristique pour les anciens et encore pour les Bédouins, n'a disparu que là où l'Européen s'est fixé en semant son or et ses idées. Ailleurs, les *nîrân el-kirâ* sont partout allumés, et vous êtes reçu avec un *tafaḍḍal* cordial sans arrière-pensée de rétribution.

Les recueils de proverbes publiés en Europe ont un défaut, celui de ne pas être accompagnés d'une explication. Il n'y a que les proverbes de Meydânî, traduits par Freytag, et ceux dits de 'Aîf, publiés par Mr. Fleischer, qui en soient pourvus. Le savant lit un proverbe, il le traduit avec facilité, et croit même en comprendre la portée, et pourtant, il serait étonné de voir, une fois arrivé en Orient, que ce même proverbe n'y est pas du tout appliqué au cas qu'il supposait. En outre, il est difficile de dire si l'application en est partout la même. Je ne saurais vraiment affirmer que les explications données dans cet ouvrage aient la même valeur dans le Yéman et au Maroc, si toutefois le même proverbe y est connu. Mais je puis garantir que le proverbe n'est pas autrement compris dans la localité où je l'ai recueilli. Il ne m'a pas été possible de courir tous les pays arabes pour constater de combien d'interprétations est susceptible un proverbe. Le lecteur trouvera sans doute que souvent l'explication de mon *râwî* est par trop restreinte, qu'il aurait dû y donner plus de latitude. J'ai

1) Les derniers événements en Egypte confirment ce jugement.

moi-même, plus d'une fois, fait la même remarque, mais j'ai invariablement reçu cette réponse: هيك عندنا, «c'est ainsi chez nous». Lorsque j'avais des doutes sur l'exactitude de l'explication, je m'informais toujours auprès d'autres personnes, jusqu'à ce que je fusse bien éclairé. Si donc le lecteur comprend un proverbe dans une autre acception, pour l'avoir connu peut-être en Orient, je n'ai qu'à me disculper de mon insuffisance par la réponse que je viens de rapporter. Voulant publier tous les proverbes vulgaires par provinces philologiques, je dois bien me contenter de n'enregistrer que les acceptions reçues dans le pays dont le nom figure sur la première page de chaque volume, en me réservant la faculté d'y apporter plus tard les corrections nécessaires.

Il est vrai que les proverbes ne subissent pas de modifications fondamentales, ainsi que le dit el-Tabrizî, Comm. sur *Ḥamāsa*, p. 170, avant dern. ligne; فليس يجوز إلا ما حكى لأن الأمثال لا تتغير¹⁾ mais il n'en est pas moins vrai qu'ils offrent des variantes selon les différents pays, les différentes localités. Il arrive même quelquefois qu'ils ont changé d'aspect, ne ressemblant pas extérieurement à ceux qui nous ont été conservés dans les anciens recueils. Ce n'est pas là une modification: le peuple a seulement remplacé un mot de la langue savante par un autre mot de son dictionnaire. On comprendra facilement qu'il m'est impossible de relever toutes ces variantes. Les proverbes vulgaires sont trop nombreux et trop répandus sur un immense territoire pour que je puisse me soumettre à un travail pareil.

Comme j'ai déjà dit, je n'ai pas choisi les proverbes pour cette publication; l'un me paraît tout aussi intéressant que l'autre. Ils se suivent dans le même ordre que je les ai écrits sur mes cahiers. Pour faciliter les recherches, j'ajoute à la fin de chaque volume une table alphabétique. Vu la nature même de cette publication, je n'ai pas pu observer l'ordre alphabétique dans le corps du livre; le dernier volume comprendra tous les proverbes ainsi coordonnés. Il y en a qui sont déjà connus en Europe par deux ouvrages, les seuls

1) Cf. el-Mouzhir, I, p. 235, l. 16.

que nous ayons dans ce genre; l'un est celui de Mr. Spitta-Bey sur le dialecte d'Egypte, l'autre est dû au zèle infatigable de Mr. Socin. Ces deux savants s'en sont tenus à la méthode qui est la seule vraie: donner les proverbes tels que le peuple les prononce. Je ne fais pas entrer Burckhardt comme troisième auteur, car ses proverbes ne portent qu'un cachet vulgaire. Ils ont été manipulés, pour ainsi dire, par le copiste. En outre, il ne les a pas puisés immédiatement de la bouche du peuple, et c'est pour cela qu'ils sentent trop la provenance des manuscrits sur lesquels il a travaillé. Une certaine partie des proverbes qu'il donne pour égyptiens ne sont pas connus par les Egyptiens. J'ai eu l'occasion de m'en convaincre: j'ai parcouru son livre avec deux amis, littéralement bourrés de proverbes; presque à chaque page il y avait un proverbe pour lequel ils disaient: »nous ne connaissons pas cela". Le superbe cortège que Mr. Socin fait défiler devant nous n'est pas d'une composition homogène: il y a beaucoup de phrases détachées de mawâwîl populaires. C'est là une faute légère dont l'éminent professeur est bien excusable, car on ne peut justement exiger qu'il connaisse les couplets populaires sur le bout des doigts. Le fait que plusieurs de mes proverbes se rencontrent aussi chez MM. Spitta et Socin ne m'a pas paru une raison suffisante pour les exclure de mon recueil; bien au contraire, je montre, en les donnant, l'extension de leur emploi, et l'on pourra même ainsi constater des variantes qui ne sont pas sans intérêt. Avant d'arriver dernièrement en Europe, alors que mon manuscrit était déjà prêt, je n'avais pas encore pris connaissance de ces deux recueils. Ne pas les utiliser aurait été un manque d'égard pour les mérites de deux confrères si distingués ¹⁾.

1) Mr. Socin donne dans son „Arabische Sprichwörter und Redensarten" une liste de livres traitant des proverbes. De tous ces livres, il n'y a que celui de Tantâwî qui donne des proverbes vraiment vulgaires. Dans les autres, ils ont été remaniés et habillés d'atours que le peuple ne connaît pas. Le recueil de Barton fourmille de fautes, parce que le fameux hâgğ a voulu s'occuper de la langue classique au lieu de se faire, comme Spitta et Socin, l'interprète fidèle de celle du peuple. J'ajoute encore à la liste de Mr. Socin: Nonzhat el-hawâtîr, 4 vol., éd. Beyrouth, (proverbes vulgaires sous une forme classique) et le MS de Leide, n° 1292, vol. 1. Ce précieux ouvrage est le seul que je connaisse où il y a véritablement la langue vulgaire. Il a été composé par un habitant du Nord de la Syrie au commencement du siècle passé.

Je vise à donner les proverbes tels quels, à en expliquer la signification, la portée actuelle, à décrire les usages et à commenter les idées qui y ont trait. Il est grandement temps qu'on s'occupe un peu plus de l'Orient moderne pour consigner à l'histoire ce qui reste encore de l'Orient qui s'en est allé et qui s'en va. Il faut qu'on se tourne vers le peuple qui en Orient plus qu'en Europe représente la vraie nation, celle qui ne change pas facilement avec les souverains, les conquérants et les innovations importées d'Europe. Il est encore en grande partie ce qu'il a été, au moins après le funeste remuement des Mongols et des Turcs, mais depuis 1860 un revirement profond s'opère en Orient. Regardons par exemple la Syrie. Là les anciens usages qui avaient cours jusqu'alors sont abandonnés, au moins dans les villes. On ne s'habille plus de la même façon. Les belles parures des payannes, ayant toute une histoire, sont vendues et — fondues entre les mains des négociants indigènes; l'ameublement de la maison du fellâh est augmenté de chaises et de tables; la femme fait son foustân d'étoffe d'Angleterre ou de Suisse; le musulman vous salue par un *«yâ monne chaire»*! et le Bédouin, arrivé à Damas, ne dédaigne pas quelquefois de prendre un *mastika* chez le débiteur grec ou maronite. «L'Orient stationnaire» n'est plus tout aussi vrai qu'il y a une vingtaine d'années; le changement se fait à vue d'œil — pour le bien? — je ne le sais. Le fait est que cet état, de transition peut-être, n'est ni l'ancien Orient si pittoresque, si curieux, si honnête même jusqu'à un certain point, ni l'Europe avec ses idées sévères, ses sentiments de la famille et du bien public. Le canal par où s'infiltré notre civilisation est rempli de matières hétérogènes; les Orientaux ne peuvent les distinguer; ils sont envahis et prennent tout, le bon comme le mauvais. Cet état de choses est malheureusement un fait pour celui qui connaît les coins et recoins des pays orientaux.

Je trouve qu'il est de la dernière nécessité de recueillir ce que ces pays offrent encore d'important, de saillant et d'ancien pour le philologue, l'historien et le philosophe. Pour satisfaire le premier, et en partie aussi le second, je crois ne pouvoir mieux faire que de réunir en un *Dîwân* les proverbes vulgaires des différentes contrées où est parlée la langue arabe. En offrant ce *Dîwân* au monde savant, je tiens à répéter que je ne suis qu'un *me-*

clium par lequel lui parvient, fidèlement et sans la moindre retouche, le langage du peuple. Je ne fais qu'écrire sous la dictée du fellâh, de l'ouvrier, du petit marchand, du derwich errant, de tout homme enfin qui n'ait subi l'influence des savants et qui parle une langue pleine de sève et de mouvement, non pas celle dont la vie ne commence qu'à la lueur de la lampe, dans la retraite du docte.

Quelque intéressants que soient les proverbes au point de vue littéraire, quelque importance qu'ils aient pour la philologie, j'avoue que je n'aurais jamais eu l'idée d'entreprendre cette publication, si je n'avais eu à ma disposition de riches matériaux pour les illustrer. Dès mon arrivée en Orient, je voyais que les moyens pour étudier la langue vulgaire étaient de peu de valeur, et qu'il me fallait faire la grammaire et le dictionnaire tout seul. Pour avoir un fil conducteur, je choisis les proverbes. J'en demandais l'explication aux Arabes. Je notais tout, bon et mauvais, tournures élégantes et paroles de la rue. C'est de cette façon que j'ai ramassé les documents que j'offre aujourd'hui aux arabisants. Ils jugeront si ma méthode a été bonne, si j'ai raison de m'effacer complètement pour laisser la parole aux indigènes, en me faisant leur interprète auprès du lecteur.

On néglige beaucoup trop l'étude scientifique de la langue vulgaire, suivant en cela la routine des Orientaux. Elle est cependant belle, riche et d'une importance suprême pour la philologie sémitique. J'espère que le temps est passé où on ne la considérait que comme un mauvais jargon indigne d'être l'objet des études du savant professeur, qui ne devait illustrer son nom que sur les anciens poèmes et les grands ouvrages historiques. Pourtant, on est bien loin encore de lui avoir assigné la place qui lui revient dans les langues sémitiques. On le regarde un peu avec dédain en Europe. Pourquoi? Nous le verrons tout-à-l'heure. C'est pour cette fille délaissée d'une grande mère que je me pose en champion. Je serai heureux de pouvoir la défendre, et je compte pour cela sur l'aide des savants compétants.

Cet ouvrage n'a été composé ni d'après les livres, ni d'après les recherches d'autrui, mais c'est le fruit de mes connaissances, de mes études personnelles. Il est basé sur des notes, prises jour par jour sur place, durant plusieurs années. Je n'ai eu recours à d'autres ouvrages que lorsque le mien était déjà fini. J'y ai alors renvoyé aux

auteurs qui ont traité la même question. J'ai voulu conserver ma manière de voir sans être influencé par celle des autres. Du reste, les ouvrages à consulter pour l'arabe vulgaire sont bien vite comptés. Il n'y a que la grammaire de Mr. Spitta-Bey qui soit à la hauteur de la science critique et solide. C'est là un livre modèle, marqué au coin de la plus grande exactitude. Toutes les autres grammaires, y compris celle de Caussin de Perceval, tous les guides de conversation¹⁾, tous les vocabulaires sont fort médiocres. On affuble les livres de titres pompeux, comme s'il était possible à un seul homme d'embrasser tous les dialectes arabes. On prétend donner des grammaires de la langue vulgaire, tandis qu'en réalité on ne fait que dépouiller la langue poétique de ses désinences et enregistrer quelques formes nouvelles des plus communes, quelques mots vulgaires, tels

que *قَدَّيش*, *دَرِي*, *مَا فَيْش*, *اَيْش* etc. Après Mr. Spitta, je n'ai pas besoin de faire justice de ces publications, bonnes tout au plus pour quelque négociant qui désire savoir comment il faut s'exprimer pour se tirer d'affaire avec ses rusés collègues d'Orient, ou pour un voyageur qui aura plaisir à apprendre à saluer un musulman avec un *salâ mou 'alê koum* et un chrétien avec un *nahârkoum sa'îd*.

Je ne dois pas passer sous silence les articles de Wallin et de Lane dans le Journal de la Société asiatique allemande. Je suis désolé de ne pouvoir partager l'opinion du monde savant sur le travail de mon compatriote, pour la mémoire duquel j'ai, du reste, beaucoup de vénération. Je ne connais pas assez bien encore la langue des Bédouins pour oser rien avancer d'absolu à ce sujet, mais là, où je puis le contrôler, dans les dialectes vulgaires non bédouins, il est très souvent inexact. Travaillant à Helsingfors quelques années après son retour, avait-il oublié la vraie prononciation, chose plus facile qu'on ne croit? Il est presque impossible pour un Européen, vivant loin des pays arabes, de retenir toujours les sons si fins et si variés de la prononciation arabe. J'ai trouvé que dans les divergences d'opi-

1) J'excepte toutefois le „Arabische Sprachführer“ de Mr. le Dr. Hartmann, élève de notre vénérable maître Mr. Fleischer. Un long séjour à Beyrouth lui a fait connaître ce dialecte à fond. Cet orientaliste nous a donné un bon livre, où le savant trouvera une foule de choses intéressantes et utiles.

nion entre Lane et Wallin celui-ci a presque toujours tort. Les échantillons de la langue bédouine donnés par Wallin sont des effusions poétiques d'auteurs qui connaissaient le *Kâmoûs* et ne sauraient pas plus être considérés comme des pièces justificatives que les poésies classiques et modernes pour la langue courante et vulgaire.

Le travail de Mr. Wetzstein dans la *Z. D. M. G.*, XXII, est fort remarquable et extrêmement intéressant. C'est là la seule chose de valeur scientifique que nous possédons sur la langue des Bédouins. J'avoue pourtant que mon expérience concernant l'accentuation de cette langue n'est pas d'accord avec les règles qu'expose Mr. Wetzstein. Je peux me tromper, et j'étudierai cette importante question plus à fond. Il est à regretter que ce savant ne publie plus rien. Les riches matériaux qu'il possède pourraient éclaircir plus d'un point obscur. Il nous faut de la *prose* bédouine; il faut savoir comment on s'exprime habituellement sous les tentes et dans les villes de l'intérieur, alors, et alors seulement, nous pourrions former notre jugement sur la langue arabe. Je ne fais aucun cas des allégations de Palgrave, ancien jésuite de Beyrouth: il a une idée fausse des Arabes.

On s'imagine peut-être que l'arabe vulgaire est pauvre et dépourvu de règles. Qu'on se détrompe! Il est on ne peut plus riche, tout aussi riche que la langue renfermée dans le *Kâmoûs*. Qu'on fasse un dictionnaire des dialectes des différents pays arabes, tels qu'ils sont parlés aujourd'hui, et l'on se trouvera en présence d'un second *Lisân el-'arab* dont l'importance pour la linguistique sémitique sera immense. Tant que les dialectes arabes ne sont pas connus, chacun séparément et par des publications d'une étendue et d'une exactitude suffisantes, on ne peut pas bien juger de l'histoire de la langue arabe. Les savants orientaux l'ont si nonchalamment traitée en nous falsifiant de longs poèmes, les remaniant et les débitant sous de faux noms sans se douter guère que la critique arriverait un jour rendre justice de ces manœuvres. La langue du *Kâmoûs*¹⁾ est plus ou moins celle des tentes et des habitants des contrées purement arabes. Cet ouvrage renferme peu de radicaux dont la signification n'ait trait à la vie de la *bâdiya* et aux phénomènes qu'on y observait. Mais cette langue a été

1) J'entends par *Kâmoûs* le dictionnaire en général.

transplantée sur un autre terrain; d'autres esprits, différemment tournés, s'en sont emparés et en ont fait un moyen de communication. Un *bêt* n'était plus alors une tente en laine ou en poil de chèvre pour y passer la nuit, c'était une maison en pierre où l'on vivait aussi le jour, et où l'on avait d'autres meubles, d'autres usages et d'autres idées. Souyoufî a sur ce sujet un chapitre qui ferait honneur à la plume d'un critique moderne (Monzhir, éd. Boûlâk, I, p. 191).

La langue des conquérants fut imposée par la force des choses, mais elle se déponilla de parures grammaticales et poétiques inutiles. Elle devint plus analytique et fut plus appropriée aux besoins de la société qui la recueillit. Il ne serait pas difficile de prouver que le *sermo plebejus*, la *lingua sordida* des Arabes était déjà formée au premier siècle de la Hégira. Les documents ne nous manquent point 1). Mais le Korân et la Sounna étaient déjà érigés en autorité. Les écrivains s'efforçaient d'en imiter la forme pour être aussi classiques que possible: اشرف اللغات لغة النبي. Nous n'avons presque pas de renseignements sur la prononciation de l'arabe. Nous ne saurions la préciser en nous fondant sur les manuscrits koufiques du Korân, ils ne sont pas toujours *moussakkal*, et s'ils le sont, ils appartiennent à une époque postérieure où la langue savante était déjà un art. Les livres accentués que nous possédons ne nous donnent pas non plus la prononciation du peuple, car ils sont également de date plus récente. Ils ont été accentués par des savants qui avaient appris la prononciation reçue, soit par tradition, soit dans les dictionnaires. Or, le plus ancien lexicologue est Aboû el-'Amr Ibn el-'Alâ. Il ne commença à professer que lorsque l'arabe des Arabes était déjà oblitéré dans la bouche du peuple qui, sur les différents

1) Voyez, entre autres, Meydânî, éd. Boûlâk, I, p. ٣٨, ٣٩, où est expliquée l'origine du dicton tout vulgaire *لا [ان] لا* *لا فلا*, dicton qui, à en croire Meydânî, remonte au temps de 'Abd el-Mouttalib [comp pour l'événement y raconté *Ibn Sa'd*, Classenbuch, Wüstenfeld, Z. D. M. G., VII, p. 33]. Freyt., Prov., I, p. 67. Z. D. M. G., XXIX, p. 332; XXXV, p. 516. Les MS. arabes rapportés par Tischendorf du couvent de Mâr Sâbâ sont d'une grande importance pour l'histoire de la langue arabe postislamique. Ils sont écrits en arabe vulgaire du 9ème siècle de J. Ch., au plus tard. Mr. Fleischer en a parlé dans la Z. D. M. G., I, p. 148; VIII, p. 584; XV, p. 385; XVIII, p. 288. Ces précieux documents mériteraient grandement d'être publiés sans retouche.

points, avaient adopté la langue du Prophète. Le vulgaire ne se pliait pas aux règles des savants; il ne remaniait même pas les mots étrangers pour leur donner une *siya* arabe. Les Persans disent *نستور* comme le peuple arabe encore aujourd'hui; les lexicographes enseignent qu'il faut dire *نستور*. Pourquoi? *معاجن* me paraît plus juste que *معاجن* (n° 7), et le vulgaire *طشت* sent plus la provenance que *طست*, (v. *Sifâ el ra'il* de Hafâgî, éd. Caire, s. v.). Les exemples de conservation de la forme originaire des mots étrangers introduits dans la langue vulgaire pourraient se multiplier et prouvent bien que l'influence des grammairiens était limitée à leur propre sphère. La langue dont ils étaient les gardiens était morte; il fallait l'étudier auprès des maîtres. Le fait même de l'existence des deux écoles de Koûfa et de Basra prouve bien à quel point elle était étrangère au peuple. Les divergences, parfois capitales, des partisans de l'une ou de l'autre école, l'appel qu'on faisait si souvent aux Bédouins pour éclaircir une question de grammaire nous montrent suffisamment que le monde savant n'était pas sûr de son fait¹).

Les Arabes sont le peuple le plus poétique de la terre. Lorsqu'on n'a pas vécu intimement dans leur milieu, on ne saurait se figurer jusqu'à quel point l'amour de la poésie est développé chez eux. Il en a toujours été ainsi: toute la littérature arabe, avec ses immenses trésors, est là pour nous le prouver. On ne doit pas perdre de vue cette circonstance pour bien comprendre l'histoire de la langue arabe.

1) *اللام المزحلقة* est bien un éclatant exemple de la manière de procéder des grammairiens. Ils disent que dans une phrase telle que *أَنَّ زَيْدًا قَامَ*, le *lâm* était originairement placé devant *أَنَّ*, mais qu'il s'est glissé jusque devant le *habar* de *أَنَّ*, où il s'est plu ensuite; cela pour éviter la rencontre immédiate de deux affirmatifs. D'après ce raisonnement, l'ancienne langue aurait donc pu dire *لَاَنَّ زَيْدًا قَامَ*. Est-ce que plus tard le peuple arabe est tombé d'accord pour opérer cette glissade, qui rendrait la phrase plus harmonieuse? Il faut le croire, si l'on veut *jurare in verba magistrorum arabum*.

Les productions des poètes préislamiques étaient destinées à être chantées au son du *rabâb*, ainsi que les Bédouins le font encore aujourd'hui. Le Korân lui-même, qui n'est qu'une effusion poétique, était chanté et «les sept lectures» que l'étudiant en théologie doit apprendre ne sont que la propagation de cette ancienne manière de réciter les œuvres poétiques, manière qui s'est également conservée pour la poésie en général. Elle s'étend même aux livres les plus profanes. Les professeurs d'el-Azhar lisent sur un ton de cantilène, qui m'étonna beaucoup, lorsque je fus admis la première fois à assister à un cours.

Toute la phonétique de la langue arabe repose sur cette loi fondamentale qu'une syllabe ne peut consister qu'en :

1^o une consonne avec sa voyelle, p. ex.: *بَ*, ou bien cette voyelle peut recevoir une prolongation de durée, p. ex.: *بِيَّ*, *بِيَّ*;

2^o une consonne avec sa voyelle + une consonne quiescente, p. ex.: *بَلَّ*, *بِيَّ*, *بَلَّ*. C'est sur cette loi qu'el-Halîl s'est basé en établissant les règles de la métrique. Lorsque celui-ci, selon le récit arabe, passa par «le marché des blanchisseurs» à Basra et entendit le *تَقَقَّ* et le *تَقَقَّ* des ouvriers, il trouva en ces deux onomatopées l'expression du caractère de la langue arabe. Son observation était parfaitement juste. Mais qu'on n'oublie pas qu'il s'agit ici de la poésie. Celle-ci marcha de paire avec la conquête, elle envahit les esprits des peuples conquis; on continua à chanter comme les fils du Hégâz. Or, la poésie n'aime pas le frottement des consonnes; elle a besoin de voyelles intermédiaires pour que les notes soient possibles. C'est pour cela que le poète se servait de cette richesse de voyelles dont la langue parlée n'avait nullement besoin. Les formes plus larges de la poésie étaient inutiles au vulgaire qui avait son accentuation à lui. Le chant aurait été parfaitement impossible, vu la nature des consonnes arabes, sans le secours des voyelles, qui, pour le reste, comme on le sait, ne jouent dans les langues sémitiques qu'un rôle tout-à-fait secondaire. On peut très bien constater cette nécessité des voyelles dans les *ma-wâ-wîl* populaires de nos jours. Si un homme illettré les récite sans chanter, il prononce à peu près comme d'ordinaire, mais s'il les chante,

on distingue tout de suite comme il évite, à son insu, le contact des consonnes. Celles-ci sont alors séparées par des voyelles, qui sont indécises, cela est vrai, et non pas en conformité des lois de la langue poétique, mais qui n'en sont pas moins des voyelles nécessaires pour que chaque syllabe puisse recevoir sa note.

C'est cette propriété phonétique de la langue qui a servi de norme pour l'accentuation du Korân et des anciens poèmes. Elle ne se fait pleinement valoir que dans la poésie et le chant. Il est bien naturel que les savants aient étendu ce procédé à tous les produits littéraires. Les *ḥarakât* et la forme du mot furent réglés d'après la décision des poètes; et personne n'ignore que les *šawâhid* sont *toujours* en vers. Les poètes avaient encore conservé le secret des désinences grammaticales; les grammairiens les acceptèrent, et avec raison, comme partie intégrante de la langue — telle qu'elle était parlée on ne sait quand, et telle qu'elle sonnait encore dans la bouche des poètes-chanteurs.

Mais cette langue, si difficile à acquérir après la conquête islamique, si riche en nuances grammaticales, n'appartenait pas au peuple. Celui-ci avait ses formes, ses tournures, sa prononciation à lui. On ne pouvait pas toujours chanter. L'arabe vulgaire après l'Islâm est une langue *sui generis*, قَائِمَةٌ بِذَاتِهَا, et a, comme telle, tout autant de droit à notre considération, à nos soins scrutateurs que celle qui est renfermée dans les *Mo'allakât*, la *Hamâsa* et le Korân. Pour le linguiste elle offre même plus d'intérêt que la savante, car elle est un miroir où se reflète naturellement et spontanément l'esprit populaire; elle recèle des phénomènes qui nous renseignent sur l'histoire, le développement et les lois phonétiques des langues sémitiques.

Nous savons qu'il y avait déjà avant l'Islâm des différences dialectiques de prononciation et de vocabulaire, mais je ne connais pas un seul passage d'un auteur arabe où il soit parlé de l'existence de l' *I' r à b*, p. ex. en Syrie. Au contraire Mas'ûdî nous dit à propos d'Aboû Halîfa, savant de Basra: *وكان أبو خليفة لا يتكلم الأعراب بل قد صار* (Mouroûg, VIII, p. 131). Nous apprenons par là que déjà au 3^{ème} siècle de la Hégire

on considérait comme un تكلف que de se servir de l'I'râb. Aboû Halîfa avait depuis sa première jeunesse cultivé l'arabe savant au point que l'art de parler d'après ses règles était devenu pour lui une seconde nature. La même remarque est faite à propos du grammairien Aboû Mouhallim es-Seybânî [+ 248] et de son contemporain Aboû 'Amaytal, Fihrist, I, p. ٢٩, 10; ٢١, 1. On blâmait beaucoup, alors comme aujourd'hui, cette affectation des savants. Ta'âlibî dans son el-

Moubhiğ, MS de ma coll., p. 15, dit البليغ من يتجنب الإغراب, «éloquent est celui qui évite toute exagération d'I'râb.» Les passages qu'on pourra citer sur l'I'râb ne font pas beaucoup avancer la question, car, outre qu'ils sont souvent contradictoires, ils ne représentent que l'opinion individuelle de l'écrivain au point de vue littéraire, et ne se rapportent, pour la plupart, qu'à la langue savante. On n'eût pas été si sévère à l'endroit de l'I'râb, s'il n'eût été considéré comme une curiosité, une vilaine pédanterie, déplacée dans la langue parlée ¹⁾. Le judicieux Ibn Haldoun dit dans sa Moukaddima que la vraie langue arabe fut gâtée par le mélange des Arabes avec les étrangers, mais qu'on se mit à la cultiver, parce qu'elle était celle du Korân et des Hadîth. Seulement, il n'y avait que «l'orateur éloquent et le poète d'un admirable talent» qui la connussent pour s'en servir dans les différentes occasions de la vie sociale et politique. »Et peut-être, si nous prêtons nos soins à cette langue arabe de nos jours et que nous approfondissions ses lois, trouverons-nous dans d'autres procédés et d'autres qualités qu'elle renferme une compensation de la perte des voyelles désinentielles, qualités qui ont des règles qui leur sont propres; ou peut-être l'I'râb de cette langue est-il employé différemment du système primitif de Modar: les langues et leurs propriétés ne sont pas un produit du hasard» (éd. Bayr. p. ٥٩). Je recommande la lecture de Ikḍ el-Farîd I, pp. 294 et suiv. Les savants y trouveront de précieux documents pour l'histoire de la langue vulgaire.

On met toujours en avant que la métrique prouve que l'arabe n'a

1) Goldziher a réuni dans ses *Beiträge* (III, p. 7) si instructifs plusieurs passages d'écrivains qui prouvent combien la langue savante était devenue difficile même pour les plus grands esprits.

jamais pu être prononcé qu'avec toute son exubérance de désinences grammaticales. Si par là on veut dire qu'il y a eu un temps où la langue a été ainsi parlée, on a raison, car les formes *notées* et les autres désinences grammaticales qu'on rencontre si souvent dans la langue moderne sont des épaves restées après le naufrage. Je dis naufrage, parce que nous avons des preuves parfaitement sûres que la langue poétique n'était pas celle du peuple après l'établissement de l'Islâm. On ne peut déterminer même approximativement cette «époque poétique» de la langue. Il faut l'admettre comme un axiome à priori, à moins qu'on ne veuille prétendre que les poètes, le Korân et les autres livres sacrés employés de tous les savants, ont tellement influé sur la langue populaire, que les désinences grammaticales s'y sont insensiblement glissées. Ce raisonnement me semble trop peu critique et heurte trop les faits pour qu'il puisse être accepté.

La métrique, selon moi, ne montre que la persistance de la nature même de la langue, dans la bouche des poètes, mais l'on commettra une erreur si par elle on veut prouver que l'arabe n'a pu être prononcé qu'avec le système compliqué des grammairiens. La langue non poétique s'est formée peu à peu; à quelle époque, on ne saurait le déterminer. Lorsque nous aurons des textes de la langue courante de l'intérieur de l'Arabie, lorsque nous connaîtrons le parler journalier des Benî Kahtân, des Benî Fahm, alors seulement cette question d'un si puissant intérêt sera dégagée des nuages qui la couvrent pour le moment. Des savants Mekkois que j'ai beaucoup fréquentés m'ont assuré que la tribu qui à l'unanimité est considérée par les habitants du Hegâz comme étant celle qui parle l'arabe le plus classique, les بنو قهم, ne se sert de l'Irâb que par exception. Un chef bédouin de l'Arabie du Nord, avec lequel j'ai passé dernièrement plusieurs mois, ne l'observait pas plus que tout le monde, et je dois appliquer la même remarque à tous les Bédouins avec lesquels je me suis trouvé en relation. Lorsque nous aurons des textes en prose de la langue familière et courante de l'intérieur, nous serons plus en droit de formuler un jugement.

Je suis persuadé qu'ils sont bien vite comptés ceux qui soutien-

ment que les formes noûnées et d'autres réminiscences de la langue poétique qu'on rencontre encore dans la langue vulgaire sont autant de preuves que *l'Irâb était partout employé après l'Islâm*. L'armée conquérante n'était pas nombreuse et les vrais Arabes restés en Egypte et en Syrie ne pouvaient apprendre à des millions de Koptes, de Grecs et d'Araméens à parler comme eux la langue du Hegâz. Admettons pour un moment que les rudes guerriers de 'Amr Ibn el-'Âs, envahissant l'Egypte se soient servis du plus pur Koreysîte, comment est-il possible que la langue kopte, et en partie aussi la langue grecque, n'aient modifié cette langue adventice, en rejetant, au moins, les désinences grammaticales inutiles et difficilement maniables, en détournant ou dilatant le sens primitif d'un mot? Le latin n'a-t-il pas eu le même sort dans les pays conquis? Non pas le latin de Cicéron, mais celui du *plebs*. La domination arabe était fort douce au commencement de l'Islâm et ne peut nullement se comparer à la domination souveraine et absolue des Romains. Les Koptes, les Araméens, les Lybiens et les Goths ne prirent de la langue des Arabes que ce que leur génie, leur *indoles* leur permettait. Nous savons que sous les Oumeyyades on se souciait fort peu de questions philologiques concernant le Korân, qui, lui-même, n'avait pas encore atteint ce degré suprême d'influence que nous lui trouvons plus tard. Comment se figurer un peuple qui, apprenant une langue nouvelle d'un mécanisme si compliqué, pût la parler sans lui infliger ces changements. Est-ce qu'il ne devait rien sacrifier au génie qui lui était propre? C'est du moins mon avis. Si l'arabe ne commença à se répandre qu'après que Walîd Ibn 'Abd el-Melek l'eut introduit dans la comptabilité de l'Etat à la place du kopte, ce qui certainement lui donna une grande extension, il ne faut pas oublier qu'à cette époque la langue vulgaire était déjà formée. Cette langue s'était approprié quelques formes isolées d'Irâb pour des mots de fréquent emploi qui sont restés tels quels jusqu'à nos jours. Vouloir conclure de là à l'existence de l'Irâb tout entier me semble aller un peu trop loin. Ibn Haldoun nous dit expressément à propos de la langue vulgaire:

ولم يَفْقَد من احوال اللسان المدون الا حركات الاعراب في اواخر الكلم فقط

éd. Beyroût, p. 5.9.

La prononciation poétique fut-elle observée pour la prose ? Le fait est que, les savants musulmans actuels ne l'observent que pour le *Koran* et la poésie. La langue usitée par les doctes écrivains, soit prosateurs, soit poètes, était artificielle, acquise à force d'études. Elle était pour eux un moyen de faire étalage de savoir. Bien des années avaient été dépensées à l'apprendre, et la classicité du savant était en proportion avec la lecture qu'il avait. Cette langue était conventionnelle, mais elle l'était plus ou moins. La langue vulgaire était mise à contribution lorsqu'il s'agissait d'exprimer des idées ou de nommer des objets qui étaient de la sphère de la vie ordinaire et de l'entourage de l'auteur. Celui qui a l'habitude des dialectes arabes peut sans peine déterminer dans quel pays s'est élevé ou a étudié un auteur : son livre en porte l'empreinte. Le *Korân* lui-même n'est pas exempt de cette influence populaire, et la première ou plutôt les premières rédactions étaient fort probablement remplies de formes, pour ne pas dire d'expressions, du *نيسان العامة*, qui fut plus tard si dédaigné, et pourtant si puissant, car c'était le seul instrument de communication pour la plus grande partie de la nation arabe. Est-ce que *الصابرين*, Sour. II, 172, et *والمقيمين*, Sour. IV, 160, ne sont pas du domaine de la langue vulgaire, existant déjà à cette époque ? C'est un bien faible argument que d'expliquer ces formes par *نصيب على* *البدح*; Boyd. I, 99, 241.

Le dialecte Koreysite n'était pas le seul en Arabie; d'autres lui contestaient la suprématie, non pour les livres, parce que le *Koran* a été définitivement rédigé et apothéosé, mais sur le terrain où se meut la masse qui n'a pas la chance d'être Koreysite et qui n'est pas à la hauteur de la science des grammairiens. Cette masse, ce peuple arabe, avait modifié, oublié la langue conservée seulement chez les Bédouins de certaines contrées. C'était à ceux-ci qu'on avait toujours recours, lorsqu'on voulait trancher une difficulté philologique ou acquérir une connaissance plus exacte et plus juste de l'idiome pur et classique. Un Bédouin d'Arabie, quelque pauvre qu'il fût, était toujours le *testo di lingua* vivant des savants des villes. Que de fois n'ai-je pas moi-même retrouvé dans le parler d'un Bédouin des mots, voire des constructions, que je connaissais

bien par le Kâmoûs, mais où je les croyais reléguées sans emploi et sans vie. » Les plus grossières obscénités bédouines aussi bien que les mots consacrés par le Korân et la Sououna étaient des éléments inaliénables de l'ancien héritage de leurs Pères. En général, ce n'était que par l'emploi de cette langue que les prosateurs postérieurs, et les poètes encore davantage, purent s'élever au rang d'un classique. La langue des Bédouins étaient celle des lexiques. On y puisait constamment et rien que là. De cette façon se forma, par un compromis entre l'ancien et le nouveau, *un style artificiel* qui est devenu *typique* pour toute la littérature postérieure, même celle des Turcs et des Persans" ¹).

Les Arabes ne furent une grande nation et leur langue ne prit une importance littéraire de premier ordre que lorsque les temps idylliques des poèmes des Mo'allakât et du Hamâsa n'étaient plus pour eux qu'un souvenir qu'on aime à évoquer à l'esprit pour le fortifier. Cependant, le monde politique, scientifique et littéraire ne trouva l'expression de ses idées, de ses recherches et de ses conceptions qu'en restant koreysite, en répétant l'écho du sol sacré. La langue du peuple, née avec la conquête, était complètement mise de côté. Mais elle suivit sa route, elle se répandit, elle se fixa et parcourut des étapes consécutives avec l'évolution des siècles. Elle rejeta des mots, des locutions, des règles même, tout en les remplaçant par d'autres plus appropriés aux besoins et aux idées de la société. Celle-ci n'était plus composée principalement de conducteurs de chameaux et de pâtres nomades, mais de paysans cultivant la terre depuis des temps immémoriaux et de citoyens ayant d'autres idées en tête que guerres et querelles mesquines entre tribus. Or, si nous ouvrons les dictionnaires arabes nous n'y trouverons enregistré qu'une bien minime partie de la langue courante de cette société, et nous nous efforçons en vain de la reconstituer. Notre Imâm el-lou'ra de Leipzig dit (o. c. p. 4 et 11): »Ce point de vue exclusivement philologique et religieux des lexicographes arabes ne nous convient pas. La plénitude et la beauté de la langue du désert, avec son développe-

1) Fleischer, Ueber Thaalabis arabische Synonymik, mit einem Vorwort über arabische Lexikographie. Berichte d. Verhand. d. Sächs. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Leipzig, Vol. VI, p. 3 et 9.

ment luxuriant du côté de la nature et sa direction vers le surnaturel par l'influence du Korân, méritera bien toujours la piété avec laquelle on la garde comme un paradis perdu. Cela ne peut être pour nous une raison de rester circonscrits dans le même exclusivisme. Pour nous, la question n'est pas : qu'est-ce qui est le plus pur, le plus correct, le plus beau ? mais : qu'est-ce qui, en général, est arabe ? L'histoire nous autorise-t-elle à exclure l'arabe de cette idée de collectivité ? Là où commence la langue vulgaire, ἡ κοινὴ διάλεκτος, commence aussi l'importance de la situation dans le monde du peuple arabe, là commence une littérature qui était destinée à concevoir, à animer et à former l'esprit de l'Orient d'une toute autre façon que les antiques dictons, les chansons et les contes classiques dont l'écho se transmettait des temps préislamiques. Du reste, l'intérêt philologique peut et doit être pris en considération dans cette extension effective de la langue. Tout ce que les Orientaux ont emmagasiné de mots, formes, locutions et significations, comme faisant partie de la vraie langue arabe, devrait être autant que possible marqué comme tel. En outre, on aurait à séparer ce qu'ils appellent *mouwallad*, c'est-à-dire, ce qui est sorti de la fusion des Arabes avec les non-Arabes et qu'ils relèguent au second plan, tout en indiquant si ceci ou cela est, ou non, conservé dans la langue actuelle. Je n'ignore point que ce but d'une union lexicologique de l'arabe classique, moyen et moderne est placé très haut, et nous autres savants occidentaux, dans nos cabinets de travail, ne saurions l'atteindre, quand même Et. Quatremère, ou son exécuteur testamentaire éventuel parviendraient à nous faire goûter les fruits cueillis dans une immense lecture. Car, pour atteindre ce but, il faut que l'Orient vivant, il faut que des Occidentaux, versés dans les langues et faisant leurs observations sur les lieux mêmes plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, y contribuent. Le Professeur Wallin de Helsingfors, par un article publié dans la *Zeitschrift*, contenant des échantillons de la langue et de la poésie de l'Arabie moyenne, nous a ouvert, il y a peu de temps, la vue sur une réformation de la langue, jusqu'ici à peine supposée. Cette langue est plus près de l'arabe classique que de l'arabe moderne des villes, et se présente comme une continuation en ligne directe de celui-là. Une investigation exacte de cette lan-

gue bédouine moderne remplira bien des lacunes dans notre connaissance de l'ancienne, complétera bien des analogies, résoudra bien des doutes; en tout cas, elle est pour toute la linguistique sémitique de la plus haute importance."

Ainsi écrivit en 1854 le plus grand arabisant que l'Europe ait jamais eu. Son appel doit être pris à cœur: nous devons recueillir la langue parlée de nos jours, puisque nous ne pouvons le faire pour celle des siècles passés. Mais pour que cela soit possible, il est absolument nécessaire de procéder par ordre méthodique, en étudiant à part le dialecte de chaque pays, de chaque province, de chaque district et, s'il le faut, de chaque ville. Les résultats de ces recherches doivent être rendus accessibles au monde savant occidental par des textes d'une exactitude scrupuleuse et d'une longueur suffisante. Lorsqu'on aura ainsi publié un travail spécial pour chaque dialecte, on pourra en entreprendre l'étude comparée; on se mettra à enregistrer cette langue conquise à la science dans le grand *Kâmoûs* arabe qui doit bien se faire un jour. Le travail n'est pas facile: il faut que celui qui l'exécutera vive depuis longtemps en Orient dont la langue lui est devenue familière; il faut qu'il renonce complètement aux délices, aux commodités de la vie européenne pour se rompre aux fatigues, couchant là où il peut, mangeant ce qu'il trouve, laissant de côté les hôtels et la société raffinée.

C'est à ce travail que je me suis voué, sans toutefois me cacher qu'il est assujéti à beaucoup de difficultés. Je ferai ce que je pourrai. Ayant passé tant d'années en Orient, je peux bien y passer encore un lustre, mettant à profit les connaissances que j'y ai acquises pendant un long apprentissage. Mon but est de fournir aux Orientalistes d'Europe des matériaux qui pourront leur servir à la construction de ce grand édifice que je pourrais appeler le panthéon des langues sémitiques ou, avec moins de latitude, *corpus linguæ arabicæ*. C'est en s'entr'aidant avec bienveillance qu'on fait progresser la science. En publiant ce premier volume, je demande qu'on m'accorde cette bienveillance, cette aide. Mon travail sera alors bien plus facile. J'accepterai toujours avec plaisir toutes les corrections qu'on voudra bien me faire.

On ne doit jamais oublier que ce volume, aussi bien que ceux

qui le suivront, ne représente et ne représenteront que la langue du pays ou de la section philologique qui figure sur le frontispice. Si l'on m'objecte, à propos d'un mot ou d'une locution, que ce n'est pas ainsi qu'on dit, je n'ai que cette seule réponse à donner : *c'est ainsi que je l'ai entendu*. On ne pourra se former une idée exacte de la langue parlée que lorsque j'aurai publié tout l'ouvrage. Pour que les matériaux à fournir ne constituent pas un ramassis hétérogène de dialectes d'un peu partout, j'ai divisé le territoire sur lequel la langue arabe est parlée en provinces philologiques, lesquelles, à leur tour, sont divisées en sections. Ainsi, la première province, *Syrie*, comprendra les sections suivantes :

	1 ^o Saydâ.
Vol. II.	2 ^o Damas.
	3 ^o Haurân.
Vol. III.	4 ^o Pays des Metâwġli.
	5 ^o Pays de Kesrouwân.
	6 ^o Montagne des Nosayriye.
	Avec les villes du littoral.
Vol. IV.	7 ^o Homs, Hamâ et Halab.
Vol. V.	8 ^o Bédouins de Syrie.

Cette partie formera donc cinq volumes. Ensuite viendra le tour de la Palestine, des tribus bédouines de la Transjordane, الشرق, de l'Arabie intérieure, du Hegâz, du Yémen etc. On me dira peut-être que les proverbes ne donneront pas une matière suffisante pour tout ce travail, mais si je dis que j'ai dans mes cartons une collection de proverbes pouvant former le canevas de quinze volumes sur le même plan que celui-ci, on sera rassuré. Ils ne sont pas encore tous expliqués, mais je me les ferai expliquer au fur et à mesure que mon travail avance. Ce ne sont pas les proverbes qui feront défaut, mais bien mes forces et peut-être aussi ma vie. J'irai de pays en pays ramasser mes matériaux. Un ouvrage de la nature de celui-ci ne peut, en substance, se faire qu'en Orient, car il faut constamment avoir recours aux Orientaux, qui seront toujours bien plus grands praticiens de leur langue que le plus savant Européen. C'est même là une garantie de l'exactitude de la transcription et de la justesse des observations philologiques. Il faut qu'on s'arabise, vivant tantôt comme fel-

lâh, tantôt comme Bédouin, tout en conservant son esprit européen sain et critique, sans quoi tout ne sera qu'un *olla podrida* sans valeur scientifique.

On ne peut se figurer combien il est difficile de relever exactement la langue parlée. L'homme oriental tant soit peu lettré pare son langage de tournures et de mots empruntés aux livres; il est guindé, prétentieux dans sa conversation. L'homme du peuple, voyant devant lui un monsieur, surtout européen, change de langage et devient pédant. Il cherche les expressions qu'il croit être plus à la portée de son interlocuteur, car il sait très bien que sa langue est hérissée de difficultés pour l'étranger; il entend à chaque pas comment les Européens l'écorchent. Il faut posséder la langue vulgaire à un degré supérieur pour que les personnes avec lesquelles on se trouve en contact parlent comme elles pensent. Si l'on demande une explication, on n'obtient, la plupart du temps, qu'une réponse fort insuffisante. L'Arabe est facile à confondre, et réitérer une question philologique serait, le plus souvent, l'embrouiller encore davantage. Ainsi, il m'est maintes fois arrivé, ayant appris un nouveau verbe, d'avoir à faire une infinité de questions, dont mon interlocuteur ignorait le but, jusqu'à ce que j'eusse bien distingué si ce verbe était transitif ou intransitif. Il faut, pour bien saisir la prononciation de la langue parlée, pour bien observer et enrégister toutes ses nuances, ses particularités, ses bizarreries, ses règles et ses exceptions, qu'on ait l'oreille excessivement fine et habituée à être percutée par beaucoup d'ondes sonores dans des contrées différentes avec des langues diverses. Il faut que l'intelligence soit constamment en éveil pour relever les plus petits *da k à ĩ k*. Le philologue, l'Orientaliste qui ne possède pas cette perception aiguisée, cette force d'observation sans relâche, n'apprendra jamais à bien prononcer une langue étrangère, et moins de toutes l'arabe dont la prononciation exacte est d'une grande difficulté.

Mes longues études et ma fréquentation continuelle des indigènes de toutes les classes m'ont mis à même de parler et d'écrire l'arabe avec assez de facilité. Je ne dis nullement cela par esprit de vantardise, mais pour que le lecteur m'accorde la confiance que je réclame et sur laquelle je me base en publiant cet ouvrage. J'avoue aussi mes défauts: la distinction, si claire chez les Bédouins, des lettres *ġ*, *j* et

Il est bien sensible à mon oreille, mais ma langue n'a jamais voulu obéir à ma volonté. Du reste, je ressemble en cela à la plupart des Arabes de la Syrie et de l'Égypte. La prononciation arabe a de vrais écueils que nos organes vocaux ne sont pas capables d'éviter, à moins qu'on ne reste longtemps dans les tentes des Bédouins. Pour connaître la langue parlée, il ne suffit pas de faire un simple voyage en Orient ou d'y passer quelques mois. L'arabe classique demande tous les efforts d'une longue vie, et encore le savant, arrivé au bout de sa carrière, s'aperçoit-il que le chemin à parcourir est encore long. Il en est de même de la langue parlée. Elle est peut-être plus difficile encore à embrasser, car elle a une infinité de dialectes, répandus sur une grande extension de territoire. Non seulement chaque pays, tel que la Syrie et l'Égypte, a sa manière de s'exprimer, son vocabulaire, sa prononciation à lui, mais chaque ville, chaque quartier a son langage particulier. Les habitants d'el-Mouseytebi, المصيطبة, de Beyrouth ne parlent et ne prononcent pas comme ceux de Basoura, de même que la population d'el-Mîdân de Damas s'exprime différemment de celle de Bâb Toûmâ. Je me fais fort de pouvoir distinguer, en entendant parler un Syrien, de quel district il est. Toutes ces richesses embarrassent le philologue; il se dira peut être: à quoi bon s'occuper de ces particularités qui n'ont qu'une importance locale et qui n'intéressent, au point de vue pratique, que celui qui vit dans ce milieu? Mais c'est justement dans ses richesses qu'il faut puiser; c'est dans ce coin souvent oublié qu'on trouve des renseignements précieux pour la reconstitution de l'histoire de la langue arabe. Voulant écrire une «grammaire d'arabe vulgaire», on aurait tort de se baser exclusivement sur la langue parlée dans les grandes villes: celle-ci y est plus ou moins corrompue, fortement imprégnée d'éléments étrangers et hétérogènes; elle ne saurait représenter la langue dans sa totalité. Ce n'est que lorsqu'on aura relevé les différents dialectes qu'on pourra en extraire ce qui appartient à la langue parlée en général et marquer à part ce qui est particulier à tel dialecte. Enseigner p. ex. dans une grammaire qu'*oreille* se dit *وَرْن* et *lentilles* *عَلَس* induirait en erreur le lecteur non philologue, et même le savant, vu qu'en Syrie on dit *دَيْنَة* et en Égypte *عَلَس*. En employant l'un pour l'autre, on se-

rait exposé à ne pas être compris. Je suis fermément persuadé qu'un seul homme ne pourra connaître complètement et à fond ni l'arabe classique ni l'arabe vulgaire, et celui-ci encore moins. Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir un résultat satisfaisant, c'est de soumettre les dialectes à un lever philologique. On doit se transférer de pays en pays, en y restant le temps nécessaire pour en étudier le dialecte, qu'on couche ensuite sur papier sous les yeux et sous la dictée de ceux qui le parlent. Celui qui entreprendra ce lever doit connaître à fond ce qu'on appelle «la langue savante» et un dialecte vulgaire; s'il ne remplit pas cette condition, il ne pourra faire de comparaisons ni établir de règles. Il faut absolument travailler dans le pays même et ne jamais rien enregistrer que les indigènes n'aient approuvé. Vu la variété des sons et les différences dialectiques de la langue arabe, l'Européen, rentre en Europe, se trompe facilement, s'il n'y a recours qu'à sa seule mémoire, à sa propre oreille. Il faut que le savant européen revienne avec les matériaux tout préparés, la transcription déjà établie, la traduction toute faite. Ensuite, il pourra y ajouter autant de science qu'il voudra, autant d'explications philologiques et littéraires que bon lui semblera. Ce n'est que de cette façon que son travail sera digne de la confiance absolue du monde savant. La grammaire de Mr. Spitta-Bey a été composée au milieu du peuple égyptien, voilà pourquoi elle est si exacte, un modèle dans son genre.

Combien sont peu nombreux ceux qui peuvent et qui veulent consacrer leur temps, leurs forces et leur fortune à ce travail fort pénible et pour lequel il faut renoncer à bien des habitudes, contractées en Europe. L'Orientaliste, lorsqu'il a fini ses études universitaires, veut tout de suite avoir une place fixe qui lui rapporte de quoi vivre ou qui lui donne la considération sociale qui y est attachée. S'il va en Orient, ce n'est que pour y faire un voyage d'étude. Les fonctions le rappellent bientôt à d'autres langues, à d'autres habitudes. Les Orientalistes qui sont employés dans les bureaux consulaires en Orient n'ont pas le temps de s'occuper de science, une fois arrivés au but de leur désir : la place officielle. Là la science, les recherches, voire l'esprit scientifique, naguère si enthousiaste, sont, le plus souvent, complètement éliminés, étouffés. Le fonctionnaire, nourri à une bonne école, venu en Orient avec l'ardeur du jeune savant, devient bientôt bureau-

crate, la torpeur orientale le gagne, et il ne fait plus rien, car il ne le peut ni ne le veut. Il y a cependant des exceptions, je n'ai qu'à citer Fresnel, Clermont-Ganneau, v. Kremer, Mordtmann, Schröder, Blan etc. Plusieurs de ces savants ont eu une position tout-à-fait exceptionnelle, grâce à un gouvernement intelligent qui a su apprécier la science autant que la politique. Mais que de désagréments n'ont pas eu ceux qui se sentaient irrésistiblement poussés non vers les expéditions de tous les jours, mais vers les livres encore si imparfaitement interprétés de la science orientale? Blau ne pouvait plus les supporter, et je connais en Orient plus d'un jeune Orientaliste qui est pour toujours cloué au pupitre sans pouvoir continuer les études, qui lui ont cependant valu cette place. Est-ce que tous ces savants n'ont rien fait pour la langue parlée? Non, que je sache. Leurs études étaient classiques: leurs travaux auraient tout aussi bien pu être composés en Europe. C'est qu'ils n'avaient ni le temps ni l'envie de s'occuper de cette langue qui demande des procédés tout particuliers, comme je l'ai expliqué. Les devoirs de leur état les obligeaient de rester dans la ville qui leur était assignée, et ils consacraient les quelques heures de liberté au repos ou à la lecture des livres classiques. Le savant voyageur est toujours plus au moins à la merci de son drogman. Il ne connaît que l'arabe savant qui lui sert bien peu, au point de vue pratique, et s'il reste assez longtemps dans le pays pour savoir le fond commun de tous les dialectes, il retourne ensuite en Europe, où le réclament ses devoirs de professeur ou de fonctionnaire de l'Etat. De cette façon, l'arabe parlé peut-il être sérieusement étudié et moudaouwan? Je ne le croirais pas. Pourtant, il n'y a parmi les Orientalistes qu'un seul avis sur l'importance suprême de le faire connaître dans tous ses détails, dans toutes ses différences dialectiques.

Je mets mes faibles forces à la disposition de mes confrères en Europe. Je tâcherai de combler une lacune dans notre connaissance des langues orientales. Appartenant à un petit pays qui n'a pas d'intérêts en Orient, je ne puis que m'employer au service de la science, me contentant, pour toute récompense, des suffrages et de la bienveillance des hommes compétents, qui jugeront si je suis à la hauteur de la tâche que je me suis imposée. Je serais heureux de pouvoir conquérir des amis dévoués à l'arabe parlé. Il est négligé à présent,

parce qu'il n'a pas été jugé digne de figurer dans les livres. J'espère que les publications de Mr. Spitta-Bey et les miennes lui feront avoir l'estime à laquelle il a droit, surtout de la part des Orientalistes.

Je me suis limité dans les commentaires autant que possible. Bien des observations auraient pu être faites, bien des informations auraient pu être données, mais j'ai cru qu'elles ne seraient pas ici à leur place. J'ai également retranché un article sur la prononciation du dialecte syrien, dont j'ai tâché de fixer les règles et les exceptions; je le donnerai dans la grammaire du dialecte syrien que je publierai après le dernier volume de cette «Province». Ne sachant pas si la critique sera favorable à mon travail, je n'ai pas voulu trop abuser de la patience des savants.

Ce volume ne contient pas beaucoup de descriptions de mœurs. J'ai cru devoir donner plus de développement à cette partie si intéressante dans le second volume qui représentera la section de Damas, centre principal du pays. Même dans ces descriptions, je laisse la parole aux indigènes. Je ne fais que commenter. Il est infiniment plus difficile de décrire la Syrie, avec ses mœurs, ses coutumes et ses idées, que l'Égypte, où la population est bien plus uniforme. La Syrie, au contraire, est divisée en nations, *ta w â i f*, qui toutes ont des particularités qui les distinguent. Chaque secte religieuse, et il y en a, doit être étudiée séparément.

Dans les textes arabes il n'y a rien qui soit écrit au hasard. Chaque mot a été soumis, à plusieurs reprises, à un contrôle sévère. Avant de quitter l'Orient pour me rendre en Europe, j'ai réuni autour de moi à Alexandrie autant de paysans sidoniens nouvellement arrivés que j'en ai pu trouver. Je leur ai soumis les textes, recueillis, traduits et annotés sur place, il y a quelques années, et je me fais fort de leur approbation. Rien n'a été enregistré à la légère et sur simple supposition. Très souvent j'avais chez moi jusqu'à une douzaine de montagnards, qui tous ont dû dire leur opinion. Quelquefois il y avait des divergences dans le docte chapitre; j'ai alors choisi la version qui avait pour elle la majorité. Je ne puis assez répéter que *l'arabe est tel que je l'ai entendu*. Si donc le lecteur y trouve des différences, c'est que mes *sî*, sont plusieurs et de villages souvent fort éloignés l'un de l'autre. Ainsi, j'écris

n^o. 91 hiyyâl, tandis que dans un autre passage on lit hîyâl. Si j'écris 'alk et non pas 'ilk, comme le donne Dozy, s. v., c'est que c'est ainsi que ce mot m'a été prononcé.

L'un de mes domestiques, mon brave et fidèle compagnon, Mohâïl Maimou, m'a fourni dans son temps l'explication d'une cinquantaine de proverbes. Aussi bien ceux-ci que les autres ont été «revus, corrigés et augmentés» dans les assemblées des Sidoniens. J'espère donc qu'on voudra bien considérer les textes que je donne comme définitifs. Je travaille dans le but d'avoir la pleine confiance du monde savant; je ne dois donc négliger aucun moyen pour être aussi exact que possible.

Plusieurs explications renfermées dans cet ouvrage ont une allure grammaticale tout-à-fait convenable. On ne doit pas croire qu'il y ait de la part de ceux qui me les ont données quelque tendance à être fasth, car ces personnes étaient complètement ignorantes. J'ai religieusement conservé leur langage sans me permettre le moindre changement.

Le lecteur a ici sous les yeux une langue réelle, vivante et d'un usage journalier. Rude, simple, naturelle, manquant souvent de logique, elle est l'expression de ce *peuple* arabe qu'on a trop dédaigné et que, pour ma part, je trouve bien plus intéressant à étudier que la société des Efendis, des Pachas et d'autres gros bonnets en bantaloûn à la dernière mode et gilet blanc à boutons dorés.

Lorsque les exemples sont écrits en lettres arabes, j'ai toujours accentué d'après la prononciation moderne telle que je l'ai entendue. Il aurait été oiseux d'en indiquer le sâkl classique, que les savants connaissent par les dictionnaires. Si cette accentuation pêche contre les règles de la grammaire classique, la faute n'en est pas à moi; elle ne pêche point contre les règles de la grammaire vulgaire.

Je trouve que cette langue mérite au plus haut degré l'attention du philologue, et qu'on devrait lui assigner une place plus honorable dans la littérature moderne. Il est insensé de composer des articles de journaux pour la compréhension desquels on a besoin du dictionnaire. Il est erroné de n'employer que la langue savante dans les livres destinés à la masse: la langue parlée a des droits sérieux aux égards des lettrés; l'instruction serait bien autrement

répandue en Orient, si les livres d'école étaient composés dans une langue facilement à la portée de l'élève. Je suis parfaitement de l'avis de Mr. Spitta-Bey, lorsqu'il dit qu'il faudrait élever la langue vulgaire à la dignité d'une langue écrite. Il va sans dire qu'elle aura besoin de quelques corrections, car je ne prétends pas qu'on écrive *سنة الجاي* et d'autres erreurs vulgaires. La grammaire et la logique ne doivent pas être malmenées. Je suis le premier à reconnaître que la langue savante est capable de nous donner la traduction de la plupart de nos idées modernes, et l'écrivain de mérite tient essentiellement à les trouver sans avoir recours aux mots turcs, persans et européens glissés dans l'arabe. Mais de cette façon on n'est compris que d'un certain monde, et le peuple ne peut ainsi jouir des bienfaits de l'instruction. On va même un peu trop loin en s'efforçant d'être classique. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Le plus grand écrivain arabe de ce temps, Ahmed Fâris Sidiyâk, ancien Maronite, a forgé, dans son journal el-Ğawâib, un mot pour bateau-à-vapeur: *باخرة*. Tous les autres journaux ont imité son exemple. Seulement, le peuple ne comprend pas ce mot; il dit, lui, *مركب دقاش* et *مركب نار*, et je ne vois pas en quoi *باخرة* est meilleur que ces deux-là. Mais à quoi bon discuter une pareille question. Nous ne pouvons pas changer le goût et les procédés des écrivains arabes.

Où parle-t-on, dans le Levant, le mieux l'arabe? Voilà une question qu'on m'adressera, j'en suis sûr, et à laquelle je répondrai selon ma conviction. Nous sommes en présence de deux grands dialectes assez distincts l'un de l'autre: celui de Syrie et celui d'Egypte. J'étends alors le nom de Syrie à la Palestine. La *prononciation* de la Syrie est plus claire, plus en analogie avec la langue écrite; elle est plus virile, plus pleine. Celle de l'Egypte est saccadée, chantante; elle est plus molle, plus négligée. Ce qui la fait distinguer tout de suite, c'est la forte gutturalité de certaines lettres. Les voyelles sont moins fixées qu'en Syrie, ce qui provient de la rapidité avec laquelle on parle en général en Egypte. L'accentuation est aussi différente. Malgré cela, la langue égyptienne est fort agréable à entendre; elle caresse l'oreille. Elle a même quelque chose de comique que je ne saurais autrement expliquer. C'est un fait qu'un non-Egyptien

s'amuse toujours, lorsqu'il se trouve avec un habitant de la vallée du Nil. Celui-ci a constamment un sourire sur les lèvres, un bon mot sur le bout de la langue, tandis que le Syrien se tient plus raide, plus sérieux.

Quant à la *langue*, considérée au point de vue de la grammaire, je donne la palme à la Syrie. Ce n'est pas à dire qu'en Egypte il n'y ait des contrées, où l'on parle bien aussi, mais j'ai trouvé, pendant les trois hivers que j'ai passés dans la Haute-Egypte, (et c'est là qu'on parle le mieux) que le dialecte d'Egypte possède des formes plus corrompues que celui de Syrie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas dans toute l'Egypte une population qui s'exprime avec plus de pureté et qui ait mieux conservé la prononciation exacte des lettres que les Druzes du Sud du Liban. Les Bédouins d'Egypte ne parlent pas mieux que les fellâhîn, et leurs frères de Syrie leur sont bien supérieurs. Seulement, j'ai remarqué qu'ils ne prononcent pas comme les Egyptiens en général; sous ce rapport ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Syrie. Quant au lexique, il est bien difficile de se décider pour l'un ou pour l'autre dialecte. Celui de Syrie a beaucoup de mots «classiques» qui sont inconnus en Egypte, et vice versa. Tous les deux ont leur dictionnaire à eux, et le Syrien qui arrive pour la première fois en Egypte se trouve à peu près dans le même cas que le Suédois nouvellement débarqué à Copenhague. Lorsque je cause avec mon domestique en dialecte de Saydâ, les Egyptiens qui se trouvent présents ne comprennent pas beaucoup. Je dois cependant ajouter que cela tient plutôt à la différence de prononciation, qui est plus considérable qu'on ne croit.

J'ose avancer que pour la Syrie il y a des limites philologiques qui marquent un changement de langue. Ainsi, Râs el-Abyad, Promontorium album des anciens, forme une frontière parfaitement tracée entre la langue de la Syrie proprement dite et celle de la Palestine. Au sud de ce cap, on parle mieux qu'au nord. Cela tient probablement à la fréquentation avec les Bédouins et les Haurâniens, qui en grand nombre descendent en automne jusqu'à la mer pour apporter le blé. Tout le littoral entre Râs el-Abyad et Tripoli forme un pays à part où les communications avec l'intérieur sont plus difficiles et où la langue, par conséquent, est moins bonne.

Beyroût est l'endroit où l'on parle le plus mal; plus on s'en éloigne, plus on peut constater une amélioration de prononciation et de grammaire. J'ai lu quelque part dans un auteur arabe, je ne m'en rappelle pas le nom, que la langue arabe est, dans la bouche du vulgaire, enlaidie par douze *ʿarḷāt fâhīṣa* et que toutes ces douze fautes se sont donné rendez-vous à Beyroût.

On a le droit de demander que je donne quelques éclaircissements sur la ville de Saydâ et de son district, puisque ce volume est particulièrement consacré au dialecte qu'on y parle. Je le fais d'autant plus volontiers qu'elle court le risque d'avoir une triste renommée. El-Mokaddasî dit¹⁾, en énumérant les qualités, bonnes ou mauvaises, qui distinguent chaque pays: *لا احسن لسانا من اهل بغداد ولا اوحش من لسان صيدا*, «il n'y a pas de plus belle [ou meilleure] langue que celle des habitants de Bardâd, et pas de plus affreuse que celle de Saydâ.» Avec tout le respect dû à l'expérience et au bon goût d'un écrivain si mérité, je m'inscris en faux contre ce jugement qui n'est pas du tout conforme à la vérité. Je ne crois pas que les relations commerciales qui existaient auparavant entre Saydâ et l'Europe et les quelques Européens qui y étaient alors fixés aient pu corrompre la langue de cette ville plus que celle des autres. Si nous admettons que les Sidoniens du temps de l'auteur parlaient un mauvais jargon, il est bien étrange que ce jargon ne se soit pas conservé tel jusqu'à nos jours, car je soutiens absolument que le dialecte sidonien est meilleur que beaucoup d'autres, surtout celui de Beyroût. Saydâ n'a presque pas de contact avec le monde extérieur; tout y est primitif, simple et oriental. Je suis le seul Européen qui y ait séjourné un temps relativement long²⁾ et je tiens à défendre sa langue contre le verdict sévère de Mokaddasî. Du reste, le lecteur pourra en juger lui-même en la comparant au livre de Mr. Hartmann et aux volumes suivants de cet ouvrage.

On s'étonnera peut-être de ce que je m'en tiens exclusivement aux paysans et aux personnes illettrées. Cela est pourtant bien nécessaire,

1) Edit. de de Goeje, p 137, l. 14, 15.

2) J'y ai passé quatre ans occupé à faire des fouilles archéologiques dont je publierai plus tard les résultats.

si je veux rendre la langue vulgaire comme elle est réellement sans aucune influence de la part des savants. Du reste, on ne doit pas se figurer que ce que j'enregistre dans cet ouvrage ne soit pas la langue parlée de tout le monde. L'homme lettré la connaît; il s'en sert même à toute heure, mais il a, lui, un *plus* de tournures, de mots, appris dans les livres, mais ignorés de l'homme vulgaire. Sa langue ne saurait donc représenter ce que nous appelons l'arabe vulgaire. Elle se ressent toujours du milieu où elle a cours. Le *Ḥaḍarī* sait, plus ou moins, comment il faut procéder pour être *faṣīḥ*. Le paysan se moque de la grammaire et du dictionnaire; il parle comme il pense, à la manière de ses Pères. Quel charme dans ce langage si simple, si concis et souvent si pur! Qu'on lise N°. 118. L'explication de ce proverbe est d'un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, et pourtant, je défie un paysan européen de faire mieux. Elle n'est pas travaillée, préméditée, car je l'ai saisie au vol. Après l'avoir couchée sur papier, tant bien que mal, je la lui lus, et il y ajouta alors ce qui lui paraissait manquer avec une chaleur, un intérêt qui n'avait rien d'étudié. C'est un petit chef-d'œuvre.

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir traduit trop littéralement, mais qu'on considère qu'il fallait bien rendre la signification d'un mot avec la plus grande exactitude pour en bien faire saisir la nuance. Une traduction élégante est presque toujours aux dépens de l'original et peut tout au plus être motivée dans un ouvrage poétique, jamais dans une publication historique ou philologique. Il ne faut pas oublier qu'on a ici devant soi la langue du peuple. Par conséquent, on ne doit pas exiger que je revête cette langue d'autres habits que ceux qu'elle porte. La traduction doit être tout aussi vulgaire que l'original. J'espère que nous ne sommes plus au temps où il fallait donner une traduction en forme conventionnelle et purement littéraire. » Aujourd'hui on préfère généralement, dit Mr. Spittä-Bey, une traduction exacte, malgré tout ce qu'elle peut avoir d'étrange, de long et parfois de choquant, à une traduction châtiée et bien en règle avec l'usage de la langue, mais dissimulant sous une harmonie conventionnelle les couleurs particulières." Il n'est pas donné à tout le monde de réunir l'élégance de la langue à la fidélité de la traduction, surtout si l'on est, comme moi, un *طغیلى* dans la langue

française. Je me suis efforcé de serrer l'original d'aussi près que possible pour faire nettement ressortir la vraie signification d'un mot. On trouvera certainement, que ma traduction est remplie d'aspérités et de solécismes qui choquent l'oreille si délicate d'un Français, mais je prie le lecteur de croire que ce n'est pas chose facile que de rendre dans une langue étrangère l'explication si rustique et souvent dénouée de lien grammatical d'un Arabe illettré, d'un paysan ignorant. Si j'avais voulu redresser et remanier les textes que je donne, j'aurais bien pu offrir une traduction un peu moins lourde et malaisée, mais j'aurais alors commis un faux, une supercherie littéraire, ce dont je me suis bien gardé. J'espère que les savants m'approuveront d'avoir scrupuleusement conservé le langage de mes interlocuteurs, et que, par conséquent, ils ne jugeront pas trop sévèrement ma traduction. Il ne m'a pas non plus été possible de donner le proverbe correspondant en français; en ma qualité de Suédois je connais trop peu les proverbes français pour qu'un travail pareil ne m'eût coûté beaucoup de peine et de temps. Du reste, chacun pourra facilement faire ces rapprochements.

J'ai cru que cet ouvrage ne serait pas complet et vraiment utile sans un Glossaire. J'ai donc en soin d'en ajouter un. On y trouvera la plupart des mots et des locutions qui figurent dans le texte et qui ont quelque importance pour la lexicographie. Peut-être me fera-t-on l'observation que plusieurs de ces mots ont déjà leur place dans nos dictionnaires; mais si l'on considère qu'ils y sont cités sans exemples à l'appui, sans que souvent la provenance en soit indiquée, sur la seule foi d'un Bohtor, d'un Humbert, d'un Hélot, on sera bien aise de les retrouver ici vivants, palpables, entourés de l'autorité voulu (pourvu qu'on veuille bien admettre la capacité de mon oreille et ma bonne foi). Comme jusqu'ici nous n'avions pas de livres pour la langue vulgaire, les citations étaient naturellement impossibles. En suivant la méthode que j'ai adoptée, à l'instar de Mr. Spitta et de Mr. Socin (j'avais commencé avant eux, mais pour mon propre usage), on n'aura plus à se plaindre de manque de textes. Mais la plus grande valeur de ces publications, c'est de pouvoir déterminer les dialectes d'une façon assez exacte. Le dictionnaire de Bohtor est un ramassis des plus hétérogènes. L'auteur se contente, le plus souvent, de cir-

conlocutions, faute d'avoir su le terme arabe exact. Le parler de la Syrie y est mêlé avec celui de l'Égypte, et souvent la langue classique a dû suppléer à l'insuffisance des notes et de la mémoire de l'auteur. Nous lui sommes reconnaissants de ce qu'il nous a donné, mais la science a d'autres exigences aujourd'hui. Elle veut donner à la langue savante ce que lui appartient; elle veut que les limites de la langue parlée soient démarquées autant que possible. On ne saurait atteindre ce but qu'en publiant un glossaire, toutes les fois qu'on traite un dialecte déterminé. Tous ces glossaires seront ensuite réunis, élaborés et illustrés d'exemples tirés des textes, pour former un dictionnaire sûr et véritable de la langue parlée.

J'ai relégué au Glossaire beaucoup d'observations qui n'ont pas trouvé place dans le corps du livre. Quelques règles mal exposées y ont été éclaircies, quelques *lapses* y sont redressés. Je prie donc le lecteur d'avoir constamment recours au Glossaire avant de me taxer d'inexactitude. Comme l'arabe n'y est pas transcrit, on pourra facilement contrôler le texte, si par hasard mon attention de correcteur a été en défaut ou si un signe diacritique est tombé, ce qui, malheureusement, on n'a pas pu éviter. Les autres volumes seront imprimés en belles lettres de Beyrouth. Le temps matériel a manqué à mon éditeur pour obvier aux inconvénients causés par des types vieux et usés.

Quant à la transcription, j'ai quelques remarques à faire. La troisième personne singulier, masc. et fém., du pronom personnel et du suffixe possessif perd presque toujours son *h* dans la prononciation. Il n'est conservé que lorsqu'il est précédé d'une voyelle, p. ex.: là-hou, làhâ; andâhou, ilêhâ¹⁾. Le masculin est ici toujours rendu par *ou* sans accent; la raison en est exposée à la page 266. J'ai le plus souvent conservé au féminin son *h* pour éviter toute confusion. On le prononcera ou on le laissera, comme on voudra. L'e muet n'existe pas; un *e* à la fin d'un mot doit ainsi toujours avoir sa valeur phonétique arabe.

Il m'a été impossible de faire revoir mon ouvrage par un Français. Travaillant dans ma solitude en Orient, je n'ai pu avoir recours qu'à

1) Et quelques autres cas se rapportant à l'accent.

mon propre savoir, qui certainement est bien faible. Je n'ai pas été plus heureux pour la correction des épreuves. Nous autres Scandinaves, qui parlons des langues si peu connues, nous devons être jugés avec indulgence, lorsque nous nous servons, dans nos publications scientifiques, de la langue d'une des grandes nations. Les savants allemands et français ont plus d'une fois recommandé aux Hollandais, aux Suédois, aux Danois, aux Russes et aux Hongrois de ne pas composer les livres de science dans leurs langues respectives. Je me suis conformé à cette recommandation, mais, à mon tour, je dis : ne faites pas trop la mone vous autres Français, Allemands, et Anglais, si une phrase ne vous paraît pas très classique, si un mot s'est glissé là où il n'est pas tout-à-fait à sa place. Ce n'est qu'avec un peu de laisser-aller à ce sujet que vous pourrez voir réaliser votre désir légitime de nous faire abandonner nos langues ignorées pour nous servir des vôtres, toutes les fois que cela est nécessaire.

Je serais un ingrat, si je n'adressais pas mes remerciements publiques à la maison Brill, qui a bien voulu entreprendre cette publication. Les deux messieurs qui dirigent cette vieille maison ne sont pas des éditeurs ordinaires. Lorsque Mr. de Goeje leur parla d'une impression de Tabari, sans avoir encore la chance d'en couvrir les frais, ils répondirent : « nous l'imprimerons tout de même » — et ils se mirent tout de suite à l'œuvre. On ne trouvera pas facilement un tel désintéressement.

Mr. de Goeje sait combien je lui suis reconnaissant de tout ce qu'il a bien voulu faire pour moi. Je suis heureux d'avoir son amitié.

Pour finir, j'ai une grâce à demander au lecteur, c'est de vouloir bien corriger les fautes d'impression avant de se servir du livre. Un point tombé pourrait facilement l'induire en erreur, et je ne voudrais pas avoir cela sur la conscience.

Alexandrie, Avril 1882.

Leide, Novembre 1882.

TABLEAU DE TRANSCRIPTION.

J'ai suivi, moins quelques petites modifications, la transcription de Lane, adoptée également par la Société orientale allemande et plusieurs savants en France. Elle est sans contredit la meilleure et la plus simple. Je marque toute voyelle longue *écrite*, quand même elle ne se ferait pas sentir dans la prononciation; cela pour ne pas embrouiller le lecteur. Je ne trouve pas qu'il soit juste d'écrire p.ex.: fi-l-bêt, et non pas fī-l-bêt, car **في البيت** n'a jamais été prononcé fī-l-bêt, mais filbêt. Du reste, la place de la tonique est toujours indiquée par un ˆ.

a	correspond à َ, fathā.
ā	» َ, » avec imāla.
ā	» ِ, fathā et alef de prolongation; et à ِ.
ā	» ِ, » » » » avec imāla.
ou	» ُ, dammi; et à ُ, lorsqu'il ne commence pas un syllabe.
oû	» ُ, dammi et ُ de prolongation; et à ُ.
e	» َ, fathā; et à َ, kesra.
ê	» ِ, fathā et semi-voyelle devenues une longue.
i	» َ, kesra et à ِ ou ِ, devenu voyelle.
ī	» ِ kesra et ِ de prolongation; et à ِ.
o	» ُ, dammi.

ô	correspond à	وْ, dammi et وْ de prolongation. Le même son que dans l'anglais <i>to do</i> . Il diffère d'ou en ce qu'il n'est jamais à la fin d'un mot; p. ex.: rôhou رَوْحُوا , p. 244, l. 8.
â	”	” وْ, fatḥa et semi-voyelle, devenues une longue (fr. <i>au</i>). مَشْ est le plus souvent écrit māsś; p. 237.
aou	”	” وْ, آوْ
ay	”	” يْ, آيْ
b	”	” بْ
é	”	” عْ, l'ital. ci.
d	”	” دْ
<u>d</u>	”	” ذْ
ḏ	”	” ضْ
f	”	” فْ
g	”	” جْ égyptien, français <i>gu</i> .
ḡ	”	” جْ
h	”	” هْ
ḥ	”	” حْ
ḥ	”	” خْ
k	”	” كْ
ḵ	”	” قْ
l	”	” لْ
m	”	” مْ
n	”	” نْ
p	”	” پْ
r	”	” رْ
ṛ	”	” رْ
s	”	” سْ
ś	”	” شْ
ṣ	”	” صْ

t	correspond à	ت
ṭ	"	ط
w	"	و, au commencement d'une syllabe.
y	"	ي semi-voyelle.
z	"	ز
ẓ	"	ظ
^c —	"	ع, p. ex.: 'a yn, œil.
^ʔ —	"	ء, p. ex.: lā ^ʔ , non pas.

Avec l'inversion des alphabets, la transcription se présente de la façon suivante :

أ, إ . . . = . . . a	ف . . . = . . . f.
إِ . . . = . . . â, â.	ق . . . = . . . ḳ.
ب . . . = . . . b.	ك . . . = . . . k.
ت . . . = . . . t.	ل . . . = . . . l.
ث . . . = . . . ṭ.	م . . . = . . . m.
ج . . . = . . . g ou g.	ن . . . = . . . n.
ح . . . = . . . h.	ه . . . = . . . h.
خ . . . = . . . ḥ.	و . . . = . . . w, initial; ou, non initial.
د . . . = . . . d.	ي . . . = . . . y.
ذ . . . = . . . ḍ.	ؤ . . . = . . . oụ, ô.
ر . . . = . . . r.	أَو . . . = . . . aou, â.
ز . . . = . . . z.	أَي . . . = . . . ay, ê.
س . . . = . . . s.	إِ . . . = . . . î.
ش . . . = . . . š.	إِ . . . = . . . â.
ص . . . = . . . ṣ.	أ . . . = . . . a, â, e.
ض . . . = . . . ḍ.	إِ . . . = . . . i, e.
ط . . . = . . . ṭ.	أُ . . . = . . . ou, o.
ظ . . . = . . . ẓ.	ء . . . = . . . ^ʔ —
ع . . . = . . . ^c —	
غ . . . = . . . ğ.	

S = Eg. signifie que j'ai entendu le même proverbe en
Egypte.

التَّمُّ الاعْوَجَ مِنَ التَّوْرِ الْكَبِيرِ

Et-telm el-à'wag minn et-târ el-kebîr.

Le sillon tordu provient du grand taureau.

Izâ kân wâlad şērîr ma'âsar wâhed kebîr 'alâ-t-ta'tîr fa yimsikoûh el-wâlad eş-şērîr àhlou fa yikoûlloûhom şâheb illhom (اليهم) hàydâ.

Si un petit enfant fréquente un grand enfant, en faisant la noce, les parents du petit enfant le prennent, et un ami à eux leur dit ce proverbe.

On ne l'applique qu'à celui qui débauche et conduit au mal un plus petit que lui.

مَعَاشِرَ pour مَعَاشِرَ — تَلَمَّ pour تَلَمَّ, d'après les dictionnaires — voir n° 49. — مَعْتَرٍ : مَعْتَرٍ a généralement le sens de *débauché, qui ne travaille pas*, et celui de *pauvre, misérable*, surtout dans le Kesrouân; mais il a aussi un sens tropique d'*expérimenté*, pour s'être adonné au ta'tîr dans la jeunesse; p. ex.: Fâris tâyyib mo'attar dâir bâlâd en-nâs, F. est bon et expérimenté: il a parcouru les pays du monde; c'est que le ta'tîr lui a appris la vérité sur les choses. V. n° 24. — On s'étonnera de ce que j'écris minn et 'ann avec deux n, mais ces deux n existent véritablement dans la prononciation vulgaire, aussi bien lorsque من et عن sont seuls qu'accompagnés des pronoms personnels de toutes les personnes. Prætorius, Z. D. M. G. XXXIV, p. 230; Spitta-Bey, Gramm. p. 156., établit cependant une exception que je ne puis admettre même pour l'Égypte. La raison de cette reduplication est avec beau-

coup de perspicacité donnée par ce savant. En lisant el-moustatraf et sefinat el-mouk on en trouve de nombreux exemples. cf. Gies, Neuero arab. Versarten, passim. — Yikoùlloùhom. J'écris le premier *ou* sans circonflexe, parce que le vulgaire ne peut pas prononcer l'alef de prolongation devant une consonne double. Les deux *l* sont intimement liés l'un à l'autre. Ainsi, on dit dābbi pour dābbi, حقة pour حاقّة, دليّة pour دالّية (v. n°. 48, 109). De même, le verbe قال suivi d'اللام الجارة avec son مجرور perd presque toujours son alef dans la prononciation. Voilà pourquoi nous lisons dans Sefinat el-mouk: قال لي غ = قلّي غزال, une gazelle me dit; قال له = قال له, et passim. cf. صار له = صار له, n°. 93. Socin, Z. D. M. G. XXXVI, passim. El-moustatraf en fournit également de nombreux exemples.

Socin, n° 96, a: خط الاعرج من ثور الكبير (explication différente). Freyt. III. 1. p. 133, où il aurait au moins dû faire observer que le peuple dit souvent ثور = طور. Voir n° 1 de l'appendice.

II.

العتاب صابون القلوب

El-‘itāb ṣāboūn el-ḵouloūb

Les reproches sont le savon des cœurs.

Izā kànoū etnēn ‘amm yitḵātalou aou yithāṇa-
ḵoū fa ba‘d boūrhāt yām iṣṭālahoū fa iḵoūll el-wā-
hed ilā-t-tānī: làou lā mā ḥakēt ‘ānnī sēy ḥāreg
et-ṭarīḵa ou ḵoultoūllī: yā ‘akroūt! yā mo‘ārras!
mā kōnnā taḥānākna; ou āktar el-mou‘ātībi yiḥeub-
boūhā en-niswān ou ḵil koūllhā.

Deux personnes sont en train de se battre ou de se quereller : quelques jours après, elles font la paix. L'une dit alors à l'autre : „Si tu n'avais parlé de moi mal à propos en m'appelant entremetteur et noceur, nous ne nous serions pas querellés. La plupart des femmes, disons même toutes, aiment à se faire des reproches.

إذا كانوا. Izâ kân est devenu un idiotisme qu'on applique souvent à toutes les personnes: izâ kân anâ mâssâ mabsouût kâf biddî itkeyyaf, si je ne suis pas bien portant, comment pourrais-je m'amuser? — **قلتُ لي**, prononcé comme si c'était écrit **قلتلي**. Ed-damîr el-mouttaṣil de la première personne du parfait d'un verbe quelconque, suivi de **ل** avec un pronom personnel, est presque toujours conservé: fataḥtoûllak el-bâb, je t'ai ouvert la porte; ḥakêtoûllak el-ḵouṣṣa koullhâ, je t'ai raconté toute l'histoire; gaouwaztoûllou bintî, je lui ai donné ma fille en mariage. Ḳoultoûllou est devenu tellement stéréotypé que très souvent on l'emploie pour la seconde personne = tu as dit. — **قيل**. V. n° 71. Je dis à un homme: el-maḥḥani ḥouribet šakfi minnhâ, une partie du moulin est ruinée; il me répondit: wa ḵil koullhâ, même tout le moulin = **حتى كلها**.

III.

يَلِي تَخْدَم طِيْعَه وَلِي تَرْهِنَه بِيْعَه

Yallî toûḥdoumou tî'ou wâlli tîrhinou bi'ou.

Obéis à celui que tu sers; vends au lieu de mettre en gage.

Insân izâ kân ḥâdim fî mâtṛaḥ ou mâsî doud d mo'allimînou, wa insân izâ kân bèddou yêrhin sî minn awâ'ih (أواعيه) aḥsan yebî'hon wa lâ yerhinhon.

S'applique à quelqu'un qui, domestique dans un endroit, con-

trarie ses maitres; et à celui qui veut engager quelque partie de ses habits: il vaut mieux les vendre que de les engager.

Yallî, = **الذي** ou **إليّ**, est très-commun en Syrie. Il est composé de **يا** et **إليّ**. [cf. Wetzstein, Markt in Damascus, Z. D. M. G. XI, p. 524] et désignait primitivement une exclamation, mais à présent il joue le même rôle que le simple **إليّ**.

طبيع, v. n° 7. — **بديّ** Mr. Spitta n'approuve pas l'étymologie **بديّ**, dans mon désir, donnée par Cuche, dictionnaire arabe-français, et Maltzan, Z. D. M. G. XXVI, p. 241. D'après lui ce serait **بدّ** décision, usité par les Bédouins de la péninsule sinaïtique; Gramm. p. 350. En Syrie on dit **beddî** et **biddî**; les Bédouins y ont **ودّي**. Mr. Dozy, Suppl. s. v. **بدّ** veut, au contraire, y voir la locution **لابدّ ان** dont on a retranché le premier et le dernier mot. Pour ma part, j'adopte l'étymologie du Père Cuche comme la plus probable¹⁾. **أراعي**, habits, appartient au dialecte syrien; il n'a pas de singulier et me paraît être un pluriel de **أوعية** ou **أوعاة**, pluriel, à son tour, de **وعاء**. En Egypte on dit **هدوم**. Nâfal, Moursîd el-Moutakallim p. 110.

S. = Eg. avec *illî*. Burton, n° 144.

IV.

كِرِهْتَك مِتْل كَمِصَّ الوُسَخ

Kirihhtak mitl kamîş el-woussëh.

Je te déteste comme une chemise sale.

Koull illî bi'ânîd řêrou ou bikârrih nèfsou 'ândou ou yîmsî mâ'ou fi doudî ou lam yîsma' kalâm minnou, bikoullou'lou hàydâ.

¹⁾ Je vois que Mr. Dozy dans les Additions à son Supplément, p. 862, a, s'est rangé à cet avis.

On dit cela à quiconque fait de l'opposition à une personne dont il s'attire l'antipathie, en la contrariant et ne voulant écouter sa parole.

قيص الوسخ. Les grammairiens appellent ce rapport d'annexion إضافة الموصوف الى الصفة, dans la langue savante limité à des cas déterminés, mais excessivement fréquent dans la langue vulgaire (Moufassal, p. 41). Il peut surtout s'observer dans les noms de localités: سوق الحمرا, جبل الصافي, سكة الطويلة, et lorsque le substantif se trouve au commencement de la phrase, cas qui ne se présente que dans des locutions proverbiales ou sentencieuses: خبز الناشف ما يتأكل, le pain sec ne se mange pas. Mais l'omission de l'article est tout aussi commune dans l'intérieur de la phrase: ايبتا بصير قمر الجديد, quand y aura-t-il la nouvelle lune?; شفت اليوم بنت الكويسة, j'ai vu aujourd'hui la jolie demoiselle; اعطيني حالا كتاب الكبير, donne-moi tout de suite le grand livre; اعطيني رغيف من خبز البالح, donne-moi une galette du pain salé. Je trouve cette dernière phrase dans mon cahier; je l'ai relevée à Saydâ et je la donne exprès pour la comparer à celle rapportée par Spitta-Bey, o. c., p. 280, l. 6, où ce savant dit qu'il faudrait ici l'article. Le peuple n'aime pas beaucoup l'article devant le substantif dans cette sorte d'annexion, et je donne à ce phénomène plus d'extension que mon confrère; cf. Fleischer, Beiträge, IX, 125; Observ. sur Suppl. de Dozy p. 26, l. 7. — وسخ; les adjectifs de la forme فَعِل sont le plus souvent prononcés avec deux kesra, يِلَط; p. ex.: فَحِيس; ونِس, très-abordable, de facile abord; مِرَق; وِرَش = ميرق, qui ne reste jamais tranquille (enfant) = مِرَق; وِرَش, sans foi; كِنَز, gras; عِفَس, sale; دِيسم, délicat (mets); زِنَح, rance, puant; فِكِد, acariâtre. Ceci est en analogie avec les verbes فَعِل, v. n° 36. Dans وسخ le و a une voyelle qui n'est ni kesra,

ni dammi, mais entre les deux. C'est le و qui la motive. Les grammairiens arabes appellent cette intonation إشمام = litt. donner à une consonne l'odeur de kesra ou de dammi. C'est ainsi que, p. ex., حمار est prononcé hoũmâr (j'écris ou, faute de mieux), avec la première voyelle tellement brève que souvent elle disparaît complètement (ح + مار), laissant au ح un son tout-à-fait isolé; on la remplace aussi par un alef prosthétique (أحمار). Dans la langue vulgaire, les deux voyelles en question permutent constamment, ce qui, du reste, a lieu dans toutes les langues sémitiques. On ne doit donc pas s'étonner de voir ici des mots tels que libs (= لُبْس), doudâ (= دُود), mouftah.

V.

البُردان والجوعان والغُرْعان ما يجيهم نوم

El-bourdân wa eg-goũ'ân wa el-fiz'ân mâ
yagîhom nâm.

*Le sommeil ne vient ni à celui qui a froid, ni à celui
qui a faim, ni à celui qui a peur.*

Insân izâ kân mâ fîs mà'ou maşârî yîsterî houbz
fîh wa nâm minn rîr 'âsâ, minn goũ'ou mâ yigîlou
nâm; wa el-bourdân izâ kân biz-zalt wa kâ'ad, minn
el-bârd mâ binâm; ou el-fiz'ân izâ kân fî-l-barriye
ou hîfân minn el-ouhoûs mâ yîkdir yinâm.

*Si l'homme n'a pas d'argent pour acheter du pain et qu'il
se couche sans souper, le sommeil ne lui vient pas, à cause de
sa faim; et si celui qui a froid est assis sans habits, il ne peut
dormir à cause du froid; et celui qui a peur, étant à la cam-
pagne et craignant les bêtes sauvages, ne peut pas dormir.*

La langue vulgaire forme avec beaucoup de facilité des adjectifs sur **فَعْلَان**. Outre les trois déjà donnés, en voici d'autres : **hourbân**, qui a pris la fuite; **mourđân**, malade; **đoursân**, qui a les dents agacées; **fouṭran**, qui a pris le **فطور**, repas du matin¹⁾; **sourbân**, qui a bu, p. ex. **tafâđđal**, **israb** — rép.: **anâ sourbân**, j'ai déjà bu; cf. class. **صَبَحَان**, qui boit le **صَبُوح** — **za'lân**, fâché; **zannân**, p. ex.: **anâ z. fîk**, je te soupçonne; **řarkân**, noyé; **kaflân**, garant, p. ex.: **anâ kaflânak**, je me suis porté garant de toi; **řaflân**, légèrement endormi = **řafyân**; **řafrân**, qui n'a pas le sou; **dafyân** ou **đifyân**, qui a chaud, chauffé (*Kitâb el-fašîḥ* p. 36]; **sahrân**, qui passe la soirée; **daryân**, qui sait; **'aryân** (pour **عَرِيَان**) nu. — **Nisyân**, qui a oublié; **řiryân** qui a satisfait son besoin naturel.

Ces adjectifs, beaucoup plus fréquents dans la langue vulgaire que dans la langue classique, ont souvent, comme on le voit, le sens du parfait. Ils n'indiquent ni l'habitude, ni l'intensité; dans ce cas on se sert de la forme **فَعِيل** p. x. **šarrîb**, qui boit toujours et beaucoup; **rakkîd**, qui est toujours en course; **na-ôuwîm**, qui aime à dormir; **nayyîk**, coitus amantissimus; **sakkîr** = **سَكْرِي**, soûlard; **labbis**, muscadin, gommeux [cf. *Kitâb el-fašîḥ* p. ۴۸]. — **جوعان** pour **جَوَّعَان** S. = **جِيَعَان** Eg., Spitta, Gr. p. 115. *Hafâgî* dit dans son **شفاء الغليل**, ed. Caire, p. ۷۴: **الجوعان الجائع والجيعان خطأ قاله الصاغاني في كتاب الذيل والصلة**. Le *Tâg el-'aroûs* soutient la même chose. Pour **جَوَّأ** p. **أَوَّاس** p. **أَوَّاس**; **أَوَّاد** pour **أَوَّاد** comp. **جَوَّعَان** **جَوَّأ**, cf. **كُوسِي** et **كُوسِي** f. de **أَكْيَس** (vulg. **كوس**). — **Insân biz-**

1) Wetzstein, Markt in Damascus, p. 481, Z. D. M. G. XI, traduit par inadvertance **anâ lissâ faṭrân** par: je n'ai pas encore déjenné. Cette phrase signifie juste le contraire.

zalt, un homme sans habits, n'ayant que la chemise; rakàb nâ
 'az-zalt, nous avons monté à poil.

البَرْدَانِ وَالْجَيْعَانِ وَالْخَائِفِ مَا يَنَامُوا Eg., mais j'y ai
 aussi entendu: el-bardân wa el-ǧi'ân wa el-ḥeyfân mā
 yinâmân (l)

VI.

كُلُّ فَوَلَّةٍ لَهَا كَيْيَالٌ أَعْمَى

Koull foûli lâha kiyyâl (non kiyâl) à'mâ.

Toute fève trouve son mesureur aveugle.

Wâḥed oḥtiyâr biyâḥod wâḥdi oḥtiyâra, wa lâ-
 ken izâ àmkan sabb âḥad oḥtiyâra ikoûloû en-nâs:
 kayyâlâ, yâ'ni ǧa'ûwâzhâ, ou yisâbbihoû el-mâra
 el-'agoûza el-moukârnaǧi el-moukârbâǧi bil-foûli
 illi ḥiyi moukâbtali moudâ'bali meḥniyi mitl el-
 'agâiz.

*Un vieux épouse une vieille; mais s'il est possible qu'un jeune
 homme prenne une vieille femme, le monde dit: „il l'a mesu-
 rée,” c'est-à-dire, il l'a épousée. On compare la vieille femme,
 à la peau ridée, rotatinée, à la fève, qui est arrondie en forme
 de boulette, recroquevillée, et tordue comme les vieilles femmes.*

Il est assez rare de trouver une vieille fille en Orient, où les
 enfants entendent parler de mariage dès leur plus tendre jeu-
 nesse. On doit se marier, et l'on prend souvent le premier venu
 pour ne pas démentir le proverbe qui dit: زَوْجٌ مِنْ عُودٍ خَيْرٌ
 مِنْ قُعُودٍ, mari de bois vaut mieux que de rester assise (à la
 maison paternelle). Tkd el-farîd p. 348. Meyd. éd. Bouî. I, p.

۲۸۳. Freyt. I, p. 586. **مکربج**: voici des exemples de l'emploi de ce verbe: lês moukàrbağ èntâ, mâ betsoûf lak soufli?, pourquoi es-tu si engourdi, ne te chercheras-tu pas un travail. Takarbağ lisân illî râih yimoût, la langue du moribond est paralysée. Takàrbağ ġismou minn el-bard, son corps est contracté, transi de froid. Iza kânoû etnên 'ammâl yitrâlaboû ou mâ haddâ râmâ et-tânî bikoûl wâhed moutfàrriğ: kàrbigou, kawâm yoûka', si deux sont en train de lutter, sans que l'un puisse jeter l'autre par terre, un spectateur dit: „donne-lui un croc-en-jambe, il tombera tout de suite.” Koull insân bekoûn mourâbbat idêh ou iğrêh bikoûn moukàrbağ, tout homme dont les mains et les pieds sont liés ensemble est moukarbağ. Il me paraît difficile de voir ici un dénominatif du turc **قرباج**, fouet de peau d'hippopotame, cravache; c'est plutôt une dilatation de **كرب**, être serré, du bilitère **كر** v. n° 98. On comparera Fleischer, Gloss. Hab. p. 55 et Dozy, Suppl. s. v. — **اِخْتِيَار** f. **اِخْتِيَارَة** pl. **اِخْتِيَارِيَة**, vieux en général. C'est bien là l'arabe **اِخْتِيَار**, libre arbitre, d'abord appliqué par euphémisme par les Turcs au Seyh et plus tard adopté par les Arabes, qui ont donné à ce mot une plus grande extension — **مكبتل**, propr. qui a la forme d'une **كبتولة**, petite boulette de viande, de lait caillé, de dîbs etc. = cl. **كُتْلَة**; il est presque synonyme de **مدعبلَة**, ressemblant à une **دعبلولة**, boulette — **هيه**. Les pronoms personnels finissent aussi souvent par une voyelle que sans voyelle. Doit-on marquer cette voyelle dans l'écriture? Je le crois, car le peuple ne peut se figurer une voyelle finale qui ne soit également écrite. Si dans **نَحْنَا** Ġawalikî, p. 138, et d'autres ont observé que l'alef est écrit à tort, on pourrait, ce me semble, faire la même observation pour les autres pronoms. Nous avons le tableau suivant:

Singulier:	1. m. et f.	أنا.
	2. m.	أَنْتَ, أَنْتِي, أَنْتَا.
	2. f.	أَنْتِي.
	3. m.	هُوَ, هُوَ [hoù], هِيَ, هُوِي, هُوَا.
	3. f.	هِيَ, هِيَ [hî], هِيَ [hiyi], هِيَ [hiyyi], هِيَ, هِيَا.
Pluriel:	1. m. et f.	نَحْنَا.
	2. m. et f.	أَنْتَو.
	3. m.	هُمْ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ.
	3. f.	هُنَّ, هُنَّ.

C'est là la *prononciation* dans la langue vulgaire. Il y a une inconséquence, en y bien regardant, à écrire أنا = أَنْ et à rejeter le vulgaire نَحْنَا. هُوَ se rencontre quelquefois dans les anciens poèmes, témoin ce vers de Moutammim ibn Nouweyra: أَدْعَوْتُهُ بِاللَّهِ ثُمَّ قَتَلْتَهُ * لَوْ هُوَ دَعَاكَ بِدِمَّةٍ لَمْ يَغْدِرْ [كامل].

„L'as-tu appelé, en invoquant Dieu, pour le tuer après? — S'il t'eût appelé, lui, en t'offrant sa protection, il ne t'eût pas trompé.” Hamâsa p. ٣٧٦.

Koùllou foùla wa lahâ kayyâl à'war. Eg. Tant. p. 128. Spitta n° 41. Burckh. n° 618. Burton n° 65: كل قبحه مسوسة: كل قبحه مسوسة; il lui compare: toute fadette a son fadet.

VII.

الزيت ما يجي إلا في المِصْرَار

Ez-zêt mâ yîgî illâ fi-l-moû'sâr.

L'huile ne vient que par le pressoir.

Yâ'nî 'ann insân izâ kân àhid sî ou mâ kân ikeurr fih illâ biwâstât ed-darb ou el-ahâni ou el-habs.

Se dit de quelqu'un qui a pris quelque chose et ne veut l'avouer que par le moyen des coups, des injures et de la prison.

Ahâni pour إهانة. Les verbes aġwaf de la forme افعل ne sont pas bien maniables pour le vulgaire, qui les fait de la première forme, avec le moḍare^c en ĩ, tout en conservant quelquefois le maṣdar, dont le hamza est pourtant prononcé avec fatḥa; p. ex.: Entâ hîntnî, tu m'as offensé; kîmt el-kitâb minn el-arḍ, as-tu ramassé le livre?, de قام ĩ, pour اقام. Le maṣdar akâmi, ou plus souvent kâmi, est appliqué à la pierre que les invités d'une noce doivent soulever. Anâ sib-tou bil-ḥâġar, je l'ai atteint avec une pierre, de صاب ĩ, pour اصاب. Anâ fittak bil-^ceulm, je t'ai enseigné la science, de فاد ĩ, p. افاد; maṣdar: afâdi. فاق ĩ, pour اعان; افاق ĩ, p. افاق; اباġ ĩ, p. اباġ, divulger un secret; اراد ĩ, p. اراد; زال ĩ, p. ازال; دار ĩ, p. ادار: dîrtou, je l'ai tourné; طاع ĩ, p. اطاع: tî^ctoû, je lui ai obéi [n° 3]. طاق ĩ, p. اطاق, supporter; عار ĩ, p. اعار, quelquefois [v. n° 127 et 128]. Ġawâlîkî, Festschrift, p. 157. cf. راف pour ارف. D-al-R. ed. Thorb. p. ٨. Ġawal. p. 129. Ce phénomène, entrevu seulement par Wallin, Z. D. M. G. VI, p. 195, se rencontre aussi en hébreu où les soi disant radicaux mediæ ĩ ne sont que des thèmes causatifs, Hif'il, abrégés de radicaux ע"ו. Ainsi בִּינּוֹ dérive de הִבִּינוּ. Les impératifs בִּינּוּ, הִינּוּ, הִיבּוּ, לִינּוּ correspondent donc à l'arabe اقيم pour قيم, طيع, pour اطيع etc. Stade Gramm. pp. 110, 327. Ewald, Gramm. p. 86.

La Syrie a de tout temps été le pays de l'huile. À en juger d'après les anciens pressoirs qu'on rencontre encore partout, c'était le pays de Tyr qui en produisait le plus. Les Phéniciens exportaient des quantités considérables d'huile pressurée dans les pressoirs monolithes qui nous remplissent encore d'admiration. Nulle part au monde l'industrie n'a laissé des restes aussi gran-

dioses qu'en Phénicie. On taillait le pressoir dans le roc vif et on lui donnait des dimensions et une solidité comme s'il devait durer pour l'éternité. Les Phéniciens modernes, tout en exploitant avec avantage leurs nombreuses forêts d'oliviers, construisent leurs pressoirs d'une façon plus primitive. Leur méthode de pressurer l'huile est fort simple, mais aussi fort insuffisante. Nous laisserons un paysan du village de Gargôû'a, à deux heures de Saydâ, nous en donner la description :

Fîh 'ândanâ tlât âskâl minn ez-zêt :

àôu walan : Zêt et-taffâh :

Begîboû ez-zêtoûn beheuttoûh fî gourn ou yidoukkoûh hattâ yin'am ou ba'dên yiheuttoûh fî mà'gan ou isâhinoû el-mây ou yikoûbboû el-mây fâk ez-zêtoûn ou yişoûroû yid'akoû fî îdêhom fa yi'oum ez-zêt 'alâ wougâ el-mây ou yeşoûr yilâkkoû ez-zêt bikoûfoûhim ou ya'siroûh fî wâ'î tâni, ou hàydâ ez-zêt heûloû ou à'la mâ yakoûn fî-z-zêt.

Tâniyan : zêt-el-matrouf :

Beşiloû hağar el-mâthani ou yi'ammîroû et-tannoûr mâtrah el-hağar minn hağara ou ikâllisoûhâ fî kils bekoûn mahloût bi-zêt bâdâl el-mây hattâ yeklib zey el-hadid mâtâ mâ nîsîf, ou begîboû ez-zêtoûn ou yoûda'oûh fî-t-tannoûr ou dâhil et-tannoûr sêfên hadid. Ou yeşîr yibrom es-sêfên ou yikâtte'oû ez-zêtoûn ou yi'tla' minnou hâbli soûhni, ou ba'dên begîboû koûfaf kaşş toûmm-hom dèyyik ou yêşoû ez-zêtoûn el-mokâttâ' goûwâthom ou yiheuttoûhom fâk ba'dhom el-ba'd fî-l-bâkoûf ou ya'siroû ou yiheuttoû hağar tekîl ou hoû ismou gâras.

Tâlêtan : zêt el-mâ'sara :

Begîboû hağar oûmdaouwar ou yibhaşoûh bin-nouşş ou yirâk-kiboû fî-l-bouhş sahm ou yâ'meloû mâdras ou yiheuttoû ez-zêtoûn fî kalb el-mâdras ou yidâouwiroû el-hağar 'alâ hârfou bi-wâstat el-barl ou bitkâssar el-bizr ma' es-sahmân yâ'nî el-laħmiye, ou ba'dên yâ'meloû mitl el-aouwalâni ou yi'tla' minnou zêt âk-

tar. Hàydâ es-síkl bigí àhsan minn zêt el-maṭroûf ḥèys innou yitla^c àdsam bisoubbat tèsouḥhouk el-bizr.

Il y a chez nous trois espèces d'huile :

1°. *Huile flottante :*

On met d'abord les olives dans le mortier, où on les pile, afin qu'elles deviennent molles, et après, dans une grande cuvette en terre cuite. On chauffe de l'eau qu'on verse sur les olives, et on les écrase avec la main, ce qui fait surnager l'huile à la surface de l'eau. Ensuite on ramasse l'huile, en passant la paume des mains sur l'eau, et on l'exprime dans un autre vase. Cette huile est douce, et elle est, en fait d'huile, ce qu'il y a de mieux.

2°. *Huile de moulin.*

On enlève la meule supérieure du moulin à eau, et l'on construit, à la place de la meule, un four en pierres crépies de chaux mêlée d'huile au lieu d'eau, afin qu'il devienne, étant sec, aussi dur que le fer. Puis on met les olives dans le four, où se trouvent deux sabres de fer. Ceux-ci, en tournant, coupent les olives en morceaux. Une vapeur chaude en sort. On prend ensuite des paniers de paille, à orifice étroit, dans lesquels on comprime les olives découpées, et qu'on empile, l'un sur l'autre, dans le baḳoûf. On presse cela à l'aide d'une lourde pierre, appelée garas.

3°. *Huile de pressoir.*

On fait un trou au milieu d'une pierre ronde et l'on y applique une poutrelle. On pratique une excavation ronde dans laquelle on met les olives et où l'on fait tourner la meule, debout sur le côté, par un mulet. De cette façon les noyaux sont cassés avec la pulpe. Pour le reste, on procède comme pour la précédente; seulement, on en retire plus d'huile. Cette espèce réussit mieux que l'huile de moulin, parce qu'elle est plus délicate, à cause de l'écrasement des noyaux.

مَعْجِن, cl. مِعْجِن, = grande cuvette en terre cuite dans laquelle on pétrit le pain; مَعْجَنَة, plus petite. — Les paysans disent souvent صَار. — مطروف = le moulin ainsi modifié, à l'usage de l'huile. — La pierre supérieure est appelée حجر par excellence; l'inférieure a le nom de فَرْشَة = قَعْدَة en Egypte. — طنّور et طنّور, voir Ges. Thes. s. v.; Dozy, Gloss. p. 211; de Goeje, Rev. Crit. 1867, n° 52 (notice sur l'édition de Ġawālīkī); Ha-fāġī, Šifā, s. v.; el-mo'arrab, pp. ۳۹, 18. Ce „four” consiste en une grande jarre en terre cuite sur le fond de laquelle on allume du bois qu'on y laisse brûler jusqu'à ce qu'il devienne du charbon incandescent. Lorsque le ṭannour est bien chauffé, on met le rēṣīf sur un coussinet, appelé كَارَة, avec lequel on colle la pâte, d'un coup de main habile, sur les parois. En quelques minutes le pain est cuit. Il est très-mince et peut se manger à plusieurs ṭākāt. [v. n° 18]. A la place du ṭannour on fait aussi un support de pierres au dessus desquelles on place un plateau de fer, où l'on cuit le pain, qu'on prétend être plus délicat de cette manière. Le plateau a le nom de سَاج. Ce procédé est surtout pratiqué chez les Bédouins. Les paysans de Syrie l'adoptent de plus en plus, de préférence au ṭannour. Je fais particulièrement ressortir le fait que l'huile est toujours employée dans la construction du maṭroûf. Elle forme avec la chaux et le sable un béton excessivement dur, une espèce de ciment romain. Les Arabes prétendent que les anciens se servaient également d'huile pour lier la chaux, et que c'est grâce à ce procédé que tant d'édifices ont pu résister aux injures des siècles. Je ne rapporte cela qu'à titre de renseignement. — La jupe des Arnaôutes est appelée قَنْوَرَة, par similitude. — حتى يقليب زي الحديد; ce verbe a ici le sens de صار, comme aussi جاء quelques lignes plus bas. On dit: ḵalàbnâ mây fi-ṭ-ṭarīḵ = ṣournâ mây etc., nous nous sommes tout trempés en

route; *kalàbnâ ma'iri minn el-wahl*, nous nous sommes éclaboussés de boue; *kàlab el-ḥalīb lāban*, le lait s'est changé en laban, s'est coagulé, tourné; *en-nebīd kàlab ḥall*, le vin a tourné au vinaigre. cf. class. قَلَبَتِ الْبُسْرَةَ, la datte commence à tourner = vulg.: لَوَّحَ الثَّوْرُ وَكَلَّ الْفَرَاكُ. — باقُوف „*ya'mcloûh minn bādaniyat šāgarat eṣ-šnā-bar aou ed-dilb ou yinkoroûhâ minn kàlbhâ*, on le fait d'un tronc d'arbre, soit de pin, soit de platane, qu'on évide.” C'est dans ce vide qu'on place les paniers. On renforce la pression avec un levier tout aussi primitif. En voyant travailler de cette façon, on se croirait au temps de Gog et Magog. — La pulpe a chez les paysans le nom de شَحْبَان ou مُشْحِم (propr. qui a beaucoup de شَحْم), chez les habitants des villes, celui de لَحْمِيَّة. — جاء a dans la langue vulgaire très-souvent le sens de صار. [V. el-moufaṣṣal p. 119. cf. l'ital. venire: e crescendo Pruneo venne sì bello della persona, che etc., Bocc. Ninf. Fiesol.]. *Minn koutr sôurb en-nebīd biġi el-insân sakrân*, à force de boire du vin, on se grise. — دِيسِم (pour دَسِيم) a pris la signification de délicat, bon, appliquée à un mets. Le peuple en a oublié la signification primitive de *gras*. C'est que pour l'Arabe un mets n'est délicat que tant qu'il est gras. Est-ce que l'historique de ce petit mot ne nous révèle pas la façon de penser et d'agir de tout un peuple? — بِسَبَب = بِسَبَّة.

VIII.

انتا مثل الزيتون ما تجي إلا في الرص

Entâ mitl ez-zeytoûn: mâ tîgî illa fî-r-raşş.

Tu es comme les olives: il faut te battre [tu ne viens que par les coups].

Bikouloû haydâ ilâ el-oûlâd illazî bihroboû minn el-mâdrasi, ou lal-insân illi râsou yâbis ou mâ bigî bil-kalâm eṭ-ṭâyyib illâ bil-ḵatl.

On le dit aux enfants qui se sauvent de l'école, ainsi qu'à l'entêté qui ne se rend pas aux bonnes paroles, mais avec qui il faut employer la férule.

Il y a en Orient deux espèces d'olives:

1°. زَيْتُون أَخْضَر: begiboû zeytoûn el-ahḍar 'ann oummou mâ yakoûn maltoûs âswad wa yinkâ'oûh fî mây ou mèleḥ ḍou mn ḡarra àou ḡâbiye ou yibaḵkoûh bôurhat 'aşrin yâm àou šahr zamân laḡattâ yèḡlâ wa yeşir yittâkal, wa izâ inkâmet el-mây 'annou bigâ'wid ou biswâdd ḡâlan, ou haydâ eš-sîkl ismou kamân mousâbbah, ḡes el-mây zâidi 'annou.

On prend les olives, fraîchement cueillies sur l'arbre, lesquelles ne soient pas frappées de noir, et on les met tremper dans de l'eau salée dans une jarre ou une amphore; on les y laisse pendant un temps de 20 jours ou d'un mois, afin qu'elles deviennent douces et mangeables. Si on leur enlève l'eau, elles se plissent et deviennent tout de suite noires. Cette sorte d'olives s'appelle aussi مُسْبَح, parce que l'eau les surpasse.

2°. زَيْتُون مَرْصُوص, biyèhrisoû ez-zeytoûn bilatâfa biḡâgar ou biḡeuttôûh fî mâ'gan foḡḡâr ou bireuśsoûh mèleḥ nâ'im ou biḡloṭoûh sâwâ ou ba'd kam yâm biswâdd minn el-mèleḥ.

Après avoir battu les olives délicatement avec une pierre, on les met dans une grande écuelle en terre cuite, on les saupou-

dre de sel fin, et on mêle le tout ensemble. Au bout de quelques jours le sel les fait devenir noires.

زَيْتُونُ اسْوَدَ mnâhod ez-zeytoûn el-âswad el-moùstawi 'ann oummou ou mnîkbisou arba (!) hâmsî iyyâm bil-mêlêh, minn bâ'dou minheûttoû bigîrâr ou neûhleuttoû bisoukaf leymoûn hâ-mouq ou ba'd sâhar willâ sâharèyn mnâkol minnou.

Nous cueillons les olives noires, confites sur l'arbre, et nous les laissons dans la saumure de 4 à 5 jours; après quoi, nous les mettons dans des jarres, en les mélangeant avec des morceaux de citron. Au bout d'un ou deux mois nous en mangeons. (Explication d'un paysan de Gêbal el-Kouds).

Cette dernière préparation n'est d'usage qu'en Palestine. Souvent on se contente de presser les olives très-légèrement, رَضَ; يَرْضِ رَضَ est plus fort que رَضَ. Les paysans de la Palestine appellent le zeytoûn: رَصِيص ou رَصِيص, le فَعِيل avec le sens de مَفْعُول des verbes employés pour la manipulation des olives. — هَامُوق hâ mouq, seule prononciation en Syrie et Palestine; en Egypte hâ miq. — J'écris quelquefois bigî et non pas bigî, parce que la forme vulgaire syrienne est le plus souvent بِيحِي, بِيحِي etc. avec le mādî أَجَا. Autrement, le harf el-modâre^c de la 3^{ème} personne tombe toujours après le *b* prosthétique. Du reste, il y a pour la voyelle avec laquelle ce *b* doit être prononcé des règles que j'exposerai ailleurs.

IX.

أَيْدٍ وَحْدَهَا مَا تَرْقِفُ

Îd wâhdâ mâ tezâkķif.

Une seule main n'applaudit pas.

El-insân illi nâwi 'alâ âmr ķēbir illi mâ louš

kòdra 'alèh wâgib bisouf lou mous'if hatta bingah. Mitl garna Aboû Besâra illi istara feddân bâkar ou mâ'âss 'ândou masâri bisteri sikke ou mâ haddâs bidèyyinou ou dallet hâkletou bou lahatta lga hawâga Bêtroû ou sarakou ou gâb es-sikke ou mâssâ hamlou.

Celui qui a pour but une grande chose qu'il ne peut exécuter doit se procurer un assistant pour y réussir. Comme notre voisin Aboû Besâra qui acheta une paire de bœufs (vaches) sans qu'il lui restât de l'argent pour acheter la charrue et ne pouvant en emprunter à personne. Son champ resta inculte jusqu'à ce que vînt Mr. Pierre s'associer avec lui. Il acheta la charrue et lui fit marcher son affaire.

Var.: سكة — ما عاد + ش = ماعش — ايد وحده V. n° 50, propr. le soc; par synecdoche la charrue — شغل = حبل. On dit: حبله ماشي بركي, contr. de ماشي, شغله واقف = حبله بركي, vulgairement le sens de وقف, s'arrêter, et de جلس, s'asseoir.

X.

انتي مثل العقيدة تلترق على الشجرة

Entî mitl el-'akîdi telèzzik 'alâ-s-šâ'ri.

Tu es comme la pâte épilatoire qui se colle aux poils du nez.

Hâtra kânet wâhdi 'agoûz fi šeda ou gâzhâ 'ayyân fa amârou el-hakîm fi-l-'âlak minn taht 'alâ bâb el-bâdan, fa kân šâ'rou řawil, wa el-'âlak mâ tîmsik izâ kân es-šâ'r řawil, ou bâ'at wâra el-hallâk lâken mârtoû mâ kâblètâs fa 'âmalet šwèyyet 'akîdi ou hařřèthâ 'alâ el-mohâll el-maz-

koûr ou şâret tesidd fîhâ, wa lâken el'akîdi mâ-sîki tàyrib fî-ş-sâ'r, ou fèzz minn el-wâga' minn fârştou ou şâr yîrkođ fî māmśâ el-ḥân ye'āyyiṭ: „dāḥlkom yâ nâs!” wa ḥiyî te'āyyiṭ warāḥ: „raḥḥ imoût er-rigġâl,” ou sēmâ'na şawithom ou ṭelâ'na lafāk ou dabbârnâ ḥâl er-rigġâl bimāy soûḥni. Ou biḳoûloû el-mâtal lakoûll insân illî biḍdoû soûṭli ou mâ bidèşşirḥâ illâ yâḥòdhâ ou laél-oûlâd illî biṭloboû sî minn aboûhom wa lâ yîṭla' minnou illâ fî-l-bikî ou en-nawîḥ ou eş-şarîḥ.

Il y avait une fois à Saydâ une vieille femme dont le mari était malade. Le médecin lui ordonna alors de s'appliquer des sangsues par derrière, à la porte du corps. Il avait les poils longs, et c'est que les sangsues ne prennent pas, si les poils sont longs. Il envoya chercher le barbier, mais sa femme, n'approuvant pas cela, lui fit un peu de pâte épilatoire qu'elle appliqua au dît endroit. Elle se mit à y tirer fort, mais la pâte avait bien pris aux poils. La douleur fit bondir le mari de son lit; il se mit à courir dans la galerie du ḥân en criant: „je vous supplie! venez!”, et elle de lui courir après en criant: „l'homme va mourir”! Nous entendîmes leurs cris et nous montâmes en haut, où nous le mîmes à son aise avec de l'eau chaude. On dit ce proverbe à tout homme qui veut une chose et ne se donne ni repos, ni trêve qu'il ne l'ait obtenue; et aux enfants qui demandent à leur père quelque chose qui ne leur est donné qu'après force pleurs, lamentations et criailleries.

عقيدة: yîrloû ed-dibs 'ann-nâr fî ṭawâyi laḥattâ yîgmad šwāyyi ou yiḥeûttoû fāk ed-dibs nouşş kouştoubân zêt ou biḥarrikoûḥ ou bifarriroûḥ 'alâ 'arđ mabloûli; mâtâ nèsif ou şâr yimraṭ yistâ'-meloû fîh.

On fait bouillir le moût de raisin au feu dans une poêle, jusqu'à ce qu'il s'épaississe un peu. On verse dessus un demi

dé d'huile et, après avoir remué le tout, on le répand sur un sol mouillé. Lorsqu'il est devenu sec et élastique, on s'en sert. — **عَيَّان** v. el-Ha-fâgî p. 32. **لaff el-ķimât** p. 130. — **عانة** = **مَشْعَر** **إِسْب** cl. **شَعْرَة** pour **شَعْرَة**.

Toutes les femmes en Orient se servent de cette pâte pour épiler le duvet, **وَبَر**, qui est considéré comme un **عَيْب**, surtout par les coquettes, **مُعَنَّدَات**. Les hommes ont recours aux petites pincettes, **مَلْقَاط**. On sait que les Orientaux s'enlèvent les poils du corps. Chaque bain a son homme à qui incombe la charge d'appliquer la pâte aux individus mâles. Cette pâte s'appelle **دَوَام** par excellence; elle est composée de chaux vive et d'arsenic. On la laisse sur la partie velue quelques minutes, en la grattant fortement, après quoi le **مُكَيِّس** vient nettoyer avec de l'eau chaude. Tous les musulmans pratiquent cet usage, qui est aussi suivi par beaucoup de chrétiens. Les femmes remplacent pour cette opération, fort importante à leurs yeux, le **dawâ** par la **'aķîdî**, qui, classiquement, a le nom de **نُورَة**, v. Mehren, *Rhetorik*, p. 161. *Journ. asiat.* Oct. Nov. Dec. 1875, p. 407. Il faut attribuer à cette étrange habitude une raison hygiénique. Un *hadîṭ* raconte: **اشتكى رجلٌ الى النبي صلعم الغلبة فأمره بتنوير شعرته فاربأَن**, un homme se plaignit au Prophète de sa concupiscence: celui-ci lui ordonna de s'épiler avec la **noûrat** — et les sens s'apaisèrent. (Voir el-Hafâgî, o.c., p. 33). C'est ainsi que je traduis **تنوير**, qui manque dans ce sens dans les dictionnaires. Les Bédouins trouvent qu'il est tellement indigne d'un homme de garder des poils sur le corps, qu'ils renvoient sain et sauf le prisonnier, si, après l'avoir dépouillé de ses habits, ils constatent que ses aisselles n'ont pas été dûment soignées. **Hâdâ mârâ mâ hoû râgôl**, disent-ils avec mépris. J'ai quelquefois assisté chez eux à un „arrachement,” **نَتْف** (le nom indique qu'on le fait avec la main, faute de pâte), qui n'est jamais en-

trepris sans qu'on pousse cette invocation : **يا شيخ حسن**. Ce n'est que lorsqu'on a atteint l'âge de la puberté qu'on s'occupe ainsi de sa personne. Cette habitude explique le proverbe de Meydanî, ed. Boûlâk, 1, p. 18, l. 14. Freytag, I, p. 25, n°. 58. cf. Socin n° 228. ,Clermont-Ganneau, J. Asiat., VII Sér. XIV, p. 270.

XI.

أَمْشِي فِي جِنَازَةٍ وَلَا تَمْشِي فِي حَازَةٍ

Imśî fî ġenâzi wa lâ tîmśî fî ġâzi.

*Accompagne un convoi funèbre, mais ne te mêles point à
[d']une noce.*

Insân izâ kân mâśî fî sâmsarat eg-ġâzi minn sânn şâḥḥbou bîġî et-tânî bekoûllou: „mâlak ou mâl hal-mâṣlaḥa?” lainn izâ âḥadoû bâ‘ḍhom wa şâr wafk bekoûloû: „minn Allâh,” ou izâ şâr bê-nâthom iḥtilâf yisoûbbou illazî kân es-sâbab ou binşaḥoûh: „imśî etc.”

Si un individu se mêle de faire l'entremetteur pour marier un ami, un tiers vient lui dire: „Qu'as-tu à voir dans cette affaire”? — parce que, si les deux se marient et s'entendent entre eux, on dit: „Dieu avait ainsi disposé,” mais s'il s'élève un différend entre eux, on blasphème celui qui en a été la cause, et on lui donne ce conseil: „accompagne, etc.”

جَازَةٍ au lieu de **جَيْرَةٍ** [vulg. pour le classique **أَزِيحَةٍ** — j'ai écrit mâl dans la phrase mâlak ou mâl hal-mâṣlaḥa comme un seul mot, parce que c'est ainsi qu'on prononce. En arabe classique on écrirait : **مَا لَكَ وَمَا لِهَذِهِ الْبَصَلَةِ**, quid tibi et

quid huic negotio? mais **Ĵ** s'est tellement soudé au **Ma** précédent qu'il forme avec lui un mot. C'est l'**i m ā l a** qui le prouve, car **Ma** tout seul ne l'a pas. On dit **m ā l o u s a ħ ħ**, il n'a pas de frère, mais on prononce **m ā l a k** ou **m ā l o u**? Qu'as-tu à faire avec lui? Je suis persuadé que c'est le mot **m ā l** **مال**, bien, qui a causé cette confusion. Je demandai à une personne tout-à-fait ignorante de la langue comment elle écrirait cette phrase, et voici comment: **مالى ومال هلمصلحة**. Une corroboration de ce que j'avance sont les locutions suivantes: **كُرمال خاطرك**, **kour m ā l ħ ā ṭ r a k**, par amour pour toi = **كرما او كرما**, **كُرمال**, mais où vulgairement **Ma** fait tellement corps avec le **Ĵ** qu'aussi bien celui-ci que le **ر** ont perdu leur voyelle. **نيتالك**, **n i y ā l a k**, bien te fasse, pour **هنيثا او هنيثا لى**; le **h** a complètement disparu et les deux mots se sont soudés l'un à l'autre, comme dans **mar ħ a b ā b a k** pour **مرحبا بك**. cf. **انا اشرفك**. **كَل مالك تدرس**, **an ā a s o ū f a k k o u l l m ā l a k t i d r o s**, je te vois constamment étudier. Il est tout-à-fait nécessaire de répéter **مال**; ainsi, la phrase **ما لك وزيدًا** doit se rendre par **ما لك و مال زيد**, **m ā l a k** ou **m ā l Z e y d**. cf. **جاء به جابه**; **mar d i t s** = **ما رضىيت**, Spitta, Gramm. p. 28, l. 5 d'en bas, et p. 310. Wallin, Z. D. M. G., VI, p. 218. Fleischer, Observ. au Supplém. de Dozy, p. 218. Cf. Hafāgi, Šifā. s. v. **ام**. Nous trouvons déjà dans le **Ḳorān** des exemples analogues: **مال هذا الكتاب**, Beyd. I, p. ٥٩٥; **ومالي الذين**, ibid. II, p. ٣٥٧. Nöldeke, Hist. du **Ḳorān**. p. 278. Ici cependant la voyelle n'est pas tombée.

Var.: **اسعى في جنازة ولا تسعى في جازة**

Berggren, s. v. Procession.

XII.

اَشْتَغِلْ بِجَدِيدٍ وَحَاسِبِ الْبَطَّالَ

İsteril bigëdîd wa hâsib el-batṭâl.

Travaille pour un liard et donne-toi de garde du désœuvré.

El-insân iza kân bišteril bil-fâ'il wa yâḥod koull yâm 'àsr kouroûs ou bouṭṭil es-souṛ illi 'ammâl bišteril fih ou râḥ latâni wârîsî wa dafa- 'oûlou hams kouroûs wa mâ râd yišteril wandâr goûmlet iyyâm minn doûn souṛ, fa biyyinṣaḥoûh hâdâ.

Un homme travaille comme ouvrier à raison de dix piastres par jour. Le travail auquel il est employé vient à être suspendu, et il s'en va à un autre atelier de construction, où on lui offre cinq piastres. Il ne veut accepter ce prix, et il se promène plusieurs jours sans ouvrage. On lui donne alors ce conseil.

جديد était autrefois une monnaie bien petite, ainsi que le montre le tableau suivant:

قُضَّة 40 = قُرْش 1

جديد 10 = قُضَّة 1

سَحَاتِيْت pl. سَحْتُوت 10 = جديد 1

رَغِيْف عِيْش = سَحْتُوت 1, un pain.

C'est ainsi qu'un vieux savant du Caire me l'a expliqué en regrettant l'ancien temps où un pain ne coûtait qu'un saḥtoût, tandis qu'il coûte une piastre aujourd'hui (V. Risalat-ſi bayân daf' ez-zikât wa bayân el 'oumla, par le Seyh el-Moursafâ). Le mot جديد est encore usité dans l'intérieur de l'Arabie. Palgrave, Voyage, éd. franc. II, p. 29.

Ibn el-Wardî dit dans son Lâmiya:

اِكْتُمِ الْاَمْرَيْنِ فَقْرًا وَغِنًا * وَآكُتْسِبِ الْقُلُسَ وَحَاسِبِ مَنْ يَبْطُلُ [ارمدا]

„Cache ces deux choses : pauvreté et richesse. Gagne le denier et fais ton compte par rapport à celui qui chôme.”

Les commentaires indigènes expliquent ici **بطل** par **شجع** ce qui est tout-à-fait erroné.

Comparez à cela ce vers d'és-Sabrawî dans son *kitab* ‘ounwân el-bayan wa boustân el-adhân :

صَنِ السِّرِّ مِنْ كُلِّ مُسْتَعْيِرٍ * وَحَازِرُ مَا الْجَزْمُ إِلَّا الْقَدَرُ
[متقارب]

„Garde le secret à tout demandeur. Prends tes précautions : la sagesse n'est que la précaution. „ Ici **حَازِرُ** a exactement le même sens que **حَاسِبُ** dans notre proverbe : compte avec lui, garde t'en, évite-le. On dit vulgairement **حَاسِبُ** à celui qu'on invite à se ranger pour laisser passer = **جَنَبَ**, **جَيْدٌ** ou **حَيْدٌ**. On l'entend constamment crier dans les rues en Egypte, où les âniers ont aussi adopté son équivalent italien *guarda!*

Ibn el-Wardî avait sans doute ce proverbe présent à l'esprit, lorsqu'il composa son admirable poème didactique.

فاعِل, coll. **فعالة**, est aussi l'aide-maçon qui porte les pierres, qui fait le mortier, qui coupe les pierres etc.; le maçon s'appelle **مَعْبَارِي** ou **بِنَّا**. Spitta n° 278, avec traduction un peu différente, mais également bonne.

Socin, n° 155, blâme à tort la traduction de Berggren s. v. oisif. Burck. n° 55. Ma traduction a été approuvée par les Arabes.

XIII.

لا تدِينُوا لِيَّالًا تَدَانُوا

La tedînoû layillâ tedânoû.

Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés.

C'est là la version qui a cours parmi ceux qui ont lu l'Evangile, Luc. 6. 37. Les paysans ignorants disent: لا تدِينُوا لِيَّالًا تَدَانُوا. Ce proverbe, base fondamentale de toute religion, est aussi ancien que le monde, et Jésus Christ s'en servit comme de tant d'autres de fréquent emploi parmi le peuple. Les musulmans l'ont également, quoique un peu modifié:

كَمَا تَدِينُ تُدَانُ

El-Meydânî, éd. Boûlâk, T. II, p. ٨٥. Freytag, T. II, p. 354. 'Ikḍ el-farîd, éd. Boûlâk, T. I, p. 331, sous le chapitre intitulé: امثال اكثم بن صيفي و بزرجمهر الفرسى. Fables de Bidpaï, p. 269. Ḥamâsa, Comm. éd. Freytag, p. 1. 1001 Nuits, Anth. Jês. éd. Beyr. I, p. iv. Ibn Badroûn, ed. Dozy, p. 47, a كما تَدِينُ, à cause de la rime.

Un pendant de ce proverbe est celui-ci:

الْكَيْلُ إِلَيَّ تَكِيلُوا فِيهِ يُكَالُ لَكُمْ

qui se trouve également Luc. 6, 38.

XIV.

الْيَدُ إِلَيَّ مَا تَقْدِرُ تَعْضُّهَا بُوشًا وَادْعِي عَلَيْهَا فِي الْكَسْرِ

El-yadd illi mâ tèkḍir ta'âḍḍahâ bûshâ wa
id'î 'alêhâ fî-l-kâsr.

Baise la main que tu ne peux mordre et prie qu'elle soit brisée.

Insân izâ kân rânî šwâyye wa kân wâhed riġ-
ġâl àouṭa minnou kâ'id fî mēġlis el-ḥoukoûmi ou

mouhtâg ilêh fi dâ'wa fa malzoûm innou yiboûs
idou wa fi kalbou yistmânnâ ann yiksir idou
hês innou âdnâ minnou.

Si une personne, étant tant soit peu à son aise, se trouve en présence d'une autre, d'une situation de fortune inférieure, membre du conseil du gouvernement (local), et dont elle a besoin pour une affaire, elle est dans l'obligation de lui baiser la main, tandis que dans son cœur elle souhaite pouvoir la lui briser, parce que celle-là est moins riche.

Au lieu de **تَقْدِر** on dit **تَقْدَر** et même **تَعْدِر** [V. n° 106]. cf. Kitâb el-faṣiḥ p. 48, l. 8. — Les verbes *tertiæ rad.* , ont vulgairement le modâre^c le plus souvent en **ي**; p. ex.: **دَعَا**, **يَغْرِى**, **غَرَا**, criailler, écumer; **رَغَا**, **يَكْسِي**, **كَسَا**, **يَدْعِي**, **يَغْدِي**, **غَدَى**, **يَحْشِي**, **حَشَا**, **يَهْجِي**, **هَجَا**, croître; **يَنْهِي**, **نَهَا** [n° 36]; **يَهْفِي**, **هَفَى**, mourir de faim; **يَصْفِي**, **صَفَا**, devenir beau (du temps). Ces verbes se sont presque assimilés à ceux *tertiæ rad.* **ي**. La règle, au moins pour la Syrie, n'est cependant pas absolue. Il s'ensuit que le parfait a aussi **ي** au lieu de **و**: **دَعَيْتَكَ**, je t'ai appelé; **أَنْتَ** **رَغَيْتَ طُولَ النَّهَارِ**, tu as criailé toute la journée. Cf. class. **هَرَا** o et i; **بَغَى** o, et **بَغَى** i, etc. — On dit toujours en Syrie **رِغْ-غَال**, sing., et **وُورْغَال**, plur., mais **رِغَال**, plur., avec l'article. En Egypte on a **رَاغُول** ou **رَاغِيل**, sing.; **رِغَال** ou **رِغَالَا**, plur., avec le coll. **رِغْغَالَا**. — **أَسْتَمْنِي** est évidemment la Xème forme de **مَنِي** ou plutôt une forme hybride populaire de la Vème et de la Xème, dont la subjectivité a paru au vulgaire renforcer l'idée de la Vème. cf. **أَسْتَمْنِي**, Eg., Gloss. Hab. p. 23. Hafâgî. s. v.

El-yadd illi mâ tēkdîr 'alêha boûshâ. Eg.

اليد التي لا تقدر تقطعها قبلها, Nâfal, o. c. p. 352. Freytag, Prov. III, 1, n° 3,307. Socin, n° 140. Berggren, s. v. Baiser. Tanṭ. p. 112. cf. Burton, n° 74. Vullers, Lex. pers., p. 862, coll. II, p. 5 (renvoi de Mr. Socin).

XV.

كُولْ أَكُلْ الْجِمَالِ وَقَوْمُ قَبْلُ الرِّجَالِ

Kâl akl eg-gimâl wa qoum kabl er-rigâl.

Mange comme mangent les chameaux et lève-toi avant les hommes.

Yâ'ni kâbbir el-loûkmi zèy loûkmat eg-gèmal ou hoû yâkol rabb; ou biqouloû el-mâtal lâlî bitlâkkas bil-akl laâhir el-koull.

C'est-à-dire : prends de gros morceaux comme fait le chameau, qui mange en fourrant tout le museau dans le sac de paille hachée. On dit le proverbe à celui qui reste longtemps à manger et ne finit que le dernier de tous.

عَبَّ. Les animaux يَغْتَبُوا, en mangeant de la façon indiquée. L'homme يَغْبُ ou يَشْرَبُ عَبَّ, en mettant la bouche sur la surface de l'eau, qu'il hume sans l'aide de la main ni du verre (cf. عَبَّ) = cl. كَرَعَ.

S = Eg. Soc., n° 573, l'explique autrement.

XVI.

يَا مَا هَلْجَمِلْ كَسْرَ بَطِيحِ

Yâ mâ hağ-gòmâl kâssar baṭṭîḥ.

Que de melons d'eau ce chameau a-t-il écrasés !

Mâmba' (مَنْبَع) el-baṭṭîḥ fi aboû Zaboûra gemb Kîsâri ou fi-z-Zawâya ou fi-l-Hâram birâih minnou ou fi iyyâm el-baṭṭîḥ beşîr beḥâmmiloû eg-gemâl minn es-sâhl ilâ el-bâhr minn sâh es-sâ-

ḥatîr toûsik ou hòmmâ mâsíîn ‘alâ-s-sikke beşîr
eg-gèmal yih̄tof minn wàrak el-mäktâyî ou minn
‘agêltou yid‘as ‘alâ el-bat̄tîḥ yikàssirou, ou izâ
aḥaḥouh ou hoû mouḥâmmal yinâm ‘alâ gèmbou
bifak̄ki‘ el-bat̄tîḥ.

Les lieux de provenance des melons d'eau sont Aboû Zabouira, à côté de Caesarea Palestina, Zawâya et el-Haram, au delà de Caesarea. Dans la saison des melons, on les transporte à dos de chameau depuis la plaine jusqu'à la mer pour le chargement des barques. Les chameaux, tout en marchant sur la route, arrachent des feuilles de la melonière et foulent, dans leur empressement, les melons, qu'ils écrasent. Si on les fait agenouiller, étant chargés, ils se couchent sur le flanc et crèvent les melons.

يا ما n'est employé qu'avec le mâḍî et le comparatif; p.
ex.: يَا مَا بَعَثَنِي مَشَاوِيرَ, que de courses tu m'as fait faire! يا ما
يَا مَا أَكَلْتُ حُلُرَ كَثِيرَ, ai-je mangé des sucreries! beaucoup! يا ما
قَرَيْتَ كُتُبَ, que de livres j'ai lus! Spitta-Bey, Gramm. pp. 170,
310. Socin, Prov. n° 24. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 519. =
cl. ماذا. — بِرَايِمَ, au delà de; en Palestine on dit aussi... مِنْ
وَعَادِي ou وَعَادٍ. cf. Wallin, Z. D. M. G. VI, p. 215. — بِجَايَ en
deçà de. Observez encore: مِنْ هَئِذَا (= مِنْ هَذِهِ النَّاحِيَةِ) et
هَئِذَا, de ce côté-ci; مِنْ هَذَا النَّاحِ, ou نَاحٍ, de ce côté-
là. — مَقْتَاةٌ est proprement l'endroit où croît le قُتْنَاءُ, espèce
de concombre (Lane, s. v., et el-Hfġ., p. ۴), mais les Bédouins ne
connaissent pas un autre nom pour la plaine de Caesarea, où
il y a des champs interminables de melons.

Ou tafsîr el-mâtalizâ kân wâhed ḥabbâş bişrof
minn doûn wâ‘î bigî şâḥebou bînşaḥou bekoûl-
lou: „lêş hal-ḥabş“?, ou bigâwibou hâdâk: „mâ bi-

ḥàllî ilâ-l-warâti illâ wàrak el-kourràti, anâ mâ bis'al 'ann sí, yâ mâ haḡ-ḡèmal kàssar baṭṭîḥ!"

L'explication de ce proverbe est celle-ci: Si un brouillon dissipé dépense sans discernement, son ami vient le conseiller et lui dit: „Pourquoi cette dissipation"? Il répond: „je ne laisserai à mes héritiers que les feuilles du poireau; je me moque de tout; que de melons d'eau ce chameau a-t-il écrasés!"

مَا أُخْلِيَ إِلَى الرَّائَةِ إِلَّا رَقَّ الْكُرَّائَةِ loc. prov. Les feuilles du كُرَّات ont une odeur fétide qui empeste la bouche. Elles sont cependant très-goutées en Egypte. Une personne tant soit peu comme il faut n'en mangerait jamais.

La vaste plaine qui s'étend le long du littoral, depuis Kay-ṣarîya jusque vers Jaffa, abonde en champs de melons, cultivés presque exclusivement par des Bédouins sédentaires. Cette vaste et fertile contrée, d'habitude si déserte, est pendant les mois de Juillet et d'Août animée par l'arrivée d'un grand nombre de barques qui y chargent les melons. C'est là la seule ombre de vie dans un pays qui autrefois était si florissant. Les superbes ruines de Caesarea jettent encore un dernier défi à la race des Osmanlis.

Eg.: يَا مَا الْجَمَلُ كَسَرَ بَطِيحًا, mais aussi son inversion:

يَا مَا بَطِيحًا كَسَرَ الْجَمَلُ, ce qui se dit, lorsqu'un négociant perd après avoir beaucoup travaillé.

XVII.

رَبِّي كَلْبِكَ يَقْعُدُ جَنْبِكَ

Ràbbî kèlbak yàḳ'od gèmbak.

Elève ton chien et il restera à tes côtés.

El-kalâm fi doûnyâ laët-toûrbiyê ou er-rakk fi 'eûsrat en-nâs 'alâ ta'lîm et-ṭâyîb ou izâ kân wâḥed badoûḳ ibn ḥarâm ou âḥadou ou rabbâḥ wâḥed ibn ḥalâl yitla' mîtluu. Mitl heydâk eg-gâroû illi gîbtou minn 'and el-krâd (الكراد) ou rabbêtou fi bêtak wa koûllamâ ḍarâbtou yinâ'wis, lâken mâ yitfoś âbadan minn gèmbak.

C'est l'éducation qui importe le plus dans le monde, et les efforts dans le commerce de la société doivent aboutir à enseigner ce qui est bon. Si un bâtard, mauvais sujet, est recueilli et élevé par un homme de bien, il deviendra comme lui. Comme le petit chien que tu apportas de chez les Kurdes; tu l'as élevé à la maison, et toutes les fois que tu le bats, il murmure, mais il ne se sauve jamais de tes côtés.

رَكَّ: 1° consolider le soubassement (ركيزة) d'une voûte, d'un édifice; 2° comprimer, presser. P. ex.: rakkoûlnâ ed-darb fi-t-têlg el-moukâriye, les mouçres nous ont frayé un chemin dans la neige (la comprimant avec les pieds en marchant). El-waḥl šâr markoûk, mâ bitwâssâḥ el-insân, la boue est devenue compacte, de façon qu'on ne se salit pas. Roukk es-sâmak ṭâyîb fi-l-barmîl, presse bien le poisson dans le tonneau, cf. ركن, ركز, ركم, ركي. [ارتكى على ركي]. Izâ kân nâou fi-l-baḥr er-rakk 'alâ er-rèyyis ou êl-âli, s'il y a tempête en mer, tout dépend du capitaine et de la machine. Biddî â'mel tougârâ lâken er-rakk 'alâ el-mašârî, je veux faire le commerce, mais c'est qu'il

faut des fonds. رَكَّ الحَرْبِ عَلَى الضَّابِطِ, le pivot de la guerre est l'officier. —

أَبْنِ حَرَامٍ, à force d'être employé à tout propos, a aussi pris le sens indiqué dans la traduction. Il en est de même d'أَبْنِ حَلَالٍ. — Je demandai à mon homme quel est le pluriel de جَرَّو; il déclara ne pas le savoir. Ainsi plusieurs pluriels se sont perdus pour le vulgaire. — نَعَصَ = نَعَرَصَ, aussi pleurnicher, en grommelant comme les enfants. Cf. لَعَسَ et لَعَّسَ mâcher, كَعَكَ et كَعَّكَ empelotonner, entortiller; هَدَسَ et هَدَّسَ [v. n° 112]; دَحَشَ et دَحَّشَ, fourrer qqc. dans, bourrer; بَحَشَ et بَحَّشَ [n° 53], creuser, fouiller; تَشَدَّقَ et تَشَدَّقَ, bâiller; فَقَشَ et فَقَّشَ, marquer, tacheter; رَقَطَ et رَقَّطَ, barioler; بَحَشَ et بَحَّشَ trouver.

Eg.: رَبَّيتْ كَلْبِي وَإِنْدَارْ عَقْرَنِي لَأَخِيرَ فِي تَرْبِيَةِ الْكِلَابِ, rabbèt kèlbî ou indâr 'akàrnî, lâ hêr fî tarbît el-kilâb, j'ai élevé mon chien, et il rôda autour de moi et me mordit; pas de chance dans l'élevage des chiens. Les Egyptiens, toujours en humeur de gaîte, voient dans le verbe indâr aussi le maṣdar de اِنْدَر, ce qui, avec la prononciation vulgaire (د = ن), est un تَجْنِيس تام مُبَاثِل, et, avec la prononciation classique, un تَجْنِيس مُضَارِع.

XVIII.

يَلِي مَا يَقْطَعُ الْكَلَامَ فِيهِ السَّيْفُ أَوْلَى فِيهِ

Yallî mâ yikṭa' el-kalâm fîh es-sêf àoulâ fîh.

Il vaut mieux employer le sabre contre celui sur qui la parole n'a pas d'effet.

El-insân illî kalîl es-sou' mi wa 'àdam en-nàḥwi ou yikoùn 'àrṣa illî hoùwa àrzal (= أَرْدَل) el-koull

ou és mâ kalètlou el-‘àlam fi kalâm el-kâsi er-râdî fa hoûwî yîmsah bigîldou ou mâ biâttir sí mâ‘ou fa bekoûn mâtou ahèr et-ṭāk arba‘în minn ḥāyâtou ou bekoûloû ‘ànnou el-mâtal.

L'homme vil et sans fierté d'âme, libertin entremetteur, soit, tout ce qu'il y a de plus ignoble, ne se moque pas mal des paroles dures et mauvaises qu'on pourra lui dire. Rien ne fait d'effet sur lui, et mourir serait pour lui mille fois mieux que de vivre. C'est à lui qu'on applique le proverbe.

عَرَصَة et عَرَص, pl. عَرَصَات, qui mulierem, vel suam, vel alterius, stupri causâ, exhibet; مُعَرِّص, qui exerce ce métier, (= class. دَيُّوت). Ce mot est une injure très-usitée en Orient. — مَسَح

بِجِلْدِهِ, faire la sourde oreille, s'en moquer, mandar giù e tacere, = خُذْهَا بِطَاقِ لُبَّادِكَ ou اَرْمِهَا وِرَاءَ ظَهْرِكَ, mot-à-mot: prends-la (الكَلْبَة) avec le pli de ton manteau de feutre. On dit d'un tel homme qu'il a الْحِجْلُ مُتَمَسِّح, S., la peau de crocodile, et مَلْتَمَسٌ Pal. — طَاقَات et طُوق, plur. طَاق, الطَّاقُ اَرْبَعِينَ

v. p. 14, a vulgairement le sens de: 1° une peau de chèvre ou de mouton tannée (10 peaux = طَرَّة); 2° chaque couche d'une étoffe ou de toute autre chose pliée en deux ou plusieurs parties. Iṭ wî wougğ et-ṭâwouli ‘alâ ṭākèn, plie le dessus de la table. Raṭṭini bil-liḥâf ‘alâ ṭākèn, mets sur moi la couverture pliée en deux. الطَّاقُ اَرْبَعِينَ est une locution invariable où طَاق a pris le sens de fois, de même que طَرِيق dans des phrases telles que: roḥt la Bêrouṭ ṭriḳ wâḥed bass, je ne suis allé à B. qu'une seule fois. Karèt el-kitâb tlât ṭourouḳ, j'ai lu le livre trois fois. زَادَتْ مَحَبَّتَهَا الطَّاقُ اَرْبَعِينَ. Kouṣṣat el-‘ounêsi fâḍil, p. 1. Ce mot vient du persan تا, pli, couche {يك تا, simple; دو تا, double}.

S. = Eg.

XIX.

كُلُّ شَيْءٍ أَحْسَنُ مِنْ بَنِي آدَمَ

Koull sí àḥsan minn bènî âdam.

Tout est meilleur que l'homme.

El-insân bimoût ou 'eùmrou ḳaṣîr binîsbat la-maṣnou'âtou. Ġenâbak māsalan te'allîf koûtoub ou izâ, lâ sâmaḥ Allâ, moutt, tîbkâ el-wârḳa âf-ḳal minnak fî doûnyâ, ou ânâ izâ 'amâlt nîr minn sâan et-târ ou ba'dên âḥad Allâh oudâ'atou, biḳâll en-nîr yoûmḳin mît sinnî ba'd minnî.

L'homme meurt, et son âge est court en comparaison de ses oeuvres. Par exemple, vous, Monsieur, composez des livres, et si, à Dieu ne plaise, tu meurs, le papier, mieux que toi, survit. Et de même de moi: si je fais un joug pour le boeuf et Dieu me rappelle après à lui, le joug subsiste peut-être cent ans après moi.

J'ai tâché de rendre les deux sens de أَفْضَلُ. —

أَخَذَ اللَّهُ وَدَاعَتَهُ, loc. prov. pour *il est mort*.

وَدِيعَةٌ n'est pas employé. Ḥaṭṭèyt sí oudâ'a ou âmâni 'ândou, j'ai mis qqc. en dépôt chez lui.

S. = Eg.

XX.

حَرَامِي الْبَيْتَ مَا يَنْظُرُ

Ḥarâmî el-bêt mâ binnàṭar.

On ne peut surveiller le voleur de la maison.

Izâ ḳân dâḥîl el-bèyt ṣâne' ou sâraḳ koull yâ-oum sí minn moûnet el-bèyt, laḥḥ yeunṭeuroûh

zèy en-nâtoûr fî-l-kârm fî waḡt el-‘ânab? Mâ ta‘-rif sou bəkoûl el-mâtal: làou yîslam el-karm minn nawaṭîrou kân yèḡmil ḡanaṭîrou? — Aou insân sâkin fî moḡall ou ṣâḡab ṣâḡbat [ou ṣâḡabt] el-bèyt ou kân ḡaouzhâ fî souṛlou sou bi‘ârrifou? — àou wâḡed mou‘âḡḡal ou bèyyou ou oummou nâîmin fî-l-bèyt biḡallîhom laḡattâ yèṛfoû ou yâ‘mel ba‘dèn souṛlou ma‘ mârtoû ou hoûblet minnou ou sâfoûḡa fî ḡaydî el-ḡâlî ou yîḡoullouḡa [= يقرئ لها]: „moubèyyan ‘alèykî nâḡli; nâḡnâ ‘ân-dèkom mâ ḡassèynâ ‘alèykom” — ou betḡâwib ḡlyâ: „ḡarâmi el-bèt mâ yinnâṭar.”

Si dans l'intérieur de la maison il y a un domestique qui chaque jour vole quelque chose au garde-manger, va-t-on le surveiller, comme le gardien de la vigne dans la saison du raisin? Ne connais-tu pas ce que dit le proverbe: „si la vigne échappe à [la voracité] des gardiens, elle portera bien des quintaux en plus?” — Un homme marié couche dans la même chambre que ses parents. Il les laisse aller au sommeil et fait après son affaire avec sa femme qui en devient grosse. Les parents, l'ayant vue dans cet état, lui disent: „il paraît que tu es grosse, et nous autres, quoique étant avec vous, nous n'avons rien aperçu.” Elle répond alors: „on ne peut surveiller le voleur de la maison.”

Rien que la forte imâla de ḡâlî fait tout de suite voir que mon ráwî est de la Montagne. C'est à Moḡtâra, chef lieu des Druzes, que j'ai relevé ce proverbe, qui, d'après l'homme qui me l'a expliqué, n'est applicable qu'à ces cas. شو أعرف = شو يعرفني, jamais sans le b prosthétique: est-ce que je le sais, moi? v. n° 41. — ناقة, se dit aussi des bêtes, pour lesquels pourtant معشرة, mou‘âssèri, est plus employé. — ما حسينا. ḡawâlîkî, o. c., p. 119, et ḡasâḡî, o. c., p. 71, disent que حس = سبع est une erreur

populaire. — **لَح**, usité surtout dans la partie sud de la Montagne, est fort corrompu. Il vient de **رَح** [avec permutation fréquente des liquides] qui, à son tour, n'est que la prononciation extrêmement rapide de **رايح**, qui en arabe vulgaire est employé de la même façon que l'anglais *going*. **انا لَح اعياله** = **رايح** = **رَح**, I am going to do it. **رايح** diffère cependant de **رَح** et **لَح** en ce que ces deux formes contractées sont invariables au singulier et au pluriel. De même, **بَدَّ**, avec les pronoms suffixes personnels, et **بَغِي** [en Mésopotamie et chez les Bédouins] sont employés avec le présent d'un verbe pour former un futur périphrastique, aussi bien pour les choses animées que les choses inanimées. **Ed-doûnyâ biddhâ tîṣṣhâ**, le temps va être beau. **El-bêt biddou yèhbiṭ**, la maison menace ruine. **Wouss tâbri tougrâ lammâ nâhhâ el-kitâb**, que vas-tu lire, lorsque le livre sera fini? (Bédouin de Beni Sahr). **اراد** se rencontre également dans la langue classique avec le même emploi. Ce futur se rapporte toujours à un temps assez rapproché. *Beyḍ. I, p. ٥٧٠, l. 12. M. el-M. s. v. كان*. Exemples: *Fleischer, Z. D. M. G. VI, p. 210. Spitta. Gramm. p. 353. Goldziher, Beiträge III, p. 33. ينتظر Eg.*

XXI.

هَرَبَ مِنْ تَحْتِ الدَّالِفِ قَعَدَ تَحْتِ الْمِزْرَابِ

Hàrab minn taḥt ed-dalf kâ'ad taḥt el-mizrâb.

Il s'enfuit de dessous l'égout et s'assit sous la gouttière.

Mâsalan Moḥammad Efendi fî Beroût illî gâ-
ouwaz ḥourmi minn rîr mâ ṣâfḥâ 'alâ wâṣf ed-

dâi (ou dâyi), ou mâtâ mâ dâḥal ‘alêḥa lākāḥa mitl wougǧ el-ḥeurbâyi ou tânî yâm ṭallākḥa ou ba‘d middi dabbbar laḥâlou ‘aroûs ou ṭouli‘et ba‘dên šarmoûṭa âl‘an minn el-aouwalânîyi.

Par exemple, Mohammed Efendi, à Beyroūt, épousa une femme sans l'avoir vue et sur la description de la sage-femme. En consommant le mariage, il lui trouva une tête comme celle du caméléon, et la répudia le lendemain. Après quelque temps, il se procura lui-même une fiancée, qui devient plus tard cocotte, pire que la première.

دَلْف est le dégouttement du plafond. Ce mot, que les savants orientaux dédaignent comme vulgaire, en le remplaçant par دَج et جَد, me paraît, au contraire, fort classique et de haute lignée. Nous le trouvons déjà dans Kohel. 10, 18 יִרְלֶף הַבַּיִת, la maison dégoutte, et Prov. 19, 30, 27, 13, רִלֶף avec le même sens que دَلْف. L'excellente traduction des Psau- mes de David par R. Yâfet ben ‘Alî de Boşra (+ vers la fin du X^{ème} siècle ¹⁾) rend très-bien le passage du Ps. 119, 28 par دَلَفْتُ نَفْسِي. L'araméen a également ce mot avec la même signification. Pourquoi alors les auteurs des dictionnaires ara- bes ont-ils omis de l'enregistrer? C'est que dans leur rage clas- sique ils dédaignèrent tout ce qui n'appartenait pas un sol sacré de l'Arabie. Un mot sémitique n'y ayant pas reçu le droit de cité était exclus. On dit زَرَب, lorsque l'eau coule le long des murs. En Egypte السَّقْف يَخْرُ وَيَنْشَع ou تَلَف ou حَرْبَايَة — السَّقْف يَخْرُ وَيَنْشَع pour حَرْبَايَة. Les Arabes disent „laide comme un caméléon” comme nous disons „laide comme une guenon.” — عَرُوس est dans le langage vulgaire la fiancée et عَرِيس, le fiancé. cf. Ġawālîkî, p. 129. Laff el-ķimât, p. 121.

1) Edit. de Bargès.

Les toits sont toujours plats en Orient et couverts d'une espèce de béton appelé **بَرْبَقِيَّة** (**حَجَرِيَّة** Beyr.) Pour consolider cette masse, on la bat avec une batte à bâton, **يَدُقُّوْنَ فِيْهَا بِالْمِطْبَةِ**, **تَلِيد** ou **حَتَّى تَلِيد**. Il a ce nom de *mitabbbi*, parce que le bois plat, la batte, est attaché au bout inférieur du bâton et a le côté raboté et lisse tourné en bas, **حَيْثُ أَتَاهَا مَقْلُوبَةً طَبَّ**. C'est principalement la nuit qu'on pratique ce battage, afin que le *barbakika* ne se crevasse pas par l'effet du soleil, **تَفْسَحُ**. L'ouvrier qui l'exécute prend, s'il travaille toute la nuit, la paie de deux journées; si seulement la moitié de la nuit, celle d'une journée. Mais comme tout en Orient est *'alâ bâb Allâh*, on n'a jamais l'idée de rebattre le béton qu'après que les pluies ont déjà ravagé la maison. Les paysans qui n'ont pas les moyens de faire un *barbakika* se contentent d'une simple couche de terre, qu'ils rendent compacte avec un rouleau en pierre assez lourd, **مَحْدَلَّة**, qu'on laisse toujours sur le toit.

فَرَّ مِنَ الْمَطَرِ وَوَقَفَ تَحْتَ الْمِيزَابِ Eg. • Tant., p. 126. cf. Nâfal., o. c., p. 358, qui rapporte aussi **هَرَبَ مِنَ الذَّبِّ وَوَقَعَ فِي** **الْحَبِّ**. Meyd., éd. Boûl., II. p. ٣٢, l. 1. Freyt. II, p. 236; III, n° 2315. Burckh., p. 129. Socin, n° 148, où il est intéressant de voir que **وَكَفَ** = **دَلَفَ** s'est conservé dans le dialecte de Maüsoul.

XXII.

بِفَرْجِيكَ نَاجُومُ الضُّهْرِ

Bifargîk nougoum ed-douhr (pour zouhr).

Je te ferai voir les étoiles en plein midi.

Locution proverbiale pour dire „je te rosserai d'importance”, à laquelle fait suite celle ci:

بِضَرْبِكَ ضَرْبَةً تَحْلِي دَمَكَ يَطْرِطُ السَّمَاءَ

„je te frapperai un coup qui fera ton sang éclabousser le ciel” — expression de la plus haute colère, admirable comme peinture du caractère arabe avec ses extrêmes.

Tant. p. 119:

أَوْزِي لَهُ النُّجُومَ فِي الضَّهْرِ الْأَحْمَرِ

Meydânî, I. p. ٨, éd. Bouî., a un proverbe qui, quelque insignifiant qu'il paraisse, est pourtant d'une grande vérité en Orient:

إِنَّ الرِّثِيَّةَ تَقْنَأُ الْغَضَبَ [كامل]

„La rati'at apaise la colère”.

Rati'at est un mélange de lait aigre et de lait doux. On en offrit à l'Arabe qui „du sang de son adversaire voulait éclabousser le ciel”, et son courroux se calma. Le plus souvent un petit mot bien choisi suffit pour produire cet effet. Les Arabes ont raison de s'appeler **اولاد العرب**, car ce sont vraiment des enfants, et il faut les traiter comme tels. — **طرش** est le trilitère renforcé **طرش**, asperger, rejaillir, vomir. Le bilittère **طر** renferme l'idée primitive de mouvement brusque, au sens tant naturel que figuré. Le vulgaire **طَرَش** est donc proprement le bétail qu'on pousse devant soi, de même que le grec *πρόβατα*, bestiaux, moutons, propr. chose marchant en avant. Cf. Thorbecke dans *Durrat al-Rauwâs*, pp. 35, 36. Hafâgi, o. c., p. ٢٢. Meyd. éd. Bouî. I, p. ٢٥٨ et ٢٧٢. Freyt. I, pp. 537, 551, n° 84. Burckh. n° 86.

XXIII.

كُلُّ الدِّبَابِ رَقَصَتْ إِلَّا دُبَّ كِسْرَوَانَ

Koull ed-dëbâb rakaşet illâ dōubb Kesrouwân.

Tous les ours ont dansé, excepté l'ours de Kesrouwân.

Koull en-nâs etmâddanet ou şâr 'ândâ insâniye illâ ahâli Gëbal Kesrouwân.

Tout le monde s'est civilisé et a acquis une bonne éducation pleine d'urbanité, excepté les habitants de la montagne de Kesrouwân.

دباب ; le **ا** du pluriel **افعال** tombe très-souvent dans la prononciation vulgaire. On dit dëbâb, mais toujours dabâb, brouillard, sans Imâla. C'est à cause de la voyelle du **د**.

Ayant à plusieurs reprises visité cette partie de la Montagne, je ne puis que confirmer le jugement renfermé dans ce proverbe. Les Kesrouwâniens ont la tête à eux, räs yâbis, et sont fort rustiques. Rien de plus curieux, pourtant, que cette contrée, encore peu modifiée par l'Europe et les Turcs. Nous sommes au beau milieu de l'ancien culte d'*Achéra*, qui y avait des temples dont les ruines ne sont pas encore effacées. Son souvenir ne s'est pas non plus perdu : on lui fait des vœux, en l'appelant **السيدة الكبيرة**, la grande Dame, comme j'ai pu le constater plus d'une fois dans les endroits écartés du haut de la Montagne. Le temple d'Afkâ est encore l'objet des pèlerinages surtout des Métouâlis, qui suspendent à un arbre, *acacia albida*¹⁾, égaré dans le mur du sanctuaire, des morceaux d'étoffe et des lampes, yîndorôû lis-sèyyidi. Et si l'on croit que cette terre sacrée de Venus ne soit pas toujours digne de sa renommée, on se trompe. Il n'y a pas dans toute la Syrie une femme plus chaude et qui sacrifie plus sur l'autel de la déesse que la Kesrouwânienne. Son mari, lourd d'esprit, ou ne

1) Cette espèce ne se trouve dans toute la Syrie que là et à Seydâ, où il y en a une allée. Le plus grand de ces arbres y est tenu en suprême vénération et porte le nom de **شجرة الست**. On trouve ainsi partout dans le pays des vestiges de l'ancienne religion. Un groupe d'arbres au village el-Râgar, au pied du Hermon, est appelé par le peuple **شجرات** **الآشرا**, où se cache le nom de la déesse syrienne dont l'arbre était, pour ainsi dire, une incarnation.

voit rien ou ferme les yeux et laisse sa femme courir le monde, non seulement l'Europe, mais l'Afrique et l'Amérique, pour se faire payer „le denier de Mylitta” comme une קַדִּישָׁה de l'antiquité (V. Gen. 38, 21. Deut. 23, 18. Movers, Die Phönizier, passim). Rayonnante de beauté et de santé, aux formes voluptueusement arrondies, elle revient dans son pays avec un gros magot. Les temples de l'amour, elle les trouve partout, en cela différente de „la sainte fille” du temps de ses ancêtres, alors qu'il n'y avait qu'un terrain restreint pour les ébats de la prêtresse. Si l'on avait rédigé les annales de „la fête du Seigneur”, célébrée tous les ans encore sous les Cèdres, on serait étonné de lire jusqu'à quel point la Déesse orientale a conservé tout son pouvoir dans un pays qui est à présent le plus grand, le plus fanatique sanctuaire de la Vierge. On se demande, en voyant ces mœurs, cette sauvagerie, ce nombre incroyable de curés et de moines, ces guerres entre villages, ces tueries à sang froid, au moins jusqu'à ce que Roustem Pacha, gouverneur actuel, eût, d'une main et d'une volonté de fer, dompté et soumis ces montagnards farouches et orgueilleux, on se demande, dis-je, ce que le christianisme a fait en Orient, avec ses signes de croix, ses formules de foi, ses allures dévotes à tout propos? Celui qui a appris à connaître les Orientaux n'a qu'une seule réponse: le christianisme, limité à l'Orient, n'aurait été qu'un fruit sec dont rien n'aurait poussé. Ce n'est que le terroir européen qui l'a fait devenir un arbre luxuriant. Dans la description que je compte publier sur le Liban, je ferai voir combien il y reste encore de l'ancienne religion et de l'ancien état des choses. Nous verrons alors que le proverbe italien *scarpe grosse, cervelli fini* ne s'applique guère aux Kesrouwâniens.

XXIV.

كُلُّ لِسَانٍ بِإِنْسَانٍ

Koull lisân biinsân.

Chaque langue vaut un homme.

Voici la savante argumentation d'un paysan de Gébâ', village dans le sud du Liban :

El-Insân illî mâ bîyâ'rif illâ lâhgat qây'atou biqâll mitl tês; ou izâ kân wâhed minn bēlâd Bē-sârri sâfar la Beyroût ou biqoûl 'ann nèfsou innî ânâ mou'attar mâ 'ândî sî bidešširoûh. Ou illî bîyâ'rif louṛât fēn mâ râḥ bislok; ou yâ rēytnî bâ'rif bilâtṭîs talṭîs fransâwî, kount beròḥ biš-had fî Frânsâ, ou koull lisân biinsân, yâ ḥawâgtî.

L'homme qui ne sait que le jargon de son village reste là comme un imbécile. Si quelqu'un de Bcharri se rend à Beyroût et dit de lui-même qu'il est débauché et sans moyens, on l'envoie se promener. Celui qui connaît beaucoup de langues se tire d'affaire, quelque endroit qu'il aille. Plût à Dieu que je susse baraguer un peu de français! j'irais alors mendier en France. C'est que chaque langue vaut un homme, Monsieur.

هو تَيْسٌ مِنَ التَّيْسِ, houwa tês minn et-toyoûs, ille asinus asinorum est. Goldziher, Z. D. M. G. XXVIII, p. 297. Cf. Meyd. I, p. ١٣١. Freyt. I, p. 257. — Je prouverai ailleurs que

Bcharri est Bêt Achéra — مَعْتَرٌ a, comme nous avons vu, n° 1, le plus souvent le sens ci-dessus indiqué, surtout à Beyroût, où un Kesrouânien se servant de ce mot ne serait pas autrement compris. Les paysans, الْفِلْح, y attachent l'idée de pauvreté, tandis que dans les villes il faut dire فَقِيرٌ مَعْتَرٌ, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque — يَالَيْتَ = يَارَيْتَ, contraction de رَأَيْتَ.

Cette contraction doit être très-ancienne, si l'on admet que le classique *لَيْتَ* n'est que *رَيْتَ* avec permutation des liquides. J'ai entendu la première forme plus d'une fois. Fleischer, *Beiträge*, VI, p. 112; Gloss. Hab. p. 76. Spitta, *Gramm.* pp. 172, 304.

A propos de ce proverbe je me permets de rapporter les vers suivants de Šafi ed-dîn el-Hillî:

بِقَدْرِ لُغَاتِ الْمَرْءِ يَكْثُرُ نَفْعُهُ [طويل]
 قَتْلُكَ لَكَ عِنْدَ الْمَلِكِ أَغْوَانُ
 فَهَافِتٌ عَلَى حُسْنِ اللُّغَاتِ مُجَاهِدًا
 فَكُلُّ لِسَانٍ فِي الْحَقِيقَةِ إِنْسَانُ

„Plus l'homme connaît de langues, plus il bénéficie; c'est qu'elles lui sont des auxiliaires dans les malheurs. —

Jette-toi donc à corps perdu dans la belle étude des langues, car, en vérité, chaque langue vaut un homme.” (M. S. de ma coll.) *Tanẓ.* p. 220.

Je fais grâce au lecteur des nombreuses variantes que je pourrais donner de ce distique, si souvent cité par les Arabes lettrés. On rapporte aussi ce *ḥadīṭ* du Prophète: *مَنْ عَرَفَ لِسَانَ قَوْمٍ أَمِنَ مِنْ مَكْرِهِمْ*, auquel, pourtant, il ne faut pas donner plus de latitude qu'il ne renferme. Les Arabes en général, et les chrétiens de Syrie en particulier, ont une facilité merveilleuse pour apprendre les langues, qu'ils parlent avec beaucoup de pureté. Ils s'y appliquent presque exclusivement, au préjudice de toute autre connaissance. Dans les écoles européennes, ou plutôt soi-disant européennes, du reste fort médiocres, d'après nos idées à nous, les langues constituent l'étude principale, car on y voit un moyen d'attirer les élèves. Il ne faut pas s'imaginer que l'Arabe étudie par amour pour la science et dans le but de devenir un homme bien élevé; non, il fréquente l'école

pour y emmagasiner le plus de mots, de phrases et de lieux communs possibles afin de pouvoir, au plus vite, s'embarquer pour Stamboul ou Alexandrie, où il trouvera une meilleure occasion qu'en Syrie de satisfaire son avidité, sa soif d'argent. Les riches négociants syriens, soit en Syrie, soit dehors, sont des êtres impossibles dont les rapports consulaires ont bien fait justice.

Le paysan qui me donna l'explication de ce proverbe pensait comme le reste de ses compatriotes. Apprendre une langue pour faire de l'argent, voilà à quoi aboutissent tous leurs efforts. Je ne suis pas étonné que la France ait tant d'amis en Syrie et surtout dans le Liban, car l'argent qu'elle y envoie fait des merveilles. Les derniers milliers de francs qu'elle y distribua aux religieux, chassés de chez elle, ont bien consolidé son influence, qui durera — tant qu'elle continuera de ce train. L'Arabe moderne n'est ami que de celui qui répond par un louis d'or à la demande: *mâ fîs foũloûs?* cachée dans ses caresses et dans son *kalâm heuloû*. Il y a bien des exceptions, mais elles sont rares.

S. = Eg.

XXV.

الحية متى ما انضقت تعض بطنها

El-*hèyyi* *mâtâ mâ-nââket te'âdâ bātēnhâ.*

Le serpent, lorsqu'il est à l'étroit, se mord le ventre.

Insân izâ kân maḵhoûr minn et-tânî ou mâ ḵadîrs ṭalou, minn ḥamâḵtou yîḵtol ḥâlou; ou ḥâyda yîḥdos kêtîr 'ândnâ, mitl Elyâs Bârzaḵ fî

Şoûr iza taḥânak hoûwî ou et-tâni ou saḥab es-sîḥ 'alâ hoûşmou ou mâ kîdir ṭâlou minn en-nâs illi dâir mindâr, wa mâ biregga'âs sîhou fâḍî âbadan ou dârab ḥâlou fî bâṭnou ou nâzzal maşârînou, ou fî afḥâdou âḥsan minn 'aśrîn dârbi minn yèddou.

Un homme, étant irrité contre un autre sans pouvoir l'atteindre, dans son emportement se frappe lui-même. Cela arrive souvent chez nous, témoin Elie Barzak de Şoûr, lequel, engagé dans une altercation avec un autre, tira son couteau sur son adversaire sans réussir à l'atteindre, à cause du monde qui l'entourait. Comme il ne rentre jamais son couteau sans s'en être servi, il se donna un coup au ventre et fit sortir les entrailles. Il a aux cuisses plus de vingt coups de sa propre main.

Se dit d'une personne qui, dans son emportement, a besoin d'épancher sa colère sur quelque chose, même sur sa propre personne.

حَيَّة, peu compris en Egypte, y est remplacé par ثُعْبَان qui en Syrie a conservé sa vraie signification de long serpent jaunâtre. J'ai sous les jeux une nomenclature de serpents, mais j'avoue que je renonce à la traduire, faute de connaissance spéciale dans l'ophidiologie. — طَالَه pour يَطَالُه; on dit aussi يَطُول. Mâ biṭâl ou biṭoûl el-kitâb, je ne puis atteindre le livre. Anâ âkşar minnak, mâ biṭâls râsak, je suis plus court que toi, je ne te viens pas à la tête. — سِيح: 1° gros couteau dans son fourreau (قِرَاب); on le porte à la ceinture; 2° couteau de cuisine pour couper la viande; 3° brochette. — أَحْسَن est souvent synonyme de أَكْثَر.

Il n'est point rare que l'Arabe s'oublie jusqu'au point de déverser sa colère sur lui-même. Emporté, vif et incapable de se maîtriser, il obéit aux sentiments d'un moment de fureur. Il

se repent après, car il ressemble à l'enfant, qu'un seul petit mot peut changer et calmer. J'avais une fois grondé mon domestique, jeune homme étourdi; sans rien dire à personne, il s'en alla se donner un coup de couteau dans le flanc. Il lui fallait un déversoir pour son dépit.

XXVI.

برطل بتبرطع

Bàrtil, bitbàrti'.

Graisse la patte, et tu prendras tes ébats.

Celui qui me fournit ce proverbe, fort connu de tout le monde, et pour cause, m'assura que l'origine en est l'histoire suivante, que je rapporte sans en garantir la vérité.

Ou ašl hâdâ el-mâtal inn wâhed bahloûl âhad wâhdi kâ'îdi 'ândou šahr ou hâllafet, kâllahâ: „embâreh aḡattik ou el-yâm bethâllîfi", kâlètlou: „zamân anâ aḡattak," fa râḡ ištâkâ 'alèhâ ilâ el-kâdî ou el-kâdî bâ'at warâhâ, fa âḡadet ḡams lîrât wa 'aṡèt-hom bārtîl ilâ el-kâdî, fa sa'âlhâ el-kâdî: „zamân aḡattîh?", kâlètlou: „na'm, šār lîḡadda'âšaršahr. „kâl-lahâ el-kâdî: „tâ'rîfî ism el-âšhour?", kâlètlou: „na'm, kâllahâ: „sammîhom lînâ el-âšhour." kâlet: „kānoûn ou koûnnou ou koûndoûra, ʿšbât ou bêtou ou bêtëra, âdâr ou doûrrou ou dârdara, ou eš-šâhr illî aḡadni fîh ou eš-šâhr illî aḡattou fîh, hây [= ماعي] ḡadda'âšar šahr." „kâllhâ el-kâdî: „rôḡî, eî-ḡakḡ mâ'ik", fa kâl laḡâzhâ: „mârtak ḡasâbhâ mazboût [= مضبوط]", fa kâl ḡâzhâ: „bërki anâ roultân." Wa

hék iza bàrtal el-insân el-ḥoukoûmi wa takḏîlou
 sôurêltou ḥâlan fa yiṭla^c minn es-serâyâ kamâ yiṭla^c
 ʿel-aḥmâr minn el-bèyki wa hoû mazroûb fîha yiṣîr
 yilâbbiṭ ou yiṣânhiḳ ou yidârriṭ minn el-fârah.

„L'origine de ce proverbe est comme suit: Un homme stupide épousa une femme qui accoucha un mois après qu'elle était avec lui. Il lui dit alors: „je t'ai prise hier, et aujourd'hui tu accouches!” — Elle répondit: „il y a longtemps que je t'ai pris, moi!” — Sur quoi, il s'en alla porter plainte contre elle au juge, qui envoya chercher la femme. Elle prit avec elle cinq livres qu'elle donna au juge pour le gagner. Celui-ci lui demanda: „Y a-t-il longtemps que tu l'as pris?” — Elle répondit: „oui, il y a onze mois”. — „Sais-tu le nom des mois?” — „oui.” — „Dis-les-nous donc, ces mois.” — „Kânoûn et kounnou et koundoura, eṣbât et bêtou et bêtéra, adâr et dourrou et dardara, plus le mois où il m'a prise et le mois où je l'ai pris — voilà que cela vous fait onze mois!” — Le juge répondit: „Va-t'en, tu as raison!”, et il dit au mari: „le compte de ta femme est exact”. — Le mari répliqua: „je me suis peut-être trompé!” — Il en est de même, lorsque quelqu'un gagne les autorités par des présents: elles lui expédient alors tout de suite son affaire, et il sort de la municipalité comme sort l'âne de l'étable après y avoir été à l'étroit; il se met à lancer des coups de pied et braie en faisant des pétarades de joie.”

بَرَّع (ou بَرَّع), s'applique: 1° à une bête fougueuse (boṭrân) qui donne libre cours à sa joie d'avoir échappée de l'écurie; 2° aux enfants qui prennent leurs ébats en courant et en sautillant. Le classique مَرَح est usité dans la contrée au sud de St. Jean d'Acre, où, ce me semble, l'arabe est plus pur que sur le reste du littoral. — زَمَان, il y a longtemps: Êmtâ ʿamaloû haydâ eggisr? — zamân, quand a-t-on fait ce pont? — il y a longtemps. Zamân mâ souftou, il y a longtemps que je

ne l'ai vu. **نزل من بعثته وقال له والله زمان يا سيدي ما** **استقضيتني في تجارات** il y a longtemps que tu ne m'as chargé de quelque affaire, 1001, II, 75, 4. cf. III, 456, 7, éd. Calc. — **راه** ou **خلفه**, nous l'avons envoyé chercher. Cf. l'allemand: Wir haben nach ihm geschickt.

Des onze mois qu'énumère la femme rusée, il n'y en a que trois que nous connaissons: **آذار** et **شباط**, **كانون**, Janvier, Février et Mars. Je ne me chargerais pas d'expliquer les autres noms. Seulement, je crois voir dans les trois premiers une allusion à ce qu'on appelle **كافات الشتاء**, les **kâf** de l'hiver. Les vers d'Ibn Soukkara el-Hâsimî, cités dans Harîrî, éd. Sacy, p. ٣٠٢ (2^{ème} éd.), éd. Beyr. p. ٢٥٤, sont assez connus de tout arabisant. Ce poète n'a fait que mettre en vers un vieux dicton populaire qui a subi quelques modifications avec le temps. On y retrouve les deux noms **kânoûn** [qu'il faudrait alors traduire par brasier] et **kinnoun**, que la femme prononçait **kounnou**; le troisième a été remplacé par **koundra**, soulier, du turc **قوندره**. Est-ce que **bêtou** = **بيت**; **bêtera** = **بيطرة**; **dourrou** = **دَر**; **dardara** = **مجدرة مدررة**, **mouğaddara** sèche? J'avoue mon ignorance. Peut-être aussi ne faut-il voir ici qu'un **اتباع** [vulg. prononcé **beyki**, comme **'ayli** de **عائلة**, **عائشة** de **عائشة**, **Hafâgî**, s. v., **طير**, déjà classiquement pour **مائدة** pour **مائدة**, **Hfâgî**, s. v.] et **باكية**, pl. **برايك** et **براكي**, signifie la petite étable ou voûte où l'on met les ânes, le **tibn**, le charbon etc. cf. **شاك** et **شاكى**, armé de pied en cap. Arnold, Comm. Mo'allakât, p. ٨٢. — **شهنق**, braire, = **شهنق**, class., (Fikḥ el-louṣa, p. 12), ici connu seulement dans le sens de fortement râler en toussant. 1001 Nuits, éd. Beyr. II, p. ٨٢٩. Diw. Hod. Kos. p. ١٧٤, l. 17. Comp. **شهنق** et **شهنق**, ronfler; **عروض** et **عروض**, gronder (chien, Jér.); **شبت** et **شبت**, s'attacher à. Ce proverbe n'est pas connu en Egypte, mais on y a un

autre non moins significatif:

البرطيل الشيخ الكبير v. n° 237.

XXVII.

كُلُّ قُرْدٍ وَالِيهِ حَنْسِيرٌ

Koull kourd wa illou gansîr.

Tout singe a sa chaîne.

Îza kân wâlad talbîs bitbâlaṭ kêtîr ou mâ bî-yihdâ illâ bekoûn mœ'allimou hâdir ou biîdou el-'aşâî ou fî riyâb mœ'allimou beşîr benoûṭt minn mâtraḥ ilâ mâtraḥ mitl es-sa'dân wa bihèggîg el-hâdirîn ou koull insân illî bîfza' minn et-tânî kaînnou marboûṭ bigansîr mitl nîsnâs ḥawâgâ Boûlos bekoûloû 'annhom hêk.

„On dit cela d'un diabolotin d'enfant fort remuant qui ne se tient tranquille que lorsque son maître est présent, le bâton à la main, tandisqu'en son absence il sautille de place en place, comme un singe, et fait sauver ceux qui sont là; de même que de tout homme qui a peur d'un autre — c'est comme s'il était lié avec une chaîne, comme le singe de Mr. Boûlos.”

On appelle par plaisanterie un enfant vif argent قُرْد, appliqué aussi au diable. On dit وَلَدٌ قَلْبِيسٌ et وَلَدٌ مَلْبُوسٌ pour désigner un diable d'enfant qui touche à tout, qui remue tout. رَجُلٌ قَلْبِيسٌ, homme fou = مَلْبُوسٌ. رَجُلٌ قَلْبِيسٌ est celui qui fait le diable à quatre, qui cherche noise à tout le monde et dont le caractère est la tromperie. De ce mot on a formé un verbe قَلْبَسَ, comme dans ce proverbe dont rien n'est plus vrai:

اراضي مقدسة سكانها متلبسة

„les habitants de Terre Sainte sont des gens endiables.” V. n° 212. Est-ce que تلبس est un maṣdar signifiant l'action de *dissimuler*, un des nombreux procédés de l'إبليس, ou bien n'est-ce qu'un taḥrîf de ce dernier mot? — Wàlad bilit, ولد بيط = qui ne se tient jamais tranquille, qui court partout; on dit de même بيط المركب, louvoyer [= Eg. être poussé sur la plage].

سعدن est le cynocéphale, au derrière nu et rouge, plus grand que le نسناس (vulg. nisnâs), qui se trouve dans les massifs autour du lac de Hoûli.

XXVIII.

خُبِرَ الرُّجَالُ عَلَى الرُّجَالِ دَيْنٌ إِمَّا عَلَى الْأَنْدَالِ صَدَقَةٌ

Houbz er-rougâl 'alâ-r-rougâl dên, immâ 'alâ-
ël-andâl şadaqa.

Lorsqu'on donne du pain à des hommes honorables, c'est un prêt, mais à des hommes méprisables, c'est une aumône.

'Aššèytnî wa 'aššèytak, yâ'nî dayyànnâ bâ'q-nâ, wa lâken izâ 'azâmtak goûmliat amrâr wamâ 'azamtnîs betkoûn nâdl, ou illî ʔa'méytak hinnî bekoûnoû şadaqa.

„Nous nous sommes donné à dîner, c'est-à-dire, nous nous sommes fait un prêt l'un à l'autre. Au contraire, si je t'invite à plusieurs reprises, sans que tu m'invites, à ton tour, tu es vil, et ce que je t'ai offert à manger est une aumône.”

نَدْل, pour نَدْل, vil, ingrat, qui ne rend, ni ne reconnaît un معروف, et en Eg. aussi vaurien, bâtard. — Il y a une antithèse, طباق, entre رجال et اندال: les premiers sont de vrais

hommes, (pers. مرد) qui ont des sentiments d'honneur, inconnus aux derniers.

On aurait dit classiquement **أَمَّا عَلَى الْإِنْدَالِ قَصْدَةٌ**. Sur la prétendue locution vicieuse, voir Ġawâlîkî, o. c., p. 128. —

ماكرات ou **أَشْيَا**, sc. هُنَّ, pour هُنَّ.

Ēs er-rigâl 'alâ-r-rigâl dên ou 'alâ-l-andâl şâ-daḡa. Bg.

XXIX.

أَكَلَ الْهَدِيَّةَ وَخَرَى فِي الزُّبْدِيَّةِ

Ākal el-hādîye wa ḡirî fî-z-zibdîye.

Il mangea le cadeau et salit le plat.

Mâsalan ent 'aṭèt şahn ṭabîḡ ilâ âḡad wa âkalou wa mâ rāḡḡa' eš-şahn; âou ba'âtt litâni insân ḡoumlet hadâya wa mâ ḡâwab bišî wa mâ sâ'al 'ânnak.

„Par exemple: tu donnes un plat de ragoût (viande) à quelqu'un; il le mange sans rendre l'assiette — ou bien tu envoies plusieurs cadeaux à une personne, sans qu'elle y réponde par d'autres, ni se soucie de toi.”

زُبْدِيَّة, pl. زُبَادِي, plat en terre cuite; parole usitée à Damas = ailleurs **صَحْنٌ فُخَّارٌ**. En Egypte on appelle zibdîye un bol en terre cuite, dans lequel on mangeait auparavant et dont se servent encore les pauvres. C'est proprement l'écuelle où on laisse le lait pour qu'il se couvre de crème. Les Bas-Allemands disent „sette”, de „setten”, mettre. (Comm. de Mr. Spitta-Bey.)

Le proverbe s'applique, en général, à un ingrat du bienfait reçu. Je connais des cas où l'accomplissement *littéral* du proverbe a eu lieu.

MS de Leide, n° 1292a, p. 231, n° 21, fonds orient. Burckh. n° 556. S = E.

XXX.

كُبر البيضة ولا شماتة الاعادي

Koubr el-bèḍa wa lâ šamâtat el-a'âdi.

La grandeur de l'oeuf est préférable à la joie maligne des ennemis.

La variante كُبر البَيْدَر (Damas) donne un meilleur sens.

El-insân bìddou yişrof mâl kêtîr àḥsan mâ yaḳoûloû aṣḥâbou àou 'adâwînou innou ṭafrân àou šaḥḥâd.

Il vaut mieux beaucoup dépenser que d'être taxé par ses amis ou ses ennemis de misère ou de mendicité.

Le proverbe signifie: il ne faut jamais montrer la véritable situation devant les amis ou les ennemis. Ceux-là s'affligeront de votre pauvreté, ceux-ci s'en réjouiront.

ما est ici = من ان. Dall fi-l-bêt àḥsan mâ toûtla' la-barrâ, il te vaut mieux rester à la maison que de sortir. Kâl eṭ-ṭabîḥât àḥsan mâ yîbrodou, mange les mets avant qu'ils se refroidissent. İlḥaḳ foulân bil-bêt àḥsan mâ iròḥ, ou ḳabî mâ, va trouver un tel chez lui avant qu'il s'en aille. Mâ est ici négation, car on peut le remplacer par lâ. Cette locution est presque toujours précédée d'un impératif et le comparatif aḥsan. J'avoue que son analyse ne m'est pas bien claire, cf. Hist. anteisł. éd. Fleischer, p. 14, l. 23. V. n 55. Mr.

Spitta est d'avis avec moi de voir ici la négation mā. Cf. aussi n° 48 sur la négation avec les verbes marquant la crainte etc.

كَبُرَ الْجُرْنُ وَلَا شِمَاتَةَ الْأَعْدَا. Eg.

XXXI.

اغْسِلِ الدِّسْتَ وَصَفِّهِ مَا يَنْضَحُ إِلَّا إِلَيَّ فِيهِ

Ārsil ed-dist wa şaffîh mâ yindaḥ illâ illî fîh.
Lave la chaudière et laisse écouler l'eau: il ne dégouttera que ce qu'il y a dedans.

Izâ gîbt ed-dist wa rassâltou inn kân woûsêḥ tinzal mâ y woûşa wa inn kân ênḍîf tinzal mâ y ênḍîfi; fa koull insân illazî bîyêḥki fi-l-‘âlam biṭ-ṭâyyib bekoûn âşlou ṭâyyib willazî yêḥki bîl-‘âlam bir-râdî bekoûn hoûwî âşlou râdî — koull insân yêḥki şafâtou.

„Tu apportes la chaudière pour la laver: si elle est sale, de l'eau sale en découlera; si elle est propre, de l'eau propre. Ainsi, tout homme qui parle bien de son prochain est bien né, et qui en parle mal est lui-même mal né. Tout homme parle d'après ses propres qualités.”

Var. غَسَّلَ. En Syrie on dit presque toujours انْضِيفْ pour نَظِّيفْ.

دِسْت: la grande chaudière en cuivre dans laquelle on chauffe l'eau de la lessive et où l'on fait bouillir le linge mis à la lessive. Les paysans s'en servent pour y préparer les mets d'un festin de noce.

خَلْقِينَة: baquet en cuivre, plus ou moins grand, au fond concave, qui sert pour la teinturerie, la savonnerie, le bain, pour y préparer le dîbs et la ḥalàwi manfoûḡîye et y faire bouillir le blé, **بُرْغُل**.

طَبَق: grande cuvette, au fond plat, dans laquelle on lave le linge.

طُشْت: 1° cuvette pour se laver les mains et la figure. La vraie cuvette orientale a un couvercle supérieur troué pour cacher l'eau sale et sur lequel on met le savon; elle est toujours accompagnée de son **إَبْرِيق**. On dit quelquefois **طست**. el-Hfǧ., s. v. 2° Seau long, en forme de cône tronqué, que les femmes portent avec elles au bain pour y mettre le savon, le lif, le ḡountàs (bol pour verser l'eau sur le corps), le peigne, le mîzar (= **مِثْر**, linge dont on ceint les reins). Cf. Gloss. Hab., p. 14, où notre illustre maître a été induit en erreur par une personne mal renseignée.

Meydânî, éd. Boułak, II, p. 43, a: **كُلُّ إِنَاءٍ يَرْشَحُ بِمَا فِيهِ** et ajoute: **وَيُرْوَى يَنْضَحُ بِمَا فِيهِ أَيْ يَتَحَلَّبُ** — Koull mâ-
‘oûn yânḡaḥ mâ fih: tout vase en terre cuite ne suinte que ce qu'il contient, ou koull zîr mâ etc. Eg. — Tanṭ., p. 128: **كُلُّ مَا عَوْنٍ يَنْضَحُ بِمَا فِيهِ**. Socin, n° 119. Burton, n° 53. Berggren, s. v. outre. Bochter, s. v. suinter.

XXXII.

قالوا الى الحرامي اُحلف يمين قال قُرب باب الفرج

Kàloû ilâ-el-ḥarâmî: èḥlif yemîn! ḵal: ḵoûrib
bâb el-fàrag.

On dit au voleur: jure! — il se dit: l'élargissement est proche!

El-ḥarâmî izâ sàraḵ sî ou aḥàttou (pour أَخَذْتُ) el-ḥoukoûmî ou ràmitou bil-ḥabs taḥt el-‘azâb ou eḍ-ḍarb wa mâ kân yiḵeûrr fa ḵàloûlahou: „tâḥlif yemîn?” fa ḵâl lašàḥsou: „irtâfa‘ el-ḵatl ‘ànnî ou fàtaḥ Àllâ ‘alèyi bâb el-fàrag”, ou ḥàlaf. Yiḵoûloû hal-màtal ‘alâ insân illî bibàrrî ḥâlou minn eš-souḇha biḥayât en-nèbî àou el-‘àdra ou yemînât mitlâ fâriṛa minn koûtrat ista‘mâlhom.

„Un voleur vole quelque chose; le gouvernement le saisit et le jette en prison, où il est tourmenté et frappé, sans qu’il veuille avouer. A la fin, on lui dit: „Veux-tu jurer?” Il se dit alors à part lui: „Dieu m’a ouvert la porte de l’élargissement” — et il jure. — On dit ce proverbe de celui qui se justifie d’un soupçon par la vie du Prophète ou de la Vierge ou par d’autres serments semblables, vides de sens à cause de leur fréquent emploi.”

قتل, frapper qqn. ‘Amm yitḵàtaloû, ils sont en train de se flanquer des coups.

Il n’y a pas un peuple qui jure et blasphème plus que les Orientaux. Les noms d’Allâh, du Prophète et de la Vierge sont constamment sur leurs lèvres, soit pour protester et assurer, soit pour témoigner de l’étonnement ou de la satisfaction. A les entendre, on les croirait les plus religieux, les plus intègres du monde, mais on se persuade bientôt que cela n’est qu’une habitude stéréotypée, comme tant d’autres dans le pays de la classicité.

Kàloû lil-ḥarâmî: èḥlif! — ḵal: gâni el-fàrag ou atâni el-fàrag, Eg.

XXXIII.

إن الأسرار عند الأحرار

Inn el-asrâr 'and el-aḥrâr.

Les secrets [sont en bonne garde] chez les personnes bien nées.

Illî yèḥfaz es-sirr bekoûn ibn ḥalâl ou illî aṣ-lou ṭàyyib mâ biyèḥkî fî ḥakḵ el-‘âlam bigoûrṣa.

Qui garde le secret est un homme honnête; qui est de bonne naissance ne fait pas d'esclandre en déblatérant contre le monde.

جُرْصَة pour جَرَسَة, substantif de جَرَس, exposer qqn. à la risée en racontant publiquement qqc. sur son compte; placarder, bafouer qqn. El-Hafâgî dit, o. c., s. v.: جَرَسَة إذا اشهره وأصله أن من يشهر يُجعل في عنقه جرس ويركب على دابة مقلوباً أي وجهه من جهة ذنبه, et rapporte des vers à ce propos. El-Makrizî raconte: وفي سنة أربع وأربعمئة ألزم اليهود أن يكون في أعناقهم جرس إذا دخلوا إلى الحمام. Anthol. Jés. Beyr., II, p. ٨٩. Ces deux passages suffisent pour prouver que l'habitude et la locution ne datent pas d'hier. On lira aussi Dozy, Suppl., s. v.; cf. Meyd., éd. Boûl., II, p. 170. Freyt. II, p. 548. Cette manière de punir un coupable est encore pratiquée dans les villes turques où l'ancien esprit s'est conservé pur de tout contact européen. J'ai moi-même assisté à des scènes pareilles, abstraction faite de la cloche, qui a cédé la place au tambourin et au sifflet. Le délinquant est souvent aussi enchaîné et envoyé balayer les rues de la ville, poursuivi de la populace qui le bafoue, يجرسوه. Ġarsa est un tout petit grelot qu'on suspend au cou des oiseaux ou des animaux domestiques.

Les Arabes attachent une grande importance à l'origine d'une personne. Un enfant de l'amour est par eux considéré comme la négation de toutes les bonnes qualités. Les enfants illégiti-

mes ont toujours été rares dans la société arabe, car la jeune fille entend constamment répéter qu'il faut se conserver intacte, si non, pas d'espoir de se marier. La femme arabe n'est vertueuse que parce qu'elle voit la porte fermée devant elle. On peut bien se figurer que dans une société, où la femme, depuis l'Islâm, a toujours été gardée comme une bête et où l'esprit cancanier est tellement développé, un écart de conduite serait bientôt connu. La femme qui s'en rend coupable est montrée au doigt, et le résultat de cet écart est l'objet du mépris général. On dit même en proverbe **الولد إلی مَشَّ مِنْ** „l'enfant qui n'est pas de toi, plus il est fou, plus ta joie en soit grande.” Les Arabes veulent toujours connaître, pour les hommes comme pour les bêtes, la généalogie; chaque page de leur histoire en fournit des preuves. Être sans origine, **من دون أصل**, est, à leurs yeux, ce qu'il y a de plus malheureux. Ils ne comprennent pas que c'est l'éducation qui fait l'homme. Nous avons déjà vu quel sens ont pris les locutions: *ibn ḥalāl* et *ibn ḥarām*. La phrase **أصله طيب** s'entend à tout bout de champ et s'applique à des cas différents de louange, de vertu et de droiture. Le musulman est très-sévère à l'endroit de la femme adultère ou de la vierge déchue, justement parce que le terrain sur lequel l'homme peut opérer est fort vaste. Aussi est-il très-rare qu'une femme *musulmane* ait des intrigues d'amour aboutissant à un dénouement fatal pour elle. Les auteurs européens racontent quelquefois à ce sujet des histoires qui font bien rire ceux qui connaissent tous les rouages de la société musulmane. Il est bien entendu que je ne parle ici que de la femme de famille; celle de la rue a toujours existé en Orient, surtout en Egypte, où l'Islâm n'a pas pu déraciner une habitude plus de cinquante fois séculaire. El-Mas'ōūdī nous apprend qu'il

y avait même avant le Prophète des maisons publiques, des quartiers particulièrement affectés aux **بغايا** (V. 22). Elles vivaient là avec leur progéniture, comme de nos jours les hétaires d'Alexandrie sont établies dans le quartier de **طَرْشُة**, où il y a toute une population **بدون اصل**, de même que dans **حَوْش بَرْدَك** au Caire, où elles parlent une langue toute à elles. Si donc, d'un côté, la prostitution est tout aussi commune en Orient qu'en Europe, on peut, de l'autre côté, soutenir que l'adultère et la séduction sont infiniment plus rares dans les sociétés orientales que chez nous. Je n'ai jamais constaté un seul cas pendant mon long séjour en Orient; j'excepte toutefois les Syriennes chrétiennes qui servent comme domestiques à Alexandrie; elles font hors de leur pays ce qu'elles *n'oseraient* faire là. Le **بَنْدُوق**, ou **نَغْل**, est un intrus dans la société, qui ne l'admet que comme tel, tandis que le **حُرّ**, le libre par excellence, né dans le sein de la femme légale, est seul capable de vertus; ce n'est que lui qui garde le secret qu'on lui confie; ce n'est que lui qui mérite d'être votre ami. V. n° 34 et 72.

S = Eg., mais sans **ان**.

XXXIV.

أيد الحر ميزان

Îd el-ḥeurr mizân

La main d'un homme attentif à son travail est une balance.

Binkâl lil-biyyâ° iza mèsik [ميسك] sí biyèddou
ou hàṭṭou fi-l-mizân kàmší wâḥdi ḥàsib ṭàlab el-
moùstarî ou igâ tamâm lâ zâid wa lâ nâkiş wa
fîh fi Béroût biyyâ° ḥalâwi ismou Aboû Ḥalîl,

kéf mǎ yitlob el-insân yâṭi kâṭṭa wâḥdi ou yitlaṭ tamām ou anâ ʔtmaḥwâlt minnou doṛrî.

On le dit à un vendeur, lorsqu'il saisit quelque chose avec la main, d'une seule poignée, et le met dans la balance, selon la demande de l'acheteur, et que cela forme tout juste la quantité voulue, ni trop, ni trop peu. Il y a à Beyrouṭ un vendeur de sucreries, nommé Aboû Halil: quoi qu'on lui demande, il donne d'un seul morceau, qui est tout juste [le poids voulu]. J'en ai vraiment été épaté.

ايد, ام, en syriaque, ܐܝܕ, aram. Fleischer, Beitr., I. II, p. 315. Gawālîkî, Ḥaṭā, p. 146. Z. D. M. G., vol. XXIX, p. 332. — ܡܚܪ a vulgairement les sens suivants: 1° libre × esclave; 2° enfant légitime = ܡܚܪ ܕܥܝܠ ܕܡܝܬܐ. Meyd., éd. Boûlâk, vol. II, p. 163, l. 8; 3° الذي او التي ما يتسخم; 4° attentif à son travail = ܡܚܪ ܕܥܝܠ ܕܡܝܬܐ; 5° pur sang.: ܡܚܪ ܡܝܬܐ, je suis Maronite pur sang. = ܡܚܪ ܡܝܬܐ; 6° libre penseur. Ḥafāġî, Sîfā, p. ٧٩. — ܡܚܪ: fortement étonner quelqu'un; aussi en Egypte.

S = Eg., où ce proverbe se dit également du vendeur qui donne tout juste ce que demande l'acheteur, sans se tromper sur le poids. Spitta, n° 260.

XXXV.

الحُب سَتَارَ الْعُيُوبِ

El-ḥeubb sattār el-ʿayoûb
L'amour couvre les défauts.

Insân izâ kân beḥeûbb wâḥdi ou kânet ʿargâ willa ʿāra àou toûmmhâ mitl moṛāra ou manâ-ḥîrhâ koubār, minn ḥeûbbou illhâ mā beṣoûf el-

âbât illi fîhâ ou minn rarâ mou fîhâ betfargîh
 ‘ayoûnou inn woùgghâ mitl bedr.

Si un homme aime une femme, boiteuse ou borgne, et dont la bouche est grande comme une caverne et le nez grand, son amour pour elle ne lui montre pas les défauts qu'elle a. Son entichement fait voir à ses yeux la figure de sa belle comme si c'était la pleine lune.

On dit **مِنْخَار**, sing., et **مَنَاخِير**. — âbât; le ع n'était presque pas sensible. Â et ê se mettent souvent l'un pour l'autre, comme **عَان** et **عَيْن**, oeil; **دَابَّة** et **دَائِبَة** [n° 44]; **دَان** et **دَيْن**, oreille [n° 56]; **هَائِي** [inusité vulgairement] et **هَيْك**, ainsi; **بَاع** et **بَيْع** [n° 125]. Â changé en ê n'est qu'un imâla que nous trouvons déjà dans les plus anciens manuscrits du Korân. Nöldeke, Hist. du Korân, p. 328. Grünert, Imâla, pp. 52, 58. Chez les Métouâlis l'imâla est tellement outré que l'alef y est prononcé comme î, p. ex. bîb, pour bâb. Cela paraît aussi avoir été le cas en Espagne. Dozy, Gloss. p. 26. C'est dans les mots précités un imâla en sens inverse : là ê est devenu â. — **فَرْجِي**, comme **طَعِي**, formé en analogie avec **سَلَقِي** et **سَلَقَى**, faire tomber qqn. sur la bouche. Lâmiyat el-af'al, éd. Volck, p. ١٢٠. On dit : anâ fargêtou ‘alâ el-kitâb et anâ fargêtou el-kitâb, je lui ai montré le livre; fargîni, montre-moi! Le verbe **فَرَج** et le substantif **فُرْجَة** doivent se traduire de trente-six façons différentes, enregistrées chez Dozy, s. v., mais l'idée que l'Arabe y ajoute est toujours *regarder avec curiosité, anschauen, curiosare*. Şandoûk fourga, panorama ambulant.

S = Eg.

Minn hîrî yâ toûb, yâ kalb lâ tâhzan.

من الخرا الى الطوب يا قلب ما تكزن

Izâ kânou etnèn mouttifikîn ‘alâ el-ḥoubs ou el-ḥabâis kalnnhom tîzèn fî fard libâs ou ḳâ‘idîn etnènhom fî-l-ḥommâra, wâḥed sakrân ḥâliṣ ou lâḥmētou moustwiye ou et-tânî ṣâḥî ṣwàyyi, ou bekoûnou mârikîn etnèn beṣoûfoûhom fî haṣ-ṣîfa ou bekoûl el-wâḥed laēt-tânî: „foulân àḳal minn foulân;”, bigâwib et-tânî: „etnènhom âḳan minn bâḳhom, minn ḥerî ya toûb, ya ḳalb lâ tâḥzan.”

La portée de ce proverbe ressort clairement de cette explication, vraie aussi bien en Syrie qu'en Egypte.

Vulgairement فَعِلَ est, le plus souvent, changé en فِعِل :
فِيس ; فِيس ؛ فِيس ، avoir les dents agacées, Gaw.,
Hata 156; سَمِن : حَزَن , لِحِق : خِرِي ; لَزِم : كَرِه : دَفِي

Gaw., o. c., p. 156; **شَرِك**; **صَحِكَ**, M. el- M. s. v., etc. De même **مِشِي**; **دِرِي** [V. n° 14]: **ي** avec le modâre en **ي** [V. n° 14]: **هَيِي**, ibid. [Kitâb el-faṣîḥ, p. 19 et suiv., et s.]; ainsi que **فَعَل** et **فَعْل** avec le modâre en **و** ou **ا**: **سَهْل**; **رَخِص**; **رَكِب**; **قَدِر**; **مِسَك**; **كِرِم**; **فِقِر**. Lorsque ces verbes ont la forme **عَل**, la première radicale garde le fatḥa: **وَصِل**; **يَرْجَع**, **رَجَع** [Gaw., o. c. p. 156]. Obs.: **عَرَف**; **عَقِل**; **عَرِق**, **يُطْلَع**, **طُلِع**; cf. Goldziher, Z. D. M. G., XXXIII, 612. Ces règles ne sont pas absolues. — **طَرِب**, petite pierre, du copte τωβι, brique. Tanṭ., p. 129, l. 9. Spitta, Gramm., p. x. Hitzig, Z. D. M. G., IX, p. 769. — **خَبَس** pour **خَبِث**. — On dit **لَحْمَتُهُ مُسْتَوِيَّة**, sa chaire est cuite à point, de quelqu'un qui est arrivé au dernier degré de l'ivresse. Le féminin devrait être **مُسْتَوِيَّة**; tous les participes de cette forme présentent la même anomalie: **مَرَاة مُسْتَكْفِيَّة**; **قُصَّة مُسْتَوْفِيَّة**.

Pour bien comprendre ce proverbe, il faut savoir que les Orientaux, après avoir satisfait leurs besoins naturels et manquant d'eau, se servent d'une pierre pour se nettoyer, soit de l'un, soit de l'autre côté. Cela est même d'obligation canonique pour les musulmans. On l'appelle *تَنْبُل* ou *استنجاء* (vulg. *تجمر*). Le rite *šafi'i* prescrit: *وَيُسْتَحَبُّ أَنْ يُسْتَنْجَى بِالصَّحَارَةِ ثُمَّ يُتْبَعَهَا بِالْمَاءِ وَيَجُوزُ أَنْ يُقْتَصَرَ عَلَى الْمَاءِ أَوْ عَلَى ثَلَاثَةِ أَحْجَارٍ*¹⁾. *Eš-Ša'rānī* dit: *وَمِنْ ذَلِكَ قَوْلُ الشَّافِعِيِّ وَاحِدٌ يَوْحَرِبُ* *الاستنجاء بثلاثة أحجار وإن حصل الإنقاء بدونها مع قول مالك وأبي حنيفة بجواز الحجر الواحد إذا حصل به الإنقاء*²⁾. On voit donc que les docteurs de l'Islâm ne sont pas bien d'accord sur le nombre de pierres qu'il faut pour cette importante

1) Jurisprudence musulmane, rite Chaféite, p.^{re}, publ. par Mr. Keijzer, dont la traduction n'est pas ici très-exacte.

2) *Es-Sa'rânî, Kitâb el-Mizân*, éd. Caire, I, p. 134.

opération, mais celui qui a tant soit peu voyagé dans les pays musulmans a pu constater de ses propres yeux que c'est plutôt la décision du Šafi'î qui est adoptée, et que même souvent les musulmans confondent la ʔoûbi avec le mur.

XXXVII.

الدبة شقت كرشها ما ضرت إلا نفسها

Ed-dàbbi šàkḳet kâršhâ ma ḡarret illâ nêfsha.

La monture se creva le ventre: elle ne nuisit qu'à elle-même.

Màtalan wàhed mouḡàouwaz àḡa laḡatta yit'âš-šâ wa ḡaṭṭetlou mârtoṡ eṭ-ṭabîḡ lākāḡ mālêḡ àṡ ḡeùloù biziyādi wa yîmsik es-skāmli ou eṣ-ṣidr ou yikoùbb koull illî alêḡa. Min yindàrr, hoùwî walâ ḡiṡâ? — ou teḡoùllou ḡiṡâ el-màtal.

Un mari rentre pour dîner. Sa femme lui sert le manger qu'il trouve ou trop salé ou trop doux. Il prend alors l'esca-beau et le plateau et renverse sur elle tout ce qu'il y a dessus. Qui se fait du mal, lui ou elle? — Sa femme lui dit alors cela,

Le proverbe s'applique à celui qui, dans l'excès de sa colère, casse ce qui lui est utile.

دبة, v. n° 1, 48 et 109. — La سكملة ou سكملا est un haut esca-beau polygone en bois sur lequel on place le صدر [ou سدر], plateau en cuivre. Les skamla se font à Damas et à Betlahem; elle sont incrustées, mouṭa'°am, de nacre. Les paysans se contentent d'une petite table de la grandeur de la skamla [= koursî, Jér. et Eg.] et d'un plateau en paille tressée, فرش قش, v. n° 46, 124. Lane, M. E., I, p. 152. Skamla est écrit par les puristes إسكملة, forme que le peuple, qui prononce très-bien

deux consonnes initiales, n'emploie pas. Ce mot, qui se trouve également, avec l'objet qu'il désigne, chez les Turcs et les Persans, vient du latin *scamnum* [it. *scanno*] par l'intermédiaire du grec *σκαμνί* ou *σκαμνιον*. •Fleischer, *Observ. Suppl.* Dozy, p. 7. — *صدر*, pl. *صدور*, comme *جسر*, *جسورة*; *جُرْز*, *حريرة*, amulette; il peut être plus ou moins grand et ne sert que pour l'usage indiqué et les sucreries. *Gloss. Hab.*, p. 14, l. 13, où *الصدر* a cette signification.

XXXVIII.

أنا و خي على ابن عمي وأنا وابن عمي على الغريب

Ànâ ou hëyi 'alâ ibn 'àmmî wa ànâ ou ibn
'àmmî 'alâ ẽl-řarîb.

*Moi et mon frère contre mon cousin; moi et mon cousin
contre l'étranger.*

Izâ lâkèt hëyi 'ammâl bithânaķ hoû ou ibn
'àmmou, fa ànâ ma' mîn biddî îgî ànâ? — bîgî
ma' hëyi 'alâ ibn 'àmmî; wa izâ lâkèt ibn 'àmmî
'ammâl bithânik ma' wâhed řarîb, fa ànâ bîgî
ma' ibn 'àmmî 'alâ el-řarîb hës innou řarâibi.

*Si je trouve mon frère en train de se chamailler avec mon
cousin, pour qui dois-je tenir, moi? — je tiens pour mon frère
contre mon cousin; et si je trouve mon cousin en train de se
quereller avec un étranger, je tiendrai, moi, pour mon cousin
contre l'étranger, parce que celui-là est mon parent.*

Le proverbe signifie que l'homme prend le parti de celui ou
de ce qui lui convient le plus, qui le touche de plus près. Les
Orientaux tiennent beaucoup à la parenté, même aux degrés.

les plus éloignés. — **ابن عم** veut aussi dire: le fils de mon beau-père, mon beau-frère. **بي** et **خي**, pour **أخ** et **أب**, sont tout aussi fréquents qu'a h h et a b b [cf. kitâb el-faṣîḥ, p. 36]. **أبو** et **أخو**, formes primitives, sont également usitées. V. n° 150.
S. = Eg. .

.XXXIX.

كُلْ لَحْمَ زَنْدِكَ وَلَا تَعْتَازَ الْقَصَّابَ

Kâl laḥm zindak wa lâ ta'tâz el-ḡaṣṣâb.

*Mange la chaire de ton poignet et tu n'auras pas besoin
du boucher.*

Souf, ḥâyda biyâ'ni 'alâ ṣiklèn: îsterîl èntî biidak wa lâ taḥtâg ilâ ṣèrak — ou el-laḥḥâm izâ kân 'adoûak ou mâ fiṣ ṣèrou fi-l-bâlad wa lâ boudd minn el-làḥēm, tiṣtērîlak ḡarḡoûr ou tîdbaḡou fi bêtak wa lâ tiṣ'al 'ann el-laḥḥâm.

Vois-tu, ce proverbe a deux sens: travaille de ta main et tu n'auras pas besoin d'autrui — et si le seul boucher de la localité est ton ennemi et que tu ne puisses te passer de viande, achète-toi un petit agneau que tu égorgeras à la maison, et tu ne te soucieras pas du boucher.

J'inscris ces deux sens sur le compte de mon explicateur.

Le **قصاب** est ainsi appelé, parce qu'il sépare en coupant les os de la viande. Ce mot n'est usité qu'à Damas. **قَرْقُور**, petit agneau. (V. Soc., n° 547, où il y a ḡarḡoûr). V. n° 71.

XL.

كُلُّ الدُّرُوبِ تَوَدِّي عَلَى الطَّاحُونِ

Koull ed-douïroub tewâddi 'a-ṭ-ṭaḥouñ.

Tous les chemins conduisent au moulin.

Iza kân etnèn mâsiîn sâwâ wâ heyḍâk bèddou rôḥ 'alâ dârb wa heyḍâk bèddou rôḥ 'alâ dârb tânî wa ed-darbèn binèffidoû 'alâ fard màṭraḥ bekoullou [ou bekoûloû] labâ'ḏhom: „mëliḥ! inn kân minn hân willâ minn hân 'alâ ḥâddin sâwâ [=على حدٍ سوا], etnènhom biwâṣṣiloû labètna.”

Deux individus se promènent ensemble. L'un veut prendre par un chemin, l'autre par un autre. Comme les deux chemins aboutissent au même endroit, l'un dit à l'autre: „N'importe! par ici ou par là, ça revient au même: tous les deux chemins conduisent chez nous.”

Après beddi et beddou, le ḥarf el-moḍâre^c de la troisième personne du singulier du verbe concave suivant, ainsi que des verbes des formes يَفْعَل et يَفَاعِل, est, le plus souvent, supprimé; p. ex.: anâ beddi bi^c, je veux vendre; hou wa beddou ḥèyyil, il veut faire galoper son cheval, le lancer; mâ biddi ḥâlifak, je ne veux pas te contrarier. — فرد a en Syrie le sens de même = seul; p. ex.: à'mil koullou fard wâḥdi, fais tout à la fois = bifard marra; hayda fard ṣaḥṣ, c'est la même personne; 'andî fard wâḥdi, mi è tutt'uno, mi fa lo stesso. تَمَثَّلَا بَيْنَ يَدَيْهِ وَقَالُوا لَهُ, ils lui tinrent le même langage; Benî Hilâl, p. 3, éd. Beyrouît. Pour d'autres exemples, voir Goldziher, Z. D. M. G., vol. XXXV, p. 522.

Ce proverbe correspond à celui de presque toutes les langues européennes: tout chemin mène à Rome. Comme pour la chré-

tienté „la Ville éternelle” était un but de voyage auquel se rendirent les fidèles, le moulin est pour les paysans syriens le but le plus important; plusieurs d’entre eux n’ont jamais fait d’autre voyage que celui-là. On ne connaît pas ce proverbe en Egypte par la simple raison qu’il n’y a pas de moulins comme en Syrie, si riche en cours d’eau.

XLI.

البستان للبستاني والحمّام للحمّامي والشّحّور
إلى الرّيس

El-bistân la-l-bistânî wal-ḥammâm la-l-ḥammâmî
waš-šaḥtoûr ilâ -r-rèyyis.

*Le jardin est au jardinier, le bain à l'intendant, la barque
au capitaine.*

El-bistânî bitṣarraḥ fi-l-bistân mitl mâ bërîd
wa lâ biḥallî el-mo‘allim yâ‘rif sou bebi° minn
el-fawâki [n° 98] wa beḥeùtṭ fi gèbtou; izâ bâ°
miyye ou ḳallou ḥamsîn ḳours sou bi‘arrifou la-
mo‘allim: kaïnnoù hoûwî šaḥeb el-bistân — ou el-
ḥammâmî mitl bâ°dou — ou souṛl es-šaḥtoûr ou
madaḥîlhâ mâ biyâ‘rif fih illâ er-rèyyis: mitlî
ânâ: ‘aṭèt es-šaḥtoûra ẽmtâ‘ẽti ilâ ḥèyyî ou anâ
raïb šaharèn, fa izâ dàḥḥalet alf ḳours ou ḳallî
mitèn sou bi‘arrifnî, ma ṭallâ‘t ‘alâ ḥasâbou.

*Le jardinier dispose du jardin à son gré, ne laissant pas
le maître savoir ce qu’il vend en fait de fruits et mettant en
poche. S’il vend pour cent piastres et lui dit cinquante, com-
ment le maître le peut-il savoir? C’est comme s’il était lui-même*

le maître du jardin. — Il en est de même de l'intendant du bain. — Les affaires de la barque et ses recettes, il n'y a que le capitaine qui les connaisse. Comme moi, par exemple: j'ai consigné ma barque à mon frère, pendant que je suis absent deux mois; or, si elle rapporte 1000 piastres et qu'il en dise 100, qu'est-ce que j'en sais, moi? — je n'ai pas regardé ses comptes.

Les locutions: *šoû bi'arrifnî, shoû bi'arrifak* etc. sont très-communes pour: *šoû bà'rif, shoû bêtà'rif* etc.; propr., quoi me, te fait savoir? V. p. 34. — On observera le **ج** devant *mo'allim*. C'est que, dans la langue vulgaire, lorsque l'accusatif du pronom personnel est suffixé au verbe transitif et suivi d'un **بيان** de ce même pronom, on exprime ce *bayân* avec **ج**, ou avec **الى** devant un pronom personnel; par exemple: *anâ beheùbbou kêtîr laḥèyyî*, j'aime beaucoup mon frère; *entâ toursèlhâ laṭ-ṭàwouli?*, est-ce que tu veux laver la table, toi?; *entî shoùftou laḥèyyî*, as-tu vraiment vu mon frère?; *hoùwâ bi'azzibhâ laoummou dâïman*, il fait toujours des misères à sa mère; *Mihâïl beheùbbnî illi ketîr*, Michel m'aime beaucoup. C'est dans ce cas que cette construction est la plus fréquente; je l'ai rarement observée sans le pronom. C'est **اللام الزائدة المعترضة** qui se rencontre quelquefois dans la langue classique, où cette tournure est pourtant considérée comme mauvaise. On peut lui comparer **اللام لتقرية العامل**. Beyd., I, p. 346, l. 11; p. 462, l. 1. M. el-M., s.v. 'Arâni, VII, p. 9. Nöldeke, Syrische Gram., § 287. Idem, Neus. Gram., p. 332. Socin et Prym, Dialecte de Toûr 'Abdîn, passim. Cf. l'ital.: *egli mi ama molto a me*; également l'espagnol. V. n° 102. — **مئة** pour **مائة**; *Gawalikî, Hata*, p. 152. V, n° 91.

La Syrie possède de superbes jardins d'orangers, dont les

principaux se trouvent à Jaffa, Şaydâ, Tripoli et Damas. Chaque jardin a son jardinier, qui doit, de préférence, être marié. Il prend comme gages, p. ex. à Şaydâ, 5 karârîṭ, soit 5 parts sur 24, du revenu du شَجَرِيَّة, arbres fruitiers, mais la moitié du اَرْضِيَّة, plantes potagères. Autrefois, il prenait le quart du şagârîye. L'horticulture, du reste, n'est pas très-avancée en Syrie. اَرْضِيَّة signifie aussi *grand pot de chambre en terre cuite*, et en Egypte *droit de magasinage*.

XLII.

طُولُ عُمْرِكَ يَا زَبِيبَةَ بِطِيزِكَ قَلْعُودَةَ

Toûl 'eûmrik, yâ zëbîbi, biṭîzik hal-'oûdi
*Toute ta vie, ô grain de raisin sec, tu portes ce pédoncule à
 ton derrière.*

Izâ kân el-insân 'adîm el-mouroûi ou mâ béd-
 dou yig'iz hâlou minn koûtrat el-hâmâli ou el-
 kâsal bekoûloû hâyda.

„On le dit à quelqu'un qui est indolent et ne veut se déranger à cause de sa grande insouciance et de sa paresse.”

Pour bien comprendre ce proverbe, qui s'applique au fainéant indolent, il faut savoir qu'on laisse toujours en Orient les petits pédoncules des raisins secs adhérer au fruit. Ce n'est qu'en les employant dans le ménage qu'on les nettoie.

Toûl 'eûmrik yâ zëbîba ou fi ṭîzik el-'oûd, Eg. Soc., n° 89.

XLIII.

البيت يلي ما فيه دَخْنَة ما فيه رَحْمَة

El-bêt yalli mâ fîh dàhni mâ fîh ràhmi.

Dans la maison où l'on n'offre pas à fumer, il n'y a pas de compassion.

Insân izâ rāh la'and tănî insân šaḥēbou mā 'abbālou nēfes ou mā gāblou sigāra fa yamidd idou ilā gēbtou ou yisîl el-kîs wa yiloûff sigāra wa yā'tîber šaḥēbou innou ḥasîs wa kalîl er-rāhmi.

Si un homme va chez un autre, son ami, sans que celui-ci lui bourre un nârguilet, il met la main dans sa poche, sort sa blague à tabac et roule une cigarette, tout en considérant son ami comme chiche et peu compatissant.

On sait que les Orientaux fument beaucoup. Les auteurs arabes prétendent que le tabac a été introduit en Orient quelque peu avant le commencement du XVII^{ème} siècle. Ne fut-il pas en usage dans l'Arabie du Sud avant ce temps? J'ai des raisons de le croire. La plante est indigène dans le sud de l'Abysinie. Jusqu'à il y a une quarantaine d'années le nârguilet moderne de verre était inconnu. On se servait alors des gāzi. Nârguile et sîsî sont synonymes et désignent, tantôt tout l'appareil, tantôt le flacon de verre seul. Ces deux mots sont d'importation persane. La partie supérieure du nârguilet s'appelle قَلْب, et le fourneau راس. Le nom de جَوْزَة s'applique à la pipe, lorsque le vase à eau est, soit en vraie noix de coco, soit imité en cuivre, comme à Damas. Elle peut être fixée debout, sur un trépied en métal, avec son tuyau de cuir, nabrig ou narbig, ou bien portée à la main, ayant un tuyau de roseau, قَصْبَة, chez les Bédouins بَرْبُور. Cette dernière forme est encore

très-commune chez les paysans de la Syrie et de l'Égypte, où l'on ne comprend pas bien le mot narguilet ¹⁾. La portion de tabac nécessaire pour une fois est appelée **كُفْس**, en Égypte **قعبيرة**. On dit en Égypte: **املي لي قعبيرة**, et en Syrie: **عبي لي كفس**, bourre-moi une pipe; propr., la quantité qu'il faut pour remplir une pipe (**للتعبير**) ²⁾. Les Syriens disent: **شرب دُحَان** ou **تقن** (turc **قوتن**); les Égyptiens n'emploient que le premier mot. La pipe proprement dite, au tube de bois plus ou moins long, porte les noms de **ماسورة** [Fleischer, Z. D. M. G., XII, p. 334, où l'étymologie en est donnée], **قَصْبَة** et **قَصِيْبَة**, qui véritablement ne désignent que le tuyau. Il faut bien distinguer le toutoun ou doḡān d'avec le toumbak (à Damas toumbāk): le premier sert pour les kaṣbī et pour en faire des cigarettes; le dernier ne s'emploie que pour le narguilet. Les paysans, ne trouvant pas à acheter du toumbak, qui vient de Perse et se vend assez cher, fument le toutoun de leur pays, en le mêlant avec du dībs: **yisroboû toutoun mou-dèbbas**. Les tabacs de Syrie sont excellents. Seulement, depuis que le gouvernement les a fortement imposés, la culture en a sensiblement diminué, au préjudice du Trésor. Les noms de Korānī, Ġebalī et Latḡīye, employés dans le commerce, surtout hors de la Syrie, sont de pure convention. Le district d'el-Kouūra ne saurait guère fournir tout le tabac qui en porte le nom. Les Arabes aiment que le tabac soit fort, ḥāmī, et pétillant, **yisarkit** ou **yil'ab**, ce qu'on produit en fumant la terre avec de la fiente de chèvre. Concernant les idées que les musulmans se font sur l'emploi du tabac, voir les commentaires de Mas'oud ibn Ḥasan el-Ḳanāwī sur **Lamiyat** d'Ibn el-Wardī, p. 32, éd. Caire.

1) La description de Lane à ce sujet n'est pas très-exacte.

2) **عبي لي الابرة**, Eg. = **الضم لي الابرة**, Syr., enfile-moi l'aiguille.

La première chose qu'on offre dans une maison orientale, quelque pauvre qu'elle soit, est le tabac avec le café. Il serait honteux de ne pas satisfaire à cette loi de l'hospitalité. Il est reçu de demander du tabac à une personne, et l'on peut sans façon prendre la blague du premier venu pour se faire une cigarette. En Orient, le tabac n'est et ne doit jamais être refusé. Ne pas en offrir serait une impolitesse dont un Arabe ne voudrait pas se rendre coupable. Voilà pourquoi notre proverbe trouve dans les pays orientaux sa juste, sa vraie signification.

S = Eg.

XLIV.

دُخَانٌ يَغْمِي وَ لَا بَرْدٌ يُضْنِي

Dohhànoun yà'mi wa là bàrdoun youḏni.

Fumée qui aveugle vaut mieux que froid qui rende malade.

J'ai aussi entendu prononcer دُخَانًا et بَرْدًا, ainsi que دُخَانٌ et بَرْدًا. Voir Spitta-Bey, Gramm., p. 147.

Fellâḥ izâ kân gâi minn el-ḥàḵli 'ala-l-bèt bourdân ou sâf el-mâḵdi ḥâmiḍi sâ'al àhlou: „lès mâss mouśa'alîn en-nâr"? taḵoullou mârtoḥ: „minn ed-dohhân, ḥèys innou el-ḥàṭab àḥḍar," wa bigâ-wibhâ hoùwi hàydâ el-mâtal.

„Un paysan, rentrant gelé du champ, trouve le feu de l'âtre éteint et demande à sa famille: „Pourquoi n'avez-vous pas allumé le feu?" La femme lui répond: „A cause de la fumée, parce que le bois est vert." Il répond alors par ce proverbe."

Ce proverbe est la propriété exclusive des paysans, comme nous allons le voir. J'en pris note dans un village, situé sur le

Ġebal es-Şâfi, dans le sud du Liban, et je demandai au paysan qui s'en servit: „Kêf tâ'meloû èntoû fi-š-šiti minn šân el-ḥaṭab, comment faites-vous en hiver pour le bois?" Il me répondit: „ṭâouwîl rôḥak, yâ mō'allimî, te'ḥkîlak koullou minn douḵḵ-douḵḵ las-salâm 'alêk: biougoûd inn et-telg kêtîr 'ândnâ wa el-ḥaṭab ougoûdou ḵalîl minn en-nâdir illazî biḥroḡ minn el-bêt fi šiti el-kêtîr, fa nâḥnâ nîmâouwin el-ḥaṭab minn iyyâm es-şêf ḥattâ yîš'al mâ'nâ ou mēnhâmmilou ḥâmlî 'alâ-d-dâhr âou ḥaml 'alâ-d-dèbi ou net'âzzab kêtîr bitaşḵifou ou taḥṭîbou bil-fâroû'a ḥoušoûšan izâ kânet el-ḵarṭa ṛalîḍa (=ṛalîza) ou âḥsan ḥaṭab 'ândanâ es-sindiyân."

„Aie patience, mon maître, et je te raconterai tout, d'un bout à l'autre: la neige étant abondante chez nous et le bois exigü, il est rare qu'on sorte de la maison pendant les grandes pluies. Nous faisons donc notre provision de bois en été, afin que nous puissions l'allumer, et nous le chargeons en fardeau sur le dos ou sur l'ânesse. Nous peignons beaucoup à abattre les branches et à les couper en morceaux (en bûches) avec la cognée, surtout si le bloc est gros. Le meilleur bois chez nous est le chêne."

طَوَّل رَوْحَكَ, pour دُخَانَ; v. Kitab el-faṣîḥ, p. 36. —, مِنْ دُخَى دُخَى لِّلسَّلَامِ عَلَيْكَ. Cette locution proverbiale, très-usitée par le peuple, signifie mot-à-mot: depuis le bruit qu'on fait, en frappant légèrement à une porte, jusqu'à la salutation: sur toi la paix! En Orient, on ne doit jamais entrer dans une maison sans frapper dans les mains ou à la porte, afin que les femmes puissent avoir le temps de se retirer; cf. Korân, Beyḍ., II, p. 20 et 31. Cela s'observe même chez les chrétiens, et à Damas on ne peut rendre visite sans se faire annoncer d'avance par un domestique. Un poète a dit:

أَخْلِقُوا بَابَكُمْ مَخَافَةً وَإِشْءَ أَلْفِ دُخَى دُخَى وَلَا سَلَامٌ عَلَيْكُمْ [خَفِيفًا]

„fermez-vos portes, par crainte d'un intrigant : mille coups à la porte, mais pas un es-salâ mou 'aleykom," c'est-à-dire: il vaut mieux laisser le monde frapper à votre porte fermée que d'avoir à saluer, en l'ouvrant, un malveillant. M. el-M. Dozy, Suppl., s. v. Burckh., n° 1. Les Kesrouâniens, qui affectionnent beaucoup la désinence en *s*, comme nous le verrons dans un prochain volume, disent **من دُقْ دُش**. Cf. Hafâgî, p. ٢٨, sous **باب**. On sait que c'est ce petit mot qui joua pour el-Halîl, dans la systématisation de la métrique, le même rôle que le lustre du dôme de Pise pour Galilée, dans l'invention du pendule. — Dans la langue vulgaire, on entend par **حِمل** ce qu'on charge sur une bête de somme, une *somme*, tandis que **حَمْلَة** signifie le fardeau qu'on porte sur le dos. V. Laff el-Kimât, p. 58. — Le peuple appelle l'ânesse *dê bi*. C'est bien ainsi qu'on prononce et qu'on écrit [دَبِيَّة], en le distinguant de *dâ bbi* [دَبَّة pour دَابَّة, v. n° 109], monture en général. M. el-M. dit à propos de **دَابَّة : واكثر العامة**; d'après lui, on dirait donc **يخصونها بالأتان ويحفظون الباء**, mais tous les paysans que j'ai consultés exprès à ce sujet m'ont prononcé *dê bi*, en l'appliquant seulement à l'ânesse. Je n'y vois, du reste, que *dâ bi* avec un fort *imâla*, comme dans **دين** et **دان**, n° 35, 56. — **جَمِيع** et **جامع**, n° 35; **عيب** et **عاب**, n° 35, 56. — **قَرْطَة**, cognée dont on se sert pour la coupe du bois. — **سَنْدِيَان**, Gloss. Hab. 23. gros bloc de bois non encore travaillé.

Le froid peut être très-intense en Syrie, surtout dans la Montagne, où les paysans tâchent de leur mieux de s'en garantir. On fait le **مَوْقِدَة** au milieu de la chambre, et on lui ajoute par devant un **مَضْطَبَة**.

Les parois du *mâkdi* sont hautes d'environ 30 centim.; le *harf* a 10 centim. de hauteur. On allume d'abord le bois dans

1) Voir pour la forme le glossaire, s. v..

le mākdi; lorsqu'il est devenu bien incandescent, mata mā gām mar, on le tire dehors sur le maṣṭaba, et on le remplace par d'autre dans le mākdi. Afin de faire sortir la fumée, on ouvre, pour l'hiver, un trou, noukb, „grand comme un ər-rif", au plafond, ce qui n'empêche pas que le bois du plafond ne soit tout-à-fait noir. Les paysans prétendent même que la fumée conserve le bois, qu'ils badigeonnent souvent exprès avec un vernis noir qui le rend tout-à-fait luisant. Aussitôt que l'hiver approche, on ferme soigneusement toutes les ouvertures, ne laissant praticable qu'une seule porte. La chambre étant toujours pleine de fumée, il est impossible d'y rester, si l'on n'y est pas habitué. J'ai vu des paysans au Gēbal el-Kouds ne porter, par une journée d'hiver des plus froides, qu'une seule chemise. Je ne comprends pas comment ils peuvent résister à un froid qui ressemble à celui que dépeint le poète:

وَلَيْلَةٌ قُرَّ يَصْطَلِي الْقَوْسَ رَبُّهَا * وَأَشْهُمَةُ اللَّاتِي بِهَا يَتَنَبَّلُ [طويل]

„dans mainte soirée de gelée d'hiver, le maître se chauffe auprès de son arc et de ses flèches, par lesquelles il fait voir sa valeur." (Mouḥāḍarāt el-oudabā, Vol. II, p. 325, éd. Boûlāk ¹⁾), mais ils répondent comme le Bédouin: „comment ne pourrait supporter le froid celui dont la nourriture est le vent, le flambeau le soleil, et le toit le ciel." C'est à ce point que le gouvernement les a réduits.

En Egypte, où, au moins jusqu'à ces dernières années, le froid était inconnu, ce proverbe n'a pas d'emploi. On y dit seulement: دُخَانُ الْقَرِيبِ يَغِي.

¹⁾ C'est, d'après les Arabes, ce qui a été dit de plus éloquent sur l'intensité du froid.

XLV.

من خلف ما مات

Minn hâllaf mâ mâ t.

Celui qui laisse après lui des fils n'est pas mort.

Insân izâ mâ t wa illou oûlâd şoubyân wa dâi-man yibkoû 'alêh biġi wâhed şâhèbbhom yiķoûl-loûhom: „Àllâ” yèrhamou, ismou bâ'dou hèy”.

„Si un homme meurt laissant des enfants mâles qui le pleurent toujours, un ami à eux vient leur dire: „Que Dieu l'ait dans sa miséricorde; son nom est encore vivant!”

On prononce Àllâ, sans *h*, et Allâh, avec le tafhim. Voir pour la première forme un exemple dans Hâfiz, éd. Brockhaus, n° 109, v. 4. Dans l'exclamation si commune yâllâ!, allons! vite!, je suis porté à voir le دَعْرِى الْجَاهِلِيَّة, comme dans ce vers:

فَعَيْرٌ نَحْنُ عِنْدَ النَّاسِ مِنْكُمْ * إِذَا الدَّاعِي الْمُتَوِّبُ قَالَ يَا [وَأَمْر]

„et nous valons plus que vous auprès du monde, lorsque le crieur qui appelle instamment dit yâ lâ.” Voir Fleischer, Beiträge, V, pp. 65,65. Meyd., I, p. ۳۳۳. Freyt., I, p. 453, l. 9. Par le fréquent emploi, y â est devenu bref, et le l â m a été redoublé: prononciation d'autant plus facile à être adoptée que le peuple y croyait voir le nom d'Allâh. Je n'ai jamais entendu yallâh!, ni yâ Àllâ!, employé dans ce sens.

Mîn hâllif mâ mâ t s, Eg.. Burckhardt, n° 625.

XLVI.

كُول مَا تَشْتَهِي نَفْسَكَ وَالْبِيسَ مَا يَلِيْقُ لِلنَّاسِ

Koul mā tîstahî nèfsak wa ilbis mā yelîķ laěn-nâs
[ou lal-nâs]

Mange selon ton appétit, et habille-toi comme il convient au monde [convenablement].

Insân izâ kân gâi ‘alâ bâlou soûkkar yâkol harroûb? — lâ’! yâkol soûkkar; wa izâ kân gâi ‘alâ hâtrou mougâddara àou maḥlouṭa àou rištâyi, bîyâkol laḥm? — lâ’! — ou el-mâra, izâ libîset rig-gâl mâss lâîķ laěn-nâs, wa bi‘âksou. Mâtalan ânâ, morâni heurr, bèddî ilbis bâdli àou lèffi hâdra, bikoûn lâîķ lin-nâs hàyda?

Si la fantaisie prend à quelqu’un de manger du sucre, est-ce qu’il mangera du caroube? — non! il mangera du sucre; et s’il a envie de mougâddara ou de maḥlouṭa ou de rištâyi, mangera-t-il de la viande? — non! Il ne convient pas pour le monde qu’une femme s’habille en homme, et vice versa. Comme moi, par exemple, qui suis Maronite pur sang, si je voulais [j’allais] mettre un habillement vert ou un turban vert, est-ce que cela serait convenable pour le monde?

On voit bien par cette explication que mon interlocuteur était paysan, habitué aux différentes gourmandises qu’il énumère. Je lui confierai le soin de les décrire lui-même:

1° Mougâddara:

Begîboû el-‘âdas binaķķoûh; minn bâ‘d mā tîshon el-mây bisâķķitoû el-‘âdas fî tângara hâttayîstêwi ou begîboû boûrroul ou biḥeuṭtoûh fâķ el-‘âdas tayîstêwi sâwâ, ou begîboû zèyt ou bâṣal ou bîfromoû el-bâṣal ma‘ ez-zèyt ou bîyeķloûh

‘alâ-n-nâr hâttâ yahmârr fi ʔawâi ou ba‘dên ya-
 heuʔʔouh fâḵ eṭ-ʔabîḥ ou yiḥarrikoûh bil-mouṛ-
 rafi ou yîtrokoû eṭ-ʔângara heûssa [حصة] ḵalîli
 ‘alâ-n-nâr hâttâ tînsaf mâyéton ou biyâkoloûha.

On prend des lentilles, et on les épluche. Lorsque l'eau est chauffée, on met les lentilles dans la casserole [et on les y laisse] jusqu'à ce qu'elles soient cuites. On prend après ~~du~~ bourroul qu'on met sur les lentilles, pour que cela cuise à la fois. Puis, on hache de l'oignon qu'on fait frire au feu dans une poêle jusqu'à ce qu'il devienne rouge; on le met dans la marmite, et l'on remue avec la louche. Sur cela, on laisse la marmite au feu un petit moment, afin que l'eau sèche, et on mange la mou-gaddara.

On dit قلى et قلى, frire. — طراية, ou طراية, est le turc تارة = arabe مقلية, ou مقلية. — طبيح, ou طبخة: ce qu'on cuisine au feu, de n'importe quelle nature. Le dernier mot signifie en outre: mets, plat. Cf.: لا يقال لحمٌ قديرٌ إلا إذا كان معالجا. Fikḥ el-louṛa, p. 9; ‘Anḥouîrî, Kanz en-nâzim, éd. Beyr., p. 106. Le mot طبيح a reçu une acception bizarre en Egypte; on y dit: foulân deh yâkol ʔabîḥ: un tel est maquereau. Dans son sens primitif, il y est remplacé par طعام, [pr. ʔou‘âm]. Des Egyptiens m'ont assuré que ce mot est tellement sale qu'on ne pourrait pas l'employer même en écrivant ¹⁾. On entend souvent les enfants dans les rues lancer des invectives, telles que: yâ ʔabîḥ, yâ ma‘ârras! Excentricité de langage qu'on retrouve dans toutes les langues. — تنجرة = طنجرة.

1) Mr. Spitta-Bey, à qui je montrai ce proverbe au Caire, écrivit cependant à la marge: „ce n'est pas si sale que cela!”

2° Ristâi.

Yiḥeùtṭoû el-‘âdas ‘alâ-n-nâr wa gîboû (= yigî-boû) ṭaḥîn ya‘gînoûh mitl el-ḥoubz ou ba‘dên yi-roukkoûh ou yilouffoûh ou yikaṭṭe‘oûh bis-sekkîn wa yiḥeùtṭoû el-‘agînât ‘alâ farâs ḥâsâb wa yiḥfo-koûhom yâ‘nî yifarridoûhom biasâbî‘hom laḥâttâ yitfâllatoû minn bâ‘ḍhom wa yiḥloṭoûhom ma‘ el-‘âdas wa ba‘dên begîboû kouzbâra wa bâṣal yif-romoûhom wa yikloûhom ma‘ ez-zèyt wa yifarri-roûhom fâk eṭ-ṭabîḥ.

On met les lentilles au feu, et l'on prend de la farine dont on fait une pâte, comme pour le pain. On amincit après cette pâte dont on forme des rouleaux qu'on coupe avec le couteau en petits morceaux. On met ces morceaux de pâte sur une tablette de bois, et on les remue avec les doigts, afin qu'ils se détachent les uns des autres. Ensuite, on prend de la coriandre et de l'oignon hachés qu'on fait frire avec de l'huile et qu'on verse sur le mets qu'on accommode.

رشتة, رشتاية, رشتاة; le Kâmoûs et M. el-M. donnent aussi رشيدية, nom qui est inconnu au peuple. Ibn Baṭ., II, p. 366. C'est le persan رشته, fil, et pourrait se traduire par *tagliarini*, *maccaroni*. Les Persans et les Turcs ont enrichi la cuisine arabe, en elle-même assez pauvre, d'une foule de plats. La désinence ية — s'applique avec prédilection aux noms de mets: لبنية¹⁾: du koubbi avec du lait aigre et du riz; محلبية: lait, dîbs et riz pillé; قهيطلية: lait, sucre et riz; أسنانية, sucrerie, faite de blé, sucre et amande, qu'on envoie aux amis, lorsque l'en-

1) M. el-M. a à tort لبنية. Je fais observer que le second volume de ce dictionnaire n'a pas été corrigé par Seyḥ Nâṣif el-Yâzǧî; il est moins bon que le premier. لبنية peut être grammaticalement juste, mais on ne le dit pas; v. n° 93.

fant commence à faire ses dents; cf. حَنْجَبِيَّة, class., tripe de chameau farcie. — فَرَش, v. n° 124, est la tablette ronde de bois, au bord relevé, où l'on met le pain à envoyer au four, et que les vendeurs de pain, de ka^ck etc. portent sur la tête. طَرَحَة est la planche longue dont se sert le farrân pour y mettre le pain; cf. Wetzstein, o.c., p. 517. — حَفَق, o, veut dire dans le langage des boulangers: travailler la pâte après le pétrissage [ʿa ġ n] pour la rendre plus souple, à l'usage de certaines pâtisseries. Il faut que la pâte retombe par fils [yiḥèy-yiṭ], lorsqu'on la relève avec les mains. Le تَفْرِيد est l'action de saisir les morceaux coupés avec les deux mains, tournées l'une contre l'autre, et de les décoller en les remuant. Ma traduction ne rend qu'imparfaitement ces opérations.

3° Maḥloûṭa.

Yiḥeùṭṭou el-ʿâdas ou el-foûl sâwa wa yegîboû es-soulk ou yifromouh ou yiḥeùṭṭouh biṭ-ṭàngara wa yikàlloû el-bâṣal bizèyt yikfoutouh fâk eṭ-ṭabiḥ laḥàttâ takoûn eṭ-ṭâbḥa istâwet.

On met des lentilles, des fèves et de la blette hachée ensemble dans la casserole. On fait frire de l'oignon dans de l'huile; on le verse sur le mets ¹⁾, et on laisse le tout cuire à point.

Les dictionnaires confondent le سَلَق, *Beta vulgaris*, avec le شَمْدَر (šmandar) ou شَوْنَدَر, betterave rouge; le premier ne pousse qu'en hiver. On dit: شَعْرَه سَلَق بَلْبَن, „il a les cheveux grisonnants”, les comparant au plat si commun des paysans, سَلَق بَلْبَن; v. n° 119. — كَب, o, = كَفَت.

4° Biṣâr.

Yigîboû el-foûl yigriṣouh big-garouṣi ou yiṣîlou

1) Il n'y a pas de mot exact pour rendre مطبوخ = طبيخ = ce qui est cuit, accommodé.

el-konâr minnou ou yisâkkitou el-foûl el-magrouâs
fi mâyt es-souhni ou ya'meloûh mitl el-mougâd-
dara.

On prend des fèves dont on enlève l'écorce en les écrasant dans le moulin à bras. On met ensuite ces fèves écrasées dans de l'eau chaude, et on le fait comme on fait la mougâddara.

Sur بيسار, voir Dozy, Suppl., s. v.; de Goeje, Gl. Geogr., p. 196. — جاروشة, Syr. = رَحَاية, Eg. = مِدْقَة, Haute-Eg.. Il est composé de deux pierres de basalte noir de Haurân dont l'une, ronde, est emboîtée dans l'autre et munie d'un manche par lequel on la fait tourner. La pierre inférieure s'appelle طَبَقَة التَّخْتَا, et la pierre supérieure طَبَقَة الْفُرْقَا. Ces moulins se trouvent dans toutes les maisons des fellâhin et chez les Bédouins. Ils ont conservé leur forme depuis la plus haute antiquité. Haurân a de tout temps été la carrière dont on tire cette pierre volcanique.

5° Koulkâs.

On le coupe en morceaux qu'on fait frire avec des pois chiches et de l'oignon. C'est *Arum colocasia*, L.; v. de Sacy, Relat. de l'Egypte par 'Abdou 'l-Latif, p. 94—98. Décrit dans Hasselqvist, Voyage, publié par Linné, p. 485, et Mokadd., éd. de Goeje, p. ۲۰۴.

Voilà les mets les plus communs des paysans et même des classes plus élevées.

Eg.: koul mâ tištahî nèfsak ou ilbis mâ yâ'gib en-nâs. C'est ainsi que je l'ai entendu. Tanṭ., p. 128, le donne un peu différemment:

كل ما يعجبك والبس ما يعجب الناس

En Syrie, on dit گول et گول, rarement كل. Cette dernière forme est seule usitée en Egypte; cf. n° 118, كَوْن.

Ta'alibî [dans la Gramm. arabe de Roorda, 2 éd., p. ۲۸; 1 éd.,

p. 14] fait citer ce proverbe à Aboû 'Amr ibn el-'Alî sous cette forme :

كل ما تشتهي وألبس ما يشتهي الناس

et il donne des vers qui contiennent le même précepte. [Indication de Mr. de Goeje].

XLVII.

حبيبك من تحبّه و لو كان عبد أسود

Habîbak min taḥeùbbou wa làou kân 'abd àswad.

*Ton ami est celui que tu aimes, quand même il serait
esclave noir.*

Kân fi Şeyda wâḥdi ranîye illhâ [= إليها] arba' dî' [= ضيع] ou ḥams basâtîn, şâfet wâḥed 'attâl ou mâss şâfi ou 'anèh [!] moukassarîn ou mou'ammassîn ou şâret tâḥod minn mâl gâzhâ ou ta'tîh minn fâḵ ḥamsîn alf keurs ou tēḥallî gâzhâ laḥattâ yinâm titl' 'alâ-s-soûtoûḥ ou tîmsî minn sâṭeḥ lasâṭeḥ laḥattâ woûṣeletlabèt maḥboûbhâ, ou 'ârifet eg-gîrân ou ʿen-nâs fîhâ ou goûmlet lâyâlî mesîkoûhâ minn 'ândou wa kâlet laʿen-nâs: „izâ moût biddî âḥodou”, ou 'alâ dîmmat min ḵâl innhâ sâmmet gâzhâ maou-watètou. Fî wâḵthâ kânnet ḥeùbli ou şâret tēwâddî minn atât el-bēt ilâ şaḥèbhâ ou wâḵt illî ḥallafet râḥet la'ândou doûrî minn el-ḥammâm ou ba'd sâb'at iyâm ʿtkâllal 'alèhâ ou aḥâdhâ — ou kamân el-'âssî el-'abd illî kân 'ândak ou hoûwî mabsoûṭ 'ândak ou toûlé' ou râḥ aḥad wâḥdi sâda mitl el-faḥm mouṣâftara ou manâḥîrhâ koûbâr fouṭs ou riḥèthâ zînḥa ou ḥâyda minn moḥâbbètou.

Il y avait à Saydâ une femme riche, propriétaire de quatre villages et de cinq jardins. Elle vit un porte-faix qui n'était pas beau à voir, aux yeux chassieux, affectés de lippitude. Elle l'aima, et se mit à prendre des biens de son mari; elle lui en donna plus de 50,000 piastres. Elle attendait que son mari fût endormi et montait sur les toits pour arriver à la maison de son amant, allant de toit en toit. Les voisins et le monde en eurent connaissance, et bien des fois on la ramenait de chez lui. Elle disait à tous: „Dussé-je mourir, je le prendrai!” Il y a des gens qui prétendent qu'elle tua son mari en lui donnant du poison. A cette époque, elle était enceinte. Elle commença maintenant à envoyer à son ami des effets de la maison. Après son accouchement, elle se rendit chez lui tout droit du bain. Il fit célébrer le mariage religieux, et l'épousa. — Le cuisinier noir qui, tout content, servait chez toi est encore un exemple: il te quitta pour aller épouser une femme noire comme du charbon, lippue, au nez gros et aplati, et puante de graisserrance — et cela par amour!

عَئِيه, mauvaise prononciation pour عَيْنِيه; cf., n° 56. — عَشِي, pl. عَشِيَّة, vient du turc اشجى, cuisinier, et nullement de عشاء, comme le prétendent les philologues orientaux. L'alef est devenu 'ayn en arabe, permutation qui n'est pas rare dans toutes les langues sémitiques: تدشى, Syrio, = تدشع, Jér., = تَجَشَّأ, class., roter; 'élik, gages des soldats, du turc ايلك, mesata; les Arabes y voient leur علق, ration; علق et الك, avaler; فقأ et فقع, crever; عفارم عليك, bravo!, du persan آفرين; طبأ et طبعة, caractère; كعك et كاك, maladie du sabot, et وجع; cf. ان لِّلْسَاعَةِ لِّسًا de [Lane, s. v.]. Ges. Thesaur., II, p. 976. Dozy, Israelit. zu Mekka, p. 150. — مُشَفَّرَةٌ, qui a les lèvres grosses et gonflées comme les noirs. شفطرة, pl. شفاتير, lèvre ainsi faite, supérieure ou

inférieure. On dit à Jérusalem: شلطوفة, pl. شلاطيف. —

شَلَح a aussi, dans certaines contrées, le sens d'*importun*.

Habîbak illi taḥeùbbou wa laou kân 'abd nouîbî, ou dibb, Eg.; et celui-ci: القرد عند أمه غزال: le singe est une gazelle aux yeux de sa mère. Spitta, n° 52. Socin, n° 105. Burton, n° 131. Burckh., n° 227. Tant., p. 121, l. 16. MS Leide, n° 1292a, p. 241, n° 19.

XLVIII.

سَكِرْ بَابَكَ وَأَمِنْ جَارِكَ

Sèkkir bâbak ou âmin gârak

Ferme ta porte et aie confiance en ton voisin.

Iza kân insân kâ'id fî bêt wa mohàllâ el-bâb dâïman maftouh wa koullmâ igâ mârra lâel-bêt yilâkî mafkoûd lâhou rârâd fa âḥka ilâ wâḥed šâḥeb illou wakâllou: „fî goumlat âsyâ mafkoûdi w'ânâ zânin (= طَان = طَانِ) fî gârî,” wa bigâwibou šâḥebou hêk.

Une personne habite une maison dont elle laisse la porte toujours ouverte, et toutes les fois qu'elle rentre, elle trouve que quelque chose est perdu. Elle dit alors à un de ses amis: „il y a plusieurs objets perdus, j'ai des soupçons sur mon voisin.” L'ami lui répond alors ainsi.

سَكِر, fermer, appartient uniquement au dialecte de Syrie et de Palestine, = قفل, Eg.. C'est l'hébreu סגר ou סגר et l'araméen سجر, avec le même sens. Sakkar, Malte. Cf. سجر. L'arabe classique a سكر dans le sens d'*endiguer*. T A. enrégis-

tre **سَكَّرَ** avec sa vieille, bonne signification de fermer sans ajouter que c'est vulgaire. Hafâgî, Šifâ, p. 4, dit à propos de ce verbe: **ثم انه لا يضرّ المعرّب كونه موافقا للفظ عربيّ كسكّر فانه معرّب وان كان عربيّ المادّة بمعنى اغلق قال تعالى سَكَّرَتْ أَبْصَارُنَا (Kor. XV, 15) وللمرآة في كثير الحجاب:**

بوابه مَرَّ المذاق * وبابه ابدا مسكّر — ولا بن نباتة:
يأبى نائما على الطرقي راحت * في هواه وَلَيْسَ يَعْلَمُ رُوحِي [خفيف]
فاتحًا في الكرى فَمَا سَكَّرِيَا * يا له من مسكّر مفتوح
 „Par la vie de mon père! [Etait-il beau,] endormi dans les rues!
 Mon amour pour lui a fait évanouir mon âme sans qu'il le sache. Il ouvrait dans un léger sommeil une bouche de sucre. Etrange! elle était en même temps fermée et ouverte.”

Je supplée **ما اجبلة** pour expliquer les deux accusatifs **نائما** et **فاتحًا**. Il est impossible de rendre en français le **جناس تام** renfermé dans **مسكّر**, qui signifie *sucré* et *fermé*. — **مُخَلِّي** pour **مَفْعَل** [v. n° 49] sont ainsi changés en **مَفْعَل** et **مفاعِل**, lorsqu'ils ont la qualité de noms verbaux adjectifs ou substantifs du temps passé. C'est là notre présent historique. **ليش اذتا مُشْ مرّتب الاوضة اليوم**, pourquoi n'as-tu pas fait la chambre aujourd'hui? **ليش مُشْ مُخَلّاني رُوح لَمَطَرَح**, pourquoi ne m'as-tu laissé aller nulle part? **انا شُفْتِك مُفَرَّق كُتْبِي كُلّها**, je t'ai vu éparpiller tous mes livres. **الامتال إلّي عندنا مُعَلّم**, j'ai fait un signe aux proverbes que nous avons. **نَحْنَا مُعْشّايِن**, *nahná mou'assâîn*, [ou **مُعْشّايِن** pour **مُتَعْشّايِن**], nous avons déjà soupé. **Wagàttou mâ fîs šî illâ wàhed benîâdam šalîbînou fî gemb el-hêt, dak-kîn (= داقين, v. n° 109) fî koûfoûf idèh masâmîr, waḥàttîn (= حاطين, ibid.) taḥt riglèh masâmîr, wa**

mo'allakînou minn ahdâb 'ênêh," je n'y trouvai qu'un homme qu'on avait crucifié au mur: ils lui avaient enfoncé des clous dans les paumes des mains et posé des clous sous les pieds, et ils l'avaient suspendu par les cils des yeux" (v. n° 91). Hòmmî mōḥàḍḍarîn baṭṭîḥa wa nouṣṣ roṭl ḡibni ḥaloûm, „ils avaient préparé un melon d'eau et un demi roṭl de fromage mou." Ces deux exemples, pris dans la grammaire de Mr. Spitta-Bey, p. 357, et rendus en dialecte syrien, contiennent cinq participes actifs qui expriment le présent historique, si souvent employé par le vulgaire. Mais mon savant confrère n'a pas observé que **مُعَلِّقِينَ** et **مُحَضِّرِينَ** sont des **مَفْعُول**, improprement usités pour le **فَاعِل**. Voir: n° 1, 49, 52, 61, et passim. Je ne saurais expliquer ce phénomène grammatical qu'en supposant que le vulgaire veuille exprimer l'idée du passé en la transférant du patient à l'agent, car le **مَفْعُول** (= **مُفَعَّل**, **مُفَاعِل**) est virtuellement ici à la place d'un **فَعْل**. Si, n° 52 et ici, je le traduis par le présent, c'est qu'en arabe le parfait est motivé par **إِذَا**. Pourtant, il y a des cas où cette idée du parfait serait difficile à admettre; p. ex., le premier exemple de n° 49. La règle n'est pas absolue; j'ai quelquefois entendu **مُفَعَّل** et **مُفَاعِل**. Mr. Spitta dit que les formes **مُفَعَّل** [et **مُفَاعِل**] ne se distinguent plus aujourd'hui en Egypte; cela n'est pas tout-à-fait exact pour la Syrie.

Èḵfil bâbak ou âmin laḡârak, Eg., ou: **الباب المقفول**
يُرَدُّ القضا المُسْتَعَجِل. Freyt., III, 1, n° 1379.

XLIX.

قالت لها يا حَمَامَة ما كُنْتِي كِنَّة قالَت لها
كُنْتُ وَأَنْسَيْتِ

Kalètlahâ: yâ hâma mâ koùnti kinni? — Kalèt-
lahâ: kount ou ěnsît

[La belle-fille] lui dit: belle mère! n'as-tu pas été belle-fille
[toi aussi]? — elle répondit: je l'ai été, mais je l'ai oublié.

Wa 'ând oûlâd el-'ârab el-hâma dâïman mou-
lâhaza 'alâ-l-kinni wa mâ betrôh lamâtraḥ ilâ
bimašwarèthâ, wa izâ mâ ḥallâha tērôh ilâ mâ-
traḥ, yâ 'alâ bistân, yâ 'alâ ḥammâm, taḳoult-
lahâ el-kinni: „waḳt yalli koùnti kinni yâ 'meloû
fîkî hêk, mâ iḥalloûki tarôḥi lamâtraḥ.”

Chez les Arabes, la belle-mère surveille toujours sa bru, qui ne
sort jamais sans l'avoir consultée. Si elle ne la laisse aller à
un endroit, la bru lui dit: „Est-ce qu'on agissait de la sorte avec
toi? Ne te laissait-on aller nulle part, lorsque tu étais belle-fille?”

حَمَامَة = belle-mère, mère du mari. Auparavant, on appelait
aussi la mère de la femme, vis-à-vis du mari, ḥama, mais
aujourd'hui le nom de **مَرَأَة عَمِي** est plus commun. **كِنَّة** pour **كِنَّة**,
comme **جَدَّة** p. **جَدَّة**, = belle-fille, vis-à-vis de la mère de son
mari. **صُهْر**, beau-frère, vis-à-vis de toute la famille de sa femme.
Tous les membres de la famille de la femme appellent son mari
صُهْر. Celui-ci dit **عَم** à son beau-père, **ابن عَم** à son beau-
frère, et **بِنْت عَم** à sa belle-soeur. **سِلْف**, frère du mari, vis-à-
vis de la femme; **سِلْفَة**, soeur du mari, sous le même rapport.
عَدِيل, mari de la soeur de la femme. Un paysan chrétien, en
parlant de sa femme, l'appelle **بِنْت عَمِي** ou **حُرْمَتِي**; en lui par-
lant, **يَا مَرَأَة**. Les musulmans se servent du mot collectif **حَرِيم**
(= **مَحْرُوم**). La femme musulmane, parlant de son mari, dit

ابن عتي, de même que la Bédouine. C'est que le beau-père de la femme est appelé **هم**. Cet usage est très-ancien. Déjà Hadîga donna ce nom à Moḥammed. Z. D. M. G., VII, p. 414, l. 11. Meyd., Prov., éd. Boûl., Vol. II, pp. 13, 14. — Ensît = **نسيت** avec un *alef* prosthétique, comme dans enqîf pour **نظيف** = **نظيف**. — **ملاحظه** pour **ملاحظه**; voir n° 48. **صو** **مناظر كل الناس إلى عنده**, il surveille tout le monde chez lui. **حزين حيث أنه مفارق أصحابه**, il est affligé, parce qu'il s'est séparé de ses amis. **انا مش مخاطبك**, je ne te parle pas. **إلى مش معاشر الغربان ما يفهم عليهم**, qui n'a pas fréquenté les Bédouins ne les comprend pas. A Jérusalem j'ai cependant entendu **مفارق** etc. dans ces cas.

Cf. Meyd., éd. Boûlâk, I, p. 4. Freyt., I, p. 10. Socin, n° 238, une partie seulement; ibid., n° 237:

مكتوب على باب الجنة ما غيرها حباية احبت كنة.
Hafâgî, Sifâ, p. 83.

L.

كل جديد اليه لذة أما العتيق مرمر

Koull gedèd illou liddi immâ (amma) ʿel-ʿatîk
mârmâr.

Tout nouveau a ses délices; le vieux, au contraire, est amer.

Mâsalan entî ḥabbèt wâḥdi ou baʿdèn ḥabbèt
rèrḥâ, ḥès innak sébaʿât minn el-aouwalâniye
ou šâret eg-gedîdi ḥeûlwi ou el-ʿatîka mourra
yâʿnî maʿâsslak nefs ʿalèḥâ. Mitēlnâ nâhnâ hân
fi ayyâm es-sîti mnâkol ḥoubz nâsîf minn rēr
dâmi ou mâtâmâ bigî er-rabîʿ mnâkol ḥattâ el-

hourfêš, ou hêk kamân el-ḥêl ou hîye fi-r-rabîc tākôl el-ḡaṣîlî ma tiltifitš laēt-tîbn.

Par exemple, toi, après avoir aimé une femme, tu en aimes une autre, parce que tu es rassasié de la première: la nouvelle est devenue douce et l'ancienne amère; c'est à dire, tu ne la trouves plus appétissante. Il en est de même de nous autres ici: pendant les journées d'hiver nous mangeons du pain sec sans viande, ni autre chose avec, mais lorsque le printemps arrive, nous mangeons même le hourfêš. Les chevaux font de même: lorsqu'ils sont au vert, ils mangent l'escourgeon et ne regardent pas même la paille hachée.

مر = مَر. Les verbes doubles sont très-souvent changés en bilitères doubles dans la langue vulgaire, p. ex.: دَب = دَبَدَب, رَض = رَضِرَض, صَر = صَرَصَر, لَف = لَفَلَف, كَب = كَبَكَب, صَب = صَبَصَب, رَضِرَض, et d'autres à foison. Il faut cependant observer que cette forme vulgaire renferme une مبالغة. — عَاد + مَا = مَا عَشَّ. — خَبَزَ وَدَامَةَ est le contraire de خَبَزَ حَافً. Le mot دَامَةَ est un précope, avec un ة de compensation, du classique إِدَام et désigne tout ce qu'on mange avec le pain. C'est l'italien *companatico* et l'allemand *Zukost*. Les choses liquides ou les mets avec de la sauce, dans lesquels on trempe, غَمَس, le pain, sont appelées غَمَاس ou غَمُوس = class. صَبَغ. V. Beyd, II, p. 3; Mas'oudî, VIII, p. 269. A Jérusalem, on fait entre ces deux mots cette différence que le premier est une seule espèce, le second collectif. Comparez طَارَ pour إِطَار [n° 108] et هَالَة, chez les Bédouins, pour إِهَالَة. Harîrî, D. el-R., p. 11. Il m'a été impossible de savoir quelle herbe est hourfêš.

Cf. Meyd., éd. Bouîlâk, I, p. 147, l. 1. Freyt., II, p. 576; III, I, n° 3674. Socin, n° 435a. كل جديد له لذة والعتيق. Cf. Burton, n° 169. Tant., p. 127. Voir Socin, s. num.. Ms Leide, p. 231, n° 23: عليه السلام....

البيات ياكلون خضرم والأولاد يضرسون

El-beyyât yâkoloûn heûşroum woul-oûlâd
yiḍrasoûn.

*Les pères mangent du raisin vert, et les enfants en ont
les dents agacées.*

Insân izâ kân mougâouwaz ou mârtoû fi-l-mî-
‘âd yâ‘nî el-‘oudr [عدر] wa nâam mà‘hâ wa izâ
heûblet wa kîbir el-wâlâd yiṣîr mà‘ou dâ‘ el-kê-
bîr, wa mâ dâmoû kâ‘id fî-bèlâdou el-mâraḍ ye-
zîd ‘alêh laḥâttâ yirôh ‘alâ-s-Şâm, wa hinâk yâk-
‘eud fi-l-ḥaḍîrî wa mârâdou mâ bezîd walâ yînkaş
ou ḥâdâ mouâkkad ‘ândnâ.

*Si un homme marié approche sa femme pendant qu'elle a
ses menstrues et qu'elle en devienne grosse, l'enfant, lorsqu'il
sera plus grand, sera affligé „du grand mal.” Tant qu'il
reste dans son pays, le mal augmente jusqu'à ce qu'il aille
demeurer à la léproserie de Damas, où sa maladie n'augmente,
ni ne diminue. Cela est un fait chez nous.*

بيات, comme خيات, qui cependant n'est usité que dans le
sens de *soeurs de charité* — ما دَام = ما دَوَم; cf. Wetzstein, Z. D.
M. G., XXII., p. 155. — الداء الكبير est l'éléphantiasis, assez com-
mune en Orient; elle n'est pas à confondre avec „l'éléphan-
tiasis des Arabes,” داء الفيل ou حُضار, aussi appelée „jambe
des Barbades.” Les deux maladies les plus redoutées en Orient
et, disons, les seules qui existassent, jusqu'à ces derniers temps,
parmi les Bédouins, sont la *lèpre* et la *variole*. La première,
„le grand mal,” a classiquement le nom de حُذَام, et est ainsi
décrite dans Fikḥ el-louṛa de Ta‘alibî عِلَّةٌ تُعَقِّنُ
الاعضاء وتُشَيِّبُهَا وتَعَوِّجُهَا وتُبَيِّضُ الصَّوْت وتَمْرُطُ الشَّعْر.

MS de ma coll., p. 67. Les paysans de la Palestine et les Bédouins l'appellent **جُرْطَام**, **جُرْدَام** et **جُرْدَاب**, où je ne vois que **جُذَام** avec un **ر** intercalé, comme dans **شربك** et **شبك**, embrouiller, **عبك**, et **عربك**, embrouiller, Jés., **زق** et **زرق**, se glisser dedans, Jés.; **كعب** et **كعوب** (v. n° 72); **عقب** et **عقوب**. La lèpre légère, à la forme pustuleuse et peu grave, se nomme **بَرَص**. Les personnes affectées de cette maladie sont l'objet de l'horreur générale, ¹⁾ même chez les Bédouins. Il y a à propos de ce mal affreux une croyance qui mérite bien d'être enregistrée, et dont parle l'interprète du proverbe. On prétend que chaque jour, à partir du commencement du **سبيل** (= **ميعاد**) jusqu'au jour du **جماع**, correspond à dix années de la vie de l'enfant. Ainsi, si le **جماع** a eu lieu le quatrième jour des menstrues, l'enfant aura „le grand mal” à l'âge de quarante ans. Cette croyance est tellement enracinée chez le peuple que j'ai trouvé de pauvres lépreux qui maudissaient à grands cris leurs parents, cause de toutes leurs souffrances.

Ce proverbe, également employé par les musulmans, est d'une grande antiquité. Il figure déjà dans Ezéchiel, 18, 2, et Jérem., 31 29, où il est expressément dit que c'est un proverbe, **כִּשְׁלִי**. On ne peut donc pas soutenir que l'origine en soit à chercher dans la Bible; c'est plutôt l'auteur sacré qui s'est servi d'un proverbe populaire basé sur l'observation. L'interpréta-t-on déjà de ce temps-là de la même façon? Cela n'est pas impossible. La maladie en question est ancienne en Orient. Cf. Freytag, Prov., III, I, n° 67, où il faut lire **تَنْقَل** (v. n° 96), et n° 68; cf. Socin, n° 413.

1) L'assertion de Palgrave, Voyage. II, p. 97, est ici inexacte.

صباح الخير يا جاري انت بحالك وانا بحالي

Ṣabāḥ el-ḥēr ya ġārī entī biḥālak waānā biḥālī
Bonjour, voisin! reste chez toi, je resterai chez moi.

Hāllak izā kân el-insân kâ'id fī āḍtou ou ġārou
 moutākkaḥ 'alèh fī ṭālab sèy, wa izā kân 'āndou
 ḥaddā dāīman yīġī la'āndou minn rēr tiklīf yīkoùl-
 lou: „anā māniś 'āīzak fī-l-mārā, rōḥ wa ḥallīnī
 biḥālī”, ou yīkoùllou el-mātal.

*Or, si une personne est assise dans sa chambre et que son
 voisin la dérange en lui demandant quelque chose; ou s'il y a
 chez elle quelqu'un qui la visite souvent sans façon, elle lui dit:
 „je n'ai nullement besoin de toi; va-t'en et laisse-moi tran-
 quille” — en ajoutant le proverbe.*

هَلَقَيْتَ = هذا الوقت. En Palestine, on dit هَلَقَيْتَ, halkêt
 ou halkeyt = هذا الوقت. V. Kremer, Mittelsyrien, p. 144,
 qui écrit halât, par malentendu. Les paysans des alentours de
 Jérusalem ont: هذه الساعة = هَسَع. — مَثَقَل, v. n° 48. — مَنِش
 ou مَنِش:

- | | | |
|-----------|---|---|
| Singular: | { | I. anā māniś 'ārīf, je ne sais.
II. entī mānak ou mānakś 'ārīf, tu ne sais.
III. hoùwī mānouś ou mabou[s] 'ārīf; il ne sait. |
| Pluriel: | { | I. nāḥnā mānnā[s] 'ārīfīn, et en Palestine
nāḥnā māḥnās 'ārīfīn, nous ne savons.
II. entoû mankoûmś, mankoûmś 'ārīfīn, et en
Palestine
entoû mankoûś 'ārīfīn ou mantoûmś ou
mantoûś 'ārīfīn, vous ne savez.
III. hōmme manhōmś ou mähōm[s] 'ārīfīn, ils ne
savent. |

Mr. Fleischer veut (communication verbale) que d'abord on ait dit $m\dot{a}n\dot{i}s = \text{ما} + \text{انا (ني)}$ et que plus tard on ait étendu cette combinaison aux autres personnes. Cela est peut-être plus vrai que ma conjecture: $m\dot{a} + ann + \text{pronom} + s$. Cf. Berggren, p. 98, l. 10. — انا مُش est vulg. transitif de la chose: انا مُش عاز , je n'ai pas besoin de cette maison. On pourrait aussi bien dire ما يعوزني البيت ; v. Lane, s. v., et Ġawālīkī, Haṭa, p. 157. Cf. le même emploi de فات . — بالمرة في المرة , tout-à-fait, et avec la négation, pas du tout; il équivaut à خالص , p. ex.: $\text{el-yām mā šouftou fī-l-mārra}$, ou ḥāliṣ , ou fī-l-mārra ḥāliṣ , je ne l'ai pas du tout vu aujourd'hui. On peut dire هو تيس في المرة , il est tout ce qu'il y a de plus bête.

Spitta, n° 9. Socin, n° 153, dont la traduction revient au même sens. Berggren, s. v. votre. Freytag, III, I, n° 472. MS de Leide, n° 1292a, p. 231, n° 16.

LIII.

كُتِرَ التَّبَعْبُصُ يَخْرِي الْمَيِّتَ

Koutr et-touba'bouš yihārri el-mèyyit.

A force de mettre le doigt dans le du mort, on le fait

Wālad izā kân sītān mā yēhdā ābadan wa dāī-man abouh yīdrobou wa yīgī ġārhom minnsān yehāmih wa ikoùllou: „boukra bihsol minn koutr qārbak.” Izā kân el-mèyyit bihrā minn en-na'ēr kēf eṭ-ṭāyyib! ou koull beniādam illi bitzāyyar āktar minn el-lāzim biq-darb ou el-ahāni bil-āḡir beḡīk mā'ou el-oumoūr ou bin'amā kāl bou ou bitfoš yā'nī bisāmmē' el-hēt.

Un diabolotin d'enfant, qui ne reste jamais tranquille, est toujours battu par son père. Leur voisin vient alors le protéger, et dit au père: „il se sauvera un jour, à force de recevoir de tes coups.” Si le mort rend étant piqué, à plus forte raison le vivant! — De même, tout homme qui est trop tourmenté, par des coups ou un mauvais traitement, se trouve à la fin à bout de patience: il devient hors de lui et file, c'est-à-dire, il déloge sans tambour ni trompette.

بَعَصَ digitum in anum intrudere; même signification que le trilitère **بَعَصَ**. Cf. **شَحَبَر** et **شَحَر**, noircir de suie; **بَحَش** et **بَحَبَش**, v. n° 112, creuser, fouiller; **بَعَر** et **بَعَبَر** rendre, les excréments; etc. On dit: **بَعَبَصْتُ فِي الْبَيْعِ**, je l'ai trompé dans la vente.

Pour qu'on puisse comprendre toute la portée de ce proverbe ordurier, il faut savoir que les musulmans, en lavant leurs morts, réellement accomplissent l'action indiquée, à l'effet de les nettoyer, et ferment non seulement cet endroit, mais aussi toutes les ouvertures du corps avec du coton pour empêcher toute sortie de matières. Cf. es-Sa'ranî, o. c., I, p. 241. Comparez ce proverbe au vers suivant (je ne m'en rappelle pas l'auteur):

عَوَاقِبُ الصَّبْرِ فِيمَا نَالَ بَعْضُهُمْ (بَسِيط)
مَحْمُودَةٌ قُلْتُ أَخْشَى أَنْ تَكْثُرَ يَنِي

„on a dit que les suites de la patience sont à louer; j'ai dit: je crains que cela ne me fasse aller.” Le **تَوْبِيَّة** est ici dans **مَحْمُودَةٌ** qui signifie aussi un laxatif qu'on achète chez les 'attarin.

LIV.

حَصَوَة تَسْنِد خَابِيَة

Hâşwi tîsnid hâbiye.

Petite pierre soutient grande jarre.

Riggâl izâ kân ‘ândou oûlâd şerâr wa ‘ândou kamân wâlad kēbîr bēnâthom ou hoû dâîr baṭṭâl bidoûn sours wa abouh mâss ‘ammâl yilâhḥik maşârîf betkoûllou oûmmou laél-wâlad el-kēbîr: „rôh, îsterîl koull yâm bikoûrs wa ‘în abouk.”

Un homme a de petits enfants, ainsi qu'un enfant grand qui se promène en désœuvré, tandis que son père ne peut suffire aux dépenses. La mère dit alors au grand: „va-t'en travailler à raison d'une piastre par jour, et aide ton père.”

خَابِيَة, proprement „celle qui couvre, qui garde.” C'est, comme جَابِيَة, دَابَّة etc., un صِفَة غَالِبَة; Beyd., II, p. ۱۳۹. Je passerai en revue les ustensiles en terre cuite qu'on rencontre chez les Arabes de nos jours: 1° اَبْرِيق, ou plus souvent بَرِيق, brîk, gargoulette qui porte l'épithète مَذَكَّر, parce qu'elle a le bec, زَنْبُوعَة, بَلْبَلَة, en Palestine زَعْبُوعَة. [Mo'arrab, p. ۱۷, 10; cf. it. bricco]. En buvant, on la tient un peu éloignée de la bouche, qui ne doit pas toucher le bec. Cette manière de boire est appelée en Syrie زَرْزَق ou زَرْكَف, et en Palestine زَعَرَق; 2° نَعَارَة, qui n'a pas de bec, et pour cela nommée مَرْتَنَة. Elle est quelquefois munie de deux anses, دَيْنَتَيْن. On l'appelle aussi شَرْبَة; en Egypte قَلَّة; dans le Hégaz رُبْعِي [c'est ainsi qu'un savant mekkois me l'a écrit]; 3° دَوْرَق, qu'on suspend en voyage à la selle ou au bât, et qu'on descend en été dans le puits pour tenir l'eau fraîche. Synonyme de جَرَّة à Mekka, d'après Laff el-Kimaṭ, p. 18, et de قَلَّة, d'après ibn Baṭ., I, p. 319; du per-

san **دورة**; cf. Mo'arrab, p. ٩٤, 32; 4° **جَرَّة**, jarre servant pour l'eau, le beurre, le miel etc. Les musulmans de Beyrouût et de Damas l'appellent à tort **حَقِي**. Lorsqu'elle est plus grande, on lui donne en Syrie le nom de **مَجْجُوز**; 5° **مَنْشَل**, plus petite que la jarre; à Beyrouût **دَوِيك**; 6° **بَرَادَة**, le plus souvent en verre et couverte d'une clisse, ayant en dedans un tube en verre pour y mettre de la glace; se fabrique à Damas. Le nom ancien est **كَرَّاز**; Dozy, Gloss. esp., p. 87; 8° **خَابِيَة**, le plus grand de tous; en Palestine **زِير**, mot peu connu en Syrie. On y met surtout la victuaille; 9° **كُورَة**, kouwara; les paysans appellent ainsi une colonne tronquée et creuse, à hauteur de poitrine, construite de paille hachée et de **تراب اصفر**, tantôt adhérente au sol, tantôt transportable, dans laquelle on met le blé, la farine etc. Elle a à la base un trou, **ثُقْب**, par où on sort le contenu. On applique aussi ce nom à une construction isolée dans la chambre, également de paille et de boue, servant à y garder les provisions. V. Gloss. Hab., p. 41. — **عَيْن**, v. n° 7.

نَوَايَة تَسْنِد الزِير, un noyau de datte étaye le zir, Eg.. MS de Leide, n° 1292a, p. 223, n° 53: **خَابِيَة قَنْطَارِيَة**, jarre contenant cent livres.

LV.

يَقْعُد مَا بَيْنَ الْكُرْسِيِّ وَالْدَايَةِ

Yàk'eud mâ bën el-koùrsi ou ed-dâyi (ou dâi)

Il est (assis) entre la chaise et la sage-femme.

Wa en-niswân bass bekoùlou hâyda el-màtal.

1) Cf. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 516, qui dit: „remplie (la jarre), les paysannes la portent toujours sur l'épaule, et vide, sur la tête.” Mon observation est qu'on la porte presque toujours sur la tête, rarement sur l'épaule, quelquefois sur la hanche.

Iza kân heürmi bêtîgi la'ând heürmi tâni wa mâ'ha wâlad yikoûn 'oûmrou tlât arba' sênin wa yikoûn yîmsî wa dâïman yâ'keud fî hoqn oûmmou âou bën en-niswân illi genb oûmmou taçoûllou oûmmou: „rôh, il'ab âhsan mâ innak hâsir hâlak hânî,” wa taçoûl el-mâtal. Wa en-nêfsâ waqt illi tâ'keud 'alâ-êl-koûrsî wa bigî et-telk, têsîr te'âyyit: „dâhikoum, yâ dâhri,” hâttâ tâ'tî ma'in lahâttâ yînzal el-wâlad kawâm.

Il n'y a que les femmes qui se servent de ce proverbe. Si une femme rend visite à une autre, amenant avec elle un enfant d'environ 3 à 4 quatre ans sachant marcher et qui reste toujours sur les genoux de sa mère ou après les femmes qui sont à côté d'elle, elle lui dit: „va-t'en jouer plutôt que de te fourrer ici,” en se servant du proverbe. — La femme en couches, lorsque, assise sur la chaise puerpérale, elle est prise des douleurs de l'enfantement, crie: „mon dos, je vous supplie!”, afin d'aider à la sortie rapide de l'enfant.

كُرسى الولادة; voir Lane, o. c., III, p. 136. — يعقد pour يقعد, transposition très-fréquente de ق et ع, surtout dans ce mot. Cf. Dozy, Gloss. esp., pp. 25, 43. — احسن ما ان; v. n° 30. — طلق pour طلق, douleurs de la parturition. Foulâni 'a m m tîtlak, une telle est prise des douleurs etc. Le sens primitif de ce verbe est *délier* la jambe du chameau pliée en deux, [vulg. عَقْل × فَي]. La femme enceinte est comme si elle était liée; cf. حَبَلِي et حَبَل, serrer avec la corde; ent-binden, allem., et för-lossa, suédois, accoucher.

S. = E.

LVI.

الْأَجْرُ مَا تَدُبُّ إِلَّا مَطْرَحُ مَا تَحُبُّ

El-igr mâ tadoùbb illâ màṭrah mâ taḥeùbb.

Le pied ne bat que l'endroit qui lui va.

Es-šabb izâ kân beḥeùbb wâḥdi ou betsoùfou wâḥdi tânî ou betkoùllou: „lêš mâ tîgî la‘ândnâ”? wa bigâwib hoùwî: „ânâ mâ beròḥ la‘ând ḥaddâ ḥattâ walâ ‘and bêt ḥèyyî,” betròddlou ḥiyâ: „ěšmâ‘nî betròḥ la‘ând foulâni? oũmbèyyan ‘alêk ṣaḥîḥ el-mâtal illî bekoûl: „el-igr etc.”

Un jeune homme aime une femme. Un autre le voit et lui dit: „Pourquoi ne viens-tu pas chez nous?”. Il répond: „Je ne vais chez personne, pas même chez mon frère.” Elle riposte alors: „Pourquoi vas-tu donc chez une telle? Il paraît qu'à ton égard est vrai le proverbe qui dit: „le pied etc.”

Je transcris tadoùbb, faute de mieux, ne pouvant rendre l'إِشْمَام avec lequel le د est prononcé. Il y a pour la prononciation de l'arabe deux choses fort importantes, voire essentielles, à observer, mais dont nos savants européens ne s'occupent que bien peu, ce sont l'Imâla et l'Ísmâm. Elles font partie intégrante de la langue arabe et peuvent se constater partout où celle-ci est parlée. Pour l'Imâla, nous possédons le livre assez bon de Grünert; l'Ísmâm y est également traité, mais très-brièvement, et c'est toujours à Mr. Fleischër qu'il faut avoir recours pour en savoir plus long; Beiträge, II, II, pp. 319, 320. Seulement, je ne saurais admettre l'identification qu'établit notre vénérable maître entre le ù allemand et le son hybride de *i* et *ou* (u) auquel on donne le nom d'Ísmâm. Cet ù (u français) n'existe pas en arabe. La conclusion que je tire

des auteurs cités par Mr. Fleischer est celle-ci: de même que l'alef dans **جَائِر** et **كَافِر** doit se prononcer avec le son intermédiaire entre *a* et *i* (ce qui correspond on ne peut mieux au suédois *ä*, ou au français *ai*) ¹⁾, de même le wâ ou dans **بُرْع** et **قُرْل** sont à prononcer avec le son intermédiaire entre *ou* et *i*. Or, ce son est plutôt celui que nous trouvons dans l'anglais *suddenly* et le hollandais *dun* (mince). Je ne connais pas de langue européenne qui offre un son correspondant exactement à l'Ismâm arabe. La prononciation arabe ne s'enseigne pas; il faut l'entendre de la bouche des Arabes pour la comprendre; et encore l'oreille européenne, même des arabisants, n'est-elle pas assez fine en général pour saisir les intonations si délicates de la langue arabe. Ainsi, a-t-on bien constaté qu'il y a, dans l'Imâla et dans l'Ismâm, toute une gamme de nuances, selon que la prononciation se rapproche plus de *a* ou de *i*, de *i* ou de *ou*? C'est pourtant le cas. Bâb, p. ex., a en Syrie un imâla superbe, mais à Jérusalem cet â n'est plus si large, si accentué, et ne saurait être exactement rendu par notre â suédois; il disparaît complètement au Caire, où l'on dit bâb. De même, le mot **دُنْيَا**, p. ex., nous offre des variations d'Ismâm selon les différentes localités, les différents individus même, sans toutefois descendre jusqu'à devenir *u* (*ü*). J'avoue ma complète incapacité de traiter par écrit une matière de cette nature. Vulgairement, le moḍâre^c de tous les verbes doubles, qui classiquement l'ont en O ou en I, selon qu'ils sont transitifs ou intransitifs, *peuvent* recevoir l'Ismâm ²⁾.

Le classique **دَب** est devenu, quant au sens, le bilitère double vulgaire **دَبْدَب**, ramper; cf. n° 50. — **ثَانِي** pour **ثَانِي**; v.

1) P. ex.: **كَاسِي**, dur., et *raisse*.

2) J'adopterai pour les autres volumes un signe spécial pour rendre l'Ismâm.

n° 42. — **اشْتَعْنِي**, ou **اشْبَعْنِي**, équivaut à **اي شي المعنى**, che cosa significa? — **إَجْر** pour **رَجُل**, peu employé en Syrie et en Palestine; cf. Dillman, Lex. Ethiop., s. v. *agr*.

Le duel de **إَجْر** est **إَجْرَيْن**, *igrên*, ou **إَجْرَتَيْن**, *igértên*. Les deux formes sont usitées avec les pronoms personnels, avec la différence que la première perd le ن et que la seconde le garde. Ainsi on dit: *igrêk*, mais *igértênak*; *igrèyi* [*igrèyyi*] ou *igértênî touga'oûnî*, les pieds me font mal.

Le pluriel, perdu dans la langue vulgaire, est remplacé par **إَجْرَيْن**; p. ex.: **إَجْرَيْن الْعَسْكَر حَافِيَيْن**, *igrên el-'àskar hâfiîn*, les pieds des soldats sont nus. *igrên el-oûlâd raîsîn bil-wahl*, les pieds des enfants sont enfoncés dans la boue. C'est qu'on pense aux deux pieds de chaque individu; mais on dit également *hams igrên* etc.

Le duel des noms qui désignent un membre double du corps perd le ن, lorsqu'il lui est annexé un pronom personnel, ce qui pour d'autres mots **مضافة** n'a jamais lieu.

'*Àyn*, œil, ou 'ên; duel: '*aynên* ('ênên) ou '*ayntên*. '*Aynêk*, tes yeux, mais '*ayntênak*.

Dênî, oreille [**دَيْنَة**; Palestine: **دان**; voir n° 35, 44]; duel: *dînên* [**دَيْنِين**] ou *dêntên*.

Dînêk, mais *dêntênak*.

Îd, main; duel: *îdên* ou *îdtên*. *Îdêk*, mais *îdtênak*.

Il ressort de cet aperçu que le ن ne tombe pas dans le nom d'unité. La raison de la chute du ن dans ces quatre mots est l'usage fréquent qu'on en fait, de façon que les formes classiques se sont stéréotypées et, comme telles, incorporées à la langue vulgaire. Cette remarque s'applique également au dialecte égyptien. Voir la grammaire de Spitta-Bey, p. 154. Le pluriel de '*ayn*, *dênî* et *îd* est '*aynên*, *dînên* et *îdên*, avec la même observation que pour *igr*. Le pluriel régulier de

يد est bien usité quelquefois (v. n° 46), mais celui de **عين** paraît un peu étrange au vulgaire. **نقبل أياديك** est une locution plutôt classique. On répond à celui qui donne quelque chose: **سَلِّم دَيَّاتَكَ**, sèllim deyyàtak, „que Dieu conserve tes mains!” et à Jérusalem on dit même: **سَلِّم لِي هَدَيَّاتِ وَ هَلْجَرَيَّاتِ** „que Dieu conserve ces mains et ces pieds!” (**لي** est ici emphatique), ce qui n'est que le pluriel du duel.

S. = Eg.

LVII.

يا قحبة يا زُطِيَّة شيلي الي فيكي وتاخطي في

Ya kàḥba, yà zoutṭiye, sîlî illi fikî wa taḥeùtṭî
fiî [ou fiyî].

Grue impudente! tu ôtes ce qui est en toi, et tu le places en moi!
[C'est-à-dire, tu m'attribues tes qualités.]

Izâ kân wâḥdi ḥeurra ou wâḥdi bâd'a 'ammâl
yitnâkarou fa el-kàḥbi touwâbbih el-ḥeurra wa
toubahdilha bikâlâm safih fa el-ḥeurra mâ bêtèk-
dir teròddla [ترد لها] mitlou wa betkoùlla hàydâ.

Deux femmes, l'une honnête et l'autre cocotte, sont en train de se prendre de bec entre elles. La grue lance des reproches à la femme honnête et l'injurie par des paroles insolentes sans que celle-ci soit à même de lui rendre la pareille; elle lui répond seulement cela.

Proverbe de femmes. L'une se croit plus vertueuse que l'autre, tandis qu'elle est de la pire espèce, et reçoit à sa profession de vertu la réponse assez verte de l'autre.

صار تسمية البغي المكتسبة بالفجور قحبة حقيقة: قحبة

وانما القُحَّاب السُّعال وكانهم اذا ارادوا ان يَكْنُوا عَنْ ذَنْت
وتكسبت بالفجور قالوا قحبت اي سعلت لانها اذا ارادت
احدا يراها سعلت له وقيل القحَّاب فساد في الجوف. Ibn
Hilal, Kitāb es-ṣana'ateyn, MS Tripol., p. 28. Cf. el-Hafāgi, Šifā,
p. 144. Nawawī, Raouda, p. 86. Comm. sur el-Moutanabbī par
'Akbarī, éd. Caire, II, p. 145, l. 22. — زَط est le nom donné aux
bohémiens en Syrie et en Palestine. Wetzstein, Markt, p. 482.
On les appelle aussi قَوَر ou مُطْرِبِينَ, parce que leur métier est
d'égayer le peuple par leur musique et leur danse. Une زَطِيَّة,
aussi légère que belle, est devenue synonyme de بَادِعَة, ou
قَصَبَة, comme زَطِي l'est de مَبْحُون, cynéde; voir Fleischer,
Beiträge I, p. 112. زَط vient du persan, جَت [d'où aussi *Gitano*].
Fleischer, Z. D. M. G., III, p. 326.

Le proverbe est un peu écorché: on devrait dire تَشِيلِي. A
Alexandrie, j'ai entendu ces deux variantes tout aussi propres:
yā farḥa, yā ḵoulaṭiye, šilī illī fīkī tegībī fīl, et
kāllim el-ḵāḥba tedhīk [تَدْمِيك, te chicane, t'injurie]
ou tegīb illī fīhā fīk. Spitta, n° 223.

LVIII.

أُحِبُّكَ يَا أَسْوَارِي مِثْلَ زُنْدِي لَاءَ

Aḥūbbak, yā aswārī, mitl zindī, laʾ.

Je t'aime, mon bracelet! — comme mon poignet, non.

Wāḥdi šan'a ḵā'idi fī bēt, wa fī bēt mou'allimā
fih wālad šerīr wa ikoûn gemīl, wa illā ḥey ya-
koûn antīka ou biġl la'andā wa bitkoûn ḥāmīli
ibn mou'allimā wa aḥouhā wāḵif gemb minnā,

toùmrouk wâḥdi rafikètha betkoùlla: „betḥeùbbi ibn mou‘allimtik àktar willa ḥèy[y]ik aktar?” wa betḡawibḥa bil-màtal.

Une domestique sert dans une maison dont la maîtresse a un petit enfant qui est joli. Elle a [elle-même] un frère qui est vilain. Celui-ci vient chez elle, pendant qu'elle porte l'enfant de sa maîtresse, et reste debout à côté d'elle. Une amie passe et lui dit: „Lequel aimes-tu le plus, du fils de ta maîtresse ou de ton frère”? Elle répond alors par ce proverbe.

أسوار pour سوار; v. Kitâb el-faṣiḥ, p. ۲۷. Les paysannes disent ذملج. Leurs bracelets, pour la plupart en verre, sont fabriqués à Hébron; v. Viaggio di Frescobaldi, p. 25. — زند, pour زند, désigne aussi tout le bras. — صانعة. La voyelle de la troisième lettre de la forme فاعلة des verbes فع disparaît tout-à-fait: bâr‘a, habile; wâḡ‘a, tombante. — Antika est l’italien antica, d’abord appliqué aux objets trouvés dans la terre, et puis à une personne *vilaine*, ou *vieille* et *vilaine* en même temps. Les savants orientaux le considèrent naturellement comme un تحريف de عتيق, qui, par hasard, a une signification rapprochée.

S = Eg.. Cf. Socin, n° 51.

LIX.

يا أغور شِدَّ على الاعور قال آءُ سِبيدي أنت هُءُ

Yâ à‘war! sídd ‘alâ-l-‘àwar! ḡallahou: Sîdî
èntî? heu².

Hé! le borgne! Selle la bête borgne! — il lui dit: es-tu mon maître, toi? — ma foi, non!

Aṣl hal-màtal innou ḡân wâḥed moü‘állim à‘war

wa el-ḥaṣān bētā'ou à'war wa 'ābdou kamān à'war
wa inkāhar el-'abd minn kalāmou el-ḳāsi ou hoûwā
à'war bizātoû ou gāwabou hēki. — Wa fih kamān
sarḥ tānī: izā kānou etnēn kamārgīyi bil'aboû fi-l-
ḳoumār wa wāḥed youwābbih et-tānī 'alā-l-leû'-
eûb (لُعْب) ḥattā bibāṭṭilon ou bigāwibou: „soûf
ḥālak èntā; māss 'ammāl tīl'ab? yā à'war etc.”

L'origine de ce proverbe est celle-ci: un maître qui était borgne avait un cheval qui était borgne, et son esclave était également borgne. Le langage dur du maître, borgne lui-même, fit prendre la mouche à l'esclave, qui lui dit cela. — Il y a encore une autre explication (application): deux joueurs sont occupés à jouer à un jeu de hasard; l'un d'eux fait à ce propos des reproches à l'autre, afin qu'il quitte le jeu; celui-ci répond alors: „Regarde-toi, toi-même! Est-ce que tu ne joues pas, toi? Hé! le borgne! etc.”

Les esclaves appellent toujours leur maître سيدي et leur maîtresse ستي; v. Ġawālīḳī, p. 133. — هَيْدَ عَلَى; classiquement on dit aussi هَيْدَ الدَّابَّةِ, comme dans ce vers:

هَدُّوا الْبَطِيَّ عَلَى دَلِيلٍ دَائِبٍ [كامل]

„ils attachèrent les selles sur les chameaux [pour s'acheminer] avec un guide qui poussait toujours en avant; Lane, s. v. دليل. 'Antara, Mo'allaka, Arnold, p. 141, v. ٥٢. Lamīyat el-'arab, vers 2. Ḥamāsa, p. 790, dern. ligne. Six Diw., Nābiḡa, p. ٢٣, l. 14.

Le dernier mot du proverbe est une onomatopée que j'ai transcrite de mon mieux. On en aura le son exact, si l'on écrit هَيْ, en prononçant le ḳāf comme hamza. On se sert de cette interjection pour désigner un refus, une négation, en faisant avec la tête un mouvement en arrière.

Cf. Freyt., III, 1, n° 2208:

وكيف يُعَيِّرُ الْأَعْوَرُ مَنْ هُوَ أَعْوَرُ

LX.

طَب الْجَرَّةَ عَلَى نَمِّهَا تَطْلَعُ الْبِنْتُ لِأُمِّهَا

Toubb eg-garra 'alâ toùmma tiṭla' el-bint
laoumma.

Renverse la jarre sur son orifice: la fille ressemblera à sa mère.

Mata ma kân el-insân mougaouwaz wâḥdi ou martou 'âtîli mâ'ou, ya 'âibi, ya fâgîri, blâki hammou ilâ gârtou betkoùllou hiya: „soûf oùmma mitla bitamâm.” Wâ insân iza râd blâddou yâḥḥodlou bint bitgaouwâzha wa faz'ân minnâ inn tiṭla' 'âtîli takoùllou en-nâs: „soûf oùmma âdâmiye ou hiya tiṭla' 'alâ hâsëb tourbâyètha.

Lorsqu'un homme a épousé une femme qui lui fait des misères, soit d'infidélité, soit de querelles, il s'en plaint à une voisine, en lui confiant ses peines, et elle répond: „Vois un peu sa mère: elle est comme elle, ni plus, ni moins”; — et si un homme a l'intention d'épouser une demoiselle, tout en craignant qu'elle ne devienne mauvaise après, le monde lui dit: „Regarde sa mère qui est bien élevée: sa fille sera selon l'éducation qu'elle lui donne (qui nécessairement est bonne).”

طَب, renverser de façon que ce qui était en haut vienne en bas = class. نَكَت. طَبَّ, couched sur le ventre, contr. de طَبَّ الْفَرِيقُ حَتَّى قَيَّرَلَ النَّيِّ مِنْ تَمَّة. نام سَطَح, renverse le noyé, afin que l'eau descende par sa bouche. طَبَّ الشَّخْشُور, renverse la barque, afin que l'eau s'en aille. طَبَّ تَارُوحَ النَّيِّ, mets un plat (contr. de صَحْنٌ مُصْفَلَمٌ قَرُوقُ الْأَكْلِ أَحْسَنُ مَا قَيَّرَدُ) sur le manger, afin qu'il ne se refroidisse pas; v. p. 124, l. 18. طَبَّ chez les Bédouins = وصل; cf. n° 141. — Il n'y pas dans l'arabe vulgaire un verbe qui soit plus employé que طَلَعَ;

voici quelques-unes de ses nombreuses acceptions : **طلع (الى) برا**, *ṭoûlî' (ilâ) bârrâ*, il est sorti; **طلع الريح**, *ṭoûlî'â er-rîh*, le vent s'est levé; **طلع ثلاث قروش من شاني**, *ṭoûlî' tlât kouroûs minn šâni*, il m'en est revenu 3 piastres; **البي ما بيّعرف ابنه كيف بدّه يطلع**, *el-bey mâ biy'ârif ibnou kêf biddou yîṭla'*, le père ne sait comment son fils réussira; **طلع على الدار**, *ṭoûlî' 'alâ-d-dâr*, il monta à la maison; **طلع في حقي مُش طيب**, il s'est montré à la fin mauvais à mon égard. On voit par ces exemples que **طلع** renferme l'idée de *résulter*; c'est ainsi que nous disons: ta part montera à 100 francs, **يطلع حُصّتك مِئّة**. Voir Spitta-Bey, Contes populaires, Glossaire, s. v..

Eḥbaṭ el-gàrra etc., Eg.. En général, **جرّة** est en Egypte remplacé par **بلاصة** ou **مَحَلّة**. Burton, n°. 15.

LXI

ابنك أنت متلك أنت

İbnak ent mîtlak ent.

Ton fils est comme toi.

Tà'rif kèf: mitl şouhrî moudâssar bêtou ḥamst-
'àsar sinnî, lâ 'oulm wa lâ ḥâbar, fa ibnou fî ri-
yâbou ta'allam el-ḥamâr mitlou wa ḥâsal minn
bâlad ilâ bâlad, wa waḳt illî šâfnî bèyyou sa'âlnî
'ann ibnou, wa ḳâl wâḥed minn bâladîtou gêm-
bou: „hoûwî ḳamârgî mîtlak: ibnak ent mîtlak ent.”

Sais-tu comment (en est l'explication)! — c'est comme mon

beau-frère qui depuis quinze ans a quitté sa maison sans qu'on sache rien de lui et sans qu'il ait donné de ses nouvelles. Son fils, pendant son absence, apprit à jouer comme lui, et se sauva, en errant de ville en ville. Lorsque son père me vit, il me demanda des nouvelles de son fils. Un de ses compatriotes, à côté de lui, dit alors: „Il est joueur comme toi: ton fils est comme toi.”

مدشر, v. n° 48, — بلدِّي, compatriote, pays, pl. بِلْدِيَّة, ou بِلْدِيَّات, mais il y a aussi la forme بَلَدِيَّة, de la même catégorie que قُرْبِيَّة غُرْبِيَّة, correspondant exactement au mot *compaesanaggio* que j'entendis dire une fois à un paysan de la *montagna pistojese*; allem. *Landsmannschaft*. Voilà pourquoi on peut dire: hoùwî bäladîtî, il est mon compatriote, et hòmmâ bäladîtî, ils sont mes compatriotes.

ما كان في الأباء يكون في الأبناء, mâ kân fi-l-abâ'î yakoùn fi-l-abnâ'î, Eg.. Soc., n° 527.

XLII.

شمسة شباط تخلي الرأس مثل المِخْبَاط

Sâmsat sbât tehällî er-râs mitl el-mouhbât.
Le soleil de février vous fait sentir la tête comme si elle était frappée avec le battoir.

Wâlad izâ kân nâïm bisâms minn 'ouzm. (عُظْم)
es-sâms illî fi sbât yoûga'ou râsou, bërôh la'ând
oùmmou wa yiskîlâ minn wâga' râsou takoùllou:
„fên kount nâïm, yâ bâ'dî?” ikoùlla: „fi sâms,”
ou tegâwib hiyî el-mâtal.

Si un enfant dort au soleil au mois de février, lorsque le soleil est fort, la tête lui fait mal. Il va chez sa mère se plaindre de son mal de tête. Elle lui dit: „Où dormais-tu, chéri?” Il lui répond: „Au soleil.” Elle réplique alors par le proverbe.

مُخْبَط: 1° le battoir du teinturier; 2° le morceau de bois rond, à manche, avec lequel on remue le dîbs dans le halkîni; 3° l'instrument avec lequel les maçons battent le béton. — **يَا بَعْدِي**; la locution pleine est: **بَقِيَتْ بَعْدِي يَا وَلَدِي**, que tu puisses me survivre, mon enfant! Hafaġi, Šifa, p. ۳۴, l. 15, dit, après avoir donné l'accentuation de ce mot: **بعد** „comme **كبعد** المضافة لياء المتكلم بمعنى يا صاحبي avec la première personne du pronom suffixe personnel, dans le sens de: mon ami!” Les femmes surtout disent: **(يا) تقبرني**, que tu puisses m'enterrer! c'est-à-dire: chéri! ange! etc.

LXIII.

لَبِّسِ الْعُودَ بِجُودٍ

Làbbis el 'oûd bigoûd.

Habille le bâton de générosité.

Ce proverbe est intimement lié à celui-ci:

مَا زَيَّنْتَنِي لَا أُمِّي وَلَا بَيْ إِلَّا التِّيَابَ إِلَيَّ عَلَيَّ

Mâ zeyyanètni lâ oûmmi wa lâ bèyyi illâ et-tiyâb illi 'alèyyi.

Ce ne sont ni ma mère, ni mon père qui m'ont orné, mais les habits que je porte.

Beḡoûloû el-aouwalàni izâ kân wâḡed bèsi' eṣ-

şûra ou lâbis awâ'î kwâyîsi bekoûn mârik fi mâtraḥ bešoûfoûh etnèn wa biyèḥkoû ma' bâ'ḍoû-hom: „foulân kân mâss sâfi ou el-yâm şar gemîl,” ou ikoûloû labâ'ḍihom el-mâtal, bismâ'hom hoûweh wa bigâwibhom bil-mâtal et-tâni.

Un homme qui est laid, mais portant de beaux habits, passe par un endroit où deux individus le voient. Ceux-ci se disent entre eux: „Un tel n'était pas joli (à voir), et aujourd'hui il s'est fait beau,” en ajoutant le premier proverbe. Lui les entend et répond par le second proverbe.

Les Arabes appliquent souvent ce proverbe, par envie, aux dames européennes, dont la démarche élastique et la tournure élégante font crever de dépit la femme levantine ou arabe, qui, dans ses habits européens, ressemble à un tonneau roulant, tandis que, mise à l'arabe, elle a encore des charmes.

S = Eg., où il y a aussi celui-ci :

لَيْسَ الْبُرْصَةُ تَبْقَى عُرُوسَةً

Habille le roseau, et il devient (comme) une nouvelle mariée.
Spitta, n° 275.

LXIV.

صَابِحَ الْقَوْمِ وَلَا تَمَسِيهِمْ

Şâbiḥ el-kâm wa lâ tēmâsihom.

Va chez les gens le matin, et non pas le soir.

Insân izâ kânlou maşârî 'and insân tâni ou mâss fâḍî fi-n-nahâr yiròḥ yiṭâlibou fî-d-darâhim, fa izoûrou bisâhra liâgêl ṭâlab ḥâḳḳou, fa igâwi-

bou: „ânâ illî doukkân fî-s-soûk, oùbka ta‘à la-
à‘ndî boùkra fî bàhr en-nahâr”, wa ikoùllou el-
mâtal.

Un individu a une créance chez un autre, mais, n'étant pas libre le jour pour aller lui réclamer son argent, il le visite le soir pour lui demander ce qui lui est dû. Celui-ci lui répond alors: „J'ai une boutique au marché, viens donc me voir demain dans la journée”, et ajoute le proverbe.

ماسى et صابح; formes à enregistrer, manquant dans les dictionnaires ¹⁾. — للتاكيد est أَبْقَى; p. ex.: oùbka tegîblî el-kitâb boùkra, n'oublie pas de m'apporter le livre demain; oùbka ‘ândak hattâ îgî, tu resteras là où tu es jusqu'à ce que je vienne; oùbki gîbî eş-şahn, apporte donc l'assiette (à une femme); izâ rôhtoû ibkoû irkaboû hamîr, si vous allez, vous devez prendre des ânes. — Le vulgaire dit à un homme: تعال, تعال, تعال et تعالي. La dernière forme, également employée pour une femme, est une faute répandue partout. Le masculin doit être تعال et le féminin تعالي. Laff el-kimât, p. 190. M. el-M., s. v. Gawalikî, Haṭa, p. 148. تعالي, pourtant, se rencontre dans le vers pour le féminin, comme dans ce bêt d'un fameux poème d'Aboû Firâs el-Hamdânî:

ايا جارتنا ما أنصفَ الدَّهْرُ بَيْنَنَا [طويل]
تعالي أقاسمك ألهموم تعالي

„Ô voisine! le sort n'a pas été juste envers nous. Viens ici, afin que je te donne une part de mes soucis, viens!” MS de ma coll.. Ahlwardt, Halef el-Aḥmar, p. 103. El-Hafâgi, s. v., dit:

قال ابن هشام وكسرُها لحنٌ كما تستعمله العوام ولحن

1) Je vois que Dozy les a enregistrées dans ce sens.

أبا فراس في شعره المشهور: **تعالى الخ و لذا صحت التورية**
في قول الآخر: أيها النفر عني - حسبك الله تعالى

Ce **تورية** est assez joli. Hafāgi, qui sur le mot en question a une discussion intéressante, ajoute avec raison: **وما زعموه من اللحن ليس كما قالوا فاته سيع وقري بـ و أبو فراس ثقة ممن يجعل ما يقوله بمنزلة ما يرويه شاهد**. Mr. Ahlwardt, d'ordinaire traducteur si exact et si critique, rend ici **تعالى** par „komm herauf“. Cela est peu réussi, car le pigeon était sur l'arbre, et **تعالى** avait, du reste, déjà le sens conventionnel de „viens“. Pour **تعال**, cf. Sour. XIII, v. 10: **المتعال**. Nöldeke, o. c., p. 251.

S = E.

LXV.

ما يقرقع في الدست إلا العظام

Mā yeḡârke° fî-d-dîst illâ-l-°aḡâṁ.

Il n'y a que les os qui font du bruit dans la marmite.

Iza inhâṭṭet el-°aḡâṁ bil-wâ°i wa inṣâbb mây fâḡ minnhom wa yèrlî beṣîr el-°aḡâṁ tēḡâbbîṭ fî bâ°ḡîḡâ, wa minn ḡâyḡâ maḡoûz el-mâtal °ann insân yakoûn fâḡîr ou dâni ou dâïman bîyâ°mel mouṣâḡarât ma° el-°âlam, mitl en-nâwar illî tamânlî bîyîrroû.

Si l'on met des os dans un vase et verse de l'eau dessus, lorsqu'elle bout, ils commencent à s'entre-heurter. Le proverbe est pris de là, et s'applique à un homme, querelleur et vil, qui a

toujours des rixes avec le monde, comme les bohémiens qui tempêtent constamment.

قَرَقَعَ: fi àḥad mǎzraʿa soûmiʿou inn fiḥa ḥarām, fa ṣāḥeb koull bêt fiḥa ṣar begîben-naḥās wa yoûdaʿou warā el-bāb wa saʿalouḥom nās rourbiye: „lēs ʿammāl tesāttifoû hal-kārkaḥi warā el-bāb? bigāwiboûhom: „iza āgā el-ḥarāmī wa fātaḥ el-bāb yikārkeʿ en-naḥās wa minkoûn nāīmīn wa nafīk minn el-kārkaʿa.”

On apprit dans un hameau qu'on y commettait des vols. Alors, le propriétaire de chaque maison y située apporta les ustensiles de cuivre et les placa derrière la porte. Des personnes étrangères leur demandèrent: „Pourquoi empilez-vous tout ce fatras derrière la porte?” Ils répondirent: „Si le voleur vient et qu'il ouvre la porte, les ustensiles de cuivre feront du bruit, et, endormis que nous sommes, nous nous réveillerons à ce bruit.

رَاسِي يَقْرُقُ مِنْ دَقِّ الطَّبْلِ, le lit craque. يَقْرُقُ التَّخْتُ, la tête me bat par le bruit du tambour. عَمَّ يَقْرُقُ الْقَرَّازُ يَقْرُقُ مِنْ يَدَيْكَ = il piétine sur le toit = عَلَى السَّطْحِ, la fenêtre branle par l'effet du vent. — عُرْبِيَّة, nom. gen., comme قُرْبِيَّة, parenté, parents. V. n° 61. — سَتَّفَ, ranger, entasser, empiler, de l'italien *stivare*; ce mot provient de l'emploi fréquent, dans les ports du Levant, de *stivatore*, *stivare*, pour un bâtiment. بِرَمِيلِ السَّمَكِ مُسْتَفَّ طَيِّب, le baril de poisson est bien encaqué.

MS. de Leide, n° 1292 a, p. 237, n° 65.

LXVI.

من تاتى نال ما تمنى

Min ta'anna nāl mā tamanna.

Qui y va lentement obtient ce qu'il désire.

Zālamī mohāmmal ṭāḥnet ḵamḥ wa rāḥ āḥir en-nahār, fa šāf wāḥad 'aṭ-ṭarīḵ wa sà'alou: „bīl-ḥaḵ ānā el-māṭḥani el-lèyli?” — fa ḡāwabou: „iza ista'ḡālt mā toūṣal, wa iza ʿmsīt 'alā māḥlak toūṣal;” fa ḵāl bibālou: „ḥāyda dīgḡ.” Fa ba'd mā arāḥ (pour راح) sāḵ ed-dābbi; minn el-'āḡali tā'a-set wa wāḵā'et, wa mā fīs wāḥdou yiḥāmmil 'adīlat el-ḵamḥ fa iltazam inām 'alēhā fī-s-sīkke fa iltakar fī dimārou: „ṣaḥīḥ, laou kount ʿmsīt fī teu'eūnnī, mā ḵānet wāḵā'et ed-dābbi.”

Un homme, conduisant, au déclin du jour, sa monture chargée d'un sac de blé pour moudre, vit, chemin faisant, quelqu'un à qui il demanda: „Est-ce que je puis gagner le moulin ce soir?” — Celui-ci lui répondit: „Si tu te dépêches, tu n'y arriveras pas, mais si tu marches lentement, tu y arriveras.” Il pensa alors à part lui: „Voilà un imbécile!” L'autre parti, il poussa sa monture, qui broncha et tomba, tant il était pressé. Comme il ne pouvait tout seul recharger le sac de blé, il fut obligé de se coucher dessus, au milieu de la route, et fit cette réflexion: „C'était bien vrai! si j'avais marché doucement, la monture ne serait pas tombée.”!

كل عديلة ملانة تمعا ثردى الى = طحنة — v. n° 48. محمد الطاحون; si la quantité est plus petite, on lui donne le nom de شقرة. — Le maṣdar تفى est toujours prononcé تُفِي; p. ex.: teu-meūnnī, désirer, saluer un supérieur [تمنى] السلام للباشا; le teu-meūnnī est le salut cérémonieux des

Orientaux]; teufeùlli, s'épouiller; teuseùlli, se consoler, s'amuser, passer le temps; teu'eùnni, agir avec lenteur; tou-goùlli, être exposée dans tous ses atours de fête (se dit de la mariée); ce *ḡammī* (eu) du ف est tellement prononcé, que l'Arabe illettré à qui je demandai comment il écrirait ces formes me fournit ces échantillons: *التدوئلي, التبرئني, التحوئلي, التبرئلي, التوئلي* etc.. N'ayant jamais appris à écrire d'après les règles de la grammaire, il ne pouvait que rendre la prononciation vulgaire.

Man ta'annâ nâla mâ tamânnâ, Eg.. C'est ainsi qu'un paysan du Delta me le prononça. *Ḳouṣṣat 'Ounêsi*, p. 15. *Meyd. Boûl.*, II, p. ۳۳۷. *Freyt.*, II, p. 725, avec ادرك; III, 1, n° 1608, où il faut lire: *وآستنى - تمنى*. Cf. *ibid.*, III, 1, n° 129. *Spitta*, n° 242.

LXVII.

جيرانكم كُنَّا وَمِنْكُمْ تَعَلَّمْنَا

Ġirânkoum kônnâ wa minnkoum ta'allâmnâ.
Nous étions vos voisins, et c'est de vous que nous avons appris.

Si c'est une femme qui le dit, elle ajoute:

أَنْتِ تَحْطِطِرُنَا وَنَحْنُ تَحْمِرُنَا

Èntou tahàtṭàtṭou wa nâhnâ tahammârnâ.
Vous vous êtes peint les sourcils en noir, et nous nous sommes fardées de rouge.

Etnên aṣḥâb wâhed dâir ou et-tâni bisâreltou, fayèlli dâir yâ'mel nâṭli, yâ soukr, yâ fâsâd àou ḥarâm, biġi ṣâḥēbou illi bisouṭl biwâbbiḥou wa

ikoùllou ed-dâir: „mâ koùntiś hêk mâśi ‘alâ has-souřl?” ou bigâwibou et-tâni minn kâhrou hêk. Wa izâ kân niswân bitkâtalou wiṣṭalaḥou ba‘dên takouł wâḥdi minnhom: „mâ kountiś hêk fâğira; minn ên ta‘allâmti hal-fouğour?” wa betgâwibha et-tâni hêk.

Il y a deux amis, dont l'un se promène désœuvré et l'autre est à son travail. Le désœuvré fait toujours des histoires, soit d'ivrognerie, soit de débauche, ou d'autres actions illicites. L'ami qui travaille le gronde. Le désœuvré répond: „Est-ce que tu ne menais pas cette vie auparavant, toi?” L'autre, fâché, riposte alors ainsi. — Des femmes, après en avoir été aux prises, font la paix. L'une d'elles dit alors: „Est-ce que tu n'étais pas comme ça querelleuse emportée? où as-tu appris à te quereller comme ça?” L'autre répond par le proverbe.

تَخَطَّطُوا pour تَخَطَّطُوا. Moufaṣṣal, p. 199, l. 5 et suiv. — يا — يا, conjunction persane, qui cependant est très-ancienne en arabe, puisqu'elle fut de bonne heure introduite dans la langue espagnole: ya — ya, tantôt — tantôt.

Les beautés européennes croient peut-être qu'elles ont le privilège du fard et du noir. Qu'elles se détrompent: leurs soeurs arabes ont de tout temps excellé dans l'art de se peindre la figure, pour ne pas parler des anciennes Egyptiennes. Les musulmanes surtout se noircissent les sourcils, qui doivent se joindre, قُفْلُ الْكَوَاكِبِ, et être légèrement arqués, مَقْرُوسِينَ, pour rehausser encore davantage la beauté et faire la coquette, غَاوِيَةً. On voit ainsi souvent des figures à faire peur à un Européen. Les Bédouines ne sont pas non plus exemptes de cette vilaine habitude, malgré les vers d'el-Moutanabbi:

مَا أَوْجَهُ الْكَضْرُ الْمُسْتَحْشَنَاتِ بِهِ | بَسِيطًا

كَأَوْجِهِ الْبَدَوِيَّاتِ الرَّعَائِبِ
 حُسْنُ الْحَضَارَةِ مَجْلُوبٌ بِطَرِيقَةٍ
 وَفِي الْبَدَاوَةِ حُسْنٌ غَيْرُ مَجْلُوبٍ
 أُنْدِي طِبَاءَ فِلَاةٍ مَا عَرَفْنَ بِهَا
 مَضْغَ الْكَلَامِ وَلَا صَبْغَ الْحَرَاجِبِ

La figure des citadines, considérées comme belles dans les villes, n'est pas comme celle des Bédouines délicates:

La beauté des femmes des villes est factice et ajustée, tandis que chez les Bédouines elle est naturelle.

Je donnerais ma vie pour les gazelles du désert, là elles ne savent ni manger les mots, ni peindre les sourcils.

Ed. Caire, avec comm. d'el-'Akbarî, I, p. 11v.

Seulement, „les gazelles du désert” ont un autre genre, quoique moins répugnant; nous le verrons, lorsque nous étudieront leurs proverbes.

LXVIII.

دَيْنٌ يَتَنَفَّقُ طَالِبٌ يَتَخَانِقُ

Dèyyin bitnàffik, ṭàlib bitḥànik.

Donne à crédit, et tu écouleras ta marchandise, réclame ta créance, et tu auras une querelle.

Bèyyâ' âdamî mâsalan bîmroḵ ṣâḥēbou 'alēh ou isou'f mâss 'amm bebî' ou fî kētîr 'ândou beḳoûl-lou: „â'ṭî bidèn ḥàttâ yistēroû witnèffik”, ou beḡàwib ṣâḥeb el-mâl: „dèyyin” etc.

Il y a, p. ex., un vendeur honnête; son ami passe et voit qu'il

ne vend pas, quoiqu'il ait beaucoup de marchandises, et lui dit: „Donne à crédit, afin qu'on achète, et tu achalanderas.” Le propriétaire des marchandises dit alors: „Donne à crédit etc.”

دَيْن: 1° donner à crédit, prêter; 2° prendre à crédit, emprunter. Cette forme est la seule usitée vulgairement, mais il y a ici à observer que le second **دَيْن** est pour **تَدَيْن**, qui n'est pas courant; cf. n° 98. Cela ressort clairement de l'impératif: 1° dèyyinou maşârî, *prête-lui de l'argent*; 2° dâyyan minnou maşârî, *emprunte-lui de l'argent*. Si l'on dit anâ dayyânt, on ne sait laquelle des deux significations il faut attribuer à cette phrase. **دَيْن** veut aussi dire *être dévot*, p. ex.: anâ dayyânt ketîr bil-âouwal, hâllak ma'âss [= **ما عاىش**] rôh 'alâ-l-knîse, j'étais auparavant très-dévot, à présent je ne vais plus à l'église. „Bêt Abellâ dey-yinîn ketîr ou beşalloû ketîr fî-l-knîsi lâken dey-yinîn maşârî yâ laţîf ilâ ël-fellâhîn; ou kêf begoûz idèyyinoû bil-fâiz ou idèyyinoû bil-knîse 'and rabbounâ?” „les Abella sont très-dévots et prient beaucoup à l'église, mais prêtent un argent, il faut le voir, aux paysans; et comment leur est-il permis de donner de l'argent à usure, tout en faisant les dévots à l'église en présence de notre Seigneur?” Cet exemple, dicté par un paysan des alentours de Saydâ, contient les deux significations du verbe en question. — **فايظ**, **فايد** et **فايدة**, intérêt, usure = **فرط**, **ربا**, Eg., où les paysans se servent du mot **وسخ** pour la même idée, p. ex.: 'ândî kâ m keurs be'aşarîlhom ou bâkol minn wasâhhom, j'ai quelques piastres que je ferai travailler, et je vivrai de leur intérêt. Gâ ţâlib wâsah fouloûsou, il vint demander l'intérêt son argent. L'esprit pétillant de l'Egyptien ne se dément jamais. L'usure, voire même l'intérêt, est expressément défendue dans le Korân. Les chrétiens en Orient excellent dans

l'art d'extorquer aux paysans de fortes sommes par un taux exorbitant. Si ces messieurs, tant qu'ils sont, se trouvaient en Europe, je garantis que pas un seul ne serait admis dans une société qui se respecte. Mais en Orient, on fait la courbette au fripon, pourvu qu'il possède le magot.

S = Eg.

LXIX.

تَاجِرٌ بِدِينَارٍ تُسَمَّى فِي الْبَلَدِ تَاجِرٌ وَبِأَلْفِ دِينَارٍ
نَفْسَكَ قَطَّ لَا تَوَاجِرْ

Tâgir bidînâr tismâ fi-l-bâlad tâgir, ou bi'âlf
dînâr nèfsak kaṭṭ lâ teâgir.

*Fais le commerce avec un seul dînâr, et tu seras appelé com-
merçant dans la ville, et ne donne jamais ta personne à
louage, même pour mille dînâr.*

Bî' ou îstëri, wa làou bimît kours, yisammoûk
biyâ' ou sârrâ (شراء), wa lâ tîrhin nèfsak 'ând ḥad-
dâ fi-l-ḥouḍmi âḥsan mâ tinhân; ou ḥadâ touṣâyi
minn bèy laïbnou àou ṣâḥeb laṣâḥebou.

*Achète et vends, même pour cent piastres, et l'on t'appellera
vendeur et acheteur; ne t'engage pas au service d'un autre afin
de ne pas être maltraité. C'est là une recommandation d'un père
à son fils, ou d'un ami à son ami.*

تُسَمَّى peut venir de سَمِيَ et de أُسِيَ, qui, d'après Kitâb el-
faṣîḥ, ont la même signification. أَفْعَلَ est cependant rare
dans la langue vulgaire, excepté chez les Bédouins. — قَطَّ (Eg.
قَطَّ), placé comme dans les exemples suivants:

أَبُو زَيْدٍ يُونِسَ قَطَّ مَا شَافَ ضَيْقَةً * وَلَا شَافَ ضَرْبَاتَ الْقَنَا وَالْقَوَاضِ

كنت قبلك قطّ ما اعرّف. Benî Hilâl, vol. I, p. 13, éd. Beyrouth. **الهوى**, Koussat el-'Ounêsi fâdil, p. 17, éd. Beyrouth; ibid., p. 23 et passim; mais p. 29: **وضُرْتُ مجنونة وما قطّ هديتُ**. El-Mo'arrab, p. ١٣. Laff el-Kimât dit, p. 70, à propos de cette locution vicieuse: وهو من افحش الخطا لتعارض معانيه وتناقض الكلام فيه لأن قطّ تستعمل فيما مضى من الزمان لو خرس; v. Lane, s. v.; cf.: **المتنبّي لكان خيرا له فكانه قطّ لم يسمع وصف كلام**, el-'Akbarî, Comm. sur el-Moutanabbi, éd. Boul., T. I, p. 304. Goldziher, Z. D. M. G., XXXV, p. 525. Fleischer, Beiträge, VI, p. 103. — **تَرْبِيَّة** et **تَرْبَايَة**, comme **تَرْصِيَّة** et **تَرْصَايَة**. Je n'ai pas relevé la forme **تَرْفِيَّة** qu'enregistre Wetzstein, o. c., p. 507.

S = Eg.

LXX.

وَقْتُ إِلَيَّ كُنَّا مَكَارِيَّةَ مَا شُقْنَا هَلْبُغَال

Wakt illî konna moukâriye mâ šoufnâ hal-bouṛâl.

Lorsque nous étions muletiers, nous ne voyions pas de ces mulets.

Insân iza kân mouḡâouwaz àou mâss kâbil zina ou àḡet mâra kâ'adet fi heûdnou wa šâret tetṛân-nag ou tetḡella' ou tetkâssa' fa ikoûllâha: „ba'îdî 'ânnî”; wa binkâl kamân hâda lil-'ouloûk el-mourd illî hinnî „zèy el-koûsa bistâkroû 'alâ nâkrhom.”

Une femme vient s'asseoir sur les genoux d'un homme qui est marié ou qui n'est pas disposé à la débauche. Elle se met

à faire des mignardises, à le dorloter et à agiter voluptueusement le corps. Il lui dit alors: „Loin de moi”! — Le proverbe se dit aussi des cynédes imberbes „qui, comme la courge, payent pour être creusés.”

مَكَارِيَةٌ pour مَكَارُون; Kitāb el-Faṣiḥ, p. ۳۹. — تَفْتِج, renferme l'idée de mollesse du corps; l'hébr. 117. La femme tressaille, fait semblant de s'esquiver, lorsqu'on lui touche la taille; elle fait des minauderies agaçantes, en caressant avec des mots doux. تَجْلَع est un parler plein de caresses, plus ou moins obscènes, pour amener l'homme à s'oublier ou à remplir les désirs de la femme, qui ôte l'habit de la pudeur. On dit: وَكَدَّ مُجْلَعٌ, enfant dorloté, gâté. تَفْتِج est dans les paroles et les gestes, تَجْلَع dans les gestes seulement. تَقْصَع: dandiner le corps, comme font les danseuses égyptiennes, avec des contorsions impudiques; balancer coquettement le corps en marchant, hommes et femmes. On pourrait écrire tout un chapitre sur les mots vulgaires exprimant l'idée ci-dessus. Les femmes arabes sont habiles à manœuvrer le corps; le تَفْتِج est un *conditio sine qua non* de la belle de toutes les classes. Quant à l'application du proverbe, elle est malheureusement trop fréquente en Orient, où le régime de l'Islām, avec sa prétendue haute éthique, a ouvert les écluses à tous les dévergondages publics et secrets. La plume refuserait son service, la langue serait insuffisante, si celui qui connaît la vie de tous les jours des Orientaux, surtout des classes élevées, voulait la dévoiler. L'Europe est bien loin d'en avoir la moindre idée. Du reste, la flétrissante passion dont j'entends parler a été dès la plus haute antiquité répandue parmi les races orientales. Ovide dit, liv. X, vers 79—85:

..... omnem refugerat Orpheus
femineam venerem

ille etiam Thracum populis fuit auctor, amorem
in terros transferre mares, citraque juventam
ætatis breve ver et primos carpere flores.

Voir Girard, Arch. des Missions, 1^{re} partie, t. II, p. 650.

عَلَقَ, pl. عُلُق, cynéde, fréquent dans 1001; v. Dozy, Suppl. — هُم زِي الْكُوسَا يَسْتَكْرُوا عَلَى نَقْرِهِمْ — est une locution proverbiale à l'adresse des gens de la catégorie en question. On évase la courge avec le منقرة.

LXXI.

كَلَّ مِنْ صَفِّ صَوَانِي قَالَ أَنَا حَلْوَانِي

Koull min şaff şawânî kâl ânâ helwânî.

Est-ce que quiconque étale en rangées des plateaux dit: „je suis vendeur de sucreries?”

izâ kân şâne° and nouggâr ou mâ yâ°rif ïmsah
kîl lâh el-şâsab bil-fâra ou dâïman ikoûl lan-nâs:
„ânâ şourt mō°allim biddî iṭla° minn °ândou.” Wa
hâyda el-mâtal mouṭlak lakoûll insân moudda°i
fi-l-°oulm wa lamm yâ°rif şî.

Un garçon est apprenti chez un menuisier; il ne sait cependant rien, pas même raboter une planche de bois, tout en disant à tous: „Je suis devenu maître, et je veux quitter son service.” Ce proverbe s'applique à tout homme qui prétend posséder du savoir tout en ne sachant rien.

Hallaḵ fi Beroût fîh ḡamsîn wâḡad ḡalwânî, wa
lâken illî yittâkal minn °ândhom ḡamsî ou el-
bâḡî sourlhom ḡayallâ, ou fi Şêda fîh ḡamsî ḡal-
wânîyi ou mâ tittâkal illâ pourèybet es-signôra

ou el-bâkî halâwiŷâthom tişbah wa timsâ 'ân-doŷhom.

Or, il y a à Beyroût 50 confiseurs, mais il n'y en a que 5 chez lesquels on puisse manger; le travail des autres est cousi-cousi. Il y en a 5 à Saydâ, mais il n'y a que Roureybat es-Signôra qui soit mangeable: les sucreries des autres restent là, le matin comme le soir.

صُرَانِي, pl. de صِينِيَّة, plateau, soit de cuivre étamé, soit de bois vernissé, qu'on fit d'abord venir de la Chine (صِين), d'où le nom. — مَا يَغْرِفُ يَمْسَحُ قَيْلَ لَوْحِ الْكَشَبِ. Ce قَيْلَ est peut-être une autre prononciation de قَوْلُ, qui a la même signification; cf. جوعان et جيعان, يصور et يصير. Les paysans ne font pas de différence entre ces deux mots, qui me paraissent être un impératif. وَفَمِّ مِثْلِ خَاتَمِ قَوْلِ اصْغَرِ „et une bouche comme une bague, disons même plus petite”, Koussat el-Ounési, p. 25. V. n° 2. — يَتَّكَلِ, cela se mange, est mangeable, mais le parfait اِتَّكَلِ, cela a été mangé, et le participe مَتَّكَلِ mangé, fini. Mr. Spitta a ici reconnu la forme passive araméenne Ethpe'el, très-usitée en Egypte, mais beaucoup plus rare en Syrie, ce qui *a priori* est assez remarquable: on aurait raison de croire qu'une forme araméenne se serait mieux conservée dans le pays où cette langue était parlée. Je ne l'ai pas relevée en Syrie avec les verbes *mediae geminatae*. Spitta, Gramm., p. 198. Les verbes *primæ rad. hamza* offrent le plus souvent cette forme اِتَّفَعَلَ; par exemple: اِتَّخَذَ, il a été pris; يَتَّخَذُ, cela se prend, se peut prendre; مَتَّخَذَ, pris, enlevé. هَيْدَا الرَّجَالَ, on ne saurait fréquenter cet homme, il n'est pas fréquentable. مَا يَتَّادِبُ, il ne devient pas اَدِيب. Ce sont là des phrases que j'ai entendues plus d'une fois. J'écris le ٥ avec un

1) On pourra aussi comparer l'allemand *wie* au berlinois *woe*, comment?.

seddi, car c'est ainsi qu'on prononce. Ce n'est que sur ma demande de prononcer lentement que je n'ai pu distinguer qu'un seul ت. Ne pourrait-on pas trouver la cause du redoublement du ت dans la langue arabe même? La forme au présent est يَتَّ فَعْل, et l'on dirait donc يَتَّ اخذ. Or, c'est l'*alef el-illa* qui reçoit l'*imâla* et non pas l'*alef mahmoûzi*, qui dans notre verbe se trouve effectivement sans consonne précédente, mue par un fatha, rendant possible l'*imâla*. Le vulgaire de Syrie avec sa prédilection pour l'*imâla* redouble nécessairement le ت pour donner à l'*alef* un appui, sans quoi l'*imâla* est impossible. Ou bien, ne faut-il voir dans ces verbes qu'un افتعل? On sait que dans cette forme la langue vulgaire fait aussi souvent reposer l'accent sur la seconde que sur la première syllabe. Spitta, Gramm., p. 63c. Le ت aurait donc pu très-facilement recevoir après lui un *alef*. Je ne donne cette conjecture que pour ce qu'elle vaut. J'avoue que, pour ma propre satisfaction, je préfère avoir recours au syriaque pour expliquer cette forme qui est restée dans la langue vulgaire. Nous savons que dans le syriaque le *Ethpé'el* des verbes *primæ rad.* | transporte souvent la voyelle de cette lettre sur le ʿ, qui est alors redoublé en s'assimilant le |. Ainsi, le verbe اخذ, إاخذ, fait إاخذ. Ce cas s'applique aussi quelquefois à d'autres verbes. Nöldeke, Syr. Gramm., p. 36, 174c. Le verbe vulgaire إاقتشر, itt'atar, buter, chopper, que Mr. Dozy, Suppl., I, p. 859, appelle „une expression irrégulière” n'est donc qu'un إاقتعل avec le ت double. Je sais que Mr. Spitta ne veut admettre la présence des deux ت que dans une prononciation rapide et par erreur. Il faut pourtant excepter les verbes *primæ hamza*: j'ai pu constater que les deux ت s'y trouvent non seulement dans le dialecte syrien, mais aussi dans celui d'Algérie et de Tunis [celui-ci est presque du syrien tout pur]. Voir Cherbonneau, J. A., Avril 1852, p. 397.

Force est donc d'admettre que ce qui était reçu par la grammaire syriaque l'est aussi dans la langue vulgaire arabe pour les mots, facilement recueillis, où s'est conservée la forme **إِتْعَل** ¹⁾. Peut-être aussi était-elle d'un emploi plus étendu dans la langue *vulgaire* syrienne.

Passons en revue toutes les sucreries d'un ḥalāwī sidonien. Elles se font avec deux matières premières, deux pâtes différentes :

1° le kēnāfi, **كنافة** :

Bi'āgginoû el-'agîn ḥattâ yaşîr rāḥwî ou bi-ḥeûtṭoû es-sidr 'alâ-n-nâr laḥattâ yèḥmâ ou begîboû es-ša'riyî bimelloûhâ 'agîn ou yiroşşoûh fâḵ es-sidr ḥattâ yinsaf beşiloûh ou minnou bi-'āmeloû.

On pétrit la pâte jusqu'à ce qu'elle devienne molle. On met le plateau au feu, pour qu'il se chauffe. On remplit la passoire de pâte, qu'on laisse tomber en fils minces sur le plateau. Lorsqu'elle est sèche, on l'enlève pour en faire [les pâtisseries].

De cette pâte ainsi préparée on fait :

a **صاري برما** : begîboû hal-knāfi ou bifrodoûhâ 'alâ-t-ṭāwouli ou bileuffoûhâ minn bâ'd mā yiḥeûtṭoû fi ḵālbhâ gâz ou soûkkar, ou ba'dèn yiḥeûtṭoûhâ fi-s-sidr bitab'îyî, šāḵfi maousoûli bišāḵfi, wa yibromoûhâ 'alâ nèfshâ laḥattâ yeşîr es-sidr mitl ḵālib gibn kaşkawân ou yiwaddoûhâ ilâ-l-foûrn ou yiskoboû ḵaṭr soûkkar fâḵ minnou.

On prend ce knāfi qu'on épand sur la table. Après l'avoir rempli de noix et de sucre, on le roule, et on le met dans le plateau de façon que l'un des morceaux fasse suite à l'autre,

1) Voir n° 167 **إِتْعَف**. L'accent explique la conservation de ^éā.

auquel il est joint. On l'enroule sur lui-même de manière que le plateau ressemble à un fromage *kaśkawān*, et on l'envoie au four. On verse dessus du sucre fondu [avec de l'eau et du parfum].

بَصَا: biḥeùtṭoû es-sidr ‘ann-nār [على] ou yeḡiboû el-knâfi ou yeḥeùtṭoûâ bis-sidr laḥàttâ tinsaf šwèyyi ou ba‘dèn yeḡiḥoû nattoûfat sāmni ou yifrokoûâ ṭàyyib mà‘ ʿes-sāmni laḥàttâ taṣīr zèy es-soûmsoum; fi-l-āḥir bešiloûâ ‘ann es-sidr ou beḥalloû šwèyyi fīh yemèlli kâ‘bou, yâ‘nī ārdou, ou ‘alâ ḥādâ yimeùddoû eg-gibn el-manḳoû‘ fi-l-māy, ou fīh nās beḥeùtṭoû kamān gāz ou soûk-kar māṭraḥ eg-gibn. Willī šāloûh biṣàtṭoû fīh el-ḥāsoû wa yeḥeùtṭoû ‘alâ kanoûn kebīr ‘alâ kadd es-sidr laḥàttâ yistēwi minn taḥt. Mata mā ḥāzzoû ou lâḳoû el-knâfi zāḥalet nītḥi bet-koûn istāwet minn taḥt, ou beḡiboû sidr tānī yidāhhinoûh bisāmn ou yiṭeubboûh fāk es-sidr el-aouwalānī ou yèḳliboû fīh el-bāšmā, ou ireḡḡe‘oûâ tānī mārā ‘alā-n-nār, ba‘dèn isko-boû el-ḳaṭr.

On met le plateau au feu, et l'on prend le knâfi qu'on y met, afin qu'il sèche un peu. On y ajoute après un tantinet de beurre avec lequel on le frotte bien entre les mains jusqu'à ce qu'il devienne comme du sésame. A la fin, on l'ôte du plateau, en y laissant une mince couche de façon à en couvrir le fond. Sur cette couche, on étend le fromage, préalablement trempé dans l'eau. Il y a de ceux qui remplacent le fromage par de la noix et du sucre. Ce contenu est ensuite recouvert de ce qu'on avait ôté, et on place le plateau sur un brasier, ayant les mêmes dimensions, jusqu'à ce que la partie inférieure soit cuite à point. Lorsqu'en secouant la pâte on trouve

qu'elle glisse un peu, c'est qu'elle est cuite en bas. Un second plateau est alors placé à l'envers sur le premier, et l'on y retourne le baṣmâ, qu'on remet une seconde fois au feu. Après, on verse dessus de l'essence de sucre (v. plus haut).

- c مَفْرُوكَة: bi'âmēloû el-'agîn mitl el-aouwalâniyi ou yiḥalloûh tistēwî âktar minn el-âouwal la-bâtta izâ mesikhâ ez-zâlamî biîdou ou sèdd 'alèhâ ou fâtaḥ îdou tinfariṭ minn bâ'qâ. Ba'dèn bigîboû soûkkar en-nâ'im ma' ēs-snâbar ou eg-gâz ou el-lâz ou yiḥfoḵoûhom sâwâ ou yâkoloû hêkî.

On fait cette pâte comme pour la [douceur] précédente, mais on la laisse cuire davantage, au point que, si on la prend avec la main, en la serrant fortement, elle s'éparpille sous la main ouverte. On prend ensuite du sucre pilé avec de la noix et des amandes qu'on travaille ensemble, et on le mange ainsi.

II° le 'agîn, عَجِين:

- a شَعْبِيَّة, pâtisserie feuilletée, remplie de noix et de sucre.
 b فَطِيرَة, tourte, remplie de fromage ou de noix, ou sans حشو (= sâdâ, du persan ساده).
 c قَطَائِف, pâtisserie feuilletée faite avec de la noix et du sucre et, au printemps, avec de la crème (قَيْمَق). V. Mas'oudî, VIII, p. 406. Har., éd. Beyr., p. lv4. Au singulier, on dit قَرْص قَطَائِف.
 d بَقْلَاوَة, ture, se fait comme la faṭîrî, avec la différence qu'elle est coupée par petits morceaux en forme de losange. V. Dozy, Suppl., s. v.
 e غُرْبِيَّة, dont la pâte est faite de smîd et de beurre, en proportion de un à deux ou de un à trois. Elle est très-fondante et fort bonne, quoique assez sucrée, à la manière arabe. Le سِيد me fut ainsi expliqué par un boulanger: يَتَطْفَرَا

الطحين ويشيلوا منه زهر الزهرة, on blute la farine très-fin, et on en retire *la fine fleur*. Le تقطيف est, pour ainsi dire, la continuation du قدخيل. Cf. Mas'ouđi, V., pp. 76, 487. Sacy, 'Abdou-l-Latif, p. 328. Spitta, o. c., p. 18. Z. D. M G., XXXV, p. 515.

f معبول, on prend pour chaque roṭl de smîd 4 okḵiye de beurre. Il a la forme d'une brioche. On le remplit de noix, de sucre ou de pâte de datte, عَجْرَة, et ينقشوا على وجهه. On ne fait ces deux dernières espèces dans les maisons qu'à l'occasion de العيد الكبير, Pâques, et des مَرافع, carnavals, ainsi que des grandes fêtes musulmanes.

g اقراص بسمن, 1 roṭl de farine et 3 okḵiye de beurre; en forme de petits pains.

h كَعَك, même pâte; remplissage de عَجْرَة. Ce mot s'applique à plusieurs produits de l'art du boulanger. Dozy, Suppl., s. v.. Mou'arrab, p. 60.

i مُعَلَّبِيَّة, fait de lait, de riz, d'amidon et de raisiné. Berggren., s. v. cuisine, 93.

k هَيْطَلِيَّة, même préparation, sauf le sucre à la place du raisiné.

l رَزَّ بِحَلِيب, bouillie de riz avec du lait et du sucre; mets favori en Orient.

m خَبِيصَة, amidon, sucre et eau.

n سَبْرُوسِك, pâte feuilletée, pliée en forme de triangle et remplie de noix, d'amandes et de sucre. On le fait frire dans du beurre.

o حَلَاوَة مَنفُوجِيَّة أو طَحِينِيَّة. Berggren, o. et l. c., 102; on lira tout cet article, qui est en général assez exact.

Voilà à peu près tout ce qu'on trouve dans la boutique d'un confiseur sidonien.

Pour les sucreries, voyez Mohādārāt el-oudabā, éd. Caire, I, p. ۳۷۹. M^s Leide, n° 1292a, p. 100.

بُرْمَا est le turc **بُورْمَه**. Les mots dérivés du verbe **بورمك** ne doivent pas se confondre avec ceux qui dérivent de l'arabe **جرم**. — **فُتُوفَة**, pincée. La forme diminutive **فُعُولَة** est très-usitée; p. ex.: **شُقُوفَة**, petit morceau; **قَطْرَة**, morceau de natte déchirée; **طَقُومَة** = **لَقُومَة**, petite bouchée; **حُجُورَة**, petite pierre; **شُقُوفَة**, petite pierre de remplage dans les constructions [**شُخْف**, Jér., pierre de construction]; **عُتُوسَة**, petit grain de lentille; **عُجُورَة**, petit fruit vert [de **عَجَر**]; **قُدُورَة**, petite **قُدَر**; **حُدُوثَة**, historiette. La forme **فُعُولَة** [ou plutôt **فَعْفُولَة**] est aussi commune; p. ex.: **دُرُودَة**, le milieu d'un **فَرش قَش** [v. n° 37] usé sur lequel s'assoient les femmes en faisant le pain au *tannour*; **دُرْبُولَة**, boulette de pâte de **كُرسَة** [*Vicia sativa*] qu'on donne à manger aux chameaux; [cf. **דבילה**, forme augm. pour **דבילה** = **دُبْلَة**, **دَبُولَة**]; **فُتُوفَة** et **حُتُكُوتَة**, tout petit morceau; **كُتُكُوتَة** et **قُرْقُوطَة**, brin, paille; **سُكُوسَة**, barbiche; **قُصُوفَة**, petit morceau de drap, de toile etc. qui reste après la coupe; **قُرْقُوتَة**, morceau mou de quelque chose; **فُرْفُورَة**, papillon, fillette volage; **عُرْعُورَة**, petit clitoris; **شُرْقُوطَة**, étincelle [v. n° 43]; **بُصُوفَة** [de **بَصَة**], petit morceau de charbon allumé; **زُزُوزَة**, Jér., un peu de riz; **زُزُوزَة**, v. Dozy, s. v.; **رُصُوفَة**, petite olive [de **رُصِص** = **زيتون** en Palestine; v. n° 8]; **دُرُودَة**, petit plateau de paille; **دُعْبُولَة** = **كُتُولَة** [non **دُعْبُولَة**, Dozy, Suppl.], boulette; **شُرْطُوطَة** [de **شُرِيطَة**, torchon], petit torchon; **قُرْقُورَة**, petit agneau [class. **قَرَارَة**; Prov. Freyt., II, p. 219, 253; éd. Boûlak, II, p. ۳۳, ۳۷] = **كُرمُوشَة**. Cette forme est aussi quelquefois appliquée aux noms propres: **جُرْجُورَة** de **جُرْجِي**, George; cf. **بُشُورَة** de **بُشَارَة**, Bešara.

La forme **فُعُول** pour les noms propres, aussi bien masculins que féminins, est fort employée; p. ex.: **عُبُور** de **عُبر** ou **عُبر**; **جُبُور** de **جُبُرَان** [pour **جُبُرَاتِل**; on dit aussi **حُبُود** de **أحمد**]; **جُبُور** de **جُبُرَان** [pour **جُبُرَاتِل**; on dit aussi

عَبْدُ : فضل الله de فضول ; عبد القادر de قدور ; جَبْر et جَبْرًا ;
 de معقول ; نقولا de نقول ; الياس de لئوس ; عبد الله ;
 رزق الله de رزوق ; [ميخائل =] نخلي de نقول ; ميخائل ;
 لطف الله de لطوف ; نعمة الله de نعوم ; حسن de حسن ;
 كتور ; سُعدى de سقود ; فاطمة de فطوم — حنا de حنون
 ; ظريفة de ظرّوف ; هيلانة de هلّون ; [كترون ou كتر =] كاترينا
 ; حليم de حليم ; مريم de مرون [obs. changement de consonne ;
 cf. مارون , nom d'homme] ; خديجة de خدوج ; عيوش
 de وردة de ورد ; نقولا de نقول ; عائشة
 in Damascus, p. 509, où il y a à tort **فَعُول**. Toutes ces for-
 mes diminutives font tellement corps avec la langue vulgaire
 qu'on les emploie à tout propos, même lorsque souvent la ra-
 cine du mot paraît dénouée de toute signification, surtout dans le
 langage des enfants. Cf. صندوق , un petit صندوق ; مشروطة , pe-
 tit مشروط , déchirure ; مفروطة , petit مفروط , décousure, Jér.;
 حيلة , plus petit que حمل [v. n° 44] ; معجنة , plus petit que
 معجن et plus grand que معجينة , Beyr. — Pour l'Egypte, voir
 Spitta, Gramm., p. 97.

Mr. de Goeje m'écrit : „le proverbe hollandais est : het zijn
 niet allen koks, die lange messen dragen, ce ne sont pas tous
 des cuisiniers qui portent de longs couteaux”.

LXXII.

كَلْ عَنَرَة مُعَلَّقَة فِي كَرْعُوبَهَا

Koull 'ânzi mou'allaka fî kar'oubbha.

Toute chèvre est suspendue par son condyle.

On ousoûl el-mâtal inn kânet wâhdi bis-Sâm

wa ‘ândahâ ‘âbdi ou kânet tetsâhham wa koull-
ma âgâ la‘ândhâ ez-zéboûn kâlet laëg-gâriye: „fî
dîmmtik (في ذمتك).” Wa nizîloû ‘alâ souk el-lah-
hâmîn tentânhom fa kâlet eg-gâriye laës-sitt:
„soûfi, koull râs mâ‘zî mou‘allak minn îgrou, fa
ès mâ fa‘âltî yakoûn fî râkbtik èntî.” Ou kazâ-
lek koull insân bîyâ‘mel tayyib âou ‘âtil fa bi-
koûn lasâhşou ou yâ‘nâ (pour يعني) ‘ânnou el-mâtal:

إن غاب عليك أصله دلالة فعله

L'origine du proverbe est celle-ci: il y avait à Damas une femme qui possédait une esclave. Elle se laissait embrasser, et toutes les fois que son amoureux venait la voir, elle disait à l'esclave: „tu en es responsable, toi.” Un jour, elles descendirent toutes les deux au marché des bouchers. L'esclave dit alors à la maîtresse: „Regarde! chaque pièce de chèvre est suspendue par son pied. De même, quelque chose que tu fasses, c'est toi qui en supporteras les suites.” — Il en est ainsi de tout individu qui fait du bien ou du mal: cela revient à lui même, et c'est à lui que s'applique le proverbe qui dit: „si tu ignores son origine, ses œuvres en sont les indices.”

كرعوب: 1° extrémité de l'os supérieur de la jambe, du côté du genou, chez les animaux; 2° cheville du pied, chez l'homme. Ce mot me paraît être une forme élargie de **كعب**, comme **عقرب** [même signification, Egypte] de **عقب**, et **خراطوم** de **خطم**. Les enfants disent: **أوعى بضربك حجر بكرعبك فيه**, prends garde! Je vais te flanquer une pierre avec laquelle je te toucherai la cheville si bien que tu ne pourras pas marcher — **أصول**. Les Arabes n'ont jamais beaucoup aimé la combinaison phonétique **و**, et même **و**. L'ancienne langue changeait souvent l'alef en wâou, et Seyh-zade, sur Beydâwî, Soûr. LXXII, 1, dit à ce sujet: **وهذا القلب**

جائز في كلِّ واو مضبوطة, „cette permutation est admise pour tout wâou çanimé.” C'est surtout dans la langue vulgaire que nous pouvons constater cette permutation: أَحُوش, pl. de وَقُوع = أَقُوع; أَقُود, v. n° 170; [و = وُ] أَدَاعَة, dépôt; وَحْش etc.. Fleischer, Beiträge, I, p. 143. أَصُول est ici un singulier à la manière turque. Fleischer, Obs. au Suppl. de Dozy, p. 7. —

زَبُون. Pour l'étymologie et les autres significations, voir de Sacy, Chrest., Vol. III, p. 186 et 536. —

Meydâni nous raconte: „Ibn el-Kelbî a dit:” le premier qui se servit de ce proverbe était Wakîf ibn Salama ibn Zoheyr ibn Iyâd, qui avait la surintendance de la maison sacrée-après Gorhom. Il construisit un haut belvédère dans la partie inférieure de Mekka, là où il y a aujourd'hui „le marché des Tailleurs.” ¹⁾ Il y plaça une esclave, nommée Hazwara [dont la ville tire son nom], et y pratiqua un escalier où il montait, prétendant avoir des entretiens confidentiels avec Dieu. . . . Il avait beaucoup de choses à raconter, et les savants arabes le considéraient comme l'homme le plus véridique. Lorsque sa mort approcha, il réunit les Iyâd et leur dit: „Ecoutez mon testament: „parler en deux mots; — ordonner après avoir clairement exposé; — celui qui marche dans la bonne voie, suivez-le; — celui qui s'en écarte, repoussez-le; — *tout mouton est suspendu par son pied.*” Cette dernière sentence passa par là en proverbe.” Meydâni cite ensuite des vers qui ont trait à ce fameux prédécesseur du Prophète. Ce passage étant d'une grande importance pour l'histoire religieuse des Arabes préislamites, on me permettra d'en rapporter ce bêt:

وَنَعْنُ إِيَادٌ ۚ عِبَادُ الْإِلَآهِ * وَرَهْطُ مُنَاجِيهِ فِي سُلَمٍ امْتِقَارِبِ

1) El-Fâsi, Chroniques de Mekka, éd. Wüstenfeld, p. ۱۳۷, donne la même histoire dans les mêmes termes. Le texte y porte „marché des Grènetiers.”

2) J'aurais préféré ici إِيَادًا: nous autres I. sommes les serviteurs etc..

„et nous sommes les Iyâdites, les serviteurs de Dieu et les hommes de la famille de son intime interlocuteur dans un escalier.”

La mort de Wakîf fut un tel événement qu'on l'annonça sur les sommets des montagnes.

Le Prophète, se moquant de ses détracteurs, dit: **أَمْ لَهُمْ** „ou bien, **سُلَّمٌ يَسْتَوِعُونَ فِيهِ قَلِيَّاتٌ مُسْتَتِعُهُمْ سُلْطَانٌ مُبِينٌ** ont-ils un escalier où ils écoutent? Que leur écouteur produise donc une preuve évidente!” Beydâwî y donne ce commentaire:

مرتقى الى السماء صاعدين فيه الى كلام الملائكة وما يوحي (c'est-à-dire) **اليهم من علم الغيب حتى يعلموا ما هو كائن** un endroit où l'on s'élève vers le ciel; ils y montent habituellement à la parole des Anges et à ce qui leur est inspiré de la science des choses invisibles, afin qu'ils sachent ce qui sera.” Soûr. LI, v. 38. Beyd., II, p. 290. Les autres commentateurs que j'ai consultés, tels que Zamahsârî et Barawî (MS. de Leide), ne se sont pas arrêtés à expliquer plus clairement ce passage dont l'importance a jusqu'ici échappé à l'attention des Orientalistes. Il est évident que Moïammed fait ici allusion à une pratique religieuse ayant cours de son temps. Il apparaît du contexte, et surtout du commentaire de Barawî, que le Prophète croyait, ou qu'il faisait au moins semblant de croire, à l'efficacité de ce moyen de communication avec le monde surnaturel. Prétendant lui-même avoir des entretiens avec Dieu, il ne pouvait désavouer ses prédécesseurs, qui, pourtant, avaient été moins favorisés que lui; qu'on lise le Korân, XXXVII, 8; et Beydâwî, ad loc..

La sentence de cet illuminé de Wakîf, **كُلُّ شَاةٍ بِرِجْلِهَا مَعْلُوقَةٌ**, est donc, à en croire Meydânî, la vraie origine de notre proverbe, qui, avec le temps, a subi de légères modifications. Nous trouvons chez le même auteur: **كُلُّ شَاةٍ بِرِجْلِهَا سُنَّاطٌ**, „tout mouton sera suspendu par son pied,” et il ajoute: **قَالَ**

أبر عبيدة وهذا مثل سائر في الناس. Je crois que nous ferons bien d'adopter l'explication du savant Meydānī et de laisser à celle de mon paysan la valeur qu'elle peut avoir.

Meydānī, éd. Bouil., II, p. ٩٧ et ٧٥. Freyt., II, p. 312 et 331; cf. III, I, n° 2681. Berggren, s. v. Mouton. Burton, n° 23. Burckh., n° 545. عَرَقَها. Eg. Aboû-l-fedā, Annal., T. II, p. 540, l. 10.

LXXIII.

يَلِي يَخْرَقْ خُبْرَ النَّاسِ النَّاسُ تَخْرَقُ فِي خُبْرِهِ

Yellî yehàzzik houbz en-nâs, en-nâs tehàzzik
fî hoûbzou.

*Qui rompt le pain chez les autres, les autres le romperont
aussi chez lui.*

Insân biyâ'zim insân labêtou liâgël akl ou yi-
kàssim minn hoûbzou fa lâzim hoûwî yâ'zim illî
'âzamou ou yisârmit hoûbzou mitl mâ 'âmal hey-
dâk. Ou yâ'nî kamân 'alâ tânî: insân izâ kân
mougâouwaz wa şâḥab mart rêrou taḥmîn mâr-
tou hoûwâ tēsāḥeb wāḥed ou itsârmaṭou 'alâ
ba'ḍihom.

*Un homme invite un autre à manger chez lui et à partager
son pain. Il faut donc que celui-ci aussi invite celui qui l'in-
vite, afin qu'il déchire son pain, comme il l'a fait lui-même.
Il y a aussi une autre signification: si un homme marié est
l'ami de la femme d'un autre, il se peut que sa femme à lui
soit l'ami, à son tour, de quelqu'un, et ils sont ainsi infidèles
l'un à l'autre.*

خَرَقَ = **شَرَمَطَ** et **شَرَطَ**, comme **قَرَشَ** et **قَرَمَشَ**, croquer une chose dure [v. n° 17], **قَرَطَ** et **قَرَمَطَ**, ronger. La femme perdue est pour les Syriens un „torchon,” **شَرْمُوطَة**, usité dans ce dernier sens en Egypte.

Je me rappelle, à propos de ce proverbe une scène très-amusante à laquelle j'assistai dans le Kesrouwân, il y a quelques années. Je pris logis chez un curé maronite qui avait le renom d'être très-libéral, **خَيْر**, tandis que sa femme, **خُورِيَّة**, était très-chiche. On me donna à manger, et le curé me servit lui-même du pain très-mince, **مَرْقُوق**, qu'il sortit du mur de refend servant de garde-manger, **كُورَة**. Sa femme le vit, devint furieuse et, croyant que je ne comprenais pas bien l'arabe (j'avais parlé français avec le curé), s'écria: **حَرْقَه**, **يُخَرِّقُ عَمْرَه**, hâ-zakou, yoùhzak 'eùmrou „il l'a rompu (sc. le pain), que sa vie soit rompue!” Je lui répondis: Allâh ye'âouwiq 'alèy-ki birizk ou 'eùmri ta wîl „que Dieu te dédommage en te donnant des biens et une longue vie.” Elle fut consternée et ne se laissa plus voir.

Le proverbe veut dire: ce que vous faites aux autres, les autres vous le feront.

LXXIV.

دُور الدَّوْرَة وَلَوْ دَارَتْ
خُذْ البنت وَلَوْ بَارَتْ

Doûr ed-dâra wa laou dâret,
hod el-bint wa laou bâret.

*Tourne le chemin, même par un détour,
Et prends la fille, même sur le retour.*

Insân, izâ kân mâsî 'alâ-ṭ-ṭarîk ou hâmil sî,

ou koudâmon darbèn: darb ʔal'a ou ʔeutmî ou darb sèhli làken àʔwal, minn èn beròʔ? ou bekoûl hàydâ el-mâtal ou yîmsî 'alâ-ʔ-ʔarîk es-sèhli. Ou insân izâ kân bèddou ətğàouwaz, yâʔod bint wa laou kîsîdet fi bêt abouhâ, àhsan mâ yâʔod wâʔdi àrmèli 'àynhâ maftouhâ wa dâïman bethèuttou fi gâzhâ el-aouwalânî.

Si un homme, portant quelque chose, marche sur la route, et qu'il y ait devant lui deux chemins: l'un montant, raboteux et pierreux, l'autre égal, mais plus long, par où doit-il prendre? Il se dit le proverbe et enfle la route égale. — Si un homme veut se marier, il prend une fille vierge, quand même elle resterait sans chalands dans la maison paternelle, de préférence à une veuve qui a „l'oeil ouvert” (!) et lui parle toujours de son premier mari (en lui reprochant de ne pas être comme lui).

بار, o, se dit d'une fille qui ne trouve pas à se marier. Elle est comparée à la terre qui reste sans culture ni semence, ou au marché sans chalands. Une telle fille est appelée بائرة = عائق ou عائق; v. Kitâb el-moutaḥaffiz d'Ibn el-Ağ-dâbî et-ṭrâblousî, p. 14, éd. Caire.

Burton, n° 7. Cf. Wallin, Z. D. M. G., VI, p. 217.

وَلَدَ إِذَا مَا رَاحَ لَعْنَدُ مُعَلِّمِهِ أَبُوهُ يَهْتَ عَلَيْهِ فِي: هت, o, هت, si un enfant ne va pas chez son maître, son père menace de le battre. بِنْتُ إِذَا حَبَلَتْ قَبْلَ مَا تَجَوَّزَتْ وَ عَرِفَتْ النَّاسَ فِيهَا وَصَارَ عُمَرُهَا خَمْسِينَ سَنَةً دَائِمًا الْعَالَمُ تَهْتُّهَا: الناس فيها وصار عمرها خمسين سنة دائما العالم تهتها: أنتي حبلتي في زمانك وأنتي بكر, on le lui reproche toujours en disant: „tu es devenue enceinte dans le temps que tu étais encore fille.” وَلَدَ صَغِيرٍ سَرَقَ سُرْقَةً مِنْ بَيْتِ مُعَلِّمِهِ وَطُولَ حَيَاتِهِ يَهْتُّهُ إِنَّكَ حَرَامِي, un enfant vola une fois quelque chose à la maison de son maître, et pendant toute la vie on le lui reprocha en lui disant: „tu es un voleur!” مُعَلِّمٍ يَقُولُ لِعَبْدَامِهِ

انتا دايمًا كُلّ ساعة تَتَجَدَّب (= تتجذب) وتَتَتَاوَب (= تتشاءب
ولا تَكْنِس ولا تَنفِض الأَوْصَة ولكنك شاطر في الأكل والشرب
ويجاوبُ الخدام لَيْش دايمًا تهْتَنِي هَيْك وأنا ما فِيش واحد
أَرُوج مِنِّي, un maître dit à son domestique: „tu t'étires et tu
bâilles toujours, mais tu ne balayes ni n'époussètes la cham-
bre, ce qui ne t'empêche pas d'être fort pour manger et boire.”
Le domestique lui répond: „Pourquoi me chantes-tu toujours
pouilles comme ça? pourtant, il n'y en a pas de plus expéditif
que moi.” كان واحد في صَيِّدا سَرَق كِدِيش بِرَمَانِه وَهَرَبَ
وَكَمَشُوهُ وَأَوَّه فِي بَيْت خَالَتُه سِتَّ اشْهُرَ لَحَتِّي جَاب ثَمَن
الْكِدِيش وَصَارَتِ النَّاسُ تَهْتَه بِسُرْقَةِ الكِدِيش لَحَتِّي مَات وَبَعْدَ
أُولَئِهِ, il y avait à Seydâ quelqu'un qui
vola dans son temps une bête de somme (ou bidet) et s'en-
fuit; on le pinça, et on le mit au violon pendant 6 mois jus-
qu'à ce qu'il eût payé le prix de la bête. Le monde se prit à
lui rappeler par ses reproches ce vol jusqu'à sa mort, et on le
reproche, encore après sa mort, à ses enfants.

LXXV.

اللّٰه يَبْعَثُ الْقَضَامِي لِّلِّي بَلَا اسْنَان

Allâ yiba't el-ḡadâmi lillî bâlâ-snân. ۞

Dieu envoie les pois chiches grillés à qui n'a pas de dents.

Var.: مَا - إِلَّا لِّي.

Hâyḡâ el-mâtal biyâ'ni ilâ siklèn; àouwal wâ-
hed: iza kân 'and insân maṣârî ou hoûwî baḡam
mâ yâ'rif idâouwir ḡâlou fi-l-maṣârî illî 'ândou,
beṣoùtou wâhed ṭafrân sâṭir biṭḡassar 'alêhom

wa bekoûl: „laou kân mâlou mà‘î kount boùhrib gèbal ‘ag-gèbal;” ou et-tânî wâhed: iza kân wâhed hârim ou dâhrou mēhni ou âhad wâhdi şabiye ou yeşîr koull el-‘âlam tēhsoudou.

Ce proverbe a deux significations: 1° Un homme imbécile a de l'argent qu'il ne sait pas administrer à son profit; un autre, sans le sou, mais habile, regrette de ne pas être possesseur de cet argent et dit: „Si j'avais sa fortune, je mettrais les montagnes sens dessus; 2° Si un homme décrépît, au dos plié, épouse une jeune fille, tout le monde la lui envie.

قَضَامِي. Voici la recette d'un homme du métier:

Begiboû el-heûmmous wa binka‘oùh yaoûmèyn aou tlâti fi-l-mây lahattâ tinfous el-hâbbi wa ba‘dèn yinsoroûh fi-l-hâwâ yaoûmèyn. Minn ba‘d mâ yinsaf yiheuttoûh fi mâhmas hadîd ‘ala-n-nâr wa yađîfoû mà‘ou raml wa yiharrikoûh bihâşbi ma‘ êr-raml lahattâ yistēwi, ou yiřarbaloûh fi řourbâl hattâ yinzal er-raml minnou, wa er-raml yâ‘ti hamâwi biziyađi. Ou fi h şiklèyn kađâmi: el-boûkâ‘î ou el bâlađi, ou el-aouwâlâni hâbbtou kēbîri ou hoûwî ‘ândanâ âdsam minn et-tâni.

On prend les pois chiches qu'on met tremper deux jours dans l'eau, afin que le grain se gonfle. On les expose ensuite à l'air pendant deux jours. Lorsqu'ils ont séché, on les met sur une grilloire de fer, en y ajoutant du sable. On remue le tout avec un morceau de bois jusqu'à ce qu'il soit grillé à point. On le crible ensuite dans un crible pour en faire descendre le sable; c'est que le sable augmente la chaleur. Il y a deux espèces de pois chiches: boukâ‘î (qui vient du Bekâ‘) et locale; la première a le grain grand, et nous la trouvons plus délicate que la seconde.

Le proverbe veut dire que souvent celui qui possède quelque bien ne le mérite pas.

الله يَعْطِي الْحَلْقَ إِلَيَّ بَلَا أُودَان, Dieu donne les boucles à qui n'a pas d'oreilles, Eg. Freyt., III, 1, n° 2039.

LXXVI.

بَطْنٌ مَلآنٌ كَيْفَ تَمَام

Baṭn mālān, kēf tāmām.

Ventre plein, plaisir complet.

Koull faḡīr illi yākol ou yišba' ou šīr [=يَصِير] yeṣānni wa bis'aloūh eg-gīrān: „ēmbèyyan 'alèk mabsoūṭ 'ammāl teṣānni el-lèli", wa beḡoūllhom el-mātal.

Le pauvre qui mange et se rassasie se met à chanter. Les voisins lui disent alors: „On voit que tu es content, parce que tu chantes"; il leur dit le proverbe.

Ce proverbe — peut-être le plus connu de tous en Syrie — et son explication renferment les deux mots les plus usités dans la langue arabe: كَيْفَ et مَبْسُوط. C'est qu'un Arabe répond toujours el-ḡamdou lillāh, ṭayyib, lorsqu'on lui demande kēf ḡālak, comment ça va-t-il? Nous lisons dans le MS de Leide, n° 1292a, p. 32: مَنْ قَلَّ أَدَبُهُ لَمَّا يُسَلِّمُ عَلَيْهِ: أَحَدٌ مَا يَرْقُ السَّلَامَ وَعَلَى السَّوَالِ كَيْفَ حَالُكَ مَا يَقُولُ طَيِّبٌ وَلَا اللهُ يُسَلِّمُكَ „étant mal élevé, il ne rend pas le salut, lorsque quelqu'un le salue; et à la demande: „comment ça va-t-il"? il ne répond ni „bien," ni „que Dieu te conserve." La réponse de comment est plaisir, ce qui n'est pas étonnant chez un peuple qui l'aime tant. On fait son comment, lorsqu'on s'amuse, كَيْفَ ou تَكْيَيْف; on n'est content que lorsqu'on est étendu, مَبْسُوط, sur le tapis, avec le narguilet à côté. Le mot latin,

adopté, avec sa signification, par les peuples néo-latins, correspondant à **مبسوط** renferme l'idée tout-à-fait contraire (content de *con-tentus*). Il est étrange que ce proverbe ne soit pas connu en Egypte, pays du **كَيْف** par excellence.

On dit: **bladdi souf kèfi ou kèfîti (كيفيتي)**, je veux m'amuser comme il me plaît. **Kêf kèfak**, comment ça va-t-il? **Hallînâ netkèyyaf**, vogliamo svagarci.

LXXVII.

مِين يَفْرَى وَمِين يَسْمَع

Mîn yeùkrâ wa mîn yismaʿ.

Qui lit et qui écoute?

Izâ kân gemʿiye àou sahrîye dâir fîhâ dakḵ wa rînâ ou àgâ hoûrî şâr yikriz ʿalêhom wa ikoûloûlou: mîn etc.

Si dans une réunion ou une soirée, où alternent musique et chant, un prêtre se présente et se met à faire un sermon, [les assistants] lui disent: „qui etc.”

Il se dit, lorsque quelqu'un veut parler d'une affaire à contre-temps.

En Egypte, on dit: **تَقْرَى زَبُورَكَ عَلَيَّ يَا دَاوُدَ**, pour qui lis-tu tes Psaumes, ô David? Sachant que les Egyptiens appellent le chat *David*, et que chez eux **قَرَأَ** a aussi le sens de **رَدَن**, S., *filer*, appliqué au chat, on ne peut ne pas trouver le proverbe égyptien plus expressif et plus amusant. — **زَبُور**. Mr. Dozy prétend que ce mot vient de l'hébreu *zemîr*, hymne, psaume, et que les Arabes en ont fait le verbe **زَبَرَ**,

écrire, „parce qu'ils croyaient que c'était l'écriture des Górhoms qui s'appelait ainsi." Die Israeliten zu Mekka, p. 154.

Cf. Burckh., n° 164.

LXX VIII.

كُتِرَ الْكَلَامُ خَيْبَةً

Koutr el-kalâm hêbi.

Beaucoup parler est une déception.

Insân izâ kân yèhki kêtîr fî ḥaḵḵ el-‘âlam aou fâḵ el-ḥoudoûd, fa illazî bîsma‘ou biḵoûllou: „koutr el-kalâm hêbi, êthèyyab minn woûghî”.— Mâss fî bâlak waḳt yallî koûnnâ fî-l-bistân ḥsimm el-hâwâ ‘all-bîrke ou âgâ wâḥad indâḥas bēnâtnâ wa ṣâr lisânou yidoûr ‘alēnâ mitl fērâs el-mâṭḥani ou za‘âlnâ minnou fa ḵoûmnâ ou ra-ḥâlnâ ‘ânnou ‘alâ bîkret abînâ ou ‘amâlnâ mitl mâ beḵoûl el-mâtal: izâ ḥall et-taḵîl fî ârḍa ḵâoumin mâ ‘alâ el-ḵâoum illâ raḥîloun.

Si un homme déblatère beaucoup contre le monde ou commet des excès de langage, celui qui l'entend lui dit: „Beaucoup parler est une déception; éclipse-toi de devant moi.” — Ne te rappelles-tu pas, lorsque nous étions au jardin à nous récréer, assis au bassin d'eau, comme un intrus vint se fourrer dans notre compagnie. La langue commença de lui tourner comme la roue du moulin, et trouvant cela ennuyeux, nous nous levâmes et décampâmes, tant que nous étions. Nous fîmes comme dit le proverbe: „Si un importun vient se fixer sur un territoire, les habitants n'ont qu'à plier bagage.”

Nouzhat el-ḥawâṭir, vol. III, p. 79.

Celui qui examine bien la traduction du proverbe et l'expli-

cation qu'un Sidonien m'en donna, trouvera qu'il y a une petite différence. Le Sidonien rapportait **خَيْبَة** à l'emploi vulgaire de **خَيْب** et de **تَضَيَّب** et y attachait certainement l'idée de *s'en aller, être chassé*, car on dit: **تَضَيَّبْ** **تَقْلَعْ** = *ôte-toi de devant moi, va t'en au diable* = **من رُجْهِي**, **تَتَخَيَّبُوا يَا أَوْلَادَ لَتَحْتَ** **مِنْ رُجْهِي**, sauvez-vous en bas, enfants! *lêš hayyàbt es-saḥḥâd*, pourquoi as-tu chassé (frustré) le mendiant (plus fort que **دَشَر**)? Ce n'est que le mécontentement et le courroux qui motivent ces expressions, où, au fond, il se cache bien le sens de *frustrer*. Je demandai si l'on ne pouvait interpréter le proverbe ainsi: les paroles d'un hâbleur ne constituent qu'une déception pour celui qui les écoute, mais on fut unanime à me déclarer que la signification en est: celui qui cause beaucoup est exposé à être chassé, **مُتَضَيَّب**. Qu'on n'oublie pas que nous avons toujours ici affaire au peuple arabisé qui a et qui a toujours eu sa langue et son dictionnaire à lui. Pour ma part, je tiens à mon explication, car je la trouve également bonne. **خَيْبَة عَلَيْكَ** est une imprécation commune à Damas. **يا خيبتني**, se dit dans le pays de St. Jean d'Acre pour marquer l'étonnement ou le désappointement. — **نَشِمَ الْهَوَا**; cette phrase est devenue tellement stéréotypée que le *ḥarf el-moḍàre'a* est le plus souvent supprimé. Dans notre texte le *n* est à peine perceptible. — **بَكْرَة عَلَى بَكْرَة ابِيهِمْ** pour **بَكْرَة**; le *b* de **بَكْرَة** est prononcé avec *iśmām*. Voir Lane, s. v.; el-Meydānī, o. c., t. I, p. 155. Plusieurs paysans à qui je demandai si l'on ne pouvait tout aussi bien dire **ابوهم**, conformément à l'indécision de la langue vulgaire en général, me répondirent: **هَيْدَا** **يَطْلَعُ نَحْوِي** „cela serait d'après la grammaire classique”, ce qui prouve qu'il y a encore chez ceux qui ont reçu en héritage „la langue des Arabes”, admirablement nuancée au point de vue

de la grammaire, des réminiscences inconscientes d'un temps, probablement bien éloigné, où l'I'rab était plus généralement observé. On en trouvera une foule d'autres exemples dans le courant de cet ouvrage.

On donne à ce proverbe, dans certaines localités, ce complément: **وَقِيلَةُ الْكَلَامِ هَيْبَةٌ**, ou *ḵillat el-kalâm hêbi*. **كُتِرَ الْكَلَامُ يَضِيعُ مَحَاسِنُهُ**, Eg..

LXXIX.

مَرَاةٌ بَلَا حَيَا كَطْعَامٍ بَلَا مَلَحٍ

Màra bâla ḥayâ kaṭa'âm bâla mëlêḥ.

Femme sans pudeur est comme manger sans sel.

Màra izâ kânêt ḵalîlet ḥayâ ou tèḵî ma' haydâ ou bithàrriḡ ma' ḥaydâ ou betḡâḥas ma' ər-rigâl ou mâ bêtàḵ'od fî-l-bêt âbadan mousàbbaha bi-ṭabîḥ minn doûn ṭà'mi bi'âdam ouḡoûd el-mëlêḥ.

La femme qui n'a pas beaucoup de pudeur, tantôt conversant avec celui-ci, tantôt badinant avec celui-là, folâtrant avec les hommes et ne restant jamais à la maison, est comparée à un aliment qui n'a pas de goût, parce que le sel y manque.

تَجَاحَشَ, jouer, sauter, se donner des coups comme les petits ânes, **جَعَشَ**, lorsqu'ils prennent leurs ébats hors du bèyki. On se pousse, on se chatouille, on se lance des coups de mains, et l'on se sauve après, plein d'une joie enfantine.

جَعَشَ veut aussi dire *tréteau*; cf. l'Allem. Bock.

S = Eg., où l'on prononce ṭou'âm. L'Egypte possède aussi un autre proverbe à peu près semblable: **أَلَيْ لَا حَيَاءَ فِيهِ لَا خَيْرَ**, *illî lâ ḥayâ' fîḥ lâ ḥêr fîḥ*, celui qui n'a pas de pudeur, n'a rien de bon.

LXXX.

بَيْتٌ يُسْكَنُ وَعَشْرَةٌ مَا تُسْكَنُ

Bêt yoùskan wa 'àśra mā toùskan.

Une maison est habitable, tandis que dix ne le sont pas.

Bêt mēlîḥ àḥsan minn 'àśra baṭṭalîn. Iza kân bêt sēriḥ lâken šērîr wa 'àśra boḏyoût mouḥoum-mîn, yâ târâ binsiknoû? — lâ', eṣ-šērîr àḥsan.

Une bonne maison vaut mieux que dix mauvaises. S'il y a une maison d'une vue libre, mais petite, et dix tristes et obscures, celles-ci seraient-elles bien habitables? — Non; la petite vaut mieux.

مُفْتَيْنٌ pour مُفْتَيْنِ, en vertu de la permutation constante de ḡammi et kesra, recevant ici le nom de إِتْبَاع.

„Une petite maison ou une petite chambre bien situées valent mieux qu'une grande maison sans vue et dans un mauvais endroit.” C'est surtout le voisinage du cimetière que les Arabes cherchent à éviter. Cela n'est pas étonnant, car les musulmans ne donnent pas beaucoup de profondeur au fossé. Ils enterrent le mort enveloppé seulement dans un linceul, ou trois, s'il est aisé.

بَيْتٌ يَنْشَرِي وَبَيْتٌ يَنْكِرِي, une maison est bonne à vendre, une autre à louer, Eg..

LXXXI

الدار دار أبونا والناس يحارجوننا

Ed-dâr dâr aboûnâ wan-nâs yeḥariḡoûnâ.

La maison appartient à notre père, pourtant le monde nous contrarie.

Wâḥed àḥad dâr woûrti minn bèyyou wa àḡ-

garhâ ila wâhed; minn ba'd ätmâm [إتمام] iyyâ-mou tälâb minnou el-ouğra, âou el-kîrî, lamm kân yîdfa', fa nèbbah 'alèh innou yîṭla' minn el-bêt, fa ḥasadoùlou nâs fi 'âdam eṭ-ṭouloù' wa yîkoùl şâheb el-bêt el-mâtal; ou koùll min bi'ari-ḡoùh 'alâ mâlou bâla ḥakḵ biḡoùlou.

Quelqu'un hérita de son père une maison qu'il donna à bail à un autre. Après la fin du terme, il réclama le montant du loyer à son locataire, qui, ne voulant pas payer, fut averti de déménager. Des personnes intervinrent alors en sa faveur auprès du propriétaire pour qu'il ne déménageât pas, et celui-là dit ce proverbe. Et quiconque est chicané sans raison dans ce qu'il possède le dit aussi.

الدار دار ابونا والناس يتعزّضونا, Eg.. Spitta, n° 287. Cf. Burckh., n° 31. Tanṭ., p. 114.

LXXXII.

يَلِي مَا تَتْعَب فِيهِ الْأَيْدِي مَا تَبْكِي عَلَيْهِ الْعَيْنُونَ

Yallî mâ tit'ab fîh el-ayâdî mâ tibkî 'alèh el-'ayoùn.
Les yeux ne pleurent pas là où les mains n'ont pas fatigué.

Izâ kân wâhed aboùh řânî wa ìbnou ḡoubbâş wa koùll yâm yîṭlob màblař minn bèyyou wa iḡoùllou bèyyou: „enti mâss ta'bân fi-l-maşārî, làou kount ta'bân fîhâ mâ koùntâs tâ'mel hêk.

Un père riche a un fils déréglé qui lui demande une somme tous les jours. Le père dit alors: „Tu ne peines pas, toi, à gagner l'argent, car, si tu peinais, tu ne ferais pas ainsi.

حُبَّاص; la forme نَعَال a souvent la première lettre avec dammi ou kesra; p. ex.: مُتَار; دَوَار; دُبَار; فُتَار, qui presse les

fruits pour en extraire les noyaux; كَذَاب; بُقَال; سُراق. Comme cette prononciation n'est pas règle absolue, elle est motivée par l'influence de la lettre initiale. — On prononce vulgairement عُيُون, 'ouyoùn, عَيْرُون, 'ayoùn, عِيُون, 'iyoùn, et 'èyoùn, comme si l'on écrivait عَيِين; cette dernière forme est la plus commune. V. Fleischer, Beiträge, IV, p. 72. عِيُون se trouve Kor., LI, 15. Hartmann, Sprachführer, p. 158.

S = Eg..

LXXXIII.

بشاشة الوجه أحسن من سخاة الكف

Bašāšat el-wouǧǧ àḥsan minn saḥāt el kâff.
La gaieté du visage vaut mieux que la générosité de la main.

A ce proverbe fait pendant le suivant:

وجه بشوش ولا جَوْهَر بِمَلَوِ الكف

Wouǧǧin bašoûsin wa lâ ġâhar bimèlwi-l-kaff:
Une figure gaie vaut mieux que des joyaux plein la main.

En-nâs mâ beḥeùbbou wâhed wouǧǧou nâsif ou 'euboûs wa laou kân Soultân; ou nâḥnâ oulâd el-'ârab menrîd el-kalâm el-ḥeùloû er-roùṭib wa mâ nâ'tēbir riġġâl zengîl mâ fis 'ândou mousâyara laën-nâs; mâsalan èntî, yâ mou'allimî, izâ sar-ṛâltnî ou yiṭla' kalâmak bârid 'alèyi biṭla' minn 'ândak ou biḥdim 'and wâhed aḳâll minnak ou be-soûf ḥâtri [خاطري] ou mâ bikallifnî bisoûrli wa laou tekîli bikalâm ḳâsî.

Le monde n'aime pas celui qui a la figure désagréable et ren-

frognée, quand même il serait sultan. Nous autres Arabes aimons la parole douce et agréable, et nous n'avons pas de considération pour un homme riche qui n'est pas affable avec les gens et d'un abord facile. Comme toi, par exemple, mon maître, si tu me charges d'un travail dans des termes secs et désagréables, je te quitte pour aller servir chez un autre qui est plus petit que toi, mais qui me satisfait et ne me prie pas de faire une chose, quand même elle serait lourde, par des paroles dures.

سَخَاة. Les mots qui finissent en *hamza* ou lettre *ma-k*-soûra reçoivent un *é*, lorsqu'ils sont en annexion. Mr. Fleischer a prouvé que cette redondance est d'ancienne date; Observ. sur le Supplém. de Dozy, p. 24.

Vulgairement les deux verbes *ملأ* et *ملو* se confondent; ils sont tous les deux *واوي* — *كلام ناشف* est le contraire de *كلام رطب*. Leurs synonymes sont *كلام مَر* et *كلام حلو*.

Ces deux proverbes peignent à merveille le caractère des Arabes. Il faut pour eux que le langage soit doux. Être bien et dignement traité vaut mieux qu'un don offert avec des paroles dures. Lorsque je dis le caractère des Arabes, j'exclus tous ceux qui ont été entraînés dans le courant européen ou qui ont des relations avec les Européens. Pour ceux-là le *baḥsîs* est mille fois préférable au langage bienveillant. Mais l'Arabe qui ne connaît que son monde à lui tient essentiellement à être abordé avec déférence. Si l'on savait en Europe combien l'Arabe, et l'Oriental en général, est sensible à un mot agréable et amical, flatteur même, on pourrait obtenir bien d'autres résultats que ceux que nous voyons aujourd'hui. Mais cette douceur de la parole, cette gaîté de la figure doivent être secondées par une fermeté inébranlable qui ne permet pas de concessions à l'amitié, car un Arabe, tout facile à conduire qu'il est, une fois maître de la situation, ne suit que ses pas-

sions. Celui qui connaît à fond la langue arabe et qui a vécu intimement avec ce peuple, pourra se faire une idée du pouvoir immense qu'a sur l'Arabe un mot choisi à propos, un vers cité à point. Si on en appelle à l'amour-propre, au **شرف النفس**, d'un Arabe, on peut être sûr qu'il ne résistera pas. Il n'y a pas un être plus liant que lui; il se dit tout de suite votre ami, en vous appelant à tout propos **يا حبيبي**, **يا رُحِي**, il vous offre ses services, mais tout cela n'est que de la bouche, le cœur n'y a pas de part. Cette familiarité abusive est pour lui une habitude, voire un besoin. Ne vous y fiez pas, car celui qui s'attache plus à la figure gaie et riante qu'à un caractère solide et sérieux, celui-là est aussi capable de vous défendre que de vous trahir. Traitez l'Arabe avec ce **بشوشة الوجه**, cette affabilité à laquelle il tient tant, mais soyez son maître. En Orient, il faut impitoyablement dominer, sans cela l'Europe se trouvera un jour à court. Elle se laisse constamment tromper par ceux qui disent avoir une profonde connaissance de l'Orient, mais qui n'en parlent pas la langue, ni ne savent interpréter un seul mouvement dans l'âme d'un Oriental. On doit un peu plus compter avec l'Islâm, qui n'est pas du tout sur son déclin, comme on aime à le croire en Europe. Le musulman n'est pas plus fanatique que le chrétien, mais lorsqu'on lâche la bride à la masse et que le mot d'ordre, accompagné de la formule de la profession de foi, vient de haut lieu, alors la sauvagerie de l'Oriental, endormie dans l'apathie innée, se montre dans toute sa force épouvantable; mais c'est alors que l'Europe regrettera de n'avoir „donné qu'une figure agréable” à des peuples qui par leur naissance et leur caractère sont notre antithèse ¹⁾.

Ces lignes furent écrites à Alexandrie au mois de Mars de cette année. Connaissant d'assez près les *leaders* du mouvement en Egypte et les incroyables intrigues qu'on y ourdissait, je prévoyais tout ce qui allait ar-

‘Alis hundert Sprüche, éd. Fleischer, p. 65, n° 22. Freit., III, I, n° 187; cf. I, p. 206, n° 205; III, p. 401, n° 307.

LXXXIV.

رَبُّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي

On écrit cela sur un bout de papier sans marquer les points diacritiques de certaines lettres, et l'on dit à la personne dont on veut se moquer ou se venger: „Mets les signes ortographiques sur le premier et le troisième mot; qu'est-ce que cela fait?” On obtient alors:

رَبُّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي

J'ai recueilli cette „énigme”, de la bouche de quelques enfants qui jouaient dans les rues de Soûr (Tyr). Elle brave toute traduction. On s'amuse à l'écrire dans les écoles pour en faire une *خزيرة*. Les musulmans appellent toujours un chat chat, et ne se soucient guère de la présence des enfants pour débiter tout ce que le dictionnaire arabe renferme de saletés et de crudités. De cette façon, les enfants apprennent ce qu'ils devraient pour

river. J'étais alors mieux que personne au courant de la vraie situation. Lorsque j'exposais mes craintes et osais donner mon avis aux gros bonnets de la représentation européenne, on me répondait toujours que j'étais trop pessimiste. Ah oui, celui qui ne sait même pas de quel côté il doit lire le journal *et-Tâif*, et qui ne prend ses renseignements que de personnes aussi peu instruites que lui, doit forcément, en vertu de son titre et de son uniforme, connaître les Orientaux beaucoup mieux qu'un autre, qui cependant a passé un lustre loin des Européens, au milieu de la société qui vient de faire explosion. Est-ce que les ruines d'Alexandrie n'ouvriront pas enfin les yeux à l'Europe? Veut-on prévenir de nouvelles catastrophes encore plus terribles, qu'on écrase les têtes fourvoyées, et qu'on laisse ensuite les musulmans à leur religion. — Alors ils se tiendront tranquilles.

toujours ignorer. L'Islâm, devenu une scholastique insusceptible de changement, voire d'éliminations, ne saurait donner à l'esprit une haute élévation morale, telle que nous l'entendons chez nous. Le relâchement des liens de famille, favorisé par la religion, la pratique conventionnelle de dogmes stériles qui ne souffrent pas d'atteinte sans que tout l'échafaudage religieux s'écroule, ne sont pas pour peu de chose dans l'éducation si imparfaite, si négligée des enfants musulmans. Celui qui a tant soit peu l'habitude des peuples orientaux distingue au premier coup d'oeil un enfant musulman d'un enfant chrétien. Celui-là a quelque chose de sauvage dans sa figure; ses traits sont plus grossiers, plus rudes, tandis que celui-ci a la figure plus composée, plus tranquille; les linéaments en sont plus doux. Le premier prononce avec plaisir des mots tels que طير, رَبِّكَ et رَبِّكَ, le second, si toutefois il les connaît pour les avoir entendus au marché, en a peur, et mal lui prendrait, s'il s'en servait dans la maison paternelle.

Cette „énigme” est connue dans tous les pays arabes.

LXXXV.

المرأة الحرة تقعد بين كَرَّة

El-màra el-ḥèurra teùḳ'eud bèn kàrra.

La femme vertueuse est assise parmi cent mille [personnes].

El-màra el-mazboùṭa izà kànet màsî 'alâ-d-darb ou wâḥed insân ḥàka mà'ha sí koùlmi bârdi (باردة) àou safîha ḥàlan tiṣlah sourmâyyètha toùḍroubou 'alâ râsou, fakoull en-nâs illi betsoùf hal-'àmal tourtâgî 'ànnhâ, wa izà mâraket tâni ḥàṭra mà

hàdda bistàrgi yèhkî màhhâ (= معها). Wa en-nis-wân hân 'andnâ biślahou es-sourmâye ou el-ḵab-ḵâb ou biḍrouboû er-rigǧâliza ḥakâ koûlmi 'âtîli.

Si une femme honnête, se promenant dans la rue, est abordée par un homme qui lui dit un mot désagréable ou insolent, elle ôte tout de suite son soulier et le frappe à la tête. Cela fait que tout ceux qui voient cette action se tiennent loin d'elle, et si elle passe encore une fois, pas un n'osera lui parler. C'est que les femmes chez nous ôtent leur soulier ou leur ḵabḵab pour frapper l'homme qui leur dirait une mauvaise parole.

ماشي, au masc.. Le vulgaire n'aime pas le féminin du فاعل des verbes défectueux; c'est ainsi qu'on dit: sinnt eg-ǧâi, l'année prochaine; marra tâni, une seconde, une autre fois. On ne se sert jamais de la forme féminine des deux mots جاي [pour جامي] et ثاني. Sâ'atî mâsî, ma montre marche. El-ḵanîni fâḍî, la bouteille est vide. Sinnt el-mâḍî, [rarement el-mâḍiyye], l'année passée. El-mây ḥâmî kêtîr [parfois aussi ḥâmîyye], l'eau est très-chaude. — بارد, désagréable, insipide, malplacé, lent, paresseux, Fleischer, Pers. Gramm., p. 219. — يَسْتَجِرِيْ est un تحريف de يَسْتَجِرِيْ, également usité. — Pour تَبْقَاب, voir Lane, M. E., I, p. 38. Pourquoi prétend Mr. Dozy, Suppl., s. v., que ce mot est himyarite? C'est plutôt une onomatopée.

Le proverbe veut dire qu'une femme honnête, fidèle à son mari, peut librement converser avec les hommes sans qu'on ait à craindre un écart. On répond ainsi à quelqu'un qui exprime des soupçons mal fondés sur le compte d'une femme honnête; elle saurait bien se défendre, si l'on se permettait la moindre liberté avec elle. Une šarmoûṭa, śloukke [شركة]. Wetzstein, o. c., a شلوك, forme qui m'est inconnue], ḵaḥbi, 'āibi, etc. accepte tout.

La scène déroulée dans l'explication est de la plus haute ré-

alité; j'ai pu le constater plus d'une fois, même dans les familles qui se piquent d'être „bonnes”.

المراة الحرة تُرقد ما بين كرة. Eg..

LXXXVI.

الشَّب يساحم كَفَّة

Es-šabb isāḥḥim kâffou.

Wâḥed bèddou yikrî bêt ila wâḥed ‘azzâbi (عزابي) wa ikoûn ‘ândâhou mârâ aou bint ênḏîfi ou ikoûllâhou šâḥēbou: „boûkra bisaḥḥimhom minn koûtrat nâgâstou; mâ bêtâ‘rif el-mâtal soû be-koûl?”

Quelqu'un qui a une femme ou une fille jolies veut louer une maison à un garçon; son ami lui dit alors: „Il les séduira un jour, tant il est immonde. Ne connais-tu pas ce que dit le proverbe?”

Se dit de celui qui est tellement perversi et plongé dans les vices que même son propre corps ne lui est pas sacré.

نضيق, pour نظيق, a souvent le sens de *joli*. Ibn Baṭ., I, p. 278. — بكرة demain, mais aussi *après, plus tard*, et alors le contraire de أَمْسَانِي, amsânî, il y a quelques jours, il y a quelque temps. Ce dernier mot est formé de أَمْس, comme قَرُونِي de قَرَف et قَحْطَانِي de قَحْط. Cf. l'italien *l'altr'ieri* (non *ier l'altro*). Le vulgaire بكرة est dans le même cas que le classique خَد et le persan قَرْدَا: ils se rapportent également à un temps plus éloigné que „demain”.

Es-šabb yînkah kâffou, Eg.

LXXXVII

أنتا مثل السطوح ما تطرق مزاريبك إلا لبراً

Enta mitl es-soutouh ma titrøk mazarîbak illa labarrâ.

Tu es comme les toits : tes gouttières ne dégouttent qu'au dehors.

Iza kân riggâl šâheb ‘êli wa mā yîşrof šèy’ fî-l-bèt ou yirâouwiḥ mašarîḥ ilâ barrâ takoullou mârtoḥ hâdâ; mitl ḥaddâm kâ‘id ‘and wâḥed minn goûmlat snîn ou ḥâsib ḥâsâb innou yâḥod minn mo‘âllimou baḥâšîs ou mā yèḥsol ‘ala šèy’, ou iza kâdâ řaraḍ lamo‘âllimou wâḥed řèrou bíya‘tîḥ kadd šahrîyet ḥaddâmou, fa bešoûf el-ḥaddâm hal-‘aṭîye mitl mazarîb el-bèt fî zâḥḥât el-mâṭar, mā betkoûbb mâyèthâ illâ labarrâ.

Si un père de famille ne dépense rien pour la maison, tout en dissipant son argent dehors, sa femme lui dit cela. De même, un domestique qui sert chez quelqu'un depuis bien des années, comptant toujours sur les pourboires de son maître, n'en obtient rien, tandis que son maître donne à un autre qui lui a fait une commission le montant des gages mensuels de son domestique; celui-ci trouve alors que ce don ressemble aux gouttières de la maison par une forte pluie: elles ne déversent leur eau qu'au dehors.

طرق, battre; on aurait dû dire: ماء المزاريب تطرق, l'eau des gouttières bat [sur le sol de manière à produire un son]. —

وجد أن العبيد كلهم فيهم لانهم, حاسب حساب, idiotisme; „ils ne se doutaient de rien”, Kouşşat el-‘Ounēsi faḍil, pp. 9, 10, Lâzim el-insân yèḥsib ḥâsâb, il faut qu'on fasse ses comptes pour le temps à venir. Lâzim tēḥsib ḥâsâb haz

zàlami, il faut que tu comptes avec cet individu (au fig.). La tākol es-sa nakāt koùllhoun, ʿhsàb ḥasàb ʾòḥwe-tak, ne mange pas tous les poissons, fais compte que tes frères en mangeront aussi. -- غَرَضٌ est un *desideratum* quelconque: bēddī ìnzal ʿas-soùḵ ìsterī el-ṛàraq, je vais descendre au basar acheter quelque chose; اشترى الاغراض, faire les emplettes; *objet*: woùḵaʿ minn gēbtī ṛàraq, un objet est tombé de ma poche; v. n° 126. -- زَحَتْ طُولَ النَّهَارِ, il a plu très-fort toute la journée. زَحَتْ مَطَرٌ, une averse. زَحَتْ, le cheval baisse le dos, par tare, lorsqu'on veut le monter.

Entà zèy el-mouzràb taḥòrr bàrrâ, tu découles, Eg.

LXXXVIII

يَلِي فِي الصَّنْدُوقِ عَلَى الْبَدَنِ مَذْلُوقٌ

Yalli fi-ṣ-ṣandoùḵ ʿalâ el-bâdan madlouḵ.

Ce qui est dans la caisse, sur le corps est répandu.

C'est ainsi que je l'ai entendu à Şaydâ. La version notée à Jérusalem est la bonne:

يَلِي فِي صَنْدُوقِ عَلَى الْبَدَنِ مَلْزُوقٌ

est attaché au corps.

Bekoûlou wâḥed illi ma ʿandoùs illâ bâdli wâḥedi on minn zāmân mâ reyyarhâs, ou nâbbah ʿalêh innou bilbis bâdli tâni biḥâmmîn şâḥēbou fiḥ ʿandou ṛērḥâ, ou bigâwibou hoûwi hēyda.

Un tel ne possède qu'un seul habillement qu'il n'a pas changé depuis longtemps (!). Il répond alors par ce proverbe à un ami

qui l'a averti d'en mettre un autre supposant qu'il en a un.

Le principal meuble d'une maison orientale est le şandoûk, où l'on met tout, habit, bijoux, argent etc. Chez les paysans c'est même le seul meuble tout-à-fait indispensable.

Illi fi-ş-şandoûk 'ala-l-'ouroûk. Eg.

LXXXIX.

إِلبِسْ قَدْرَكَ لِتَنْزِلَ عَلَى قَبْرِكَ

İlbis kâdrak litinzal 'ala kâbrak.

*Habille-toi selon ton rang jusqu'à ce que tu descendes
dans ton tombeau.*

Inn kân wâhed rânî wa şâr ohtiyâr wa şâr yilbis awâ'î 'atîka moudèbbara minn boûhlou la-hàttâ şammîd [pour **يَصِدِّ**] maşârî ou yiftîkir el-'âlam innou faķîr bîgî şâhèbou ou iķoûllou hèydâ.

Si un riche, sur ses vieux jours, se met par avarice à s'habiller de vieux habits tachés pour thésauriser et pour que le monde pense qu'il est pauvre, un ami vient lui dire cela.

On le dit à celui qui, malgré son aisance, affiche la pauvreté et néglige sa personne.

دِبْع, collect., taches, et **دِبْعَة**, nom. unit., pl. **دُبُوعَة**, v. p. 63, l. 5. — **صَدَّ**, mettre de côté de l'argent, faire des épargnes.

Il faut dire que ce proverbe est surtout applicable aux musulmans, qui ne se soucient guère de leurs habits. On voit à tout moment des richards dans des rombâz et des moudàrrabiye d'une couleur indéfinissable. Il y en a plus d'un qu'on croyait pauvre comme un rat d'église, et qui a laissé une fortune.

وَاحِدٌ خَطْبٌ وَالتَّانِي تَجَوَّزَ

Wâhad haṭab ou et-tâni tağâouwaz.

L'un [la] demanda en mariage, l'autre [l']épousa.

Insân izâ kân mou'âmmal bišoûrli innou yâhò-dhâ fa bigî réroû yiṣṭâdhâ. Mitl hânî Ḥabîb, fâṣal tâman ed-dâr fa ba'd mâ arâḥ âgâ wâhad réroû zâd 'alêh lîrâ ou 'ahadhâ. Ou wâhad fi Bêroût hà-ṭab wâḥdi wa sâfar, wa bâ'd goumatên (pour gou-m'atên) arâḥ ahoûh la'ând haṭibtou, lâkâhâ sala-bîye, fa hàbbhâ ou kallâhâ: „âgânî maktoûb minn hèyyî innou bâṭṭal itgâouwaz fa 'aboûi lamm yiṭ-la' 'ânnik fa 'ânâ bërîdik, fa zâouwar maktoûb 'ann lisân hèyyou ou wargâh laël-moṭrân ou ṣâddak kalâ mou ou ṣallâh aklîl.

Il se dit, lorsqu'on a l'espoir d'obtenir une chose, tandis que quelqu'un d'autre vient lui faire la chasse et la prend. Comme ici Ḥabîb, qui convint du prix de la maison, et lorsqu'il s'en fut allé, un autre vint offrir une Livre St. de plus que lui et la prit. — Un jeune homme de Beyroût se fiança à une demoiselle et partit en voyage. Deux semaines après, son frère se rendit chez la fiancée. L'ayant trouvée jolie, il s'en amouracha et lui dit: „Il m'est arrivé une lettre de mon frère qui dit qu'il a renoncé au mariage. Or, mon père ne veut pas te lâcher, et moi, je veux de toi.” Il contrefit une lettre au nom de son frère et la montra à l'évêque, qui le crut sur parole et le maria.

هَوْنِي, et quelquefois هَوْنَا, prononcé par les montagnards hàounî; v. Laff el-kimât, p. ۱۸۳; Festschrift, Gawalîkî, p. 139. — اَرَا, pour رَا, est très-commun en Syrie et en Palestine. Le فَعَلَ devient ainsi quelquefois اَفْعَلَ dans la langue

vulgaire, mais seulement à la troisième personne du parfait d'un verbe double ou concave. Fleischer, Z. D. M. G., I, p. 156. Dozy, J. A., 1869, II, p. 205. — Les chrétiens appellent la cérémonie religieuse du mariage **صلاة**.

On se souviendra tout de suite, en lisant ce proverbe, de la fameuse saillie de Mo'awiya Ibn Sofyan. Son fils Yezid aimait follement la belle femme de 'Abd Allāh Ibn Salām el-Hāsimī, gouverneur de 'Irāk, et confia ses peines à son père, qui n'était jamais embarrassé de trouver des expédients. Par une ruse que nous appelons infamie, il amena 'Abd Allāh à répudier Oureynib en présence de témoins et envoya Aboû ed-Dardā accomplir les fiançailles comme représentant de Yezid. Aboû ed-Dardā, arrivé en 'Irāk, alla visiter el-Hoseyn, fils de 'Alī, fils d'Aboû Talib, à qui il raconta le but de son voyage. Alors el-Hoseyn se posa aussi comme prétendant et pria Aboû ed-Dardā de demander pour les deux la main d'Oureynib, qui n'aurait qu'à choisir. Elle préféra el-Hoseyn. Mo'awiya, se voyant vaincu par son plus puissant adversaire, s'écria :

أَرْسَلْتُهُ لِي خَاطِبًا فَتَزَوَّجَ

„Je l'ai envoyé conclure les fiançailles pour moi : il s'est marié.”

El-Hoseyn, au dire des historiens arabes, n'avait épousé Oureynib que pour la conserver intacte et à l'abri des visées de Mo'awiya. Elle fut rendue à son premier mari, lorsque plus tard celui-ci revint en 'Irāk.

M. el-M., s. v. **خطب**. Ibn Badroûn, éd. Dozy, p. 174. Serkīs, Amtāl qadīma, p. 11. Socin, n° 108. Freytag, III, 1, n° 3212. Burckhardt, n° 304.

S = Eg.

XCI.

من آمنك لا تخونه ولو كنت خاين

Min âmanak lâ taḥounou wa laou koùnt ḥâin.
*Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu
 serais traître.*

Var.: أمّك خوّان.

A propos de ce proverbe, un paysan très-intelligent du village de Gěbâ^c, à 3 heures de Şaydâ, dans le Liban, me raconta l'histoire suivante, que je donne dans toute sa naïve simplicité:

Wâlad ibn wâḥad ṛânî kâsar mâl abouh ou ba^c.
 dên râhan oummou ou abouh 'alâ 'âlf ḳeurs ou
 'âḥad el-maşâri ou sâfar ilâ el-ṛouṛbi, ou kamân
 hinâk râouwaḥ ed-darâhim illî mâ^cou, ou bâ^cḍâḥâ
 ḥâdam 'and wâḥed minn touḡâr el-medîne, ou ba^cd
 moùddi ṭâlab minn mou^câllimou maşâri 'alâ ḥisâ-
 bou, 'aṭâlou tlâtmît ḳeurs mou^câllimou. Lamma
 ṭoule^c minn el-medîne iltâḳâ nâs lâmmi ou sâ'al
 wâḥed minn 'ahl el-medîne: „'alâ ès maḡmoû^c ên-
 nâs"? ḳâllou: „fiḥ wâḥed riḡḡâl bebi^c kalâm; el-
 koûlmi bimît ḳeurs.” Ḳâles-şâbî: „soû el-afâdi"?—

Un jeune homme, fils d'un riche, après avoir gaspillé la fortune de son père, engagea ses parents pour 1000 Piastres, reçut l'argent et s'en alla en pays étranger. Y ayant également dissipé l'argent qu'il avait avec lui, il servit chez un des négociants de la ville. Au bout de quelque temps, il demanda un à-compte à son maître, qui lui donna 300 Piastres. En sortant de la ville, il rencontra une foule de gens, et demanda à un habitant de l'endroit pourquoi tout ce monde était rassemblé. Il lui répondit: „Il y a un homme qui vend des paroles, à raison de 100 P. par mot.” — Le jeune homme reprit: „Et quelle en est l'utilité?” —

ḳallou: „naṣīḥa"! ḳàddam el-wàlad ila ʕr-riggāl ou ištara minnou tlāt koulmāt, koull koułmi bi-mīt ḳeurs: àouwal wāḥdi: „min āmanak la ta-ḥoūnou wa laou koūnt ḥāin”; ou et-tānī: „inn gāʕet en-nefs fi ʕs inn ḳān ḳaouwèthā, ou sàʕat el-bast ʕeūmrak la tēfaoūwithā”; ou et-tlāti: „ḳabl mā timśī ʕalā-ṭ-ṭarīḳ ḥeyyīlak rafīḳ” — ou rāgaʕ la-ʕānd mouʕallimou; ou lāmma laḳāḥ mouʕallimou sāṭir ou amīn wāḳkalou ʕalā bētou ou mālou ou raḥ ʕalā-l-ḥāgg; ou fi riyāb mouʕallimou ištalaḳ ʕalā mouʕallimtoū innhā mouwāllaʕa fīh ou tērīdou lanēfshā, fa raḥ ištara zounnār boūlād liāgl yitzānnar ou yithāffad fīh ḥattā la titḥārrak māʕ-ou eṭ-ṭabiʕa; wa fi āḥad el-lāyālī mā sāf mouʕallimtoū illā ʕāndou oū ḥass fi īdhā bēn faḥdēh, fa lāmma wāḡadet māśʕarou yābis ou bārid nāḳēzet


„Un [bon] conseil!”, répondit l'autre. — Il s'approcha alors du vendeur et lui acheta trois mots, chaque mot 100 P. Le premier était: „Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu serais traître”; le second: „Si la faim te prend, nourris-toi de n'importe quoi, et ne laisse jamais échapper l'heure de la réjouissance [n° 93]; et le troisième: „Avant de te mettre en route, prépare-toi un compagnon”. Là-dessus, il s'en retourna chez son maître. Celui-ci, le trouvant habile et fidèle, le fit intendant de sa maison et de ses biens et partit en pèlerinage. Pendant l'absence de son maître, il s'aperçut que sa maîtresse était enflammée d'amour pour lui et voulait de ses baisers. Il alla donc acheter une ceinture en acier pour s'en ceindre, en guise de bandage, afin d'éviter toute agitation des sens. Mais voilà qu'un soir il vit sa maîtresse chez lui: il sentait sa main entre ses cuisses. Elle, ne rencontrant que la froide dureté là où elle

ou rāḥet laḥālha, ou ḥiya kātamet sirrahā laḥī-
nin āgā gāzha minn el-ḥāgg ou ḥāfet layilla yèḥki
ila ḥalālha, fa sàbaket bil-kalām ou ḥabbaret rig-
gālha: inn „el-wàlad taḥārkaš fīr”; ou zā’il ‘alā-l-
wàlad ou àḥḍarou bēn idēh ou ‘ātabou ‘alā fà’lou
es-sēnī. Ou ‘āḥad el-wàlad mou‘allimou ila mo-
ḥall fāḍī ou wargāh el-ḥoufāḍ ou ḵallou:” ya mou-
‘allimī, minn ḥīnin sāfārt lakēt mou‘allimti māili
ila šābi, fa lamma ‘arifet [= عَرِفْتُ pour عَرَفْتُ] ḥayda
tawagǧāhet [= تَوَجَّهْتُ] la‘and foulān minn šān ya.
melli ḥoufāḍ, ou ‘amalli yāh ou sàkkarou ou ‘āḥad
hoūī el-miftāḥ mā’ou liāgl rāfā’ es-souḥḥa, laln-
nanī ḥaṭṭēt mīt ḵeurs ‘alā koūlmi: „minn āmanak
la taḥouūnou wa laou koūnt ḥāin”; ou šaddaḵou el-
mou‘allim fi kalāmou ou ṭallak ḥalāltou ou ta-
rākhā tībki ‘alā ḥālha ou gā‘al el-wàlad wakīl ‘alā

croyait trouver le plaisir, tressaillit et se sauva. Elle garda son secret jusqu'au retour de son mari du pèlerinage, et, craignant que le garçon ne parlât à son époux, elle le devança et rapporta que le jeune homme lui avait tenu des propos séducteurs. Le maître, fâché contre lui, le fit venir en sa présence et lui reprocha son action détestable. Le jeune homme emmena son maître dans un endroit où il n'y avait personne, et lui montra le bandage: „Ô mon maître, lui dit-il, depuis ton départ je trouvais à ta femme de l'inclination pour moi. Ayant constaté cela, je me rendis chez un tel, pour qu'il me fit un bandage. Il me le fabriqua, le ferma et en prit lui-même la clef pour enlever tout soupçon; n'avais-je pas payé 100 P. un seul mot: „Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu serais traître. Son maître, ajoutant foi à sa parole, repudia sa femme et la laissa pleurer son sort [ou toute seule]. Il fit le jeune homme intendant de ses biens et de ses troupeaux.

mâlou ou mawâsih. Ou 'âḥad minnou es-ṣâbî ḡâṇib minn el-maṣârî ou ṭâlab minnou inn yesâfir la-
 'and abouh ou azânlou [= **أذن**] fîh. Wa hou ṭâli' minn el-medîne kâsa' 'abd šerîr bîyinbâ' ou iṣta-
 râh ou 'âḥadou mâ'ou ou sāḥab dârbou. Šâf wâḥad ḥiyyâl [non ḥiyâl] âḥid maktoûb minn ṭaraf el-mè-
 lek liwâḥed ḥâkim bârrâ innou yeûkteûlou ou šâ-
 daf es-ṣâbî ou sâllamou el-maktoûb tayiwaddîh
 lal-ḥâkim ou 'aṭâlou ḥamsmît keurs kirî; ou sâfar
 el-wâlad ilâ bēlâd ba'îdi lâmma šâf mâ'ou mâl
 kêtîr. Mâtâ mâ šâr fî nouṣṣ ed-dârb ḥalaset minn-
 ou ez-zouwâdi fa ḡâ' kêtîr, ou šâf razâl fâit minn
 kouddâmourâou wasou ou wâka' el-razâl mât minn
 el-kouwâs. Fa kâddam ou wagâdhâ entâyi ou lâka
 el-ouîlâd fî bâṭniḥâ ṭayyibîn; mîsik wâḥed ou 'âka-
 lou nèy. Lâmma âkal 'âṭîs, ḥes inn laḥm el-razâl

Le jeune homme eut de son maître une certaine somme et lui demanda la permission de se rendre auprès de son père, ce qui lui fut accordé. Comme il sortait de la ville, il vit un petit esclave qu'on vendait. Il l'acheta, l'emmena avec lui et continua son chemin. Il aperçut un cavalier, porteur d'une lettre de la part du roi pour un gouverneur de dehors avec l'ordre de le [le porteur] tuer. Le cavalier vint à rencontrer le jeune homme à qui il remit la lettre, pour qu'il la fit parvenir au gouverneur, et lui paya 500 P. Le jeune homme, se voyant en possession de beaucoup d'argent, s'en alla en pays lointain. Arrivé à mi-chemin, les provisions lui firent défaut, et il eut grand' faim. Voyant une gazelle passer devant lui, il lui tira un coup: elle tomba et mourut par suite du coup. Il accourut, la trouva femelle ayant encore les petits vivants dans le ventre. Il en prit un et le mangea cru. Après avoir mangé, il eut soif [c'est que la chaire de gazelle est salée],

mâleḥ, lâken mā lakās mây yiṣrab. Fa rikib el-ḥoṣān ou ḥayyal fih tlāt maṣāwîr ou ‘ārik el-ḥoṣān ou ṣār eṣ-ṣābi yākḥaṭ ‘āraḳ el-ḥoṣān ou yilḥas idou ḥatta yiboûll rikou lainn toûmmou nâsif. Kāmou ou miṣyoû laḥatta dāḥaloû ilā el-medîne illi hoû kâṣidhā. Fa wāḡad ‘alā bâb el-bēlad ṛinā ou baṣṭ fa-tfàkkar bil-koûlmi illi iṣtarāhā bimît keurs ou ḳāl lil-‘ābd: „iṣtarēnā hal-koûlmi bimît keurs, bēddnā nitfàrraḡ ‘alā hal-foûrgi.” Ou fimā hinnī ḳā‘idîn yitfàrraḡoû ṭab el-wàḳt māḥom [= ] fa ṭāouwaloû fi-l-ḳā‘di; wiṭtakar fi-l-maktoûb illi ḡāib-ou ilā-l-ḥākim fa ista‘ḡar wāḥed minn el-ḥādirîn ou bâ‘at el-maktoûb mā‘ou, fa lāmmā woûṣil el-mour-sāl la‘ānd el-ḥākim ḥālan ḳātalou. Ba‘d mā ḥoûliṣ el-wālad minn el-ḳēf rāḥ yiṣ‘al el-ḥākim ‘alā wou-ṣoûl el-maktoûb, woûṣil amm lā, ou aḥbaroûh innou

mais il ne put trouver de l'eau pour boire. Il enfourcha donc son cheval, à qui il fit faire trois tours au galop de façon à le faire suer. Il ramassa alors la sueur du cheval avec la main, qu'il lécha afin d'humecter sa bouche desséchée. Ils se mirent à chevaucher jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la ville, but de leur visite. A la porte de la ville, il trouva chant et réjouissance: il se rappela le mot qu'il avait acheté pour 100 P. et dit à l'esclave: „Nous avons acheté ce mot 100 P., allons regarder ce spectacle!” Ainsi occupés à satisfaire leur curiosité, et les heures se passant d'une façon fort agréable, ils y restèrent longtemps. Alors le jeune homme vint à penser à la lettre dont il était porteur, et paya un des assistants qu'il envoya la remettre. L'envoyé, arrivé auprès du gouverneur, fut immédiatement mis à mort. Lorsqu'il eut fini de se divertir, il alla demander au gouverneur, si la lettre était, ou non, parvenue; on l'informa qu'elle était bien parvenue

el-maktoûb woûsil ou er-riggâl koûtil'). Kal es-sâbi:
 „el-ḥamdou lillâh illazî fi wâstât el-koûlmi illi ista-
 rêtha bimît keurs ḥouliṣna fiha minn el-mât.” Ou
 âḥad hoûwa ou ‘âbdou âḍa fi-l-ḥân. Yâm minn el-
 iyyâm nizil ‘as-soûk fa wâgaḍ sarâya minn es-sa-
 râyât mou‘allakîn fiha roûs benâdēmîn ou bâḍa yis-
 ‘al ahl el-medîne fa lâ kânou yihabbiroûh ‘ânnou.
 Ba‘dên dâḥal ‘and wâḥed ḥallâk ou ‘âkalou ḥoubz
 ma‘ bâ‘ḍhom, ou ba‘d el-âkl sà‘alou ‘alâ-r-roûs el-
 mou‘allakâ, fa kâl el-ḥallâk: „roubb el-loûkmi gâbet
 nâkmi ou roubb el-koûlmi gâlabet nâ‘mî”; ḥes innou
 ‘âkal mâ‘ou ḥoubz šâr malzoûm yiksoûflou es-sâbab
 ‘ann er-roûs: inn bint el-mèlek mâ bēddha tetgâou-
 waz illâ wâḥed riggâl yifoûkk lâhâ el-ḥazâzîr willâ
 toûkṭa‘ râsou ou te‘allikou fi serâya bêta‘ètha. Fa

et que l'homme avait été tué. Il s'écria alors: „La louange est à Dieu, qui par le moyen de ce mot que j'ai acheté 100 P. nous a sauvés de la mort”! Il loua pour lui et son esclave une chambre au ḥân.

Un certain jour, il descendit au marché et trouva des têtes d'hommes suspendues à un des grands édifices. Il se mit à interroger les habitants de la ville, mais il n'y avait personne qui voulût le renseigner. Il entra ensuite chez un barbier avec lequel il mangea du pain. Après avoir mangé, il lui demanda pourquoi les têtes étaient suspendues. Le barbier dit alors: „Avale le morceau et il t'apportera du tourment; avale le mot et il t'amènera du bien” [n° 185], car ayant mangé du pain avec l'autre, il fut obligé de lui révéler ce qui avait causé la suspension des têtes. Il raconta donc que la fille du roi ne voulait épouser que celui qui lui aurait deviné des énigmes; si non,

1) Voir le glossaire, s. v. *وصل*.

lamma 'arif el-wàlad el-koùssa el-maṭloûbi foûriḥ
fàrah sēdid fa dāḥal 'alā wālèdhā el-mèlek ou kâl-
lou: „bèddi bintak itgàouwaz bēhā”, ou hoûzin
el-mèlek 'alā-l-wàlad ḥēs innou bâ'dou sērîr ou
kàllahou: „yâ wàlad, bintî tehàzzirak hoûzēra, inn
ḥazārtihā tâḥīdak willā tīdbahak.” Fa kâl eṣ-ṣābi:
„àmrak, 'alā rāsî.” Fa waddoûh la'and el-bint ou
kâlètlou; „mâ kàoulak fî bēnnâ [= بَنَّا] bēnâ oustou-
wāni wa 'akādhā fî tlāt māya ou sètta ou settin
ḥāgar ou rāras fīhā tna'āsar sāgara ou koull sāgara
ānbatet tlātîn kaḍîb wa koull kaḍîb ḥāmil 'anḳoû-
dèn: 'anḳoûd āswad ou 'anḳoûd ābyad”? Ou gāb el-
wàlad riḡāli souhoûd 'alā innou izā ḥāzar el-houzēra
yāḥod bint el-mèlek. Bâ'den kàllahā: „à'lamî inn el-
bēnnâ hoû Allāh ou el-oustouwāni hî es-sinni ou

elle lui coupait la tête et la faisait suspendre à son château. Le jeune homme étant ainsi parvenu à savoir ce dont il s'agissait, fut pris d'une grande joie et se présenta chez le roi, père de la fille, et lui dit: „Je veux épouser ta fille”! Le roi en fut affligé à cause de la jeunesse du garçon et lui dit: „Jeune homme, ma fille te donnera à deviner une énigme; si tu la devines, elle te prendra, si non, elle te coupera la tête.” — „J'obéis à tes ordres,” répondit le jeune homme. Sur quoi, on l'envoya chez la fille, qui lui posa cette question: „Que dis-tu d'un architecte qui construisit un portique avec 366 pierres, dans lequel il planta 12 arbres qui poussèrent chacun 30 rameaux; chaque rameau porta 2 grappes: une noire et une blanche”? Le jeune homme fit venir des témoins attestant que, s'il devinait l'énigme, il prendrait la fille du roi. Après cela, il lui répondit: „Sache que l'architecte, c'est Dieu; le portique, c'est l'année; les 366 pierres, ce sont les jours de l'année; les 30 rameaux, les jours du

et-tlât mâya ou sètta ou settin hâgar hòmme [ou hinnî] iyyâm es-sinni ou et-tlâtîn kađîb hom iyyâm es-sahr, ou el-‘ankôûdên hinnî el-lêl ou en-nahâr. Fa sâhidou el-hâđiroûn innou fâkk lâhâ el-houzêra ou lâzim yađôdhâ. Kâlêtlou: „hazzîrni minn ‘ândak hâttâ fokk [pour afôkk] hazoûrtak.” Kallâhâ: „mâ kâoulik fi insân âkal lahm tayyib minn mèyyit, ou sêrib mâ y lâ minn ârd wa lâ minn sâma, wa hâmal el-mât ‘alâ râsou”? Fa àhđaret gemî‘ mâ ‘ândhâ minn koûtoub el-hazâzir ou el-amtâl fa lamm wâga-det ađbâr ‘annhâ. Ba‘dên tã‘et laêl-wâlad ou roûđiet mâ‘ou fi gawâz ou ‘âţet ‘ilm la’aboûhâ ou fou-rih aboûhâ ou baţţal katl en-nâs. Ou ‘âmalou fârah kârkaboû ed-doûnyâ fih minn el-walâim ou ed-dağğ ou el-rinâ sâb‘at iyyâm ou sâb‘at liyâli, ou nahâr et-tâmin dâhal ‘alêhâ „bisinnt [سنة] Allâh ou rousouî-

mois, et les deux grappes, la nuit et le jour.” Les personnes présentes attestèrent alors qu’il avait bien deviné l’énigme de la fille, et qu’il fallait qu’il l’épousât. Elle lui dit : „Donne-moi, à ton tour, une énigme pour que je la devine.” Il la lui proposa : „Que dis-tu d’un homme qui a mangé de la chaire vivante d’un corps mort, et qui a bu de l’eau qui n’était ni de la terre, ni du ciel, tout en portant la mort sur sa tête?” Elle se fit alors apporter tout ce qu’elle avait en fait de livres d’énigmes et de proverbes, mais sans pouvoir y trouver aucune mention de cette énigme. Elle se rendit ensuite au jeune homme et accepta de l’épouser. Son père, en ayant été informé par elle, s’en réjouit et cessa de tuer les gens. Les noces qu’on fit mirent tout le monde sens dessus dessous, tant il y avait de festins, de musique et de chant pendant sept nuits et sept jours. Le huitième jour, il consumma le mariage „par la loi de Dieu et de son Prophète.”

ou." Ou kà'ad 'and el-mèlek moùddet iyyâm ou tã-
lab izn minnou inn yousâfir 'alâ bëlâdou taisòkk
'alâ mou'allimou. Ou âḥad mà'ou hādāya ou tāḥāif
ou woûsil ilâ medînet mou'allimou ba'âtlou ḥabar
innou kâdim la'ândou; ou toûle' yelākîh ilâ barrât
el-bâlad, wa lâmma sâfoû bâ'ḍhom sâllamou 'alâ
bâ'ḍouḥom „selâm el-aḥbâb izâ kânoû riyâb", ou
hennâh mou'allimou bisâlâmi ou nâzzalou fi bêtou
ou 'amâllou râyât el-akrâm [= إكرام] ou el-wâgib, ou
ḥalaf mou'allimou innou yibkâ 'ândou laâḥir mamât-
ou; ou fakk oûmmou ou aboûh minn er-râhn, ou
istakâmoû ma' bâ'ḍhom biliddi [لذة] ou na'im,
tàyyah Allâh 'és es-sâmi'in.

Après avoir passé quelque temps auprès du roi, il lui demanda la permission de retourner dans son pays afin de visiter son maître. Il emporta des cadeaux et des choses précieuses, et arriva à la ville où était son maître, qu'il fit prévenir de son arrivée. Celui-ci alla à sa rencontre hors de la ville. En se voyant, ils se saluèrent „comme se saluent deux amis après avoir été absents." Son maître le félicita de son heureux retour, le fit descendre chez lui, en l'honorant grandement, ainsi qu'il lui était dû. Il le conjura de passer auprès de lui le restant de ses jours. Le jeune homme dégageda ses parents et

*l'on resta ensemble en délices et en bonheur,
que Dieu rende agréable la vie des auditeurs!*

ولد, vulg. aussi = garçon, jeune homme. On le prononce souvent وة, par contraction [cf. بنت de بَيْت, سَيِّدة de سَيْت], forme très-usitée en Egypte. Les Bédouins appellent même le vieux يَا وَد, mot qui chez eux est applicable à tous les âges. Ils disent aussi, comme les Egyptiens, جَدَع [= جدع], pl. جُدَعَان, qui véritablement signifie un jeune chameau, mais

qui correspond à notre *brave*: yâ gèda^c, ohé, mon brave! — **بعدها**. Le **ها** est ici féminin, équivalant à **هذا**. On dit ainsi: mâtâ mâ nizîlt anâ bisâ^cèthâ fât hoûwâ, il passa juste au moment que j'étais descendu. Les savants n'ont pas assez observé cet emploi du féminin dans un sens neutre. Sirat 'Antar a souvent **عندها** pour **ذلك**. Mas'ouîdî, V, p. 221, dit: **فقال يا امير المؤمنين الا ترى الى الناس قد اقبلوا على هذه الاحاديث و تركوا كتاب الله** „Prince des Croyants! n'observez vous pas le peuple comme il s'est déjà porté à ces narrations, en abandonnant le Livre de Dieu? — A-t-il vraiment fait cela? — Oui.” **اخبرنا عروة ان عائشة قالت دخل رطل من اليهود على رسول الله صعلم فقالوا السلام عليك ففهمتها فقلت عليكم السلام واللعنة فقال رسول الله صعلم مهلاً يا عائشة** nous a rapporté que 'Âîsa a dit: quelques juifs entrèrent chez le Prophète et lui dirent: sur toi la paix!, et comme je le comprenais (qu'ils voulaient par là savoir si le Prophète leur rendrait le salut comme on l'avait fait jusqu'alors), je dis: sur vous la paix et la malédiction! à quoi le Prophète riposta: tout beau! 'Âîsa! Boḥârî, éd. Boûlâḳ, III, p. 163, l. 11. Ibn Ba-tûṭṭa, I, p. 353, l. 9. Les exemples en sont nombreux dans ce livre; n° 93. — **تُحَار** pour **تُحَار**, avec permutation, constante dans la langue vulgaire, de **ح** et **ه**. Il n'est pas nécessaire de dire avec Tanṭ., p. xv, que le **ج** est mouḥaffafa, car le pluriel **تُحَار**, existe aussi; voir des exemple dans Nöldeke, *Poesie*, p. 187, l. 3; Six Diw., p. ٢٧, vers ٥٩. — **لَبَّة**. Soûft ḥa-wâgât lâmmi, ou lâmmat ḥ., j'ai vu une foule de messieurs. Kaddêš fiḥ lammât niswân el-yâm 'al-Bar-roût! que de groupes de femmes il y a aujourd'hui à [la rivière] de B.. — **اشتلق**, s'apercevoir de qqc. par un regard à la dérobée. En Egypte, on dit **تشالق على النساء**, regarder les

femmes furtivement. **اشتلت على المرأة** [= المرأة] **ان كانت**, je me suis aperçu que la femme était en costume de lessive, et je ne suis pas entré. **اشتلت**, **اشتلت** عليك, j'ai observé que tu allais prendre le livre. Le bilitère **شل** [سل] paraît avoir le sens de *tomber* ou *faire tomber, jeter*, à juger d'après ses nombreux dérivés usités dans la langue vulgaire. **أصغى المحيط لَمْ يشلق عليك**, prends garde! le mur va tomber sur toi. **شلق الجبل**, la montagne s'est éboulée. V. n° 92, 115. Cf. rad. **شلق** et **شلق**. Les Arabes ont parfaitement la conscience qu'il y a dans **اشتلق** l'idée de tomber: je demandai à un homme ce que ce verbe signifie: **يعني يُرَقع نظرك عليه**, „c'est-à-dire: ton regard tombe là-dessus”, me répondit-il. — **قريده لنفسها**; cf. Kor., Beyd., I, p. ٢٥٩. Abou'l-Fedâ, Hist. Anteisl., éd. Fleischer, p. 28. Ibn Bat., I, p. 279. — **حفاض**, pour **حفاظ**, maṣdar, a, outre la signification qui ressort du texte, encore celles-ci: 2° braie pour les enfants; 3° **حِيضَة** = **حِرْقَة الحَيْض**; 4° bandage herniaire. — **ما يصير ما شاف إلا عنده**, affirmation renforcée, comme dans **ما يصير ما شاف إلا عنده**, il faut que tu manges tout. **فامسا علينا المَسَا**, **و طلبنا الحان فتبها عن الدرب و ما راينا انفسنا إلا في هذا الرقاق**, „la nuit nous surprit alors, et nous voulûmes gagner le hân, mais nous perdîmes la route, et nous tombâmes dans cette rue (et nous voici dans cette rue).” MS de Leide, Bâsim, p. 7. Cf., ibidem, p. 37: **فبينما هم في كلام وإلا أتى**, „pendant qu'ils étaient ainsi en train de causer, voilà qu'arriva Bâsim.” **لا يزال الدهر إلا متقلبا**, Lane, s. v.. Voir Harîrî, éd. Beyr., p. 350. l. 3. Gloss. Ibn Badroûn, éd. Dozy, s. v. **لا**. N° 130. — **عانة** = **مشعر**, **لَيْلَا**, prononcé layilla, se met après les verbes marquant la peur, la crainte, le soupçon etc.: **anâ bešòkk layilla biġî**, je me doute qu'il viendra.

Cf. Kor., IV, 3; Beyd., I, p. 196, l. 21. Le hamza dans **يَتَلَا** fut prononcée comme **ي** déjà au commencement de l'Islâm. Seyhẓade dans son supercommentaire, Sour. 57, 3, dit que cette prononciation du *hamza* dans ce mot est un **تَحْفِيق** **قياسي**. Le vulgaire a interverti les voyelles de **ل** et de **ي**, parce qu'il dit toujours **لِي** et **إِن**. — L'homme du peuple appelle souvent sa femme, en parlant d'elle, **حَلَالَة** [ou **حَلِيلَة**], pl. **حَلَال**; elle appelle son mari **حَلال** = ce dont il est permis de jouir; v. Beyd., I, p. 202. Les Bédouins donnent aussi ce nom au *butin*, qui pour eux est la chose licite par excellence. — **تَحْرَكش**; cf. class. **حَرَكْتُ**, comme **بَحَث** et **بَحَش**, vulg., creuser, fouiller. Ce verbe a plusieurs significations qui toutes se rapportent à l'idée renfermée dans le thème **حَرَك**. J'en donnerai ici quelques exemples, afin qu'on puisse en juger. **تَحْرَكش** **الْوِلْدَانُ يَتَحْرَكُشُوا**, l'enfant taquina le chien. **الرِّجَالُ يَتَحْرَكُشُ فِي بَعْضِهِم**, les enfants se chamaillent entre eux. **يَتَحْرَكُشُ فِي الْمَرْأَةِ**, l'homme fait la cour à la femme, il lui lance des propos, il tourne autour d'elle. **Enti bithàrkiš fiyî koull sâ'a**, tu me cherches noise à tout moment. C'est cette signification que comporte ce verbe, si l'on dit **تَحْرَكش** **فِيهِ**, sans autre explication. — **Ḍaràbnî foulàn — Lès ta-ḥarkàst fiḥ**, un tel m'a battu. — Pourquoi t'y es-tu frotté? — **حَرَكِشَ** **الْوِلْدَانُ عَمَّ يَحْرَكُشُ فِي الرَّمْلِ**, l'enfant joue avec le sable. **حَرَكِشْتَ بِالنَّارِ حَتَّى قَلَبْتَ**, tu as ébranlé l'armoire de façon qu'elle est tombée. **حَرَكِشْتَ فِي خَزَائِنِهَا**, tu as farfouillé dans l'armoire. **الْخَنَزِيرُ يَحْرَكُشُ فِي الْوَحْلِ**, le cochon fouge dans la boue. Je pourrais multiplier les exemples, qu'il faudrait tous traduire d'une façon différente. — **طَلَقَ حَلَالَةً** = **أَرَى** = **فَرَجَ** = **فَرَجَى** = **وَزَجَى**, v. p. 59; cf. n° 99. — **وَتَرَكَهَا تَبْكِي**. Ce **تَرَكَ** pourrait ici être remplacé par **خَلَّى**, qui est plus vulgaire. On met ces verbes devant un imparfait dans le

sens de *laisser, faire*, allem. *lassen*, pour périphraser l'idée du verbe causatif. Pourtant, il est bien rare d'entendre aujourd'hui *ترك* ainsi employé; *حتى* l'a presque complètement supplanté. Beydâwî, I, p. 197, l. 7, dit: *فلا يتركوه ان يضرّ بهم بصرف المال*, „et qu'ainsi ils ne le laisseront pas leur nuire en détournant leur fortune à leur préjudice.” Vulgairement, cela se dirait: *فلا يخلّوه يضرّهم الخ*; a aussi classiquement quelquefois ce sens; cf. el-Mo'arrab, pp. 12, 22. En parcourant au hasard Ibn Badroûn, éd. Dozy, p. 68, je fus frappé d'y trouver le vers suivant, qui rappelle tout-à-fait la manière de s'exprimer de notre paysan ignorant:

هبت ولم افعل وكدت وليتني [طويل]

تركّت على عثمان تبكي حلائله

„je l'avais délibéré.... je ne le fis pas.... j'étais pourtant près.... plutôt à Dieu que j'eusse laissé les femmes d'Otman pleurer sur lui” [de *صابي بن الحارث البرجمي*]. — جانب, partie, grande ou petite, de quelque chose; cf. Gloss. Hab., p. 37. — *تضع*, voir, distinguer; propr. dissiper. Cette amplification vulgaire de l'idée primitive n'est pas plus singulière que „distinguer” de *dis-tangere*. — *بنو آدم* est le pluriel de *بن آدم*, un homme; v. n° 19, 104. — *حزيرة* = *حزورة*, S. = *فسورة*, Eg. — *وحلف*; le peuple n'a pas étudié el-Moufaṣṣal. — *وحلف*; il disait: *وحياة النبي لازم تبقى*. — *ماية*, *mâ ya*; forme vulgaire très-commune. La langue classique a *مئة* et *مائة*. On veut que l'*alef* soit purement orthoépique (الق الوقاية), le thème étant *مأى*. Le *ي* tombe et est compensé par le *ة*, comme dans *زادوا مئة ألفاً فرقاً بينها*: *بركة, ثبة, كربة, رثة, فثة*. Ibn el-Hâgibî dit: „ils ajoutèrent à *مئة*, un *alef* pour établir une distinction entre lui et *منه*”. Mr. Fleischer, dont je résume ici l'intéressant raisonnement dans les *Beiträge*, IV, p. 120, fait

à ce propos cette observation: „ut autem fieri solet, **مايه** illud legentium oculis usque objectum pronunciationem, quam conservare debebat, tandem corrumpit et vulgo formam adulterinam genuit **مَایه**, *mâye* **مايتين**, *mâyeteyn*; vid. Causs., Gr. arab. vulg., éd. I, § 249”. Nous sommes ici en présence de deux alternatives: d’un côté, la forme primitive du mot: **مَای**; le **ي** tombe et est compensé par le **ة**; nous avons donc **مَیَّة** (**مَایة**). Anciennement, lorsque dans les copies du Korân on n’observait pas le **نقط** et le **شکل**, **مه** (100) et **مه** (de lui) ne faisaient à l’œil aucune différence. Or, les copistes auraient ajouté un *alef* pour éviter toute confusion. Fleischer, l. c., et Nöldeke, Hist. du Korân, p. 259. — et de l’autre côté, le fait incontestable que les paysans prononcent encore *mâya*. Pour défendre leur opinion, les savants susmentionnés doivent bien compléter leur raisonnement en disant: ce **مايه** fut ensuite prononcé *mâya*, au moins par les lecteurs non lettrés du Korân, ignorant que cet *alef* ne fût intercalé que comme signe orthographique sans valeur phonétique. Cette façon d’écrire le mot fut ensuite adoptée par tous les savants et la prononciation défectueuse se répandit dans les campagnes, même parmi les chrétiens. Ce complément d’argumentation est absolument nécessaire, si l’on veut expliquer la prononciation vulgaire, en admettant l’origine de l’*alef*. Mais pour que cette théorie tienne, il est bien urgent de prouver que déjà de bonne heure on prononçait par ce fait *mâya*, ce qui serait un peu difficile. J’ai de la peine à croire qu’une prononciation si généralement observée que celle de *mâya* puisse être due à la lecture des lecteurs du Korân. Est-ce qu’anciennement la forme **مَایة** (**مَایة**) n’a pu exister à côté de **مه**? Il n’est pas nécessaire que le **ي** tombe dans des thèmes de cette catégorie. La prononciation vulgaire trouverait alors sa raison d’être. **مَایة** serait devenu **مَایة**, comme **شعرة**, **شعرة** (v. n° 10) et quantité

d'autres mots, et le hamza aurait subi l'imâla, comme tākōl pour **تَأْكُل**. Je fais observer que mâyā s'est conservé non seulement chez les paysans arabisés, chrétiens et musulmans, mais aussi chez les Bédouins. Spitta, Gramm., p. 160 et note. Cf. n° 41. — Les derniers mots constituent le refrain, **ختم الحكاية**, indispensable et invariable de tous les contes populaires, même chez les Bédouins. Cette histoire tout-à-fait orientale est nommée **سيف المسيح**. J'en possède un MS où elle est plus longue et un peu différente; j'ai préféré la laisser telle que le paysan me la dicta. Il serait fort important de recueillir les contes populaires arabes, surtout ceux des Bédouins, qui passent leurs soirées à en raconter. On comblerait par là une véritable lacune dans la littérature arabe ¹⁾.

Var. Beyr.: mîn àmmanak lâ tahouñnou wa lou kount hoûwân. Socin, n° 110. Burton, n° 146. Cf. Berggren., s. v. tromper, et Freyt., III, 1, n° 110. MS. Leide, n° 1292a, p. 240, n° 17.

XCH.

كُلُّ عِنْدَ الْعَرَبِ صَابُون

Koûllou 'and el-'arab şâboûn

Tout est savon pour les Bédouins.

Bimâttiloû hâdâ lawâhed îstarâ sî batţâl ou mâ bifroḵ 'ândou kêf mâ yeşîr el-beḍâ'a minn 'âdam ma'rîftou fî-l-moustarâ — ou lillî bîyâkol şalf és mâ kân: ḥâmoûḍ, ḥeûloû, mâlch, ḥayâlla.

On dit ce proverbe à celui qui a achete un objet sans valeur et pour qui la qualité de la marchandise est fort égale, ne sa-

¹⁾ Mr. le Dr. Spitta-Bey vient de publier un recueil de „Contes populaires d'Égypte” que les savants liront avec plaisir et profit. Brill, Leide.

chant pas acheter — et à celui qui gobe n'importe quoi: aigre, doux, salé, sans distinction.

هَلْكَدَةُ طَلَعَتْ مَعِيَ شَلْفَ. شَلْفَ, cette parole m'est échappée par inadvertance. اَنَا بِنَامَ شَلْفَ, je couche de n'importe quelle façon, que ce soit par terre ou au lit: كَيْفَ مَا حَصَلَ بِنَامَ. انتَ كُلُّ شُغْلِكَ شَلْفَ مِنْ قَفَا أَيْدِكَ, ton travail est tout bousillage, tu travailles à dépêche compagnon. Weitzstein, Z. D. M. G., XII, p. 116, rapporte cet exemple: مَا تَعْرِفُوا دَقَّةَ الْبَعِثِمْ بِأَلْفَ وَلَوْ شَلَفَهَا شَلْفَ „vous ne connaissez pas le coup du maître: il vaut mille, quand même il frapperait au hasard.” Ce mot, qui marque le désordre dans ce qu'on fait, est très-employé. L'idée primitive attachée à cette racine a été expliquée au numéro précédent. Cf. Fleischer dans Delitzsch, Comm. Jesaja, p. 104. On dit: أَشْلِفْ لِي الْكِتَابَ, lance-moi le livre (si je suis à une certaine distance). أَشْلِفْ لِي الْقَلْيُونَ, passe-moi la pipe (en me la jetant). الْإِوْلَادُ عَمَّ يَشْلِفُوا طَابَاتِ, les enfants sont en train de jouer aux balles. Cf. شَالُوفَ, cascade; شَلْفَةُ, lance. V. n° 91.

Pour comprendre tout le sel de ce proverbe, il est nécessaire de connaître les habitudes des Arabes et particulièrement celles des Bédouins. On sait que les Arabes qui ne sont pas encore européenisés (moutafàrniǵ) mangent avec les doigts, ayant toutefois soin de se laver les mains et la bouche après le repas et souvent aussi avant. Cela peut se faire là où il y a de l'eau, mais rencontrerait des difficultés dans des contrées où souvent il n'y en a pas assez pour boire. La cuisine arabe est très-grasse, surtout celle des Bédouins, qui sont fort gourmands de beurre fondu. Comme l'eau n'est pas abondante chez eux, ils ne s'inquiètent guère de remplir le précepte de l'ablution avant la prière, si la fantaisie leur prenait de la faire. Encore moins pensent-ils à se débarbouiller la main droite, seule digne

de porter la nourriture à la bouche ¹⁾, et pour cause, après avoir engurgité une certaine dose de beurre ou expédié un *kar-koûri* avec du lāban. Le luxe des serviettes de table leur étant inconnu, ils s'essuient les mains, dûment léchées d'abord, sur leurs habits, leur barbe, leurs cheveux ou n'importe quel objet se trouvant à leur portée. Avoir le *'abây*e bien empreignée de graisse est chez „les fils du désert” un signe de bien-être et d'hospitalité. Ils trouvent partout le savon qui les nettoie, et n'ont nullement l'intention ni le besoin de l'acheter cher dans les villes, où il y a plus d'étiquette. Pourtant, je ne serais pas éloigné de traduire ici **العرب** par „les Arabes” en général, car, vraiment, ceux-ci non plus ne distinguent pas toujours, même les plus civilisés, mouchoir et meuble, savon et habits. Si l'on est invité à un repas sans cérémonie et à l'arabe, c'est-à-dire sans couteau ni fourchette, on peut facilement constater que les doigts, avec lesquels on a mangé, sont nettoyés par la bouche et que la serviette fait presque toujours défaut. Il n'y a pas longtemps que cette nouveauté a été introduite en Orient. Ce sont surtout les musulmans qui se conforment toujours à l'ancienne manière de manger, et c'est chez eux qu'on remplit scrupuleusement le précepte du Prophète: **اِذَا اَكَلَ أَحَدُكُمْ فَلَا يَمْسَحُ يَدَهُ حَتَّى يَلْعَقَهَا**, „lorsque quelqu'un d'entre vous a mangé, il ne doit pas s'essuyer la main avant de l'avoir léchée.” Boḥârî, éd. Boul., III, p. ٩. et ١١. Les anciennes habitudes ne se déracinent pas si facilement, et je prie le lecteur de croire que ce précepte est suivi même par le musulman *le plus haut placé*, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence d'un *gaoûr* européen.

Burton, n° 33.

1) Voir Boḥârî, éd. Boul., III, p. ٥., l. 17 et 29.

XCH.

ساعة البسط عُمرِكَ لا تَفُوتُها وإن جاعت
التغس بِأَيْشٍ إن كان قوتُها

Sâ'at el-bast 'oumrak lâ tefaouwîthâ wa inn
gâ'et en-nefs biès inn kân kaouwèthâ.

*Ne laisse jamais échapper l'heure de la réjouissance, et si la
faim te prend, nourris-toi de n'importe quoi.*

Wakt el-ṛinâ ou ed-daḵḵ ou el-insirâḥ lâ yifoû-
tou el-insân ou iròḥ inâm mitl bâhâim, ou izâ
kân en-nahâr mēliḥ ou riḥat ez-zouhoûr fâiḥa
fi iyyâm (ou iyâm) en-nêrîz lâ bidd innak tâ'mel
sirân ḥattâ tēttah ṣidrak minn dîkat el-bâlad
lainnou yiṭâouwîl el-'oumr. Ou insân mata mâ
kân goû'ân ou mou'âouwad 'alâ âkl ṭâyyib ou
mâss maougoûd sâ'èthâ, yâ târâ izâ ṣaḥḥâllou
gîbni âou koûbbi bilabniye mâ yâkolou? Ou eg-
goû'ân koull si biṣâḳibou.

*L'heure du chant, de la musique et de la gaité, on ne la man-
que pas pour aller dormir comme les bêtes. Et si la journée
est belle, et les fleurs exhalent leurs parfums, dans les jours
de printemps, il faut bien que tu fasses une partie de plaisir
afin de respirer librement loin de l'étroitesse de la ville, car
cela fait vivre longtemps. Si un homme qui est habitué à bien
manger a faim, et n'a pas sous la main de quoi se satisfaire,
je me demande s'il ne mangera pas du fromage, des olives ou
des boulettes de viande au lait aigre, s'il en trouve.*

بَإِيشَ إِنْ كَانَ. Sur أَيُّ شَيْءٍ = إِيشَ, voir Gawalîkî, Ḥaṭâ,
p. 146. Ḥafâgî, Sifâ, p. iv. Freytag, Prov. I, p. 147. Fleischer,
Beiträge, V, p. 54. Spitta, Gramm. p. 80. Ce إِنْ, ou plutôt

إن¹⁾, n'est que le ḥafd noûné du mot précédent, motivé par un أي²⁾ qui n'est pas toujours exprimé. Dans ma correspondance avec des personnes illettrées j'ai bien souvent rencontré إن écrit comme un mot séparé. Voici des exemples de cet emploi: itfàḍḍal la'andî ênâ wàḵt inn kân, favorisca da me a qualunque ora, mais aussi: itf. wàḵt inn kân. Gîbli èyyâ kitâb inn kân, ou ênou kitâb inn kân, ou ḡ. kitâb inn kân, ou ḡ. ḥayâllâ ou ḥayyâllâ kitâb, ou ḡ. ḥ. k. inn kân, apporte-moi un livre quelconque. Anâ bâḥod ênâ bint inn kân ou èyyâ bint inn kân, j'épouserai n'importe quelle demoiselle. Anâ binâm kêf inn kân ou mâ kân³⁾, je couche n'importe comment. A'melou èmtâ inn kân, mâ fîs ḍoũroũra," fais-le n'importe quand, il n'y a rien qui presse," me dit un paysan de Nablous. Êmtan, Beyroût³⁾. Êmtan kân, paysans de Palestine. Je vois dans cet émtan une contraction de èmtâ et in. Cf. syr. اِمْتَان; Nöldeke, Gramm., p. 91; chald ܐܝܡܬܢ.

Il ressort clairement de ces exemples que le vulgaire, ne connaissant pas ce que c'est que le tanwin, considère ـ comme un mot séparé nécessaire pour rendre l'idée indéfinie avec ou sans اي ou اِيا. Par contre, je n'ai pas constaté l'omission de إن qui reste là comme une réminiscence de l'époque éloignée

1) Voir n° 150.

2) كيف seul, pour كيف ما, de quelque façon que, n'est pas usité par le vulgaire, qui ne comprendrait pas bien une phrase telle que: ويدبرونها كيف شاعوا, et ils les arrangent comme ils veulent, Beydl. II, p. ٢١, l. ٢. On dirait ici: kêf mâ biddhom.

3) ايمتن de Bochter n'est donc pas une erreur. Fleischer, Observ. sur le Suppl. de Dozy, p. 10.

de l'I^crab¹). Au lieu de *eyyâ*, on se sert, ainsi qu'on vient de le voir, de *ênâ*, en y ajoutant le suffixe possessif respectif. Dans ce cas, l'alef est élidé.

Ainsi:

3 pers. sing. masc.: *gîb ênou* [أَيْنَهُ; *èynou*, Beyr.] *inn kân*,
apporte, amène n'importe qui, quel [quoi].
..... fem.: *gîb ênhâ* [*ênâ*, أَيْنَهَا] *inn kân*, ...qui, quelle.
.. plur., masc. et fem.: *gîb ênhom* [ênom], *ênhinni inn kân*,
... qui, quels, quelles.

Ênou etc. est aussi adjectif et pronom *interrogatif*: *minn ênâ* [أَيْنَهَا] *bělâd gît*, de quel pays es-tu venu?; *biênou mârkaḅ gît*, par quel bateau es-tu venu? *ma' ênou gît*, avec lequel es-tu venu? *Ênâ gaouwâzt*, laquelle as-tu épousée? On dit même: *ma' èmin gît*, avec qui etc.? et à Beyrouût *èymin*? Pour le pluriel de *ênou*?, qui manque [au moins, je ne l'ai jamais entendu], il faut prendre une autre tournure avec *أَيَّا* ou *أَيِّنَا*, p. ex.: *ênâ* [ou *eyyâ*] *hinnî illî gîbthom*,

1) Mr. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 179, a, selon moi, grandement tort de ne pas voir ici l'ancienne *nomination*, qui, pour le vulgaire ignorant, est devenu un mot séparé. On peut, il est vrai, remplacer *أَن* par *مَا*, mais non pas toujours et, promiscüe". Analysons la phrase donnée par Mr. Wetzstein: *هَاتْ أَيَّشْ أَنْ (مَا) جِبْتْ مَلِيحْ*, *gîb her*, *was du auch immer bringst, ist recht!*" Si je dis: *هَاتْ أَيَّشْ أَنْ جِبْتْ*, *هَاتْ أَيَّشْ*, c'est: *هَاتْ أَيُّ شَيْءٍ جِبْتْ مَلِيحْ*, quelque chose que tu apportes, c'est bon; tandis que, si je dis: *هَاتْ أَيَّشْ مَا جِبْتْ مَلِيحْ*, cela signifie: *هَاتْ أَيُّ شَيْءٍ جِبْتْ فَهْوَ مَلِيحْ* = n'importe quelle chose (quoi) tu apporteras, elle (cette chose) sera bonne = *مَا جِبْتْ مِنْ الْأَشْيَاءِ*. Le fait que *مَا* et *أَن* peuvent dans certains cas se mettre l'un pour l'autre n'est pas un argument logique contre l'origine de *أَن*. Du reste, les savants arabes sont unanimes à reconnaître ici la *nomination*, et j'adopte entièrement cette explication, à l'exemple d'Éli Smith et de Mr. Spitta.

gibton ou gibtom, lesquels, lesquelles as-tu amenés, -ées? On voit que ênou etc. se rapporte à une chose déterminée, de même que *lequel*? C'est en cela qu'il diffère de **اي** ou **ايا** qui est *adjectif* interrogatif général. Il a sur ce dernier l'avantage d'être en même temps *pronom* interrogatif. L'arabe classique n'a ici que **مَنْ**?. Minn ênâ bēlâd gît veut donc dire: de quel pays [parmi ceux que j'ai présents à l'esprit] viens-tu?, tandis que minn eyyâ bēlâd gît signifierait: de quel pays [parmi ceux qui se trouvent dans le monde, et que je ne connais pas même de nom] viens-tu? Pourtant, eyyâ peut remplacer ênâ; le contraire n'a pas lieu. **النبيد ما يحيي اليوم** **الأ من قبرص والأ من سركرة - ايناهم هو احسن منهم -** **السرکوزي احسن - تنظروا هذا الوقت ايناه هو الاحسن عندنا** **من الاتنين (النبيدين)**. MS de Leide, n° 1292a, p. 105; et ibidem passim. **اينا**, sans les suffixes possessifs, sert pour tous les genres et nombres, surtout en Palestine. S'il est employé devant un nom féminin, les deux formes **اينا** et **اينها** se confondent, parce que le **ه** des pronoms n'est pas prononcé en général. Ainsi, on peut dire: ma^c ênâ sefini gît, par quel bateau es-tu venu?, mais non pas: ma^c ênou sefini gît, tandis que j'ai souvent entendu sans distinction: ênou ou ênâ bēt sâkin fih enta, quelle est la maison que tu habites? Nous avons pu voir la cause de cet emploi. Cf. Fleischer, Z. D. M. G., XI, p. 685. Spitta, Gramm., p. 80.

L'origine de ce petit mot si intéressant prouve combien il est nécessaire de connaître la langue syriaque pour bien traiter le dialecte arabe de la Syrie. Or, le syriaque a son pronom interrogatif **أَمْنا**, et c'est là qu'il faut chercher l'étymologie de **اينا**. Si donc nous disons: **هَمَکَ أَمْنا اَنه حُدمَنّا**, et de quel couvent es-tu? il faudrait le rendre en arabe vulgaire par **ومن اينه** ou **اينا دیر انت**, de même que le syriaque aurait ici

pu dire : $\text{نَـ} = \text{نَـ} + \text{نَـ}$. Ce mot syriaco-arabe est composé de l'interrogatif sémitique a y et du démonstratif sémitique na. Nöldeke, Syr. Gramm., § 234. Dillman, Ethiop. Gramm. p. 95.

نَـ, ou **نَـ**, a en arabe pris le sens de promenade matinale pendant le printemps, quand la nature se revêt de son manteau de verdure et que les fleurs des orangers envoient au loin leurs parfums enivrants. Un *nêroûz* dans les jardins de Saydâ et de Damas est un délice. Mr. de Kremer s'étonne, Mittelsyrien, p. 112, de ce que Lane ne fait pas mention de cette fête dans son remarquable ouvrage sur l'Égypte. C'est que cet auteur si consciencieux avait bien raison de se taire à ce sujet, car le *nêroûz* n'est plus célébré au Caire. Il s'est cependant conservé dans la Haute-Égypte, ainsi que me l'a confirmé mon savant ami Spitta-Bey. Les auteurs cités par Kremer prouvent bien qu'il n'en était pas ainsi anciennement. La fête de *Nêroûz* constituait alors une des plus grandes solennités du pays. Ibn Ayâs et le Kâdî 'Abd er-Rahîm el-Faḍîl disent expressément que le *nêroûz* était célébré le premier jour de l'année copte, soit le premier toût, qui correspond au 10 septembre. Or, le *nêroûz*, ou *noûroûz*, était justement la fête de l'équinoxe du printemps (Mas'oudf, s. v.), et elle l'est encore en Perse, en Syrie et en Palestine. Les Égyptiens avaient-ils donné ce nom à une fête pour se réjouir du retrait des eaux du Nil et de la fécondation de leur sol après les chaleurs de l'été? Le *Šamm en-nasîm* de nos jours, fête populaire par excellence en Égypte, me paraît correspondre au *nêroûz* syrien. Il tombe au 3 barmoûdah, 10 avril. *Noûroûz* veut dire *nouveau jour* en persan. — **ضيقه**, Gawâlîkî, o. c., p. 147. — **يائري**, voir Fleischer, Gloss. Hab., p. 76, et Beiträge, VI, p. 109. De Goeje, Gloss. Geogr., p. 243. — *Šahḥallou* = **صَحَّ لَهْ = صَحَّ لَهْ**.

Les Orientaux pensent comme La Bruyère : „il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri." Voir n° 91.

XCIV.

كُلُّهُمْ فِي الْهَوَا سَوَا

Koùllouhom fi-l-hàwâ sàwâ.

Tous sont égaux sous le ciel.

Iza kân nâs kâ'idîn fi mālâhî ou wâhed baṭṭâl bēnâthom 'amm yitfàrrag, ou bigî etnèn ṣâbhom ou ikoùl el-wâḥad: „lêk! hağ-gēm'a ou foulân mâ bisârîkhom, bibèyyin 'alèh 'âkil", bigâwib hey-dâk: „koùllouhom fi-l-hàwâ sàwâ", yâ'nî koùllouhom âl'an minn bâ'ḍhom.

Il y a des personnes qui se livrent au jeu; parmi elles quelqu'un se trouve qui n'y prend pas part et reste spectateur. Deux individus s'approchent de là, et l'un dit: „Regarde donc cette réunion, et un tel ne s'associe pas à eux! on voit qu'il est sage.” — L'autre répond: „Tous sont égaux sous le ciel” — c'est-à-dire: ils sont tous l'un pire que l'autre.

مَلَامِي n'est guère usité au singulier. — لَيْكَ, lêk: lek haġ-mârkab illi ġâġi, vois donc ce bateau qui arrive! lêk, haġ-bint! mâ âkwashâ! regarde-moi un peu cette fille! est-elle jolie! lêkî, haġ-teškîli minn ṣânik, tiens! ce bouquet est pour toi (fém.). MS de Leide, n° 1292a, p. 35. C'est l'arabe classique إِلَيْكَ, dont la signification cependant diffère. Un poète a dit:

إِذَا طَلَبْتَ الْمَاءَ قَالَتْ لَيْكَ [سريع]

„Toutes les fois que tu demandes de l'eau, elle dit: retire-toi!” Lane, s. v. On y suffixe les pronoms possessifs: lêkou, le voilà, lêkhâ, la voilà. M. von Kremer dit (Mittels. u. Dam., p. 144): „en outre, le dialecte de Damas a d'autres idiotismes qui paraissent ne pas être du tout arabes, tels que: lêkô,

voilà”; certainement, ce savant orientaliste aurait aujourd’hui écrit bien des pages de ce livre d’une autre façon.

Cf. Meyd., éd. Bouï., II, p. 191. Freyt., II, p. 615. El-Mo‘ar-rab, p. 14 :

ما اشبه الليلة بالبارحة

XCV.

انت مثل البَرْد سَبَب كلِّ عِلَّة

Enti mitl el-bard: sàbab koull ‘illi (‘eùlli).

Tu es comme le froid: cause de toute maladie.

Koull insân bikoûn maḵâlâtî ou dâïman bîyà^c.
mel asbâb ilâ-l-‘âlam biḥēnâḵ wa yirmî kalâm
bârid la koull en-nâs yitlokoû ‘alèh hayda el-
mâtal.

On applique ce proverbe à tout homme qui est rapporteur intrigant cherchant toujours l’occasion de se quereller avec tout le monde et semant partout la zizanie.

On fait cette différence entre عِلَّة et مَرَض, que celui-ci désigne une maladie, un malaise qui passe, tandis que celui-là est chronique. صَحَّة × عِلَّة, Fleischer, Alis Sprüche, p. 49.

Soc., n° 524 a: البَرْد والقِلَّة سَبَب كلِّ عِلَّة

XCVI.

كَسْر الْقَدَحِ عِنْدَ نَدِيمِ الْخَرَّاءِ سَكْرًا ou سَكْرَةً

Kasr el-ḡadaḡ ʿand nadīm el-ḡarā soukr ou sakra.

Le familier de la boue, lorsqu'il casse le verre, est ivre.

Yāʿnī ʿann koull insān illazī minn ḡadaḡ wā-
ḡed biskar ou birtami fī sāhli ou boṣīr yēḡki biṭ-
ṭāliʿ ou bin-nāzil minn doḡn wāʿī (وَعِي pour le class.
'وَعِي') ou bīmśī fī-l-ḡoulfānī ou māḡmā sāf ḡoud-
ḡām minnou bīksirou.

Il se rapporte à tout homme qui se grise d'un seul petit verre, tombe par terre et se prend à radoter à tort et à travers sans attention; il marche à reculons, et quelque chose qu'il voie devant lui, il la casse.

سهلة a vulg. aussi le sens de ارض. On ne doit pas traduire ici سهلة في ارضه par „il se jette par terre”, car „il est jeté par terre, il tombe” sans le vouloir.

Les viveurs arabes ne valent pas mieux que leurs frères en Europe. Les musulmans boivent tout autant que les chrétiens, peut-être même davantage. La jeunesse dorée en Orient fait bien gagner le ḡammārgī. C'est surtout le ʿarāḡ (ʿarāḡi, Damas) qui est leur boisson favorite, et dont la meilleure espèce se fabrique au village de Zoûḡ Mikāīl, dans le Liban. La qualité la plus estimée s'appelle ʿarāḡ samʿānī. On se donne rendez-vous, mīʿād, dans un ḡammāra (ou ḡoummāra), débit de vin, après le ʿaṣr. On cherche de préférence un endroit où il y ait un petit jardin, ḡenēni, avec un bassin d'eau, birke, au milieu duquel se trouve un foustou-

1) C'est ainsi que sont changés tous les قُلْ ultimæ و ou ي, lesquels, de semi-voyelles qu'ils étaient, à cause du tanwin, deviennent voyelles de prolongation.

ḵiye, petite vasque [pour فُسْتَقِيَّة, Egypte] ayant son كَوْفَرَة, jet d'eau¹). Le ḥammargî apporte de petites chaises basses, كراسي, et une table sur laquelle il place une ou plusieurs خَمْسِيَّة, 50 grammes, de 'arāk et du mēza. Ce mēza joue un grand rôle dans les libations orientales. Le mot est persan; il signifie aujourd'hui les hors-d'œuvre qu'on mange après avoir vidé un verre. Il correspond à l'arabe كَثْل²). Ainsi attablés, ces اولاد الحانة font venir un bon chanteur qui, avec sa voix nasillarde, les transporte d'admiration. Une ḥamsīniye est expédiée après l'autre, et la compagnie se trouve bientôt dans un état de béatitude qui se manifeste par la casse des verres et des bouteilles, souvent aussi des chaises. C'est là une scène obligatoire, une illustration nécessaire des parties de bombance des مُقَنَّدَفِين et des معترين de l'Orient. Voilà pourquoi le proverbe qualifie un tel sujet de nadīm el-ḥarà. Le Jeudi gras, خميس الترفع, tout le monde a la permission de se soûler; c'est à cause de cela qu'on appelle aussi ce jour-là خميس السكرارى³. — قدح,

1) Cf. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 478. فُسْتَقِيَّة signifie à Jérusalem la fosse commune, surmontée d'un maṣṭaba, dans laquelle on fourre les morts pauvres. On en bouche la porte avec des pierres. Cette espèce de charnier porte en Syrie le nom de خشخاشة. Souvent on y fait entrer tout le monde, faute de cimetière. Cette dénomination vient-elle de خَش, entrer, ou de خشخش, produire un cliquetis [des ossements]?

2) On dit تنقل, faire un léger repas dans une invitation, une soirée. Es-Sonyûtî, dans une de ses Makâmât, traite les propriétés médicales des différentes espèces de nakl, telles que جوز, لوز, غسنگ etc. المقامة الفستقية في أنواع النقل, éd. d'El-Gawâib, p. 43. Laḥ el-Kimât, p. 51. Lane, M. E., III, p. 100. Freytag, Prov., III, 1, n° 1272; ibid. n° 68 où il faut lire تنقل.

3) Le précieux MS de Leide, n° 1292a, renferme, p. 95, la description d'une godaillerie arabe d'il y a 150 ans. Ecrite dans la langue vulgaire de Syrie, elle est du plus haut comique, et je crois faire une chose agréable aux arabisants en la publiant dans mon „Anthologie de l'arabe vulgaire”.

grand ou petit verre, avec ou sans pied; proprement, gobelet de bois encore usité chez les Bédouins [قَدَح]. كُتَابِيَّة, grand verre sans pied.

Il y a entre كَسْر et سَكْر une paronomasie, appelée جناس مقلوب مجتم. G. de Tassy, Rhétorique, p. 131.

XCVII.

المَيِّت كَلْب وَالْجِنَازَةُ حَامِيَّة

El-mèyyit kelb ou eg-gënâzi hâmiye.

Le mort est un chien, et [pourtant] le convoi funèbre est nombreux.

Iza kân etnèn yithânaḳou ou yitdâraboû biḡi wâḥad minn illî waḳîfîn ḥawalêhom ou yiḳouîl ilâ wâḥad minnhom „rôḥ išteki ‘alêh,” wa bi-ḳoullou wâḥed tânî wâḳif kamân ma‘ ên-nâs wa biḡâwibou: inn „sî mâ biyêhriz, lês tatârôḥ tišteki, el mèyyit kelb ou eg-gënâzi hâmiye”.

Si deux individus se chamaillent et se battent, un de ceux qui les entourent dit à l'un d'eux: „Va porter plainte contre lui!” Un autre, qui se trouve également là mêlé au monde, lui réplique: „Ce n'est rien, pourquoi aller te plaindre? le mort est un chien, mais le convoi funèbre est nombreux.”

L'e de gënâzi est tellement bref, qu'on prononce eḡḡ-nâzi. V. Kitab el-faṣiḥ, p. ۲۷. — Les chrétiens appellent la messe funèbre à l'église جِنَاز. Le contraire de حَامِيَّة est بَارِدَة; on dit: فُلَان مَاتَ لَكِنْ جِنَازَتُهُ بَارِدَة, un tel est mort, mais il y avait peu de monde à son enterrement.

Le proverbe veut dire: à quoi bon faire un si grand convoi pour un chien, le plus vil des animaux? Pourquoi faire tout

ce bruit pour si peu de chose; ce ne sont que des paroles sans conséquence. On l'applique à des querelles, à des altercations etc.

El-mèyyit kalb ou el-gānāza ḥarra, Eg.. Spitta, n° 214. La différence de transcription du mot جنازة [Mr. Spitta a ganāza] provient de ce que j'ai recueilli ce proverbe de la bouche d'un Egyptien qui observait l'imāla. Cette prononciation se fait peu sentir au Caire, mais elle est parfaitement distincte dans le Delta. Tanṭ., p. 112 donne ce proverbe ainsi: الجنازة حرا والميت كلب, ce que le traducteur explique par „faire de magnifiques funérailles pour un homme de rien”. On a vu dans ce qui précède à quoi s'applique particulièrement le proverbe en Syrie; il n'y a pas de différence pour l'Egypte. Je dis à l'adresse du livre de Tanṭawī: مثل بلا شرح مثل. Freyt., III, 1, p. 76, avec حاملة. Burekh., n° 46.

XCVIII.

النار فاكهة الشّتي والجوخ ملبوس الفتى

En-nār fākīt es-šitī wa ʿl-goûḥ malboûs el-ftī.

Le feu est le fruit de l'hiver, et le drap est l'habillement du jeune homme.

Koull insān biġi bourdān minn barrā ilā el-bēt wa bitlākī en-nār šāʿilī ou dīfī ʿandāha, hiṭ ḥsan ʿandou minn koull ākēl wa laou kānet baḳ-lāwa; ou bīnbēsīt hoṣṣoûsan waḳt yallī bešoûf en-nār ʿammāl tezālriṭ ou es-šērār ʿammāl yiṭ-ṭāyyar; — mitl koûṣṣat el-bēdawi illi kān māsi ʿaṭ-ṭarīḳ ou et-tēlg nāzil ʿalēh, fa mā woûsil ilā bētou illā kourzān wa šāf en-nār ft-l-mākdi wa

الله يَجْعَلُكَ جَنِّي: šār yedàffa, wa waḡt illi dīfl.ḡāl: **وَجَنَّةٌ عِيَالِي وَجَنَّةٌ أُمَّةٌ مُعَصَّدٌ وَالتَّصَارِي الْكُفَّارُ مَا يَذُوقُونَكَ** – Ma bilbis eg-goûh illâ el-akâbir ou es-šabâb liâg-ël et-tezâhrouf ou et-tezoûklouf.

Quiconque rentre gelé à la maison et voit le feu allumé, auquel il se chauffe, le trouve meilleur que tout manger, quand même ce serait du baklâwa. Il se réjouit en voyant le feu pétiller et les étincelles entrelacer leur vol. A ce propos, il y a l'histoire du Bédouin qui marchait sur la route, pendant que la neige tombait sur lui. Aussi arriva-t-il à sa tente tout transi. Il vit le feu dans l'âtre, et se mit à se chauffer. Lorsqu'il eut chaud, il dit: „Que Dieu fasse de toi mon paradis, le paradis de mes enfants et le paradis du peuple de Moḥammad, et que les chrétiens infidèles ne te goûtent point.” — Ce ne sont que les classes supérieures et les jeunes gens qui s'habillent de drap pour se parer et se faire beaux.

فاكية est prononcé vulgairement comme si l'on écrivait **فاكية**; le **ه** disparaît également au pluriel: fa wâkînâ, nos fruits. L'auteur du MS de Leide, n° 1269, Basim, passim, y écrit partout **فاكية** — **جُورْخ**, ture **چوتنه**. Wallin est ici en erreur, quant à la prononciation; Z. D. M. G., IX, p. 56. — On dit sîti et sîtâ, prononcés comme s'il y avait deux *t*. Pour les mots de cette catégorie, voyez vol. II, n° 212; cf. Spitta, Gr., pp. 94, 129; Z. D. M. G., XXXV, p. 521. — **كَرَزَان**. Les verbes vulgaires **كَرَز** et **كَرَزْ** sont d'origine bien différente. Le premier vient du syriaque **أَصَر**, ou plutôt du grec *κρύσσειν*, avec la signification de *prôner*, *sermonner*; le second est arabe et signifie *geler*. Kîrîzt minn el-bârd, je suis transi de froid; v. n° 112. Ce sens apparaît, du reste, de très-bonne heure. Les Arabes d'Andalousie appelaient le **برادة** moderne [v. p. 95] **كَرَز**, et Mr. Dozy fait observer à ce sujet (Gloss. Esp., p. 86): „ils ont reçu ce mot des Iracains con-

jointement avec l'objet qu'il désignait (cf. Suppl., s. v.). **كِرْز** n'est qu'un adoucissement du classique **قَرَس** ou **قَرَص** (cf. les formes dialectiques **قَرِيس** et **قَرِيس**, gelée). Les bilitères **كِر** et **قِر** renferment l'idée de *se contracter*, devenir **مَقْبِرُض**, **مَجْمُوع**, et **كِرْزَان** veut donc originairement dire *resserré, rétréci, blotti* par l'effet du froid, qui lui-même est appelée **قَرَس**, parce qu'il est ou plutôt cause une *contraction* des membres du corps. **كِرْز** a aussi la signification de *chasser, mettre à la porte* (Palestine). Ici la langue classique ne connaît que la forme intransitive *se cacher* (cf. l'ital. *cacciarsi in un luogo*), laquelle signification se laisse aussi ramener à celle de **كِر** et **قِر**. V. p. 9. — **يَدْنَا** pour **يَتَدْنَا**, retranchement qui se rencontre quelquefois; v. p. 116. — **تَرْخُوف** et **تَرْكُوف** sont synonymes. Je demandai à mon homme pourquoi il disait *tezahrouf* à côté de *tezouklouf*; il me répondit: *mâ bitlâ' mâ'nâ illâ hêk* „ça ne nous vient que comme ça"! — **فَاكِهَةُ الشِّتَاءِ**, par métonymie, le feu, seul fruit de l'hiver qui égaye l'Arabe, pour lequel rien n'est plus réjouissant que **خُضْرَةٌ وَمَاءٌ وَوَجْهٌ حَسَنٌ**, verdure, eau et une belle figure, comme dit le proverbe (n° 178). Harîrî se sert de la même expression dans la *makâmât es-satawiye*, p. ۴۷, éd. Beyr.. Un poète a dit:

النَّارُ فَاكِهَةُ الشِّتَاءِ مَن يَرِدُ * أَكَلَ الْفَرَائِكِ شَاتِيًا فَلْيَصْطَلِي [كامل]
 إِنَّ الْفَرَائِكَ فِي الشِّتَاءِ شَهِيَّةٌ * وَالنَّارُ لِلْمَقْرُورِ أَفْضَلُ مَا أَكَلِ

„Le feu est le fruit de l'hiver: que celui donc qui veut manger des fruits, pendant une froide journée d'hiver, se chauffe au feu. Les fruits sont bien désirés en hiver, et le feu est pour le transi la plus délicieuse nourriture. Cité, Har., *ibid.*, p. ۴۸۲. M. el-M., s. v.. 'Anḥoûrî, p. 70.

Freytag, III, 1, n° 3117; la première partie seulement.

XCIX.

الصَّبْرُ وَلَا الْقَبْرُ

Eş-şabr walâ el-ķabr.

Patience, et non pas tombeau.

Insân iza kân faķîr wa ‘ândou oûlâd ou mâ fîh
 ‘ândou sî yiṭa‘mîhom wa yaşîr yîd‘î ‘alâ ḥâlou
 bil-mât bitķoûllou mærtou ḥèyda.

*Si un homme pauvre, qui n'a pas de pain pour donner à
 manger à ses enfants, se met à appeler sur lui la mort, sa
 femme lui dit cela.*

S'applique à toutes les circonstances où il faut avoir de la
 patience.

طَعْنَيْتُهُ جَبْرٌ comme قَرَجِي; v. p. 59. طَعْنَيْتُهُ جَبْرٌ, je lui ai donné
 à manger du pain.

بُكَرَةٌ يَا الصَّبْرُ الْجَمِيلُ des Orientaux est assez connu; يا
 بُكَرَةٌ est la réponse invariable à toute question, à toute de-
 mande. Les Italiens disent: *la pazienza à la meretrice della
 nostra vita*, et l'Arabe emporté et désappointé s'écrie de même:
 mà ba‘d eş-şabr illâ el-ķabr.

Spitta, n° 241. Freyt., III, 1, n° 1618. MS. Leide, n° 1292a,
 p. 217, n° 78. — Cf. Socin, n° 373.

S. = Eg.

C.

المدامّة تَقْطَعُ خَرَزَةَ الْبَيْرِ

El-midâwami toûķṭa‘ ḥârzat el-bîr.

La persévérance coupe la margelle du puits.

Mâtalân eṭ-ṭàngara dâïman tiṭboḥ fîhâ tînfa-

hit, wa el-màra aou er-rigǧâl dâïman yibkoû 'ala-
t-çoûli biyâ'moû.

*Par exemple: la casserole dans laquelle tu cuis toujours se
trouve, et une femme ou un homme qui pleurent toujours de-
viendront à la longue aveugles.*

Rien de plus important en Orient que les puits; presque
chaque maison possède le sien. Ceux qui se trouvent sur les
routes publiques datent, pour la plupart, de la plus haute an-
tiquité. Les chameliers et les *moucras* abreuvant leurs bêtes
dans les mêmes auges, جِرَان, pluriel de جُرْن, que leurs an-
cêtres. Ces puits sont souvent d'une grande profondeur, et il
faut que la corde du seau (mârsat ed-dâloû) soit très-longue.
L'orifice du puits est entouré d'une pierre travaillée dont l'ouver-
ture est ronde et juste assez grande pour permettre au seau
de passer et empêcher le soleil de pénétrer dans l'intérieur. A
force d'avoir servi pendant tant de siècles, la margelle montre
partout de profondes rainures, formées par le frottement de
la corde.

طَنْجَرَة, turc, S., marmite en cuivre, = حَلَة, Eg. Ce der-
nier mot est appliqué en Syrie à un petit halkîni, tandis que
tangara désigne en Egypte une petite halla; v. p. 53. Le قَدْر
est toujours en terre cuite (cf. Gloss. Hab., p. 14).

CI.

لَوْ لَا إِخْتِلَافُ النَّظَرِ مَا كَانَتْ تَنْفَقُ السُّلْعَةُ

Laou lâ ihtilâf en-nâzar mâ kânet tinfok es-soul'a.
*S'il n'y avait pas de diversité de vue, la mauvaise marchandise
ne se débiterait pas.*

Hâyda el-mâtal 'ândânâ 'alâ siklèn, fi-l-beddâ'a wa

fi-l-gâzi. Koull insân bistâhlî síkl minn el-bě-
dâ'a ou izâ kân kâsid sèy minn el-bědâ'a bigí aḥi-
ran wâḥad bistērîhâ—ou eg-gâzi: izâ kânet wâḥdi
fî bêt aboûha 'ârâ willâ 'argâ bigí wâḥed bikèy-
yilhâ.

*Ce proverbe s'applique chez nous à deux choses: à la mar-
chandise et au mariage: [à la marchandise:] chaque homme
trouve belle une sorte particulière de marchandise, et si un ar-
ticle n'est pas demandé, il vient à la fin quelqu'un qui l'achète;
— au mariage: si une fille, borgne ou boiteuse, reste dans la
maison de son père, il vient toujours quelqu'un pour la décro-
cher [v. p. 8, l. 11].*

سُلَّة, pour سُلَّة, a pris vulgairement le sens de *mauvaise
marchandise; importun, entêté; fané, gâté*; p. ex.: wâḥed
sâḥad minnak ou koultoùllou: Allâ(h) yib'âtlâk!
ou mâ râḥs bekoûn sil'a, si tu dis à quelqu'un qui te
demande l'aumône: que Dieu t'en envoie!, et qu'il ne parte
pas, il est sil'a, importun. — el-wâlad izâ ḥakèyt ma'ou
ou mâ smě'âs minnak bekoûn sil'a, si l'enfant à qui
tu parles ne t'écoute pas, il est sil'a, entêté. — koull si
mâhrî (de مَهْرًا) bekoûn sil'a, yâ minn el-ḥòdra, yâ
minn el beḍâ'a, toute chose pourrie est sil'a, que ce soit
en fait de légumes ou de marchandises. — koull 'èumli bar-
râniye aou mamsoûha betkoûn sil'a, toute monnaie
falsifiée ou usée est sil'a. — koull insân bidoûn mou-
roûi bekoûn sil'a, tout homme sans vigueur est sil'a.

Berggren, s. v., goût: **لو لا اختلاف العقول الخ**.

CII.

بَوسُ الْإِيَادِي ضُحْكُ عَلَى اللَّحَى

Bās el-āyādi doùhoũk ‘alā-l-lāḥā (pour لَحَى).

Les baisemains sont une risée pour les barbes.

Izā kân wāḥed zèy ḥakèytak, yā ḥawāḡā, wa yigī wāḥed fellāḥ zòy ḥakèytī yiboũs idou laēl-ḥawāḡā lahàttā yā‘tī maṣārī wa yeṣīr yidāḥḥikou ou youmèllikou wa yikoullou: „mā fiś mītlak fi doũnyā”, wa yāḥod el-maṣārī wa yīṣḥab dārbou wa iròḥ wa yidḥak ‘alā ēl-ḥawāḡā.

Quelqu'un, comme toi, Monsieur, est abordé par un paysan, comme moi, qui lui baise la main afin d'obtenir de l'argent, le fait rire et le flatte, en lui disant: „Il n'y a pas ton pareil au monde”. Le paysan reçoit l'argent, et s'en va tout en riant du monsieur.

Je croyais que ce proverbe pouvait se traduire ainsi: „Celui qui porte la barbe et baise la main est exposé à la risée”, mais ayant consulté plusieurs indigènes, je me suis persuadé que ce proverbe ne comporte que la traduction ci-dessus. Il veut dire: on baise la main à une personne, et l'on s'en moque après.

لَحَى est ici, par synecdoche, *figures* en général. — **زِي** = **مِثْلِي** = **زِي حَالِي**, et en Egypte **مِثْل حَايَتِي** ou **حَايَتِي**. Toutes les autres personnes du suffixe possessif s'y ajoutent également. Ainsi, on dit: **حَايَتْنَا**, **حَايَتْكَ**, **مِثْل حَايَتِكَ**, **حَايَتْنَا**, **حَايَتْكُمْ**, **حَايَتْكُمْ**, **حَايَتْهُمْ**, **حَايَتْهُمْ**. J'ai aussi entendu chez les Druzes **حَايَتْنَا**. Pour la prononciation, voir pag. 47, ligne 21, s. v. **بَانَكَة**. — On dit **سَتَحَب دَرَبُهُ وَرَاح**; plus rarement sans la dernière partie. — **بَاس**, o, persan; v. Hafāgi, Sifā, p. ٤٢. — **أَيْدِيهِ لَالْخَوَاجَا**, voir p. 67.

Celui qui se donnera la grande peine de lire attentivement les explications arabes de ces proverbes apprendra à connaître le caractère des Arabes mieux, j'ose le dire, que dans beaucoup d'autres livres. Je laisse le peuple parler comme il pense, et je n'ajoute rien de mon cru. Mais il ne faut pas oublier que nous ne sommes plus à l'âge héroïque des Arabes; si tout n'a pas changé, au moins beaucoup s'est modifié. Les peuples orientaux sont entichés de trois vices principaux: la cupidité, l'ingratitude et la flatterie. L'intérêt personnel prime chez eux tout autre; l'intérêt public y est inconnu. Faites du bien à un misérable, lorsqu'il sera à l'abri de la misère, il vous regardera par-dessus l'épaule. Donnez à manger au vagabond, il vous dira: *mâ fiś mītlak, yâ ḥawāḡā!*, mais il vous évitera, lorsque la fortune lui sourit. Si l'on feuillette les journaux arabes, on n'y trouvera que l'adulation, *تلبيق*, la plus crasse — c'est-là la nature dont on ne peut se défaire. On s'incline devant l'Européen, qui a apporté en Orient toute l'industrie de son pays et qui a donné la liberté à des millions d'esclaves, on le caresse, mais à peine a-t-il tourné le dos qu'on le traite d'intrus, qu'on déclare hautement que tout ce que nous possédons vient de chez les Arabes. Pas un mot de gratitude. Les chrétiens d'Orient nous détestent souverainement, tout en se montrant nos plus dévoués amis. Les Syriens surtout sont fort rusés et rampants, ce qui ne leur empêche pas d'avoir une dose considérable d'orgueil; ils ne reculent pas devant un baisemain, si par là ils peuvent atteindre leur but. On pourra dire qu'une longue domination musulmane les a rendus tels, mais on n'a qu'à consulter les ouvrages grecs et latins pour se convaincre que les Syriens n'ont pas changé de caractère depuis la plus haute antiquité. Si l'on veut encore trouver un peu de bonne foi il faut le chercher chez les paysans des contrées écartées et chez les Bédouins, mais cela seulement dans des conditions particulières. La classe éle-

vée, les riches, les nombreux parvenus, les Levantins sont presque tous tarés, et l'orientaliste qui a vécu quelque temps parmi eux sait bien à quoi s'en tenir sur leur compte. Plus d'une fois pendant mon long séjour dans les pays du Levant je me suis écrié: „el-ḥamdou lillâh, nous avons encore de la droiture dans notre vieille Europe"! L'Arabe moderne, dont la conscience est d'une élasticité effrayante, ne dit jamais la vérité. En Orient, on ne peut ni ne doit être franc. Celui qui est canaille, rusé, intrigant, financier par tous les moyens, est appelé *ṣâṭir*; on l'admire, et l'on recherche sa société. Au contraire, celui qui vit tranquillement et ne veut avoir à démêler avec personne, reçoit l'épithète de *meskîn*, tês etc.; on le regarde d'un mauvais œil. Il n'y a que la canaille qui réussisse en Orient aux dépens de l'Europe, qui se laisse tromper par la dialectique admirable et les humbles allures du renard oriental. L'excellent Fresnel, qui connaissait à fond le peuple qu'il étudia avec tant de succès, avait bien raison de dire: „les coquins qui nous servent en Orient sont faits à la générosité européenne, et l'exploitent en s'en moquant." ¹⁾ Oui, soyons avares avec les Orientaux et nous serons respectés par eux. A présent, ils se moquent tous de nous, parce qu'ils voient notre simplicité à leur égard. On me permettra de compter les Grecs parmi les Orientaux, dont ils sont le *culmen sceleritatis*. Pour ma part, je préfère, en Orient, la société des musulmans; ils sont infiniment plus simples, بسيط, plus primitifs que les chrétiens, qui se ressentiront toujours de la désastreuse influence du *Bas Empire*. Bien des Européens, ayant connu l'Orient de près, pensent comme moi, et cependant, on ne nous taxera pas, je l'espère, d'être musulmans.

Bâs el-ayâdi dōuḥk 'âla dōuḥûn, Eg.

1) J. Asiat., 1871, p. 49.

CIII.

مسكين يلي الكلام يُرضيه

Meskîn yallî-l-kalâm yourqîh.

Celui-que la parole contente est à plaindre.

Hâydi bitâ'ni 'alâ oulâd eş-şerâr wa 'alâ el-haddâmîn; mâsalan: wâlad şerîr izâ mâ râd [v. p. 11] birôh 'alâ-l-mâdrasi aou 'alâ kârrou bîyoû'adou bèyyou fi sourmâye aou âklet heûloû wa bîrôh, wa taçoûl oummou minn ba'd mâ bîrôh: „meskîn! râh bidôh-louz, 'alêh bass aboûh — ou izâ kân şâne' kâ'id 'and wâhed hawâga ou dâïman bîyoû'adou fi bâdli aou maşârî ou eş-şâne' mabsoût minn kalâmou minn rêr mâ bisoûf şî minnou.

Cela s'applique aux petits enfants et aux patrons; par exemple: si un petit enfant ne veut aller à l'école ou à son métier, son père lui promet une paire de souliers ou une sucrerie à manger, et l'enfant [s'en contente et] s'en va. Mais après son départ, sa mère dit: „Pauvre enfant, il est parti!; son père le cajole seulement! — ou si un domestique, au service d'un monsieur qui lui promet toujours un habillement ou de l'argent, se contente de la parole, sans qu'il voie rien de la part de son maître.”

Lorsque je fis observer que cette explication était par trop restreinte, mon interlocuteur répondit avec beaucoup de vérité pour l'état des choses en Orient: lâken fi waḳt el-hâḳir mâ fîs illâ el-oulâd ou el-haddâmîn es-souddâg illî birḳoû biwâ'dî, „mais par le temps qui court il n'y a que les enfants et les domestiques simples [naïfs; pluriel de سادج] qui se contentent d'une promesse”!

Sourmâye ou şourmâye. — دَعَلَز, cajoler quelqu'un par de belles paroles afin d'obtenir quelque chose ou de trom-

per. Les trilitères **دلز**, **دلس** et **دلس** ont, au moins dans la langue postérieure, le sens de *couvrir* et ensuite de *tromper*, *falsifier*. **دلز** ne se trouve dans aucun dictionnaire; on y a ajouté un ه épenthétique, comme dans **دهلم الليل**, la nuit est devenue noire, Eg., et **دليم**; **رهدل** ou **رهدن**, plaisanter, se moquer de, de **ردن**, dévider le fil; cf. le classique **دهيق** et **دمق**. Rien de plus intéressant que l'étude des quadrilitères de la langue vulgaire, qui en possède une grande quantité. Presque chaque village a les siens propres. Il est de la plus haute importance de les recueillir, de les coordonner et de les traiter avec une rigoureuse critique scientifique. Les orientalistes se persuaderont alors que les dialectes arabes renferment des trésors pour la linguistique sémitique. — **بعد ما** demande vulgairement toujours le *modâre*¹, lorsque l'action exprimée par le verbe de la proposition incidente doit avoir eu lieu avant celle qui est énoncée par le verbe de la proposition principale se rapportant au temps futur. **بعد ما ترجع من السفر يدي**, je veux te voir, lorsque tu seras de retour du voyage. **بعد ما تقرا الكتاب افرش الاوضة**, fais la chambre, lorsque tu auras lu le livre. Pour me convaincre de l'exactitude de mon observation, j'ai souvent exprès mis le verbe après **بعد ما** au parfait: on ne me comprenait pas croyant que **ما** était une négation. Du reste, cette construction se rencontre également dans la langue savante¹). Meydânî, Prov., éd. Boulâk, p. v, l. 6 d'en bas, dit: **هذا مثلٌ تحبط في تفسيره كثير من الناس**: **والصواب ما أثبت بعد أن أحكي ما قالوا**, c'est là un proverbe dans l'explication duquel beaucoup de personnes battent la campagne. La vraie explication est celle que je fixerai après avoir

¹) La langue vulgaire a toujours **بعد ما**, **قبل ما** etc. pour **بعد أن**, **قبل أن** etc.

rapporté ce qu'on a dit." Kaffinî fi sàbaht ikfân wē-
bâ'dē mā y. liffou bīye el-bēled idfinîni fī-'s-se-
rāye „enveloppe-moi de sept linceuls, et après m'avoir conduit
par la ville, enterre-moi dans le palais." Spitta-Bey, Contes
populaires d'Égypte, p. 111, l. 2.

CIV.

أصلحت لي ولبقت لك والدهر وفق بيننا

Aṣlahēt lī walbākt lak wa ed-dāhr waffaq bèynānā.

*Tu t'entends avec moi, et moi, je te conviens; le sort nous
a faits l'un pour l'autre.*

Izā kânoû soukriÿe aou kamârgiÿe aou fousa-
diÿe mouttafiḵin 'alā koull śi kâinnhom Mār Roû-
kos ou kēlbou laḥattā 'alā-n-nām ou 'āmaloû ḥā-
tra ḥināk ma' bâ'dhom, biḡi wāḥed ḵarāibhom
aou rērou ou biḵoûl ḥāyda.

*Si des ivrognes, des joueurs ou des coureurs de femmes
sont tellement d'accord entre eux [on dirait St. Roche et son
chien] qu'ils couchent même ensemble, et qu'ils se chamail-
lent une fois, un parent à eux ou quelqu'un d'autre vient
leur dire cela.*

Il s'applique en général à des personnes qui se reprochent
mutuellement quelque chose sans que l'une vaille plus cher
que l'autre.

On observera la prononciation de أصلحت; à la troisième
personne du féminin, on aurait dit aṣlahēt lī. Je n'ai pas
mal entendu me l'ayant fait répéter plusieurs fois. J'ai souvent
relevé, chez les paysans, une prononciation analogue de la pre-

mière personne du parfait. — سَكْرِي, pl. يَّة, qui est adonné à la boisson. قِمَارَجِي, pl. يَّة, qui joue beaucoup au قِمَار, fort pratiqué par les gros bonnets de Beyrouth. فُسْدِي, pl. يَّة, qui court les plaisirs, les bordels et les cabarets. فُسْدِي, qui débite des mensonges, qui sème la zizanie = مَقَالَاتِي — قَرَائِب, a pris dans la langue vulgaire le sens du singulier. C'est le pluriel de قَرَابَة, parenté, qui, aussi bien classiquement que vulgairement, s'applique aux deux nombres. La *locutio plena* serait ذُو قَرَابَة. On dit: هِي, هُو قَرَابَتِي, mais plus souvent: هُم قَرَايِبِي, هِي قَرَايِبَتِي, هُو قَرَايِبِي, karāibtī, هُم قَرَايِبِي. C'est ainsi que dans le Hegāz et le Yéman on applique le pluriel قَبَايِل à un seul individu de la tribu, et on lui donne le pluriel قَبَايِلِيْن. On dit aussi رَعَايَا, un sujet. Cf. دُبَان mouche, pluriel de دُبَاب; بَنِي آدَم, homme, pl. بَنَادَمِيْن; v. n° 19, 91¹⁾. La plupart de ces singuliers ont été formés sur un sol étranger par des peuples qui comprenaient peu la langue arabe. Ils sont retournés aux Arabes sous cette nouvelle forme. On en trouve des exemples en turc, en persan et en hindostani; J. A., 1869, I, p. 534.

1) Je suis très-incliné à considérer سَوَاح, touriste, comme étant le pluriel de سَاح. Le pluriel régulier de ce singulier est سَوَاحِيْن dont le vulgaire a fait son سَوَاح. On y a vu un singulier auquel on a donné le pluriel سَوَاحِيْن. Le dā mmi une fois glissé dans ce mot, on aura fini par avoir le verbe سَاح, o. Le fait que سَوَاح [c'est toujours ainsi qu'on prononce; cf. Dozy, Suppl., s. v.] se rencontre comme singulier dans 1001 Nuits ne prouve rien contre l'acceptabilité de ma conjecture.

قالوا الى البغل مين ابوك قال الحصان خالي

Kâloû ilâ-l-bouṛl: mîn aboûk? ḵâl: el-ḥaṣān ḥâlî.

On dit au mulet: „Qui est ton père?” — il répondit: „Le cheval est mon oncle maternel.”

Insân faḵîr ou âṣlou doûn yeṣîr yèḥkî ou iḵoûl: „Ibn ḥâlî bâṣâ, ibn ‘ammî emîr ou oûmmî minn ṭâîfi kébîri”. Wa iḵoûloû hàydâ ei-mâtal lawâhid yitkânnâ fî ‘âylat (عائلة) oûmmou ou yèḥtâsî minn ‘âylat aboûh; mitl wâḥed ‘ândanâ fî Şeydâ minn Bêt Hârâ Bâḵar (بيت خرا بقر), wa waḵt yallî âgâ ‘alâ Skandrîye sâmmâ ḥâlou minn Bêt Toûmâ, ḥês oûmmou minn Bêt Botros Toûmâ, ou ḵoûṣṣat Bêt Abèllâ ma‘roûfi fî koûll barr es-Şam.

Un homme pauvre et de basse extraction se met à dire: „Mon cousin maternel est pacha, mon cousin paternel est emîr et ma mère est d'une grande famille.” On dit ce proverbe de quelqu'un qui prend le nom (كُنْيَة) de la famille de sa mère, ayant honte de la famille de son père. Cela est le cas d'une personne chez nous à Şaydâ, de la famille de Bouse de Bœuf; lors de son arrivée à Alexandrie, elle se fit appeler Toûmâ, sa mère étant de la famille de Botros Toûma; l'histoire des Abella est connue dans toute la Syrie.

Ce proverbe s'applique à celui qui se vante d'une lignée illustre tout en n'étant qu'un parvenu ou un homme de bas étage. L'Orient fourmille de pareils individus; on y rencontre des barons, des comtes, des marquis, et des emîrs, qui n'ont pas plus de droits à ces titres que moi à celui d'*Emîr el-Mou'mînîn*.

Socin, n° 400: سألوا البغل من هو ابوك قال خالي الحصان

Meyadi, éd. Boul., II, p. ٢٨. Freyt., II, p. 274. Burton, n° 9.
Bochtor, s. v., mulet. Tanṭ., p. 124. Burckh., n° 324.

S = Eg.

CVI.

ما يحكّ جسي غير ضفري

Mâ yaḥeùkk ġismi r̥êr doùfri.

Il n'y a que mon ongle qui gratte mon corps.

Màtalan ḥàdratak tib'atni fî moušwâr wa mâ biṭla' biîdi inni akḏih àou amàrtni biḏàbb haṣ-sandoùk wa mâ biṛdir 'alèh fa inkahàrt minni wa taḳoüllî: bâ'melou ànâ, lakân!; ṣaḥîḥ el-màtal: mâ yaḥeùkk ġismi illâ doùfri.

Tu m'envoies, par exemple, faire une commission dont je ne puis m'acquitter, ou vous m'ordonnez de serrer les effets dans cette malle sans que je puisse réussir à le faire: vous vous fâchez contre moi et vous dites: „Eh bien! je le ferai donc moi-même; le proverbe est vrai: il n'y a que mon ongle qui gratte mon corps.

ضفر, ou دفر, pour ظفر; voir Dozy, Gloss. Esp., p. 27. — صب, mettre en ordre, serrer. — يقدر = يغدر; v. p. 26. — لكان = vulg. إلا, class. فإذن; Fleischer. Z. D. M. G., XI, p. 676; Wallin, Ibid., VI, p. 205. C'est un affirmatif. "À mâtou? — lakân, l'as-tu fait? — Certes! Entî àḥsan lakân minni, tu es donc mieux que moi! Ce mot est composé du لام التأكيد et du verbe كان, correspondant au لعاد des Bédouins avec la même signification. C'est là le seul exemple que je connaisse de la conservation du لام التأكيد dans la lan-

gue populaire de Syrie. On le rencontre plus souvent en Egypte. **لَكَانَ** correspond à l'Egyptien **أَمَالْ أَيْه**: Biddak teùk'od hîna toûl en-nahâr? — Oûmâl êh!, veux-tu rester ici toute la journée? — Pour sûr! voir Gawalikî, Hitâ, p. 132; Dourrat el-Raouwas, éd. Thorb., p. iv; Sacy, Anth., p. cv; Lane, Lex., p. 94, 6; Laff el-Kimât, p. 182; Spitta, Gramm. p. 50; Fleischer, Berichte d. sachs. gelehrt. Gesell., Leipzig, $\frac{1}{4}$ 81, p. 9. Je doute fort que ce mot soit le même qu'expliquent les auteurs cités: le son devant l'm n'est motivé que par cette lettre; il est tellement bref, qu'on ne saurait le rendre par l'écriture. Je ne crois pas non plus que l'm soit double; au moins, je n'ai jamais pu le distinguer. La signification de **إِمَالَا** n'est pas la même; il est vrai qu'elle a pu être modifiée (cf. **لَيْك**, n°. 94).

Ce proverbe figure dans Harîrî, 2^{de} éd., de Sacy, p. 432; éd. Beyr., p. ٣٥٨. L'imâm es-Sâfi'î l'a employé dans un vers didactique, ibid.. Spitta, n° 131, avec **مَثَل**. Socin, n° 114, avec **لَحْصِك**. Meyd., éd. Boûl., II, p. ١٨٥. Cf. Freyt., II, p. 602; III, n° 237, 652, 653. Burton, n° 139.

CVII.

أَكَلَ الطَّعْمَ وَخَرَّى عَلَى السُّنَّارَةِ

Àkal et·toù'oûm wa hîrî 'alâ es-sounnâra.

Il mangea l'appât et se déchargea le ventre sur l'hameçon.

Izâ kân wâlad şouřeyar bigî la'ândak ou êntî betheûbbou wa 'aţetou heûlou aou maşâri wa âhadhom ou râh — ou kazâlek koull insân illî bî-yâhod sî ou ma'âss bîrga' layibèyyin şoukrou.

„Un petit enfant, que tu chéris, vient te voir; tu lui donnes des douceurs ou de l'argent — il le prend et s'en va; — il en est de même de tout homme qui reçoit quelque chose sans plus revenir pour montrer sa gratitude.”

Ma'aśś birġa' layibèyyin = ما عاد يرجع ليبتين;
voir pp. 18 et 87, l. 24.

S = E.

CVIII.

إلي ما يشوف من طارة الغربال يكون أعمى

Illî ma yisoûf minn țarat el-řourbâl yikoûn
à'mâ.

Celui qui ne voit pas à travers le cercle du tamis est aveugle.

Hâyda el-mâtal binġâl la koûll insân mâ yâ'țî
sî ħaġġ el-ĥedâmi, ou el-mouřarbîl izâ kân 'am-
mâl bigoûl la boûdd innou bisoûf minn ħouroûm
el-řourbâl illî binzal minn taĥt minn eț-țouĥl
ou biġâll fî-l-řourbâl el-ķamĥ eș-șâfî en-naġîf.

Ce proverbe se dit de tout homme qui ne rémunère pas un service. Le vanneur, occupé à secouer le van, doit nécessairement voir par les trous du van la vannure qui en descend, tandis que le blé pur et propre reste dans le van.

طار, corruption de إطار, comme دامة de إدام; n° 50. Fîĥ el-louřa, p. ۴۰; 'Anĥoûrî, kounz en-nâzim, p. ۱۰۰, col. 2, dern. ligne; Dozy, Suppl. s. v. — خدامة ne se trouve pas dans les dictionnaires; on dit: betrid ta'mèlli ħal-ĥedâmi, veux-tu me rendre ce service? anâ fî ĥedâmtak, yâ sîdî, je suis à votre service, à vos ordres, mon maître = خدمتك — On fait les غزال مصرم à Damas de boyaux de mouton.

En Egypte, j'ai entendu :

إلي ما يشرف من خرقى الغربال وآلا اغنى

illî mâ yisouf minn ħark el-ṭourbâl wàll à'ma, par les trous (maṣdar). . . .

MS. de Leide, n° 1292 a, p. 236, n° 33. Spitta, n° 142. Cf. Soc., n° 500.

CIX.

البلد الي ما يعرفوك فيها شمر واخرى فيها

El bâlad illî mâ ya'rifoûk fîhâ, sâmmir wa ìhrâ
(ou òhrâ) fîhâ.

*Dans la localité où l'on ne te connaît pas, ramasse ton
pantalon et satisfais là ton besoin.*

Mâhma 'âmal el-insân fî-l-ṭourbi fî-š-šoûrl illî
bi'âyysou, wa laou kân ta'zîl adabât, mâss 'êb.
ou izâ igâ wâhed 'akkâwî la Şeydâ ou mâ ḥaddâ
yâ'rifou fîhâ ou biddou yizânkeh bišâmmir li-
bâsou 'alâ ḥâffet darb el-bâlad, wa laou kân fîh
niswân, ou mâ ḥaddâ biyâ'rifou laḥattâ bi'ây-
yib 'alêh.

*Quelque métier qu'on fasse en pays étranger pour gagner
son pain, jusqu'à celui de vidangeur, ce n'est pas une honte. —
Si quelqu'un de St. Jean d'Acre vient à Seydâ, où personne
ne le connaît, et s'il a besoin d'uriner, il relève son pantalon
sur le côté de la rue de la ville, quand même il y aurait des
femmes — personne ne le connaît pour lui faire honte."*

Vulgairement بلد signifie, ville, village, localité, tandis que
بلاد a le sens de pays, province. Voilà pourquoi on dit : شمع

البلد; nîzil fi-l-bâlâd, il est allé en ville, mais bēlâd Soria, bēlâd el-frâng. — Entre autres noms euphémiques les lieux d'aisances ont aussi celui de **أَدَب** (turc **آبدخانه**) v. n° 184. — **زَقَقَ**, usité dans les villages autour du Mont Hermon, est une des nombreuses métonomases pour uriner; **طَرَطَر**, **شَحَّ**, **طَيَّرَ مَاءَ** ont tous la même signification.

Le **لباس** est en toile, le **شِرْوَال** est en drap ou laine. — **حَقَّة** pour **حائِة**; voir p. 2.

Les Orientaux ne se gênent vraiment pas pour satisfaire leurs besoins naturels même dans une localité où ils sont connus. Les scènes qu'on voit à tout moment dans les rues, surtout en Egypte, ne sont précisément pas de nature à nous faire croire à l'existence de sentiments éthiques bien développés chez les musulmans. La loi canonique leur défend bien de parler et de se mettre sous un arbre en remplissant certaines fonctions, mais elle ne souffle mot sur l'inconvenance de s'exposer à la vue de tout passant. Les paysans, chrétiens et musulmans, n'ont pas encore compris l'incalculable valeur d'un moustarrâh. La grande ville de Zahle, dans le Liban, n'en possédait, il y a peu d'années, que *cinq*, ce qui me mit dans une situation aussi pénible que le dénouement en fut comique.

البلاد إلی ما یَعْرِفُوكَ فیها إِمشی وَتَمَتَّعْ فیها, el-bēlâd illî mâ ya'rafouk fiha imsî watmâhtâr fiha, fais-y le beau.

Eg. Burckh., n° 149.

CX.

إِنْ ضَاعَتِ الْأَمَانَاتُ أَعْمِلْ مَاخَزَنَكَ عَيْتَكَ

Inn dâ'et el-amânât à'mel mähzanak 'eùḥbak.
Si les dépôts confiés se perdent, fais de ta poche ton magasin.

Fih nâsât kětîr beḥeùṭṭou oudî'a 'and en-nâs,
 yâ foùḍa, yâ şîra, yâ maşârî, yâ ḥayàllâ, fa ba'd
 moùddi igou yitâlibouhom bil-oudî'a wa yinko-
 roûḥâ, fa yîskî hâmmou ilâ şâḥḥou wa beḳou-
 lou el-mâtal.

Il y a beaucoup de gens qui mettent en dépôt chez d'autres, soit de l'argenterie, soit des objets d'orfèvrerie ou de l'argent, ou n'importe quoi. Lorsque, après quelque temps le dépositeur [ils viennent] vient réclamer son [leur] dépôt, le dépositaire le nie [ils le nient]. Celui-là se plaint alors de sa peine à son ami, qui lui dit le proverbe.

عُبَّ est la place entre la poitrine et le rombâz où l'on fourre toute chose. مِنْ عُبِّ فُلَانٍ, du cru d'un tel. -- خِيَالَهُ v. p. 174.

Burt., n° 147. Cf. Socin, n° 299: صاحبك الحقيقي عَيْتَكَ
 لَا تَحْطُ الْأَمَانَةُ عِنْدَ مِثْلٍ (= مِنْ لَا) يَصُونُهَا, Eg..

CXI.

أَلَيْ مَا يَرْبَى عَلَى سُفْرَةِ أَبِيهِ مَا يَشْبَعُ

Illî mâ yîrba 'alâ soùfrat abouh mâ yîşba'.
Celui qui n'est pas élevé à la table de son père ne se rassasie pas.

Koull wâlad yatîm minn doûn bèy ou bîyâkol
 akl bişşrâha kalnnou mâ 'oùmrou şâf rizḳ.

Tout enfant orphelin qui mange avec gloutonnerie est comme s'il n'eût jamais vu, de sa vie, de quoi se satisfaire.

يُرَبِّي est ici pour يَرْبِي. — سَفْرَة est vulgairement la table en tant qu'elle est mise et portant les mets. Ce mot signifie originellement les provisions de voyage, et par métaphore le cuir qu'on étend sur le sol pour y mettre les provisions. Hafāgi Sifa, p. 127. Ġawālikī, Haṭa, p. 141. — Sur رَزَق, voir Barbier de Meynard, Comm. des Coll. d'or, p. 195.

Il se dit en général du pauvre qui se bourre de nourriture, lorsque l'occasion favorable se présente.

Illī mā yitràbba etc., Eg..

CXII.

عَمْرِكْ لَا تَاخْدِي مَكَارِي لَيْلَة عِنْدِكَ وَعَشْرَة
فِي الْبَرَارِي

‘Eùmrík lā tâḥodī moukârî: lèlī ‘ândik ou ‘âsra
fi-l-bārârî.

N'epouse jamais un moucre: [il passe] une nuit chez toi, et dix [nuits] dans [il parcourt] les campagnes.

El-wâḥdi iza kânet âḥīdi moukârî aou bâḥrî, fa el-moukârî dâïman mârtoû bêtèhdos fî sâfarou bil-lâyâlî minn el-ouḥouûs ou et-teṣlîḥ, wa fî šitî innou yikraz minn koutr et-telg ou el-hàwâ; kazâlek el-bâḥrî mâtâ mâ kân fî sâfar ou toûlê ‘alèh en-nàou’, fa dâïman mârtoû tindâr ‘alâ el-bâḥriye tistâḥbir ‘ânnou kēf šâr fîh, ou šaḥīḥ kâl el-mouwâl:

مسكينة يلى جَزْها غايب * لا أَكْلا تاكل ولا عَيش لها طيب¹⁾

meskîni yellî gâzha râib — lâ àklan tâkol wa lâ ʿâsin lâhâ ṭâyyib.

Une femme a épousé un moucre ou un marin: or, la femme du moucre est toujours préoccupée de ses voyages nocturnes; à cause des bêtes sauvages et des pillards (du pillage), et en hiver [elle se figure] qu'il gèle à cause de la grande quantité de neige et du vent. Il en est de même pour le marin; lorsque, étant en voyage, il est pris par une tempête, sa femme court toujours d'un marin à l'autre pour s'informer de ce qui peut lui être arrivé. La chanson dit bien le vrai:

„Pauvre femme dont le mari est absent! elle ne mange pas, ni la vie ne lui est douce!”

هدس, o, [= هَدَّوس, v. p. 31], être préoccupé de, être pensif, inquiet à propos d'une chose. En Palestine, ce verbe signifie *parler dans le sommeil* = قَرَّوش, Syrie (aussi *radoter*). ‘Amm bēhdos minn fēn beddî ġib mâṣārî, je suis préoccupé d'où je me procurerai de l'argent. Mâlak (= مالک, v. p. 22) ṣâfin? — ēhdos fî ěn begîb māl el-mîrî, el-fellâhîn mazloûmîn, yâ ḥawâğa, che hai, che mulini? — Sto soprappensiero di dove prenderò la tassa del governo; i contadini sono oppressi, signor mio.

Les *moucre*s constituent une classe fort importante en Orient, où, en général, les communications sont si difficiles. Jour et nuit ils sont en voyage. Leurs bêtes (dawâbb, ou plus souvent dawâb) sont tout aussi infatigables. Le chamelier n'a jamais le nom de moucre, trop bas pour son rang et sa noble monture. Naḥnâ mâ moukârîye, me dit une fois un cha-

1) Fidèle à ma méthode, j'écris et je transcris comme je l'ai entendu. sans y changer un iota; c'est là toute la valeur de l'ouvrage.

melier avec un air de fierté, naḥnâ nouḵṭa° ḵifâr ou nêḥâmmiṭ ḵounṭâr, „nous autres ne sommes pas moucres : nous traversons les déserts, nous, et nous chargeons un quintal.” Je ne sais quel savant européen a mis en doute l'appellation du chameau „vaisseau du désert.” Elle est pourtant tout-à-fait arabe. El-Beyḍâwi a سفائن البر; il cite cet hémistiche de Doû er-Roumma :

سفينة بر تحت خدي زمامها [طويل]

... vaisseau de terre dont la bride est sous ma joue; Beyḍ. II, p. ٩, l. 2. Taʿalibî, el-mansouûb wa el-maousoûf, p. 25, MS de ma coll..

CXIII.

الفرع يطير الوجع

El-fâza° yeṭèyyir el-wàga°.

La peur fait passer la douleur.

Insân iza kân mâsî ʿaṭ-ṭarîḵ wa youḡa° ou bâṭ-nou willâ râsou wâ ṣâr fezʿân beṭîb minn el-wàga°.

Si quelqu'un, ayant un mal de ventre ou de tête, se promène sur la route et qu'il ait peur, il est guéri de son mal.

CXIV.

اَحْرَيْنَ عَوْجَ وَيَذْهَمُ بَابُوج

Igrèn 'oûg wa bédðhom baboug.

Les pieds [v. n° 56] sont tortus, et pourtant ils veulent une pantoufle.

Koull wàlad şērèyar labbasoûh eş-sourmâye wa şâr yoûka^c ou yitzâhlaḵ fîha, wa yizmoṭ eş-şârma minn îgrou wa mâ ya^coûd yâ^crif yilbîsha yikoul-loûlou hàydâ el-mâtal.

Ce proverbe se dit de tout petit enfant à qui on fait mettre des pantoufles, dans lesquelles il tombe et glisse. La pantoufle lui échappe du pied, et il ne sait plus la remettre.

Şcurmâye s'applique quelquefois, comme ici, à la paire. Ce mot vient du persan چرم, peau, cuir. Ibn Sîdî, auteur d'el-Mouhkam, enregistre صرم, avec le sens de خُفّ مُنْعَل, et صرام, vendeur de şirm. Je ne sais pas pourquoi Mr. Dozy, Suppl., s. v., dit „incorrectement avec sîn”. On prononce tantôt avec sîn, tantôt avec şâd, et il faut accepter ce fait comme tel. Le savant professeur de Leide pourrait, ce me semble, avec tout autant de raison, taxer d'incorrection les nombreuses formes classiques qui ne diffèrent entre elles que par une nuance de prononciation des lettres radicales analogues. Le ج persan, en passant dans l'arabe, peut devenir sîn, şâd et sîn. La langue vulgaire en offre plusieurs exemples. — حلق = حقى, comme شقم, couper [p. ex. le pain] et شقم, Jér., trancher (p. ex. le melon); حذق et حذلق, Zam. Asâs, éd. Caire, s. v.. Cf. زح, زحط, زحلط; زلط, زل et زحل qui tous renferment la même idée de glisser, tr. ou intr.. Il est souvent bien difficile de déterminer quelle est la lettre augmentative.

Le proverbe s'applique à toute personne qui ne sait porter une chaussure convenablement, qui l'écule, **مركوب يملوكة**, chaussure éculée; **كعب ألق**, talon de travers = **كعب** **ملوق**, malwoûk; **إجر لوتا**, pied tortu.

Une chose frappe immédiatement l'Européen qui arrive pour la première fois en Orient, c'est la prédilection des Orientaux pour les belles chaussures. Je ne parle pas des 'Oulamâ et des paysans, qui ont encore conservé l'habitude de leurs Pères, mais des gens des villes. Ceux-ci, quelque religion qu'ils aient et appartenant à n'importe quel rang de la société, ne rêvent qu'une paire d'*elastik* européen, orné de boutons étincelants sur un fond qui varie depuis le vert foncé sacré jusqu'au bleu ciel d'Italie. C'est surtout le cuir verni qui est en vogue; il brille toujours et n'a jamais besoin de *bôyâ*. Les femmes d'un harim qui se respecte ne portent plus que des bottines à la mode de Paris, et l'esclave noire relève complaisamment son *izâr*, afin que tout le monde puisse voir ses jolis pieds. Il n'y a pourtant que le cordonnier qui gagne à cette coquetterie. car au bout de quelques semaines le talon se fourvoie, et l'on marche sur le quartier. Lorsqu'on n'est pas né pour porter des bottines, on fait une bien triste figure en les mettant, et l'on s'expose à trouver dans notre proverbe un *argumentum ad hominem*.

Yâ râgoll! hât lî baboung — Yâ mârâ! riglèki
'oûg, Eg..

CXV.

أنتا مثل بريق الزيت مين ما مسيكك يتلوكت

Enta mitl briḳ ez-zét: mīn mā mēsīkak bitlākat.

*Tu es comme la gargoulette d'huile: quiconque te prend
se poisse.*

Wāḥed izā bibèlle^c ou biṣelle^c ou beṣoubb ed-
dīn ou bārā, el-^cālam titgènnabou minn rāzāltou
(وذاآلته) kainnahom itlāouwatoû minnou.

Si quelqu'un blasphème outre mesure par des paroles ordurières, maudit la religion et s'adonne à la débauche, le monde l'évite à cause de sa turpitude. C'est comme si l'on en était souillé.

لَوْتُ = لَكَث = لَوَكْتُ, barbouiller, graisser, poisser. Kād-
dès ènti moulākat fī-l-mouṛàbbā, comme tu es bar-
bouillé de confiture! Lès entā moulāouwat fī-d-dībs,
pourquoi es-tu poissé de dībs? Īdak el-mouzāffara lā-
katètli a wā^cīī, ta main sale (de graisse) a graissé mes ha-
bits. Lākatètni ou laouwatètni el-^carabīye, la voi-
ture m'a éclaboussé = طرطشتني; v. p. 38. Cf. فنظر الى ثيابي
وقد لوثها المطر, Ibn Baṭ., I, p. 13. La langue vulgaire forme
avec prédilection des quadrilitères en intercalant un و, soit
après la première radicale, comme ici, soit après la seconde
(p. 31); p. ex.: حَوَدَتْ, تَحَوَدَتْ, arriver; بَوَرِد, rafraîchir,
se rafraîchir; حَوَطَر, être indécis, مَحَطَر, indécis; كَوَعَكَ
(ou كَعَوَكَ), entortiller comme le كَعَكَ: حَيَّة مَكْوَعَكَة, serpent
enroulé sur lui-même; بَوَجَق = بَوَجَق, s'engueuler; عَوَكَر: ماء,
de l'eau troublée; صَوَفَر et صَقَر, siffler; لَوَقَق et لَوَقَق, blaguer.
Les Bédouins appliquent à une tente les épithètes:
مَرْجَع مَحْوَمَس, مَثَوَلَتْ etc., selon le nombre de colonnes qu'elle

a il faut voir ici une forme intensive, un **فَعَّل**. — **بَتَعَ وَشَلَعَ**, locution, surtout des femmes, fort expressive. **شَلَعَ الْجَبَل** = **شَلَعَ** ou **شَلَقَ**, la montagne s'est éboulée. — **شَلَعَنِي كَفٌّ**, il m'allongea une gifle (Jér.). Je croirais que **شَلَقَ** = **شَلَعَ**, conformément à la prononciation vulgaire ¹⁾; le **أ** est ensuite devenu **ع**, en vertu de la permutation assez fréquente de ces lettres; v. p.82. — **بَغِيَ**. La langue savante a **بَاغِيَةً** (Mas. V. p. 22) et **بَغِيٍّ**. Le Bédouin dit à la femme qu'il désire embrasser: **اَسْتَبْغِيَّتِكَ يَا رُوحِي**.

CXVI.

الضربة في ظهر غيري مثل عدل تبني

Ed-ḡarbi fi ḡahr (= zahr) ṛèri mitl 'adl tibn.
'Le coup dans le dos d'un autre est [pour moi] comme [si l'on frappait] un sac de paille hachée.

Wa el-mà'na innahou izâ ḡaraboû wâhed ṛèri ḡattâ yifârke', mâ beḡòssni k'ainnahom ḡaraboû 'adilat tibn.

Le sens est celui-ci: si l'on frappe un autre au point qu'il crève, cela ne me regarde point: c'est comme si l'on frappait un sac de paille hachée.

فَقَعَ = **فَرَقَعَ** [cf. **فَقَأَ**]. Balloût izâ ḡattèytou bin-nâr, ṣâr bifârke', si tu mets des glands dans le feu, ils crèveront. Râs nârgile izâ kân insân ṣarrîb ṭâyîb ou

1) Le **ḡâf** est le plus souvent prononcé comme **ḡamza** en Syrie, excepté par les Druzes et les paysans du Nord de la Montagne.

sèrib sàḥbi wāḥdi yifàrki^c er-rās, si une personne est grand fumeur et tire une longue bouffée d'un seul trait, le fourneau du narguillet éclate. Fàrka^c et el-màṭḥani fi 'Akka, le moulin (à vapeur) de St. Jean d'Acre a sauté. — Koull insân ḳabl mā yimoût tifka^c marârtou, avant qu'on meure, la vésicule du fiel se crève¹⁾. Iza kân ḥaḡar ṣoûwân bin-nâr ifka^c, une pierre de silex éclate, si elle est dans le feu = يطفى. Iza itàḳṭiḳ insân aṣā-bî^c ou ifka^c oû, si l'on se tire les doigts, ils claquent. Outre les **فعل** déjà donnés, p. 133, en voici d'autres : **شربك** et **شربك**, mêler, embrouiller; **خمش** et **خمش**, écorcher, égratigner la peau; **دبك** et **دربك** trépigner, battre des pieds; **بطل**, rendre **باطل**, cesser, et **برطل**, gagner qqn. par un cadeau; **كسم** et **كرسم**, être perclus; **فشخ**, faire de grandes enjambées, et **فرشخ**, écarquiller les jambes. Ce sont là des verbes d'un emploi journalier.

Le *knout officiel* n'existe plus en Turquie, mais on y a d'autres moyens pour châtier un coupable, ainsi que nous l'apprend le proverbe suivant. Il n'y a que les riches propriétaires metouâlis, presque indépendants et plongés dans une funeste barbarie, qui se permettent encore des extravagances contre leurs fermiers. Ils préfèrent surtout le fâlak, et voici comment un Bek de Kaḳa'a, à quelques heures de Saydâ, me décrivit cette opération:

Begîboû ḥābli wa 'aṣāi teḥîni marboûṭîn sâwa ismou 'āndānâ fâlak (فلكى) wa fi Maṣr 'eûddi (عُدَّة) wa ihèuṭṭoû igrèn er-riggāl goûwat el-ḥābli ou yî-bromou el-'āṣa fa tiṭla^c igrèn er-riggāl maḥzoû-

1) Les Orientaux croient que la vésicule du fiel de tout homme se crève, lorsqu'il meurt; cf. Dozy, Suppl., s. v. **مَرَارَة**.

mîn, ou yidroboùh 'àlâ kâfa iğrèh, ya bikourbâs, ya bitîli (تيلة).

On prend une corde et un gros bâton, liés ensemble. Cet instrument s'appelle chez nous fàlak et en Egypte 'eùddi. Les pieds de l'homme sont introduits dans la corde, et l'on tourne le bâton, ce qui a pour effet de serrer les pieds de l'homme. Après quoi, on le frappe sur la plante des pieds, soit avec une cravache, soit avec une grosse corde de chanvre.

Les maîtres d'école affectionnent encore cet instrument de torture, que j'ai vu quelquefois appliquer à des élèves récalcitrants. Le 'eùddi et le tîli [du ture **تِل** ou **قيل**] sont encore assez en vogue en Egypte.

الضربة إلی هي ما في كيسك كإتها في تل الرمل, Eg..
Berggren, s. v. sac.

CXVII.

يَلِي يَاكُلُ الْعِصِي مُشْ مِتْل يَلِي يَعْذِّهَا

Yallî yâkol el-'òṣî mâss mitl yallî ya'eùddhâ.

*Qui reçoit les coups de bâton n'est pas comme celui
qui les compte.*

Illi yoûka' taht el-maṣîbi hoûwâ el-maougoû' ou el-mahmoûm 'ann rêrou. Izâ kân wâhed mouznib (= مَذْنِب) 'ândânâ hân fi barr es-Sâm yegîboûh ez-zâbṭiye laḳouddâm el-ḥâkim ou yibṭaḥoûh fi-l-ârd ou yirkab wâhed fâḳ kītâfou ou ba'ḍ el-amrâr kamân wâhed fâḳ iğrèh hattâ mâ yilâbbiṭ ou et-tânî yidrobou 'alâ ṭizou bizâḥmi aou bi-

kourbâs ou wâhed bi'âdd, lâken el-maḍroûb bi-
 'âdd koull ḍârbi bi'âsara minn koutrat el-'âlam
 (ألم).

Celui qui tombe sous le coup d'un malheur, en ressent seul la douleur et la peine (à l'exclusion d'un autre). S'il y a, chez nous en Syrie, un coupable, la police le conduit par devant le juge. Il y est couché par terre, un lui monte sur les épaules, et quelquefois aussi un second sur les pieds, afin qu'il ne lance pas de ruades; un autre le frappe sur le derrière avec une étrivière ou une cravache. Un autre compte, mais celui qui est frappé trouve que chaque coup en vaut dix, par l'excès de la douleur.

ياكل. Ce verbe a souvent le sens de recevoir qqc. qu'on ne désire pas; p. ex.: akalnâ koull eš-šitî, nous avons reçu toute la pluie. Kaḍḍēs akâlt fî zamâni kalâm bârid minnak!, que de choses désagréables ne m'as-tu pas dites! — Pour مرجوع et مهموم, voyez Fleischer, Gloss. Hab., p. 89, où sont rapportés de nombreux exemples analogues; Beiträge, II, p. 324. Z. D. M. G., XI, p. 437. Spitta, Gramm., p. 209.

Cette punition, encore pratiquée dans des localités éloignées de l'autorité centrale, n'est pas précisément le *knout*, car elle ne fait pas beaucoup souffrir le délinquant. Celui-ci se munit presque toujours d'un palliatif caché sous son širwâl et s'entend d'avance avec les zâbṭiye pour que les coups paraissent être donnés avec plus de force qu'ils ne le sont en réalité.

Illî yâkol el-'eûši mâss mitl illî bi'âddêha, Eg.

CXVIII.

وَجَعَ الضُّرْسُ وَ وَجَعَ الْفِلْسُ وَ وَجَعَ الْعَيْنُ عَطَى
عَلَى الْجِهَتَيْنِ

Wàga' ed-dours wa wàga' el-fils wa wàga' el-'ayn
ràṭṭa 'alâ ǧg-gihtèn.

*Le mal de la dent molaire et le mal de l'an us (sont déjà
pénibles; mais) le mal de l'œil l'emporte sur ces deux
(maux; litt., les deux côtés).*

Illî bēsoûf maṣîbtou â'zam [= أَكْظَم] minn maṣî-
bat rērou bekoûl hàydâ.

*C'est ce que dit celui qui trouve son malheur plus grand que
celui d'un autre.*

Voici, à propos de ce proverbe, un récit émouvant:

Insân fî Kâkaba 'ândou mârtoû ou sâb'a oûlâd
ou fî yâm minn il-âyyâm ràhet tešoûkk 'alâ 'âhlhâ
ou âḥadet waladèn mâ'hâ ou kâ'adet yâm wâḥad
'ândhon wa râga'et mâsiye hîyi ou el-oûlâd. minn
et-tâ'b ou es-sâb sâḥanoû. Ou hîyi sâḥîni fî-l-
fârîsi yîgoû oûlâdhâ et-tayyibîn inâmoû mâ'hâ fa
in'âdoû (انعدوا) minnhâ ou sâbhom es-soûhoûni, fa
ba'd ârba'at îyâm mâtet el-oumm ou wâlad mâ'hâ;
tâni yâm mât kamân wâlad ou sâr koull yâm yi-
moût wâlad, fa el-wâlad el-aḥrânî waḳt yallî mât
sâkkar el-bâb 'alèh aboûh wiltafat ilâ-s-sâmâ ou
kâl: „yâ ràbbî! ḥâd (= حُد) miftâḥak,” ou ràma el-
miftâḥ biṭ-ṭâle' ou ṭâfas, ou hoû râih sâf wâlad
raḥḥ yidifnoûh (يَدْفِنُوهُ = يَدْفِنُوهُ) wa ḳasâ'oûh en-nâs
ṭâle' yîrkoḍ ḥâfi-l-aḳdâm, maksoûf er-râs, misi-
koûh ou ḳalloûlou: „îtsâbbar billâh ou oûrga' 'al-

bèt." Fa kàllahon: „mâ 'ad lî la wâlad wa la tâlad wa 'atêt el-miftâh ilâ rabbnâ. „Kâloûlou: „lêk! oû-lâd rêrak 'ammâl yamoûtoû." Fa kàllhon: (= قال لهم) „ibn mîn?" — Kâloû: „ibn foulân." — Kâl: „eh! mâ t wâhad, fâqil tlâti, mēšibtî tezîn mēšibtou, mâ sēmâ'toû el-mâtal sou kâl?".

Un homme à Kâkaba avait sa femme et sept enfants. Celle-ci alla un jour visiter sa famille et emmena avec elle deux enfants. Elle y resta un seul jour et s'en revint à pied avec les enfants. Ils tombèrent malades (tous les trois) par l'effet de la fatigue et de la chaleur. Les enfants bien portants vinrent se coucher avec leur mère malade, qui était dans son lit; ils furent contagiés d'elle et tombèrent malades. La mère mourut au bout de quatre jours, et un enfant avec elle. Le jour suivant mourut encore un enfant, et ainsi tous les jours il en mourut un. Lorsque le dernier enfant fut mort, le père, après l'avoir laissé dans la chambre, ferma la porte et, tournant ses regards vers le ciel: „Mon Seigneur! dit-il, prenez ta clef!", et il jeta la clef en l'air et se sauva. Pendant qu'il marchait ainsi, il vit qu'on allait enterrer un enfant. Les passants, s'apercevant qu'il s'était mis à courir [طالع يركض] nu-pieds et nu-tête, le prirent et lui dirent: „Aie patience dans les décrets de Dieu et rentre à la maison." Il leur répondit: „Il ne me reste plus ni enfants, ni biens: j'ai donné la clef à notre Seigneur." — „Regarde donc! lui répliquèrent-ils, les enfants des autres meurent aussi." — Le fils de qui?" — „Le fils d'un tel." — Eh bien! un est mort, il en reste trois; mon malheur vaut bien le sien. N'avez vous pas entendu ce que dit le proverbe?"

كوكبة — مَبْعَر = بُخْش = مَطْرَج الانسان = فُلَس est à 2 heures SO de Damas. — On observera Äyyâm et iyâm; autre part nous avons vu iyâyâm, avec conservation de la diphthongue; cf. Fleischer, Beiträge, I, 1, p. 137. V. n° 125,

ما عاد لي لا ولد hâd, en analogie avec كَوَّل; v. p. 80. — **ولا تُلد**. Je demandai ce que **تلد** signifie; mon interlocuteur répondit: **ما له معنى لتكميل الكلام بش**, „il n'a pas de sens, c'est seulement pour compléter la phrase". „C'est comme **زَرَّ وَمَزَّ**", ajouta-t-il. Il n'y voyait que ce que les grammairiens appellent un **إِتْبَاع**. Le second mot ne serait donc que **لتزيين الكلام** **لِقَطَا** و **تقوية معنى**, ainsi qu'on en trouve des exemples à foison dans le langage familier. Cette opinion d'un pauvre paysan n'a rien que de très-naturel, car le peuple a oublié la signification du mot **تلد**. La locution proverbiale en question doit être très-ancienne, justement à cause de ce mot, qui à l'origine avait certainement toute sa valeur. Cela étant, nous n'y verrons plus un **إِتْبَاع**, mais le premier genre du **التركيد** **معنى ظاهر**, où le second mot a une signification à lui, **اللفظي**, comme dans **هنيئًا مريئًا**, Kor. IV, v. 3; voir Moufaṣṣal, 2^{re} éd., pp. ٧٠, ٧١. La langue vulgaire affectionne beaucoup l'**itbâ'** avec **mîm**, qui n'a pas besoin, ce me semble, d'être emprunté au turc, car déjà l'arabe classique le connaît, comme dans **هذر مذر** du Ḥariri, Sacy, 2^{re} éd., p. ١٢١; éd. Beyr., p. ١٠٣; là cependant le second mot renferme un sens. Le **Ṣiḥāḥ** confond à tort les deux genres. Le mot **ما** forme aussi une espèce d'**itbâ'**, p. ex.: **حكي لي عن بيت ما بيت بدة يبيعه**, il me parla d'une maison, ou de quelque chose comme ça, qu'il voulait vendre; v. p. 217, l. 10 — **عَمَال يَموتوا**. Ils le dirent en indiquant l'enfant mort qu'on emportait. — **وزن**, de **تزين**. Ce verbe perd vulgairement le **ز**, et devient **ágwaf** en i: **zintoùllah wazn ṭayyib**, je t'ai fait bon poids. **ما هو هَمَّنَا هَذَا قَبَانِين** „ce n'est pas là notre affaire; voici 80 Piastres: pèse-les. examine-les, lime-les." MS de Leide, n° 1292a, p. 86. — **مَصِيبَتِي**. C'est surtout la voyelle de la pre-

mière lettre des mots de la langue vulgaire, dont il est le plus difficile de fixer le son. Au n° 117, nous avons vu ma şibi; ici ce n'est ni ou, ni i, ni l'ismâm, mais un son-de liaison très-bref que j'ai cru rendre le mieux par un ě. Je ne saurais accepter toutes les règles établies par Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, ni adopter sa transcription. Mşibtî est aussi inprononçable pour un Arabe que pour un Européen; il y a entre m et ş un son.

Ce récit, débité avec beaucoup de simplicité par un homme qui ne savait ni lire, ni écrire, est un petit chef-d'œuvre dans son genre. Il a, même au point de vue du style, une tournure tout-à-fait convenable. Ce que je n'ai pu rendre, ce sont les gestes, la mimique et les différentes intonations de la voix dont il était accompagné.

CXIX.

بين حانا ومانا راحت الحانا

Bên Hânâ wa Mânâ rāhet alhânâ.

Entre Hânâ et Mânâ nos barbes s'en sont allées.

Kân fîh wāḥad 'eûmrôu arba'in sinni ou dâknou silḵ bilâban ou kân mouḡâouwaz tentên, wāḥdi oḡtiyâra ismâhâ Hânâ ou et-tânî sabîye ismâhâ Mânâ ou waḡt yalli-rôḥ la'ând el-oḡtiyâra vinâm mâ'hâ teûḡ'eud tēnâḡḡi ou tēsîl sa'ēr el-âswad minn dâknou ou waḡt yalli lġi dâr eṣ-ṣabîye te-şîr tîntof sa'ēr el-âbyaḡ ou mâ mādâ 'alêh sahr ḡatta şar âmrâḡ, fa ḡâl laḡâlou ḡayda. — Ou nâḡnâ menḡoûlou izâ kân şî ḡâ' ou yikoûn maḡfoûz amâni bên etnên. Mâsalan wāḡed ḡân fî Şoûr ismou 'Îd râḡin 'ândou ḡâşset almâs taḡt

‘āsēr lîrât, fa kâlêtlou oûmmou la‘Îd: „nâḥnâ nâs ingîbarîye ou şandoûknâ mouḥârbat, fa âḥsan mâ yakoûn taḥeûtṭḥâ ‘and el-ḥoûrî à’mân ‘alêḥâ, fa wadâ‘hâ ‘ândou; ou ba‘d goûm‘a nîzil la‘and el-ḥoûrî ibn òḥtou, kâ‘ad ‘ândou ârbat (= ربة) iyyâm; fa lêl minn el-lâyâlî ḥallâ el-ḥoûrî nâim ou hoû fâik, fa kâm ou fâtaḥ eṣ-şandoûk ou sâ-raḵ el-kâṣṣa ou ḥamsîn lîra mâ‘hâ ou sârrab la-bâladou; fa ba‘d yâmên a‘tâz el-ḥoûrî maṣârî walâken mâ şâfs fi-ş-şandoûk lâ kâṣṣa wa lâ mâṣṣa wa lâ fils koûtṭa. Ou mâtâ mâ ‘ârifou el-koûṣṣa aṣḥâb el-kâṣṣa ṭalaboûḥâ minn ‘Îd, fa kâllhom: „insâraḵet, ḥaṭṭêṭḥâ ‘and el-ḥoûrî amâni” wa rî-ḍiboû wa kâloû: „mâ bènak wa bèn ibn òḥtak şadaḵ fîna kâl el-mâtal: bèn Ḥânâ wa Mânâ râḥet alḥânâ.”

Il y avait un homme, âgé de quarante ans, à la barbe grisonnante. Il avait épousé deux femmes, l'une vieille, appelée Hânâ, et l'autre jeune, appelée Mânâ. Lorsqu'il allait coucher chez la vieille, elle se mettait à choisir les cheveux noirs de la barbe et les lui enlevait: et lorsque venait le tour de la jeune, elle arrachait les cheveux blancs — de cette façon, il ne se passa pas un mois qu'il était devenu imberbe. Il dit alors ceci à part lui. — Nous autres disons ce proverbe, si quelque chose, confiée en dépôt entre deux personnes, s'est perdue. Par exemple, un nommé ‘Îd ici à Tyr avait une parure de diamants engagée chez lui pour 10 £. Sa mère lui dit: „Nous sommes des gens pauvres et notre coffre est détraqué; ce qu'il y a donc de mieux, c'est que tu mettes la parure chez le curé; elle y sera plus en sûreté”. Aussi la lui confia-t-il. Quelques semaines après le curé reçut la visite de son neveu (venu de la montagne), qui resta chez lui quatre jours. Une certaine nuit, le neveu, laissant le curé endormi et étant lui-même éveillé, se leva, ouvrit le coffre,

voilà la parure avec 50 £, et s'en retourna à son village. Voilà que deux jours après le curé avait besoin d'argent, mais il ne trouva dans le coffre ni parure, ni argent, pas même un rouge liard. Les propriétaires de la parure, ayant su ce qui était arrivé, la réclamèrent à 'Îd, qui leur dit: „Elle a été volée; je l'avais mise en dépôt chez le curé.” Ils se fâchèrent et lui dirent:” Dans ce qui s'est passé entre toi et ton neveu s'est vérifié à notre égard le dire du proverbe: „Entre Hânâ et Mânâ nos barbes s'en sont allées.”

دَقْنَه سِلْقُ بِلَبْن. Nous avons déjà vu comment il faut comprendre cette locution, qui est certainement bizarre en elle même, mais l'est devenu encore davantage dans le Supplément de Dozy, s. v. Ce savant est pourtant tout-à-fait excusable, car on ne connaît ces choses-là que vivant en Orient. Quant à l'excentricité de cette expression, c'est bien le cas de dire: لا مُشَاخَّةَ فِي الاصطلاح, point de chicaneries sur les termes conventionnels; v. p. 79.

وسألت الرِّكْمَةَ الذي حكى. Je trouve dans mes notes: رَاهِن. لي هذه القصة عن معنى هذا الفاعل الغريب الاستعمال واجد; On pourrait le comparer à واجد; p. ex.: اللحم واجد كثير اليوم في سوق, la viande se trouve en quantité aujourd'hui au marché. — قَصَّة. Voir Lane, M. E. III, p. 207. — اربعة. Le ع est souvent en Syrie d'un son si faible qu'il se confond avec l'alef; cf. p. 82. Ici il ne me fut pas possible de le distinguer. Une telle prononciation aurait été impossible en Egypte, où l'on exagère même un peu trop la gutturalité de cette lettre. — لا قَصَّة ولا مَصَّة. J'ai déjà dit, n° 118, que l'itbâ' avec mim est fort commun. — فِلْس قَطَّة est un jeton en cuivre, grand comme une pièce de 5 paras, qu'on achète chez les 'aṭṭārin. Les enfants le suspendent à

leur cou ou au cou du chat, d'où le nom. D'un côté, il porte un bateau, et de l'autre, une étoile. On dit: mā fîs 'andî wa lâ fils koutta, je n'ai pas même un rouge liard, je n'ai pas le sou.

Je ne suis point très-sûr que Hânâ et Mânâ soient des noms de femmes, quoique cette histoire m'ait été ainsi racontée et expliquée par plusieurs personnes. En Egypte, حانة signifie *buffet*, et مانة, *soirée musicale*. Haydâl oulâd el-hâna, „ce sont là des viveurs, noceurs,” y dit-on. Un Egyptien me donna de ce proverbe cette explication: إني دايماً مشغول في اللعب والإتبساط ينسى غايته. Mais il faut ajouter que ce proverbe n'est pas connu en Egypte, malgré que Burckhardt l'ait enregistré, n° 146 (avec بابا). Nouzhat el-hawâtir, éd. Beyrouût, vol. I, p. ٣٥. MS Leide, p. 234, n° 52.

CXX.

كُلْ خُبْزَةً وَتِينَةً وَبِرْطَع مَلَّانَ الْمَدِينَةِ
وَلَا تَأْكُلْ لَحْمًا سَمِينًا وَتَبَاتَ عَلَيْهَا حَزِينَةٌ

Kâl hoûbzi wa tîni wa bârte^c mālân el-medîne, wa
lâ tâkol lâhmi smîni watbât 'alêhâ hazîni.

*Mange un pain et une figue et prends tes ébats par la ville —
et ne mange pas de viande grasse, cela te fera passer
une triste nuit.*

Àhsan el-insân yâhod el-'îsi el-moutâwassiîta
fî hanâwi wa lâ yâhod rînâ ez-zâid fî ta'âb fikr
ou sâkâ kalb.

*Il vaut mieux vivre dans une aisance moyenne que de gagner
une grande fortune avec des soucis et des souffrances morales.*

حزينة est pour la rime. —

CXXI.

أنت مثل المِصْفَايَةِ من أين ما كان تنزل

Enti mitl el-miṣfāye: minn ên ma kân tînzal.

Tu es comme la passoire: tu descends par n'importe où.

Ez-zâlamî izâ kân faḥîḥ ou moutëkâllim fa-mâhmâ wâka' fi mahâlek biḥâlliṣ ḥâlou minnha, ḥattâ ḥarâmi izâ kâmëstou el-ḥoukoûmi ou kân mâhir fi-l-ḥâki bîzmouṭ wa laou dèyyaḳou 'alêh.

Si un homme qui est éveillé et beau parleur se trouve dans une situation périlleuse, de quelque nature qu'elle soit, il sait toujours en sortir sain et sauf. Même un voleur, habile à mener sa langue, s'esquive, lorsqu'il est pincé par les autorités, quand même elles le mettraient au pied du mur.

فَحِيم. Je ne sais pas si ce mot est généralement connu en Syrie; je ne l'ai entendu qu'à Saydâ et sur le littoral au Sud de cette ville. هَيْدَا الرُّودَ عَقْلُهُ فَحِيم, cet enfant a l'esprit vif. الْعُلَمَاءُ كُلُّهُمْ فَحِيمَا, „les savants ont tous la tête forte,” me dit un paysan de Dêrbesîn, près de Saydâ. وَأَنْتَ يَا حَوَاجَتِي فَحِيمٌ بِتَأْلِيفِ الْكُتُبِ, et toi, mon maître, tu es fort pour composer des livres. Il ressort clairement de ces exemples que Boctor n'a pas été heureux en traduisant ce mot par „espiègle, sémillant;” v. Dozy, Suppl., s. v.. — زَمَطَتِ الْبَحْرَمَةُ. زَمَطَ, — اَنَا رَحَ أَزْمَطُ, le mouchoir a glissé de ma poche. مِنْ جَيْبَتِي, je me sauve, je m'échappe (sans qu'on me voie).

CXXII.

رايح جاي مثل ييضات المغربيل

Râih gâi mitl bêdât el-mouřarbil.

Un va-et-viens comme les testicules du vanneur.

Insân illi bîgi la'ând et-tânî fî nahâr 'âsra mar-
rât aou yimroķ minn fard soûķ soûrbat toûrouķ
minn doûn mâsrali bekoulloulou hâyda, — ou el-
mouřarbil yâ'ķod mouķârfaş ou yinfođ el-řourbâl
nafđ laḥattâ yigôul el-ķamḥ wâḥdou ou ez-zouwân
ou et-trâb ou el-boḥşâş wâḥdou.

*On le dit de celui qui vient chez un autre dix fois par jour
ou passe par le même marché à plusieurs reprises sans occu-
pation. — C'est que le cribleur est assis accroupi sur ses talons,
et secoue le crible afin de trier le blé, laissant l'ivraie, la terre
et les cailloux à part.*

تعدنا = quantité, nombre, plutôt grand que petit. **سُرْبَة**
طريق, nous y sommes restés assez longtemps. — **هناك سُرْبَة**,
presque toujours prononcé tri', = **مَرَّة**; v. p. 32. — **يعقد** p.
يقعد; v. p. 96. — **مقرّص** [ou **مقرّس**]. Le sens primitif de ce verbe
est „lier les mains et les pieds ensemble” [Ġawalikî, Ḥaṭa,
p. 137]. **قعد القُرْصَاء** est une manière de s'asseoir en faisant
descendre le derrière jusque sur les mollets et en jettant les
bras autour des genoux. On a exactement la même position
que lorsqu'on saute à croupetons. Il n'est pas nécessaire que
les bras soient jetés autour des genoux. Cette position accrou-
pie est aujourd'hui tout aussi caractéristique pour l'Orient
qu'elle l'était, il y a des milliers d'années, ainsi que le mon-
trent les figures qu'on voit sur les murs des temples de
l'Égypte. Les Orientaux peuvent ainsi être assis des heures en-
tières sans dire un seul mot et sans avoir rien à dire non plus.

Il y a peu de زوان en Egypte, mais beaucoup en Syrie, surtout à Tripoli et dans le pays des Métouâlis. Il arrive souvent que celui qui mange du pain acheté au marché est pris de vertige, مدوخ, دوخان, à cause de l'ivraie qu'il contient.

CXXIII.

دُق الميَّة وهي ميَّة

Douḳḳ el-mâyye wa hîyâ mâyye.

Pile l'eau: elle restera eau.

Mîtlî ânâ, tês ou mâ bîfham illî te'allîmnî yâh (= آتاه) ou bînsâ ḳawâm illî tēfahhîmnî yâh, wa 'akl wâhed âḥmâr zèy ḥakèyti mâ bitrèyyar wa laou faouwàtt el-'oulm bidimârî bimidaḳḳat eggourn.

Comme moi, par exemple, je suis un imbécile: je ne comprends pas ce que tu m'enseignes et j'oublie tout de suite ce que tu, m'expliques. La tête d'un âne comme moi ne se change pas, quand même tu ferais entrer la science dans ma cervelle avec le pilon du mortier.

مَوِيَّة se trouve déjà dans le recueil des traditions de Moulim, vol. V, p. ۱۳۰: فَاغْتَسَلَ عِنْدَ مَوِيَّةَ فَرَضَ ثَرْبَةً عَلَى: هكذا هو في جميع نَسَمَ بلادنا ومعظم غيرها مَوِيَّة بضم الميم وفتح الواو واسكان الياء وهو تصغير ماء واصله مَوِيَّة والتصغير يرق الاشياء الى المَوِيَّة [cité par Goldziher, Z. D. M. G., XXXV, p. 516]. Le ي n'est double que lorsqu'il est suivi d'un ڤ. Autrement, on prononce toujours mâ y, comme bô y, père. V. n° 150. Lorsqu'on dit mâ yyi,

c'est مِيَّة et non pas مِي [syr. مِيَّة]. L'auteur du MS de Leide écrit partout مِيَّة. Berggren, s. v. eau. Burton, n° 157. Cf. Socin, n° 177.

CXXIV.

الجمال طَلَّ من الشُّبَّاك قالوا لهُ الناس

أَوْعَى تُوقِع قال لهم لِيْسَا التُّقُل لَوْرَا

El-gèmal ṭall minn es-šibbāk; ḵaloùlou en-nās:

oû[°]â, toûḵa[°], ḵâl lahom: lissâ et-touḵl lawârâ.

Le chameau tendit la tête par la fenêtre; on lui dit: „attention!

*tu tomberas’! — il leur répondit: „le poids est encore
par derrière.”*

Insân izâ kân lâfi ‘alâ wâḥdi ou kân et sab‘âni
ou el-‘âlam bithàrrig ‘alèh innour yirtàgi[°] ‘ànnhâ
fa iḵoùllhom: „anâ mâšš ḥosrân (= حُسْرَان) ‘alèhâ
illâ si mâ bīyeḥriz, ou bigâwiboùh:” ba[°]dèn tiṭ-
lob minnak mabâliṛ liànn àouwal er-raḵṣ ḥân-
gali, ou mâ sm‘àēt (= سَمِعَتْ) el-mâtal sôû beḵoûl:
eg-gèmal etc.? — ou el-mâtal maṭloûḵ ‘alâ yèlli
bigèllib ‘alâ nèfsou el-ḥasâra.

Si un homme hante une femme qui est à son aise, et que le monde le presse pour qu’il s’en retire, il dit: „Je n’ai dépensé (pr. perdu) avec elle que chose de peu de valeur.” On lui répond: „Plus tard, elle te demandera des sommes, le commencement de la danse est de faire des manières. N’as-tu pas entendu ce que dit le proverbe: „le chameau etc.”? — Le proverbe est appliqué à celui qui s’attire lui-même sa perte.

حَرَج — **نظر**, **طلع**, **شاف**, **طَلَّ** est en Egypte synonyme de **شاف**, **طلع**, **طَلَّ** signifie aussi défendre; p. ex.: **النبيد محرج على المسلمين**, il est défendu aux musulmans de boire du vin. — **أول الرقص**. Cette locution proverbiale m'a été ainsi expliquée: **iza kân fîh màḥḍar ou fîh daḳḳ ou řinâ ou raḳṣ biyâ'zimoû insân minn el-ḥâḍirîn 'alâ raḳṣ bid-da'i ḥâlou innou mâ biyâ'rif, ou ḥakîḳatan innou biyâ'rif wa lâken minn el-ḥayâ mâ yirdâ, fa you-waḳḳifoûh řaṣbin 'annou ou beṣîr yîmśî râlîḥ gâi mitl ḥâgali ou ba'dên-mâ bi'ouss [يعود + ش] bis-taḥî ou yîrḳoṣ ṭây-yib.**

Dans une réunion où l'on fait de la musique, où l'on chante et danse, un des invités est engagé à danser; il s'excuse en disant qu'il ne le sait pas, tandis qu'en réalité il le sait; seulement, par honte il n'accepte pas. Ils le font alors lever malgré lui, et il se met à faire des pas en avant et en arrière comme la perdrix; il n'a plus honte après et danse bien.

حَنْجَلَة, veut proprement dire la démarche et les manières de la perdrix, **حَجَلَة**, qui se tourne sur place avec gêne et affectation. Il y a du **غُناج** **نظر الى رجل يمشي نحوه وهو غناج**. **يتلظى من حر التراب ويكججل في مشيته** il trottinait comme une perdrix d'un pas court et saccadé. Atlîdî, I'lâm en-nâs, éd. Caire, p. 17. La danse arabe ressemble en effet à la marche d'une perdrix. Le danseur reste sur la même place, en levant brusquement les jambes, comme s'il avait peur de se brûler au sol. Cette locution proverbiale veut dire que celui qui commence par peu de chose finira par beaucoup. — **مَحْضَر** a en Egypte pris le sens de *procès-verbal*; v., Ibn Hall. éd. Wüstenf., n° ۷۳۱, p. ۸۰ [communication de Mr. Fleischer].

CXXV.

متل بياع الكعك ما يستفكر ربه إلا تحت القرش

Mitl biyyâ° el-ka°k, mâ yistâfkir rabbou illâ
taht el-farâs.

[Il est] comme le vendeur de gimblettes: il ne se rappelle son
Seigneur que sous le plateau de bois.

Beyâ°at [pl. de باع] el-ka°k yitla°ou liâgl bâ°hom
[بيعهم] ou binâdoû: yâ Allâh! yâ karîm! yâ moḥân-
nin! yâ rizzâk! yâ rabb, iḡbor °annâ! yâ ka°k es-
souḥn! yâ ḡallîṭ! ou mâta ma ḡâbar Allâ °annou
mâ bi°oùd yèḡki sî minn zikr illâh. Wa koull in-
sân mâta mâ kân ḡalîled-diyâni mâ bîyâ°rif Allâ,
izâ sâḡan aou moûriḡ aou inḡâbas yâ°rif Allâ fi
heydâk es-sâ°a.

Les vendeurs de Ka°k sortent pour leur vente et crient: „ô
Dieu! ô Généreux! ô Compatissant! ô Dispensateur des biens!
ô Seigneur, donne-moi le soulagement de pouvoir vendre! Du
Ka°k chaud! Des biscuits!” Et lorsque Dieu l’a contenté en
donnant du débit à sa marchandise, il ne se souvient plus de
Dieu en parlant. Ainsi, tout homme qui a peu de religion, vi-
vant comme si Dieu n’existait pas, lorsqu’il est pris de la fièvre
ou d’une autre maladie ou qu’il est mis en prison, alors seule-
ment il se rappelle Dieu.

بياع. On observera que je ne transcris pas bîyâ°, qu’on
rencontrera pourtant autre part. Les deux y sont ici parfaite-
ment distincts: le fathâ a été remplacé par le kesra, sans
que la semi-voyelle soit devenue ḡarf el-°illa. Mes recher-
ches à ce sujet mettent cette prononciation hors de doute.
Comme règle générale, les diphthongues ay et ey se conser-
vent, si elles sont suivies d’un y ou d’un i; ainsi, au lieu de bay-

on dit souvent, dans cette classe de mots, biy - [allem. bij-] avec changement, par attraction, de la voyelle initiale; cf. n° 118. — فرش, v. p. 79. — باعهم, v. p. 59. — Je demandai ce que **يَجْبُرُ عَنَّا** voulait dire, pour me bien expliquer l'emploi de **عَن**; on me répondit: **اللَّهُ يَجْبُرُ بِعَاطِرِنَا**; **عَن** est collectif. Ce nom est donné à de petits biscuits saupoudrés de graines de sésame.

En Orient, Allâh doit se mêler de tout et à tout; les vendeurs dans les rues ont leur phraséologie à eux. Il faut l'étudier. Si, par exemple, vous entendez quelqu'un crier: yâ karîm!, vous pouvez être sûr que ce sont des gimblettes au sésame qu'il vous offre. Celui qui ne connaît pas l'application de ces exclamations des petits marchands ambulants, ne sait pas ce qu'ils ont à vendre. Mr. Wetzstein a très-bien traité ce côté si intéressant de la vie orientale dans son charmant récit „der Markt in Damascus”, Z. D. M. G., XI, p. 475, où se trouve également notre proverbe, p. 517. Ces monographies sont d'une grande valeur, et il serait à désirer que les arabisants compulsassent les riches matériaux qu'ils ont à leur disposition pour reconstituer, traitant chaque sujet à part, l'histoire de la culture orientale. Le généralisateur en profitera et pourra ainsi nous donner une „histoire des Arabes” plus complète et plus exacte que celle que nous possédons à présent. Le beau travail de Mr. Barbier de Meynard sur Ibrâhîm, fils de Mehdi, est à imiter.

CXXVI.

واحد ضربه على بطنه قال آخ يا ضهري قالوا
 له نحنا عمال نضربك على بطنك قال لهم يتي
 ما اليد ضهر مقطوع الظهر

Wâhed ðaraboûh 'alâ bâṭnou, ḳal: âḥ, yâ ðâhri.
 Ḳâloû lâhou: nâḥnâ 'ammâl nouḍroubak 'alâ
 bâṭnak. Ḳâl lahom: yelli mâ illou [آخ] ḍahr
 maḳtoû' éd-ḍahr.

*On frappa quelqu'un sur le ventre, il dit: „aïe! le dos!” —
 On lui dit: „nous te frappons sur le ventre” — il répondit:
 „celui qui n'a pas d'appui, a le dos coupé.”*

Izâ ḳân wâhed ḥammâr wa îgâ ḥawâga frângî
 ðârabou ḥês innou sabb ḍinou wa îstakoû 'alâ bâ'ḍ-
 hom fa el-frângî ḥâbas el-mouḳârî šahrên ou mâ
 ḳân ḥâddâ yiṭâlâ' fîh tayiṭallâ'ou minn el-ḥabs. Wa
 ḍahr el-frângî el-ḳônşoul wa el-ḥammâr mâ louş
 mouḥâmi, ou izâ mâ ḳân fîh ḥâddâ biḥânnin 'alêh
 ou begîblou akî lil-ḥâbs ou bisellîh ḳân bimoût.
 Anâ mâsalan illî bassaboûrtoû yoûnânî ḳadîmi
 ḥês inn gîddî âgâ minn Atîne 'alâ ḳâl en-nâs, wa
 lâken bidoûn nâfâ' ou dâïman el-ḳônşoul biddou
 maşârî minnî ḥâttâ biktòbli bassaboûrtoû gedîdi.
 Wa 'ândânâ el-ḳanâşil mitl ras Ġèbal es-Sêḥ ou
 nâḥnâ mitl ḳamli taḥt nâ'lhom; biḥâmmînoû ḥâl-
 hom Sultân ḥês innou ðâhrhom ed-dâli ou marâ-
 kibhâ ou 'âskarhâ.

*Un monsieur europeen se met à frapper un ânier, parce que
 celui-ci a blasphémé sa religion. Ils portent plainte l'un contre*

l'autre: l'Européen met le moucre en prison pendant deux mois, sans qu'il y ait personne qui se soucie de lui pour le retirer de la prison. C'est que l'Européen a derrière lui le consul, tandis que l'ânier n'a pas de protecteur. S'il n'y avait personne qui eût pitié de lui, en lui apportant de quoi manger en prison, et lui fît passer le temps, il mourrait. Comme moi: j'ai un vieux passeport hellénique, parce que mon grand-père, à ce qu'on dit, vint d'Athènes, mais sans utilité, vu que le consul me demande toujours de l'argent pour qu'il écrive un nouveau passeport. Chez nous, les consuls sont comme le sommet du Mont Hermon, et nous autres comme un pou sous leur semelle. Ils se croient sultans, parce qu'ils sont appuyés par le gouvernement avec ses vaisseaux et ses soldats.

Ce proverbe se dit de tout homme privé d'appui.

L'Arabe cherche toujours à avoir un protecteur, un *waşı* (chez les Bédouins). On emploie tous les moyens pour se soustraire au gouvernement turc: les musulmans pour éviter le *ķour'a*, tirage au sort pour le service militaire, les chrétiens pour ne pas être tracassés. Les uns et les autres ont tort, car le musulman doit servir sa patrie, sa foi, et le chrétien n'a vraiment pas à se plaindre depuis l'an 1860. Il n'y a pas à l'heure qu'il est un pays plus tolérant que la Turquie, grâce aux Stipulations; en même temps qu'il n'y a pas une race plus intrigante que les chrétiens orientaux. Ils s'arrangent toujours de façon à avoir un *zahr*, soit en s'accrochant à un haut employé turc, soit en se faisant avoir la protection d'un consul [*ħamāya*]. Celui qui n'a pas cette situation, comme p. ex. le *fellāħ*, est exposé aux procédés arbitraires de fonctionnaires turcs et à l'infâme usure des soi-disant négociants chrétiens. Le rapprochement entre les consuls et „le sommet du Mont Hermon” est assez significatif. Veut-on faire du bien en Orient et le réformer, qu'on commence par réformer profondément le

corps consulaire, afin que le Mont Hermon n'ait pas tant de compétiteurs.

Cf. Meyd., éd. Boûlak, I, p. IV, l. 5 d'en bas. Freytag, I, p. 24, n° 54. Spitta, n° 7.

CXXVII.

يا حاجتي كلميني ولا يا حارتي عيريني

Ya hàgti kallimîni wa lâ ya gârti 'irîni.

Ô mon besoin, parle-moi!, et non pas: voisine, prête-moi!

Insân iza kân kâ'id fi ôdtou ou mâ fîh 'ândou sey' minn koutrat mâ houwi sahîh fa koull sâ'a yiṭlob aṛrâd minn gârtou wa sâ'a betkoullou: „fîh,” sâ'a: „mâ fîs, mâ esmâ'at soû bekoûl el-mâ-tal: ya hàgti kallimîni wa lâ ya gârti 'irîni”?

Quelqu'un reste là dans sa chambre, sans qu'il y ait rien chez lui, tellement il est ladre. Il demande pourtant à tout moment quelque chose à sa voisine, qui lui répond, tantôt: „Il y en a,” tantôt: „Il n'y en a pas; n'as-tu pas entendu le proverbe: ô mon besoin, parle-moi!, et non pas: voisine, prête-moi!?”

On dit ce proverbe à celui qui par avarice ne veut s'acheter même les choses les plus nécessaires, mais qui a toujours recours à d'autres pour se les faire prêter.

On sait qu'en Orient le voisinage joue un grand rôle. Les voisins ont des devoirs réciproques à remplir; ils sont presque dans un état de parenté, où il serait fort mal vu de ne pas observer les حقوق المجاورة. Dans la vieille langue, c'est le mot إشتاق qui est l'expression des qualités qui doivent distinguer

un bon voisin. Un جار est encore chez les Arabes une personne avec laquelle on peut en user plus librement qu'avec les autres, et il faut que le voisin soit bien chiche et importun pour qu'il reçoive la réponse ci-dessus.

عيرني, v. n° 7. — قعد, dans la langue vulgaire, ne doit pas toujours se traduire par *être assis, s'asseoir*, quoique l'Arabe, certainement, y attache cette idée. C'est que l'Arabe ne reste debout que lorsqu'il y a nécessité absolue; il n'a pas besoin de chaise, et s'assied moukarfaş [v. n° 122] n'importe où. Se trouver quelque part, faire quelque chose, implique le plus souvent l'idée d'être assis; voilà pourquoi ka'ad a reçu tant de significations dans nos langues à nous. Mr. Dozy en a enregistré un bon nombre; j'y vois cependant toujours en arabe le sens primitif. — On dit ôda et âda, ce mot n'étant pas arabe.

CXXVIII.

الرغيف في الرغيف ولا يبات جارك جوعان

Er-rîf fi-r-rîf wa lâ yibât gârak gou'ân.

[Donne] le pain pour le pain, et que ton voisin ne passe pas la nuit ayant faim.

Insân izâ kân ingibârî el-hâl ou sâkin fi mohâll aṣḥâbou bouḥala, wa bâ'd ḥaṭrât ylgî minn doûn ḥoubz ilâ bêtou fa yitlob ʿerrîf minn gârtou tayita-ʿâssâ, betkoûllou: „mâ fâhes (= mâ fiş)”, ou hoûwâ bigâwib el-mâtal, yâʿnî aʿîrni [أعيرني, v. p. 11] ʿerrîf boukra baʿṭik bâdâlou.

Un homme de peu de moyens habite un logement dont les propriétaires sont avares. Comme il rentre quelquefois sans pain,

il demande à sa voisine une galette pour souper. Elle lui dit : „Il n'y en a pas,” il répond alors par le proverbe, qui signifie : prête-moi un pain, demain je t'en donnerai un autre à sa place.

Ce n'est pas rien que l'Européen qui éprouve de la difficulté à prononcer une combinaison de lettres telle que r et ř. Ma transcription est basée sur le résultat d'une longue discussion que j'ai eue avec plusieurs paysans à propos de ce proverbe. Je me gardais bien de mettre en relief le mot sur lequel roulait véritablement la **مجادلة**, car j'e n'aurais reçu alors qu'une réponse à mon gré ou ce qu'ils croyaient être mon gré. J'aurais peut-être dû écrire err-řif pour marquer l'article. Je n'ai jamais entendu prononcer rařif; le r avant le ř s'assimile presque à ce dernier en recevant un léger son prosthétique. La transcription ne rend qu'imparfaitement cette prononciation assez difficile. — **انجباري**. Les savants orientaux pensent que ce mot vient de **جبر**; cela est *à priori* contredit par le vague, la latitude même de ses significations. Il veut dire un *pauvre*, un *misérable*, un homme qui est *sage et tranquille* et qui ne fait pas beaucoup de bruit autour de sa personne; on peut être ingibari en se tirant d'affaire avec le peu qu'on gagne ou qu'on possède. Mr. Dozy en a donné la vraie étymologie, "de persan **دج بر**, qui gagne sa vie en travaillant, manoeuvre"; cf. Vul. Lex., s. v. — Fâheś, tout fâhiś qu'il est, est intéressant, parce qu'il nous fait voir combien dans la langue vulgaire les sons â, ê et i se mettent l'un pour l'autre; v. n° 35. — **مَعَل**. Cette prononciation, motivée par le mim, dans des noms de lieu est fort ancienne en arabe. Elle fut de bonne heure introduite en Espagne avec les Syriens; v. Dozy, Gloss., Esp. p. 188. Le dammi de **مَعَل**, pour **مِنَعَل**, est en vertu de la permutation ordinaire des deux voyelles.

CXXIX.

أهلك لا تهلك

Àhlak là tèhlak.

[Reste auprès] des tiens, et tu ne périras pas.

Ta'rif Elyàs el-Milki fi Şeydâ, ouhwetou fi Béroût eurniÿâ tougâr wa ahouhom dâir 'ammâl yîshad ou houwa mèyyit minn goû'ou wa bikoullou en-nâs: „inzal la'and àhlak fi Béroût tîsba'„ bigâwib-hom: „anâ biddi moût fi Şeydâ,„ wa iroddou lou el-mâtal.

Tu connais Elie el-Milki à Saydâ: ses frères à Beyroût sont de riches négociants, tandis que lui-même est un vagabond mendiant qui se meurt de faim. On lui dit: „Va chez ta famille à Beyroût, et tu te rassasieras.” Il y répond: „Je veux mourir à Saydâ,„ à quoi on lui réplique par le proverbe.

S = Eg..

CXXX.

كثير المشي قليل الصيد

Këtîr el-mâsî kalîl eş-şêd.

Tout en marchant beaucoup nous avons fait chou blanc.

Koull insân ingibârî yîhdim en-nâs bâlâs wa âbir en-nahâr yirôh ilâ bêtou mâ mâ'ou sèy wa betkoullou mârtoû aou bintou: „mâ besoufak illâ tîsterîl mâ' en-nâs wa mâ betgîb sî moûni laël-bêt, këtîr el-mâsî kalîl eş-şêd.

Tout homme pauvre qui sert le monde pour rien et revient à la maison à la fin de la journée sans rien apporter est apo-

strophé par sa femme ou sa fille: „Je te vois constamment travailler auprès des gens sans que tu apportes rien en fait de vivres pour la maison; beaucoup de marche, peu de chasse.

Ingîbarî renferme ici également l'idée de serviable. — ما — آلا, voir p. 166, l. 18.

CXXXI.

بطيختين بايد ما ينحملوا

Baṭṭiḥtên biîd mā yinhàmeloà.

On ne peut pas porter deux melons d'eau dans [la même] main.

Tà'ni alā innou el-insân mā yèḵdir yit'āṭa
sourltên bifard wāḥdi aou minn řer mousā'id;
mîtlak entî, yâ mou'allimî, biḍḍak tākol ou toṭṭkrâ
sâwâ fa tešâršir el-akl 'alâ bantaloûnak el-enḍif.

Cela signifie que l'homme ne peut pas faire deux choses à la fois, ni sans que personne l'aide. Comme toi, mon maître, tu veux manger et lire en même temps, ce qui te fait répandre le manger sur ton pantalon propre.

On comparera تَغِي à ce que j'ai dit, pag. 165, à propos de كَبَب = زَرَب = شَرَشَر. — هَا. Comme transitif ce verbe veut dire: répandre, verser un fluide, pisser; comme intransitif: couler, fuir, dégoutter. تَدْرَدِر est répandre une chose sèche: تَيْدَكَ تَدْرَدِرُ الخُبْزَ, regarde, tu répands le pain, le riz sur tes habits. Il est également intransitif, et s'applique classiquement aux choses liquides: والدَّرَّةُ مِنَ اللَّبَنِ, 'An-hoûrî, Kanz, p. 102, 2, l. 4.

CXXXII.

كُلُّ صَنْعَةٍ تَبُورُ إِلَّا صَنْعَةَ الزَّرْبُولِ

Koull şan'a taboûr illâ şan'at ez-zarboûl.

Tout métier se gâte, excepté celui des grosses chaussures des paysans.

A ce proverbe fait pendant celui-ci :

كُلُّ الْكَارَاتِ تُبْطَلُ إِلَّا كَارَ الصُّرْمَاتِيَّةِ

Koull el-kârât toûbţal illâ kâr eş-şourmâtîye.

Tous les métiers cessent, hormis celui des cordonniers.

Se dit à celui qui ne sait dans quel métier placer son enfant pour le lui faire apprendre.

Zarboûl, est la grosse chaussure en maroquin rouge, siḥtiyân, dont l'empaigne, far'a, arrive au dessus de la cheville et se boutonne par devant avec deux langues, dînên (= deux oreilles). Le quartier est très-haut, mais sans talon. V. Dozy, Suppl., s. v.; Ḥafâgî, o. c., s. v. — كَارَ est persan avec la même signification. — Le pluriel de şour-mâyâtî est şourmâtîye; c'est celui qui fait les şarâmi ou tawâsîm. Le singulier صُرْمَاتِي, enregistré par Dozy, d'après Bochter et Humbert, m'est inconnu. Ḥafâgî, o. c., s. v.

جرموق.

Chez les paysans de Syrie, il n'y a pas de différence entre زَرْبُول, مَصِيرِيَّة et شَدَّة, مِدَاس; ce sont des variations de noms selon les différentes localités. Les grandes bottes en maroquin rouge des Bédouins sont appelées جَرْمَة, pl. جَرْمَات, et بُصْطَار, (بسطار, Berggren), si elles ont la tige plus courte. Je regrette de ne pas pouvoir adopter l'explication de Mr. Wetzstein, Markt in Damascus, Z. D. M. G., p. 484, où le dicton زَرْبُولُك

نَقُولُ لَهُ تَوْرَ يَقُولُ [أكبر] من مداسي doit être interprété ironiquement. L'un paysan le dit p. ex. à l'autre qui fait des cérémonies pour prendre place ou accepter le café le premier.

CXXXIII.

نَقُولُ لَهُ تَوْرَ يَقُولُ إِحْلِبْهُ

Naḵoûl làhou târ, yaḵoûl: èḥlibou.

Nous lui disons: bœuf! — il réplique: traie-le!

Koull insân 'anîd ou el-'âlam binṣaḥou fi-ṣ-souṛl eṭ-ṭâyyib wa hoû bèddou yâ'mel fi arâdtou, (إرادته) wa laou kânet bil-'aks, bass innou yiftekir hoûwâ innou minn el-moûmkin.

[S'applique à] tout homme entêté qui, malgré les bons conseils qu'on lui donne, veut cependant agir d'après sa volonté, quand même elle serait tout le contraire, pourvu qu'il pense, lui, qu'il est possible [de le faire].

بَسَّ أَنَّهُ. Comparez l'italien *basta che* = pourvu que.

CXXXIV.

أَنْتَ مِثْلُ الْبَطِّ يَنْضَلْ عَايِم

Entî mitl el-baṭṭ bitḍall 'âïm.

Tu es comme les canards: tu restes toujours sur la surface.

On dit aussi:

أَنْتَ مِثْلُ الرِّيتِ يَنْضَلْ عَايِم

tu es comme l'huile: tu surnages toujours.

Koull insân ikoùn sâtir ou wâ'î laḥâlou mâ 'oùmrou yinḍâm fi mâlou. Wa binkâl kamân ila wâḥad yâkol ou yîsrab ou yîskar ma' aṣḥâbou wa mâ yidfa' ḥeùsṣtou illazî tîṭla' 'alèh.

Tout homme habile qui veille à ses intérêts ne souffrira jamais de préjudices dans ce qu'il possède. On dit également ce proverbe à celui qui mange, boit, et se grise avec ses amis sans payer son écot.

وقى = فَيَق S., = صَغَى, E., éveiller. — حُصَّة, pl. حُصَص. Ce n'est que le classique حِصَّة, pl. حِصَص, avec permutation de dammi et kesra. V. Dozy, Suppl. s. v. Je ne puis assez insister sur cette permutation ou plutôt cette prononciation qui explique bien des formes qu'on croirait nouvelles. — الذي. Le peuple n'en connaît pas le féminin.

CXXV.

على قد بساطك مد إجرّيك

'Alâ kâdd bēsâṭak moudd igrèk.

Allonge tes pieds en proportion de ton tapis.

Hâyda biḍḥol 'alâ maṣroûf el-insân, ou mâss lâ-zim yakoùn maḥroûgou âktar minn maḍḥoûlou; wa yâ'ni 'ann koûll illi bèddou ḥâgi fâk idrâkou.

Ce proverbe se rapporte aux dépenses de l'homme: il ne faut pas que celles-ci dépassent les recettes. Il s'applique aussi à quiconque veut une chose qui est au-dessus de sa portée.

قد, contraction de قَدَر. Voir Fleischer, Beiträge, V, p. 54; Gloss. Hab., p. 94. — مَشْ est composé de ما + هَوَ + ش. Le ه disparaît avec une prononciation rapide, comme dans mâ

lo à s') = **ما** + **لُ** + **ش**. Cf. **فاكيت**, fruit, n° 98. L'Alef de **ما**, ou plutôt le fatha, forme alors avec le **و** une diphthongue qui, d'après la prononciation vulgaire, devient **â** (franc. *au*), comme dans **صَوْم**, *šâ m*. La forme intermédiaire est donc **مَوش**, qui, par l'effet de la rapidité de la prononciation, devient **مُش**, de même qu'on dit **مَيش** pour **ما** + **في** + **ش** = **ما** + **في** + **ش**. Ce **ش** n'est autre chose que le substantif **شيء**. On voit maintenant que j'ai raison de transcrire **mâss**. Ce mot est devenu une négation générale pour tous les genres et nombres, de façon qu'on dit : **هي مُش جميلة**, elle n'est pas belle, mais : **ما هيّش جميلة**. Il est à observer que **مُش** ne remplace **ما** que lorsque celui-ci a la force de **غير** ou se trouve devant une préposition avec son génitif [habar] dans une **جُمْلَة اسميّة**. On dira donc **أنا مُش عارف**, mais non pas **أنا مُش عرفتُه** ¹⁾. Dans ce dernier cas on sépare les deux mots, et l'on ajoute le **ش** au verbe : **أنا ما عرفتُش**; cf. Lane, M. E., II, p. 114. Avec les adjectifs, on se sert aussi de **mâ** = **ما** + **هو** : **hây dâ mâ ṭayyib**, ceci n'est pas bon.

Les anciens Arabes disaient dans le même sens : **أَبْصِرْ وَسَم** : **تَدْرِك**, regarde la marque de ta flèche, Ibn Doreyd, Gamharat el-'Arab, MS Leide, III, fol. 253 b. Socin, n° 201. Burckh., n° 411. Nâfal, Moursid, p. 352. Tanf., p. 64. Spitta, n° 148, avec **علي قدر إحصائك**. Burton, n° 27. MS de Leide n° 1292a, p. 237, n° 43.

A propos de ce proverbe, qu'on me permette de rapporter une anecdote fort amusante dont j'ai pris note sous la dictée d'un paysan sidonien qui avait passé quelque temps en Egypte. Elle est en dialecte sidonien.

1) Le dammi devient **و** sous la pression de la tonique.

2) En Egypte, on le dit; voir Spitta-Bey, Contes populaires, p. 10, l. 3.

واحد فلاح من فلاحين مَصر كان يَدَّه يَنْظُم شِعْر فَقَدَح
فِكْرَهُ وَشَغِلَ بَالَهُ وَقَالَ:

مَتَعَبُوبَتِي فِي السَّمَاءِ كَيْفَ الْوُضُوءُ لَيْيَهَا [أَجَلٌ مِنَ الْبَسِيطِ]
لَكِنْ مَا كَانَ لَهُ قُدْرَةٌ يَكْتُمِلُ هَلْبِيَّتِ وَسَأَلَ وَاحِدًا مِنْ أَهْلِ
الْبَلَدِ فِيهِ قَالَ لَهُ رُوحَ لَمَصرِ الْبَحْرُوسَةِ وَخَشَّ الْأَزْهَرَ وَفِيهِ عُلَمَاءُ
شَاطِرِينَ فِي شِعْرِ وَهَنِي يَكْتُمِلُوا لَكَ هَلْبِيَّتِ فَتَوَجَّهَ لَمَصرَ وَضَرَبَ
صُخْبَةً مَعَ وَاحِدٍ عَرَفَهُ بِبَعْضِ الْعُلَمَاءِ وَطَلَبَ مِنْهُمْ تَكْمِيلَ شِعْرِهِ
فَأَتَمَّسَكُوا عَلَيْهِ وَخَيَّبُوهُ وَاحِدٌ لَهُ خُصَارٌ وَرَكِبَ يَرْجِعُ لِبَلَدِهِ
وَكَانَ هُوَ فِي غَايَةِ الْكَدَرِ مِنَ الْبَهْدِلَةِ الَّتِي أَكَلَهَا فِي مَصرَ
وَأَشْتَلَقَ عَلَيْهِ الْحَبَّارُ إِنَّ فِي رَأْسِهِ غَمٌّ فَقَالَ لَهُ: يَا خُويَ مَا لَكَ
وَمَا هَلْغَبُوسُ يَا تَرِي صَارَ لَكَ فِي مَصرَ شَيْءٌ مِنْحُوسٌ وَجَارِبُ
الْفَلَاحِ: أَيُّهُ مِنْحُوسٌ صَحِيحٌ وَعُلَمَاءُ مَصرَ مَا يَغْرِفُوا شَيْءًا وَكُلُّهُمْ
تُيُوسٌ وَحَكَى لَهُ الْقِصَّةَ وَقَالَ لَهُ الْحَبَّارُ إِنَّ عُلَمَاءَ مَصرَ مَا
يَسْمَعُونَ كَلَامَ مِثْلٍ هَذَا لَكِنْ أَنَا يَكْتُمِلُ لَكَ هَلْبِيَّتِ هَذَا بِقَوْلِي:

شَخِشْ لَهَا بِالذَّهَبِ قَنْزِلَ بِرَجْلَيْهَا

وَأَمْتَحَسِنِ الْفَلَاحَ هَلْبِيَّتِ وَأَنْشَرْحُ صُدْرَهُ مِنْهُ.

„Un certain paysan d'Egypte voulait faire des vers. Il battit donc le briquet de sa pensée et s'alambiqua le cerveau et dit: „*Mon amie est dans le ciel: comment pourrais-je arriver à elle?*” mais il n'était pas de force à compléter ce vers et s'adressa à ce sujet à un habitant du village. Celui-ci lui dit: „Vas au Caire-le-Gardé, et entre à la mosquée el-Azhar: il y a là des savants forts sur la poésie; ils te compléteront ce vers.” Sur ce, il se rendit au Caire, où il lia amitié avec un individu qui lui fit

faire la connaissance de quelques savants. Il leur demanda le complément de sa poésie, et eux de se moquer de lui et de le chasser désappointé. Il loua un âne qu'il monta pour retourner à son pays, l'âme remplie de tristesse de l'affront qu'il avait dû avaler au Caire. L'ânier, s'étant aperçu qu'il avait quelque souci en tête, lui dit: „Qu'as-tu, mon frère! que tu es si refrogné? Est-ce que, par hasard il te serait arrivé quelque chose de sinistre?” — „Oui, répondit le paysan, de sinistre pour tout de bon; les savants du Caire ne connaissent rien: ce sont tous des ânes.” — Il raconta alors l'histoire à l'ânier, qui lui dit: „Les savants du Caire n'écoutent point un langage pareil, mais moi, je te compléterai le vers comme ceci:

„Fais-lui entendre le cliquetis de l'or, et elle descendra sur ses deux pieds.”

Le paysan trouva ce vers beau et en fut tout heureux”.

L'emploi du verbe **خَشَّ** fait voir que notre paysan avait respiré l'air de l'Egypte, car en Syrie on se sert du synonyme **فات = دخل**. — **خَيْبَرَه**, cf. p. 140. — **ياخري** indique à lui seul que cet anecdote est de provenance égyptienne. **Yâ ho ûi** et **yâ ohti** sont deux exclamations auxquelles on reconnaît le vrai Egyptien, qui est très-familier, très-bon enfant ¹⁾ et fort adonné aux amusements. Le Syrien, plus raide, plus réservé, mais aussi plus rusé, ne trouve pas ainsi partout des „frères” et des „sœurs.” Il se moque des „enfants de l'Egypte”, qu'il taxe de **homâriye**, tandis que ceux-ci, à leur tour, répètent avec dédain le dicton **الشامي سُرمي**. L'inimitié mortelle entre les Arabes et les Turcs est légendaire; elle est aussi assez prononcée entre les Egyptiens et les Syriens; ceux-ci ont envahi la terre des Pharaons, où ils occupent presque toutes les pla-

1) Les derniers événements n'infirmement nullement ce jugement.

ces de relief. — **أَيُّوَه**, èy wa; le **تَقْدِير** en serait, d'après l'explication générale: **أَيُّوَه وَاللَّهِ**. Il ne sera pas hors de propos de citer ce que Hafāgi en dit dans son *Sifā*, p. ٢١: **أَيُّوَه أَيُّوَه بِمَعْنَى** **نَعَمْ فِي الْقَسَمِ خَاصَّةً كَمَا أَنَّ هَلْ بِمَعْنَى قَدْ فِي الِاسْتِفْهَامِ خَاصَّةً قَالَ الرَّمَحْشَرِيُّ فِي الْكَشَافِ: سَمِعْتُهُمْ فِي التَّصْدِيقِ يَقُولُونَ أَيُّوَه فَيَصِلُونَهُ بِوَاءِ الْقَسَمِ وَلَا يَنْطِقُونَ بِهِ وَحْدَهُ أَنْتَهَى** **إِوَاه**, **وَالنَّاسُ تَزِيدُ عَلَيْهِ هَاءَ السَّكُوتِ فَلَيْسَ غَلْطًا كَمَا يَتَوَقَّعُ** avec le sens de na'am, est particulièrement employé dans le serment, de même que **هَلْ**, avec le sens de **قَدْ**, est affecté à une interrogation. Zamahšari dit dans el-Kaššaf: „Je leur ai entendu dire **Îwa**, lorsqu'ils veulent signifier à quelqu'un qu'il a dit vrai; c'est qu'ils y [à **أَيُّوَه**] ajoutent *le waou du serment*, et ne s'en servent pas dans le langage tout seul.” Le peuple lui suffixe le *hâ de la pause*, ce qui n'est pas une erreur, comme on le présume. Cf. Beydāwi, I, p. ٤١٨, l. 7. D'après Hafāgi, qui me paraît doué d'un sentiment philologique assez juste, il n'est pas nécessaire de regarder **أَيُّوَه** comme une contraction de **أَيُّوَه وَاللَّهِ**. V. Moufāssal, p. ١٣٣, l. 10. Fleischer, Beitrage, VI, p. 65. Spitta, Gramm., p. 168. On prononce et l'on écrit aussi **أَيُّوَا**, parce que dans la langue vulgaire une voyelle finale doit être suivie de la semi-voyelle correspondante. — **خَشَخَش** Eg. = **شَخَشَخ**; Syr., v., p. 87, note.

CXXXVI.

الجِسر الّلي في عينك ما تشوفه والقشة الّلي

في عين غيرك تشوفها

El-gisr illi fi 'àynak mâ tēsoûfou ou el-ḵašši illi
fi 'ayn rēyrak tēsoûfhâ.

*La poutre qui est dans ton œil, tu ne la vois pas, mais tu
vois la paille qui est dans l'œil d'un autre.*

Izâ kân insân soûkrî, foûsadi, ḥarâmi, lâ'ib
ḵomâr ou ḥâwî koull el-waṣṣât er-razîli [= رذيلة]
ou sâf insân tâni yâ'mel aḵalla dâḵḵa yeṣîr yi-
bâhdilou ou ya'âzzirou, fa yeṣîr lou hàydâ eg-
gawâb minnou.

*Si un homme soûlard, libertin, voleur, joueur aux jeux de
hasard et réunissant en lui toutes les mauvaises qualités, en
voit un autre faire la moindre peccadille, il se met à l'injurier
et à lui laver la tête, ce qui lui fait avoir cette réponse.*

Ce proverbe se trouve chez presque toutes les nations. Nous
le rencontrons dans la Bible, dont les auteurs aimèrent à se
servir de dictons populaires pour être mieux compris. Math.
c. 7, v. 3. Luc. c. 6, v. 41. Meyd., éd. Boulâḵ, II, p. ٨٥. Freyt.,
II, p. 355, n° 115.

CXXXVII.

الساعي بالخير كفاعله

Es-sâ'î bil-ḥêr kafa'ilou.

Celui qui a l'amour du bien est comme celui qui le fait.

Inn koûnt hadêtak 'alâ sí mēlîḥ kaînnî 'amēl-

tou. Māsalan el-ḥoukoḏmi ‘āyyanet ‘alā el-āḥālī inn yidfa‘ou śī ma‘loḏm, māsalan faḳīr ma‘ ʿel-ṛānī ‘āśr ḳouroḏś koull śāḥr, beḳoḏm wāḥad ou biḳoḏl: inn „ḥāyda māśś ḥaḳḳ, el-āḥsan ‘aśśān [على شان] ta‘āddil bā‘ḳḥā el-ba‘ḳ el-faḳīr yidfa‘ ḥāmsī ou el-ṛānī ḥamsta‘āśś ou ḥēk bittābbil bā‘ḳ. ḥā el-ḳīmi ou ḥāyda rāyi”, ou yigāwibou wāḥed minn el-ḥāḳirīn: ṣaḥīḥ innak sa‘ēt bil-ḥēr mitl mā beḳoḏl el-mātal.

Si je t'ai guidé vers quelque chose de bon, c'est comme si je l'avais fait. Par exemple, les autorités ont fixé sur les habitants une certaine taxe, qui est, par exemple, pour le pauvre aussi bien que pour le riche, de dix piastres par mois. Quelqu'un se lève alors: „Cela, dit-il, n'est pas juste; ce qu'il y a de mieux, pour que la taxe soit justement répartie, c'est que le pauvre paye cinq et le riche quinze; la somme finale sera ainsi produite”. Un des assistants lui répond: „Il est vrai que tu travailles pour le bien, comme le dit le proverbe.”

شي معلوم = une somme de, somme fixe. — Le vulgaire n'observe pas la distinction de l'emploi du masculin et du féminin des nombres cardinaux. Ainsi, il dit: عَشْر قُرُوش; سِت; خَمْس فِسْوَان; خَمْس اَوْلَاد; خَمْسَة اِرْجَال; سِت بِيوت; خَمْس اِجْرَتَيْن; ثَلَاث بِطِيصَات; اِخْمَس etc. Je ne saurais établir de règle à ce sujet, car l'emploi du genre est tout-à-fait arbitraire. — تَبَّل. Voici des exemples de ce verbe: تَبَّلْتُ الْخُصَّصَ مَعَ الطَّحِينَةِ, j'ai mélangé les pois chiches avec le ṭaḥīnī [pâte de farine de sésame et de pignons pilés, التَّاجِرُ خَسِرَ مِئَةَ قُرْشٍ فِي صُنْفٍ وَفِي صُنْفٍ تَانِي. [صَنْوَبَرٌ مَدَقَّقٌ] كَلَبَ مِئَةَ قُرْشٍ وَ تَبَّلَ التَّانِي الْأَوَّلَ, le négociant a perdu cent piastres sur un article, tandis que sur un autre il a gagné cent piastres, ainsi le second compense le premier. الْحَكُومَةُ طَالِبَةٌ.

خمس مئة على مئة زلّة واحد يحفظ خمسة والثاني يحفظ
 خمس مئة ويتبدل شيخ البلد الخمسينية في قلب بعضهم
 autorités réclament cinq cents piastres sur cent individus dont
 l'un donne cinq et un autre quinze; le maire de la localité ré-
 unit les différentes quotes-parts de façon à former la somme
 de cinq cents p. Il m'est impossible de serrer la signification
 de plus près.

Cf. *ʿIkd el-Farid*, I, p. 341.

CXXXVIII.

غَاب الْكُفْتُ الْعَبُّ يَا فَار.

Rāb el-ḵouṭṭ il'ab yā fār.

Le chat s'est absenté: jouez donc, ô rats!

. Yà'nī 'alā-l- maḥkoûmîn, oûlād el-mādâris ou el-
 ḥaddāmîn illi bekoûn mo'allimîn hom ḵâsiyîn 'alê-
 hom.

*Cela s'applique aux subalternes, aux enfants des écoles et
 aux domestiques qui sont traités avec dureté par leurs maîtres.*

كُفٌّ n'est véritablement pas collectif, quoiqu'il soit employé
 comme tel vulgairement, surtout en Egypte. Mr. Spitta a donc
 très-bien pu traduire ce proverbe par „les chats sont loin etc.”
 A propos de ce mot d'origine aryenne ¹⁾, je ne puis me refuser

1) Ibn Doreyd dit dans son *Gamburat el-'Arab*, MS de Leide, n° 321,
 vol. I, p. 68a: *وَالْكُفُّ اَنْسَنُو فِي بَعْضِ اللُّغَاتِ وَلَا اَحْسِبُهَا عَرَبِيَّةً صَحِيحَةً*.
Es-Souyoûṭî, *Mouzhir*, éd. Caire, I, p. 634, l. 16, s'exprime dans les mê-
 mes termes.

le plaisir de rapporter un quiproquo tel qu'il me fut raconté par un habitant de Kerak : كان هانا هلفلاح والفلاح كان مسافر على العرب كان ماخذ معة حماره ومحمّل عليها فردة وهلفردة فيها بستين وهو مسافر اجا دزبه على طرف قبيلة عرب شافه بدوي من العربان قال له : هيه يا زليمة , وش حملها ؟ قال له : قطين وصار يصيح البدوي : جيء يعرب جيء وسأله العرب : وش بيه ؟ قال لهم : قطين يعرب قطين . وفتح الفلاح الفردة وطلع البستين صاح البدوي : روحوا يعرب روحوا هاده إبسسه ما هي قطين .

Kân hânâ hal-fellâh ou el-fellâh kân mousâfir 'al-'ârab kân mâhid mà'ou homâra ou moḥammil 'alêhâ fârdi ou hal-fârdi fihâ bisstèn ou hoû mousâfir igâ dârbou 'alâ ṭarf kabîlat 'ârab, šâfou bédawi minn el-'ourbân cállou: „héh, yâ zlème, wouss ăḥmoûl-hâ”? — cállou?: goṭṭèn! — ou šâr yeṣîḥ el-bédawi: gè'î, yâ'rab, gè'î; ou sa'aloûh el-'ârab: „wouss bîh”? [= ماذا به] cállhom: „côṭṭèn, yâ'rab, côṭṭèn"! ou fâ-taḥ el-fellâh el-fârdi ou toûle' el-bisstèn ou šaḥ el-bédawi: „rôhoû, yâ'rab, rôhoû! hâdi ibsese, mâ hi côṭṭèn.”

Il y avait donc ici ce paysan. Il faisait un voyage chez les Bédouins et avait pris avec lui une ânesse sur laquelle il avait chargé un sac. Il y avait dans ce sac deux chats. Dans son voyage, son chemin le conduisit du côté d'une tribu bédouine. Un Bédouin d'une tribu du désert le vit et lui dit: „Ohé, le bon homme! Quel est le fardeau de ton âne”? — il lui répondit:

1) Un Haḍarî aurait ici dit /z/.

„deux chats.” Alors, le Bédouin se mit à crier : Venez, Bédouins ! venez ! Les Bédouins lui demandèrent : „Qu'est-ce qu'il y a” ? [= syr. **شرفيد**]. Il leur dit : „Des figues sèches ! Bédouins ! des figues sèches !. — Sur quoi, le paysan ouvrit le sac, d'où sortirent les deux chats. Et le Bédouin de crier : „Allez-vous-en ! Bédouins ! Allez-vous-en — ce sont des chats, ce ne sont pas des figues !”

Pour bien comprendre cette histoire, il faut savoir que les Bédouins prononcent le **ق** dans certains cas comme **ج** et que les paysans de la Palestine lui donnent le son de g dans Got, nom du célèbre artiste. Ceux-ci aussi bien que ceux-là appellent les figues sèches **قُطَيْن** ¹⁾. Comme notre Bédouin ne connaissait que cette acception du mot, la confusion est très-explicable. Les Arabes en général sont friands de douceurs. Le Prophète avait raison de dire **الْمُؤْمِنُ حَلَوِيَّيَ يَحِبُّ الْحَلَوِيَّ**. Cela ne s'applique pas moins aux Bédouins, qui cependant donnent la préférence aux figues sèches, vraie gourmandise pour eux ; je le sais par expérience : ils m'ont assez fait dépenser pour satisfaire leur goût à ce sujet. Voilà pourquoi le Bédouin était si empressé d'opérer une saisie sur le sac et d'appeler ses compagnons pour qu'ils prissent part aux délices.

1) Ce mot n'est connu qu'en Palestine et chez les Bédouins. En Syrie, on se sert de son synonyme **يَابَس** ou **تَيْس نَاشِف**. Voilà pourquoi on le trouve plusieurs fois dans el-Mokaddasî. Mr. de Goeje dit dans son Gloss. Geograph., s. v. : „**قُطَيْن**, cottana (coctana), genus ficorum passorum parvum, græce **κόττανον**.” En effet, **κόττανον** se rencontre plusieurs fois dans Athénée et Pline, avec ce sens; v. Thes. Steph., s. v.. Or, je demande si un mot étranger, passant dans la langue arabe, mo^carrab, y conserve la tonique à la même place? J'en suis pour l'affirmatif. Avec **κόττανον**, l'étymologie de **koṭṭēn** serait claire; elle ne l'est pas autant avec **κόττανον**. On lira ce que les dictionnaires disent s. v. **قُطْنِيَّة**. Je dois faire observer que les deux **ط** en arabe sont parfaitement certains.

On observera que le paysan ne disait pas *قطّتين*, ainsi que l'aurait dit un Egyptien. — *ماجد*. Le participe act. de la 1^{ère} forme des verbes *primæ hamza* reçoivent le préfixe *م*. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 145. — *قردة* = *عديلة من شعر*. — *زئيمة* diminutif de *زكمة*; v. n° 144. — *حبول*. Comme je ne m'expliquais pas bien le sens de ce mot, je le demandai à mon interlocuteur, qui me répondit: *يعني حمل حمارته*, „c'est-à-dire, le fardeau de son ânesse;” cf. p. 75. Ce n'est donc pas un pluriel. — *جِيءَ*, *gê'î*, me fut périphrasé par *تعالى*. C'est le *دعاء الى الطعام* des anciens Arabes. On disait *جِيءَ* et *جيءَ* dont l'origine serait *جأ* ou *جَي*. Un poète a dit:

وما كان على الجِيءِ * ولا الهِيءِ أمّ داحيكا [هزج]

„je ne t'ai pas loué pour que tu m'invitasses à manger ou à boire.” J'ai ainsi entendu *هِيءَ هِيءَ*, *hê'î, hê'î*, pour faire approcher les chameaux du *حرض*. El-Oumawî dérive ces deux mots de *دعاهما* dans le sens de *جأ* et *جأ* *بالابد*. M. el-M., I, p. 325a. Gaouhari, s. v. — *يَعْرَب* pour *يَا عَرَب*. — *زوحوا* fut prononcé avec un *o* très-fermé comme dans le suédois *ro*, repos.

Spitta, n° 43. Cf. Burckh. n° 455.

CXXXIX.

الديك الفصيح من البَيْضة يصيح

El-dîk el-faṣîḥ minn el-bêḍa yaṣîḥ.

Le coq beau parleur chante dès qu'il sort de l'œuf [ou étant dans l'œuf].

Ou ḥayḍa ṣaḥîḥ inn ed-dîk illî yitla' ba'd er-

rabi^c bass yihrog minn el-bêda beshih minn nasâ-
 tou ou illi bitla^c ba^cd et-tin fi aloûl killat mâ
 yasih; ou el-wâlad en-nabih izâ kân fi-l-mâdrasi
 bit^câllam kabl el-koull wa laou dâhal âhir el-
 koull.

*C'est qu'il est vrai que le coq qui éclôt après le printemps
 chante à peine sorti de l'œuf, à cause de sa vigueur, et celui
 qui éclôt après les figues ne chante que peu; et de même, l'en-
 fant éveillé, étant à l'école, apprend avant tous les autres, quand
 même il serait entré le dernier de tous.*

Il se dit d'un enfant intelligent qui apprend vite et montre des
 talents précoces.

La première espèce de coqs a le nom de بَكْر et la seconde
 de تَنْوَة, tân wi, pour ثَنْوَى, comme حَبْلَة (pl. حَبَل) pour حَبَلَى.

Spitta, n° 28. Socin, n° 422. Freyt., III, 1, n° 1001. Bur-
 ton, n° 88, avec فَحِيم. Tant., p. 115, avec فَرَح. Burckh.,
 n° 48.

Var.: من داخل البيضة.

CXL.

الرجال غايبة والنسوان سايبة

Er-rigâl râibi ou ẽn-niswân sâibi.

Les hommes sont absents et les femmes ont le champ libre.

Yâ^cnî 'alâ-n-niswân: izâ kânet rigâlhon zâlimi
 (طالمة) 'alêhon mâ bihalloûhônâ yirôhoû lamâtraḥ
 bêtouṣdouf sâfar er-rigâl beṣir lâhon fôurṣa laâgl
 simm el-hâwâ aou ziyârat el-aḥbâb minn 'alâ bouk-
 ra la'asîye ou betkoûlla (له) garêthâ hayda ou
 yistmannâ hiye kamân innou berib gâzhâ.

Cela se rapporte aux femmes: si leurs maris sont sévères pour elles, ne les laissant aller nulle part, et qu'ils viennent à partir en voyage, elles auront l'occasion de se promener ou de rendre visite aux amis depuis le matin jusqu'au soir. Sa voisine, qui désire aussi que son mari s'absente, lui dit alors cela.

سائبة, qui se laisse aller à tout, libre de tout lien. C'est ainsi qu'on dit: سابت الدبة - صارت شرمطة = سابت البرة, la monture s'est détachée; cf. Coll. d'or, éd. Barb. de Meynard, p. 195. سيب ou ساب, dans le sens de lâcher, laisser, appartient plutôt au dialecte égyptien; on se sert en Syrie du verbe دشر, inconnu en Egypte. Ce دشر n'est que la prononciation adoucie de جشر, qui a classiquement à peu près la même signification que ساب; cf. تدشا et تجشاً; دس et جس, toucher, دشيشة et ديشيشة, froment broyé et bouilli, Hafāgī, p. 100.

On sait qu'en Orient ce proverbe est d'une grande vérité.

CXLI.

أَلْمَدْيُون مَا لَه عَالَة

El-madyoûn mâ lou râlî.

L'endetté n'a pas d'argent en caisse.

Kef mâ yîsterîl el-madyoûn bèddou yâkol, bèddou yoûfî, ou fî âhir en-nahâr mâ biḡall mâ'ou wa lâ zâlaṭa fî 'eûlbat el-râlî lann aṣḥab ed-dên ṭabbou 'alèhâ.

L'endetté, de quelque façon qu'il travaille, doit manger et payer ses dettes: à la fin de la journée, il ne lui reste pas même une zalaṭa dans la caisse, parce que les créanciers ont mis la main dessus.

عَالَة est la recette journalière qu'on met dans une boîte pla-

cée dans le tiroir, جَارور, de la صَدْرَقَة, petite caisse. Celle-ci a une ouverture transversale, شَق, par où l'on fait tomber les pièces de monnaie dans le gârou. Pour غَلَة, voir exemple dans Dozy, Suppl., II, p. 406 a, l. 25. — رَلْطَة, proprement petit caillou, désigne la valeur de trente paras; la monnaie correspondante n'existe pas. — طَب nous montre ici sa signification primitive onomatopique de *toucher, palper, tapoter*. L'idée primitive a cependant été un peu modifiée en ce que l'attouchement est violent dans l'acceptation vulgaire du verbe. Elle est mieux conservée dans le bilitère double طَبَطَب على, tapoter qqn., caresser avec la main. Cette onomatopée se rencontre dans d'autres langues; cf. turc. تپك, ruer. Voir n° 60.

S = Eg..

CXLII.

الانسان طير بلا جوانح

El-insân țêr bâlâ gawâneḥ.

L'homme est un oiseau sans ailes.

El-insân bisâfir ketir bekoûn âouwal yâm fi mâṭraḥ ou biṣbaḥ tânî yâm fi řêr ġiḥa mitl eṭ-țêr; mitl oûlâd Maṣr bîyâkoloû el-foûl 'alâ boûkra fi Skandriya ou bitràddoû fi Maṣr, ou kâf bèddou koûn 'and el-Frang biougoûd aṣkâl ou alwân minn el-aḥtarâ'ât [اختراعات] el-'agîbi yâlli bitâ'te' fourz benî âdam minnou.

L'homme voyage beaucoup: il se trouve le premier jour d'un côté et le lendemain matin d'un autre, comme l'oiseau. Comme les enfants de l'Egypte: ils mangent des fèves le matin à Alexandrie et déjeunent au Caire — et (à plus forte raison) comment doit-il en être chez les Européens, vu l'existence de toutes espèces d'inventions merveilleuses qui confondent le discernement de l'homme?

بلا, sans, et بلي, si fait, sont deux mots que l'Egyptien évite de prononcer, car cela lui ferait penser à بلاء, affliction, et lui serait de mauvais augure. On reconnaît tout de suite le Syrien à l'emploi fréquent qu'il fait de ces mots. Qu'on se rappelle ce que dit à ce propos Zamahšarî dans son Nawâbir el-Kalim, n° 61, éd. de Barbier de Meynard :

بَلَى مِنَ النَّكَدِ بَلَاءٌ — وَلَوْ لَا مِنْهُ لَأَوَاءُ

„bâlâ de part d'un homme dur et chiche est une affliction, et laou lâ est, venant de lui, un vrai malheur." Journal Asiat., Oct., Nov., Déc., 1875, p. 345. — Les fèves constituent la principale nourriture des classes inférieures en Orient. L'Egyptien surtout en est friand, et le Pacha, aussi bien que le pauvre portefaix doivent commencer leur journée par manger un plat de fèves brunes cuites à l'eau. C'est là une habitude tout égyptienne. Lorsqu'on sort de très-bonne heure le matin, on voit dans les rues de ces vendeurs de fèves; ils les préparent même sur place, dans une petite jarre en terre cuite, مَحْلَبَةٌ. J'ai souvent été invité à un festin de fèves à 6 heures du matin, après la première prière. — ضَعُضَ الْعَقْلَ تَعْتَمُ الْفُرْزُ est ici synonyme de ضَعُضَ الْعَقْلَ.

Cf. Freytag, III, I, n° 2954.

CXLIII.

الْبَيْتُ أَلِي مَا فِيهِ أَوْلَادٌ مَا فِيهِ نُورٌ

El-bêt illi mâ fîh oûlâd mâ fîh noûr.

Dans la maison où il n'y a pas d'enfants, il n'y a pas de lumière.

El-oûlâd biharrigou fîl-bêt ou iza mâ kân fîh oûlâd biqalloû ahl el-bêt sâkîtin.

Les enfants folâtraient dans la maison, et s'il n'y a pas d'enfants, la famille reste là sans parler.

Avoir beaucoup d'enfants a toujours été considéré par les Arabes comme une bénédiction. La femme stérile n'avait pas, et n'a pas encore, une très-grande réputation. Le Prophète disait déjà : **الْمَالُ وَالْبَنُونَ زِينَةُ الْحَيَاةِ الدُّنْيَا**, Kor., XVIII, v. 44. Le souhait que les Arabes préislamiques adressaient à un nouveau marié : **بِالرِّفَاءِ وَالْبَنِينَ** fut supprimé par lui, probablement parce que par le dernier mot on n'entendait que les fils. La naissance d'une fille était un malheur, une honte; on allait jusqu'à l'enterrer vivante comme un être inutile dans la société, et l'on disait en proverbe : **دَفِنِ الْبَنَاتِ مِنَ الْمَكْرُمَاتِ**, Meyd., éd. Boul., I, p. 117. Freyt., I, p. 229; III, 1, n° 942. Cf. Beyd., II, p. 389. Kor., LII, 39. Har., éd. Beyr., p. 353. Encore de nos jours, on n'est pas tout-à-fait charmé d'avoir des filles, auxquelles ne saurait s'appliquer le proverbe ci-dessus.

S = Eg.. Cf. Freyt., III, 1, n° 3282.

CXLIV.

كَشِّرْ عَلَى نَابِكَ كُلَّ النَّاسِ تَهَابَكَ

Kàssir 'alâ nâbak koull en-nâs tehâbak.

Montre tes dents, et tout le monde te craindra.

Yisâbbihou hal-mâtal ez-zâlamî ilâ-l-kèlb àon-wal mâ bithânak bekàssir 'alâ sennânou; wa ez-zâlamî el-fâgîr illi behânik hâttâ hiyâlou ou

1) On dit pourtant encore aujourd'hui à un nouveau marié : **أَنْ شَاءَ**

اللَّهُ تَتَهَنَّنُوا وَتَرْزُقُوا الْمَلَّ وَالْبَنِينَ.

bîsbok hâttâ ahl bêtou el-⁵âlam koùllhâ titgèn-nabou.

On compare dans ce proverbe un individu à un chien qui, en commençant le combat, montre les dents. Ainsi, l'homme querelleur qui s'en prend même à son ombre et donne des coups de poing même aux siens est fui de tout le monde.

زَلَمَ, pl. زَلَام, زَلَام et زَلَم [Jér. et Bédouins]. Ce mot, étranger au dialecte égyptien, est fort usité en Syrie, en Palestine et partout en Arabie. Cette dernière circonstance me fait croire que nous avons affaire à un mot d'une origine très-ancienne. Mr. Fleischer m'écrit: „Als *Dienstmann* im höhern Sinne: „a commissioned agent, a factor, or a deputy“, hat Lane nach TA das grundverwandte زَنِم; denn offenbar gehen die Stämme صَم, زَم, صَرَم, [صَلَم] insgesamt auf die Grundbedeutungen schneiden, snitzen, bilden, formen, schaffen (to shape, ursprünglich, schaben (to shave), zurück, بَرى, قطع, (eigentlich, wie خلق, glätten). زَم, زَلَم ist demnach ursprünglich im Allgemeinen, wie خليفة, Gebilde, Geschöpf, Creatur.“ Cette signification ressort de la locution: هو زَلَمُ العبدِ ou زَلَمُ, il a l'aspect, la conformation d'un esclave = زَنْمَة, زَنْمَة. D'après TA, زَم veut aussi dire „a strong and light or active boy [la réflexion étymologique est un non-sens]. J'ai aussi entendu prononcer ظَلَمَة. Le Kâmoûs enrégistre ظَلَم = شخص. Nous lisons dans Bâsim, p. 15: قال فقام الرائي: والمقدمين والظلمة والرقاصين; c'est le pluriel de ظالم avec le sens d'officier de police. Voir sur زَم, Voyage de Lady Anne Blunt, T. du M., 1882, I, pp. 6, 34. Gramm. de C. de Perceval, p. 4, l. 13; p. 11, avant dern. ligne; ٣٩, l. 2 et 3. 1).

1) Renvois de Mr. Fleischer.

Celui qui m'expliqua ce proverbe était de Dêr el-Kamar, où l'on se sert du verbe شبق.

Kàssîr 'alâ dâbak etc., Jér.

CXIV.

لا احسان ولا حلاوة لسان

Lâ aḥsân (pour iḥsân) wa lâ ḥalâwat lisân.

Ni bienfaisance, ni douceur de langage.

Koull insân illî ta'ḥân minn âkbar minnou wa mâ yisma' kalâm ḥeùloû wa lâ bîya'ṭoûh mâṣârî ḥargîye illâ ed-dawâ'i ou es-satm ou el-bâhdali, fa behîgg minn 'ând mo'allimou ou bekoûl hêk.

Ainsi dit tout homme qui est fatigué par quelqu'un de plus grand que lui et qui n'entend pas de paroles douces; on ne lui donne pas non plus d'argent de poche — rien que des imprécations, des injures et un mauvais traitement — il se sauve alors de chez son maître.

بدي سافر على سكدريّة ولكن ما فيش. حَرْجِيّة. On dit: *je compte aller à Alexandrie, mais je n'ai pas d'argent de voyage.* خَرْدُ فَرْنِكَ حَرْجِيَّتِكَ كُلَّ يَوْمٍ, tiens, voici un franc pour tes dépenses (ou menus plaisirs) de chaque jour. *je reçois des gages, mais il ne me donne rien à part pour mes menus plaisirs (épingles).* الحَرْجِيّة هُوَ الْمَصَارِي الِي يَأْخُذُهَا خَارِجَ مَاهِيَّتِهِ. *el-ḥargîye est l'argent qu'il reçoit en dehors de ses gages et avec lequel il fait le beau, en le dépensant (allem. ausgeben) comme bon lui*

semble ¹⁾. — **هَج = طفش**, il a déniché sans qu'on sache où il est allé.

Var.: **لا انسان الحج**. Tant., p. 128; Freyt., III, 1, n° 675.

S = Eg.

CXLVI.

كَلْ دَقْن لَهَا مُشَطْ

Koull dakn lâhâ most (ou moust, à la Montagne).

Chaque barbe a son peigne.

Ed-dakn es-šerîr biddou.most šerîr ou ed-dakn el-kêbir biddou most kêbir, ou el-mâ'nâ: iza âgoû etnèn la'ând wâhed hawâga ou wâhed haddâm, koull wâhed lou makâm 'ann et-tâni.

1) **خَرَج** est bien expliqué et illustré dans Dozy, Suppl.; j'y ajoute seulement cet exemple tiré du MS de Leide, n° 1292a, p. 108: **ص يَا**

سَيِّدِي اعْطَيْتَنِي هَذِهِ الْفَرْخَةَ وَأَنَا عَمَلٌ فِي تَشْرِيحِ عِظَامِهَا مَ يَا تَعْرِفُ
هَلِمَ التَّشْرِيحَ ص تَشْرِيحَ لَحْمِ الْمَطْبُوعِ أَعْرِفُ مَ نَنْظُرُ شَطَارَتَكَ فِي
تَشْرِيحِ هَذَا الْخَارُوفِ (1) ص لَا حَظَّيْتُ أَنْتَ يَدُكَ عَلَيْهِ كَيْلَ شَغْلِهِ
وَفَرَّقَهُ لِلضُّيُوفِ مَ لَا هَذَا خَرَجَ الْمَعْلَمِ الْيَاسَ يَدُهُ مَا كُنْتَ Salib: „Tu

m'as donné ce poulet, et je suis justement en train de le disséquer." — Mansoûr: Allons donc! sais-tu l'anatomie? — S.: „L'anatomie de la viande bouillie, je la sais, celle-là." — M.: „Nous allons voir ta force à disséquer ce mouton." — S.: „Mais non, tu as mis la main dessus: finis sa besogne et distribue-le (mouton) aux invités." — M.: „Non pas, c'est l'affaire de maître Elje; il a la main solide". J'ai tâché de rendre le

jeu de mots; v. Dozy, Suppl., s. v. **شَرَح**. M-el-M. est embrouillé, comme toujours, lorsqu'il y met de son cru.

Pour une petite barbe il faut un petit peigne, et pour une grande barbe il faut un grand peigne. Le sens du proverbe est: s'il arrive chez un monsieur deux personnes, dont l'une est domestique, chacune est considérée selon son rang, à part l'une de l'autre.

Le proverbe signifie que chaque personne reçoit la considération qui lui est due, occupe la place qui lui revient dans la société.

مشط - دقن. Sur la barbe chez les anciens Orientaux, voyez Smith, Dict. of the Bible, s. v.

Les Arabes n'ont jamais aimé la barbe très-longue qu'ils considèrent comme une preuve de bêtise. Elle ne doit pas dépasser la base du cou, **طَلِيَّة**, pour ne pas cesser d'être un ornement; Zamahšarî, Pensées, éd. de Barbier de Meynard, n° 203. Elle est cependant fort considérée, et tout le monde sait que les Orientaux jurent par la barbe. Le Prophète a dit:

أَحْفُوا الشَّوَارِبَ وَأَعْفُوا اللَّحَى

„coupez les moustaches court et laissez croître les barbes.” Mouhâdarât el-Oudabâ, éd. Caire, II, p. 187. Lane et M. el-M., s. v. **عَفَر**¹). L'homme fait et d'un certain âge peut bien porter la barbe, qui ajoute à son prestige, mais elle ne convient nullement au jeune homme. Voilà pourquoi Ibn er-Roûmî dit:

1) Bohârî, III, p. 117, l. 2 rapporte ainsi cette tradition: **خَالِفُوا الْمُشْرِكِينَ وَفَرُّوا اللَّحَى وَأَحْفُوا الشَّوَارِبَ**. Ce „contrariez” est tellement pris à lettre, que le **إِبْدَاءُ الْإِطَارِ** est devenu un signe de ralliement des Fidèles. Voici un autre précepte: **مِنْ الْفِطْرَةِ خَلْفَ الْعَانَةِ وَتَقْلِيمِ الْأَطْفَارِ**, „so raser les parties génitales, se couper les ongles et la moustache est le criterium de la nature humaine; ibid., p. 116, l. 4 d'en bas. Bohârî a, ibid., l. 5, **أَنَهَكُوا** au lieu de **أَحْفُوا**.

فَنَقْصَانُ عَقْلِ الْفَتَى عِنْدَنَا * بِمِقْدَارِ مَا زِيدَ فِي لِحْيَتِهِ [مَتَقَارِب]

„car chez nous ce qui manque dans l'intelligence du jeune homme est en proportion de ce qu'il y a de trop dans sa barbe.”
Mouhâdârât, II, p. 188. El-Gâhiz prétend que

مَا طَالَتْ لِحْيَةُ الرَّجُلِ إِلَّا تَكَرَّسَجَ عَقْلُهُ

„la barbe de l'homme ne devient pas longue sans que [la barbe de] son intelligence devienne aussi clairsemée (= son intelligence ressemble à celle d'un jeune imberbe)”; o. c. p. 187. Hafâgî, Sifâ, p. 191. Mou'arrab, s. v. Freytag, III, 1, n° 1848. Cf. pour image analogue Zam. Coll. d'or., édit. Barbier de M., p. 145, l. 7; 146, l. 21. Cf. Burckh., n° 601. Un dicton populaire enseigne: **خَيْرُ الذُّنُونِ قَبْضَةٌ تَكُونُ** „la meilleure des barbes est celle qui peut tenir dans la main serrée ”). Aussi est-il assez rare de voir un bon musulman (je ne parle pas ici des chrétiens) à la barbe tombant sur la poitrine, car le poète dit:

إِذَا لِحْيَةٌ خَفَّتْ وَفِي عَقْلٍ رَتْهَا [طَوِيل]
وَإِنْ صَخُبَتْ لَمْ يَحْظَ إِلَّا بِهَا الصَّدْرُ

„si la barbe est mince, l'intelligence de son porteur devient plus grande, et si elle est épaisse, il n'y a que la poitrine qui en soit heureuse.” Cf. Freyt., III, 1, n° 2673.

Les musulmans ont une manière spéciale de porter la barbe à laquelle on les reconnaît tout de suite. Le duvet de la figure est soigneusement enlevé, et la barbe est rasée de façon à former sur les joues un bord très-tranché, tandis que nous autres

1) Ce dicton populaire est basé sur une habitude qui date de loin.

Nous lisons dans Bohâri, III, p. 117: **وَكَانَ ابْنُ عُمَرَ إِذَا حَجَّ أَوْ اعْتَمَرَ: قَبَضَ عَلَى لِحْيَتِهِ فَمَا فَضَلَ اخَذَهُ** „Ibn 'Omar avait l'habitude, lorsqu'il partait en pèlerinage ou visitait (le sanctuaire en dehors du temps prescrit pour le grand pèlerinage) de serrer la barbe dans la main: ce qu'elle ne pouvait contenir, il l'enlevait.”

la laissons se perdre graduellement en dedans. Ils se rasent également sous le menton et les mâchoires. Nous pouvons constater exactement le même procédé sur les fresques de Benî Hasan, où sont représentés des Sémites en costume national.

Les Sounnites ne se teignent pas beaucoup la barbe avec du hennâ, mais bien la queue de leurs chevaux. Ce sont surtout les Chiïtes qui, dans ce cas, suivent tout particulièrement le saint précepte **إِنَّ الْيَهُودَ وَالنَّصَارَى لَا يَصِفُّونَ** „c'est que les juifs et les chrétiens ne se teignent pas: donc, il faut faire tout le contraire de ce qu'ils font." Boharî, éd. Bouîak, p. 117, l. 18.

Nous avons déjà vu que la sollicitude du Prophète s'étendit jusqu'à donner des préceptes pour la coupe de la moustache. A ce sujet, on rapporte ce qui suit; **ذَكَرَ أَنَّ عُمَرَ بْنَ عَبْدِ الْعَزِيزِ سُئِلَ عَنِ السَّنَةِ فِي قَصِّ الشَّارِبِ فَقَالَ: أَنْ تَقُصَّ حَتَّى يَبْدُو الْإِطَارُ**, „on a raconté que 'Omar Ibn 'Abd el-'Aziz fut interrogé sur la loi traditionnelle au sujet de la coupe de la moustache; il répondit alors: [elle dit] que tu la couperas de façon à ce que la courbure du bord de la lèvre soit visible." M. el-M., s. ult. v. Cette injonction est encore religieusement suivie par la plupart des musulmans, et cette pratique seule suffit pour les distinguer des chrétiens. Des esprits moins sévères n'y attachent cependant pas une si grande importance, témoin ce vers du noble poète et prince Aboû Firâs el-Hamdânî:

أَغَايَةُ الدِّينِ أَنْ تُحَقِّقُوا شَوَارِبَكُمْ [بَسِيطُ]
يَا أُمَّةً قَصَحَكَتْ مِنْ جَهْلِهَا آلُؤَمَّ

„est-ce que le but de la religion est de couper vos moustaches, ô peuple, de l'ignorance duquel les [autres] peuples ont ri?"

MS de ma coll., p. 104. Les Orientaux en général aiment que la moustache soit longue. Les Bédouins y tiennent tellement,

que souvent ils la laissent croître jusqu'à pouvoir la rouler autour de l'oreille. Un homme à la moustache relevée et longue, **عاكف الشوارب**, est très-estimé dans le désert. Il a un aspect courageux et hardi qui en impose. La force germinative des poils de la figure n'est pas si grande chez les Arabes (je parle des vrais) que chez les autres peuples. C'est bien pour cela qu'une belle barbe et une longue moustache, soignées d'après les règles canoniques, donnent beaucoup de poids et de considération à celui qui en est orné. Voir Wallin, Z. D. M. G. VI, p. 378; cf. *ibid.*, V, p. 22. Plin., VI, 162.

Cette vénération pour la barbe est encore tellement enracinée en Orient qu'on la baise à celui dont on veut obtenir quelque faveur, et l'on dit **وحياة دقك**, „par la vie de ta barbe.” L'Emir Béchir, qui en avait une superbe, tuait même quiconque osait la blasphémer. On raconte que de son temps un paysan du village de Boûdin, aux environs de Dêr el-Kamar, poignarda sa femme, parce qu'elle avait injurié sa barbe. La mouche de la lèvre inférieure porte aujourd'hui seule le nom de **لَحْيَة**; le reste **دَقْن**. Les paysans appellent la mouche la *ḥyat Hâroûn*, parce que, selon eux, ce patriarche en aurait la priorité de l'invention; ils la portent *hattâ yitbârakou fîhâ*. Dans l'Eglise catholique d'Orient, le prêtre dit en revêtant l'Evêque des habits pontificaux: **لبسك الله حجرًا كريمًا**, „que Dieu te revête de pierres précieuses et te bénisse de la bénédiction qui descendit sur la barbe de Hâroûn.” C'est là un souvenir du Psaume CXXXIII, qui dit: „regarde! comme il est joli et aimable que les frères habitent ensemble avec confiance, comme l'huile fine qui descend en ondes sur la barbe, *la barbe d'Ahroun*, l'huile qui descend en ondes sur l'ouverture de ses habits; cf. Delitzsch, *Comm. zu den Psalmen*, 3 éd., p. 291.

On sait que les musulmans, et très-souvent aussi les chrétiens, se rasent la tête. Les paysans, quelquefois aussi les classes plus élevées, ont l'habitude de laisser une touffe de cheveux au milieu du vertex; on l'appelle شُقْطِيَّة. Celle qu'on laisse sur le devant de la tête des enfants a le nom de زَعْرُوع = class. شَعْفَة, شعاف et شاعفة. Cette pratique n'est pas du tout limitée aux musulmans; v. Dozy, Suppl., s. v. Elle est générale chez les Métouâlis. Pour l'histoire de cette coiffure, on pourra consulter Plutarque, Thésée, c. 5. Rev. Numismatique, 1868, p. XIV. Voguë, Mélanges, pl. XII. Hafâgî, Sîfâ, p. vʳ.

Le peigne d'un bon musulman doit être de bois. Les pèlerins rapportent toujours, entre autres cadeaux, un peigne qui a été trempé dans l'eau de Zoumzoum, مَشْطٌ مُزْمَزِم. La fabrication des peignes est une industrie assez florissante à Mekka. Ils sont petits, peints en rouge ou en noir, souvent agrémentés de points d'or. Un tel peigne se porte dans la poche, et possède une vertu toute particulière pour nettoyer et démêler la barbe, تَحْلِيلُ اللِّحْيَةِ. Moḥaḍarât el-Oudabâ; II, p. ۲۱۹.

Ce proverbe n'est pas connu en Egypte. Un Séh à qui je demandai des informations à ce sujet me répondit: manâs mouzeyyinîn naḥnâ! mā neḥoubb ed-dakn, „est-ce que nous ne sommes pas rasés, nous autres! nous n'aimons pas la barbe.” Je crois bien; c'est que le terroir de leurs barbes est aussi stérile que celui de leurs champs est fertile.

Socin, n° 130, avec leḥou au lieu de laḥâ. Berggren, s. v. barbe.

CXLVII.

الطاقة يلي يجيك منها الهوا إشلح تيابك وسدّها

Et-ṭaḳa yàllî yigîk minnhâ el-hâwâ, îslah
tiyâbak ou siddhâ.

*Ôte tes habits et bouche [avec ces habits] la fenêtre par laquelle
te vient le vent.*

Minn et-ṭaḳa yidḥol hâwâ bârid ou yidourr el-insân. Wâḥed bilfi ‘alâ bêt mašboûh ou làhou šaḥeb ‘arif (v. p. 61, l. 5) hàydâ fânṣaḥou (فانصحه): inn „hàydâ el-mâṭraḥ lâ tārôḥ lèy (اليه), mântâ (ما انت) ‘arif el-mâtal: et-ṭaḳa yàllî yigîk minnhâ el-hâwâ, îslah tiyâbak ou siddhâ”? Et-ṭaḳa sabba-hoûhâ bin-nâs illazî yilrozoû fî ḥaḳḳ et-tânî, ou el-hâwâ hoû lisân el-lourz.

Du vent froid entre par le fenêtre et nuit à l'homme. Quelqu'un haute une maison suspecte; il a un ami qui a su cela et qui lui donne alors ce conseil: „Ne va pas, lui dit-il, à cet endroit; ne sais-tu pas le proverbe: ôte tes habits et bouche la fenêtre par laquelle te vient le vent”? On compare la fenêtre aux gens qui font des commérages sur le compte de leur prochain; le vent, ce sont les commérages mêmes (propr., la langue des c.).

تَدَح = وشوش, chuchoter, et ensuite chuchoter avec اللُّغْز في لغة العرب طعن وعيب. Déjà Aboû-l-Walîd (v. Dozy, Suppl., s. v.) donne à ce verbe le sens de *blâme*, اللُّغْز في لغة العرب طعن وعيب. Mais c'est un blâme, une médisance, qui n'est pas adressée à la personne directement; c'est un *chuchotement* malveillant à son adresse, des cancans, des racontars, avec ou sans fondement.

Socin, n° 115, où 'awaik est un *lapsus calami*. Freytag, III, 1, n° 1842, avec „هوى, cupido.” MS de Leide, n° 1292 a, p. 232, n° 33. En Egypte, on dit:

الطاقة إلي ييجي منها الريح سُدّها وأستريح

CXLVIII.

كُلّ صغير إنتشى قام الكبير باس ايده

Koull şerîr intaşâ kâ'm el-këbîr bâs idou.

Pour tout petit qui a grandi, l'homme plus âgé se lève et lui baise la main.

Koull wâlad dâris fi-l-mâdrasi ou kân hâđir wâhed bahîm mâ yâ'rif sî, wa yaşîr el-wâlad yî'âl-limou, ou er-riggâl el-këbîr yîhda' laş-şerîr ou yis-tâktir ħerou (ou biħerou). Ou bikoûloûh kamân lawâhed ibn mâdrasi şar âştar minn illi âkbar minnou wa laou kân aboûh.

Tout jeune homme qui a étudié à l'école, se trouvant en présence d'un homme bête qui ne sait rien, sera le maître de celui-ci. L'homme plus âgé se soumet au plus jeune et le remercie. On dit aussi cela de celui qui a fait ses études au collège et est devenu plus fort que celui qui est plus âgé que lui, quand même ce serait son père.

كفّر ل = cl. خضع ل, s'incliner devant quelqu'un, en mettant la main sur la poitrine et baissant la tête pour le remercier. — Si quelqu'un dit هيدا ابني, ou parle de son fils, on doit répondre الله يكبره ou الله ينشيه, que Dieu l'agrandisse! On

n'est jamais embarrassé d'être poli en arabe ou de rester à court de paroles, car on n'a qu'à apprendre par cœur la phraséologie stéréotypée, généralement employée, pour être un homme parfait et — une machine parlante.

انتشى [pour انتشأ], Eg. J'écris صغير انتشى باس الكبير يده, au lieu de انتشا, comme étant plus conforme aux règles orthographiques de la langue; v. Fleischer, Beitrage, I, p. 114.

MS de Leide, n° 1292 a, p. 238, n° 71: كل زفير الذي. J'ai en effet observé que صغير est ainsi prononcé quelquefois; voir l'appendice, n° 148.

CXLIX.

صحيح لا تكسر ومكسور لا تأكل وكول لتشبع

Ṣaḥiḥ lâ tîksir wa maksoûr lâ tâkol wa koull
latîsbâ.

*Ne casse pas ce qui est entier, et ne mange pas ce qui est cassé,
et mange jusqu'à ce que tu soies rassasié.*

Waḥed baḥîl 'âzam waḥed, gâblou ḥoubz maksoûr
ou ḥoubz ṣaḥiḥ ḥattâ yašoûfou en-nâs inn 'ândou
'azoûmi (ou 'azîmi), ḵa'ad hoûi ou iyâh 'alâ-s-soûfra
ou ḵal el-'âzim lil-ma'zoûm ḥaydâ. Mâss fi bâlak
heydik el-mârâ waḵt illi in'azâmt fi Maṣr 'and
nâs Ṣawâm mouslimîn ou roḥt la'ândhom tourm
(= terme) el-'âsa „lâḵêt el-arḍ ḵoûfra (= قفرة) ou el-
mazâr ba'id?"

*Un avare invita quelqu'un et lui apporta du pain en mor-
ceaux et du pain entier, afin que les gens vissent qu'il y avait*

des invités chez lui. Ils étaient tous les deux à table et l'amphitryon dit alors cela à son invité. — Ne te rappelles-tu pas cette fois-là, lorsque tu fus invité au Caire chez des Syriens musulmans: tu t'y rendis à l'heure du souper (dîner en France) et tu trouvas „la terre déserte et le lieu du pèlerinage éloigné.”

Pour **مكسور** et **خبز صحيح**, voir n° 73. — Les noms des mets et des repas sont le plus souvent, surtout chez les Bédouins, de la forme **فعيلة**¹⁾. On ne dit vulgairement **عزومة** qu'en vertu de la permutation fréquente de **ي** et **و**. **وليمة**, repas de noce; vulg., festin en général. **نقيعة**, repas au retour d'un voyage. **وضيمة**, repas de funérailles. **عذيرة**, repas de circoncision, etc.; voir Ta'alibî, Fikḥ el-loua, chap. 24; Kifayat el-moutahaffiz etc. par Ibn el-Agdâbi et-Trâblousî, éd. Caire, p. ٩٤. — La dernière phrase est une locution proverbiale très-usitée aussi par les anciens poètes.

Le proverbe s'applique à celui qui, par avarice, traite mal ses invités.

Var.: **حتى تشبع**.

S = Eg.

CL.

ما عُمَرَهَا شَجَرَةٌ عَلِيَّتْ وَوَصَلَتْ إِلَى الْجَوِّ

Mâ 'eùmrahâ šâgara oûliyet ou woûsilet ila
ëg-gàou.

*Jamais de la vie un arbre n'est devenu haut jusqu'à parvenir
aux régions supérieures.*

Koull insân yikoûn gabbâr ou biḥâssim ḥâlou

1) Aussi en **مَيْة**, surtout dans la langue vulgaire; voir n° 71.

innou mâ fls akwâ ou àkdar minnou ou bišênkiš
innou mâ 'eùmrou yamoût wa lâ yifkar minn
koùbr nèfsou; ou izâ zâlam en-nâs yid'ou 'alèh
haydâ el-matal.

Il se dit de tout homme qui est arrogant et s' imagine être on ne peut plus fort et puissant. Il suppose dans son orgueil qu'il ne pourra mourir, ni devenir pauvre. Lorsqu'il est injuste à l'égard des gens, ils le maudissent en se servant de ce proverbe.

En voyant des formes, telles que **طَلِعَ**, **وَصَلَ**, **عَلَيْتَ** etc., le lecteur qui n'a pas suivi attentivement le développement de cet ouvrage croira être en présence de passifs et me taxera, par conséquent, d'incorrection. Je me permets cependant de dire que je n'écris rien au hasard : ces formes sont justes et parfaitement explicables. Je les analyserai une fois pour toutes. Nous avons déjà vu, p. 26, que les verbes *tertiæ* , deviennent vulgairement **يَأْتِي** ; on dit donc **يَعْلِي**, et non pas **يَعْلُو**. En outre, la règle établie p. 61, l. 4 nous apprend qu'il faut dire **عَلِي**, comme **رَكِبَ**. Le kesra du **ع** est ensuite, par exigence euphonique, changé en **و**. La voyelle du **ل** est extrêmement brève. La troisième radicale est conservée, parce que le verbe est **فَعِي** ; cela en analogie avec les mêmes formes classiques. Par les mêmes raisons, **يَصِلُ**, **وَصَلَ** devient d'abord **وَصِلَ**, et puis **وُصِلَ** ; **يَطْلُعُ** se transforme en **طَلِعَ** et **طَلِعَ** ; **يَرْجِعُ**, **رَجَعَ** fait **رَجَع** ; **وَسِعَ** est prononcé **وُسِعَ** par l'influence du **و** ; Gawalîkî, Haṭā, p. 157. — **جَوَّ** = **جَوَّ**. Le vulgaire ne peut pas prononcer le **ي** et le **و** doubles à la fin d'un mot. Le redoublement de ces deux lettres n'est possible qu'avec le tanwîn : gâou·woun, ne bî·you n, ou lorsqu'elles se trouvent dans l'intérieur du mot : maou·wat, mey·yit, étant semi-voyelles. Dans ces deux cas, elles appartiennent à deux syllabes différentes. On dit vulgairement **نَبِي**, nèbî, et non pas ne bîy, **صَبِي** şàbî, et

non pas şabîy. J'ai donc raison d'écrire, par exemple, زبادي, p. 50, pour le classique زبادي, صواني, p. 120, pour صواني et بلدي, p. 106, pour بلدي¹⁾. Lorsque ces formes reçoivent un allongement, soit un ة, soit le tanwîn ou la première personne du suffixe possessif²⁾ et quelquefois la désinence ين-du pluriel, le seddi reprend son rôle, ce qui dans tout autre cas n'a lieu que lorsque و et ي sont semi-voyelles³⁾. On aura ainsi: şabîyî (e), şabîyâ (= صبيًا), mây [مَي] mais mâyye, (مِيَّة), mâsíyin, ماشيين [à côté de mâsí-in], baladiye etc. Il ressort de cela que Tanṭawî, p. 131, l. 1, et Wetzstein, o. c., p. 171, ont tort d'écrire خي, frère, et بي [pour أَخِي et أَبِي]. Si par là on veut rendre „mon frère” et „mon père”, à la bonne heure, mais cela n'est que faute de mieux, car on devrait véritablement écrire خَي et بَي, comme أَخِي et أَبِي. On aura vu que je transcris aussi heyî et beyî; cf. p. 9, l. 26, et p. 240 fin. Si Mr. Wetzstein n'admettait pas avec moi cette règle absolue que le peuple ne saurait se fi-

1) Je m'aperçois que j'ai écrit بلدي. C'est la langue classique qui m'a trompé. Pour être vrai, j'aurais dû supprimer le seddi.

2) Le plus souvent, on évite cette combinaison, et l'on préfère la tournure avec بتاعة, بتاعة. Je pourrais aussi ajouter que le seddi se fait quelquefois valoir avant la seconde personne masculin dans les mots tertice wâ ou seulement: ʿadoŭwāk. Ce w est alors excessivement bref. La prononciation ordinaire est ʿadoŭāk; toujours nebîk, şabîk, lorsqu'on le dit pour nebî bêtâʿāk, etc.

3) Mr. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 173, confond ici semi-voyelle et lettre de prolongation, et les règles qu'il y donne pour la langue du Ḥaḍar ne tiennent pas. Une prononciation telle que defiyā دَفِيَّة, chaude, n'aurait pas pu m'échapper. On ne doit pas la comparer à celle d'iyā m, p. 161, car là أَي est devenu أَي sans que la diphthongue soit changée en longue. Muruwwa, ibid., m'est tout-à-fait incompréhensible et imprononçable.

gurer une voyelle finale qui ne soit également écrite, c'est-à-dire, suivie de la lettre de prolongation correspondante, il ne transcrirait pas, par exemple, 'a y n ê k î et e n t â; il ne donnerait pas **بيئو**, mais **بيت**. Ce و dans **بيئو** n'est que le و du و, qui disparaît dans la prononciation. Je ne l'écris pas o u pour le distinguer de la véritable lettre de prolongation.

En relation avec ce que je viens d'exposer, je dirai quelques mots d'un autre phénomène qu'on a pu constater dès la première page de ce livre. C'est qu'on ne peut prononcer un mot formé seulement d'une syllabe fermée sans que la seconde lettre reçoive un prolongement de son ou que le mot soit changé d'une autre manière. Ainsi, on prononce **فَم**¹⁾ [déjà classiquement], **مَنْ**, **عَنْ**, **أَب** et **أَخ** [aussi classiques], **إِنَّ**, **لَمْ** etc.; ou bien, le mot reçoit une lettre épenthétique: **كَوْل** et **كَوْل = كُود**, **خُود** [خُد] = **خُد**, et de même l'impératif tous les verbes agwaf [v. p. 11], **كَمْ = كَم**, **مِنْ** [مِنْ] = **مَنْ**, **بَاط = إِبْط**, **يَد = إِيد** et **يَد**, **بَل** [بَل] = **بَل**⁴⁾.

Je marque ce prolongement par un séddi. La prononciation de ces mots, **فَم**, **إِنَّ** etc., est exactement la même que celle de **كَل**, **دُب**, **لَف** etc. Mr. Spitta écrit partout dibb, damm (= **دَم**), sitt etc.; v. ses Contes populaires. Les Arabes mo-

1) Ainsi que **فَم**, auquel on comparera le **فَم**, bouche, des Bédouins, de **فَم = فَم** [comme **فَم** et **فَم**].

2) Lorsque **كَمْ** veut dire *combien de*, *quelques*, il fait tellement corps avec le mot suivant, qui porte alors l'accent, qu'il n'a pas besoin d'être allongé. C'est à cause de cela que j'écris kam yâ m, quelques jours, p. 16, l. 3 d'en bas.

3) Je transcris toujours min pour le distinguer de la préposition.

4) C'est ainsi que m'écrivit une fois le Šêh de Kerak, Mohammed el-Megélli; la voyelle est un i s m â m. Wetzstein, o. c. p. 171, a **بَل**.

dernes, qui n'ont pas l'i'rab, n'omettent jamais le seddi dans des mots tels que **دَب**, **كَل** etc., et toutes les fois que j'ai demandé à un indigène de me transcrire en lettres latines, selon la prononciation, des mots tels que **اَن**, **لَم**, **دَم**, ce n'a été que par i n n, l a m m, d a m m, etc. Aux savants européens qui me diront qu'une telle prononciation est impossible, car elle serait, selon eux, véritablement l a m + m etc., je réponds que toute définition phonologique se limite naturellement à une possibilité organique. L a m + m est aussi peu prononçable pour nous que pour un Arabe. Lorsque l'Allemand et le Suédois écrivent L a m m, agneau, ce n'est pas qu'ils prononcent l a m + m, mais c'est pour marquer la prolongation de son que doit avoir le m, et qui donne à *tout le mot* un temps plus bref que s'ils écrivaient l à m ou l â m, prononciation qui existe en suédois, mais avec toute autre signification. Le **لَم** arabe est exactement le L a m m allemand, de même que **كَم** et **لَم**, il a ramassé, **عَن** et **عَن**, il a gémi, se confondent dans la prononciation. Si ma transcription, basée sur l'observation, était fautive, on devrait également rejeter **سِت**, sitt, **دَب**, doubb, o u m m etc. pour y substituer **سِت**, sit, **دُب**, doub, o u m, ce que personne ne s'avisera de faire. De même que Mr. Spitta écrit liḥadd el-ḡaṣr, jusqu'au château, de même il aurait dû écrire minn el-maṭbaḡ pour être conséquent, car si minn est impossible, ḥadd l'est aussi. Or, ils sont tous les deux dans le même cas de *prononciation*, du moment que l'i'rab n'existe plus. Je crois que mon observation est juste, et je ne changerai pas ma transcription pour les autres volumes, à moins que les Allemands ne veuillent écrire L a m pour **لَم**. Nous ignorons comment les anciens Arabes ont prononcé les mots en question, le fait est que les Arabes modernes ne les prononcent que de la façon que je viens d'expliquer.

قنبس [ou **قنبص**] = **شكش على**, soupçonner.

CLI.

هيدا بلا عقل زقف له يرقص

Hàydâ bâlâ akl zaḳḳîflou yîrḳoş.

Celui-ci est un imbécile, applaudis-le, et il dansera.

Izâ kân wâḥed ‘adîm el-adrâk (إدراك) mahboûl aou maḡdoûl ou mâ yifham el-ḥâkî beḳoûloû ‘an-nou hêyk ou yiṭloḳoû kamân el-mâtal ‘alâ koull min mōḥḥou ḥafîf.

On dit cela de quelqu'un qui est privé d'intelligence, imbécile ou toqué, ne comprenant pas ce qu'on lui dit. On applique également ce proverbe à quiconque a le cerveau timbré.

Un maḡdoûl a l'intelligence *tordue*, *tressée*. C'est ainsi que nous disons en suédois *vriden*, toqué, proprement *tordu*.

On sait quo chez les Musulmans les fous sont considérés presque autant que les welî. Il y en a de ceux qui sont très-paisibles, et qu'on ne renferme point. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, dire ce qui leur passe par la tête sans que personne s'avise de les corriger ni de les chasser. Lorsqu'ils se promènent au marché, habillés seulement d'une chemise, ils ont le droit de s'approprier ce que bon leur semble en fait de vivres. Leur appétit est le plus souvent formidable. On voit même assez volontiers le pauvre idiot, مهبول, qui amuse la populace par ses pirouettes, ses gestes insensés et son langage décousu. On bat la mesure, à la manière orientale, avec les mains, pour le faire danser. Il se produit, et on le récompense avec quelques raṣîf de pain, qu'il avale en un clin d'œil. C'est un tel malheureux et une telle scène que le proverbe a en vue.

CLII.

إلي يعمل جمال علي باب داره

Illi yâ'mel gammâl ye'alli bâb dârou.

Qui fait le chamelier doit rehausser la porte de sa maison.

Waḥed ḥawâga gâouwaz ibnou wa 'amâllou fâ-raḥ ou ṣâraf maṣârî kêtîr 'alêh. Minn bâ'd mâ ḥâlaṣ el-fâraḥ nîdim ou ḥakâ ligârou 'âlâ el-maṣ-roûf, fa dèḥik gârou 'alêh ou ḳâllou: „illi yâ'mel gammâl, ye'alli bâb dârou;”—ou eg-gèmal bèddou bâb 'âlî ḥàttâ yifoût ou illî bèddou yèftaḥ bâb à'la minn ḳîmtou ou mâ yèḳdir 'alâ sèddou be-ḳoûlloûlou ḥâyda el-mâtal.

Un monsieur maria son fils et lui fit des noces pour lesquelles il dépensa beaucoup d'argent. Lorsque les noces furent finies, il s'en repentit et parla à son voisin au sujet des dépenses: et son voisin de rire de lui et de lui dire: „Qui fait le chamelier doit rehausser la porte de sa maison.” — Il faut que la porte soit haute pour que le chameau entre. On dit ce proverbe à qui veut entreprendre une chose au-dessus de sa position, sans qu'il soit de force à la mener à bout.

Faire dans le sens d'exercer le métier de est très-usité aussi en arabe, avec la différence que le substantif n'a pas d'article. —

فَرَح et فَرَح [en Egypte aussi إِفَاح] s'appliquent par excellence au mariage. أمتي نفرح منك, quand assisterons-nous à ta noce? En trinquant avec un homme non marié, on dit: فَرَحْتَك, fâraḥtak, à votre noce, à votre mariage! — On dit par exemple: بِدِّي افتمح باب عُرْس, je veux faire un mariage.

بِدِّي افتمح باب عمارة, je vais entreprendre une bâtisse. — باب الدار est la porte cochère donnant sur la rue.

CLIII.

مَصْرِيَّة كَرَفَس وَلَا بَهِينِك يَا نَفْس

Maşriye krâfs wa lâ behînik ya nefş.

[Je préfère avoir pour] un centime de celeri que de te porter outrage, ô [mon] âme [= à moi-même].

Insân kân yi‘âzzil şâsmât ou koull mâ hâkaf şwèyyi fî idèh yaḳoull: „maşriye krâfs, mâ behînik ya nefş” soûmè‘ou şâḥbou[صاحب] ou gâwabou: „biḍḍak ahânat nafs âktar minn el-ahâni hâydi ou èntâ tîḥmal el-ḥârâ biḍḍak”? Ou kân es-şâsmâtî minn bâ‘d şouṛlou yilbis âḥsan el-malboûsât kainnou ‘Antar ibn Şaddâd wa ya‘ḳod (= يقعد) ‘alâ-l-ḳâhwi ou kân dâïman iḳoull hâdâ el-mâtal lanèfsou, wa kân hoûwâ biş-Şâm.

Il y avait un homme qui écurait des lieux d'aisance, et toutes les fois qu'il puisait un peu avec les deux mains, il disait: „Pour un centime de celeri, plutôt que t'outrager ô [mon] âme!” Son ami l'entendit et lui répondit: „Veux-tu un plus grand outrage de la personne que celui de porter les ordures dans la main, comme tu le fais?” „Après son travail, le vidangeur s'habillait de ses plus beaux habits, comme s'il eût été ‘Antar, fils de Şaddâd, et s'attablait au café. Il disait habituellement ce proverbe à part lui. Il vivait à Damas.

La même origine de ce proverbe m'a été racontée à Damas, où ce vidangeur-philosophe est dit avoir vécu. Une histoire à peu près analogue est rapportée comme s'étant passée entre el-Aşma‘î et un كئاس كئيف dans le Tamarât el-aourâḳ d'Ibn Houḡga el-Ḥamawî; comme ḥamîs de Mouḥaḍarât el-Oudabâ d'er-Rarîb el-Işbahânî, vol. I, p. ۳۳, éd. Caire.

Socin, n° 363. Berggren, s. v. céleri. Freyt., III, 1, n° 2396, traduction erronée.

CLIV.

نَزِّلْ ابْنَكَ عَلَى السُّوقِ وَشَوْفْ مَنْ يِعَاشِرْ

Nèzzil ibnak 'alâ-s-soûk wa šouf minn ye'âsir.

Descends avec ton fils au marché et vois qui il fréquente.

Insân 'ândou wâlad kēbîr, nâs biḳoûloû 'ânnou innou sîṭân ou foûsadi ou ḥilâfou ou rēr nâs bim. daḥoû sîrtou fa aboûh istâ'zam [استعظم] hal-amr wa zè'il, fa šâfou wâhed ʿrfîkou ḳâllou: „lêš za' lân"? ḡâwabou: „aššân [على شان] ibnî," wa ḳâllou zemîlou: „nèzzil ibnak 'alâ-s-soûk wa šouf minn ye'âsir."

Un homme a un grand enfant dont les uns disent qu'il est un diable, un débauché etc., tandis que les autres louent sa conduite. Le père, ayant trouvé la chose grave, se fâcha. Un collègue le voit et lui dit: „Pourquoi es-tu fâché" — il répondit: „A cause de mon fils." Son compagnon répliqua alors: „Descends avec ton fils au marché et vois qui il fréquente."

J'ai entendu en Egypte: بِعْدِيدَةٍ أَغْدِي وَلَا أَغْدِي بِكَ يَا قَلْبِي, je traverse l'eau pour un gedîdi, et je ne te vexe pas, ô mon cœur!

CLV.

كُتِرَ الْفَرْفَرَةُ تَكْسِرُ الْجَوَانِحَ

Koutr el-fârfara tikèssir eg-gawâniḥ.

A force de battre des ailes, on les brise.

Ġibnâ 'ašfoûr ḡallênâḥ fi-l-ḳâfaṣ wa šar yifârfir

‘alâ ʔoùli yihàllî’ gawànihou. Wa biḳoûloû hal-màtal el-àktar lillî bisâfir kêtîr bàḥran ou bàrran wa lillî beròḥ la‘ànd el-‘awâher.

Nous prenons un petit oiseau que nous laissons dans la cage où il se met à battre des ailes : à la longue, il se les disloquera. On dit ce proverbe, le plus souvent, à celui qui voyage beaucoup par mer et par terre et à celui qui va chez les prostituées.

CLVI.

قَمَرٌ وَخَبَرٌ لَا تَشْتَرِي آخِرَ مَسِيرَةٍ يَبَانُ

Kàmar ou ḥàbar là tîsterî, àḥir masîrou yibân.

Lune et nouvelle, ne les achète pas : elles seront évidentes à la fin.

Màtalan fî àouwal šahr Ramaḍân mà bibeyyîns el-kàmar, fa izâ ḳàllak wâḥad: „anâ sòuft el-kàmar, laḥàttâ tēbèllîs biş-şiyâm”, là tēşâddîḳ ta-tàḳsa‘ou fî ‘ènak; wa kazâlek el-ḥabarîye, mà bîn‘arifîs laḥàttâ tîzhar [تظهر]; ou el-kourzâta tîk-zib [تكذب] kêtîr ou tâḥod maşâri ‘alèh ou te‘àllîk moûdrî ês ou ês, ou telâfouḳha yâḥod ‘aḳlât ez-zàlami.

Par exemple, à l'entrée du mois de Ramaḍân la lune n'est pas visible, et si donc quelqu'un te dit : „J'ai vu la lune : c'est qu'il faut que tu commences le jeûne”, ne le crois pas avant de l'avoir vue de tes propres yeux. Il en est de même d'une nouvelle : on ne pourra la connaître que quand elle sera évidente. Le journal ment beaucoup tout en se le faisant payer ; il blague que sais-je, moi, et son radotage nous fait perdre la tête.

يَطْرُلُ فِي: *آخر مسيرة* est un idiotisme signifiant *à la fin*: *السوق لكن آخر مسيرة يرجع*, il tarde au marché, mais il reviendra bien à la fin. — *بان*, *a*, et *بين* (dans l'explication) sont ici tous les deux verbes neutres. On pourrait supposer que ce proverbe a été composé en Egypte, car c'est là qu'on se sert de la première forme, tandis qu'en Syrie la seconde est seule usitée; voir Spitta-Bey, Contes populaires, Gloss., s. v. Le même cas se présente pour beaucoup d'autres verbes. Au contraire, un verbe, ou un mot en général, a souvent en Syrie une signification autre qu'en Egypte. L'arabisant, qui voudra comparer cet ouvrage aux travaux de Mr. Spitta-Bey sur le dialecte de la vallée du Nil, trouvera de nombreux exemples de ce changement, qui a lieu même entre différentes contrées de la même province. — *لَحْتِي*, *حَتَّى* et le simple *تَ* ou *تا*, qui n'en est qu'une abréviation, ont trouvé dans l'arabe vulgaire un emploi tout-à-fait particulier. On ne doit pas traduire *laḥattā* de notre texte par *jusqu'à ce que*, *afin que*. Un Arabe n'y attache pas du tout cette idée. Voici quelques exemples: *قَدِشْ إِسْتَفَدْتُ مِنْ هَلَقُشَاتِ آلِي حَكَيْتَلِي يَاهُنْ هَلَقْ*, quanto ho approfittato di questi discorsi, che mi hai fatto! adesso, lascia venire un qualunque ad aprire la bocca (propr. ganascia), che gliela sganascerò (pays. kesrouw.). *تَنْفَرْتُ لَهَلَقَهْرَة*, vogliamo entrare in questo caffè, M. Hartmann, Arabischer Sprachführer, p. 102, l. 1. (sic) *ايش عَمِلْتَ تَصْرَتْ فَلُقْسُون*, che cosa hai fatto, che sei diventato filosofo?; *هُوَ سَاوَيْتَ امْبَارَح*, che cosa facesti ieri? — réponse: *قَتَعَرَضْ لَكَ الْقُصَّةُ كُلِّهَا*, ¹⁾ (Pazienza), che ti esporrò

1) *نَعْرَضْ لَكَ* se dit par un inférieur à son supérieur. Un musulman ne commencera jamais une lettre à un chrétien par *نَعْرَضْ لَجَنَابِكُمْ*, mais par *نَعْرِفْ جَنَابِكُمْ*.

tutta la faccenda! Ces exemples se laissent le mieux traduire en italien, où il y a la conjonction *che* qui est fort commode et qui rend parfaitement le sens de l'arabe. Le ت exprime ici presque un désir, un optatif: **تَفْسَحْ لِي يَاهُ**, faisons-le! serait donc en français: (qu'il ouvre la bouche), je la lui démantibulerai bien! Au contraire, dans **تَتَقَشَّمْ**, il correspond à *jusqu'à ce que* (avant que). — **كَرْزَاة** est l'italien *gazzetta*. Les paysans arabes ressemblent aux nôtres: ils écorchent les mots qui ne sont pas de leur langue et de leur langage habituels. Ils disent ainsi **كَرْبَائِيَّة** pour **كَهْرَبَائِيَّة**, électricité. — **مُدْرِي ايش**. Ce **مُدْرِي** est une abréviation de **مَا يُدْرِي**, qui était devenu déjà aux premiers temps une façon de parler elliptique; Dozy Suppl., s. v.; cf. Kor., LXIX, 3. LXXIV, 27. LXX, 14 et passim. Gawālīkī, Haṭa, p. 145, blâme ceux qui disent **مُدْرِيك** au lieu de **مَا يُدْرِيك**. Le vulgaire en a fait un véritable adverbe. On pourrait avec raison appeler cette sorte de mots, dont il y a un certain nombre dans la langue populaire, des *adverbes verbaux*. Les pronoms personnels ne sont plus ajoutés à **مُدْرِي**, qui a cependant conservé sa force interrogative. Il n'est pas employé tout seul, mais toujours suivi d'un pronom ou d'un adverbe interrogatifs. P. ex.: mēdrī fēn bet'ayyid es-sinni, qui sait où tu passeras la fête cette année. Moùdrī soû biddou koùllī, qui sait ce qu'il aura à me dire. Comme **يَا قَرِي**, avec lequel il est presque synonyme, il renferme une idée d'indécision, d'attente. On peut lui substituer son équivalent **ابصر**, qui a le même emploi¹). Au lieu de **مُدْرِي**, on dit sou-

1) Ce **ابصر** n'est que la première personne du verbe **بصر**, voir. C'est donc comme lorsque nous disons: que sais-je, moi! **قَالَ الرَّشِيدُ فِي**

نَفْسِهِ إِنْ كَانَ مَا أَبْطَلَ الْحَمَامِينَ وَاقْفَلَهَا حَتَّى أَبْصِرَ مِنْ أَيْنَ تَعْبِي
 نفسه إن كان ما أبطل الحمامين واقفلها حتى أبصر من أين تعبي
 „Rašīd pensa alors à part lui: . . . si je ne ferai pas cesser le

vent **مدلي**. Cf. **عملته مجراك**, je l'ai fait à cause de toi = **حَقْلَات**. D. el-Raouwās p. ١٧٤; Kitāb el-Faṣīḥ, p. ٤٥. — **حَقْلَات**.

Le vulgaire a une grande prédilection pour le pluriel même des noms les plus abstraits. Il pense alors aux différentes parties dont une chose est composée. Lorsqu'il dit **حَقْلَاتِهِ طَيِّبِينَ**, il se figure l'intelligence divisée, pour ainsi dire, en compartiments d'où sortent les différents efforts intellectuels applicables aux différents objets, ou plutôt produits par eux. Ainsi, les **سَبَكَات** sont bien tous les poissons réunis dans le même panier, mais chacun considéré à part comme formant un objet indépendant.

On sait que les mois musulmans sont lunaires. C'est l'apparition de la nouvelle lune qui annonce le mois sacré de Ramadān. Elle est partout attendue avec beaucoup d'intérêt. Le mois commence aussitôt que le télégraphe fait savoir que la lune a été vue dans un endroit où le ciel est pur. Je me rappelle qu'une fois en Syrie on ne pouvait voir la lune pendant les trois premiers jours; le jeûne avait pourtant déjà commencé, parce qu'on avait reçu une dépêche de Stamboul annonçant la bonne nouvelle.

Malgré l'avertissement du proverbe, les Arabes sont assez crédules et prennent aussi bien **ḵamar** que **ḥabar** pour argent comptant. Un peuple qui aime tellement les contes de toutes les couleurs ne peut être très-capable de distinguer le vrai du faux.

travail dans les bains et les former! Je vais bien voir d'où tu te procureras le plaisir! [**حَصْوَةٌ** = **حِطْوَةٌ**; cette signification ressort de plusieurs passages]. Basim, MS Leide, 1292d, p. 34. La première partie de la réflexion du Khalif est une réticence très-commune dans la langue vulgaire.

Il faut sous-entendre **يُقَطِّعُ عَمْرِي** ou quelque chose de pareil. J'ai traduit la dernière partie un peu librement pour faire voir que **أَبْصَرَ** de notre texte est le même mot avec le même emploi.

CLVII.

صاحبك وعدوك في المصاري

ṣāḥebak wa 'adoñwak fi-l-maṣārī.

Ton ami et ton ennemi (ne te donnent que) moyennant finances.

Hāllak anā ṣāḥebak ou hēddi lšterī šī minn 'āndak wa hoū 'āṭil wa 'and 'adoñwi fih minnou maṭloñbi mēliḥ, minn en bāḥod? ṣāḥebi māšš laḥḥ ya'ṭini bālāš, hoydēk bimaṣārī ou hoydēk bimaṣārī, ou anā bināsibni blšterī minn 'adoñwi illi 'andou el-rāraq et-ṭayyih.

Maintenant, je suis ton ami et je veux acheter quelque chose chez toi; cette chose est cependant mauvaise, tandis que chez mon ennemi il y en a une qui fait mieux mon affaire. D'où la prendrai-je? Mon ami ne me la donnera pas pour rien: celui-ci pour de l'argent et celui-là pour de l'argent. Quant à moi, il me convient d'acheter de mon ennemi qui a la bonne marchandise.

هَيْدَاكْ هَيْدَاكْ هَيْدَاكْ, hie - ille; l'ancienne langue ne confondait pas ces deux idées: elle avait: هَذَا - ذَاكَ, hā - hā. Moufassal, p. 29. La langue savante postérieure, de même que celle du peuple d'aujourd'hui, n'observait pas toujours cette distinction. Tamarāt el-acourāk, hāmiš du Mohājarāt d'el-Rārib, ed. Boûlāk, II, p. 20: فَسَأَلَنِي مَا صَدَعْتِكَ فَقُلْتُ كَاتِبٌ فَقَالَ: هَذَا شَيْءٌ مِنْ كِتَابِ إِحْسَانٍ أَوْ كَاتِبِ إِتْشَاءٍ فَقُلْتُ شَيْءٌ مِنْ هَذَا وَشَيْءٌ مِنْ هَذَا „quel est ton métier?” me demanda-t-il alors, à quoi je lui dis: „secrétaire”. — „Secrétaire de bienfaits ou rédacteur”? — „Un peu de ceci, un peu de cela”. C'est là un péché contre la grammaire, mais dont la plupart des écrivains postérieurs se sont rendus coupables.

L'explication donne بالبصري, ce qui vaut mieux. Le Syrien aime la préposition في là où la langue classique et les dialectes bédouin et égyptien diraient ب.

CLVIII.

أنت مثل التربة ما ترد ميت

Enti mitl et-tourbi mâ tərōdd mēyyit.

Tu es comme le cimetière: il ne rend pas le mort.

.Eš-sarmonṭa yidḥol laʿandḥa askāl ou alwān:
fellāḥ, ʿabd, ḥaddām, ḥawāga, mā teraggeʿ ḥadda;
el-koull batkoūllhom: foūtoūl

*Il entre chez la grue des individus de toutes les couleurs:
paysan, nègre, domestique, monsieur — elle ne renvoie personne.
Elle dit à tout le monde: entrez!*

Ne s'applique qu'à ce cas, d'après ce qu'on m'a assuré. Spitta,
n° 66.

A ce proverbe se range le suivant:

CLIX.

أنت مثل الجراد ما فيه بتمك شي مَر

Enti mitl eg-gérād mā fih bitoūmmak šī mourr.

*Tu es comme les sauterelles: il n'y a rien d'amer dans
ta bouche.*

Koull insān illi biyākol ḥayallā ou bistāḥli
koull šī ḥattā el-kinā minn koūtrat laḡʿānitou
biḡoullouḥou ḥaydā.

On dit ce proverbe à tout homme qui mange n'importe quoi et qui, par excès de gloutonnerie, trouve toute chose douce, même la quinine.

Il faut avoir vu un essaim de sauterelles s'abattre sur un champ pour se convaincre qu'elles n'ont rien d'amer dans la bouche. El-Moutanabbi dit :

وَمَنْ يَكُ ذَا قَمٍ مُّرٍ مَرِيضٍ * يَجِدُ مُرًا بِهَ الْمَاءِ الرُّلَالَا [وَأَمْرًا]

„Qui a la bouche amère et malade trouve, en buvant, amère l'eau limpide et légère.”

Comm. d'el-'Akbarî, éd. Caire, II, p. 183. Hazânat el-adab, éd. Caire, p. 104.

Jouissant d'une robuste santé, la sauterelle, „qui, malgré sa faiblesse, possède dix des qualités des grands animaux”, dévore avec une rapidité extraordinaire tout ce qu'elle trouve sur le champ ou dans la prairie du pauvre paysan. Elle cherche à excuser cette conduite, ainsi que nous l'apprend un Bédouin :

مَرَّ الْجَرَادُ عَلَى زَرْعِي فَقُلْتُ لَهُ [بَسِيطًا]
لَا تَأْكُلْنِ وَلَا تَشْغُلْ بِإِفْسَادِ
فَقَامَ مِنْهُمْ خَطِيبًا فَوْقَ سُنْبُلَةٍ
أَنَا عَلَى سَفَرٍ لَا بُدَّ مِنْ زَادٍ

„Les sauterelles passèrent sur mon champ cultivé, ce qui me fit leur dire: „Ne mangez pas et ne travaillez pas à faire du mal”. A cela une d'entre elles se leva en qualité de prôneur: „C'est que nous sommes en voyage, dit-elle, et il nous faut des provisions.” ‘Anḥoûrî, Kounz en-Nāzim, p. 193, col. I.

Ces vers sont, d'après les Arabes, ce qui a été dit de plus beau sur les sauterelles.

CLX.

كُبر المنافس قطع النصيب

Koubr el-manâfis kaṭ' ĕn-naṣīb.

L'orgueil coupe la bonne chance.

Mâsalan waḳt konna fi Bšarri ou ka'adna fi bêt arba'at iyâm ou lâmma rîdna [v. p. 11] nēsâfir dafâ'na ḥamsta'âsar frank fa šāḥeb el-bêt mā kâns yîḳ-baī bēddou âktar, ou el-ḥâl innou mā bistâhil ziyâdi, ou aḥâdna minn idou ḥâmsi frankât ou ḳoulnâlou: „bētoûrḍa biyèlli mā'ak? ou rōḥna: minn koubr nēfsou rāouwah 'alēh naṣībou.

Par exemple, lorsque nous étions à Bšarri, logés dans une maison pendant quatre jours, nous payâmes, au moment où nous allions partir, quinze francs au maître de la maison. Mais celui-ci ne voulait pas les accepter, demandant une somme plus élevée. Le fait était cependant qu'il ne méritait pas davantage. Nous reprîmes donc de sa main cinq francs et lui dîmes: „Es-tu content de ce qui te reste?” — et nous partîmes: son orgueil lui fit perdre sa bonne chance.

Le meilleur moyen de contenter un Arabe est de lui enlever une partie de la somme déjà donnée et qui lui paraissait très-insuffisante. C'est là un système invariable que je suis dans mes voyages, et j'ai toujours eu à me louer de l'effet ainsi produit. L'explication arabe n'est pas tout-à-fait exacte, car l'homme en question n'était pas dominé par le كُبر المنافس, mais par le طباعة.

CLXI.

أَعْطِينِي صُوفَ وَغَدًا خُذْ لَكَ حُرُوفَ

A'ṭīnī ṣoûf wa ṛâdan ḥod-lak ḥaroûf.

Donne-moi de la laine, et demain tu auras un mouton.

Hâyda mansoûb laên-naşşâbîn illazî bidèy-yanoû (= يتدَيَّنُوا) wa mâ biyoûfoû.

Ce proverbe se rapporte aux escroqueurs qui empruntent sans payer.

Ce n'est pas غَدًا, mais غَدِي qu'on me prononça, ainsi que cela ressort de l'appendice. Pour expliquer cette anomalie, il faut admettre qu'on a d'abord dit (غَدًا) (ou غَدِي) et que, plus tard, le fatḥa a été changé en kesra en analogie avec فَتِي = هَتَا = هَتِي (هَتَاء) هَتَا, فَتِي = fort Imâla; Grünert, Die Imâla, p. 85. — On dit: فُلَانٌ كُصِبَ عَلَيَّ نَصْبَةً, un tel m'a joué un tour d'escroquerie.

Se dit de celui qui emprunte de l'argent à un taux élevé avec l'intention de ne jamais payer, ou qui se fait payer d'avance quelque travail à exécuter, quelque service promis sans remplir ses obligations.

Soc., n° 127a: اليوم اعطيني الح. Burckhardt, p. 697. Berggren, s. v. laine. Tous ces auteurs donnent de ce proverbe des explications qui diffèrent aussi bien les unes des autres que de la mienne. J'ai déjà fait observer que le même proverbe est sujet à différentes applications selon les pays. Celle que je donne est la seule connue dans le district de Sayda.

1) Socin donne en effet ṛ a d â, qui n'appartient pas plus à la langue vulgaire que غَدِي et غَدًا.

CLXII.

لسانك حصانك صنته صانك خنته خانك

Lisânak ḥoṣânak: soûntou, ṣânak, hoûntou,
ḥânak.

*Ta langue est ton cheval: si tu la gardes, elle te gardera;
si tu la trahis, elle te trahira.*

Izâ kount râkib el-ḥoṣân ou mâsik el-ligâm
biîdak kêf mâ tērîd tedâouwirou, ou el-lisân
mitlou: izâ ḥakêt fi-l-‘âlam ṭayyib yèḥkoû fik
ṭayyib ou izâ ḥakêt ‘âṭil bigâzoûk mitlou.

*Lorsque tu montes le cheval, tenant la bride à la main, tu le
fais tourner comme tu veux. Il en est de même de la langue:
si tu parles bien des gens, ils parleront bien de toi, et si tu en
parles mal, ils te rendront la pareille.*

Il faudrait suppléer **إِنْ** ou **إِذَا**; Fleischer, Beiträge, I, II,
p. 291. Vulgairement, ces deux conjonctions sont quelquefois
omises, ce que le langage savant ne permettrait pas. Socin,
n° 85, donne: **لسانك احصانك صنته صانك افلتت خانك**. Pour
comprendre la forme **احصان**, voir ici p. 6.

Berggren, s. v. langue. Cf. Freytag, III, I, n° 2873. Flei-
scher, ‘Alis Sprüche, p. 23, n° 33. MS de Leide, n° 1292a,
p. 222, n° 46. S = Eg.

CLXIII.

الشتا ضيق ولو كان فرج

Es-šitâ (ou šitî) diḳ wa laou kân fârag.

L'hiver est un malaise, quand même on serait à son aise.

Es-šitî tékîli ‘ala-l-oungbârîye mîtēlnâ nâhna

fellahîn fi-ğ-ğourd wa nit'azzab kêtîr minn sân
sâ'1 (سَعِي pour سَعِي; v. p. 180 note) ma'âsinâ wa laou kân
bêtîna dâfî ou el-hàtab ou el-katât wâğid.

L'hiver est lourd pour les pauvres tels que nous autres paysans dans la haute Montagne. C'est que nous nous donnons beaucoup de mal pour gagner péniblement notre vie, quand même notre maison serait chaude et le bois et la tragacanthé en abondance.

طباق et فرج forment ici un طباق. Le dernier mot se rapporte aussi bien à l'état moral que matériel. Je crois que ma traduction renferme l'idée que l'Arabe attache à ce proverbe. — جُرْد est un mot que je n'ai entendu qu'en Syrie et tout particulièrement dans le Liban. La traduction qu'en donne Mr. Dozy, Suppl., (corrigez جَرْد en جُرْد), d'après M. el-M.: „terrain élevé et fort éloigné de la mer” n'est pas exacte ¹⁾. Pour les habitants de la plaine le long de la mer, les premiers contreforts du Liban sont déjà le gourd. Ceux qui habitent le bas Kesrouân appellent le haut pays gourd, et à Bsarrî, à 1.420 mètres au dessus de la mer, on donne ce nom à la partie de la Montagne où sont les Cèdres et où s'élève le sommet ظَهْر الْقَصِيب. Le mot désigne originairement une contrée nue et dépourvue de végétation; ce „fort éloigné de la mer” est gratuit. Le village de Gébâ est pour les Sidoniens situé dans le gourd, tandis que ceux de Gébâ considèrent Gébâl Rihân comme leur gourd. On dit بَدِي رُوحَ لِلجُرْدِ اقْطَعْ قَتَات „je vais aller couper de la tragacanthé dans la montagne”, et pour

1) On doit se servir du dictionnaire de Bistânî avec beaucoup de discernement. Ce compilateur a l'immense mérite d'avoir, le premier, sérieusement promu l'instruction des chrétiens en Syrie, mais il travaille avec la négligence ordinaire des Orientaux.

le faire on ne s'éloigne souvent qu'une dizaine de minutes du village. Le gourd, quelque dénoué d'arbres qu'il soit, est pour les Montagnards d'une grande importance. Le Liban n'est pas très-fertile; les pâturages y sont maigres; l'hiver y est assez rigoureux. Comment le paysan pourrait-il nourrir ses bêtes, s'il n'avait pas le gourd, où croît un arbrisseau qui de tout temps a été la providence des Arabes: le **قتاد**. C'est là le **قتات** des paysans modernes ¹⁾. Déjà les Anciens considéraient la coupe du **katād** comme très-pénible. On disait même en proverbe: **دون ذلك خَرَطُ القتاد** „avant d'arriver là (en deça de cela) il y a l'arrachement du **katād**”. Meyd., éd. Boûlāk, I, p. ۲۳۳. Freyt., I, p. 476. Cf. Meyd., Boûl., I, p. ۲۳۹. Freyt., I, p. 484. Les paysans du haut Liban disent encore **قَنُروح** **نُخَرَطُ القتات**, allons arracher du **katād**! La vraie signification de **خرط** est: enlever les feuilles d'une branche avec la main en la passant le long de la branche. Les anciens disaient aussi **شَدَب القتاد**, comme dans ce vers de 'Amr ibn Koultoûm:

وقد هَرَّتْ كلابُ الحَيِّ مِنَّا * وشَدَبنا قَتَادَةَ مِن يَلِينَا اوافرا

„Les chiens de la tribu glapirent à cause de nous, mais nous coupâmes le **katād** de celui qui nous approche.” Voir aussi Hallel el-Almar, éd. Ahlwardt, p. 337.

On comprendra mieux cette image par ce qui va suivre. Le **katād** croît dans tout le haut Liban. On le recueille pendant l'été, alors que les endroits abruptes et difficiles sont praticables. Comme il est armé de grosses épines très-pointues, qui pénètrent facilement dans la chair, les paysans se munissent de guêtres (**طباقات**) qui couvrent la jambe jusqu'au genou. On met d'abord le feu au **katād** pour lui enlever les épines et les

1) Cf. **شَحَاد** et **شَحَات**.

feuilles inutiles, après quoi, on l'arrache avec la main en s'aidant de la hache, si la racine est trop enfoncée dans la terre. Il arrive souvent qu'on revienne de la besogne les mains toutes lacérées, les guêtres toutes déchirées. Mais les peines ne sont pas encore finies, car ainsi cueilli le katād ne saurait servir; il faut pour cela que la tige et la racine soient fortement battues avec une petite massue en bois. Les bestiaux sont assez friands, faute d'autre chose, de cette nourriture assez dure. Je ne saurais décider si les anciens Arabes en donnaient à manger à leurs chameaux, ou s'ils s'en servaient seulement comme combustible. Traverser un champs de katād est presque impossible, si l'on ne porte une paire de guêtres pouvant résister aux épines. On sait qu'en arabe épine, شوكة, est synonyme de *pouvoir*.

MS de Leide, p. 229, n° 34: الشتا شدة ولو كان رخا.

S = Eg.

CLXIV.

السكوت رد الجواب

Es-soukoût radd eg-gawab.

Garder silence est donner réponse.

Insân izâ kân mazloûl (مذلول) minn soûrka aou minn 'âdam souloûk et-tayyib biqâll sâkit hês yâ'tërif bizâmbou (يَذَنِّبُه) 'and istiḥbâr el-wâkî'. Wa yâ'ni hàйда el-mâtal kamân ilâ wâḥad bèdd-ou yoûḥtoub wâḥedi fa yîb'at el-ḥoûri ilâ bêt el-'aroûs ḥattâ yis'alha: „betriḍi foulân amm lâ”? fa izâ sâkatet ou bâset idou yâ'ni betkoûn râḍiye wa izâ mâ bâset idou betkoûl lâ' wa lâ toûskout.

Si un homme est avili par suite de vol ou d'inconduite, il reste là silencieux, parce qu'il avoue sa faute étant interrogé sur ce qui est arrivé. Ce proverbe s'applique aussi à celui qui veut demander une femme en mariage. A cet effet, il envoie le curé à la maison de la fiancée pour qu'il demande à celle-ci: „Veux-tu, ou non, d'un tel?” Si alors elle se tait et lui baise la main, c'est qu'elle consent, et si elle ne baise pas la main, elle dit: „Non”! et ne se tait pas.

„Qui ne dit mot consent”.

Sur le mariage chez les chrétiens de Syrie, voir vol. II, n° 219.

Cf. Meyd., éd. Boulak, I, p. ۴۹۰. Freytag, I, p. 551, n° 82.

CLXV.

انا ما اغرق حتى اغرق ألف

Anâ mâ bouṛrak ḥattâ ṛarriḳ (pour ouṛarriḳ) alf.
Je ne coulerai pas avant d'avoir fait couler mille (personnes).

Tâgîr izâ kân bēddou yîsterî şounf ou yikoûn kâsîd binâbbih ‘alēh wâḥed şāḥēbou: innâk „lâ tîsterî mâss şāḥeb doubbâr”: ou bigâwib el-mâtal. Ou bikoûlou kamân wâḥed illi bigôḥḥ ‘alâ-l-âlam wa moûftaḥîr bizâtou.

Si un négociant veut acheter un article de commerce qui n'est pas demandé, un ami à lui l'en avertit en lui disant: „N'achète pas; tu n'es pas homme à te tirer d'affaire.” Ce proverbe est aussi employé par celui qui tranche du grand seigneur en se vantant de lui-même.

جغ على signifie proprement se panader avec de beaux habits voulant se faire passer pour ce qu'on n'est pas.

CLXVI.

الجميل اذا بار يحمل قنطار

Eğ-gèmal izâ bâr yèḥmil kanṭâr.

*Le chameau quand il est décrépît peut [cependant]
porter un quintal.*

Wàlad aou šabb ou rād yekîm ḥamli-těḵîli
šwàyyi ou mā ḵadèrs yešîlḥa ou yakoûn maou-
goûd oḥtiyâr yaḵoûllou: ib'id 'annak, anâ beḥ-
mîlḥa, ou biyeḥmîlḥa.

*Un enfant, ou un jeune homme, veut soulever un fardeau
un peu lourd sans pouvoir y réussir. Un vieux, se trouvant
là présent, lui dit alors: „Ôte-toi de là, je le porterai, moi”,
et il le porte.*

راه, v. p. 11. اقام, *idem*, et شال ne sont pas synonymes ici;
le premier veut dire *soulever*, le second *enlever*. اشال pour شال
appartient également à la classe des verbes dont j'ai parlé à la
page 11. Le langage du peuple est souvent d'une concision dé-
sespérante. Nous avons ici deux sujets sans verbe avec trois
جيلة حالة, l'une après l'autre.

On n'applique le proverbe qu'aux vieux qui sont plus gaillards
que les jeunes gens.

Cf. Burckhardt, n° 17.

CLXVII.

التي ما له عتيق ما له جديد

Illî mâ lou 'atîḵ mâ lou gëdid.

Celui qui n'a pas de vieux n'a pas de neuf.

Hâyda el-mâtal yâ'ni 'al-awâ'i bass: illî mā

‘andoûs bādēltèn tlāti ou ‘amal wāḥdi gēdīdi ou dāīman bīyilbīshā kawām bit‘ātaḵ.

Ce proverbe ne se rapporte qu'aux habits: celui qui n'a pas deux à trois habillements, s'en fait faire un neuf, lequel, toujours porté, devient tout de suite vieux.

إِتَعْتَقِ, v. p. 122. Je croyais que ce proverbe pouvait aussi s'appliquer à l'amitié, mais on m'a assuré que non. Néanmoins, je me rappelle qu'un savant du Caire se servit une fois de ce proverbe en prenant عَتِيق et جَدِيد dans leur signification de *vieil ami* et de *nouvel ami*. Le vulgaire a oublié cette signification tropique qui s'est encore conservée chez les Bédouins. Hafāḡī, Sifā, p. 40, dit à propos de خَلَقَ :

والعرب تقول للصدیق: خَلَقَ القديم ذكره ابن هشام في تذكرته ومن خطه نقلت وانشد عليه:

إِلْبَسَ جَدِيدَكَ إِنِّي لَا بَسَ خَلْقِي [بسيط]

وَلَا جَدِيدُ لِي لَمْ يَلْبَسِ الْخَلْقَا

قال ليس المراد خَلَقَ الثياب وإنما الصدیق القديم والجديد بدليل قول العرجي¹⁾

سَمَّيْتَنِي خَلْقًا لِخُلَّةٍ قَدُمْتُ [بسيط]

وَلَا جَدِيدُ إِذَا لَمْ تَلْبَسِ الْخَلْقَا

Je traduis ces deux vers ainsi:

„Reste dans l'intimité de ton nouvel ami; pour ma part, je m'en tiens à l'ancien, car celui qui n'a pas su garder le vieil ami, n'en a pas de nouveau”.

„Tu m'appelles vieil ami à cause de notre intimité de longue date: c'est que tu n'auras pas de nouvel ami, si tu n'as pas su garder l'ancien.

¹⁾ Sur ce poète, voir Mehren, *Rhetorik der Araber*, p. 284. Ḥamāsa, p. ٥٢٩.

L'expression **لبس الخلق** étant figurée, il est évident qu'il y a, aussi bien dans ces vers que dans notre proverbe, un **تورية**. On pourrait donc également bien traduire :

„Celui qui n'a pas de vieil ami n'en a pas de nouveau”.

Mais je répète que cette interprétation est étrangère à l'esprit du peuple, qui ne connaît pas la signification figurée des mots en question.

Freitag, III, 1, n° 1920. MS. Leide, p. 228, n° 20.

CLXVIII.

إلي جابتہ الاريح اخدتہ الزوابع

Illî gâbètou el-aryâh aḥadètou ez-zawâbi‘.

Ce que les vents ont amené, les ouragans l'ont emporté.

Wâḥad iṣṭaral moūddat sēnin ou làmm maṣârî kêtîr ou ḍâyya‘ fi yâm wâḥed illî kâsabou rouwîdan rouwîdan.

Un tel travailla pendant plusieurs années et ramassa beaucoup d'argent — en un seul jour il perdit ce qu'il avait gagné peu à peu.

رُوَيْدَا, pour رُوَيْدَا, est un emprunt à la langue classique.

„Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour”.

Var.: illî betgîbou — bêtâḥodou —

مَالًا تَجِيْبُه الزوابع تاخده الاريح, Eg.

CLXIX.

النضافة من الايمان

En-naḍāfi minn el-īmān.

La propreté fait partie de la foi.

Il s'applique aux cas suivants:

1° Chez les musulmans concernant les ablutions prescrites par le Korân et les autres opérations hygiénico-religieuses ordonnées par la *Sounna*.

2° Insân izâ kân tâgîr ou mâḥzanou milân ou tânî sinnî şâbah fâḍî yitmâsharou 'alêh en-nâs bihâyda el-mâtal.

Un homme est négociant, ayant son magasin plein (de marchandises). L'année suivante, il se trouve que celui-ci est vide. Le monde se moque alors de lui par ce proverbe.

Il est bien entendu que ce proverbe s'applique à tous les cas analogues.

3° İzâ kân el-insân insâraḵ bêtou ou mâ ḥal-loûlou şî fîh fa bekoûloûlou minn sân ed-ḍouḥoûk: en-naḍāfi minn el-īmān.

Si un vol a été commis dans la maison d'une personne, si bien qu'on n'y a rien laissé, on lui dit pour rire: „La propreté fait partie de la foi”.

S = Eg.

يا قاري الكتب عند الجاهلين خطأ وقايد
الشمع في قاعة العميان

Ya kâri el-koûtoub 'and eg-gâhilin bâṭa ou
kâid es-sâmâ' fi kâ'at el-'oumyân.

Ô toi qui lis les livres chez les ignorants, et toi qui allu-
mes la bougie dans la salle des aveugles.

(vous commettez) une erreur!

Wahed izâ kân yâbis er-râs ou min mâ kân
yèhki mâ'ou mâ bisma' minn hâddâ biḳoûloûlou
hâydâ.

On dit cela à celui qui a la tête dure, et qui n'entend pas
raison de quiconque lui parle.

قايد. La langue vulgaire a le verbe قاد, i; forme qui sup-
pose à priori un verbe transitif وقد يقْد. En effet, وقد se
rencontre quelquefois comme transitif, même dans la langue
savante, ainsi que nous le prouve le Supplément de Dozy. Les
formes vulgaires, quelques corrompues qu'elles paraissent, obéis-
sent pourtant à des règles, à des analogies. Ainsi, le verbe
ساع, a, contenir, capere, montre clairement que le modâre°
de ساع est يسع, et non pas يسع, car si cela était le cas, le
vulgaire aurait dit يسيم, en analogie avec يقْد et يقيد. C'est
verbes ont été formés sous la pression de l'accent à l'impéra-
tif; au lieu de قَدْ, سَع, imprononçables pour le vulgaire [v.
p. 266], on disait, et on le dit toujours, قِيد, سَاع. On prenait
la voyelle longue pour seconde radicale du verbe, et on la con-
servait, par conséquent, dans les autres temps. Les verbes
فيل pour افول, traités à la page 11, proviennent d'une opé-
ration analogue; seulement, c'est là le modâre° qui en est

la cause. La voyelle du ḥarf el-modâre^c des verbes de quatre lettres n'est, dans la langue vulgaire, ḍammî que par exception et tout-à-fait au hasard. Au lieu de يُشِيل, on dit ye-šîl, yašîl, yišîl, et le vulgaire, ne faisant pas beaucoup d'usage de la quatrième forme a considéré ce i comme la seconde radicale. قَيَّدَ الْفَرْجَ, nous avons allumé la bougie. السَّراجُ, allume le four, la lampe. Woukîd ou Oukîd [v. p. 129] est en Syrie synonyme de نَار, tandis qu'en Egypte il signifie les balayures de la rue avec lesquelles on alimente le feu = وَقَدَ. Fleischer, Z. D. M. G., XI, p. 683. De قَاد on forme même le passif اِنْقَاد. Spitta, Gramm., p. 506, n° 164, et Contes populaires, Gloss., s. v.

„A voler lavare il capo all' asino, vi si perde il ranno ed il sapone”.

CLXXI.

مِنْ أَحْتَرَسَ مَا أَنْقَرَصَ

Mîn èḥtaras mànkaras.

Celui qui est sur ses gardes n'est pas pincé.

1°. Insân izâ kân dâri şouḥḥtou (صَحْتُهُ) minn el-bârd mâ 'eûmrou bişhon wa lâ binwâgê^c.

Si l'on prend soin de sa santé, en ne s'exposant pas au froid, on n'aura jamais la fièvre, et l'on ne souffrira pas de douleurs.

On comparera n° 95.

2°. Koûll min mâ bîyâḥfaz 'alâ atât bêton ou mâlou ou insarak ou yikoûn ingibârî bîyinḍâm.

Quiconque ne prend pas soin du mobilier de sa maison et de ses biens souffre des préjudices, s'il est volé, n'ayant que le juste nécessaire pour vivre.

A propos de la prononciation *ehtaras*, on lira l'étrange remarque de Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 166, l. 23 et suiv.

Malgré l'assurance la plus formelle que ce proverbe ne comporte que ces deux interprétations, je crois qu'il faut le prendre dans un sens plus général.

CLXXII.

رِزْقُ بَدَّةٍ نَاطٍ

Rizk bèddou naṭṭ.

Il faut sauter afin de se procurer le nécessaire pour vivre.

El-mâl mâ bigî lawâhed tâmbal moukâttaf ou kâ'id minn rër mâ yis'â fi ma'îstou; ou koull in-sân izâ mâ râkad rakd el-hêl minn sân yoûstour wâktou mâ yirzak (رِزْق) ou biṭla' râlat biḥāsâbou.

La fortune ne vient pas à un cagnard qui reste à la maison les bras croisés, sans qu'il se donne du mal pour se procurer de quoi vivre. Tout homme qui ne court pas comme un cheval pour gagner son pain ne trouvera pas sa subsistance, et il y aura une erreur dans son compte.

تَبِل, pour تَبِل, pl. تَبَال, signifie, en arabe, *fainéant et idiot*. Ce mot turco-persan a reçu cette dernière acception, au dire des Arabes, par le fait suivant: il y avait à Stamboul un établissement pour les idiots, تَبِلْخَانَه. On y envoyait ces malheureux de tout l'Empire. Comme on y menait une douce existence, il y avait beaucoup qui se faisaient passer pour idiots afin d'y être admis. Le Sultan Maḥmoûd supprima cet établissement, mais l'épithète de *tambal* continue à être donné à un imbécile. — رَكَد, au lieu de رَكَص. Mon interlocuteur ne se doutait pas que ces deux

verbes sont des antithèses. — **يُسْتَرُ وَقْتَهُ**, locution qui signifie se mettre à l'abri de la misère, gagner son pain avec quelque peine; **مُسْتَوْرٍ**, qui est à *couvert* de la pauvreté. — **غَلَّتْ**. On peut être savant sans le savoir; le paysan, confondant l'une avec l'autre les consonnes homogènes, ignorait bien sûrement que **غَلَّتْ** était ici plus à sa place que **غلط**. La première forme s'applique particulièrement, dans la langue savante, à une erreur de compte.

الرزق يحبّ الطقّة, Eg.

CLXXIII.

الطق والنق والبق ما ينحملوا

Et-ṭakṭ ou en-naṭṭ ou el-bakṭ mā yinhāmiloû.
*Le bruit du dégouttement, les criailleries importunes des enfants
 et les punaises sont insupportables.*

Bikoûl hâyda illi dâïman bîsma' kalâm gâfi aou
 kâsî wa biḍâggar minnou ou bîstekî laḡaraibînou
 aou aṣḥâbou.

*Cela est dit par quelqu'un qui entend toujours des paroles
 rudes et dures. Il s'en ennuie et se plaint à ses parents ou à
 ses amis.*

طق est une onomatopée imitant le bruit que fait l'eau en tombant goutte à goutte. — **نقّ**, importuner par des demandes continuelles, criailler = **نَعْرَضَ**, p. 31. Dans la langue savante, ce verbe désigne le croassement des grenouilles = **كع**, vulg. — **يَصْجَرُ** pour **يَتَصَجَّرُ**, v. pp. 116, 185, 280, l. 5.

M. el-M. dit, s. v. **نقّ**: **ومن قول العامة ثلاثة لا تطاق النقّ: النقّ (اي الدلف) والبقّ والطقّ**.

CLXXIV.

خُضْرَةٌ وَ مَاءٌ وَ وَجْهٌ حَسَنٌ

Hòdra ou mâ' ou wàgëh hâsan.

[Il faut pour être content:] verdure, eau et beau visage.

El-insân bîfraḥ minn sâfat et-tlâti heydòl iza rah 'al-bistân ou kâ'ad 'alâ birket el-mây ou sâf ez-zouhoûr kouddâm minnou ou sâmh' harîr el-foustoukiye ou kân hadd minnou wâḥdi minn eg-gemâlât el-kouwayyisîn kainnhâ el-bedr bitâ-mâ mou.

L'homme se réjouit de la vue de ces trois (choses), lorsqu'il va au jardin et reste sur le bassin d'eau et voit les fleurs devant lui; il entend la murmure de la vasque et il a auprès de lui une des jolies beautés qui ressemblent à la lune dans son plein.

Sur بِرْكَةٌ et فُسْتُكِيَّةٌ, voir p. 180.

Ce proverbe est, comme je l'ai déjà fait ressortir plus haut, p. 185, une expression fidèle du caractère des Arabes. Ils aiment avant tout les fleurs et l'eau, et il est rare de trouver un jardin qui n'ait son *birke*. Ils sont aussi très-sensibles à un beau visage, quoiqu'ils aient sur la beauté des idées bien différentes des nôtres. Ils se conforment à la recommandation d'Imrou'î-Keys:

تَبَتَّعْ مِنَ الدُّنْيَا فَإِنَّكَ فَايِن * مِنَ التَّشَوَّاتِ وَالنِّسَاءِ الْحَسَنَاتِ

„Puisque tu vas périr, jouis dans ce monde de ses ivresses et de ses belles femmes”. Six diwans, p. 140., l. 9.

Le grand poète ne comprenait pas le kâf de la vie autrement que les Arabes modernes. On se trompe fort, si l'on croit que les trois *desiderata* de notre proverbe ne soient pas très-souvent réunis sous le beau ciel de l'Orient, dans un bosquet ombragé, à côté d'une fontaine plaintive.

Var.: hòdra ou mâ' ou síkl hâsan. S = Eg.

CLXXV.

الطَّفَرُ جَنْزِيرُ الْعَفَارِيتِ

Et-ṭàfar ġanzîr el-ʿafârît.

La pauvreté est la chaîne des gens habiles.

Koull insân bekoûn şâtîr ou dâîr mitl ed-doû-lâb ou mâ fîs mâʿou wa lâ bâret el-ferd mâ biṭlaʿ minn îdou wa lâ mâşlaḥa fa bekoûn moukârbag bikoûll aʿmâlou.

Tout homme avisé, toujours en mouvement comme une roue, mais ne possédant pas un rouge liard, n'est pas à même de faire une seule besogne: il est comme lié dans toutes ses actions.

عَفَرِيَّةٌ s'applique aussi bien à une personne habile et intelligente qu'à une personne méchante et perversie. Cependant, dans ce dernier cas, on se sert de préférence du mot šeyṭan. —
بَارَةُ الْقُرْدِ, Hartmann, Sprachführer, p. 72, l. 7.

CLXXVI.

إذا كان الرزق يكثر الركنض ما كانش
حدًا يلحق مع الكلاب شيء

Iza kân er-rizk bikoûtr er-rakḍ ma kâns ḥadda
yilhak maʿ el-kilâb šeyʿ.

Si l'on devait obtenir les biens de cette vie à force de courir, personne n'attraperait quelque chose, tout en courant autant que les chiens.

Er-rizk bitedbîr mâs biziyâdat el-ḥarakât ou

kilâb es-sikke toûrkouq ketîr ou betsoûfhom
baṭnhom moulâzzak biḡâhrhom.

Les biens de ce monde (s'obtiennent) par de (sages) dispositions, non par un excès de mouvements; les chiens de la rue courent beaucoup, tu vois cependant qu'ils ont les flancs enfoncés [le ventre collé au dos].

CLXXVII.

ني ني ني لما يجي الخرا يشتريني

Nî! nî! nî! nî! limma yigî el-ḡarâ yîsterîni.

Nî, nî! nî, nî! lorsque la boue viendra, il l'achètera.

Mâsalan ânâ binzal 'as-soûk taîstëri banadoûrâ, ou bilâḡi 'and wâhed banadoûrâ mēliḡa ou 'and et-tâni mo'âffîṣa ou-l-tnân [ثنان] bisâ'r wâhed; fa 'âwaḡ mā bâḡod minn el-mēliḡa berôḡ bâḡod minn el-mo'âffîṣa ou limma berôḡ 'al-bêt betkoûllî oûmmî: „soû hal-banadoûrâ illi ḡâyibḡa, mā lakètës âḡsan minnhâ"? ou bigâwib anâ ou bikoûl: „hallî soûftou koûddâmi aḡattou". Betrôddli oûmmî: „ṣâdaḡ fik el-mâsal illi bekoûl: nî, nî! nî, nî! limma yigî el-ḡarâ yîstorîni."

Par exemple, je descends au marché pour acheter des tomates. J'en trouve de belles chez un marchand et de pourries [acerbès] chez un autre, les deux au même prix. Mais, au lieu de prendre des belles, je m'en vais prendre des pourries. Rentré à la maison, ma mère me dit: „Que sont ces tomates que tu a apportées; n'en as-tu pas trouvé de meilleures?" J'y réponds: „Ce que j'ai vu devant moi, je l'ai pris." Ma mère me

réplique: „A toi s'applique bien le proverbe qui dit: nî! nî! nî! nî! lorsque la boue vient, il l'achète.”

Pour **ني ني**, voir Comm. d'el-'Akbarî sur el-Moutanabbî, éd. Caire, I, p. 109, l. 3. — Le pronom dans **يشتريني** se rapporte à **خرا**; cette construction est motivée par le désir de la rime. — **بَنَدُورَا**, collectif, vient de l'italien *pomi d'oro*. — **هَلِي** = **مُعَيَّص** = **مُعَيَّص** est très-usité des paysans. Le **ه** n'est, d'après moi, qu'une abréviation de **ها** qui a été préfixé pour renforcer le démonstratif primitif **إِلِي**. C'est le même mot que nous trouvons dans l'article vulgaire **هَل = ال + ها = هَل**. On dit même, par exemple: **هَلْبِت هيدا**. **ها** joue dans **هَلِي** le même rôle que **ذِي** dans **الَّذِي**. Les formes vulgaires **إِلِي** et **هَلِي** ne sont pas du tout des corruptions des formes correspondantes de l'arabe classique, mais d'anciens mots sémitiques d'un grand intérêt. Fleischer, *Beiträge*, IV, p. 143; VII, p. 141. Wetzstein, *Z. D. M. G.*, XXII, p. 124.

CLXXVIII.

إِلِي يَفْتَح زَمْبِيلَه كُلِّ النَّاسِ تَعْبِي لَهُ

Illî yiftaḥ zembîlou koull en-nâs tē'abbîlou.

Tout le monde remplit le panier de celui qui l'ouvre.

Bētâ'ni 'ann şabî illi beròḥ bi'âsir nâs aoubâs inn kân kamârgîye willâ soukrîye; ou bihal-wâsta biḥâlli en-nâs el-aşraf tēḥki biḥâḳkou.

Se rapporte au jeune homme qui fréquente la société des gens sans feu ni lieu, que ce soient des joueurs ou des ivrognes. C'est ainsi qu'il s'expose au blâme des personnes bien nées.

CLXXIX.

كلب زبدین ما لُش عَنی عن سوق النباطیة

Kelb Zebdîn mâ lous řinâ 'ann souk en-Nabaṭiye.

*Un chien de Zebdîn ne saurait se passer du marché
de Nabāṭiye.*

مالش, ne forme qu'un seul mot; mâ porte l'accent, et c'est pour cela que le ḍammi de š n'est pas devenu شو.

Les habitants du petit village de Zebdîn, à une demi heure de Nabāṭiye, font tout venir de ce dernier bourg, situé à 4 heures de Ṣaydā. Ils manquent même d'eau, et l'on dit en proverbe que les chiens de leur village vont boire à Nabāṭiye, tellement l'eau est rare chez eux.

CLXXX.

شَحَاد و مُشَارِط

Ṣaḥḥād ou moušāriṭ.

Il mendie tout en posant des conditions.

Māsalan ṭalābt minnī sigāra ou ṭoulā'et es-sigāra rafī'a bitkoḥllī: „loufflī wāḥdi tēḥīni.

Tu me demandes, par exemple, une cigarette. [Je te la fais], mais elle est trop mince, et tu me dis: „Roule-moi une qui soit grosse.”

Pour طلع, voir p. 105. En italien, on dirait bien ici: *la spagnoletta riuscì troppo sottile.*

On dit le proverbe de celui qui n'est pas content d'un don reçu, mais qui en réclame un meilleur.

CLXXXI.

إِسْأَلْ عَلَى الْجَارِ قَبْلَ الدَّارِ وَالرَّفِيقَ قَبْلَ الطَّرِيقِ

Îs'al 'alâ-g-gâr kabl ed-dâr wa ër-rafiḳ kabl
eṭ-ṭarîḳ.

*Informe-toi du voisin avant [de louer ou d'acheter] la maison,
et du compagnon avant [de t'informer de] la route.*

Chez Meydânî ce proverbe est divisé en deux :

1° الْجَارَ ثَمَّ الدَّارَ. O. c., éd. Boûlâḳ, I, p. 102. Freyt., I,
p. 803, n° 88.

Il dit que le Prophète en est l'auteur, ainsi que du suivant :

2° الرَّفِيقَ قَبْلَ الطَّرِيقِ. Ibid., p. 299. Ibid., p. 553, n° 90.

L'Arabe n'aime pas à être seul, surtout en voyage. Il attend souvent plusieurs jours pour trouver un compagnon. Vu l'état des routes et la solitude des campagnes, il est nécessaire que ce compagnon soit un homme de confiance. Il est cependant fort rare qu'on soit trompé ou trahi par son rafîḳ. Les voisins tâchent de vivre en bon accord entre eux. Dans un pays où le إِشْفَاق, dans le vrai sens du mot, p. 229, est encore une réalité et où l'on voyage de la même façon qu'au temps du Prophète, on peut facilement comprendre que ce proverbe trouve à tout moment son application.

Har., éd. Sacy, p. 584. Fleischer, 'Alis Sprüche, p. 89.
Hartmann, Sprachführer, p. 239. MS de Leide, p. 230, n° 4 :

اَطْلُبِ الْجَارَ اَلْحَ.

S = Eg.

CLXXXII.

دَقْنُ الطَّمَاعِ فِي طَيْرِ الْمُقَاسِ

Dakn et-ṭammā' fî ṭîz el-mouflis.

Barba avari podici ejus qui solvendo impar est, [adhæret].

Iza koùnt ènti 'amm bettâgir fî mādgar (متجر) ou kount roubhân fîh lâken minn koùtrat et-ṭama' habbèt el-beḍâ'a biwâkt et-taḥsîn ou biwâkt en-nouzoûl ṭallâ'âthâ, fa 'âwaḍ mâ innak biḍḍak tîrbah willâ tigma' roussmâlak (راس مالك), ṭla'ât [طَلَعَتْ] housrân. Ou el-mâtal maṭ-loûk 'alâ koûll illi fâllasoû minn îdhom bisoûbat et-ṭama'.

Si tu fais des transactions commerciales, dans lesquelles tu gagnes de l'argent, mais, par excès d'avarice, tu caches la marchandise à l'époque de la hausse, tout en la sortant à l'époque de la baisse, c'est qu'alors, au lieu de gagner, selon ton désir, ou au moins de rentrer dans tes fonds, il en résultera une perte pour toi. Le proverbe s'applique à tous ceux qui, par leur avarice, ont causé leur propre ruine.

Socin, n° 206.

CLXXXIII.

نَصْرُ الدَّرْبِ وَلَا كُلُّهَا

Nouṣṣ ed-dârb wa lâ koûllhâ.

La moitié du chemin, et non pas tout [le chemin.]

Koull insân izâ dâyyan et-tâni maṣârî ou mâ wafâh hinnî ou râḥ la'ândou yltlob minnou ma-

şarî tânî mârîra ou mâ râdî yâ‘tî ou kâllou: „enti wâhed ‘awâṭēlî, mâ ‘eutt [= عُدْتُ] a‘tîk, nouşş ed-dârb wa lâ koullou.

[Ainsi dit] tout homme qui prête de l'argent à un autre sans que celui le rende; il s'en va chez lui le lui réclamer, mais l'autre ne veut rien donner. Il lui dit alors: „Tu es un faînéant, je ne te donne plus rien: la moitié du chemin, et non pas tout le chemin.

La traduction présente de sérieuses difficultés à cause du manque de logique du texte. Un des paysans ici présents me déclare que celui qui m'a dicté cela a dû être quelque savant grammairien de Damas: **أَلِي شَرَحَ لَكَ هَيْدًا بَدَّه كَوْنٌ وَاحِدٌ مِنَ النَّكَوْتَيْنِ فِي الشَّامِ الْكَبِيرَةِ**. Il n'émet cette ingénieuse appréciation que parce que j'ai dit que je ne comprenais pas très-bien comment il fallait traduire **إِذَا** — **مَا وَفَاهُ هُنِي**, il ne le [maşârî] lui a pas payé. On dirait également **مَا وَفَى لَهُ**.

CLXXXIV.

وَلَا دَارَ حَتَّى فِيهَا شَشْمَةٌ (بلوعة. Var.)

Wa lâ dâr ḥattâ fîhâ šèsmî (ou baloû‘a).

Il n'y a pas de maison qui n'ait des lieux d'aisance.

Wa lâ ‘âyli betkoûn şarîfi laḥattâ lâ yîṭla‘ minn-hâ wâhed nâkiş [sc. **النَّخْرَةُ**]; mitl wâhed ‘ândênâ ismou ‘Alî aboûh wâhed řâni gôddan; minn bâ‘d mâ mât aboûh âḥad ḥeûşştou minn el-mîrât ou indâr ‘ala-s-soûkr ou el-fâsâd ou şâr yi‘âkrit ‘alan-niswân minn kîllet sâ‘mtou (**شَمْتَةٌ**) ou wâssaḥ ḥâlou mitl wasâḥat el-kanîf.

Il n'y a pas une famille comme il faut qu'il n'en sorte quelqu'un de vil. Ainsi, il y a chez nous un nommé 'Alî dont le père [était] fort riche. Après la mort de celui-ci, il prit sa part de l'héritage et s'adonna à la boisson et à la débauche. N'ayant point de sentiments d'honneur, il se souilla de la souillure des lieux d'aisance.

On a vu, n° 201, que le sens littéral de ce proverbe n'est pas toujours conforme à l'état des choses en Orient.

شَمْبَه vient du persan چَسْمَه, fons (prop. *foramen*).

CLXXXV.

عَبَّ اللَّفْمَةُ حَابِت نَقْمَه وَعَبَّ الْكُلْمَةُ حَابِت نَعْمَه

Roubb el-loùkmi gâbet nâkmi ou roùbb el-koùlmi
gâlabet nâ'mi.

Ce proverbe a été donné p. 161. L'impératif avec le mādî suivant me fait penser que le mot عَبَّ n'est pas ici à sa place. Meydânî rapporte un proverbe qui me paraît être la dernière partie du nôtre:

رُبَّ كَلِمَةٍ سَلَبَتْ نِعْمَةً

o. c., éd. Boulàk, I, p. 267; cf. p. 272, l. 3 d'en bas. Freyt., I, p. 556; cf. p. 563, n° 141.

Le peuple aura remplacé سَلَبَتْ par حَابِت. Je croirais que ce proverbe ou plutôt ces deux proverbes avaient dans l'origine رُبَّ - رُبَّ, mot qui n'est pas compris du peuple, qui lui a substitué عَبَّ, avale! Il y a, malgré ce changement, un sens acceptable, si l'on n'est pas trop difficile sur la syntaxe.

CLXXXVI.

من بعد نفسك عِزَّ صديقك

Minn ba'd nefsak 'izz şadîkâk.

Après toi même chéris ton ami.

Lâzim koull insân yisouf maşlahat nèfsou fi-l-
hèyr, ou illi bitfâddal 'annou biyâ'ti laşâhebou,
ou kazâlek koull insân illi biķsa' maşâleḥ ila ʿl-
'alam wa mâ biṭtiker fi tadbîr ḥâlou willa (إلا,
biyèḥfa.

Il faut que tout homme regarde à ses propres intérêts pour [acquérir] des biens, et ce qu'il en reste, après qu'il s'est satisfait lui-même [= والدي يتفضل عنه], il le donne à son ami. Il en est de même de tout homme qui pourvoit aux intérêts des gens sans penser à s'arranger lui-même: il mourra de faim.

Cf. Meyd., Boulak, II, p. ٨٥. Fr., II, p. 353; III, I, n° 2667. Socin, n° 129.

On s'écriera peut-être, en lisant ce proverbe: voilà de l'égoïsme! Mais nous avons bien aussi notre „chacun pour soi, et Dieu pour tous.” Ce n'est pas l'existence du proverbe arabe qui doit nous choquer, mais bien son application. Le grand et puissant pivot du monde européen, la base sur lequel repose, solidement et indestructiblement, notre économie sociale est le sentiment inné du bien public. Ce sentiment est absolument inconnu en Orient, où, pour parler avec Meydani, كُلُّ يَجُرُّ, „chacun attire le feu à la pâte de sa galette”. Une société où ce proverbe est d'une vérité effrayante est sérieusement menacée. Elle s'écroulera, si l'on n'y apporte pas remède dès à présent, car chacun pense d'abord à soi, depuis le plus haut jusqu'au plus infime employé.

1) O. c., II, p. 85. Freyt., II, p. 353, n° 109. Cf. Socin, n° 129.

CLXXXVII.

النار ما تحرق إلا أيد شايها

En-nâr mâ tâhrik illâ id sâilha.

Le feu ne brûle que la main de celui qui le porte.

Insân izâ kân mamrouḍ aou maougoû^c ou âget el-‘âlam betkèssir ‘alêh ou betkoûllou: „rêrak şâbou âktar minnak môs ‘ammâl bi‘eunn (عن) dâi-man mitlak”; ou bigâwibhom hoûwî haydâ – aou wâḥad tâgîr inşâb fî ẽmşîbi kēbîri, yâ fî kasr mâ-lou, yâ fî ḥarik bètou, wa beşîr yîbki wa yinôḥ ou bêtîgî en-nâs betkoûllou: „itsâbbar ou Âllâ yi‘âouwid ‘alêk”; ou bigâwib hoûwî: „mâ ḥaddâ minnkoum mounşâb: en-nâr mâ bêtâhrik illâ id sâilha.”

C'est là la réponse de quelqu'un qui est valétudinaire ou affligé de quelque douleur corporelle et que les gens viennent consoler, en lui disant: „Il y en a que les malheurs ont frappés plus que toi.” – [S'applique aussi à] un négociant qui, frappé d'un grand malheur, soit la perte de sa fortune, soit l'incendie de sa maison, se met à pleurer et à se lamenter. On vient alors lui dire: „Aie patience! Dieu t'en donnera une compensation”; à quoi il répond: „Aucun de vous n'a été atteint: le feu ne brûle que la main de celui qui le porte.”

CLXXXVIII.

شبر تعتير بدراع جوخ

Şibr ta‘tîr bidrâ^c goûḥ.

Un empan de débauche pour une aune de drap.

Ou aşl el-mâtal ‘alâ-l-ḥiyyât illi bitrok soûrlou

ou biròh, yâ 'alâ-l-ḵàhwe, yâ 'as-soùkr; ou fi-l-igmâl 'ann koull ṣanâya'i [= صنائعي] yindâr 'aryân wa lâ yiḥeùbb es-souṛl.

L'origine du proverbe se rapporte au tailleur qui quitte son travail et s'en va, soit au café, soit pour se soûler; et, en général, à tout ouvrier qui flâne nu [sans avoir les habits nécessaires] et qui n'aime pas non plus le travail.

CLXXXIX.

البطانة تسلم على الجيب

El-baṭâni tēsèllim 'al-gèb.

La doublure salue la poche.

Bīya'noûhâ 'ann riġġâl illi mā bikoûns 'àndou maṣârî ou biṭloboû minnou, ou hoûwî bigâwib hək.

On signifie par cela un homme qui n'a pas d'argent, mais à qui on en demande. Il répond alors ainsi.

CXC.

فشخة لقدام و تنتين لخلف

Fâṣḥa lakouddâm wa tentèn laḥâlf.

Un pas en avant et deux en arrière.

Hal-mâtal yâ'ni 'âlâ ʿel-ḥèya ou ʿel-ḥâf. Wâḥed âḥédinou la'and el-ḥâkim; minn el-ḥâf iġrèh mā

tintakîls 'ann bâ'qhom ou bideffisoûh defš. Ou 'ann et-tâgir illî bitâmmal innou yîksab ou fi âhir es-sinni belâkî hâlou housrân.

Ce proverbe se rapporte à la honte et à la peur. On conduit quelqu'un chez le gouverneur (le juge); la peur l'empêche de mettre l'un pied devant l'autre, et on le pousse vigoureusement en avant. [Il se rapporte] de même au négociant qui espère gagner, mais se trouve à la fin de l'année en présence d'une perte.

فَشَح, Syr. = خطا, Eg. — دفع, دفر, دفش ont, vulgairement, à peu près la même signification. مركب دقاش, vaisseau à hélice.

خطوة لقدام الخ, Eg..

CXCI.

أخذ كيس و كُش و كِسْوَة

Àḥad kîs ou kouss ou kèswi.

Il a eu bourse d'argent, xreïs et habits.

On dit aussi:

أكل شارب راكب

Ākil, šârib, râkib.

Il mange, il boit et il monte dessus.

Wâḥad tegâouwaz mârâ ou hoû ṭafrân ou hiyâ zengîli 'ândhâ 'ouroûs; bigî 'al-bêt bilâkî âhlou ou sôurlou ḥâḍir ou fi gâbtou (جَيْبَتِه) ḥargîtou ou fi şandoûkou el-awâ'î illî 'amalêtlou hinni, ou fi-l-lêl bîrfa' şouwârihâ ḥattâ bifoût el-mârkab fi-l-bourâz.

Quelqu'un a épousé une femme. Il est pauvre, lui, tandis qu'elle est riche possédant des piastres. Il rentre à la maison, il y trouve sa famille et son affaire prête, ayant dans sa poche ce qu'il lui faut pour ses dépenses et dans son coffre les habits qu'on (sa famille) lui a faits. Le soir, il dresse les mâts [de sa femme], afin que le bateau entre dans le canal.

On dit cela d'un homme pauvre qui a épousé une femme riche. C'est elle qui lui fournit tout. Il y a quelquefois en Orient, même chez les musulmans, des mariages d'inclination, où l'homme se trouve dans l'impossibilité de donner le mahr ou le şadâk; cf. p. 81. La dernière partie de l'explication, d'une franchise trop crue pour l'oreille européenne, ne doit pas étonner dans un pays et une langue où *naturalia non sunt turpia*. Ce proverbe me fut donné et commenté par un marin de Seydâ, ce qui explique la raison d'être de l'expression.

L'Egyptien dit:

طالب كيس وكس وكسوة

en l'appliquant à celui qui demande quelque chose au dessus de son atteinte.

CXCII.

كلب دأير ولا سبّع مربوط

Kelb dâïr wa lâ sabb' marboût.

[Etre] chien errant vaut mieux que [d'être] lion lié.

El-mâ'nâ innou kâdd mâ bekoûn er-riggâl kâdir ou kân maḥboûs yibkâ el-wâlad âkwâ minnou; ou wâḥed mâss maṭloûk el-ḥeurriye yibkâ en-nedl âştâr minnou.

Le sens en est celui-ci: quelque puissant que soit l'homme, étant en prison (renfermé), l'enfant est plus fort que lui. Le lâche est plus capable (plus à même de faire quelque chose) que celui qui ne jouit pas de sa pleine liberté.

نَدَل, pour نَدَل, me fut expliqué par جَبَان.

Socin, n° 200, avec السبع الرابض. Berggren, s. v. Lion. كلب. MS de Leide, vol. I, p. 215, n° 53. Cf. Meydâni, Bouîak, II, p. vv. Freyt., II, p. 234, n° 63.

CXCIII.

من قال خي بدال بي كان كذاب عليّ

Min kâl hëyi bedâl bëyi kân kezzâb 'alëyi.

Qui dit „mon frère” pour „mon père” me dit un mensonge.

Mata mâtt abou' el-wâlad ou lou hëy âkbar minnou ikoûllou: „yâ hëyi, lâ ta'tâls hamm, mâhmâ lâzîmlak anû begîblak”¹⁾ (= بجيب لك), ou houwâ mâ begîb ou (= و) bekoûl el-wâlad hêdâ.

Lorsque l'enfant a perdu son père, son frère, plus âgé que lui, lui dit: „Ne sois pas en peine, mon frère!, je te donnerai tout ce dont tu auras besoin, quelque chose que ce soit.” Il ne lui donne pourtant rien, et l'enfant dit alors cela.

Il y a dans ce proverbe deux points de vue différents: خي est dit par „le frère plus âgé” et بي par l'enfant. Il faut prendre les proverbes vulgaires tels qu'ils sont; ils résistent souvent à toute analyse au point de vue de la grammaire et de la logique.

Hëyi, bëyi, 'aleyî. C'est bien ainsi qu'on me le prononça. Parmi les paysans sidoniens que j'ai autour de moi en

1) Il fut prononcé begîbblak.

ce moment-ci il en y a qui disent *heyî*. L'une et l'autre forme sont vulgairement bonnes. Analysons-les. Lorsque nous disons, p. ex., *بيتي*, c'est *bê + tî*, *بي + تي*; la métrique suffit pour nous le prouver. Si donc nous suffixons simplement *ي* à *حَي* (v. p. 265) nous aurons *حَيِي*, *ha-i* ou *ha-yî*. Ces deux formes sont impossibles, parce que le *kesra*, qui doit s'appuyer à une consonne, fait disparaître la diphthongue. Pour éviter cela, on donne au *kesra* l'appui qu'il demande en redoublant le *ي*, et l'on dit *heyî*, ce qui ramène le mot à sa forme primitive [*أَحْي*, dim. de *أَحْر*]. Il en est de même de tous les mots en *ي*, vulg., = *يِي*, class. Maintenant, le vulgaire peut envisager le *ي* comme une syllabe isolée n'ayant pas besoin d'être précédée d'un *kesra*, en analogie avec *ه*, *هم*, *كم* etc. Il dit par conséquent *yâ hoûî*, *yâ boûî* et non pas *hoûwî*, *boûwî*. J'ai bien souvent demandé qu'on me prononçât *بيتي* et *بيتك* très-lentement: je n'ai jamais pu distinguer que *bêt-i* et *bêt-ak*. Ce n'est qu'en acceptant ce fait que des formes telles que *heyî* et *beyî* peuvent s'expliquer — *لا تعتلش هم*. Voilà une expression qui ferait honneur à la langue classique: „ne traîne pas de souci avec toi”, où vulgairement: „ne porte pas de souci” = *لا تعطل هم*. A Damas, on dit *لا تهطل هم*, avec la même signification. On prononce souvent *عطل*, et les paysans ici présents m'assurent qu'il faut l'écrire avec un *ط*. C'est le *Korân* qui fait loi, et là nous trouvons *عتل*, XLIV, 47. Le *عطال* de Burckhardt, n° 632, est ainsi expliqué. De ce verbe dérive *عتال*, portefaix, qui, malgré l'assertion de Burckhardt, n'est pas connu en Egypte, où l'on dit *حمال* ou *هيتال* 1).

1) Je ne comprends pas comment Wetzstein a pu dire, Z. D. M. G., XII, p. 131, à propos du passage cité de Burckhardt: „les formes *عطل* et *عتل* qu'on y trouve ne signifient rien” — *lapsus memoriae*!

CXCIV.

كَلَّ مِنْ يَسَاحِمِ مَرَّتَهُ بِمَعْرِفَتِهِ

Koull min yisàhhim màrtou bima'rifrou.

Unusquisque uxorem suam suo modo comprimet.

Anâ bîstarîl has-souÿrli hàydâ ou bigî wâhed bi-
koùll: „es-souÿrli hîi mâss tàyyib”, fa gawâbtou
hâyda eg-gawâb hàttâ mâ yerâga'nîs.

Pendant que je suis occupé à faire ce travail, quelqu'un vient me dire: „Il n'est pas bon, ce travail”, à quoi je lui réponds immédiatement par ce proverbe, afin qu'il ne revienne pas me répéter [la même chose].

Cette réponse, je l'ai reçue, moi aussi, de quelqu'un qui croyait être spirituel. En voici une autre qui est d'un meilleur goût. Je la donne telle que je la trouve dans mes notes:

إِنِّي كُنْتُ خَظْرَةً أَلْفَ لِي سِكَّارَةٌ وَأَنَا طَالِعٌ مِنْ بَيْتِي فِي صَيْدِ
الْمَكْرُوسَةِ فَإِذَا بَعَجَزَ ظَهْرُهَا مَحَنِيَّ وَوَجْهَهَا مَكْرِبُجٌ مِثْلُ جِلْدِ
الْحَرْبَاءِ فَلَمَّا اشْتَلَقْتُ عَلَيَّ أَنَّ السِّكَّارَةَ بِإِيْدِي تَحَرَّكَتْ مَعَهَا
الطَّمَاعَةُ وَصَارَ لَهَا نَفْسٌ بِشَرْبِ الدِّخَانِ فَطَلَبْتُ مَتَى السِّكَّارَةُ
الْمُرْلَعَةُ وَقَالَتْ: دَخَلَكِ يَا حَبِيبِي اعْطِينِي أَيَّاهَا فَجَاوَبْتُهَا
مَتَسَخَّرًا عَلَيْهَا: كَيْفَ يَجُوزُ لَكَ أَنْ تَشْرَبِي سِكَّارَةَ كَافِرٍ مِثْلِي
فَرَدَّتْ عَلَيَّ مِنْ فَرْوِهَا وَالْجَوَابُ تَحْتَ أَبْطَهِهَا: تَعْرِفُ يَا ابْنِي
عِنْدَنَا الْمُسْلِمِينَ السِّكَّارَةُ مَا لَهَا مِنْ دِينٍ اسْتَحْيَتْ مِنْهَا
وَاعْطَيْتَهَا مَطْلُوبَهَا.

Les Syriens appellent une réplique pareille **جواب مصري**, „réponse égyptienne”. Les riverains du Nil sont vraiment les plus vifs, les plus spirituels et les plus aimables de tous les Arabes.

CXCv.

ضُحْكُكَ مِنْ غَيْرِ سَبَبٍ مِنْ قَلَّةِ الْأَدَبِ

Douhouk minn rêr sabab minn killat el-adab.

Rire sans raison [provient] d'insuffisance d'instruction.

Hâyda mafhoûm, yâ'nî izâ dâhik el-insân bèn
 ʕn-nâs ou mâ fiš-šèy' (= مَا فِيش شَيْءٌ) yoûgib liq-
 doûhouk bikoûn minn ʕadam el-mârbâ.

*Cela se comprend: c'est-à-dire, quand on rit, se trouvant
 avec des gens, sans qu'il y ait rien qui le motive, c'est par
 manque d'éducation.*

Le second dammi dans ضُحْكُكَ avait ici sa pleine pronon-
 ciation. C'est, ce me semble, le maṣdar ضَحِكَ [qui n'est
 qu'une prononciation par itbâ' de ضَحِك].

Freyt., III, 1, n° 1729, où „indicium” n'est pas tout-à-fait
 exact.

CXCvI.

أَنْتِ مِثْلُ شُحَاخِ الْجِمَالِ كُلِّ مَالِكٍ لَتُخَلْفِ

Entî mitl šouḥaḥ eg-gemal koull mālak lahālf.

*Tu es comme l'urine des chameaux: tu vas constamment
 en arrière.*

Bîdroboû hâyda ʕalâ siklèyn, àouwal wâḥed izâ
 kâʕad wâḥed fi-l-mâdrasi ḥâmsi sênîn ou mâ taʕal-
 lam wa lâ šaḥṭ es-šaḥṭa ʕalâ lâḥ et-tânaki, aou ḥâ-

dam 'and nâs awâdim ou kâdd mâ bidârriboûh mâ yâ'rif el-îbri minn el-mësèlli; ou et-tânî matâ kân el-insân 'ay ʔân ou mâ yaṭîb minn màradou ou koull yâm yezîd, ou bis'aloû en-nâs 'annou bigâwîbhom àhlou „mitl šaḥāḥ eg-gēmâl koull mâlou laḥâlf.”

On emploie ce proverbe dans deux cas: 1° si quelqu'un reste cinq ans à l'école sans qu'il apprenne même à tirer une ligne sur la tablette de fer-blanc, ou s'il sert chez des personnes comme il faut tout en ne sachant distinguer une aiguille à coudre d'une aiguille d'emballeur; 2° lorsqu'on est malade et qu'on ne guérit pas de sa maladie, qui, au contraire, augmente chaque jour. La famille répond alors aux personnes qui demandent de ses nouvelles: „comme l'urine des chameaux, toujours en arrière.”

Koull mâlak, v. pp. 21, 22. Le l est aussi changé en n, et l'on dit: koull mânî, mânou, etc. — ما تعلم ولا شخط. L'Orient consomme une grande quantité de pétrole, qu'on peut acheter dans presque tous les villages. Les boîtes de fer-blanc sont utilisées pour les écoles. Les côtés sont soigneusement découpés, et les enfants s'en servent en guise d'ardoises. On écrit très-bien la-dessus, et la dépense est nulle.

Il n'est pas prudent de passer trop près d'un chameau pour ne pas avoir à constater sur ses habits que le proverbe dit la vérité. Meydânî donne: من ثيل et اخلف من بول الجمل et الح, éd. Boul., I, p. 223. Freyt., I, p. 456.

CXCVII.

حُكْمُ نَفْسٍ عَلَى النَّفْسِ صَعْبٌ

Houkm neſs 'alâ neſs şa'ăb.

L'autorité d'une personne sur une autre est difficile à supporter.

Koull insân yelli maḥkoûm 'alêh ma biḥalloûh la yarôh wa la yîgî yiş'ab 'alêh; mâtalan izâ koultoulli genâbak ou ânâ el-moukârî bêtâ'ak: inn „lâ tit'âouwaks fî-s-sikke ḥallîk 'and el-'âfêš ou el-ḥâl innî fî řayat el-louzoûm ilâ afrar [= إفراغ] el-bâdan bešoûf hoûkmak tekîl 'alèyyî; ḥattâ ăl-ḥeywânât 'alâ ba'dihim ou ăl-ḥînfîsi titbâḥtar 'alâ ăn-nâmlî ou hòmmî moušterîlîn fî ba'ra waḥdi.

Tout homme qui est sous l'autorité d'un autre et qu'on ne laisse ni aller ni venir trouve cela difficile. Par exemple, si tu me dis, à moi, ton moucre: „Ne tarde pas en route, reste auprès du bagage”, et la vérité est que je suis dans l'extrême nécessité de satisfaire un besoin, je trouve ton autorité lourde pour moi. Même les animaux sont assujettis les uns aux autres: l'escarbot fait le grand seigneur aux dépens de la fourmi pendant qu'ils sont là à travailler dans le même crottin.

Pour **قلت لي = قلنتلي**, voir p. 3. Dans un de mes voyages, j'avais défendu à mon *moucre* de s'absenter du bagage; il dit alors ce proverbe, et ayant été prié de m'en expliquer la portée, il me gratifia de ce qu'on vient de lire.

Chacun connaît le rôle que l'escarbot a joué en Egypte ¹⁾, mais ce qu'on ne connaît peut-être pas, c'est qu'il est encore l'objet de beaucoup de vénération parmi les paysans syriens.

1) Mr. Spitta-Bey nous montre dans ses „Contes populaires”, p. 27, que l'idée du scarabée existe encore, quoique déguisée, chez les Egyptiens modernes.

Ils le mettent, renfermé dans une boîte, sur la poitrine de l'enfant dans le berceau pour qu'il ne soit pas atteint du mauvais œil. En Suède, on prétend que celui qui retourne un escarbot, renversé sur le dos, sera relevé d'un certain nombre de péchés. J'ai trouvé la même croyance chez la population rurale de la Syrie. Le mythe de Khepera-Yehova ¹⁾ a fait du chemin.

CXCVIII

نَامَ عَلَى الْجَمْبِ الَّتِي يَرِيحُكَ

Nâm 'alâ eg-gemb illî yirâyṣihak.

Dors sur le côté qui te fait reposer.

Izâ kân waḥed mo'allim mâss mabsouṭ minn ḥaddāmou ikoṭllou: innî „bèddî dèssirak”, begâ-wibou el-ḥaddām el-matal ou koṭll min ya'mel illî bilâkî àoufaḵ ou àryaḥ lanèfsou.

Si un maître n'est pas satisfait de son domestique, il lui dit: „Je veux te donner ton congé”. Le domestique y répond par le proverbe. Chacun fait ce qu'il trouve lui convenir le mieux et ce qui lui est le plus commode.

CXCIX.

الرَّاسُ الَّتِي مَا فِيهَا نَخْوَةٌ قَطْعُهُ أَوْلَى

Er-râs illî mâ fîh nâḥwi ḵaṭ'ou àoula.

La tête où il n'y a pas de fierté mérite plutôt d'être coupée.

Koull insân bekoûn ḵalîl es-ṣou'mi wa 'adîm

1) Lieblein, Egypten, p. 80 (en suédois). Il est bien bizarre que Khepera et l'allemand Käfer désignent le même objet.

es-sàraf wa 'akroût 'and en-niswân ez-zawânî
wâ ikoûn mâtou ahêr minn hâyâtou, ou bekoûloû
'annou el-mâtal.

La mort de tout homme qui a l'âme basse, dépourvu de nobles sentiments et entremetteur auprès des femmes débauchées, vaut mieux que sa vie. C'est de lui qu'on dit le proverbe.

Je copie mes notes: „Comme j'aurais préféré **فيكون مرقه**, j'ai demandé aux personnes présentes ce qu'elles en pensaient. Les uns disaient: fa aḥsan, les autres: waou aṣwab; on a pourtant fini par tomber d'accord que „tous les deux étaient également bons, **اتنينهم مثل بعضهم**.” La distinction, si marquée dans la langue savante, entre **ف** et **و** est très-peu sensible dans la langue vulgaire. Pourtant, je n'ai pas remarqué que **ف** puisse remplacer **و**; c'est le contraire qui a lieu.”

CC.

أَعْمَى الْعَيْنِ وَلَا أَعْمَى الْقَلْبِ

A'âmâ el-'ayn wa lâ à'mâ el-ḳalb.

Mieux vaut être aveugle des yeux que du cœur.

Mitlî anâ mâhmâ ta'allamet (= **تعلمت**) wa es mâ
sēmâ'et (= **سيعت**) fî boûrhat sâ'a bînsâ eg-gemî'
hês innou ḳâlbî mâ'mî, ou fîh 'oumyân bebi'ou
ou bîsteroû ou it'allamoû el-'ouloûm hâttâ el-
ḳarât ou heydòl àḥsan minnî, mâ fîhâ gēmîlî,
bâîni haydî.

Comme moi, quelque chose que j'apprenne et quoi que j'entende dans l'espace d'une heure, je l'oublie, parce que je suis étourdi. Il y a cependant des aveugles qui vendent et achètent

(qui sont négociants) et apprennent les métiers, voire les sciences, et ceux-là valent mieux que moi, il n'y a pas à dire. Cela est évident.

أعبي القلب est celui qui n'apprend jamais rien, qui est étourdi, ignorant. الشتاء يَغبي قلب الانسان, „l'hiver rend l'homme hors de lui-même” me dit un Montagnard. — ما فيها — ما فيها est une locution qu'on peut traduire par „c'est bien naturel, il n'y a rien d'étonnant, cela va sans dire” etc., selon le contexte. هيدي باينة, *la è chiara quella!* Pour le féminin, aussi bien ici que dans فيها, voyez p. 165.

ان تجد عيبا فسد الخلا * جدّ من لا عيب فيه و علا

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE TOUS LES PROVERBES QUI FIGURENT DANS
CE VOLUME.

	Page		Page
أ		9. أَكَلُ الطَّعْمِ وَخِري عَلَى	
1. ابْنُكَ أَنتَ مِثْلُكَ أَنتَ	165	السُّنَّارَةُ	198
2. الإِجْرُ مَا تَدُبُّ إِلَّا مَطْرَحُ		10. اللَّهُ يَبْعَثُ الْقَضَائِي لِي	
مَا تَحُبُّ	97	بَلَا أَسْنَانَ	135
3. إِجْرَيْنِ عُرُوجَ وَبَدَهُم		11. إِلَيَّ جَابَتُهُ الْإِرْيَاحُ	
بَابُوج	206	أَخَذَتْهُ الزَّوَابِعُ	288
4. أَخَذَ كَيْسَ وَكُتْسَ وَكِسْوَةَ	306	12. إِلَيَّ يَعْمَلُ جَمَّالُ يَعْلِي	
5. إِذَا كَانَ الرِّزْقُ يَكْثُرُ		بَابُ دَارِهِ	269
الرَّكْضُ مَا كَانَ شِ حَذَا		13. إِلَيَّ يَفْتَحُ زَمْبِيلُهُ كَلَّ	
يَلْحَقُ مَعَ الْكَلَابِ شَيْءٌ	295	النَّاسُ تَعْبِي لَهُ	297
6. أَرَاظِي مُقَدَّسَةً سَكَّانَهَا		14. إِلَيَّ مَا يَرْبِي عَلَى سُقْرَةٍ	
مُتَلَبَّسَةٌ	49	أَبُوهُ مَا يَشْبَعُ	202
7. أَكَلُ شَارِبُ رَاكِبٍ	306	15. إِلَيَّ مَا يَشُوفُ مِنْ	
8. أَكَلُ الْهَدْيَةِ وَخِري فِي		خَرْقِ الْغُرْبَالِ وَآلَا	
الرَّهْدِيَّةِ	50	أَعْمَى	200

Page		Page
286	16. آلي ما له عتيق ما له جديد	27. انت مثل الزيت بتصل عايم 235
199	17. آلي ما يشوف من طارة الغربال يكون أغمي	28. انت مثل البط بتصل عايم 235
55	18. ان الاسرار عند الاحرار	29. انت مثل شحاخ الجمال 311
202	19. ان ضاعت الامانات اعيل مخزنك عبك	30. انتا مثل السطوح ما 151
129	20. ان غاب عليك اصله دلائله فعله	31. انتا مثل الزيتون ما تحي 16
285	21. انا ما اغرق حتى اغرق الف	32. انت مثل البرد سبب 179
63	22. انا وختي على ابن عتي وانا وابن عمي على الغريب	33. اتتي مثل العقيدة تلزق 18
277	23. انت مثل التربة ما ترة ميت	34. 113 أنتو تخططوا ونحنا تحمينا
220	24. انت مثل البصفاية من اين ما كان تنزل	35. 249 الانسان طير بلا جوانح
208	25. انتا مثل بريق الزيت مين ما مسكك يتلوكت	36. 232 اهلك لا تهلك
277	26. انت مثل الجراد ما فيه بتمك شي مر	37. 224 اول الرقص حجلة
		38. يلي تخدمه طيعه ولي 3
		39. يلي في الصندوق على البدن مدلق 152

Page	Page
40. يَلِي فِي صَنْدُوقٍ عَلَى	50. بِشَاشَةِ الرَّجَّةِ أَحْسَنَ
الْبَدَنِ مَلْزُوقِ	44 من سَخَاةِ الْكَفِّ
41. يَلِي مَا تَتَّعَبُ فِيهِ	51. أَبْصِرْ وَتَسْمَ قَدْ جِئَكَ
الْأَيْدِي مَا تَبْكِي عَلَيْهِ	137 بَطْنِ مَلَكْنِ كَيْفَ تَمَامَ
الْعُيُونِ	305 الْبَطَانَةِ تَسْلِمَ عَلَى الْجَيْبِ
42. يَلِي مَا يَقْطَعُ الْكَلَامَ فِيهِ	54. بَطِيخَتَيْنِ بِأَيْدٍ مَا
السَّيْفِ أَوَّلَى فِيهِ	233 يَنْهَضِلُوا
43. يَلِي يَحْتَزُّ خُبْزَ النَّاسِ	55. الْبَلَدِ إِلَيَّ مَا يَعْرِفُونَ
النَّاسِ تَحْتَزُّ فِي خُبْزَةٍ	200 فِيهَا شَيْءٌ وَآخَرَى فِيهَا
44. يَلِي يَأْكُلُ الْعُصَى مُشَّ	56. الْبِلَادِ إِلَيَّ مَا يَعْرِفُونَ
مَتَدٍ يَلِي يَعْدَهَا	201 فِيهَا إِمْشِي وَتَمْتَخِطْ فِيهَا
ب	57. تَوَسَّ الْأَيْدِي ضُحْكَ عَلَى
45. الْبَابِ الْمَقْفُولِ يَرْدُ الْقَضَا	189 اللَّحَى
الْمُسْتَعْجِلِ	58. الْبَيَّاتِ يَأْكُلُونَ خُصْرُمَ
46. بِجَدِيدَةِ أَعْدِي وَلَا	89 وَالْأُولَانَ يَضْرَسُونَ
أَعْدِي بَكَ يَا قَلْبِي	59. بَيْتٌ يُسْكَنُ وَعَشْرَةٌ مَا
47. الْبُرْدَانِ وَالْجُوعَانِ	142 تُسْكَنُ
وَالْفِرْعَانِ مَا يَجِيهِمْ نَوْمٌ	60. الْبَيْتِ إِلَيَّ مَا فِيهِ أَوْلَانِ
48. بَرِطْلٌ يَتَبَرِّطُ	250 مَا فِيهِ نُورٌ
49. الْيَسْتَانِ لَلْيَسْتَانِي	61. بَيْنَ حَانَا وَمَانَا رَاحَتِ
وَالْحَتَّامِ لَلْحَتَّامِي	216 الْحَانَا
وَالشَّطُّورِ إِلَى الرَّيْسِ	66

Page	Page
ت	ح
62. تاجِرُ دِينَارٍ يُسَمَّى فِي	58. الْحُبِّ سِتَارَ الْعُيُوبِ
الْبَلَدِ تَاجِرٌ وَيَأْلَفُ دِينَارَ	71. حَبِيبِكَ مِنْ تَحَبُّهِ وَ لَوْ
نَفْسَكَ قَطَّ لَا تَوَاجِرُ	81. كَانَ عَبْدُ اسْوَدَ
63. التَّلْمُ الْأَعْرَاجُ مِنَ التُّورِ	72. احْبَبْكَ يَا أُسْوَارِي مِثْلَ
الْكَبِيرِ	101. زُنْدِي لَاءِ
ث	73. حَرَامِي الْبَيْتِ مَا يَنْظُرُ
64. ثَلَاثَةُ النِّقْ لَا تَطَاقُ	94. حَضْرَةُ تَسْنَدُ خَابِيَةَ
وَالطُّقُّ وَالْبُقُ	75. حُكْمُ نَفْسٍ عَلَى النَفْسِ
65. الْجِسْرِ أَلِي فِي عَيْنِكَ	313. صَعْبُ
مَا تَشُوفُهُ وَالْقَشَّةُ أَلِي فِي	76. الْحَيَّةُ مَتَى مَا أَنْصَاقَتْ
عَيْنٍ غَيْرِكَ تَشُوفُهَا	43. تَعَقَّضَ بَطْنُهَا
Voir Z. D. M. G. XXXI, p. 765,	خ
article de Goldziher.	77. حُبْنِ الرُّجَالِ عَلَى الرُّجَالِ
66. الْجَمَلُ إِذَا بَارَ يَحْمِلُ قَمَطَارَ	دين إِمَّا عَلَى الْأَنْدَالِ
67. الْجَمَلُ طَلَّ مِنَ الشُّبَّانِ	4. صَدَفَةٌ
قَالُوا لَهُ النَّاسُ أَوْعَى تُوقِعُ	78. خُضَّةٌ وَمَاءٌ وَوَجْهٌ حَسَنٌ
قَالَ لَهُمْ لَيْسَ التُّقْلُ لَوْرًا	294. خَطْوَةٌ لِقْدَامٍ وَ تَنْتَيْنِ
68. الْجَارَ ثُمَّ الدَّارَ	306. لَتَخْلَفُ
69. جِيرَانُكُمْ كُنَّا وَمِنْكُمْ	80. اخْلُفْ مِنْ ثِيْلِ الْجَمَلِ
تَعَلَّمْنَا	312. ou مِنْ بَوْلِ الْجَمَلِ
	256. خَيْرُ الدُّقُونِ قَبْضَةٌ تَكُونُ

Page		Page	
82.	الدِّبَّة شَقَّتْ كَرَشَهَا مَا	292	رُزِفَ بَدَهُ نَقَطَ
62	صُرَّتْ إِلَّا نَفْسَهَا	293	الرَّزَقُ يَحُبُّ الْحَقِّيَّةَ
83.	دُخَانٌ يَعْنِي وَلَا بَرْدٌ	155	أَرْسَلْتُهُ لِي خَاطِبًا
71	يُضْنِي	155	فَتَزُوجُ
84.	دَقْنِ الطَّمَاعِ فِي طَيْرِ	230	الرَّغِيفِ فِي الرَّغِيفِ وَلَا
300	الْمُقْلِسِ	230	يَبَاتُ جَارَكَ جَوْعَانِ
85.	دُقِ الْمَيَّةُ وَهِيَ مَيَّةٌ	299	الرَّغِيقُ قَبْلَ الطَّرِيقِ
222	222	299	رَايَحَ جَايَ مَتَلِ
86.	الْدَارُ دَارُ أَبْنَا النَّاسِ	221	بِيضَاتِ الْمُقْرِيلِ
142	يَحَارِجُونَا	221	221
87.	دُورُ الدَّوْرَةِ وَلَوْ دَارَتْ خُذْ	314	الرَّاسَ الَّتِي مَا فِيهِ نَخْوَةٌ
133	الْبَنْتُ وَلَوْ بَارَتْ	314	قَطَّعَهُ أَوَّلَى
283	دُونَ ذَلِكَ خَرَطَ الْقِتَادَ		ز
88.	الْدِيكَ الْفَصِيحَ مِنْ	147	رُبَّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي
246	الْبَيْضَةِ يَصِيحُ	103.	زَرْبُولُكَ أَثْقَلَ [أَكْبَرَ] مِنْ
90.	دَيْنٍ بِتَنْقِيقِ طَالِبٍ	234, 235	مَدَاسِي
115	بِثَخَافِقِ	104.	زَوْجٌ مِنْ عُودِ خَيْرَ أَمِنْ
	ر	8	قُعُودِ
91.	رُبَّ كَلِمَةٍ سَلَبَتْ نِعْمَةً	105.	الرَّيْبُ مَا يَجِي إِلَّا نِي
302	302	10	الْيُعْصَارِ
92.	رُبَّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي		س
147	147		
93.	رَبِّي كَلْبُكَ يَقْعُدُ جَنْبَكَ	106.	سَأَلُوا الْبَغْلَ مَنْ هُوَ
30	30	196	أَبْرُوكَ قَالَ خَالِي الْحَصَانِ
94.	الرِّجَالُ غَايِبَةٌ وَالنِّسْوَانُ		
247	سَايِبَةٌ		

Page		Page	
107.	إِسْأَلْ عَلَى الْجَارِ قَبْلَ الدَّارِ	108	صَابِحُ الْقَوْمِ لَا تَمَاسِيهِمْ
299	وَالرَّفِيقُ قَبْلَ الطَّرِيقِ	186	الصَّبْرُ وَلَا الْقَبْرُ
108.	السُّكُوتُ رَدُّ الْجَوَابِ	202	صَاحِبُكَ الْحَقِيقِيُّ عَبْدُكَ
83	سَكْرُ بَابِكَ وَآمِنْ جَارِكَ	123.	صَاحِبُكَ وَعَدْوُكَ فِي
241	السَّاعِي بِالْخَيْرِ كَفَاعِلُهُ	276	الْمَصَارِي
111.	سَاعَةُ الْبَسْطِ عُمْرُكَ لَا	124.	صَحِيمٌ لَا تَكْسِرُ وَمَكْسُورٌ
	تَفَرُّوتُهَا وَإِنْ جَاعَتْ	262	لَا تَأْكُلْ وَكُلْ لَتَشْبَعَ
	النَّفْسُ بِأَيْشٍ إِنْ كَانَ	125.	أَصْلَحَتْ لِي وَلَبَقْتَ لَكَ
173	قَوَّتُهَا	194	وَالدَّهْرُ وَفَقَ بَيْنَنَا
	ش		ض
112.	الشَّامِيُّ شَوْمِي	126.	الضَّرْبَةُ إِلَيَّ هِيَ مَا فِي
150	الشَّيْبِ يَسْتَحِمُّ كَفَّةُ		كَيْسِكَ كَانَتْهَا فِي تَلٍّ
304	شَبْرٌ تَعْتِيرُ بِدِرَاعِ جُورِخِ	211	الرَّمْلِ
281	الشِّتَاءُ ضِيقٌ وَلَوْ كَانَ فَرَجٌ	127.	الضَّرْبَةُ فِي ضَهْرِ غَيْرِي
298	شَحَّادٌ وَ مُشَارِطٌ	209	مِثْلُ عَدْلٍ قَبْنٌ
117.	إِشْتِغَالٌ بِجَدِيدٍ وَحَاسِبٌ	128.	ضُحْكُكَ مِنْ غَيْرِ سَبَبٍ
25	الْبَطَالِ	311	مِنْ قِلَّةِ الْإِدْبِ
118.	شَمْسَةٌ شَبَاطٌ تَحْتَلِي		ط
106	الرَّاسُ مِثْلُ الْمُخْطَبِاطِ	129.	طُبُّ الْجَرَّةِ عَلَى ثَمَّتِهَا
	ص	104	تُطْلَعُ الْبِنْتُ لِأُمَّتِهَا
119.	صَبَاحُ الْخَيْرِ يَا جَارِي	130.	الْبَطْفَرُ جَنْزِيرٌ
91	أَنْتِ بِحَالِكَ وَأَنَا بِحَالِي	295.	الْعَفَارِيثِ

Page		Page
131.	الطق والنق والبق ما	غ
293	ينكحملوا	غَبَّ اللَّقْمَةُ جَابَتْ نَقْمَةُ
132.	طالب كيس وكس وكسوة	و غَبَّ الكُلْمَةُ جَلَبَتْ
299	اطلب الجار الج	نَعْمَةُ 302
134.	الطاقة إلي يجي منها	اغسل الدسْت وصَفِيه
261	الريح سدّها وأسْترِيحْ	52 ما يَنْضَحْ إِلَّا إِلَي فِيه
135.	الطاقة يلّي يجيك منها	243 غاب القَطّ الْعَبْ يا غار
260	الهوا اشلحْ قِيابك	ف
	وسدّها	37 بِفَرْجِيكَ ذُجُوم الضُّمُور
136.	طول عُمرِكَ يا زبيبة	205 الفَرْع يطِير الرَّجَع
68	بطيرِكَ هَلْعُودَة	147. فَشَحَّة لَقْدَام وَتَنْتَيْن
	ع	305 لَحْلَف
137.	العتاب صابون القلوب	ق
138.	أعطيني صُوف وْعُدَا	148. تَقْرَى زُبُورِكَ عَلَى مِين
280	خُذْ لَكَ خُرُوف	138 يا دَاوُد
139.	على قد بساطك مُدّ	149. يَقْعُد ما بين الكُرْسِي
236	إِجْرِيكَ	95 والداية
140.	عمرِكَ لا تاخذي مكاري	150. قَمَر وَخَبَر لا تشتري آخِر
203	ليلة عندك وَعَشْرَة فِي	272 مَسِيرُهُ يَبَان
141.	البراري	151. قالوا إلى البُعْد مِين امُوك
315	أَعْمَى العَيْن ولا اعمى	196 قال الحصان خالي
	القلب	

Page		Page	
152.	قالوا الى الحرامي اِخْلُفْ	53	كُلْ اِنْهَاهُ يَرْشَحُ بِمَا فِيهِ
	يَمِينِ قَالَ قُرْبُ بَاب	164.	كَلْ جَدِيدِ اِلَيْهِ لِدَّة
	الْفَرْج	87	اَمَّا الْعَتِيقُ مَرْمَر
153.	قالت لها يا حَبَاةَ مَا	165.	كَلْ الدَّبَابُ رَقَصَتْ اِلَّا
	كُنْتُي كَنَّةَ قالت لها	38	دُبْ كِسْرَوَان
	كُنْتُتْ وَاُنْسِيْتُ	166.	كَلْ الدَّرُوبُ تَوَدِّي عَلَى
	لِ	65	الطَّاحُونَ
154.	كُبَّرَ الْبَيْضَةُ وَلَا شِبَاةُ	254	كَلْ دَقْنُ لَهَا مُشْطُ
	الاعادي	168.	كَلْ شَيْ اَحْسَنُ مِنْ
155.	كُبَّرَ الْمَنَاسِ قَطْعُ	33	بَنِي آدَمَ
	النَّصِيبِ	169.	كَلْ زَغِيرُ الَّذِي اِنْتَشَى
156.	كُتِّرَ التَّبَغْبُصُ تَحْرِي	262	بَاسَ الْكَبِيرِ يَدُهُ
	الْمَيْتِ	170.	كَلْ صَغِيرُ اِنْتَشَى قَامَ
157.	كُتِّرَ الْفَرْفَرَةُ تَكْسِرُ	261	الْكَبِيرِ بَاسَ اَيْدُهُ
	الْحَوَانِحِ	171.	كَلْ صَنْعَةُ تَبْسُورِ اِلَّا
158.	كُتِّرَ الْكَلَامُ خَيْبَةُ	234	صَنْعَةُ الزَّرْبُولِ
159.	كُتِيرَ الْمَشْيُ قَلِيلُ الصَّيْدِ	170	كَلْ عِنْدَ الْعَرَبِ صَابُونَ
160.	كُرْهَتَكَ مَتَلْ قَبِيصُ الْوَسْخِ	173.	كَلْ عَمْنَزَةُ مُعَلَّقَةٌ فِي
161.	كُسِّرَ الْقَدَحُ عِنْدَ نَدِيمِ	128	كَرْعُوبِهَا
	الْخَرَّاءُ سَكَّرَ ou سَكَّرَةُ	174.	كَلْ فُؤْلُهُ لَهَا كَيْتَالُ
162.	كُشِّرَ عَلَى نَابِكِ كَلْ	8	عَمِي
	النَّاسُ تَهَابَكَ	48	كُلْ قُرْدُ وَالِيهِ جَنْزِيرُ
	251	175.	

Page		Page
176.	كَلَّ الْكَارَاتِ تُبْطَلُ إِلَّا	188. كَوْلُ مَا تَشْتَهِي نَفْسُكَ
234	كَارُ الضَّرْمَايَةِ	180. وَالْبَسَ مَا يَلِيْقُ لِلنَّاسِ
177.	كُلَّ لِسَانٍ بِإِنْسَانٍ	189. كَوْلُ أَكْلِ الْحَبَالِ وَقَوْمٍ
178.	كَلَّ مَا تَشْتَهِي وَالْبَسَ	27. قَبْلَ الرِّجَالِ
81	مَا يَشْتَهِي النَّاسُ	190. كَوْلُ خُبْزَةٍ وَتَيْنَةٍ وَجُرْطَعٍ
179.	كَلَّ مَا يَعْجِبُكَ وَالْبَسَ	مَلَأَنَّ الْمَدِينَةَ وَلَا تَأْكُلُ
80	مَا يَعْجِبُ النَّاسَ	لَحْمَ سَيِّئَةٍ وَتَبَاتِ
180.	كَلَّ مِنْ صَفِّ صَوَانِي	219. عَلَيْهَا حَزِينَةٌ
120	قَالَ أَنَا حَلَوَانِي	ل
181.	كَلَّ مِنْ يَسْتَحِمُّ مَرَّتَهُ	191. لَا أَحْسَانَ وَلَا حِلَاوَةَ
310	بِمَعْرِفَتِهِ	258. لِسَانٍ
182.	كُلُّ يَحْجُرُ النَّارَ إِلَى	192. لَا تَحْطُ الْأَمَانَةُ عِنْدَ
303	قُرْصِهِ	202. مِثْلًا يَصُونُهَا
183.	كَلْبٌ حَيٌّ أَخِيرٌ مِنْ	25. لَا تَدِينُوا لِيَلَّا تَدَانُوا
308	أَسَدٍ مَيِّتٍ	194. إِلْبَسْ قَدْرَكَ لِتَنْزِلَ عَلَى
184.	كَلْبٍ دَائِرٍ وَلَا سَبْعٍ	153. قَبْرِكَ
307	مَرْبُوطٍ	107. لَبَسَ الْعُودُ بِحُجُودٍ
185.	كَلْبٍ زَبْدَيْنِ مَا لُشِّ	196. لِسَانُكَ حَصَانُكَ صُنْتُهُ
298	غَنَى عَنْ سَرَقِ النِّبَاطِيَّةِ	281. مِثْلُكَ خُنْتُهُ خَانُكَ
178	كُلُّهُمْ فِي الْهَوَا سَوَا	197. لَوْ لَا اخْتِلَافُ النَّظَرِ مَا
187.	كَوْلُ لَحْمٍ زَنْدُكَ وَلَا	187. كَانَتْ تَنْفُقُ السَّلْعَةُ
179	تَعْتَازُ الْقَصَابِ	

Page		Page
	م	
198.	ما أشبه الليلة	208. امرأة بلا حيا كطعام
	بالباحة	141 بلا ملح
199.	ما زينتني لا أمي ولا بي	209. ممكن يلي الكلام
107	إلا الثياب إلي علي	192 يُرضيه
200.	ما عمرها شجرة عليت	210. إمشي في جنازة ولا
	ووصلت إلى الجور	21
201.	مألاً تحببه الزوابع	211. مصرية كرفس ولا
	تاخده الأرياح	270 بهينك يا نفس
202.	ما يحكك جسمي غير	212. مكتوب على باب الجنة ما
	فُقري	85 عمرها حباية احبت كنة
203.	ما يقرقع في الدست	213. من آمنك لا تخوفه ولو
	إلا العظام	156 كنت خاين
204.	متل بياع الكعك ما	214. من بعد نفسك عز
	يستفكر ربه ألا تحت	303 صديقك
	القُرش	112 من تائي نال ما تمني
205.	المدأومة تقطع خزة	216. من خري يا طوب يا
	البيير	60 قلب لا تحزن
206.	المديون ما له علة	75 من خلف ما مات
207.	المرأة الحرة تقعد	218. من قال خي بدال بي
	بين كرة	308 كان كذاب علي
		الميت كلب والجنازة
		182 حامية

Page		Page
291	مِين اجترس مآ انقرص 220.	و
138	مِين يقرى ومين يسمع 221.	واحد خطب والثاني 232.
	ن	تجوز 154
271	نزل ابنك على السوق 222.	واحد ضربة على بطنه 234.
300	وشوف من يعاشر 271	قال آخ يا ضهري قالوا
289	نص الدرب ولا كلها 223.	له نحننا عمال نصربك
289	النضافة من الايمان 224.	على بطنك قال لهم
235	نقول له تور يقول احلبه 225.	يلني ما اليه ضهر
304	النار ما تحرق الا 226.	مقطوع الضهر 227
183	ايد شايلها 304	وجع الضرس و وجع 235.
314	النار فاكية الشتي 227.	الفلس و وجع العين
296	والجوخ ملبوس الفتي 183	213 غطى على الجهتين
	نام على الجنب الي 228.	وقت الي كفا مكارية 236.
	يرتحك 314	ما شقنا هليغال 118
	ني ني ني ني لما يجي 229.	وكيف يعير الاعور من 237.
	الخر يشتريني 296	هر اعور 103
	ه	ولا دار حتى فيها 238.
35	هرب من تحت الدلف 230.	شمة 301
	قعد تلحت المزاب 35	ي
268	هيدا بلا عقل زقف له 231.	يا حاجتي كلميني ولا 239.
	يرقص 268	يا جارتني عيريني 229

Page		Page
240.	الْيَدِ إِلَيَّ مَا تَقْدِيرُ	245. يا قحبة يا زُطَيَّة شيلي
	تَعْصَهَا بُرْسُهَا وَإِدْعِي	100 الي فيكي وتَحْطِي فِي
	عَلَيْهَا فِي الْكَسْرِ	246. يا قاري الْكُتُبِ عِنْدَ
241.	أَيُّدِ الْخَرِّ مِيزَانِ	الْجَاهِلِينَ خَطَا وَقَايِدِ
242.	أَيُّدِ وَخَدَهَا مَا تَرْقُبِ	290 الشَّعْعِ فِي قَاعَةِ الْعُثْيَانِ
243.	يَا رَاجِلِ هَاتِ بَابُوجِ	247. يَا مَا هَلْجَمِلِ كَسَّرِ
207	يَا مَزَاةَ رَجَلَيْكِ عُوجِ	بَطِيمِ
244.	يَا أَغَوْرَ شَيْدِ عَلَى الْأَعْوَرِ	27
102	قَالَ لَهُ سَيِّدِي أَنْتَ هُوَ	

APPENDICE.

Je donne ces quelques proverbes, tirés du cahier de mon domestique, pour faire voir comment écrit une personne tout-à-fait illettrée ne se basant que sur la prononciation. Mon fidèle Michel n'a, pour le reste, pas la moindre idée du *şarf* et du *naḥoû*. Tous ceux qui sont dans la même condition écrivent comme lui. On observera qu'il y a souvent un ق là où il faudrait un ا. La raison en est celle-ci : aucun de mes domestiques ne peut prononcer le ق que comme hamza. Souvent je les plaisante à cause de cela ; ils me promettent de se corriger. Ils ne réussissent pourtant pas, car ils disent قول, pour اول, سقل, pour سأل etc. en se donnant une peine infinie de proférer un kâf sonore. Cette confusion se fait aussi remarquer, lorsqu'ils écrivent : ils mettent les deux lettres l'une pour l'autre.

- | | |
|---|--|
| <p>1. تلم القعرج من طور الكبير</p> <p>8. انتہ متل الزيتون ما تجي الہ فی الرس</p> <p>10. انتي متل العقيدة تلزق علی الشقري</p> <p>20. حرامي البيت ما بينظر</p> <p>27. كل قرد والہ جنسير</p> | <p>30. كبر البيضا ولا شباتت القعادي</p> <p>34. قيد الحمر ميزان</p> <p>35. الحب صطار العيوب</p> <p>36. من حثري يا طوب يا قلب ما تحزن</p> <p>37. الدبة شقت كرشها ما ضربت الہ نفسها</p> |
|---|--|

40. كل الضروب تودي الي الطاحون
 42. طول عمرك يا زبيبي في طيزك هل عودي
 44. دخانا يعمي ولا بردا يصني
 48. سكر بابك وقامن جارك
 50. كل جديد اله لده اما العتيق مرمر
 59. يا قعور شد على القعور قله انتي سيدي هق
 60. طب الجرا على تمها تطلع البنت لقمها
 66. مين تقنا نال ما تمنا
 71. كل عنري معلقا في كرعوبها
 74. دور الصورة ولو ضارة خود البنت ولو بارت
 75. لله يبعث القضا مي يله بلا اسنان
 85. المرا الحرا تقعد بين كرا
 87. انتة مثل الصطوح ما تطرق مزاريبك اله لبرا
98. النار فاكيت الشتي والجوخ ملبوس الفتى
 107. اكل الطعم وخري على الصنارة
 126. واحد ضربة على بطنه قال قاخ يا صهري قالو لهو نحنا
 128. عمال نضربك الخ ارغيق في ارغيف ولا يبات
 135. جارك جوعان على قد بصاطك مد قجريك
 150. ما عمرها شجرا عليت ووصلت الى الجو
 151. هيدا بلا عقل زقغله بيرقس
 158. انتي مثل الطربة ماقردة ميت
 159. انتة مثل الجراد ما فيه بتمك شي مر
 161. اعطيني صوف و غدي خذلك خاروف
 163. الشتا ديق ولو كان فرج
 181. اسقل على الجار قبل الضار الخ
 186. من بعد نفسك عز سديك
 198. نام على جنب يلي يريحك

TABLE DES MATIÈRES.

Les petits chiffres renvoient à la ligne.

A.	Page
À pour ê	59
Aboû Firâs el-Hamdânî, cité	109, 110, 257
Aboû Zabouârâ, endroit	27 20
Acacia albida, arbre vénéré	39
Accent de la première personne du modâre ^c	315 18
Accouchement	96
Assis, la manière dont les Arabes sont	230
Achéra, déesse syrienne	39
Adulation.	25, 190
Adultère	56
Afkâ, le temple d'	39
Alef prosthétique	87
Allâh, le nom d', employé à tout propos.	225
Allâ, pour Allâh	75
Amulettes	314
Anecdote	133, 238, 310
Arbres, culte des	39
Ahroûn, la barbe d'	258
Article omis.	4, 5, 80 2, 125 9, 161 14, 284 21
Avidité des Arabes	43, 300
Ay, diphthongue	225

B.

Barbe chez les Orientaux	254 et suiv.
Barbe, les Egyptiens n'en ont pas beaucoup	259
Bédouins, propreté des, 170; friands de figues sèches	244, 245

	Page
Benî Hasan, tombeaux de	257
Besoins, satisfaire ses, naturels	201
Bestiaux, comment ils sont nourris en hiver.	283
Béton pour les pavés et les toits.	37
Bilitères doubles	88
Blasphème	54
Bsarrî ou Besarrî, dans le Liban	41, 282
Buveurs en Orient.	180

C.

Cabaret	180, 181
Café, est toujours offert avec le tabac	71
Caractère des Arabes	145, 190, 239, 294
Cèdres du Liban	282
Caesarea	29
Chamelier	204
Chameau, comment il mange, 27; appelé „vaisseau du désert”	205
Chaussure, les Arabes aiment la belle	207
Chaussures des paysans de Syrie	234
Chrétiens d'Orient	190
Colonnes des tentes bédouines	208
Compagnon de voyage	299
Combustibles des paysans	282, 283
Consuls en Orient, appréciations	227, 228
Contrarier, les musulmans doivent, les chrétiens .	255 note
Convoi funèbre	21
Coquetterie des femmes	119
Corruption des mots	274
Crédulité des Orientaux	192, 272, 275
Cuisine arabe	76
Cupidité des Arabes modernes	191
Coqs, différentes espèces de	247

D.

Dame, la Grande, Astartès	39
Désinences classiq. conservées 65s, 71, 71 ¹² , 158 ^{1, 2, 8} , 272 ² , 301, 22	
Dépôt confié	202

	Page
Diminutifs vulgaires	127
Diphthongues	214 ²⁰ , 225, 264
Douceur de langage	145, 253
Douceurs, les Arabes en sont friands	245
Duel des membres doubles du corps	99
Duvet de la figure	20, 256

E.

Eau, les Arabes aiment la vue de l'	294
Ecoles, punitions dans les	211
Ecrire, sur quoi on écrit dans les écoles	312
Egoïsme des Arabes	303
Eléphantiasis	89
Egyptiens, leur amabilité	239
Enfants, l'ornement de la maison	250
Enfants musulmans et chrétiens	147
Enfants, enterrer vivants	251
Enigme	147
Entêtement	290
Entrer dans les maisons, on ne doit pas, sans frapper dans les mains	72
Escalier, pratique religieuse préislamique	130
Escarbot, vénéré chez les paysans syriens	313
Escroqueurs	280
Etrangers	200
Ey, diphthongue	225

F.

Fanfaronnade	37
Féminin dans un sens neutre	192 ⁴ , 233 ⁹ , 315 ³² , ²³ , 316
Femmes arabes	*40, 149
Fèves, nourriture favorite des Arabes, surtout des Egyp- tiens	249, 250
Froid	73, 185
Fumer	69
Futur périphrastique	35

G. H.	Page
Gitano, étymologie	100
el-Haram, endroit	27
Hermôn, Mont	227, 22
Hennâ, pour se teindre les mains et la barbe	257
Huile	11 20, 12 et suiv.
Huile mêlée avec la chaux pour la lier	12 19, 14, 21

I. J.

Idiots	268, 292
Imâla	34, 39, 59, 73, 97, 280
Ingratitude des Arabes	50, 198, 199
Insouciance	29, 37
Insensibilité aux reproches	32
Jardins en Syrie	67
Journaux arabes	190
Juger les autres	25

K.

Kesra, prononcé <i>e</i>	291, 292
Kesrouân, pays de, Liban	38, 39
Kîsârî, Cæsarea, prononciation locale	27, 28
Korân, passage peu compris, expliqué	131

L.

Ladronerie	229
Langues, facilité des Arabes pour apprendre les	41, 42
Laver les morts chez les musulmans	93
Lécher les doigts après avoir mangé	172
Lèpre, superstition y attachée	90
Lieux d'aisance	201
Lune annonçant le mois sacré de Ramaḍân	275

M.

Maisons des paysans	71, 72
Manger	27, 172
Masculin pour le féminin	97, 149
Mariage 8 6, 21, 307; demande en m. chez les chrétiens	284 21

	Page
Marié, souhait à un nouveau	251 et note
Melon, melonnière	29
Métouâlis, secte de la Syrie	210
Mets chez les Arabes	78
Mo ^c âwiya, saillie de	155
Mobilité de l'homme	249
Monosyllabes	266
Moulin	66
Moustache, coupe de la, 257; prescription concernant la, 255 et note	
Mylitte, denier de, encore pratiqué	40

N.

Nârguilet	69
Négation après verbes marquant crainte, soupçon etc. 158 a, 166	
Négation, comment l'exprimer	237
Négation mâ et pronom personnel soudés ensemble	259
Nettoyer, se, après avoir satisfait ses besoins	61
Nom, on change souvent son nom	196
Noms de personnes	127, 128
Nombres cardinaux, genre des, usité sans distinction 213 a, 242	
Noûnation conservée	224 7, 9
Nourriture des Arabes	76, 88

O.

Oeil, le mauvais	314
Olives, différentes espèces d'	16, 17
Onomatopée	103
Ongles, couper les, prescrit par le Prophète	255 note
Origine, l'importance de l', d'une personne chez les Arabes	55
Orphelin	202

P.

Parenté, noms des degrés de, expliqués	86
Parenté, on y tient beaucoup en Orient	63
Participe passé employé pour le parfait 71 a, 83 u, 104 x, 105 a, 112 d, 161 e	
Parvenus, nombreux en Orient	196

	Page
Pâte épilatoire, décrite	19, 27
Patience des Orientaux	186
Pâtisseries arabes	125
Peignes des musulmans	259
Peindre, se, la figure.	113, 114
Perversité de l'homme	31, 32
Phraséologie arabe	226, 261
Pierre, se nettoyer avec une	61
Piété	225
Pipes	69
Plaisirs, les Arabes aiment les	137
Pluriels usités comme singuliers	195
Pluriel des noms les plus abstraits, affecté par le vulgaire	275
Poésie des paysans.	238
Poils du corps, on les arrache ou épile	20
Précaution	291
Présent historique	84
Pressoirs antiques en Syrie.	11
Pressurage des olives.	11 et suiv.
Pronoms personnels	9, 10 et suiv.
Prostituées	56, 277
Protection, toujours recherchée par les Arabes	227, 288
Proverbe de la Bible	25, 89, 241
Puits en Orient.	187
Punition	55, 210, 212

Q.

Quadrilatères.	208, 210
------------------------	----------

R.

Râgar, village au pied du Hermôn	39
Ramadân	272
Raser, se, la figure, la tête, 255, 259; les parties génitales, prescrit par le Prophète	255 note
Récit d'un paysan	213
Respect	251
Responsabilité	129

S et Š

Page

Sauterelles, ce qui a été dit de plus beau sur les . . .	278
Scarabée, chez les paysans de Syrie . . .	313
Še d d i tombe à la fin d'un mot, 265 ; quand il est conservé, 265	
Stérile, femme, n'a pas de considération . . .	251
Souhait, à un nouveau marié . . .	251 note
Sucreries arabes . . .	123
Suffixes possessifs: . . .	266, 309

T.

Tabac en Orient . . .	69
Terre Sainte, les habitants de . . .	49
Toits en Orient . . .	37

U, W, Z.

Usure en Orient. . .	116
Wakî ^c Ibn Salama Ibn Zoheyr Ibn Iyâd . . .	130
Vantardise . . .	196
Vendeurs ambulants . . .	226
Venus, culte de . . .	39
Verdure, les Arabes aiment la . . .	294
Verbes <i>tertiæ</i> wâou, deviennent ya'î . . .	26, 264
Verbes <i>mediæ</i> wâou de la forme افعل . . .	11, 290
Vésicule, la, de toute homme crève avant la mort, 210 et note	
Vice honteux . . .	119
Vivacité d'esprit des Egyptiens . . .	310
Voisin . . . 299 . . . voisinage, droits et devoirs du . . .	229
Voyelle de la première syllabe, difficile à déterminer . .	216
Voyelle, semi-, ne devient pas voyelle de prolongation .	225
Voyelle finale doit vulgairement être suivie de la voyelle de prolongation correspondante. . .	265, 266
Zawâya, endroit . . .	27

GLOSSAIRE.

Les mots sont enregistrés sous leurs radicales classiques.

Les petits chiffres renvoient à la ligne.

- أ — Mot qui se termine en ا, او ou ي reçoit un ة, lorsqu'il est en annexion, 145.
- ابرق — اَبْرِيق est toujours prononcé بِرِيق, brîk, 53, 94, 208.
- ابط — اِبْط est changé en باط, raison expliquée, 266. —
تحت باطها, ou vulg. الجواب تحت ابطها, elle a la
réponse sous le bras, toute prête, 310, 20.
- اِبل — اِبِل changé en بِل, raison expliquée, 266.
- ابو — اَب = بَي, 265, pl. بَيَّات, 89. C'est une
aphérèse pour أَبِي.
- اثاث — اِثاث البيت, mobilier de la maison, 81, 21; 291, 23.
- اجر — اُجْرَة, loyer d'une maison, 143, 2. = كِرَاء (vulg. كِرِي).
- اخ — اَخَّخ, faire agenouiller le chameau, 28, 4.
- اخذ = اخذ (quelquefois prononcé اخز): se marier avec,
45 passim. — اخذ لَعْنَد, conduire chez, porter
chez, à, 305, 20. — تَلَوُّقْهَا يَأْخُذُ عَقْلَاتِ الزَكَمَةِ —
son radotage vous fait perdre la tête, 272, 18. —
اخذ الله وداعته, Dieu a repris son dépôt, c'est-
à-dire, il est mort, Dieu l'a rappelé à soi, 33, 2. —
اِثْأَخْذ, expliqué, 121. — آخِذ = مَأْخِذ, expliqué,
244, 3; 246. — خُود, impérat., 213, 24; 215, 266.
- اخر — اِخْر, à la fin, 124, 9. — اَخْرَانِي, dernier, 213, 22.
- اخر — اِخ = خِي, 265, qui est une aphérèse pour

أَخِي, ô mon frère ! exclamation habituelle des Egyptiens, 238.

إِقَادِب — **ادب**, expliqué, 121.

آدَمِي — **ادم**, honnête, bien élevée, poli, 115, 20; fém. **آدمية**, 104, 10; pl. **ارادم**. **ناس ارادم**, des gens comme il faut, 312, 1. **دَامَة**, aphérèse pour **إِدَام**, tout ce qu'on mange avec le pain, assaisonnement, 88.

اذا كان — **ان**, devenu idiotisme pour toutes les personnes, 3, 6, et passim. Voir Fleischer, Beitrage, I, 2, p. 301; Gloss., Cont. popul., Spitta, s. v. — **اذا**, con-
dit., omis, 280. Gloss., Spitta, s. v.

ديتَيْن, deux „oreilles” — **دين** (دين), oreille, 99 — **ادن** avec lesquelles sont boutonnées les chaussures des paysans. — **ادن** pour **اذن**, permettre, 159, 2.

قُفْرَة — **ارض** = **كُفْب**, fond d'un vase, 124, 11. — **ارض** — **ارض** **ارضية**, loc. proverbiale, 262, 22. — **ارضية**, plantes potagères; pot de chambre, droit de magasinage, Eg., 68.

ميزر — **ارز**, expliqué, 53.

اصل ردي, 52, 12, — **اصل طيب**, 52, 11; 55, 2; 56. — **اصل**, expliqué, 56.

طار الغربال — **اطر**, cerce du van, 199. C'est une aphérèse de **إطار**, 88. — **إطار**, courbure du bord de la lèvre, 255 note.

هيدا مؤكد — **اكد**, cela est un fait, c'est sûr, 89, 12.

اكل البهذلة — **اكل**, il eut à avaler l'affront, 238, 9. — **قُدَيْش اكلت كلام بارد منك**, que de paroles désagréables j'ai dû avaler! 212. **اكلنا الشيتا**, nous avons reçu, attrapé la pluie, 212. — **اكل غب**, expliqué, 27. — **اِثَاكل**, expliqué, 16, 5; 5, 11; 121; 132, 24.

- إِل** – **إِل**, préposit. = **إِلَى**, I, 8; 58, 26; 81, 10; 83, 14; 87, 17; 101, 23; 409, 1; 227, 6, 18.
- إِلَا** – **بعد شهر وإلا شهرين**, au bout d'un ou deux mois, 17, 8. **يَوْجَعُ بطنه وإلا رأسه**, il a un mal de ventre ou de tête, 205, 16.
- إِثَّاف** – **إِثَّاف**, expliqué, 121.
- إِك** – avaler, 82.
- إِلْه** – prononciation, 75.
- إِلِي** – **إِلِيك**, Regarde! v. s. h. v.
- إِلِي** – **إِلِي**, pronom relatif monoptote, expliqué, 4, 297, = **يَلِي**, synalèphe pour **يَا إِلِي**, 4. Par le fréquent emploi, **yallî** est devenu synonyme de **illî**; il est surtout usité dans la Montagne. – **الذي**, expliqué, 297. – **التي** pour **الدين**, 280, 4; pour **التي**, 236, 4. **الذي**, avec toutes ses formes, n'est pas du domaine de la langue vulgaire, qui ne connaît que **أَلِي**.
- أَم** – **يَحْبِبُوا زَيْتُونَ الْأَخْضَرُ عَنْ أُمَّة**, on prend les olives, fraîchement cueillies sur l'arbre, 16, 12; **فَاخُذِ الزَّيْتُونَ الْأَسْوَدَ عَنْ أُمَّة**, nous cueillons les olives noires, confites sur l'arbre, 17, 3. – **أَم لَا**, veux-tu, ou non, d'un tel? 284, 25. – **يَسْأَلُ** **عَلَى الْمَكْتُوبِ وَصَلُ أَم لَا**, il demande si la lettre était, ou non, parvenue, 160, 16.
- أَمَالَا** – **أَمَالَا**, ou selon d'autres **إِمَالَا**, 198. Voir Z. D. M. G., I, p. 157, l. 27. MS. de Mâr Sâba.
- أَمْر** – **أَمْرُكَ**, à tes ordres! j'obéis, 162, 7.
- أَمَل** – **مَوْمَلٌ شُغْلَةٌ**, espérant obtenir quelque chose, 155, 4.
- أَمْن** – **أَمَانَةٌ**, dépôt confié, 33, 18; 207, 13; pl. **أَمَانَات**, 202.
- أَنْ** – **أَنْ** (vulg. **إِنْ** seul existe), 48, 8; 134, 20;

161, 13; 238, 13; 242, 4; 260, 30; 285, 17; 313, 17; 314, 11. **إِن** prononcé inn, 266. — **إِن**, proprement -, motivé par un **أَي** précédent, qui est souvent sous-entendu. Par le fréquent emploi la nomination est devenue un mot, expliqué, 173. **إِن**, condit, omis, n° CLXII.

انث — **انتاية**, femelle, 159, 11.

انجباري — significations et étymologie, 231; serviable, 233, pauvre 232, 10; 217, 1; 281, 33; 291, 21. **انجباري** **الحال**, homme de peu de moyens, d'une humble condition, 230, 10.

انس — **إنسانية**, bonne éducation pleine urbanité, 381, 33.

ادي — **لو كنت مشيت في ثاني : ثاني**, si j'avais marché doucement, 112, 13. **استنى**, attendre, expliqué, 26; voir ici, s. v. **منى**.

اهل — **مؤهل**, marié, 34, 6. — **استأهل** mériter, 279, 7. — **هاله**, pour **إهاله**, beurre fondu, Béd., 88.

اوض — **أوضة**, ou **أوضة**, turc, chambre, 161, 4; 230.

اول — **أول واحد**, 1°, premièrement, primo, 135, 22; 311, 10. — **اكثر من الاول**, plus qu'auparavant, 125, 6. — **الاول**, auparavant, 116, 12. — **اولاني**, premier, 107, 24; 124, 10; 134, 7. **اولانية**, première, 36, 4; 87, 22; 125, 5.

اري — **أروه في بيت خالته**, ils le flanquèrent au violon, 135, 10.

أينا — **أيا**, expliqués, 175 et suiv.

ايو — **ايرو** et **ايرو**, oui. Je ne dis pas que j'adopte l'explication de Hafâgi.

ب

بي est le plus souvent en Syrie remplacé par **في**.

Cela est surtout le cas avec les pronoms personnels.

L'Egyptien dit biye, behâ etc.; le Syrien préfère la forme plus longue fiyi ou fii, fiha etc.

244, 17 et note. Behâ = بها, 162, 3.

بار — بارة القرد, „un rouge liard”, 295, 5.

بحق — بوجق, s'engueuler, 208.

بحم — بجم, imbécile, bête, 135, 32.

بحش — بعبش, creuser, fouiller, 93.

بحر — بخر, par mer, 272, 2.

بحش — a, creuser, fouiller, 93; pour le cl. بحث. On dit aussi بحس ou بحش عن, faire des recherches sur; c'est une locution courante, et il n'est pas nécessaire de corriger de Goeje, Z. D. M. G., xx, 486, l. 3 d'en bas, comme le veut Dozy, Suppl., s. v., ni de changer عن en على avec de Goeje. Gaoubari écrit quelques lignes plus bas بحث عن.

بحص — بخصاص, coll., cailloux, 221, 9.

بحوش — بعبوش, creuser, fouiller, 31.

بخش — a, faire un trou, trouser, 12, 28; 31. — بُخش, anus, 214.

بد — بد, avec les suffixes possessifs, vouloir, étymologie, 47; pour former un futur périphrastique, 35, 8; 300, 8. La lettre préfixe du modâre des formes يفاعل et يفاعل tombe le plus souvent, 65; 232, 8; 247, 20. البيت بده يهبط, la maison menace ruine, 35.

بدأ — بدأ يسأل, il se mit à demander, 161, 8.

بدل — بديل, à la place de, 12, 20; 308, 9. بكرة أعطيك

بداله, demain je t'en donnerai un autre, 239, 29. —

بدلة, habillement, 76; 152, 21; 192, 10; 287, 1.

بدع — بادعة, cocotte, grue, 100, 11.

بدوق — بدوق, 30, 6, et بندوق, 57, 58, bâtard.

- **عَمَلَة بَرَانِيَّة**, fausse monnaie, 188. — **بَرِّيَّة**, pl. **براري**, campagne, 203.
بريق — **بَرَبَقِيَّة**, expliqué, 37. V. de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
برد — **بارد**, peu nombreux × **حامي**, 182; désagréable, insipide, malplacé, lent, paresseux, 148, 23; 149.
كلام بارد, paroles désagréables, injurieuses, 179, 10.
 — **بَرَادَة**, bardaque, expliqué, 95. — **بُرْدَان**, qui a froid, gelé, 6, 13, 20, 10. — **بَرُور**, rafraîchir; **تَبَرُور**, se rafraîchir, 208.
برطم — ou **برطم**, expliqué, 46; 219.
برطل — gagner par des présents, corrompre, 45; 46, 1; 210. **بَرَطِيل**, cadeau donné pour corrompre, 45, 17.
برق — **إبريق**, voir **بريق**.
بركه — s'arrêter, s'asseoir, 18, 17. — **حَبْلَة بَارَكَة**, ses affaires marchent mal, 18, 13 × **حَبْلَة مَلْشِي**. — **بِرْكَة**, bassin d'eau, description, 180, 294.
بَرْكِي — pr. *ber kî*, turc, peut-être, 45, 20.
برم — o, tourner, 12, 22; rouler, terme boulang., 123, 24.
بره — **بُرْهَة عَشْرِينَ يَوْم**, pendant un temps de 20 jours, 16, 14; **بُرْهَة سَاعَة**, dans l'espace d'une heure, 315, 19. **بُرْهَة يَوْم**, quelques jours = **كَمْ يَوْم**, 16, 27.
بز — **بَرْبُور**, pipe, Béd., 69.
بس — **بِس**, chat; fem. **بِسَّة**; pl. **بُسُس** et **أَبْسُسَة** ou **إَبْسُسَة** par *it ba°*, 244, 4, 8, 9. J'ai traduit **بِسْتَيْن** par „deux chats,” parce que le vulgaire se sert plus volontiers du nom d'unit. pour le duel. Ainsi, il dit bien **شَمْع**, une bougie, mais **شَمْعَتَيْن**. A ma demande: **كشفت دَكرَ وَالْأَنْتَايَة**, mon interlocuteur répondit: **كشفت** „les ai-je examinés, moi! ce qui m'expliqua le genre du mot.

- بَسَّ** — seulement assez, 95; 247, 1; 286, 2. **بَسَّ إِنْ**, pourvu que; cf. l'italien, *basta che venga domani* = **بَسَّ أَنْ يَجِي بُكْرَةً**, pourvu qu'il vienne demain.
- بَسْبَرْتُو** — passeport, fém., 227, 19.
- بَسْتَن** — **بِسْتَانِي**, jardinier, 66, 7.
- بَسْط** — **بَسْط**, amusement, 160, 7. **مَبْسُوط**, content, 81, 24; 137; 314, 10.
- بَصْبَص** — **بَصْبُوصَة**, petit morceau de charbon allumé, 127.
- بَصَر** — **أَبْصَرَ**, adv. verbal, expliqué, 274 et note.
- بَصْطَر** — **بُسْطَار** ou **بُصْطَار**, bottes en maroquin rouge des Bédouins à la tige plus courte que la **جَرْمَة**, 234.
- بَط** — **بَط**, coll., canards, n. unit. 3. El-Mouzhir dit, I, p. 139: **البط عند العرب ضفاد**: 139. **وفي الجبهة: البط عند العرب ضفاد**: 139. **وكبارة إوز الواحدة إوزة**. A présent, **وز** est oies.
- بطخ** — **بَطِيخ**, coll., melon d'eau, 27; 233, 6.
- بطل** — **بَطَلَ**, faire cesser, suspendre, 23, 5; renoncer à, cesser de faire qqc., quitter qqc., 103, 6; 154, 11; **بَطَلَ قَتْلُ النَّاسِ**, il cessa de tuer les gens, 163, 13. **بَطَال**, désœuvré, 94, 5; 178, 4; **دَايِر بَطَال**, il se balade désœuvré, 94, 5; mauvais, en général; **شي بيت بَطَال**, chose qui ne vaut rien, 170, 21; **بيت بَطَال**, mauvaise maison, 142, 4.
- بطن** — **بَطْنُهُمْ مَلُوش بِضَهْرُهُمْ**, ils ont les flancs enfoncés (chiens) 296, 2.
- بعبر** — rendre les excréments, 93.
- بعبص** — **بَعْبَصْنِي فِي الْبَيْعِ**, digitum in anum intrudere, 92. **بَعْبَصْنِي فِي الْبَيْعِ**, il m'a mis dedans dans la vente, 93.
- بعث** — **خَلَفَ** ou **بَعَثَ وَرَاءَ**, envoyer chercher, 18, 24; 45, 16.

- بَعَثَ خَبْرَ, envoyer prévenir, informer, 164, 4. —
 اللّٰه يَبْعَثُ لَكَ, se dit à un mendiant, 188.
- بَعْدَ — بَعْدَ. avec un pronom suffixe, encore, 162, 4. —
 بَعْدَ مَا, après que, quand il doit être suivi du
 modâre^c, 192, 7; 193. جِئْتُ فِي عَاقِبِ الشَّهْرِ إِذَا, Adab el-Katib, Ibn Dör., MS
 Leide, fol. 90, verso. مِنْ بَعْدِ مَا, et modâre^c
 suivant, après que, 123, 21; 136, 11; 301, 22. — مِنْ
 بَعْدِ, prép., après: إِتِمَامَ (إِتْمَامَ), après
 la fin de son terme de bail, 143, 1. — يَا بَعْدِي, ô
 mon ange! expliqué, 106, 24; 107.
- بَعَر — rendre les excréments, 93. — بَغْرَةٌ, crottin, 313, 11. —
 مَبْعَرٌ, anus, 214.
- بَعْصَ = بَعْصَ, 93.
- بَعْضَ — اَتَيْنَيْنَهُمُ الْآلَيْنُ مِنْ بَعْضِهِم, tous les deux sont l'un
 pire que l'autre, 60, 15.
- بَغْلَ — بَغْلٌ, ou بُغْلٌ, mulet.
- بَغِي — être débauché, 208, 6; 209. اسْتَبْقَيْتِكَ يَا رُحِي, je
 désire t'embrasser, te baiser, Béd., 209. بَغِي, pour
 former un futur périphrastique, 35, 9.
- بَقَعَ — قَضَامِي بُقَاعِي, pl. de بَقْعَةٌ, Coelesyrie, 136. pois chiches grillés provenant du Bêkâ^c, 136, 20.
- بَقْفَ — كَوَفْتَنَ پَايَ et كَوَفْتَنَ, pers.? De پاي, 12, 25; décrite 15, 6.
- بَقْلَاوَةً — pâtisserie, décrite, 125.
- بَقِيَ — أَبْقَى, adv. verb., expliqué, 109.
- بَكَرَ — بُكْرَةً, demain; après, plus tard, 92, 21; 150, 8.
 بُكْرَةً يَا بَعْدَ بُكْرَةٍ, demain ou après-demain, 186. —
 مِنْ عَلَى بُكْرَةٍ, le matin, de bonne heure 249, 19. —
 بُكْرَةً لَعَشِيَّةً, depuis le matin jusqu'au soir, 247, 25. —
 عَلَى بُكْرَةٍ أَبِينَا, tous, tant que nous sommes, 139, 14.

- بل — **بَلِّ رِيْقَةً**, humecter sa langue (propr. sa salive), 160, 4.
 بلا — **بَلَا**, sans, mot que les Egyptiens évitent, raison donnée, 250. — **بَلَّاش**, pour rien, 232, 19; 276, 7.
شَيِّ احْسَنُ مِنْ بَلَّاش, quelque chose vaut mieux que rien, locut..
 بلبل — **بَلْبَلَة**, bec de la gargoulette, 94.
 بلدي — **بَلَدِي**, en quoi il diffère de **بِلَاد**, 200. — compatriote, pays; pl. **بَلَدِيَّة**, 105, 22; 106. — **بَلَدِيَّة**, Landsmannschaft, état de compatriote, 106.
 بلش — **بَلَّش ب**, commencer qqc.: **لَازِمُ تَبَلِّشْ بِصِيَام**, il faut que tu commences le jeûne, 272, 14.
 بلص — **بَلَّاصَة**, grosse jarre en terre cuite, qu'on fait à Ballaṣ dans la Haute-Egypte, 105. Spitta, Contes, Gloss., s. v., donne **بَلَّاصِي**. Cette forme n'est pas connue à l'endroit même, que j'ai visité à plusieurs reprises; elle est pourtant bonne et parfaitement sûre.
 بلط — **بَلَطَ التَّرْكَب**, le bateau est jeté à la plage, Eg.; et en Syrie: louvoyer, 49. **تَبَالَط**, être remuant, touche-à-tout, lutin (enfant), 48, 6. — **بَلِط**, pour **بَلِط**, qui ne se tient jamais tranquille, tapageur (enfant) 5, 26; 49. **بَلَط**, jeter, se trouve Y ā ḳ o ū t, I, p. vii, l. 18.
 بلع — **بَلَّعَ وَهْلًا**, blasphémer outre mesure, locut., 208, 5.
 بلغ — **مَبْلَغ**, somme d'argent, 143, 20.
 بلي — **بَلِي**, si fait, évité par les Egyptiens, raison donnée, 250.
 بندر — **بَنْدُورَة**, tomates; n. unit, **حَبَّة ب**; de l'italien *pomi d'oro*, 296, 10, 14.
 بندق — **بَنْدُوق = بَدُوق**, 57, 58, batard.
 بني — **ابن مَدْرَسَة** — **ابن عم**, expliqué, 64, 1; 86. — **بنت**, qui a fait ses études au collège, 261, 12.

- عم, expliqué, 86. — بني آدم, sing., homme, 33, 84, 3 d'en bas; 92, 23; 168; 195; 249, 23; pl. بناديين, hommes, 161, 6; 195.
- بهدل — injurier, maltraiter, 100, 16; 241, 10. — بَهْدَلَة, mauvais traitement, 253, 9; affront, 238, 9.
- بهل — بهلول, stupide, 45, 12.
- بهم — بهيم, homme bête, 261, 10.
- برب — باب الفرج, la porte de l'élargissement, expliqué, 54. — على باب الله, à la merci de Dieu, d'une façon insouciant, locut., 37. — إلی يده يفتح باب أعلى من قيمته, celui qui veut entreprendre une chose au dessus de sa position, de son rang, 269, 9.
- برج — باح, i, pour ابا ح, divulguer, 11, 14.
- بور — بار, devenir décrépît (chameau) 286; être sur le retour (fille), expliqué, 133. Un telle fille est appelée باثرة, 134. بار, se gâter, (métier), 234, 1. بُور, en friche, inculte, 18, 4.
- بورمه — turc, ne pas à confondre dans ses dérivés avec l'arabe برم, 127.
- بوس — باس, baiser, (également au figuré), 25, 20; 261. بنت مَبُوسَة, fille qui s'est livrée.
- برص — بُوصَة, nom. unit. de بُوص, roseau de toute plante, 108. J'ai entendu dans la Haute-Egypte les variantes بُوز et بُوس.
- برك — براكَة, pl. براك, petite étable ou voûte où l'on met les ânes, la paille hachée, le charbon etc., 47. On prononce et l'on écrit aussi بَيْكَة, comme عَيْلَة de عائلَة, 46, 3. Il y a aussi la forme باكِيَة, pl. براكي, 47.

- بول** — **أجا على بال فلان**, la fantaisie prit à qqn, avoir envie de: **إذا كان جاي على بال انسان سكر ياكل**, Si la fantaisie prend à qqn. de manger du sucre, est-ce qu'il mangera du caroube? — Non! 76, 8. — **مَش في بالك**, ne te rappelles-tu pas? 262, 10. — **قال بباله**, il dit à part lui, 112, 8.
- بُويا** — ture, cire pour les chaussures, 207.
- بيت** — **بات**, a, passer la nuit (Eg. **بَيْت**), 219, 230. — **بَيْت خالته**, prison, violon, 135, 10.
- بيص** — **بيصار**, (aussi avec **س**), mets, expliqué, 79.
- بيض** — **بَيَضَات**, testicules, 221.
- بياع** — **باع واشتري**, faire le commerce, locut., 117. **بياع الكعك**, marchand, surtout le petit, 117. Le négociant en gros ne recevrait pas ce nom. **بياع الباع**, vendeur de gimblettes, 228. **باع**, pl. **بِيعَة**, vendeur, 225, 8. — **بيع** pour **بَيَّع**, 59; 225, 8.
- بين** — **بان**, a, être évident, paraître, 272; 273. Appartient au dialecte égyptien; en Syrie, on se sert de la seconde forme **بَيْن**: **متي ما بَحَشْنَا كَمَا نْ شَوَيْتَ : بَيْن**, lorsque nous aurons creusé encore un peu, le roc se montrera. **جبا ما بَتْبَيْش مِن**, **يَبِين عليه**, Géba^c n'est pas visible d'ici. — **مُبِين عليك**, on voit qu'il, il paraît qu'il, 178, 7. **مُبِين**, on voit que tu es content, 137, 7. **مُبِين**, **عليك صحيح القتل**, il paraît qu'à ton égard le proverbe est vrai, 97, 8. **مُبِين عليك نايلة**, on voit que tu es enceinte, 34, 10. — **مُفَرَط بَيْن : بَيْن**, confié à la garde de deux personnes, 216, 8; pl. **بَيْنَات**, qui n'est usité qu'avec un pronom suf.

fixe, 94, ٥; 139, ١٢. On dira donc **بيناتهم**, mais non pas **بينات العالم**.

ت

- ت** — s'assimile avec **ط**, 113.
- ة** — Les mots qui finissent en **ا**, **اد** ou **ى** reçoivent un **ة**, lorsqu'ils sont en annexion, comme liaison phonétique, 145.
- قاسومة** — pl. **قواسم** = **صرامي**, chaussure pointue en maroquin rouge, 234.
- يحطروها** — **تبع** avec **م** et **ما**, 215; avec **م**, 217, ١٠. — **في السدر يتبعية**, on la met dans le plateau, de façon que l'un morceau fasse suite à l'autre, 123, ٢٣.
- تبل** — **تبل**, expliqué par des exemples, 242.
- تتن** — **تتن مدبس**, tabac, 70. **تتن**, tabac mêlé de raisiné, 70.
- تاجر** — **تاجر** pour **متاجر**, commerce, 300, ٤. **اذا كنت انت عم يتاجر في مدجر**, si tu fais des transactions commerciales, 300, ٤.
- تحت** — **تحت العذاب والضرب**: **تحت**, il est tourmenté et frappé, 54, ٥. **وقع تحت المصيبة**, il tomba sous le coup d'un malheur, 211, ١٠. **مرهون تحت عشر ليرات**, engagé pour 10 £ St., 216, ٢٧.
- تحف** — **تحف**, pl. de **تحفة**, choses précieuses, 164, 3.
- تحت** — **تحت**, chalit, lit en général, abstraction faite de la literie, 111. Les Arabes couchent d'ordinaire par terre sur un matelas, **طراحة**; toute la literie nécessaire s'appelle **فرشه**. On se sert aussi de deux tréteaux, **جخش**, sur lesquels on met des traverses de bois, **كروح**. Dans les villes, on trouve à présent des lits de fer qui portent aussi le nom de **تحت**.

- ترك** = **حلى**, laisser, faire, pour périphraser l'idée du verbe causatif, 167. **ولا يتركه يتكلم معنا**, (le diable) ne le laisse pas causer avec nous, MS de Mar Saba (arabe vulgaire), Z. D. M. G., I, p. 159, l. 3.
- ترم** — **تُرم**, terme, 262, 22. C'est l'italien *termine*.
- تعب** — **تَعَب**, fatigue. Le second *a* était, 213, 17, insensible, et 219, 23, tellement faible, que je l'ai marqué à. Cf. el-Mouzahir II, p. 58, l. 17 et suiv. — **تَعْبَان**: **انتى مش تعبان فى المصارى**, tu ne peines pas pour gagner l'argent, 143, 4.
- الاختراعات** [= **الاختراعات**] **الحجبة يلى بتفتح** — **تفتح**, les inventions merveilleuses qui confondent le discernement de l'homme, 249, 22 = **ضعف العقل**, 250.
- تعس** — broncher, 112, 9.
- طفش** = **تفش**, 92, 23.
- لبس** — 48; v. s. v. **تلبس**.
- تلد** — **لا ولد ولا تلد**, locut., expliqué, 214, 1; 215.
- تلف** — **تلف**, Eg., égout, pour **دلف** = **دلف**, Syr., 36.
- تلق** — **تلق** = **طلق**, douleurs de parturition, v. s. h. v.
- تبيك** — **تبيك** et à Damas **تبياك**, tabac pour le narguilet, 70.
- تم** — **تم**, bouche, 58, 23; 104, 160, 4; 277, 16.
- بتمام** — **كيف تمام**: **تمام** — **تم**, **شوف أمها مثلها بتمام**, vois un peu sa mère: elle est comme elle, ni plus ni moins, 104, 8. — **البدر بتمامه**, la lune dans son plein, 294, 8.
- تبسم** — **جلده متبسم**, il a la peau de crocodile, sur qui rien ne fait d'effet, 32.
- تبئلي** — constamment, 110, 21.

- تَبِيل — prononcé **تَبِيل**, fainéant, idiot, 292.
 تَبَكَّة — **تَبَكَّة**, fer-blanc, 311, s; 312.
 تَبَس — **تَبَس**, bête, imbécile, expliqué, 41, 92, 222, 238, 12.
 تَبِيلَة — grosse corde de chanvre, 211.
 تَبِين — **تَبِين** ou **تَابِين**, Syr., figues sèches = **تَابِين**, Pal. et Béd., 254 et note.

ث

- ثَاب — **ثَاب**, pour **ثَاب**, bâiller, 135, s.
 ثَقُلَ — **ثَقُلَ**, déranger, incommoder, 91, s.
 ثَلَاث — **ثَلَاث**, tente bédouine à trois colonnes, 208.
 ثَنِي — **الثَّانِي**, un autre, 43, s; 300, 23. — **ثَانِي** pour **ثَانِيَة**, 97, s.
 ثَوْر — **ثَوْر**, taureau, est prononcé **ثَوْر** et **طَوْر**, 2, 15, Appendice, n° 1.

ج

- ج — persan peut devenir en arabe s, s et s, 206.
 ج — permute avec د, 248.
 جَبَر — **يَا رَبِّ اجْبُرْنَا**, ô Seigneur! donne-moi le soulagement (de pouvoir vendre), 225, s; exclamation des vendeurs de ka'k. — **اللَّهُ يَجْبُرُ بِضَاطِرِنَا**, que Dieu nous contente, nous rende heureux! 226.
اللَّهُ يَجْبُرُ بِضَاطِرِكِ ou **بِضَاطِرِكِ** est le refrain ordinaire des mendiants en Syrie. — **جَبَّار**, arrogant, 263, s.
 جَت — persan, a donné **جَت**, bohémien, en arabe, 101.
 جَعَشَ — **جَعَشَ**, folâtrer, sautiller, frétiller, expliqué, 141, 12. **جَعَش**, anon, tréteau, 141.
 جَمَعَ — **جَمَعَ**, se panader avec de beaux habits, vou-

lant se faire passer pour ce qu'on n'est pas, 285, 19.

جد — جَدّ, grand-père, pour جَدّ, 227, 17 (mais جَدّ, le sérieux). — جَدًّا, beaucoup, très, 301, 22. — جديد, monnaie, expliqué, 28, 277, 17; nouvel ami, 286, 287.

جَدْر — مُجَدَّرَة, mets, expliqué, 78, 8.

جدل — مَجْدُول, toqué, imbécile, expliqué, 268.

جذب — تَجَدَّب, s'étirer, 135, 1.

جدع — جَدَع, pl. جُدَعَان, ged'ân, brave, gaillard, 165; peu usité en Syrie.

جدم — جُدَام, lèpre, 89.

جر — جَرَّة, jarre, différents noms, 94, 105. — جارور, tiroir, 249.

جرأ — اسْتَجْرَأ, pour اسْتَجْرَأ, oser, 149, 1.

جرجر — جَرْجُورَة, diminutif de جَرْجِي, George, 127.

جرد — جَرْد, contrée haute, partie élevée de la montagne, expliqué, 282.

جردب — جُرْدَاب, lèpre, 90.

جردم — جُرْدَام, lèpre, 90.

جرس — جَرَس, exposer qqn. à la risée en racontant publiquement qqc. sur son compte, expliqué, 55. جُرْسَة (qqf. prononcé جُرْمَة), substantif du verbe précédent, 55. جَرَسَة, petit grelot, 55. — جَرَس, nom de la pierre qu'on met sur le bâk ou f pour presser les olives, 12, 26.

جرش — i, enlever l'écorce en écrasant, 79, 28. مَجْرُوش, écrasé, 80, 1. جَارُوشَة, meule à bras, 79, 28; expliqué, 80.

جرظم — جُرْظَام, lèpre, 90.

جرن — جُرْن, pl. جِرَان, auge de puits, 187; en général, toute pierre, tout bois creux et adoptés à un usage,

soit pour piler le café, laver les habits, écraser les fèves, battre la viande pour faire le koubbi, soit pour y tenir l'eau, etc.; en un mot, tout ce qui forme un petit bassin.

جرو - جَرُو, petit de chien, 30, s; pluriel oublié, 31. J'ai entendu جَرَوَات.

جری - مَجْرَاك, pour من جَرَاك, à cause de toi, 275.

جزم - جَزْمَة, pl. جَزَمَات, grande botte des Bédouins, 234.

جری - اذا حكيت عاطل يجازوك متله, si tu (en) parles mal, ils te rendront la pareille, 281, e.

جس - دَس = جَس, toucher, 248.

جسر - جِسْر, poutre, 241; pl. جُسُورَة, 63. Cf. cald. ܝܫܘܪܐ, Syr. ܝܫܘܪܐ; Ges. Lex., p. 435. V. de Goeje. Gloss. Geogr., s. v. نمر.

جشأ - تَدَشَّى, roter, 248.

جش - دَشِيشَة = جَشِيشَة, froment broyé et bouilli, 248.

جعز - ما بدّه يجعز حاله : ازعج اجعز pour, il ne veut pas se déranger, 68, u.

جَعَوْد - se plisser, 16, u.

جلب - جلب الخسارة على نفسه, il s'attira soi-même sa perte, 223, u.

جلد - تَسْمَع, v. s. v. جِلْد مُتَسَمِع.

جلع - تَجْلَع, „est un parler plein de caresses, plus ou moins obscènes, pour amener l'homme à s'oublier ou à remplir les désirs de la femme qui ôte l'habit de la pudeur,” 118, u; 119. ولد مجلّع, enfant dorloté = مدلّع, 119.

جمر - جَمْر, devenir جَمْرَة ou incandescent (bois), 74.

جمع - جَمْعِيَّة, réunion, société, 138, u.

- حَدَّ مِنْهُ وَاحِدَةً مِنَ الْجَمَالَاتِ الْكُرَّيسِينَ :** جَمَلَات **جمل** , au près de lui une des jolies beautés, 294, s. — **جَمِيلَةٌ :** ما فِيهَا جَمِيلَةٌ , 315, s, expliqué, 316.
- أَخَذَ مِنْهُ** , partie, grande ou petite, de qqc.. **جَنْبٍ** — **جَنْبٍ** , il eut de lui une certaine somme, 159, 1; 168. **جَانِبٌ مِنَ الْمَبْلَغِ** est, selon Dozy, sur la foi de Bochtor, „à-compte;” cette expression ne peut signifier qu’„une partie de la somme;” à compte se dit **حَسَابُهُ**. Une nuance d’idée demande aussi une nuance de traduction. Bochtor aime les à-peu-près, faute d’avoir toujours connu le terme correspondant arabe. — **جَنْبٍ مِنْ** , à côté de, 101, 25. — **حَضْرَةٌ** , 33, 5; v. s. v. **جَنَابُكَ** , جنابة, جنابك.
- جَنَازَةٌ** , convoi funèbre, 21, 185, 8, 24. **جَنَازَةٌ** , la messe funèbre à l’église chez les chrétiens, ainsi que la cérémonie auprès de la tombe, 182. **مَأْتَمٌ** est le convoi passant dans la rue.
- جَنْزِيرٌ** = quelquefois **جَنْسِيرٌ** , chaîne, 48. Cette permutation de **ز** et **س** n’est pas rare dans la langue parlée. J’ai souvent entendu **جَوْسٌ** pour **جَوْزٌ** , marier. Voir Spitta-Bey, Contes populaires, p. 100. La langue syriaque en offre plusieurs exemples. Nöldeke, Syr. Gramm. § 22. Cf. **زَرَّةٌ** , pers., avec **سَرْدٌ** , **زَرْدٌ** , arabe; **حَرْزٌ** et **حَرْسٌ** etc.
- جَنْطَاسٌ** . Bol pour verser l’eau sur le corps. Les femmes le portent avec elles au bain 53.
- جَوٌّ** , pour le class. **جَوْ** , l’espace au dessus de nous, les airs, expliqué, 263, 264.
- بَعَثَ لِتَنَانِي أَنْسَانٍ هَدَايَا وَمَا جَاوَبَ :** جَاوَبَ **ب** — **جَوِبَ** , tu envoies à une personne des cadeaux, sans

- qu'elle y réponde par quelque chose, 50, 13. — **جواب** „réponse égyptienne,” expliqué, 310.
- جوخ** — **جوخ**, drap, 184.
- جور** — **جار**, voisin, 229, 230.
- جوز** — **تجرب**, se marier avec, 306, 21 = **تجرب**, 162, 3. — **مَجُوز**, grande jarre, 95. — **جَوْزَة**, pipe, expliqué 69.
- جوع** — **جُوعَان**, pour **جَوْعَان**, qui a faim, 6, 13; 7, 22; 173, 13; 230 = **جِيعَان** ou **جَعَان** en Egypte.
- المغربل** — **جال**, secouer le van pour vanner le blé: **المغربل** **إذا كان عمال يجرول لا بدّ أنّه** à secouer le van, doit nécessairement... 199, 14.
- المغربل ينفض الغريال ففص لحتّي يجول القمح** **وحده والزوان وحده**, le cribleur secoue le crible afin de trier le blé, laissant l'ivraie à part, 221, 8.
- جيا** — **جاء**, **يجي بالكلام الطيب**: **جاء**, il se rend aux bonnes paroles, 15, 7. — **على خاطرة** ou **جاء على باله**, avoir envie de qqc., la fantaisie lui prend de, 76; v. s. v. **بال** et **خاطر**. — **أجا تمام**, être juste la quantité, la mesure voulue 57, 22 = **طلع تمام**, 58, 1; venir à temps, à propos. — **مع مين بدي إجي**, pour qui dois-je tenir, 63, 15. — **فلاح إذا كان جاي**, un paysan, rentrant gelé, 71, 16. — **جي**, viens! venez! expliqué, 246. — Le verbe est vulgairement **أجا** et le modère **يجي** ou **ييجي**, 17, 18, 62, 8. Dans certaines localités, surtout chez les Druzes, on a la bonne forme; en Egypte, toujours sans l'*alef* prosthétique. — **بجاي**, en deçà de, 28.
- جاء** = **صار**, 13, 1; 15. — **سنة الجاي**, l'année prochaine, 149.
- جيب** — **جاية** pour **جَيِّبة**, 306, 23.

ح

- حب — محبوب, amant, 81, 16.
 حب — حُبُّبِيَّة, tripe farcie, 79.
 حبل — حُبْلَةٌ pour حُبْلَى, enceinte, 81, 20; cf. Spitta, Con-
 tes, Gloss., s. v. — حَبْلَةٌ, vapeur, 12, 22.
 حت — حَتَّى et plus souvent لَحَتَّى, jusqu'à ce que, 18, 5;
 34, 7; 79, 18; 81, 15; 89, 10; 124, 8, 15; 125, 6;
 135, 10, 11; 272, 16; afin que, afin de, 62, 8; 96, 9;
 123, 11, 24; 124, 6; 136, 13. — يَخْلِيهِمْ لَحَتَّى يَغْفِرُوا,
 il les laisse aller au sommeil, 34, 7. — تَحْتَلِّي جُوزَهَا,
 elle attend que son mari soit endormi,
 81, 14. — مَا حَدَّا يَعْرِفُهُ لَحَتَّى يَعْتَبُ عَلَيْهِ, per-
 sonne ne le connaît pour lui faire honte, 200, 17. —
 اَنَا شَفْتُ الْقَمَرَ لَحَتَّى تَبْلُشَ بِالصِّيَامِ,
 c'est qu'il faut que tu commences le jeûne, 272, 14;
 expliqué et d'autres exemples, 273. — لَا : حَتَّى لَا,
 عَائِلَةٌ تَكُونُ شَرِيفَةً لَحَتَّى لَا يَطْلُعُ مِنْهَا وَاحِدٌ فَاقِصٌ,
 il n'y a pas une famille comme il faut qu'il n'en
 sort quelqu'un de vil, 301, 20. On observera la même
 construction en français; elle se rencontre également
 en syriaque. Mr. de Goeje en a relevé un exemple ana-
 logue dans Mokaddasî, Gloss. Geogr., s. v. — حَتَّى وَلَا,
 pas même, 97, 7. — تَا ou تَ, aphérèse de حَتَّى, ex-
 pliqué, 273; 76, 23; 230, 21. لَيْشَ تَتْرُوحَ تَشْتَكِي,
 pourquoi aller te plaindre, quelle raison y a-t-il pour
 que tu ailles etc., 182, 14. — طَوَّلْ رُوحَكَ تَا حَكِي لَكَ كَلَّةً,
 aie patience, que je te raconte tout, 72, 5. —
 مَا يَعْرِفُ يَمْسَحُ قَيْدَ لُوحٍ, 3, 17. قَوْلٌ ou قَيْلٌ = حَتَّى,
 الخشب بالفارة, il ne sait rien, pas même raboter
 une planche de bois, 120, 14, expliqué 121.

- حَتَمَت - حَتْمَةٌ, dimin., tout petit morceau, 127.
- حَجَر - حَجَرَة, meule courante, 14, 4. - حَجَرِيَّة, pisé, expliqué, 37, 2; voir de Goeje, Gloss. Geogr. s. v.
- حَجَرَة - حَجَرَة, dimin., petite pierre, 127.
- حَجَل - حَجَل بِمَشِيَّتِهِ, trotter comme une perdrix, 224.
- حَد - عَلَى حَدِّ سَوَا, c'est tout un, ça revient au même, 65, 8. - حَدِّ مِنْهُ, à côté de lui, 294, 7.
- حَدُوثُهُ - pron. حَدَس, o, avoir lieu, arriver, 43, 20. - dimin., historiette, 127.
- حَدَل - مَحْدَلَة, rouleau de pierre pour rendre dur et compact le pisé des toits, 37.
- حَر - اَنَا مُرَانِي حَر, significations données, 57; 58. je suis Maronite pur sang, 76, 10; honnête, 100, 14; vertueux, 148, 19.
- حَرْب - لَاقَاهَا مِثْلَ وَجْهِ الْحِ, caméléon, 36, 2, 20; il la trouva laide comme un guenon, ibid..
- حَرْج - الْعَالَمُ تَحْرِجُ عَلَيْهِ أَنَّهُ, presser, insister sur: le monde le presse pour qu'il se retire d'elle, 223, 12. - حَرْجٌ عَلَى, le vin est défendu aux musulmans, 224, 1. - حَارِجٌ, contrarier, faire des misères à, Prov. LXXXI, p. 142.
- حَرَز - شَيْءٌ مَا يَحْرَزُ, avec négation, être sans importance: chose sans valeur, sans importance, à laquelle on ne prend pas garde, 182, 14. - حِرْزٌ, pl. حُرُوزَة, amulette, 63.
- حَرْف - مَوْقِدَة, expliqué, 73; voir s. v. مَوْقِدَة. - يَدَوِّرُوا الْحَجَرَ عَلَى حَرْفِهِ, on fait tourner la meule debout sur le côté, 12, 30.

- حَرَكَ** — **حَرَكَت** معها الطباعة : afin d'éviter toute agitation des sens, 157, 13. **تَحَرَّكَت** معها الطباعة, l'avidité s'éveilla en elle, 310, 16.
- حَرَكَش** — nombreuses significations rapportées, 158, 4; 167.
- حَرَم** — **حُرْمَة**, femme, en général, des classes inférieures, 35, 23; 86, 96, 1. Dire **يا حُرْمَة** à „une dame, une femme respectable” (v. Dozy, Suppl., s. v.) serait une grande impolitesse. — **حَرَام** : **ابن حرام**, 30, 6; expliqué 31, 56. **سَمِعُوا أَن فِي الْمَرْمَةِ حَرَام**, on apprit qu'on commettait des vols dans le hameau, 111, 3. — **حَرَامِي**, pl. **حَرَامِيَّة**, voleur, 111, 7; 220, 6. — **مَنْعَرَمَة**, mouchoir, 220, 21.
- حَزَر** — **حَزَّر**, deviner, 162, 6. — **حَزَّر**, donner à deviner des énigmes, 162, 3. **حَزَّرْنِي مِنْ عِنْدِكَ**, donne-moi, à ton tour, à deviner une énigme, 163, 5. — **حَزْوَرَة**, énigme, 163, 6; pl. **حَزَاوِير**, 161, 14 = **حُزَيْرَة**, 147, 162, 5.
- حَزَم** — **حَزَمَ**, serré avec une corde, 210, 28.
- حَس** — **حَسَّ عَلَى**, s'apercevoir de qqc, entendre qqc. **مَا حَسِينَا عَلَيْكُمْ**, nous n'avons pas aperçu que vous l'avez fait; nous ne vous avons pas entendus, 34, 1, 3. **حَسَّ فِي**, sentir, fühlen: **حَسَّ فِي ب**, 34, 1, 3. **أَيْدَهَا بَيْنَ فَخْذَيْهِ**, il sentit sa main entre ses cuisses, 157, 15.
- حَسَب** — **حَسَبَ حَسَابَ**, compter sur, faire compte de, compter avec, expliqué, 151, 8. — **حَاسِبٌ**, garde-toi, gare! expliqué, 23, 24. — **حَسَبَ طَلَبَ**: **حَسَبَ**, selon la demande de l'acheteur, 57, 24. **عَلَى حَسَبِ تَرْبَايَتِهَا**, selon l'éducation qu'elle donne, 104, 11. — **عَلَى حَسَابِهِ**, un à-compte, 156, 11.

- حسر** — **تَحْسَرُ عَلَى**, regretter de ne pas avoir une chose, 135, 23.
- احسن** — **تَحْسِين**, hausse (prix, valeurs), 300, 6. — **احسن ما**, loc., expliqué, 51, 104, 25. — **اكثَر** لا ترهن نفسك عند حدّا في الخدمة احسن ما, ne t'engage pas au service d'un autre afin de ne pas être maltraité, 117, 15. — **انسان ياخذ بنت ولو كسدت في بيت ابوها احسن ما ياخذ**, on épouse une fille vierge, quand même elle resterait sans chaland à la maison paternelle, de préférence à une veuve, 134, 5. — **روح اَلْعَب احسن ما إِنَّكَ حاشر: احسن ما ان** حالك هَوْنِي, va-t'en jouer plutôt que de te fourrer ici, 96, 5. — **يا شيخ احسن**, exclamation des Bédouins, lorsqu'ils s'arrachent les poils du corps, 21.
- حشد** — **حَشَدُوا لَه ناس في عَدَم الطلوع**, on intervint en sa faveur pour qu'il ne déménageât pas, 143, 4.
- احسن** — **حشر حاله بين**, se fourrer dans, 96, 4; v. s. v. **حشر** — **يَحْشُوا الزيتون جَوَاتهم**, on comprime les olives là dedans (les scouffins), 12, 24. — **حَشُو** pour **حَشُو** (voir p. 180 note), t. boul., ce dont on remplit une pâtisserie, 124, 14; 125. Quoique les verbes *ultimæ*, deviennent **ي** dans la langue parlée, le *maṣḍar* conserve cependant toujours son **و**. C'est cela que j'ai voulu dire, p. 145, l. 14.
- حص** — **حُصَّة**, pl. **حُصَص**, pour **حِصَّة**, pl. **حِصَص**, selon la règle de la permutation de *ḍammi* et *kesra*, 236. — **دفع حصته**, un petit moment, 77, 3. — **حُصَّة**, **حُصَّة**, payer son écot, 236, 4. — **حُصَّة**, quote-part, 301, 23.

حضر — **أحضر**, faire venir, 168, 9. — **حَضْرَتِكَ**, ainsi qu'avec les autres suffixes possessifs, Monsieur, 197, 7; plus que **جَنَابِكَ**. Cette qualification ne revenait au commencement qu'à Dieu seul. A présent, tout le monde est un **حَضْرَة**, depuis le Sultan, **حَضْرَة السُلْطَان**, jusqu'au plus petit écrivain chrétien, **حَضْرَة الْخَوَاجَة**; ce mot a subi la même dégringolade que son frère Monsieur. — **مَحْضَر**, réunion; procès-verbal, 224. — **حَضِيرَة** est le nom donné à la léproserie de Damas, 89, 11. **حُضَار**, 89, est l'éléphantiasis des Arabes ou „Jambe des Barbades”. La similitude entre ces deux mots ne me paraît pas fortuite. On a dit que **حَضِيرَة** = **حَظِيرَة**. Je ne le croirais pas, parce que 1° **حَظَر** est prononcé vulgairement **حَزَر**, et non pas **حَضَر**; 2° **حَضِيرَة** signifie „place de réunion.” Je suis tenté de croire que **حُضَار** a été formé ensuite de ce nom sur le paradigme **فُعَال**, particulièrement employé pour maladies, affections, etc.

حَضَن — **حُضْن**, giron. **دَائِمًا يَقْعُدُ فِي حَضْنِ أُمِّهِ**, il reste toujours dans le giron de sa mère, 96, 3. **تَعَدَّتْ**. **حَضْنُهُ**, elle était assise sur ses genoux, 118, 10.

حَط — **حَطَّ** **الْيَدَ عَلَى**, mettre la main dessus, commencer, 254, note. — **لَا تِي حَطَّيْتُ مِيت قَرَشَ عَلَى كَلِمَةٍ**, parce que j'avais payé un mot 100 piastres, 158, 13. **انْحَطَّ**, être mis, 66, 3. **حَطَّ فِي جَيْبِهِ**, mettre en poche, 110, 17.

حَطَب — **تَحْطِيب**, cassage du bois, le réduire en **حَطَبَات**, bûches, 72, 11.

حَطَم — **دَرَبَ حُطْمَة**, chemin raboteux et pierreux, 134, 1. **دَرَبَ سَهْلَة** ×.

حَظَر — **حُظْرَة** = **حُضْرَة**, 275, note. Mr. Dozy veut que ce

mot soit pour *حضرة*, Suppl., s. h. v., avec le sens de *festin* ou *les apprêts d'un festin*. J'ai cru ne pas devoir adopter l'opinion de ce savant, parce que 1° le mot *حضرة* existe véritablement à côté de *حضرة*; 2° l'auteur du MS a été trop soigneux pour avoir pu commettre une faute d'écriture dans les nombreux passages, où ce mot se rencontre, à l'exclusion de *حضرة*, que je n'y ai pas trouvé; 3° le radical *حظرو* est toujours vulgairement prononcé *حضر* (la prononciation de *ظ* est très arbitraire).

حَفَّ — *حَفَّة* pour *حاقّة*, 2, 7. *على حَفّة درب البلد*, sur le côté de la rue de la ville, 200, 16.

حَفَضَ — pour *حَفْظ*. *تَحَفَّضَ*, se ceindre d'une ceinture, 158, 7. — *حُفَاض*, 158, 7, expliqué, 166.

حَفِي — *حَافٍ* pour *حَافٍ*, v. s. v. *خبز*, 88.

حَقَّ — *حَقّ الخِدَامَة*, rémunération, prix d'un service, 199, 13. — *حُقُوق الجَّارَة*, devoirs du voisinage, 229. — *حَقّ*, jarre, 95. Voir s. v. *حَكِي*.

حَقَفَ — *انسان كان يعزّل شُشُمَات وكتلما حَقَف شُويّة بأيديهِ* — *قال*, un homme écurait des lieux d'aisance, et toutes les fois qu'il *puisait* un peu avec les deux mains, il disait, 270, s. Les mots soulignés marquent la signification de ce verbe.

حَقْلَ — *حَقْلَة*, champ, 71, 16.

حَكَّ — o, gratter, 197, 4.

حَكَمَ — *حُكْم*, autorité d'une personne sur une autre, 313, s. — *مَحْكُوم*, autorités locales, 46, 1; 54, 6. — *كلّ انسان آلى محكوم* — *مين*, subalterne, 243, 12. — *عليه*, tout homme qui est sous l'autorité d'un autre, 313, 4.

حَكِي — *حكي بالعالم بالطيّب* ou *بالردي*, parler bien ou

- mal des gens, 52, 10. — **حكى في حق**, déblatérer contre, 139, 1. = **حكى بحق**, 297, 22. — **حكى**, commettre des excès de langage, **فوق الحدود**, parler plus qu'il ne faut, 139, 8. — **حكى على**, parler au sujet de, de, 269, 8. — **الحكى**, le parler, 268, 5. — **مثلي** = **متل حكايتي** ou **زَيّ**, 268, 5. — **حكى في حق العالم بجُرسة**, déblatérer contre les gens, les placarder, 55, 5.
- حل** — **حلال**, mari, (paysans), 158, 3; 167; femme et quelquefois enfants; butin (Béd.), 167. — **حلالة**, femme × mari, 158, 13; 167. **ابن حلال**, homme de bien, 30, 7; 31; 55, 4; 56. — **حَلَّة**, marmite, 187; le pluriel **حُلُل** = **حِلْد** s'explique par la règle donnée pp. 6, 236. V. Dozy, Suppl., s. v. — **مَحَلّ**, pour **مَعَلّ**, 34, 4; 231.
- حلب** — **مَحَلْبَة**, petite jarre en terre cuite, Eg., 105, 250. Proprement vase pour traire; cf. **رَبْدِيَّة**. — **مَحَلْبِيَّة**, sucrerie, expliqué, 78, 126.
- حلف** — **حلف ان**, conjurer qqn. de, 164, 10; expliqué, 168.
- حلق** — **حَلَق**, pl. de **حَلَقَة**, boucles d'oreilles, 137.
- حلم** — **حَبْن حِلوم**, raton, fromage mou, Eg., 85; Syrie, **حَلْم**.
- حلو** — **جلي**, a, devenir doux, 16, 13. — **كلام حلو**, paroles douces, langage agréable, 43, 253, 8. — **حلاوة**, douceur: **حلاوة منفوجية**, pâtisserie, expliqué, 53, 126. — **حَلَوَانِي**, pl: **حلاويات**, sucreries, 121, 1. — **حلواني**, confiseur, vendeur de sucreries, 120.
- حم** — **حَمَامِي**, intendant du bain, 66.
- حصد** — **مَحْبُودَة**, pâte purgative faite avec la scammonée, 93.
- حبر** — **تَحَبّ**, se farder de rouge, 113. — **جَبَار**, prononciat., 6, 4.

- حبص** — مَتَحَبَّص حديد, plateau de fer pour griller, brûloir, 136, 15.
- حبص** — حَامِص, ainsi toujours en Syrie pour حَامِص, aigre, 17, 5, 17; 170, 24.
- حبق** — حَبَاقَة, emportement, 43, 25.
- حمل** — الكرم يَحْمِل, la vigne porte (du raisin), 34, 2. — حَمْل, charge, expliqué, 72, 10; 73. حَمْلَة, fardeau, expliqué, 72, 10; 73, 128, 286. — مَشَى حَمْلَة, faire marcher son affaire, la mettre en train, 18, 6, 15. — حُمُول, fardeau, 244, 5; 246, 5.
- حمو** — حَمَاة, belle-mère, expliqué, 86. — حَمَاة, chaleur, 136, 19. Egalement au figuré: حَمَاة الطَّبِيعَة, vivacité du caractère. Ne doit pas être confondu avec حَبَايَة (pour حَبَايَة), protection, du radical suivant.
- حي** — حَيَّى, a, intr., chauffer, devenir chaud, 123, 11. — حَامِي, nombreux, 182, × بَارِد, peu fréquenté; fort (tabac), 70. — مُحَامِي, protecteur, 227, 16.
- حن** — يا مَحْنَن, avoir pitié de, 227, 16. — يا مَحْنَن, ô Compatissant! cri des vendeurs, 225, 7.
- حنجل** — أَوَّل الرِّقْص حَنْجَلَة: حَنْجَلَة, le commencement de la danse est de faire des manières, loc. prov., expliqué, 223, 15; 224.
- حرج** — حَاجَة, chose en général, 236, 20.
- حدوث** — et تَحْدُوث (تَحْدُوس) arriver, avoir lieu, 208.
- حول** — عَلَى حَال, avec les suffixes possessifs, seul, 158, 18. Cf. I. Bat. II, p.170: وَتَرَكَهُمُ الشَّيْخُ عَلَى حَالِهِمْ, ce que je traduis: le séyh les laissa tout seuls. — خَلَّيْنِي بِحَالِي, laisse-moi tranquille, 91, 8. — رَاحَتْ لِحَالِهَا, elles'en alla, se sauva, 158, 1. — قَالَ لِحَالِهِ هَيْدَا, il se dit cela à part lui, 216, 24. — حَالَا, tout de suite,

46, 2; 148, 24; 160; 11. — **الحال إن**, le fait, la vérité est que; en effet; au contraire, 279, 7; 313, 8. .

اولاد الحانة, cabaret, buffet, 219. حانة — حون
leurs, pochards, 187.

حيس. Mouzhir, I, p. 267: حَيْثُ, toujours prononcé حَيْثُ — حَيْثُ

(وفي الجمهرة) يقال جئ به من حيثك وحيسك أي من

۱۲، ۲۲۷، parce que، حیث ان — حیث کان

حید - حید, (sc. **حال**) se ranger pour laisser passer =

حَدِّدْ, i. (sc. حالِك) et حَيْدْ, gare! ôte-toi de

là ! 24.

مَحْيِيصٌ — حَيْصٌ, pourri, 297, 7.

من حين سافرت - حين, depuis que tu fus parti, 158, s.

حَيَّالًا ou حَيَّالًا, حَيَّالًا, — اِسْتَحْيَ, avoir honte, 224, 10. — حَيَّالًا — حَيَّالًا

n'importe quel, quoi ; quel, *quoi que ce soit* ; de quel.

que façon que ce soit = **کیفیا کان**, 120, 25; 170, 24;

174, s; 202, s; 277, 20. Je suppose que c'est une

abréviation de **حَسْبُكَ اللَّهُ**, mais je n'en suis point sûr.

٢

خَابِيَةٌ, grande jarre, amphore, 16, 14; 94. — خَبَأَ pour خَبَأَ, cacher, 300, 8. — خَبَأَ

الحُبْثُ والحُبَاتُ pour الحُبْسُ والحُبَايسُ — حُبْثُ
espèce de débauche, de turpitudes, 60, 9.

استقاموا مع: est invariablement ختام الحكاية - ختم

بعضهم بلدة ونعيم طيب الله عيش السامعين.
164, 12; 170.

خَبْرَة, nouvelle, 272, 15. — أَخْبَر, informer, 160, 16. — خَبْر, خبر

88. — 87, 25; ou خُبْر ودأمة × حاف خُبْر فاشف - خُبْر

خبز مکسور و صمیم, expliqué, 262 et suiv.

- خَبَّاص**, 28, 30. **خَبَّاص**, dissipation de conduite, 28, 30. brouillon, déréglé, dissipé, tracassier, 28, 30; 143, 10. **خَبِيصَة**, sucrerie, expliqué, 126.
- مُخْبَاط** — **خَبَطَ فِي بَعْضِهِمْ**, s'entre-choquer, 110, 11. — expliqué, 106, 107.
- خِدْمَة** — **خَدَمَ**, service qu'on rend, 199, 13.
- خَرَّ** —, o, dégoutter, (toit), Eg., 36, 35.
- خَرَّ** — **خَرَّى**, chier, 20. — **خَرَّيَان**, qui a chié, 7, 13.
- لَوْ كَانَ مَالِي مَعِيَ كُنْتُ بُتْخَرِبُ جَبَلٍ**, i. o.: **خَرَبَ** — **خَرَبَ**, **عَلَّجْتُ**, si j'avais sa fortune je mettrais les montagnes sens dessus dessous, 136, 2.
- خَرَبَ** — **دَتْرَاقَ**: **مَنْدُوقُنَا خَرَبَ**, notre coffre est détraqué, 217, 2.
- خَرَجَ** — **خَرَجَ**, dépenser, déboursier, ausgeben, 253, 2. — **خَرَجَ**, expliqué, 254, note. **خَرَجِيَّة**, expliqué, 253, 9; 306, 23. — **خَارَجَ الطَّرِيقَةَ**, mal à propos, inconvenant, 2, 23. **مَخْرُوج**, dépenses, **مَدْخُول**, revenu, recettes 236, 10.
- خَرَر** — **خَرَزَةُ الْبَيْرِ**, margelle du puits, 186, 22.
- خَرَطَ** — **خَرَطَ الْقِتَادَ**, arracher la tragacanthé, 283.
- خَرَطُوم** — **خَرَطُوم**, groin, 129.
- خَرَع** — **إِخْتَرَعَ**, invention, 249, 22.
- خَرَفَ** — on dit qqf. **خَارُوف**, 254, 10; 330, n° 161.
- غُرْبَال** — **خُرُومُ الْغُرْبَالِ**, les trous du tamis, 199, 14. — **خُرْم**, tamis dont la rapatelle est en boyaux tressés, percés à jour, 199, 14.
- خَرَقَ** — **خَرَقَ الْخُبْزَ** et **خَرَقَ الْخُبْزَ**, déchirer le pain, 132. Le pain des Arabes consiste en galettes très-molles qu'on déchire littéralement. „Rom-

pre'' n'est pas ici très exact. **يُخْزِي عَمْرَه**, que sa vie soit brisée! imprécation, expliqué, 133.

خس — **خسيس**, chiche, 69, 8.

خسر — **خُسْرَان**, qui se trouve dans un état de perte, **أَنَا مُشْ خُسْرَان عَلَيْهَا**, qui a dépensé, perdu: **خَسَارَة**, je n'ai dépensé avec elle que peu de chose, une bagatelle, 223, 13. — **فِي آخِرِ السَّنَةِ** — **يَلَاتِي حَالَهُ خُسْرَان**, il se trouve à la fin de l'année en présence d'une perte, 306, 3.

خسم — **خَسَمَ** = **خَسَنَ**, supposer. **خَسَمَ حَالَهُ**, s'imaginer être, 263, 28.

خش — **خَشَّ**, o, entrer, Eg. = **فات**, Syr., 239.

خشخش — produire un cliquetis, Syr. = **شخش**, Eg., 181, note, 240.

خشي — **اِخْتَشَى مِنْ**, avoir honte de, être embarrassé, 196, 8.

خص — **خُصِرَ مَآ**, surtout, particulièrement, 72, 12.

خصم — **خُصَم**, adversaire, 44, 2.

خضر — **حَطَبٌ أَخْضَر**, bois vert, 71, 19.

خضع — **الْكَبِيرُ يَخْضَعُ لِلصَّغِيرِ**, s'incliner, devant, en mettant la main sur la poitrine et baissant la tête pour remercier, 261.

خط — **تَخَطَّطَ**, se peindre les sourcils en noir, 113.

خطر — **إِذَا كَانَ جَائٍ عَلَى خَاطِرِهِ مَجْدَرَةٌ**: **خَاطِرٌ**, s'il a envie de m., 76, 1. Ce mot est fort bien illustré dans Dozy, Suppl., et d'une façon très complète. — **خَطَرَةٌ**, fois (Eg. **دَوْبَةٌ**), 18, 21; 148, 26; 194 12; 310, 14. **بَعْضُ** **خَطَرَاتٍ**, quelquefois, 230, 20.

خف — **خَفِيَّةٌ**, agilité, 293.

يَحْطَرُوا الْعَجِينَاتِ عَلَى قَرْشِ خَشَبٍ وَيَخْفِقُونَهُ يَعْني 0: **خَفَقَ** **يَفْرَدُهُمْ بِأَصَابِعِهِمْ لَعَنَتِي يَتَفَلَّتُوا مِنْ بَعْضِهِمْ**, on met les morceaux de pâte sur une pâtissoire, et

on les remue avec les doigts, afin qu'ils se détachent les uns des autres, 78, 1; fraiser, contrefraiser la pâte, 79; travailler, recocher la pâte; **يَجْبِرُوا**, on prend du sucre, de la noix et des amandes qu'on travaille ensemble, 125, 10.

خل — **تخليل الحية**, démêler la barbe, 259.

خلص — **خَلَصَ**, finir: **خَلَصَتْ مِنْهُ الزَّوَادَةُ**, les provisions lui firent défaut, 159, 11. **بعد ما خَلَصَ الولد من**, lorsqu'il eut fini de se divertir, 160, 11. **الكيف**, lorsque les noces furent finies, 269, 6. — **خَلَصَ حاله**: **خَلَصَ**, se sauver, en sortir sain et sauf, 220, 5. — **خالص**, adv. verb., tout-à-fait, 60, 11. **ما — خالص**, pas du tout, 92; v. s. v. **مرة**.

خلط — **مخلوطة**, mets, expliqué, 76, 8; 79.

خلف — **خَلَفَ**, accoucher, 45, 13; 81, 21; laisser après soi des enfants, 75. Cf. Gloss. Spitta, s. v.. **لَخَلْفَ**, en arrière, 305, 311, 15. — **بالخ في الخلفاني** ou **بالح**, à reculons, 180, 7. **وخلافه**, et autres choses, etc., 271, 5.

خلق — **خَلْقِيْنَة**, cuve en cuivre, expliqué, 58.

خلو — **خَلَّيَكَ عِنْدَ الْعَفْشِ**, reste auprès du bagage, 313, 7; — **يَخْلِي النَّاسَ يَحْكِي بِحَقِّهِ**, il s'expose au blâme des gens, 297, 22; v. s. v. **ترك** et **حتى**.

خمد — **خَامِد**, éteint, (feu), 71, 17.

خمارجي — **خُمَارَة**, cabaret; hôtel, Eg., 60; 11; 180. — **خمر**, cabaretier, 180.

خميس السكاري = **خميس المَرَفَع**, Jeudi gras, 181 = **خميس**, ibid. — **خَمْسِيْنَة**, petite bouteille de 50 grammes, 181.

خمش — **خَمَشَ**, écorcher, égratigner la peau, 210.

يُحَيِّتُونَا حَالَهُمْ سُلْطَان — **حَيَّن**, supposer, 152, 23. — **حَمَن** — **حَمِن**, ils se croient Sultan, 227, 23. **تَحْمِين**, adv. verb., peut-être, 132, 17. Cf. **حَسَم**.

خومس — **مَحْزُومَس**, tente bédouine à 5 colonnes.

خنفس — **خُنْفُسَة**, escarbot, 313, 9.

تَخَانِق, se quereller, se chamailler, 2, 21, 25; 44, 1; 63, 14; 115, 182, 10. — **خِنَاق**, s'en prendre à qqn., 251, 23. — **خَنَق**, (qui) cherche l'occasion de se quereller avec les gens, 179, 10. **عَمِلُوا خَطَرَةَ خِنَاقٍ مَعَ بَعْضِهِمْ**, ils se chamaillèrent une fois, 194, 13. La remarque de M. el-M., enregistrée dans Dozy, Suppl., est juste.

خُرِّي — curé, prêtre; **تِيَة** — femme du curé, 138.

خوْطَر — être indécis. **مَكْوَطَر**, indécis, 208.

خوف — **خَافَ لَيْلًا**, avoir peur que-ne, 158, 2; 166. — **خِيفَان**, qui a peur, 6, 22.

خِيب — **خَيَّب**, envoyer promener, chasser, expliqué, 140, 238, 8. — **إِخْيَب**, s'en aller, se sauver, 139, 9. — **يَا خَيْبَتِي**, exclamation de regret, expliqué, 140.

خَيْر — **خَيْر**, généreux, 133. — **أَخَيْر**, comp. de **خَيْر**, 315, 2. Ainsi, les Italiens disent souvent *più meglio*. — **أَخْتِيَار**, vieux, expliqué, 8, 9; 9, 17; 286; fém. **اِخْتِيَارَة**, 216, 10; pl. **اِخْتِيَارِيَة**, 9, 17.

خِيل — **خَيَّل**, faire galoper, caracolier le cheval, 65, 160, 9.

د

دَامَة — v. s. **دَام**.

دَاوُد — Daoud, David, nom donné au chat en Egypte, 138.

داية — sage-femme, 95.

دب — دبذب, ramper, 98. — دُب, pl. دباب, ours, 39; la remarque y faite n'est pas à sa place; l'imala prouve que le د a un kesra. — دبة, pour دابة, monture en général, 2, 7; 62, 73; pl. دواب et, plus rarement, دَوَب, 204. — دَيبة, ânesse, 72, 11; 73.

D'après ceci, corrigez Dozy, Suppl., s. v.

دَبان — coll., mouches, v. s. v. دَب.

دبس — تُتَن مدبّس, expliqué, 70.

اراعي 153. دَبوغة, coll., taches; n. unit. ة; pl. دَبوغة, 153, n. مدبّعة, habits tachés, 153, n.

دبر — دَبّر لحاله عروس, il se procura lui-même une fiancée, 36, 2. — دَبّر حال احد, arranger qqn., avoir soin de qqn., lui faire avoir ce qu'il lui faut, 19, 4. انا دَبّر حالي, je me débrouillerai moi-même, tout seul. — دَبّار, manière de s'arranger; صاحب دَبّار, homme à se tirer d'affaire, 285, 18.

دبك — دَبّك, trépigner, battre des pieds, 210.

دبل — دَبْلَة, boulette, 127. دَبْرولة, dimin., boulette, 127.

دج — دَجّ, imbécile, 112, 8; voir Dozy, Suppl., s. v.

دحش — اَفْدَحش بين, se fourrer dans, bourrer, 31. دَحش, se fourrer dans, s'introduire importunément parmi, 139, n.

دحش = دَحوش.

دخل — دَخَلَ علي, consommer le mariage, 36, 1; 163, 16; se rapporter à, avoir trait à, 236, 18. دَخْل, rapporter, donner un revenu, 66, 21. — دَخْلُك, je t'en prie! 18, 310. دَخْلُكُمْ, je vous en prie! je vous supplie! 19, 4; 96, 8. مدخول, revenu, recette, 236, 19; pl. مداخيل, recettes, plus

exactem., les différentes parties qui forment le
مدخول, 66, 10.

دخن — دُخان, tabac, propr. fumée, étant une traduction
du turc قتن, 70. دُخان, forme vulgaire pour دُخان,
71, 72. — دَخْنَة est ici l'action de fumer le tabac,
69. On dit même دخن, fumer le tabac.

درب — درب طُلْعَة, chemin égal, 134, 9. درب سَهْلَة, mon-
tée, 134. درب حُطْبَة, route pierreuse et rabo-
teuse, 134.

دربكه — trépigner, battre des pieds, 210.

دربدل — دَرْبُولَة, dim., boulette de pâte de Vicia sativa, ex-
pliqué, 127.

دردرد — دردرد, répandre une chose sèche; aussi intr., 233.
دردردَة, 45, 22? — دَرْدُورَة, petit plateau de paille, le
milieu d'un قَرش قَش (v. s. h. v.), expliqué, 127,
10, 21. Dozy, Suppl., traduit le طبق de M. el-M.
par „panier”.

درس — مَدْرَس, détritair, moule pour écraser les olives, ex-
pliqué, 12, 30.

دری — داری صَحْتَه, prendre soin de sa santé, 291, 18.

مُدْرِي, loc., expliqué, 274. مُدْرِي, syna-
lèphe pour مَا يُدْرِي 272, 18; 274 = مَا يُدْلِي, 275.

دس — دَس = جَس, toucher, 248.

دست — دِسْت, expliqué, 52.

دسم — دِسِم, (pour دِسِم), délicat (mets), 5, 28; 13, 9; ex-
pliqué, 15, 19. ادسم, plus délicat (mets) 136, 21.

دش — دَش, moudre à une meule à bras, appelé مَدَشَة
dans la Haute-Egypte, = رَحَاية, Eg., et جَارُوشَة,
Syr., expliqué, 80.

دشأ — دَشَأ pour تَجَشَأ, roter, 82, 248.

دشّر - دشر, quitter, abandonner, lâcher prise, chasser, 19, s; 41, s; 140, 248; renvoyer un domestique, 314, n.

دشّع - تدشّع, roter, Jér., expliqué, 82.

دُغري - دغري, directement, tout droit, 81, s.

دعبل - مدْعَبَلَة, arrondie en forme de boulette, 8, 12; 9, 24. دَعْبُولَة, dim., boulette, 127. دُعْبُولَة n'est qu'une prononciation par إِتْبَاع.

دعك - écraser en frottant, 12, 13.

دعو - دعا على أحد في, prier que qqc. de mal arrive à qqn., 25, s. — مدّعي في العلم, il prétend posséder du savoir, 120, 16. Bien illustré dans Dozy, Suppl. — الدعاء الى الطعام existe encore chez les Bédouins, 246. — دعوى الجاهلية, expliqué, 75. — دواعي, imprécations, 253, s.

دفا - تدفّي, devenir chaud, 183, s; 184, 1. — تدفّي, se chauffer, 184, 1; 185.

دفر = دفع = دفش, pousser, 306.

دفش = دفر. دقش, pousser en avant avec force, 306, 1. — مركب دقاش, vaisseau à hélice, 306.

دفع - دفعوا له خمس قروش وما راد يشتغل, on lui offrit 5 piastres; il ne voulait cependant pas travailler, 23, s; payer, 143, s; 279, s. Il faut toujours sous-entendre ل; on ne peut dire دفعته الفلوس, mais دفعته له الف. L'idée de *pousser* y est toujours renfermée.

دق - دقّ وخبّا, loc., musique et chant, 163, 14; 224, s. —

مدقة, peccadille, petite faute, 241, s. —

من دقّ دقّ, pilon du mortier, 222. —

للسلام عليك, d'un bout à l'autre, *per filo e per segno*, loc., expliqué, 72.

- دل — دلّية pour دالية, sans-gêne, 2, 8.
- دلز —
 دلس — } couvrir; tromper, frauder, 193.
 دلص — }
- دلع — ولد مدّلع, enfant gâté, 119. دلع, dorloter, gâter.
- دلف — دلف, i, dégoutter (toit), 35, 21; expliqué, 36. دلف, Syr. = دلف ou دلف, Eg., égout, 35.
- دلم — دلم, devenir noire (nuit), 193.
- دمغ — افتر في دماغه, il fit la réflexion, 112, 12.
- دملج — bracelet en verre des paysannes, 102.
- دهلز — دهلز على, cajoler, 192, 8.
- دهلم — دهلم الليل, la nuit est devenue noire, Eg., 193.
- دهي — chicaner, injurier, Eg., 101. Un Egyptien me le paraphrasa par بهدل, هان, i.
- دوأ — الداء الكبير, éléphantiasis, expliqué, 89, 8.
- دور — صار لسانه يدور علينا مثل فراش المطحنة : دار, la langue commença de lui tourner comme la roue du moulin, 139, 19. — دور, ما يعرف يدور حاله في : دور, il ne sait pas administrer l'argent à son profit, 135, 24. دور الحصان, faire tourner, conduire le cheval comme on veut, 281, 7. — دار, i, pour ادار, 11, 15. — اندار, tourner autour, rôder, 31. مَرَّتْ تَنْدَارُ عَلَى الْبَحْرِيَّةِ تَسْتَحْبِرُ عَنْهُ, sa femme court toujours d'un marin à l'autre pour s'informer de ses nouvelles, 203, 23. اندار على السكر, il s'adonna à la boisson, 301, 24. اندار عريان, flâner nu (sans avoir les habits nécessaires), 305, 2. — دائر, désœuvré, qui se promène sans occupation, 113, 23; 232, 5. دایر مثل دَوَلاب, qui est toujours en mouvement, affairé, 295, 4. سَهْرِيَّةٌ دَايِرٌ فِيهَا.

دَقِّي وَغِنَا, soirée où l'on fait de la musique et où l'on danse. دائِر n'est pas ici précisément „alterner,” mais „on est en train de le faire;” voir Gloss. Spitta, s. v. — دائِر مُنْدَار, prononcé aussi dêr mindâr, autour, 44, 3. — دَوَّر, tour: دَوَّر يَجِي دَوَّر, lorsque vient le tour de la jeune (femme), 216, 22.

دوس — مِداس, grosse chaussure des paysans, 234.

دوك — دَوِيك, petite jarre, 95.

دوخ — دَوَّخ, donner le vertige, 222. — دَوَّخَان pour دَوَّخَان, 222; formé comme جَوَّعَان, 7.

دَوَّرِي — gargoulette, expliqué, 94.

ما دَوَّم — ما دام, tant que, pendant que, puisque, 89. ما دَوَّمه قَاعِد: avec un suffixe possessif, tant que: ما دَوَّمه قَاعِد, tant qu'il reste dans son pays, 89, 9. Cette locution correspond à ما طَوَّلَ etc. دَوَّم et طَوَّل sont ici des maṣḍar, et l'adjonction des suffixes n'est pas étrange, mais ce qui certainement est étrange, c'est que les suffixes sont également ajoutés, dans la langue très vulgaire, à ما دام. On dit donc ما دامك هناك, puisque, pendant que tu es là; de même إِنْ كَانَك, si tu es; cf. p. 3, l. 6. ما دام إِيَّاكَ, puisque, pendant que tu. Je ne crois pas qu'on ait besoin de voir en ما دام une aphérèse pour ما اَدَام = اَدَام الله (on pourra cependant comparer le classique: اِسْتَقَامَ هُنَاكَ مَا شَاءَ الله). Cette locution veut dire littéral.: pendant que cela dure que; elle est virtuellement à l'accusatif = ما دَوَّم, comme ما كَلَّمَا, رَقَّتْ ما etc. Z. D. M. G., XXII, p. 155. دائِمًا, toujours avec noûnation, 75, 4; 270, 2.

دُون — **دُون** اصله **دُون**, de basse extraction, 196, 5. Toute chose mauvaise est **دُون**.

دَوِي — **دَوَاء**, pâte épilatoire pour les hommes dans les bains, 20.

دَيْبَة — ânesse, v. s. v. **دَب**.

دِين — **دَيْن**, prêter, 18, 4; 49, 18; 116, 300, 23; emprunter, expliqué, 116; 280, 5. — **عَطَى بِدَيْن**: **دَيْن**, donner à crédit, 115, 22. — **قَلِيلُ الدِّيَانَةِ**: **دِيَانَة**, irréligieux, 225, 11. — **دَيْن**, dévot, 116, 14.

ذ

ذَا — **ذَلِكَ** — **ذَا**, cette distinction n'est pas toujours observée, 276.

ذَب — **ذُبَاب**, mouches, le pluriel pour le sing. 195.

ذَقَن — **ذَقْنُهُ** أو **شَعْرُهُ سَلَقَ بَلْبَن**, il a la barbe, les cheveux grisonnants, loc., expliqué, 79, 216, 17. Sur la barbe, 254.

ذَل — **اِذَا كَانَ اِنْسَانٌ مَذْلُولٌ مِنْ** [prononcé **مَذْلُول**], **سُرْقَةٍ** أو **مِنْ عَدَمِ سُلُوكِ الطَّيِّبِ**, si un homme est avili (moralelement) par suite de vol ou d'inconduite 284, 20.

ذَم — **عَلَى دِمَّةٍ مِنْ** قَالَ **اِنَّهَا سَمَّتْ حَوْزَهَا**: **دِمَّة**, il y a des gens qui prétendent qu'elle empoisonna son mari (propr., sur la foi de celui qui etc.). 81, 19. —

فِي دِمَّتِكَ, tu en es responsable, 129, 3.

ذَو — **يَذَاتُهُ**, lui-même, 103, 3.

ذِي — ancien démonstratif, expliqué, 297.

ر

ر — suivi de **رَغ**, difficile à prononcer, 281.

رَأْس — **كُلُّ رَأْسٍ مَعْرَةٌ مَعْلَقٌ مِنْ اِجْرَةٍ**: **رَأْس**, chaque pièce

- de chèvre est suspendue par son pied, 129, s; pl. **رُوس**, 161, s. — Fourneau du narguilet, 69. — **راسمال** ou **رَسْمَال**, même **رَسْمَال**, capital, fonds. **جمع الرسمال**, rentrer dans ses fonds, 300, s.
- رُب** — non compris du vulgaire, qui l'a changé en **رُب**, 302.
- رُبِح** — **رُبِحَان**, qui est dans un état de **رُبِح**, qui gagne, a gagné, 300, s.
- رَبِيع** — **ربيع**, le vert (que mangent les bêtes au printemps), 88, s. On dit: **بَدَنَّا نَبْعَت الْخَيْلَ فِي الرَّبِيعِ**, nous allons envoyer les chevaux au vert. **يَاكُلُوا الرَّبِيعَ**, ils sont au vert. Les Arabes envoient leurs chevaux au vert tous les printemps pendant six semaines; on ne s'en sert pas alors du tout. On fait cela **لِتَنْظِيفِ بَطْنِهَا**. — **رُبْعِي**, gargoulette, Hegaz, 94.
- رَبِي** — **رَبِي**, être élevé, grandir, 202. — **تَرْبَايَة**, éducation, 104, u. **عَدَمُ الْمَرْبِي** manque d'éducation, 311, s. **مُرَبِّي**, confiture, 208.
- رَجَع** — **رَجَع**, prononciation expliquée, 61, 264. — **رَجَع** **ثَانِي مَرَّةً عَلَى النَّارِ**, remettre une seconde fois au feu, 124, s. — **فَجَاجَبْتُهُ هَيْدًا حَتَّى مَا : رَاجَع**, à quoi je lui réponds immédiatement cela, afin qu'il ne revienne pas me répéter la même chose (ou une seconde fois), 310, s. — **ارْتَجَع عَنْ**, se retirer de, 148, s.
- رَجُل** — **رَجُل**, formes données, 26; la Syrie connaît aussi le pluriel **رَجَالَة**, 162, s.
- رَح** = **رَائِح**, v. s. h. v.
- رَحِي** — **رَحَايَة**, meule à bras, Eg., 80.
- رَدَا** — **رَدِي**, mauvais, en général: **حَكِي بِالْعَالَمِ بِالرَدِي**, parler mal des gens, 52, s; v. s. v. **حَكِي**.

- ما تقدر قرّة — ردّ، répondre, répliquer à, 97, 7. — ردّها، elle n'est pas à même de lui rendre la pareille, 100, 17.
- ردن — filer (chat), 138.
- ردّل — ردّالة، turpitude, 208, 6. Ce radical est toujours prononcé ردّل.
- رز — رزّ، jamais أرز، riz. — رزّ وحليب، bouillie de riz au lait, 126. — رزّ ومزّ، loc., expliqué, 215. — رزّوزة، Jér., dim., un peu de riz, 127.
- رزق — رزّق، s'applique aussi aux choses mangeables, 202, 203.
- رسل — مُرسال، messenger, exprès, 160, 11.
- رشتاية — mets, décrit, 76, 8; 78.
- رض — battre, (les olives) 16, 17, 14. رصيص، Pal., olives, 17, 15. Cf. Dîw. Hod., Koseg., p. 62. Kitab el-Malahin, Thorb., p. 23, l. 1. — رَصْرُوصَة، Pal., dim., petite olive, 127.
- رصع — battre (les olives), 17. رصيع، olives, 17.
- رَضّ — presser légèrement (les olives), 17.
- رضو — رُحِيَّتْ مَعَهُ فِي جَوَازٍ: رَضِي (v. pp. 61, 236, 12), elle accepta de l'épouser, 163, 12.
- رطب — رَطَب، 145; v. s. v. كلام.
- رعي — رعايا، comme singulier, 195.
- رغف — رَغِيف، prononciation, 231.
- رغو — رَغِي، i, tempêter, crier, écumer, 26, 13; 110, 22.
- رفع — رَفْع الشُّبْهَةِ، enlever le soupçon, 158, 12. — مَرافِع، carnavals, 126.
- رفق — رَفِيقَة، amie, 102, 1.
- رقّ — t. boul., amincir (la pâte) avec le شَوْبَك، 78, 4.
- مرقوق — pain mince des paysans, 133.

- أَيْش مَا فَعَلْتِي يَكُون فِي رَقَبَتِكَ أَنْتِي : رَقَبَةٌ - رَقَبَ, quelque chose que tu fasses, c'est toi qui en supporteras les suites, ce sera à ta charge, 129, 6. كَلَّ الْعَيْلَةَ, j'ai toute la famille sur le dos, à ma charge.
- رَقْرَقَ - رَقْرُوقَةٌ, dim., petit morceau mou de qqc., 127.
- رَقَطَ - رَقُوطٌ, barioler, 31. = رَقُوطٌ, 31.
- رَكَ - رَكٌّ, significations données, 30.
- رَكَّبَ - رَكَّبَ, (v. p. 60) monter, 238, 8, et passim. — يَرْكَبُ, il lui monte sur les épaules, 211, 23. رَكَّبَ, correspond exactement à „monter” dans le sens de „poser, dresser, arranger,” 12, 28.
- رَكَزَ - رَكِيزَةٌ, soubassement d'une voûte, d'un édifice, 30.
- رَكَضَ - رَكِيزٌ, souvent prononcée رَكَدَ, 292, 11. — رَكِيزٌ, qui est toujours en course, qui toupille, 7, 19.
- رَمَى - رَمَى, كَلَّ إِنْسَانٌ الَّذِي مِنْ قَدَحٍ وَاحِدٍ يَسْكَرُ : أَرَمَى, tout homme qui se grise d'un seul petit verre, tombe par terre et se met à parler, 180, 5.
- رَهَدَلَ - رَهَدَلَ, plaisanter, se moquer de, 193 = رَهَدَلَ.
- رَهَنَ - رَهَنَ, رَهَنَ أَبُوهُ عَلَى الْفِ قَرَشَ, il engagea son père pour 1000 piastres, 156, 10; cf. s. v. رَهَنَ; — être engagé: رَهَنَ عِنْدَهُ قَصَّةُ الْمَاسِ, un nommé 'Id avait une parure de diamants engagée chez lui, 216, 17; 218.
- رَوَّعَ - رَوَّعَ, tente bédouine à 4 colonnes, 208.
- رَوَّجَ - رَوَّجَ, plus expéditif, de رَوَّجَ, se dépêcher, 135.
- رَوَّحَ - رَوَّحَ, رَوَّحَ, v. s. v. رَوَّحَ, 112, 9; 154, 9. — رَوَّحَ, dissiper l'argent, 151, 6; 9, 9.

156, 12. رَّح عليه نصيبه, il fit perdre sa bonne chance, 279, 16. L'emploi de ce verbe est très étendu, mais il y a toujours l'idée de „faire s'en aller.” — رَّح, donner du repos, être commode; أَرَّح, plus commode: كَلَّ مَنْ يَعْمَلُ آلِي يَلَاقِي أَرِّحَ لِنَفْسِهِ, chacun fait ce qu'il trouve lui être le plus commode, 314. — رَّاحَ forme un futur périphrastique, 35 = رَّح, expliqué, 19, 24; 35, 220 = رَّح, expliqué, 33, dern. l., 35, 1; 166. — رَّايح جاي, un va-et-viens, 221; en avant et en arrière, 224, 9. رَّايح مِن, au delà de, 27, 21, 28.

رَّود — La langue parlée n'a que رَّاد, i, pour ارَّاد, expliqué, 11, 23, 27; 104, 8; 157, 12; 192, 5; 279, 5; 286, 3. — ارَّاشْتَلَقَ عَلَى مَعْلَمَتِهِ إِتْهَا تَرِيدُهُ لِنَفْسِهَا, il s'aperçut que sa maîtresse voulait de ses baisers, 157, 12; 166. — ارَّاد forme un futur périphr., 35. — رَّوَيْدًا pour رَّوَيْدًا, 288, 14.

ز

- زَبَد — زَبْدِيَّة, expliqué, 50.
 زَبْدِين — nom d'un village, 298.
 زَبَر — زَبُور, Psaumes de David, 138.
 زَبَن — زَبُون, amant, 129, 2; habitué, chaland.
 زَحَل — glisser, 124, 16.
 زَخ — زَخ, pleuvoir très fort, 152; baisser le dos (cheval), 152. زَجَّة المَطَر, averse, 151, 12.
 زَخْرَف — تَزَخَّرَف, se parer de beaux habits, 184, 4; 185; = تَزَكَّلَف, 115.
 زَخْم — زَخْمَة, étrivière, lanière, 211, 23; bâton de Jacob;

du persan زخمه, instrument avec lequel on donne un زخم, coup.

يطلع الحمار من 36. - couler le long des murs (eau), 36. زرب

البَيْكَة وهو مزروب فيها, l'âne sort de l'étable où il était claquemuré, 46, 3. - مِزْرَاب, gouttière, 151.

زربول - زُرْبُول, grosse chaussure des paysans, 234. C'est un soulier, et non pas une botte, en cuir rouge ou noir, à la pointe plus ou moins relevée, et dont la semelle est garnie de caboches. زربولك أثقل من

مِدَاسِي, loc., expliqué, 235.

زروب = شُرْشُر, expliqué, 273.

ززر - زَزْزُورَة, dim.; v. Dozy, Suppl., s. v.

زرق - et زَرْق, boire d'une certaine façon, expliqué, 94.

زرق - glisser dans, 90. J'ai entendu à Jérusalem cette phrase: زرق في البيت من غير ما شافه حدًا, il se glissa dans la maison sans que personne le vît. Le sens neutre me paraissant étrange, j'en demandai l'explication, et l'on me dit: يعني دخل بالحفي, c'est-à-dire, il entra secrètement. Pousser est aussi neutre en français.

زط - زُط, coll., زَطِي, bohémien, 100. زَطِيَة, synonyme de قَحْبَة, 100, 101.

زعب - زَعْبُورَة, bec du briq, Pal., 94.

زعج - عَجَز, voir.

زعرق - manière de boire, expliqué, 94.

زعزع - زَعْزُوع, touffe de cheveux qu'on laisse sur le devant de la tête des enfants, 259.

زعل - زَعِل من se fâcher, s'ennuyer de, 271, 7 = زعلنا منه, 139, 13, On trouve, 158, 4. علي

l'*alef* a motivé l'*Itbâ*. — زَعْلَان, fâché, qui s'en-
nuie, 271, 7.

زَغِير — صغير quelquefois pour صغير.

زَقَف — زَقَف, applaudir, battre des mains, 268; cf. صَقَف
pour صَفَق, Eg.

زَفَر — زَفَر, graisser, poisser, 208.

زَكَلَف — تَزَكَّرَف = تَزَكَّرَف, 184, 4; 185.

زَلَط — بِالزَّلَط, n'est pas tout-à-fait *nu*, parce qu'on est
ayant la chemise, 6, 20; expliqué, 7, 8. —
زَلْطَة (propr. caillou), monnaie imaginaire valant 30
paras, 248, 21; 249.

زَلْغَط — pétiller (feu), 183, 28.

زَلَم — زَلَمَة, homme, individu, 112, 4; 220, 4; 243, 1;
152, 4; 251, 2, 23: expliqué, 252. — زَلِيمَة, zîlêmi,
dim., 244, 5.

زَمَط — o, glisser, s'échapper, s'esquiver, 206, 220.

زَمَن — زَمَان, il y a longtemps, depuis longtemps, 45, 15;
46, 152, 22. صار لك زمان ما شفتها, y a-t-il long-
temps que tu ne l'as vue?

زَمَل — زَمِيل, compagnon, compère, 271, 9.

زَنْبَع — زَنْبُوعَة, bec du brîk, Pal., 94.

زَنْجَح — زَنْجَح, rance, puant de graisse, 5, 28; 81, 29; 83.

زَنْد — زَنْد, poignet, avant-bras, 64, 101.

زَنْزَر — زَنْزَر (ζωνάριον), ceinture, en général, 157, 12. se cein-
dre d'une زَنْزَر. A propos de ce mot, Hafagî, Sîfâ, dit :

اشتقاقه من الزنر وهو الدقة وهو عربي وقيل معرب
لأنه لا يجتمع بالعربية نون وراء
éd. Caire, c'est le sens de دقة qui tropique.

زَنْجَح — pisser, 200, 15; 201.

- زنكيد — زنگیل, prononcé zengîl (zenguil), turc, richard, 144, 10; 300, 22.
- زهر — زَهْر الزَهْرَة, la fine fleur de la farine, 126.
- زوج — Ce radical est en Syrie toujours changé en جوز, mais il est souvent conservé en Egypte.
- زود — J'ai entendu: اِنْتَا مَا زِدْتَنِي مِنْ شَان الطَّرِيقِ, tu ne m'as pas donné de provisions pour la route, pour ازدتني, 11. زُودَة, provisions de route, 159, 12.
- زور — زور, falsifier, contrefaire, 154, 12.
- زول — زال, i, éliminer, pour ازال, 11.
- زيد — زيادة, davantage, 279, 8. الرَّمْلُ يَعْطِي: بِزِيَادَة, le sable donne plus de chaleur, 136, 19. لَاتَى الطَّبِيْعُ مَالِحٌ اَوْ حُلُوٌّ بِزِيَادَة, il trouva le manger ou trop salé ou trop doux, 62, 10. A^cmèlli haś-sourli, a^cṭîk bizîyâdi, fais-moi cela, et je te donnerai assez pour te contenter.
- زير — تَزِير, être serré, tourmenté, 92, 23.
- زاف — i, pour ازف, 11.
- زين — تَزِين, se raser (sc. حاله) = تَزِين, Eg., 259.

س

- ساج — plateau de fer sur lequel on cuit le pain, 14, 12.
- سادا — pur, sans mélange; du persan سَادَة, 125; v. s. v. سَادَج.
- ساع — a, contenir, tenir, capere; formé de وَسَع, a, expliqué, 290.
- سأل — رَاحَ يَسْأَلُ عَلَيَّ, demander au sujet de: سَأَلَ عَلَيَّ, il alla demander, si la lettre était parvenue, 160, 12. سَأَلَهُ عَلَيَّ الرُّؤْسَ الْمَعْلُوقَة, il lui demanda pourquoi les têtes étaient suspendues, 161,

س; — s'informer de, demander après, 229; — avec négation: ne pas se soucier de, nicht darnach fragen, 29, 2; 50, 13; 64, 14.

سب — سب دين احد, blasphémer, 208, 5. سب الدين, blasphémer, injurier qqn., 227, 12. — دايماً يعجل, il cherche toujours l'occasion de se quereller avec tout le monde, 179, 10. — بسبب, à cause de, 13, 12; 15, 24; 300, 10.

سبح — زيتون مسبح, expliqué, 16, 14.

سبق — سبق بالكلام, devancer (qqn.) en rapportant, en parlant, 158, 3.

ستر — ستر وقته, gagner son pain avec quelque peine, mais assez pour vivre. On est مستور, lorsqu'on est à couvert de la pauvreté, ayant le nécessaire; بنت مستورة, est une fille qui reste à la maison paternelle, une fille honnête, bien élevée, loc. même des chrétiens, 292, 11; 293.

ستف — ستف, empiler, ranger, mettre l'un sur l'autre, encaquer, de l'italien *stivare*, 111.

سحب — سحب دَرَجَه, s'en aller, passer son chemin, wegziehen, 159, 5; 189, 8; on ajoute le plus souvent

شرب سَحْبَة واحدة — وراح, fumer d'un seul trait, mais aussi, fumer une seule bouffée, 210, 1.

سخت — سَخْتَوَت, petite monnaie, expliqué, 23.

سَخْتِيَان — maroquin (rouge), 234.

سخر — قَسَخَر عَلَى, se moquer de, berner qqn., 289, 9; 310, 10. La langue parlée forme avec facilité des ¹⁾تَبَفْعَل. En voici quelques-uns: قَبَعَشَق, courir les

1) J'ai ramassé une grande quantité de ces verbes, mais n'ayant pas mes notes avec moi, je ne puis donner que ceux qui me reviennent à la mémoire en ce moment-ci.

amours; **تبعك على**, Jér., se rire de qqn.; **تبعك**, se battre avec qqn.; **تبصرط**, gasconner, peter plus haut que le cul; **تبركض**, Jér., courir par-ci par-là; **تشدق** et **تشادق** (cf. le class. **تشادق** et **تشدق**); **تبهرق**, se moquer de; je ne les ai relevés qu'à la forme réfléchie. D'autres sont aussi actifs: **مَطُول**, épater qqn., et **تبطول**, 58; **معقل**, prendre avec un crochet, et **تبعل**. La langue classique connaît également des dénominatifs analogues: **تبندق**, **تبدرع** etc.

تستقم, 1. 150, 310, **سقم**, comprimer, baiser, 150, 310, **سقم**, être baisé, ou baisée, 129, 1.

ساجن, 12. 225, **سجن**, être pris de la fièvre, 213, 17; **سجن**, qui a la fièvre, malade, 213, 17. **سجونة**, fièvre, 213, 19. Comme la fièvre est la seule maladie commune, **سجن** a pris le sens d'être malade.

سادج, pl. **سُدج**, simple, niais, naïf, crédule, 192, 24. Hafâgî, Sîfâ, p. 14; en donne un exemple tiré de **أبن سنا الملك**. Le persan **ساده** a donné les formes **سادا**, v. s. h. v., **سادج** et **سادج**.

صدر = **سِدر**, plateau, v. s. h. v.

سُرْبَة, 18. 217, **سرب**, retourner, s'en aller chez soi, 217, 18. — **سرب**, quantité, nombre, plutôt grand que petit; longtemps, 221.

سرماية = **سُرْمَاية**, v. s. h. v.

سَطْم, 104. **نام سَطْم**, coucher sur le dos,

أسطوانة -- portique, 162, 8. Le paysan l'expliqua par **جناية كبيرة** mais il avoua qu'il n'en comprenait pas le sens exact.

سَعَف, 18, 1. **مُسَعِف**, assistant, aide,

سعي, 241; travailler **سعي** **بالخير**.

pour le bien, 242, s. On me le paraphrasa par **أَلِي يَتَحَبَّ الْخَيْر**. Ce verbe désigne les efforts de l'esprit et n'implique pas toujours un travail, une action. **أَمَّا مَا يَجِي لِوَاحِدٍ مَكْتَفٍ وَقَاعِدٍ مِنْ غَيْرِ**, la fortune ne vient pas à qui reste (à la maison) les bras croisés sans qu'il se donne du mal pour se procurer de quoi vivre, 292, 10. — **سَعَى**, pour le class. **سَعْيٌ** (v. p. 181 note), efforts: **نَتَعَزَّبُ كَثِيرًا مِنْ شَأْنِ سَعْيِ مَعَاشِنَا**, nous nous donnons beaucoup de mal pour gagner péniblement notre vie, 282, 1.

سَفَر — **سَافَرَ عَلَى**, voyager chez, partir pour, 244, s. — **سُفْرَةٌ**, expliqué, 202, 203.

سَفَن — **سَفِينَةُ الْبَرِّ**, le chameau est ainsi appelé, 205.

سَقَطَ — **سَقَطَ الْفُولُ فِي مِيَةِ السُّخْنَةِ**, t. cuis.: mettre les fèves dans de l'eau chaude, 80, 1 (pour **السُّبَّةُ**, v. p. 5. Je fais ici observer que l'article déterminé est souvent usité en arabe là où nous l'omettons ou nous nous servons du partitif.) — **يَسْقِطُوا الْقَدَسَ فِي طَنْجَرَةٍ**, on met les lentilles dans une casserole, 76, 28.

سَكَّ — **سَيَكَّةٌ**, par synecdoche, charrue, 18, s; 14.

سَكَبَ — **سَكَبَ**, verser qqc. sur un mets, 123, 28; 124, 20; verser, dans le sens de servir une chose liquide, p. ex. la soupe, le vin etc. En Syrie, ce verbe ne signifie pas répandre, p. ex. de l'eau etc.; dans ce cas, on se sert de **كَبَّ**, ou.

سَكَّرَ — **سَكَّرَ**, fermer, = **سَكَّ**, **قَفَلَ**, Eg., 83, 158, 11. **سَكَّرَ الْبَابَ عَلَيْهِ**, il ferma la porte sur lui (en le laissant dans la chambre), 213, 23. — **سُكَّرِي**, sotlard, 241, 1;

pl. سُكْرِيَّة, 194, 10; 195, 297, 21. — سَكِير, qui se soûle beaucoup, 7, 21. — سَكَّر نَاعِم, sucre en poudre, 125, 9.

سَكْسَك — سَكْسُوكَة, barbiche, 127.

سَكِل — إِسْكِلَة ou سَكْمَلَة, 62, v. s. h. v.

سَكَن — اَنَسَكَن, être habitable, se laisser habiter, 142, 6.

سَل — مِسْلَة, aiguille d'emballer, carret, 312, 2.

سَلَع — سُلْعَة, mauvaise marchandise; différentes significations données, 187, 188.

سَلَف — سِلْف, frère du mari vis-à-vis de la femme, 86.

سِلْفَة, sœur du mari vis-à-vis de la femme, 86.

سَلَق — سِلَق, Beta vulgaris, 79, 216, 18; 217. — دَقْنَة

او شعرة سِلَق بِلَبَن, il a la barbe, les cheveux grisonnants, 70.

سَلَقِي = سَلَق, faire tomber sur le dos, 59.

سَلَك — اَلِي يَعْرِفُ لُغَاتٍ عِين مَا كَانَ يَسْلُكُ, celui qui connaît beaucoup de langues se tire d'affaire, quelque endroit qu'il aille, 41, 10. — عَدَمُ سُلُوكِ الطَّيِّب, (v. p. 5), inconduite, 284, 20.

سَلَّمُوا عَلَى بَعْضِهِمْ سَلَامَ الْاَحْبَابِ اِذَا كَانُوا : سَلَّمَ — سَلَم, loc. prov. ancienne, ils se saluèrent comme se saluent deux amis (ou amants) après avoir été absents, 164, 7. — اَللّٰهُ يَسْلِمُكَ est la réponse à كَيْفَ حَالُكَ, 137.

سَلَو — سَلَّى, divertir, amuser; سَلَّى, se d., s'a., 227, 7.

سَمَح — لَا سَمَحَ اللّٰهُ, à Dieu ne plaise!, 33; 6. C'est là un des cas rares où le parfait est conservé dans un souhait.

سَمْبُوسِيكَة — pâtisserie, expliqué, 126.

- سید** — la fine fleur de la farine, expliqué, 125, 126.
- سمع** — **سَمِعَ** (v. pp. 60, 264), ou **سَمِعَ** (v. pp. 6, 236), 111, 3; 270, 7.
- سمن** — **سَمْنَة**, beurre, 124, 7, comme **لحمة**, viande etc.; v. Gloss. Spitta, s. h. v.
- سمي حاله** — **اسمى** et **سما**, appeler, nommer, 117. — **سمي حاله**, il s'appela, se donna le nom de, 196, n.
- سن** — **بِسْمَةِ اللَّهِ وَرَسُولِهِ : سُنَّة**, par le loi de Dieu et de son Prophète, loc., 163, 18. — **أسنانية**, sucrerie, expliqué, 78.
- سنديان** — chène-vert, 72, 13; 73.
- سنة** — **سُنَّارَة**, hameçon, 198, 20. Aussi **سُنَّارَة**.
- سهر** — **سَهْرِيَّة**, veillée, soirée où l'on se divertit, réunion du soir, 138, n = **ليلة** dans la Syrie du Nord.
- سهل** — **أَرْض سَهْلَة**, 180, 3, 13; v. s. v. **حطم**.
- سهم** — **سَهْم**, poutrelle du pressoir, 12, 20.
- سوح** — **سَوَّاح**, voyager, expliqué, 195 note. **سَوَّاح**, touriste; pl. **سَوَّاحِين**, expliqué, ibid.
- سود** — **سَيِّدِي**, mon maître, expliqué, 102. — **سَيِّت**, dame, maîtresse (de la maison), expliqué, 103, 129, 4; 267. — **السَّيِّدَة الْكَبِيرَة**, la Grande Dame, Astartès, 39. Les mots qui classiquement se terminent en **ـِي** (vulg. **ـِي**) ou **ـِيَّة** deviennent vulgairement **ـِي** et **ـِيَّة**, lorsqu'ils sont en annexion: **bāladik**, ton pays, **bāladitak**, ta payse; **barriye**, campagne, mais **barrit el-bālad**; **hargiye**, mais **hargitak**, 253; **miye**, mais **mit keurs**, 156, 19; 242, 28. **Seyyid** et **seyyidi** suivent par exception cette règle. On a donc **sidi** et **sidtak**. Cette dernière forme n'est pas usitée, et voici pourquoi:

سیدتک fait d'abord سیتک, selon de nombreuses analogies, (p. 11: fittak pour فدتک) et puis ستك d'après la règle exposée p. 2 (qui s'applique également aux deux autres lettres de prolongation). Par le fréquent emploi de ستي (v. p. 103) la forme primitive a été supplantée par سیت, usité même sans annexion. Cette remarque s'applique aussi à sidi. On dit bien encore seyyid et seyyidi, ce qui est plus cérémonieux, plus respectueux que sîd et sitt, mais seulement lorsqu'on veut être „nahawi.” La langue courante est étrangère à cette prononciation.

سور — أسوار, pour سوار, bracelet, 101.

سوع — ساعة: ساعة, toujours, constamment, 135, 1. ساعتها (cf. p. 165), 3. في, juste alors, 165, 3. في هيداك, 173, 14. الساعة, alors, 225, 13. ساعة — ساعة, tantôt-tantôt, 229, 10. Ce mot a une signification vague; ce n'est que dans ces derniers temps que les habitants des villes savent qu'une heure est un laps de temps de 60 minutes. Ceux qui ont voyagé en Orient connaissent bien ce que sont les heures là-bas. Il m'est souvent arrivé qu'on m'a dit: „ce village n'est qu'à une heure d'ici” — et j'en avais encore pour six. ساعة doit, le plus souvent, se rendre par *moment* = *heure*. — لیساً, v. s. h. v..

سور — ساری, faire, 273, 3 d'en bas; arranger; هر بدنا, انتا إلی ساریتہ و حل هیکي, que faire? ساري, est-ce toi qui l'as rangé comme ça de boue? Dans le sens de *valoir* (prix), on se sert en Syrie de

la première et en Egypte de la troisième forme.

استوى, mûrir, (fruit), être cuit à point (toute chose préparée au feu), 76, 27; 79, 18; 124, 15; 125, 8. — **لخيمته مستوية**, ivre-mort, 60, 12. Le féminin du participe des autres formes augmentatives offre la même irrégularité; p. ex.: **مترقية**, élevée; **مخشية**, qui a honte. On les traite comme les nom relatifs.

سب — **ساب**, la monture a pris le camp, 248. **سابت المرأة**, la femme s'est prostituée (elle trouve de la pâture partout), 248. — **سب**, expliqué, 248 = **دش**. Bien illustré dans Dozy. **سائب**, expliqué, 247, 19; 248.

سيح — pers., expliqué, 44. Le pluriel **سياخ** existe; Dozy, Suppl., s. v.

سير — **مسيرة**, 144, 19, de **سائر**. Ce verbe est difficile à traduire; il signifie: savoir être bien avec les gens, être affable, liant, *gemüthlich*, *alla mano*, être facile à vivre, abordable, être coulant, avoir du laisser-aller, prendre par la douceur, ménager. Le caractère arabe est tout dans ce mot. — **آخر مسيرة**, à la fin, 272, 273. — **سيران**, partie de plaisir, promenade à la campagne, 173, 11.

ش

شام — **شومة** ou **شيمة**, noblesse de caractère, fierté d'âme; respect humain, 31, 26; 301, 25; 314, 21. — **شامي**, Syrien, Damascène; pl. **شوام**, 262, 21. **الشامي شومي**, prov., le Syrien porte malheur, 239.

شان — **على**, conjunct., pour que, 92, 29; 158, 10. **من شان**, prép., à cause de, 271, 8. **من شان**, prép.,

passim, Syr., = **على شان**, Eg.. L'emploi de ces deux formes fait tout de suite distinguer le Syrien de l'Egyptien.

- شب** – **شَب**, pour **شاب**, jeune homme, 8, 10; 150; pl. **شباب**, jeunes gens, 184, 3.
- شبرق** – **تشبرق**, faire le beau, se parer; se payer quelque amusement, 253, 23.
- شبع** – **شِيع من**, être rassasié de, avoir assez de, 87, 22. Notre texte a **شِبَعَت**, et non pas **شِيعَت**, par it b a^c, motivé par le **ع**, qui aime de préférence le fa t h a. – **شُبعان**, qui est à son aise, qui a largement pour vivre, 223, 11.
- شبق** – o, donner des coups de poing, 252, 1; 253.
- شبتاك** – et **شَبَك**, embrouiller, mêler, 90, 210. – **شبتاك**, fenêtre, 223.
- شبه** – **شُبْهَة**, soupçon, 158, 12. **آلي يبري حالة من الشبهة**, qui se justifie d'un soupçon, 54, 10.
- شتم** – o, injurier, inf. **شَتْم**, injures, 253, 9.
- شتو** – **كرا**, **كرا**, **شِتي**, comme **شتا** est prononcé **شتا** et **شِتي**, [p. 19, l. 10], **بِكِي** et **بُكاء**, [p. 144, 2; 159, 2], **كِرِي**, et **شِتي الكبير**, pendant les grandes pluies, 72, 8.
- شجر** – **عمل مشاجرات مع**, avoir des rixes avec, 110, 20. – **شَجَرَة**, arbres, n. qual., fruitiers, 68.
- شختور** – grande barque de cabotage, 27, 28, 66, 104.
- شخر** = **شنخر**, ronfler, 47.
- شخش** – Eg., = **خشخش**, S., cliqueter, 238, 13; 240.
- شحبر** – noircir (de suie), 93.
- شحر** – **شَحَر**, noircir (de suie), 93.
- شخط** – tirer une ligne, **شُطَة**, 311, dern. l.; inf. **شُط**, ibid.

- شَحَف — شَحَف, pierre plate pour construction, Jér., 127.
 شَحَوْفَة, dim., petite pierre de remplage, 127.
- شَحْم — لَحْمِيَّة = مُشَحِّم = شَحْمَان, pulpe des fruits, 12, 21; 15, 12.
- شَد — شَدَّ الدَّبَّة ou على, seller, charger une monture, 102, 103. شَدَّ على شيء, serrer fortement une chose, 125, 8. شَدَّ في شيء, tirer fort à une chose, 19, 1. — شَدَّة, gros soulier des paysans.
- شَدَق — تَشَدَّق = تَشَدُّق, bâiller outre mesure, 31. سَحَر, blaguer; v. s. v. تَمَشَّدَق
- شَرَب — شَرْبَة, gargoulette, expl., 27. — شَرِبَ غَبَّ, expliqué, 27. — شَرَّيب, flûteur, grand buveur, grand fumeur, 94. — شَرَّبَان, qui a bu, qui est gaillard, un peu lancé sans toutefois être le moins du monde ivre, propr. qui est dans un état de شُرْب. Pour illustrer ce mot, qu'on me permette de rapporter la définition suivante, établie avec beaucoup de justesse par un paysan: قَ وَأَيْش هُوَ الْفَرْقِ بَيْنَ الْسَكْرَانِ وَالشَّرْبَانِ سَ أَنَا أَقُولُ لَكَ عِنْدَنَا فِي مَدْرَسَةِ السَّقَايِينَ نَسْتِي شَرْبَانِ كُلٌّ مِنْ يَشْرَبُ كَثِيرًا إِنْ كَانَ نَبِيدَ وَالْأَمِيَّةُ لَكِنِ الْسَكْرَانُ هُوَ الَّذِي شَرِبَ الْمُسْكِرَاتِ مِثْلَ النَّبِيدِ الْبُوزَةِ الْعَرَقِ وَشَيْءٌ مِثْلَ ذَلِكَ حَتَّى غَابَ عَقْلُهُ فَأَنَا مَانِي (v. p. 91) شَرْبَانِ بِشُرْبِ الْمَاءِ لَا تَبْقَى مَا أَشْرَبُ مِنْهَا إِلَّا قَلِيلٌ وَلَا سَكْرَانِ بِشُرْبِ نَبِيدٍ لَأَنْ عَقْلِي أَبَدًا مَا يَغِيبُ لَكِنِ حَكِيمٌ بَعْدَ الْأَوْقَاتِ لَنَا وَاحِدٌ يَعْطِينِي وَالْأَمِيَّةُ عِنْدِي فَلَوْسَ أَشْتَرِي بِهِمُ الْخَمْرَ أَبْقَى مِنْهُ شَرْبَانِ وَارْجِعْ إِلَى الْقَسْطَلِ وَرَأَى جِمَالِي كَأَنِّي سُلْطَانُ السَّقَايِينَ قَ هَذَا شَرْحٌ مُلِيمٌ سَكْرَانِ „Prêtre: „quelle est donc la différence entre

et **شربان**? — Porteur d'eau: „je te le dirai: nous autres, à l'institution des porteurs d'eau, nous appelons **شربان** celui qui boit beaucoup, soit du vin, soit de l'eau; **سكران**, au contraire, est celui qui a bu des spiritueux, tels que vin, bière, 'araq et des choses pareilles, au point qu'il a perdu la tête. Mais moi, je ne suis pas **شربان** pour avoir bu de l'eau, parce que je n'en bois que peu; je ne suis pas non plus **سكران** pour avoir bu du vin, parce que jamais je ne perds la tête. Seulement, il est vrai que quelquefois, lorsque quelqu'un m'en donne ou que j'ai de l'argent pour lequel j'achète du vin, je m'en trouve gaillard, et je m'en vais à el-Qastal derrière mes chameaux, comme si j'étais le Sultan des porteurs d'eau" — Prêtre: „Voilà une jolie explication!" — MS de Leide, 1292 a, p. 70. Ma traduction „institution des porteurs d'eau" ne me sourit pas beaucoup, mais j'ignore la portée du terme. On observera qu'il s'agit ici de chrétiens.

شربكى — embrouiller, mêler, 90, 210.

شرح — **شرح**, dépecer un poulet, un mouton etc. avec les doigts; charge importante en Orient, 254, note. — **إنشراح**; avec ou sans **الصدر**, gaîté, dilatation, pour ainsi dire, de la poitrine, réjouissance, contentement, liberté, 173, 7. — **بيت شرح**, maison d'une vue libre, dégagée, 142, 5.

شرشر — pisser, 201, répandre, expliqué, 233.

شرط — déchirer, mettre en morceaux, 133. — **شَرْطُوطَة**, dim., petit **شريطة**, torchon, 127. — **مشروطَة**, dim., de **مشروط**, déchirure, 128.

شرمط — déchirer, mettre en morceaux, 132, 15 (pain), 133. —

- تشرمط, faire des infidélités conjugales, courir les femmes; devenir شرموطه, 132, 18. — شرموطه, torchon, Eg.; femme publique, 36, 4; 133, 277, 7.
- شروال — en quoi il diffère du libas, 201.
- شري — اشري, pouvoir se vendre, se laisser vendre, 142.
- اشترى, achat, inf. de مشترى, 170, 23.
- ششماتي — ششمة, lieux d'aisances, 270, 302, 303. — ششم, vidangeur, 270, 9.
- شاطر — شاطر, habile, avec toutes ses nuances de significations, tant en bien qu'en mal, 135, 25; 157, 9; 236, 1; 259, 4. شاطر في الاكل والشرب, fort pour manger et boire, 135, 9. شاطرين في شعر, forts sur la poésie, 238, 6. اشطر, compar., 261, 13; 307, 23. — شطارة, habilité, même remarque que pour شاطر, 254, note.
- شعب — شغبية, pâtisserie, expliqué, 125.
- شعرة — سلق et ذقن, شعرة سلق بلبن, v. s. v. شعرة, pour شعرة, poils du *κτεís*, 18, 18; 20, 3. — شعرية, عانة = مشعر, 123. — 157, 16; 166.
- شعب — شعفة, شفاف et شاعفة, touffe de cheveux qu'on laisse sur le devant de la tête, 259.
- شعل — شعل, allumer, 71, 18.
- شغل — شغل, شغل الفلوس, faire travailler l'argent, l'employer dans quelque affaire, 116. — شغل: عمل شغلة: شغل: شغل: uxorem suam comprimere, 34, 7. — شغلة: واحد داير والتاني بشغلته, l'un se promène désœuvré et l'autre est à son travail, 113, 23.
- شفتور — شفتورة, lippe, grosse lèvre gonflée comme celle des

- nègres; pl. **شفاتير**, 82. **مشفتر**, lippu, lévreux, 81, 36.
- شفق** — **إشفاق**, désigne les qualités qui doivent distinguer un bon voisin, 229, 299.
- شق** — **شق على**, visiter qqn., en général, 164, 2; 213, 14. — **شُق**, ouverture transversale de la boîte à recettes, **صندوق**, 249.
- شقع** — couper, Jér., 206.
- شقط** — **شَقْطِيَّة**, touffe de cheveux au milieu du vertex, 259.
- شقف** — **شَقَف**, t. forest., abattre les branches; écuissier, 72, 11; **شَقْفَة**, pl. **شَقَف**, morceau de quoi que ce soit, 123, 23. **شَقْرَفَة**, dim., petit morceau, 127.
- شقلع** — couper par tranches, Jér., 206.
- شقر** — **شقا قلب**, souffrance morale, peine, 219, 24.
- شكل** — **شِكل**, sorte, façon; cas, 64, 10. **اشكال والران**, loc., de toutes les couleurs, 249, 21; 277, 7, = **الران واجناس**, Eg. — **مَشْكَل**, rixe, grabuge, dispute, scène, = **شَكْلَة**, 114.
- شكي** — **شكى لاحد من شيء**, se plaindre à qqn. de qqc., 106, 3. **شكى الهم لاحد**, se plaindre de sa peine à qqn., 104, 6; 202, 7.
- شلا** — **شلق** = **شلا**, 209 et note.
- شلب** — **شَلْبِي**, beau, de figure et de manières, 154, 9; du turc **چلبى**. On en a formé le substantif **شَلْبَنَة**. **شَلْبَنَة** désigne la qualité, p. ex.: **فَحْشَبَنَة**, putanisme; **كَلْبَنَة** = **فَجْعَنَة**, gloutonnerie; **تَيْسَنَة**, ânerie.
- شلم** — **شَلَم**, dévaliser, piller, 203, 20.
- شلطف** — **شَلْطُوفَة**, pl. **شلاطيف**, lippe, grosse lèvre gonflée, Jér., 83, = **شفطورة**.
- شلع** — **شَلَع الجبل**: **شَلَع**, la montagne s'est éboulée, 209, = **شَلَعْنِي كَف**, il m'allongea une gifle, 209.

- ياكل شلف : شَلَف** — i, lancer, jeter, expliqué, 171. — **شَلَف** il gobe tout, 170, 23; expliqué, 171.
- شَلَق** — **اشْتَلَق على**, s'apercevoir par un regard à la dérobée, 157, 10; 238, 10; 310, 10; expliqué, 165. — **تَشَالَق على**, regarder furtivement, 165.
- شُلَّة** — prostituée, 149.
- شَم** — **شَمَّ الهوا**, prendre l'air, se promener, se récréer, 139, 11. **شِمَّ الهوا**, loc., promenade, 247, 25. — **إشمام**, expliqué, 6, 2; 97.
- شِمَت** — **شِمَاتة**, arabe, ne doit pas être confondu avec **شِمَاتة** ou **شِمَاطة**, turc. De ce dernier mot dérive le vulgaire **شِمَاتة**, ou **شِمَتَة**, querelle, rixe.
- شَمَر** — **شَمَّرَ اللباس**, relever le pantalon, 200, 15. Cette locution est expliquée par le caractère du pantalon arabe.
- شَمَع** — **شَمَعَ الكَيْط**, déloger sans tambour ni trompette, 92, 26 = **ش. الفتلة**.
- شَقَل** — **شَقْلَة**, sac contenant une petite quantité de blé à envoyer au moulin, 112.
- شَنَكش** — supposer, 264, 1. **على**, soupçonner, 267, dern. ligne.
- شَنَهَق** — braire (âne), 46, 4.
- شَهَر** — **شَهْرِيَّة**, gages mensuelle, mesata, 151, 11.
- شَوَب** — **شَوَّب**, avoir chaud. — **شَوَّب**, chaleur de la température, 213, 17. Ce radical n'est pas usité en Egypte.
- شَوْر** — **وما تروح لِمَطَرَح إلا بِشورتها : مَشَوْرَة**, elle ne sort jamais sans l'avoir consultée, 86, 8. — **مُشَوَار**, course, promenade. **تبعطني في مشوار**, tu m'envoies faire une commission, 197, 7; pl. **مَشَاوِير**. **رَكِب الحصان وخيّل فيه ثلاث مشاوِير**, il enfourcha le cheval et lui fit faire trois tours au galop, 160, 1.

بِخْدِمَ عِنْدَ وَاحِدٍ أَقَلَّ مِنْكَ وَبَشُوفٌ خَاطِرِي : شَافَ - شَوْفَ,
je servirai chez un autre plus petit que toi, mais
qui me satisfait, 144, 23. **لَا زَمَ كُلِّ إِنْسَانٍ بِشُوفٍ مَصْلَحَةً**. — **الْإِنْسَانُ يَفْرَحُ مِنْ شَوْفَةٍ : شَوْفَةٌ -**
أَنْبَسَطَ, il faut que tout homme regarde à ses pro-
pres intérêts, 303, 4. — **شَافَتِ وَاحِدَ عِتَالٍ وَمَشَّتْ شَوْفَةً : مُشَّ شَوْفَةٌ -**
إِنْ بَسَطَ, on se réjouit à la vue de l'eau, 294, 5. (v. Moufaṣṣal, p. 149), je suis bien aise de
te voir. — **وَاحِدٌ كَانَ مَشَّ شَوْفَةً وَالْيَوْمَ صَارَ جَمِيلًا**, 12.
elle vit un portefaix qui n'était pas beau (à voir), 81,
un tel n'était pas joli (à voir), et aujourd'hui il s'est fait
beau, 108, 3. C'est qu'on ne veut voir que ce qui
est beau.

يشيل الكيس من جيبته: (v. p. 11) اشال, i, pour شال — شول,
 يشيلوها. 69, 7. il sort la blague à tabac de sa poche,
 عن النار, 124, 13; on l'ôte du plateau, عن السِدر,
 تشيل شعر الاسود من دقنه, 124, 9. elle lui
 enlève les cheveux noirs de la barbe, 216, et. اذا
 راد يقيم حَمْلَة ثقيلة وما قدِرش يشيلها
 soulever un lourd fardeau sans pouvoir l'enlever,
 شِيال, 286, 6. explication, 291. شِيال,
 portefaix, Eg., 309.

شيء - شي, souvent usité pour rendre l'idée plus indéterminée, 273.

شَيْطَان — diabolin (d'enfant), 92, 19.

۷

صاری برما — sucrerie, décrite, 122, 127, 1. D'après l'explication qui m'en fut donnée par un Turc, on devrait écrire

بورمق, tourner, de صارى, jaune, et صاري بورمه, parce que la pâte est jaunâtre, étant cuite.

حلاوتياتهم تصبح وتبسى عندهم - صبح اول, leurs sucreries restent là, le matin comme le soir, 121, 1.

يوم في مطرح ويصبح ثاني يوم في غير جهة, le premier jour d'un côté et le lendemain matin d'un autre, 249, 18. انسان اذا كان تاجر ومخزنه ملان, un homme est négociant, ayant son magasin plein (de marchandises), et l'année suivante il se trouve que celui-ci est vide, 289, 9.

On voit que dans la langue parlée on se sert de la première forme. — صايح, aller chez qqn. le matin, 108. — صباح الخير, bon jour!, 91.

صبر - اتصبر بالله, aie patience dans les décrets de Dieu, 213, 23.

صبنغ - صبغ, sauce, 88.

صم - صم, je me demande s'il ne mangera pas du fromage, s'il en trouve, 173, 14;

أيام منكرس, 262; usité comme adv.: مكسور × حكي, 177. حكي oui, vraiment malencontreux, 238, 19.

صاحبة - صاحب المأخذ, maître de céans, 230, 20. صاحب الدين, maîtresse de la maison, 34, 4. créancier, 248, 21.

صحن - صحن غميق, assiette creuse, à soupe × صحن, assiette plate, 104 = مُسلطَم, Eg. (Obs. صطم et صطم, صطم et صطم, dont la signification est presque la même). صحن طبيخ, un plat de ragoût, 50, 11.

الدنيا بدّها تعها, a, devenir beau (temps). صحر - صحر,

le temps va être beau, 35. M. el-M. prétend (v. Dozy, Suppl.) que le peuple dit **صَحِيَّت الدُّنْيَا**. Je ne l'ai jamais entendu autrement que **صَحَّت الدُّنْيَا**, il a cessé de pleuvoir. **صَحَا** est justement, avec **صفا**, une exception à la règle que les verbes ultimæ, deviennent **يَأْتِي** au modære (v. p. 26); ils conservent pourtant le maṣdar **صَحْر** (v. p. 180, note, et s. v. **حشر**). Si le verbe était **صَحِي**, le peuple dirait **صَحِي** (**صَحِيَّت**, **صَحِيَّت**), prononciation qui n'existe pas. Cf. Hartmann, Arab. Sprachf., p. 64, 13. — **أَصْحَى**, garde-toi! attention! 166. La tournure donnée dans Dozy, Suppl., I, p. 821, col. I, l. 5, n'est pas usitée. —

× **صاحي** — **صَحِي**, éveiller, Eg. = **فَيَّق**, Syr., 236. — **سَكْرَان**, 60, 12.

صدر — **صدر** ou **صدر**, pl. **صدور**, plateau rond de cuivre, expliqué, 62, 10; 63, 123, 11; 124, 5.

صدف — o, rencontrer par hasard, 159, 7.

صدق — **صدق** **فينا قول المثل**: **صدق**, le dire du proverbe s'est vérifié à notre égard, 217, 11. **صدق فيك المثل**, à toi s'applique le proverbe, 296, 16.

صرف — **تصرف في**, disposer de, 66, 13.

صرم — **صُرْمَة**, pantoufle, 206, 6. **صُرْمَاية**, soulier, 148, 21; 192, 7; 206, 5; pl. **صُرَامِي**, 234. Le singulier des noms des chaussures peut aussi désigner la paire. —

صُرْمَايَاي, cordonnier; pl., **صُرْمَاتِيَّة**, 234. On prononce tous ces mots également avec **س**.

صعب — On dit vulgairement **صَعْب** et **صَعِب**. Les adjectifs **فَعْل** deviennent ainsi souvent **فَعِل** ou **فَعِل** (v. p. 5). On en trouve même des exemples dans la poésie modernes :

متى أَبْهَضْتُ فِي تِمْدَاخَةِ الْعَدِيبَا

et plus bas:

مَلِكُ الرِّوَى مَا رَأَى تَدْبِيرَهُ صَعِبَا

‘Anḥoûrî, kounz en-nâzîm, p. 9, vv. 7, 17.

فَقُلْتُ لَا قَالَ وَلَا * (فِي) خَيْرَةٍ كَرَمٍ عَذِيبَةٍ

M el-M., s. v. حِشْ حطبة se trouve Spitta, Contes, p. 66, l. 8.

زَغِيرَ quelquefois prononcé صَغِيرَ — صغر 262.

مَوْقِدَةٌ v. s. v. — مصطبة, partie de l'âtre, 73; v. s. v. صطب

صَفَر — صَفَّر, siffler, 208.

مَسْلُطَح = 104, assiette plate, 104 — مصفح صفلح

صَفْن — صَفْن, مالك صافن, qu'as-tu que tu es si pensif? 204.

صَفَر — صَفَّى, laisser écouler l'eau (d'un vase), 52. —

الصافي, le blé propre, qui ne contient pas d'ivraie, 199, 16. — مُصْفَايَة, passoire, 220.

صَقَب — صاقَب, الجُوعَان كُلُّ شَيْءٍ بِصَاقِبِهِ: صاقَب, tout convient à celui qui a faim, 173, 16.

صَلَح — اصْلَح ل, s'entendre, être bien avec qqn., 194. —

مَصْلَحَة, affaire, intérêt, chose, 21, 308; v. s. v. شاف.

صَلَاة — صَلَّى أَكْلِيل, marier qqn (prêtre), 154, 13. — صَلَاة, cérémonie religieuse du mariage chez les chrétiens, 155.

صَدَد — صَدَّد, amasser les écus, se faire un pécule, 153, 12.

صَنْدُوقَة, 59. صَنْدُوقُ فُرْجَة, panorama ambulant, 59. صَنْدُوق, petit 128; petite caisse pour la recette journalière, 249.

صَنِيع — صَانِع, domestique, 33, 23; 192, 9; garçon apprenti,

صَنْيَاعِي — صَانِعَة, bonne, 101, 22. — 120, 3; fem.

ouvrier, 305, 2. — مصنوعات الانسان, les œuvres de l'homme, 33, 5.

صنبر — صنوبر ou سنوبر, pignon, amande de la pomme de pin, 125, 9. Les Arabes s'en servent presque pour tout mets.

صنف — صنّف, article de commerce, 285, 16.

انصاب — اصاب, i, pour اصاب, 11, 213, 19; 304, 8. — واحد تاجر انصاب في مصيبة كبيرة, un négociant, qui a été frappé d'un grand malheur, 304, 8. —

بيجي: صوب — صوب, atteint, frappé de, 304, 12. — اقبلن صوبهم, deux individus s'approchent d'eux, 178, 5. من حين سافرت لاقيت معلّتي مايلة, 178, 5.

الى صوبي, depuis ton départ je trouvais à ma maîtresse de l'inclination pour moi, 158, 8. خلتك

تجي صوبي, que tu viennes te frotter à moi!...

نويح. صوت — صويت, criaileries, 19, 5; v. s. v.

صوفز — siffler, 208.

صار لي حدّ عشر شهر — صور, 12, 13, 14; 14, 3; 121. — souvent

il y a onze mois (que je...), 45, 18. صار مدة ما

كتبته, il y quelque temps que je ne lui ai pas écrit. صار لجنابك زمان هون

que vous êtes ici? — صار في, devenir, arriver à, 203, 21; v. s. v. اقدار.

صينية — صواني, pl. 121.

ض

ضب — امرتني بضب هلمّ صدوق: ضب, tu m'as ordonné de serrer les effets dans cette malle, 197, 8. ضب

ضب العفش في الخزانة, fais la chambre. الاوضة

serre les effets dans l'armoire. Les nombreuses significations de ce verbe indiquent une idée d'*at-touchement*, soit doux, soit violent. C'est évidemment une onomatopée, une nuance de طَبّ, dont le sens est, dans plusieurs cas, le même. On peut également bien dire طَبُّوا عَلَيْهِمْ et ضَبُّوا عَلَيْهِمْ, ils tombèrent sur eux. — ضَبَاب, brouillard, 39

ضَبَطَ — ضَبَطَ مَرْتَكَ حَسَابَهَا مَضْبُوطًا: le compte de ta femme est juste, 45, 25. مَرْأَةٌ مَضْبُوطَةٌ (مَرَاةٌ), femme honnête, 148, 22.

ضَحَكَ — ضَحَكَ مِنْ شَأْنِ الضَّحْكَ, pour rire, 289, 17. مَضْدَار, pour ضَحِكَ, expliqué, 311.

ضَرَّ — ضَرَّ, se nuire, 62, 11. La phrase de Bochtor, Dozy, Suppl., II, 4, col. 2, l. 7 d'en bas, n'est pas arabe dans le sens qui lui y est donné.

ضَرَبَ — ضَرَبَ ضُحْبَةً, lier amitié, 238, 6. — مُضْرَبِيَّةٌ, veste longue, ouatée et piquée, qu'on porte principalement dans la maison, surtout chez les musulmans, 153.

ضَرَسَ — ضَرَسَانَ, qui est dans un état de ضَرَسٍ, qui a les dents agacées, 7, 3.

ضَيَّعْتُ خُتْمِي — ضَيَّعْتُ خُتْمِي (v. s. h. v.), 250. On dit p. ex.: يَا تَرَى مُضْعَضَعَ بَيْنَ الْعَفْشِ, j'ai perdu mon cachet; se serait-il par hasard perdu parmi les effets? On comparera وَضَعَ, ضَاعَ, etc.

ضَلَّ — rester, demeurer, 18, 4; 33, 8; 41, 199, 16; 235, 248, 20; 284, 21.

ضَمَّنَ — يَنْقَعُوهُ فِي مِيٍّ ضَمْنِ جَرَّةٍ أَوْ خَابِيَّةٍ: ضَمَّنَ, on le met tremper dans de l'eau dans une jarre ou une amphore, 8, 13.

ظَهَرَ — voir ظَهَرَ.

- صَيْعَة — pl. صَيْع, village, 81, 10.
 يَضِيفُوا مَعَهُ رَمْلًا, on y ajoute
 du sable, 136, 18. — اِضَافَةٌ إِلَى الصِّفَةِ — 5, 5.
 الْحَرَامِيُّ إِذَا كَانَ مَاهِرًا: ضَيِّقُ عَلَى — طَفَشَ ضَيْقًا — ضَيْقُ
 فِي الْحَكِيِّ يَرْمُطُ وَلَوْ ضَيَّقُوا عَلَيْهِ
 à mener sa langue, s'esquive, quand même on le
 mettrait au pied du mur, à l'étroit, 220, 8. —
 اِنْضَاقٌ, être à l'étroit, 43. — ضَيْقَةُ الْبَلَدِ, l'étroi-
 tesse, la gêne de la ville, 173, 11; 177.
 اِنْضَامٌ — ضَمٌ — souffrir des préjudices, être endommagé,
 236, 3; 291, 24.

ط

- طَابَةٌ — balle, boule, pl. طَابَات, 171. Le pluriel طَرَب est
 inconnu en Syrie.
 طَارَةٌ — cerce du van, v. s. v. اِطَار.
 طَاقٌ — pli, couche, expliqué, 32. — اِخْتَدَ بِطَاقٍ لُبَّادَةً, s'en
 moquer, faire la sourde oreille, 32.
 طَوَايَةُ — طَوَايَةُ et طَوَايَةُ, du turc طَاوَة (pers. قابله), poêle
 à frire, 19, 17; 77, 1.
 طَبٌّ — significations données, 104; v. s. v. غَبٌّ. طَبٌّ عَلَى
 سِدْرٍ تَانِيٍّ وَيَطْبُوهُ فَوْقَ السِّدْرِ الْأَوَّلَانِي, un second pla-
 teau est alors placé à l'envers sur le premier, 124,
 18. اَصْحَابُ الْكَدِّينِ طَبُّوا عَلَى عُلْبَةِ الْقَلَّةِ, les créan-
 ciers ont mis la main sur la caisse, 248, 11. = طَبُّوا
 طَبَّطَ عَلَى — طَبَّطَ عَلَى, tapoter qqn., caresser avec la
 main = حَمَسَ, 249; v. s. v. حَبٌّ. — مِطْبَءٌ, expli-
 qué, 37. L'étymologie y donnée est d'après les
 Arabes. On dit bien مَقْلُوبٌ طَبٌّ, renversé, mais

je préfère dériver ce mot de l'onomatopée **طَبْ** =
un instrument avec lequel on tape, **يَطْبِرُوا بِهِ**.

طَبَخَ — **طَبِيخٌ**, ce qui est cuit, accommodé au feu, 62, 9; 77, 2; 79 et note, 141, 14: pl. **طَبِيخَات**, 51. **طَبَّخَة**, mets, expliqué, 77, 79, 18.

طَبَّقَ — **طَبَقٌ**, expliqué, 53; Kitab el-addad, 105, l. 16. — **طَبَّاقَة**, meule courante, et **طَبَّاقَة التَّحَا**, meule gisante du moulin à bras, 80.

طَحَنَ — **طَحْنَة قَمْح**, expliqué, 112, 4. — **طَحِينَة**, expliqué, 242. **طَحْلٌ** — **طُحْلٌ**, vannure, 199, 15.

طَرَّ — **طَرَّة**, 10 peaux de chèvre tannées, 30.

طَرَحَ — **طَرَحَة**, t. boul., planche sur laquelle on met le pain, 79. — **مَطْرَح**, endroit, en général, 3, 24; 108, 2. **يَعْمُرُوا التَّنُورَ مَطْرَحَ الْحَجَرِ**, on construit le four à la place de la meule courante, 12, 18. **يَحْطَرُوا سَكَّرَ**, on remplace le fromage par le sucre, 124, 13. **لِمَطْرَحَ**, quelque part; **لِمَطْرَحَ**, nulle part, avec un verbe de mouvement, 247, 23.

طَرَشَ — asperger, éclabousser, vomir, blanchir un mur, 38. **طَرَشٌ**, bétail, expliqué, 38.

طَرَطَرَ — pisser, 201.

طَرَطَشَ — éclabousser, 37, 38, 208. On observera la série, **طَرَطَشَ** (Algérie), **طَرَشَ** et **طَرَطَشَ**, avec la même signification.

طَرَفَ — **مَطْرُوفٌ**, mare pour écraser les olives, décrite, 12, 16; 14, 3.

طَرَقَ — se dit de l'eau lorsqu'elle tombe goutte à goutte, 137. — **طَرِيقٌ**, toujours prononcé *ṭri'* ou *ṭiri'*, fois, 33; pl. **طُرُقٌ**, 221.

طُشَّتْ — ou **طُست**, expliqué, 53.

طعم — **طَعَنِي**, donner à manger, 49, 18; 59, 186, 18. — **طُغِمَ**, appât, 198, 20. — **طَعْمَةٌ**, goût, saveur, 141, 14. Les **طعم لقدام** et **طعم تاني** de Bohtor pour *avant-goût* et *arrière-goût* sont de ces locutions européennes qu'on trouve si souvent chez lui et d'autres lexicographes et pour lesquelles on n'a pas toujours les moyens de contrôle suffisants. — **طعام**, nourriture, 77. — **طَقْمَةٌ**, dim., petite bouchée, 127.

طفر — **طَفَرَ**, pauvreté, 295. **طُفْرَان**, qui se trouve dans un état de **طفر**, qui n'a pas le sou, 7, 10; 51, 11; 135, 25; 306, 21.

أَلَى يَتَرَبَّر بِالضَرْبِ وَالْإِهَانَةِ بِالْآخِرِ بِضَيْقٍ : **تَفَش** ou **طَفَش** — **مَعَهُ الْأَمْرُ وَيَتَفَشُ يَعْنِي بِشَيْعِ الْخَيْطِ**, qui est tourmenté, par des coups et un mauvais traitement, se trouve à la fin à bout de patience: il file, c'est-à-dire, il déloge sans tambour ni trompette, 92, 23. — **رَمَى الْيَفْتَا حَ بِالطَّالِعِ وَطَفَشَ**, il jeta la clef en l'air et se sauva, 213, 23; = **هَجَمَ**, 254. Les significations attribuées par Bohtor à ce verbe ne sont pas exactes; v. Dozy, Suppl., s. v.

طق — **طَلَّقَ**, bruit du dégouttement, 293, 10.

طقطق — **طَقَطَقَ الْعَصَابِيْعَ**, se tirer les doigts pour les faire craquer, 210, 8.

طلّ — propr. *allonger le cou* pour mieux voir; *regarder*, en général, principalement en Egypte, 224. **طَلَّ مِنَ الشُّبَّانِ**, 223, peut aussi signifier *regarder par la fenêtre*, comme dans ce vers:

وَالْبَدْرُ يَشْرُقُ مِنْ خِلَالِ غُصُونِهَا
مِثْلَ الْمَلِيحِ يَطْلُ مِنَ الشُّبَّانِ

Hafāgî, Sifā, s. u. v.

طلب — طلب حقه, demander son dû, ce à quoi on a droit, 108, 25. — **طالب** : طالب, 108, 25. — **افسان ثاني ومث في فاضي في النهار يروح يطالبه** **في الدراهم**, un individu a une créance chez un autre, mais n'étant pas libre le jour pour aller lui réclamer son argent, 108, 24; 115. **بعد مدة** : يجوا يطالبوهم بالوديعة, après quelque temps ils viennent leur réclamer le dépôt, 202, 8. — **مطلوب** : عند عدوي فيه منه مطلوبي مليح, chez mon ennemi il y en a (une) qui fait bien mon affaire, 276, 5; 310, 22.

طلع — **طَلَعَ**, a, prononciation expliquée, 61, 264. Significations données, 105. Avec l'idée de *résulter*, 12, 32; 13, 12; **طَلِعت بعدين شرموطه**, elle devint cocotte plus tard, 36, 3; v. s. v. **فزعان**. **يطلع تمام**, c'est juste la quantité, la mesure voulue, 58, 1; v. s. v. **جاء**. **تطلع**. **البنت لأمها**, la fille ressemblera à sa mère, 104. Cf. Dozy, I, 358, col. I, l. 35. **إذا شغلتنى ويطلع** **كلامك بارد علي بطلع من عندك وبخدم عند** **غيرك**, si tu me charges d'un travail dans des termes secs et désagréables, je te quitte pour aller servir chez un autre, 144, 21; litt., *le tue parole riuscendomi sgradite* (حال). **طَلِعت السيكة ربيعة**. *la spagnoletta è riuscita troppo sottile*, 298, 15. — **عوض ما اذك بذك ترجع طلعت خسران**, au lieu de gagner, selon ton désir, tu te trouves dans un état de perte, 300, 9. **طلع** a, dans la plupart des cas, pris la place du **خرج** de langue savante; p. ex.: **فلما ورد على حسان كسر يد الكلبة ونزع الطين** **عن الجريدة فخرجت خضراء**, I Badr., éd. Dozy, 54,

- الفرنجي حبس البكاري وما كان حدًا : soucier de : يطالع فيه قيطلعه من الحبس, l'Européen mit le moucre en prison sans qu'il y eût personne qui se souciât de lui, 227, 14. — رمى بالطالع : طالع, jeter en l'air, 213, 15. حكي بالطالع وبالنازل, parler à tort et à travers, 180, 5. — درب طلعة, montée, 134, 1.
- يطلقوا المتد على كذ من : طلق — مطلق, on applique le proverbe à quiconque..., 268, 6. — مطروق ط, appliqué à, 223, 17; 308, 9. — مطروى الحرية, jouissant de sa pleine liberté, 307, 25. — طلق = تلق, douleurs de la parturition, 96, 3.
- طباع, avide, 300. — طباع, avidité, 279. — طبع ط, طماق — pl. طماقات, guêtre ou, plus exactement, jambière qui arrive jusqu'au genou, 283. Du turc طوماق.
- طنجرة — ou تدجيرة, marmite en cuivre, 77, 79, 10; 186, 25; 187. Du persan تنكيره par l'intermédiaire du turc.
- طنور — ou قنور, four, décrit, 14.
- طوب — peu connu en Syrie, coll. en Egypte, petites pierres, 60, 61. Mo'arrab, p. 105.
- طاعت للولد, elle se rendit, se soumit au jeune homme, 163, 11. — طاع, i, pour اطاع, 11.
- طاقة, petite fenêtre, 260. — طاق, i, pour اطاق, supporter, 11. — طوق, 260.
- طال, o ou a, atteindre, arriver à, venir à, 43, 24; expliqué, 44. سكب السيم على خضبه و ما قدير, 44. طاله (يطاله) من الناس, il tira le couteau sur son adversaire sans réussir à l'atteindre à cause du monde, 44, 2. — طول, tarder, rester longtemps, 160, 1; 273.
- طول روحك, 72, 4, ou بالك, aie patience. — طولة, à la longue, 272, 1.

- فَمَا هَتَى (هم) قَاعِدِينَ يَتَفَرَّجُوا طَابَ الْوَقْتُ مَعَهُمْ - طَيِّب
 فَطَرُوا فِي الْقَعْدَةِ, ainsi occupés à satisfaire leur
 curiosité et les heures se passant d'une façon fort
 agréable, ils y restèrent longtemps, 160, 10. - طَيِّب,
 vivant, 92, 22; 159, 15; 163, 7; - bien portant, 213, 8.
 حَكَى طَيِّبٌ فِي الْعَالَمِ, parler bien des gens, 281, 8.
 حَكَى فِي الْعَالَمِ بِالطَّيِّبِ = 52, 10.
 طَيِّبَيْنِ فِي فَرْدٍ لِنَاسٍ. 300. 211, 22; 68, 211, 22; 300.
 طَيْر - derrière, 68, 211, 22; 300.
 prov., se dit de deux personnes qui sont toujours
 ensemble, 60, 10.

ظ

- ظَفَر - ظُفْر, ongle, est toujours prononcé صَفَر, 157.
 ظَلَمَ - ظَالِمٌ عَلَى, sévère pour, 247, 22. - ظَلَمَةٌ, individu,
 = زَلَمَةٌ, 252.
 ظَنَ - ظَنَنْ فِي أَحَدٍ, avoir des soupçons sur le compte
 de, 88, 15. De là vient: ظَنَّانٌ فِي أَحَدٍ, prononcé
 زَنَّان, 7.
 ظَهَرَ - ظَهْرٌ, dos et ظَهَرٌ, midi, toujours prononcés صَهَر,
 37, 72, 10; 96, 3; 209, 227; mais ظَهَرَ, paraître,
 est prononcé دَهَرَ, tandis qu'avec le sens de *pisser*
 on dit صَهَرَ. La prononciation de cette lettre est
 très arbitraire.

ع

- ع - permute avec ا, 82, 154, 8; 209, 217, 8; 218; -
 avec ح, 141, 1; 160, 10. Cette dernière permutation
 est assez rare en Syrie, mais d'autant plus fréquente
 en Egypte; voir, Spitta, Contes, Gloss.. La pre-
 mière, au contraire, est plus commune en Syrie

qu'en Egypte, où le ع est prononcé avec une forte gutturalité.

عب - عب, boire en humant et en mettant la bouche sur l'eau sans le secours des mains, 27, = كرم - عب, poche, expliqué, 202. من عب فلان, du cru d'un tel, 202.

عبأ - عبيّ remplir, 297. عبيّ فقس, bourrer un narguillet, expliqué, 69, 70. عبيّ الإبرة, Eg., enfiler l'aiguille, 70, note.

عبك - embrouiller, 90.

عثر - اعثر, débauche, I, 3, 3; 304. اعثر, butter, chopper, 122. معثر, expliqué, 10, 41, 9. = فالاتي, Eg..

عتق - العتق, devenir vieux (habit), 287, 2.

عتل - porter (avec peine): لا تعتلش هم, ne sois pas en peine, 308, 13. - عتال, portefaix, 81, 11; 309.

عجر - عَجْر, fruit vert, 127. عَجْجُورَة, dim., petit fruit vert, 127.

عجل - عَجَلَة, hâte, 28, 2.

عجن - عَجَن العجين, pétrir, travailler la pâte, 123, 10.

عجين, pâte, 123, 124, 125. عجينات, morceaux découpés de pâte, 78, 5. — مَعَجَن. En traduisant ce

mot par *pétrin*, *huche*, on fait croire que les objets analogues existent chez les Arabes. Cela n'est pas le cas. Un مَعَجَن est une grande cuvette, un baquet en terre cuite ou, plus rarement, en cuivre étamé dans lequel on pétrit, mais qui sert aussi pour y laver, etc. Comme les Arabes préparent la pâte à la maison, pour l'envoyer cuire au four publique, chaque maison a son baquet de terre cuite particulièrement affecté au pétrissage, 12, 12; 14, 1;

16, 30; 128. **مَعَجِينَة** est plus petit, et **مَعَجِينَة** (pour **مَع**), 128, est le plus petit.

عَجْرَة — **عَجْرَة**, pâte de dattes, 126.

عَدَة — **عَدَة**, instrument de punition, Eg., décrit, 210.

عَدَس — **عَدَس**, lentilles, 76, 33; 78, 2. En Egypte, on prononce **عَدَس**. **عَدْسَة**, petit grain de lentille, 127.

عَدَل — **عَدَل** = **عَدِيلَة**, sac, 209. **عَدِيلَة قَبَح**, sac de blé, 112, 10.

عَدِيم — **عَدِيم**, indolent, 68, 13. **عَدِيم** **الْمُرَّة** : **عَدِيم** (إِدْرَاك), privé d'intelligence, imbécile, 268.

عَدِيم, sans fierté d'âme, 31, 33 (c'est ainsi que mon interlocuteur aurait dû dire logiquement).

عَدِيم, vil, sans honneur, 314, 315. Ce mot entre dans beaucoup de compositions qui correspondent à nos *in* —, *un* — (allem.). — **بَعْدَم** **وَجُود**, faute de, 141, 11.

عَدَى — **عَدَى**, i, vexer, 271. **إِنْفَدَى مِنْ**, être contagié de qqn., gagner une maladie par contagion, 213, 19. — **عَدَاوِينَ**, ennemis, 51, 11.

عَذَب — ce radical est toujours prononcé **عَرَب**. **عَذَب**, tourmenter, faire des misères, 67. — **تَعَذَّب**, se donner du mal, peiner, *strapazzare*, 72, 11; 282, 1.

عَذْر — **عَذْر**, menstrues, 89, 7.

عَرَب — **أَوْلَادُ الْعَرَبِ** désigne les Arabes modernes en général, 38, 144, 17. Le singulier masc. en est **أَبْنُ عَرَب** et le fém. **بَنْتُ عَرَب**. L'explication dans Dozy, Suppl., est à biffer, malgré l'autorité de Lane. Voir Hartmann, Sprachführer, p. 127, note. — **عَرَبَان** : **بَدَوِيٌّ مِنَ الْعَرَبَانِ**, un certain Bédouin, 244, 5. Le premier mot n'est que le singulier du dernier;

- عَرَبَان, n'est pas quant au sens un pluriel de عَرَب; Dozy, Suppl., s. v. — عَرَبِيَّة, voiture, ture, 208.
- عَرَبَك — mêler, embrouiller, 90.
- عَرَس — عَرُوس, fiancée, 36, 3, 27; nouvelle mariée, 284, 23. — عَرِيس, fiancé, nouveau marié, 36, 28.
- عَرَش — عُرُش ou قَرَش, même أَرَش, piastre, pl. عُرُوش, 306, 22.
- عَرَص — عَرَصَة et عَرَصَة, maquereau: اَلْاِنْسَانُ يَكُونُ عَرَصَةً, l'homme qui est entremetteur, soit, tout ce qu'il y a de plus ignoble, 31, 27; pl. عَرَصَات, 32. مَعْرَص, maquereau; homme vil, ignoble, 32. On prononce aussi مَعْرَس, 2, 24. Je crois avec Bistânî que عَرَص est ici pour عَرَس; س et ص permutent constamment, et ص est plus proche de ع que س. On comparera le français *noceur*, *faire la noce*. Il y avait, comme il y a encore, des personnes qui ont pour métier de prendre part à toutes les noces, à tous les festins, où elles sont sûres de faire de franches lippées. Le وارش n'a pas disparu¹⁾.
- عَرَض — عَرَضَ ل, 0, exposer qqc. à qqn., soumettre à son appréciation, emploi expliqué, 273 et note. — عَارَض: يَعارِضُهُ عَلَى مَالِهِ بِلَا حَقِّ, on le chicane, tracasse dans ce qu'il possède, 143.
- عَرَعَر — عَرَعُورَة, dim., petit clitoris, 127.
- عَرَف — عَرِف, plus rarement عَرِف, savoir, 81, 16; 162, 1; 260, 8. Le modâre^c est en Syrie يَعْرِف, 66, 19; 200, 9, 13, et passim; en Egypte يَعْرِف. — مَا يَعْرِف — اَلْاِبْرَةُ مِنَ الْمِسْلَةِ, il ne sait distinguer une aiguille

1) Je me suis souvent trouvé à Beyroût avec un vieux parasite musulman, habillé d'un caftan rouge, et qui se faufile dans toutes les noces. Il est bien connu. C'est là un مَعْرَص, un *noceur* par excellence.

à coudre d'un carrelet, 312, 2. — **عَرَفَ أَحَدًا** diffère de **عَرَضَ لَأَحَدٍ**, 273, note. **عَرَفَ بِأَحَدٍ**, faire faire la connaissance de qqn., présenter qqn. à qqn., 238, 2. — **شَوْ بِعَرَفْنِي**, que sais-je moi! 66, 12. **شَوْ بِعَرَفْنِي**, comment le maître le peut-il savoir!, 66, 16. **شَوْ بِعَرَفْنِي**, qu'en sait-il, lui!, 34, 5; locution expliquée, 34, 27.

عَرَق — boisson spiritueuse, différentes espèces, 180.

عَرَقَب — **كَرَعَب** = **عَرَقَب**, 129.

عَرِي — On est en **تِيَابِ الْعَرِي**, lorsqu'on fait la lessive, **عَرِي** doit être, ce me semble **عَرَاء**, qui s'est changé en **عَرَا**, **عَرِي** (v. s. v. **هَتَاء**), **عَرِي** (par it b a^c comme **عَرِي** et **عَرِي** (v. p. 236); ou bien est-ce **عَرِي** (v. p. 180 note)?

عَرَب — **عَرَابِي**, garçon, célibataire, 150, 6.

عَزَرَ — **عَزَرَ**, laver la tête à qqn., réprimander, 241, 10.

عَزَل — **عَزَل**, écurer, vider les lieux d'aisances (**أَدْبَات**), 200, 13; 270.

عَزَمَ — i, inviter, 49, 17; 132, 13; 262, 16; **عَزَمَ**, à, 224, 6. — **كَانَ مَعَزُومًا**, être invité (eingeladen werden; **كَانَ مَعَزُومًا**, eingeladen sein), 262, 20. — **عَزِيمَةٌ** = **عَزِيمَةٌ**, le but de l'invitation (et non pas l'invitation elle-même, ainsi qu'on trouve dans les dictionnaires), repas, festin, soirée, dîner, etc., 282, 18.

عَشَرَ — **مَعَشَرَ**, pleine (bête); 34, 29; pl. **مَعَاشِير**, comme **مَعَارِب**, amphitryon, **مَعَارِب**.

عَشِي — **عَشِي**, cuisinier, 81, 24; pl. **عَشِيَّة**, du turc **اشجی**, 82.

عَصَر — **عَصَايَة**, bâton, canne, 48, 8; 210, 28 = **عَصَا**, 210, 28; pl. **عُصَايَة**, 211.

- عاطل** — **عاطل**, mauvais, qui ne vaut rien, au physique et au moral, des hommes et des choses, 276, 5. **عاطل** مع احد, méchant pour qqn., lui faire des misères, 104, 6. **كُتِبَ عَاطِلَةٌ**, parole sale, désagréable, injurieuse, 149, 3. **حكى عاطل في العالم**, parler mal des gens, 281, 9. — **عراطلي**, fainéant, 301, 2.
- عطر** — La langue parlée a **عطى**, i. (v. p. 26), donner, passim. — **عطى علم**, informer, 163, 12. — **تعاطى**, s'adonner à, s'occuper de, avec toutes ses nuances de significations, 233, 9. **ما اتعاطى فيه**, je ne m'en occupe pas = je ne m'en soucie pas. Le **تعاطى البضائع** de Bochter (Dozy, Suppl., s. v.) est encore un exemple de sa manière de paraphraser. Ces mots ne signifient que „s'occuper de, faire le commerce de marchandises défendues.” „Faire la contrebande” se dit **هَرَّبَ**.
- عظم** — **من عَظُمَ الشَّمْسُ**, à cause de l'intensité du soleil, 106, 21.
- عفارم عليك** — bravo!, 82.
- عَفَر** — **عَفَرِيَّت**, expliqué, 295.
- عَفَس** — **عَفَس** (pour **عَفَس**), sale, 5, 28.
- عَفَش** — **عَفَش**, bagage, 313, 7; effets. v. Haf., Sifa, s. v.
- عَفَص** — **مَعْفَص**, acerbe; pourri, 296, 11.
- عقد** — t. archit.: **بنّا بنى اسطوانة وعقدها في ثلاثماية وستة**, un architecte construisit un portique avec 366 pierres, 162, 9. — **عقد = قعد**, 270, 11. — **عقيدة**, pâte épilatoire, 18, 18; décrite, 19, 27.
- عقر** — mordre, 31.
- عقل** — **قلوبها ياخذ عقلات الزلّة : عقل**, son radotage vous fait perdre la tête, 272, 18, pluriel expliqué, 275.

- عَكَرْتُ** — **عَكَرْتُ عَلَى النِّسْوَانِ**, faire le maquereau, 301, 24. — **عَكْرُوت**, maquereau, 2, 24; 315, 1. C'est l'injure la plus usitée en Orient; on y ajoute le plus souvent **يَا مَعْصُوم**, v. s. h. v..
- عَكَفَ** — a chez les Bédouins le sens de *courber*, *tourner*; ils disent **عَاكَفَ الشَّوَارِبَ**, 258, de celui qui a la moustache courbée en haut, et **عَكَفَ عَكَفَةً** est chez eux synonyme du **بَرَمَ بَرَمَةً**, **دَارَ دَوْرَةً** des citadins. Cette signification me paraît être la primitive.
- عَلَّ** — **عَلَّاهُ**, en quoi il diffère de **مَرَضَ**, 178.
- عَلَبَ** — **عَلَبَةُ الْعَلَّةِ**, boîte à recettes, 248, 21, expliqué, 249.
- عَلَقَ** — **عَلَقَ**, cynéde, pl. **عَلُوق**; **الْعَلُوقُ الْبُرْدُ**, 118, 21, 120. Voir plus au long de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
- عَلِمَ** — **لَا عِلْمَ وَلَا حَبَرَ**, loc., sans nouvelles d'aucune sorte, 105, 19. — **شَيْءٌ مَعْلُومٌ**, une somme de, 242, 2.
- عَلَوْ** — **عَلِيَ**, devenir haut, 263; prononciation expliquée, 264. — **تَعَالَى**, **تَعَالَى**, **تَعَالَى** et **تَعَالَى**, impér., viens!, 109. — **حَلَى**. Le lam s'assimile le plus souvent au lam de l'article dont il suit le changement devant s, ṣ et š. Ainsi, on dit 'al-bêt, à la maison, 306, 22 (plus exactem. 'all; cf. Moufassal, 14v, l. 5: 'as-soûk (plus exact. 'ass). Cette contraction se rencontre quelquefois dans les autres langues sémitiques; Vogüé, Inscript. sémit., Hauran, n° 2, l. c. **عَلَى** = l'endroit où: **يَقْعُدُ عَلَى**, il reste au café, il hante le café. **عَلَى**, être assis sur le bassin d'eau, 294, 5. — **عَلَى وَصْفِ الدَّائِيَةِ**, sur la description de la sage-femme, 35, 22. **يَسْتَكْرُوا عَلَى نَقْرِهِمْ**, ils louent (qqn.) pour se faire creuser, 118, 22; 119. **يَقُولُوا**.

- هَلُمْتُ عَلَى انْسانٍ إِلَى, on dit ce proverbe d'un homme qui, 54, 10 (on observera l'omission de l'article). يَضْرِبُوا هَيْدًا عَلَى هَيْكَلَيْنِ, on l'emploie dans deux cas (proverbe), 311, 19. عَلَى اَيْشِ مَجْمُوعِ النَّاسِ, pourquoi ce monde est-il rassemblé?, 156, 17. رَهْنٌ, engager pour, 156, 10; v. s. v. رَهْنٌ et تَحْتَ عَلَى, c'est plus sûr pour lui, 217, 13. يَأْخُذُ عَلَيْهِ, il s'en fait payer; il prend de l'argent pour cela, 272, 17. — عَلَى = إِلَى après رَاحَ, 30, 1; 86, 10; 89, 10; 116, 13; 153, 6; 192, 6; 296, 13; 306, 12. رَاحَ عَلَى الْحَجِّ, partir en pèlerinage, 157, 10. سَافَرَ عَلَى بِلَادِهِ, partir pour son pays, 164, 2.
- عَمْرٌ — عَمْرٌ ou عَمْرٌ, âge. I Doreyd, Gamh., MS Leide, III, 216, dit: وَالْعَمْرُ وَالْعَمْرُ قَالَ الْاَصْبَعِي وَهُوَ وَاحِدٌ مِنْ عَمْرٍ, ne-jamais, 236, 1, 2; 264, 2; 291, 19. عَمْرٌ, ne-jamais, 157, 6; 173, 203. عَمْرٌ, ne-jamais, 263. C'est une affirmation négative plus forte que اَبَدًا, comme nous disons *jamais de la vie*. Les suffixes possessifs se règlent d'après la personne ou la chose à laquelle on parle ou dont on parle. La négation est souvent sous-entendue. On place de préférence ce mot au commencement de la phrase. عَمْرٌ tout seul signifie: qu'il s'en aille au diable! — تَعْمِيرَةٌ, Eg., = نَفْسٌ, S., expliqué, 78. — مَعْمَارِي, maçon, 24.
- عَمِلَ — avec un nom substantif suivant *sans* l'article a le même sens que *faire* en français *avec* l'article = exercer le métier, la profession. عَمِلَ جَمَّالًا, faire le chamelier, 269. — عَمِلَ تِجَارَةً, faire le commerce, 30, 2 d'en bas. — عَمِلَ عَاطِلًا × عَمِلَ طَيِّبًا,

- faire du bien, du mal, 129, 7. — **يَعْمَلُ شُغْلَهُ**, mul-
lièrem comprimet, 34, 8. — **أَسْتَعْمِلُ فِي**, employer,
19, 30. — **مَعْمُول**, pâtisserie, expliqué, 126.
- عَبَسَ** — **عَيْنٌ مَعْصِيَةٌ**, œil affecté de lippitude, 81, 11.
- عَمِيَ** — **أَعْمَى قَلْبُهُ**, devenir hors de soi, consterné, 92, 15.
— **أَعْمَى الْقَلْبَ**, hors de soi, ahuri, 315, 20.
- عَنْ** — **صَارَ مَلْزُومٌ يَكْشِفُ**, prononciation, 1, 266. **السَّبَبُ عَنِ الرُّوسِ الْمَعْلُوقَةِ**, il fut obligé de lui reve-
ler ce qui avait causé la suspension des têtes,
161, 13. **لَمْ وَجَدْتَ أَخْبَارَ عَنْهَا**, elle ne trouva au-
cune mention au sujet d'elle, 163, 30. **الْمَثَلُ مَاخُودٌ**
عَنِ لِسَانِ, le proverbe est pris de là et
s'applique à celui qui, 110, 12. **أَلِي يُوقَعُ (يَقَعُ) تَحْتَ الْمَصِيبَةِ هُوَ الْمَوْجُوعُ**, 154, 13.
عَنِ غَيْرِهِ, celui qui tombe sous le coup d'un mal-
heur en ressent seul la douleur (à l'exclusion d'un
autre), 211, 20. — **كُلُّ وَاحِدٍ لَهُ مَقَامٌ عَنِ التَّانِي**,
chacun est considéré selon son rang, à part l'un de
l'autre, 254, 11. **أَبْعِدْ عَنْكَ**, ôte-toi de là, 286, 7.
- عِنْدَ** — **عِنْدُ** = **بَيْتُ**, **أَلِي**, chez, à, 81, 21; 91, 6; 97, 5, 6;
101, 24; 106, 22; 129, 2; 134, 22; 162, 7; 164, 5;
216, 20; 272, 3. La préposition **عِنْدَ** est presque tou-
jours prononcée avec fatha en Syrie, tandis qu'en
Egypte on dit **عِنْدَ** ou **عِنْدِي**, ou bien la voyelle s'assimile
à la voyelle qui commence le magroûr. Dans ce
cas le Syrien laisse subsister le hiatus, p. ex.:
‘atêtou laoummak, je l'ai donné à ta mère.
- **هَوِ ادِّسْمَ عِنْدُنَا**, nous le trouvons plus délicat,
136, 21. **عِنْدَكَ**, **حِزْرَنِي مِنْ**, donne-moi à deviner,
à ton tour, une énigme, 163, 5. **عِنْدَ**, **أَشْتَرِي مِنْ**,
acheter chez un tel, 276, 4.

علي - **علي**, se rapporter à, avoir trait à, 64, 10;
132, 11; 305, 19 = **علي الى**, 129, 8; 135, 22; 284, 21.

عهر - **عاهرة**, pl. **عواهر**, prostituée, 272, 3.

عرد - **عاد** - **ما**, ne-plus: **ما عُدت**, je ne-plus, 301, 2;

ما عَاد لي, je n'ai plus, 214, 1. **Ma'âss** = **ما** ×

ش, 18, 3 = **ma'âss**, 116, 12; 198, 26. **Ma-**

âsslak nefis 'alêha, tu ne la trouves plus appé-

tissante, 87, 26. **Ma bi'ouss bistahî**, il n'a plus

honte, 224, 10 = **ما يعود يحكى**.

il ne parle plus (reparlera), 225, 10. L'italien *tor-*

nare est usité exactement de la même façon. --

العيد الكبير, Pâques, 126.

عار, i, prêter, pour **اعار**, 11, 17; 229, 3; mais

أعيرني, prête-moi, 230.

عوم - **عوم** = **عوم**, grénder (chien), Jér., 47.

عَوْض ما ان - **عَوْض ما ان**, au lieu que, 296, 12. -- **عَوْض**

عَوْض ما إلك بذك تجمع رَسالك طلعت خسران,

au lieu de gagner, selon ton désir, ou rentrer dans

tes fonds, il résulte pour toi une perte, 300, 9.

عوق - **عوق**, tarder, 313, 7.

عوكر - troubler, 208.

عول - **عيلة**, famille, 47, 151. Ce n'est qu'une pronon-

ciation rapide de **عائلة** (v. p. 47); on dit tout aussi

souvent **'ayli** que **'êli**. Je ne crois pas que **عيال**

soit le pluriel de ce mot. C'est bien plutôt origi-

nairement un *maşdar*; il peut comme tel s'appli-

quer à une idée collective. Ou bien est-ce le pluriel

de **عيل**? Le *maşdar* et le vrai pluriel se confondent

dans la langue parlée, v. de Goeje, *Gloss. Geogr.*,

s. v., et Dozy, *Suppl.*, s. v.

عوم - **عام**, surnager, 12, 14.

تَعِيطُ : مَعِين — **عَان**, i, pour, 11, 13; 94, a. — **عَوْن**
حتى تَعْطِي مَعِين حتى يَنْزِلَ الْوَلَدُ قَرَامَ elle crie
 pour donner de l'aide afin que l'enfant sorte tout
 de suite, 96, a. Ce mot est formé du vulgaire
يَعُون comme **مَعُون** l'est du classique **يَعِين**.

عِيَّ — **عِيَّان**, malade, 18, 23; 312, 2, et non pas „valétu-
 dinaire" (v. Dozy); qui se dit **مَرُوض** (cl. **فَضِي**).

عَابَات, pl. **عَابَة**, prostituée, 104, 6; 149. **عَائِبَة** — **عَيْب**, 59, 1 = **عَيْب**. La même prononciation, bonne clas-
 siquement aussi, se rencontre dans son synonyme
ذَام et **ذَيْم**. I. Doreyd, Gamh., MS Leide, III, fol. 215,
 verso. Ces deux formes **عَاب** et **ذَام** ont donc été
 consacrées, parce que les **أَيَّةُ اللُّغَةِ** les ont enrê-
 gistrées. Ils auraient bien fait de procéder ainsi
 pour tout; la langue parlée serait alors mieux con-
 nue et plus appréciée qu'elle ne l'est. **عَيُوب**, 58.

عَيْط — **عَيْط**, crier, 96, 8.

عَيْن — **عَيْن**, œil, formes données, 99; aussi **عَان** [Cf. s. v.
عَيْن]; pl. **عُيُون**, 59, 2; 143. — **عَيْنُهَا مَفْتُوحَة** se dit
 d'une femme qui n'est plus vierge, 134, 6.

غ

غَبَّ — expliqué, 27; avaler, 161, 10; 802. Un proverbe
 dit: **نَوْمُ الطَّبِّ وَشَرْبُ الْغَبِّ مَا الذَّ مِنْهُ**.

غَدَو — **غَدَوِي**, demain, pour **غَدَا** ou plutôt **غَدَا**, 280, et
 note. On comparera **كِرَا** et **كِرِي** (كِرَام) **شَتَا** et **سِتِي**
غَادِي, au delà de, de **مِنْ** — **و غَادَ** — (هَتَام).
 l'autre côté de, Pal., 28.

غُرْب — **الْغُرْبَة**: **الْغُرْبَة**, il partit pour l'étranger,

ناس 156, 11. — غُرْبِيَّة, qualité d'être étranger, 106. غُرْبِيَّة, des gens étrangers, 111, 5. — غُرْيَبَة, pâtisserie, expliqué, 125.

غرض — غَرَض, un *désideratum* quelconque, pour le bien ou le mal, matériel ou non; objet, 83, 12; quelque chose, 152, 229, 10. قَضَى غَرَض, faire une commission, 151, 10. اشْتَرَى أَغْرَاض, faire des emplettes, 152. الْغَرَضُ الطَّيِّب, la bonne marchandise, 276, 9.

غرف — مَغْرَفَة, pour م, louche, 77, 2.

غصب — غَضَبًا عَنْ, malgré, à la barbe de, 224, 9. On prononce toujours *raṣṣ bin*.

غطر — غَطَّى عَلَى, l'emporter sur, être plus fort que, 213, 1.

غفر — غَفَى, roupiller, 34, 7.

غل — غَسَلَة, recette journalière, 248, 249.

غلت — غَلَّت, erreur de compte, 292, 12. Prononciation pour غَلَط.

غلط — غُلُطَان, qui est dans un état de غَلَط, qui a tort, qui a commis une erreur, 45, 20.

غلظ — غَلِظ, prononcé غَلِيض, gros, 72, 13.

غم — مُغَمّ, se dit d'une habitation; d'un endroit: triste, qui serre le cœur, 142, 5.

غمس — غَمَس, tremper le pain dans le دَامَة (v. s. h. v.), 88. Les Arabes mangent, comme on sait, avec les doigts, en mettant un morceau de pain, formant un angle aigu ouvert, entre le pouce et l'index, qu'ils plongent dans le plat avec beaucoup d'habileté; ils en retirent la portion voulue, retenue entre les deux côtés du pain. — غِمَاس et غِمْرَس, expliqué, 88.

عمق — صَحْنٌ غَمِيق, assiette creuse, à soupe, 104.

غنم — تَغَنَّمَ, expliqué, 119.

مُعْنَدَف, viveur, gommeux, 181; — fem. **مُعْنَدَفَات**, coquette, 20.

دَقَّ وَغِنَا — **غَنَى**, loc., musique et chant, 138, 12; 163, 11; 173, 1; 224, 5. On prononce aussi **غُنَا**; ces deux formes sont également bonnes d'après les dictionnaires, quoique **غُنَا** (**فُعَال**) soit plus exact. C'est un cas où la permutation de dammi et kesra a été enregistrée, v. p. 236.

مُغَارَة — **غُور**, à cause du **م**, grotte, 58, 25.

غَايَصِينَ بِالْوَحْل — **غُوص**, enfoncés dans la boue, 99.

غَاوِيَة — **غُورَى**, qui aime à se parer de beaux habits, coquette, 114. — **غُورَى**, a, signifie à 'Akka chasser.

ف

مَسَحَ بِالْفَارَة, raboter, ibid. **فَارَة**, rabot, 120, 11. — **فَار**.

فَتَحَ — **بَابَ فَتَحَ**, loc., expliqué, 269; v. s. v. **بَابَ فَتَحَ** — **فَتَحَ**, ouvrir la gueule, Kesrouwan, 273.

فَتَى pour **فَتَى**, jeune homme, 183; v. s. v. **فَتَى** — **فَتَى**.

فَتْفُوتَة, dim., tout petit morceau, 127. — **فَتَفَت**.

فَجَرَ, n. act., se quereller, 114, 3. — **فَجَر**, querelleur, 110, 20; 251, 23; — fem. **فَجَرَة**, querelleuse, 104, 6; 114, 4.

فَجَعَانِيَة, gloutonnerie, 277, 21. — **فَجَع**.

فَحِيم, éveillé, intelligent, 220; exemples donnés. — **فَح**.

فَدَان بَقَر, une paire de bœufs, 18, 2. — **فَدَن**.

فَرَجَى, montrer, 37, 59, 1; expliqué, 59. — **فَرَج** — **فَرَج**, exemples, 59; 160, 9.

فَرَح — **فُرح** = **فَرَح**, 163, 12, et passim; célébrer les noces, 269. — **فَرَح**, noces, 163, 13; 269, 4 = **أفراح** (prononcé souvent **إفراح**), Eg.

فرد — **ا**, t. boul., épandre (pâte), 123, 20. — **فرد**, t. boul., 78, 6, expliqué 79; v. Spitta, Contes, Gloss., s. v. — **فرد**, seul, même; exemples, 65. **فرد سوق**, le même marché, 221, 5. **فرد واحدة**, à la fois, 233, 10. — **فردة**, expliqué, 244, 3; 246.

فرز — **فُرز**, discernement, 249, 22; 250.

فراش, 193. **فرش الاوضة**, faire la chambre, 193. **فرشة**, lit, 139, 13. **المطحنة**, la roue du moulin, 139, 13; 213, 17; v. s. v. **تحت**; pierre gisante du moulin, 14, 5 = **قعدة** ou **قاعدة** en Egypte. **قرش**, 78, 5; expliqué, 79; 225; il est appelé **طبق** dans I Bat., II, 283. — **فرش قش**, plateau de paille tressée, 62.

فرشح — écarquiller les jambes, 210.

فرط — **تنفرط العجينة من بعضها**: انفرط, la pâte s'éparpille, 125, 8. — **قرط**, intérêt (de l'argent), Eg., 116. — **مفروطة**, dim. de **مفروط**, décousure, Jér., 128.

فرع — **قرعة**, empeigne, 234. — **فاروعة**, cognée, 72, 12; 73.

فرعل — verbes de cette forme, 90, 210.

فرغ — **أفرغ البدن**, satisfaire ses besoins, 313, 8. — **يمينات فارغة**, serments vides de sens, 54, 11.



فرفر — battre des ailes, 271, 23. — **فرقرة**, n. d'act., 271. — **فرقورة**, dim., papillon, fillette volage, 127.

فرقع — crever 209, 5; éclater, sauter en l'air, 209, 210.

فرق — **ما يفرق عنده**, ça lui est égal, il n'y a pas de différence pour lui, 170, 22.

- فرم — o, hacher: **يفرموا البصل**, on hache l'oignon, 76.
 78, s; **السُّلْك**, la blette, 79, 18.
- فز — bondir, 19, 1.
- فزعان ان تطلع**, qui a peur, 6, 13, 21. — **فزعان** — **فزع**
عاطلة, il craint qu'elle ne devienne mauvaise en-
 suite, 104, 9.
- فستق** — **فُسْتَقِيَّة**, vasque du bassin d'eau, 180, 294, 7, =
فُسْتَقِيَّة, Eg.
- فسد** — **فَسَدِي**, qui débite des mensonges, qui sème la zi-
 zanie, 195. — **فَسَدِي**, libertin, coureur de toute
 espèce de plaisirs, 195, 241, 7; 271, 5; pl. **يَّة**, 194, 10.
- فسر** — **فَسُورَة**, énigme, Eg., 168, = **حُزُورَة**, S.
- فشح** — **فَشَحَّ**, faire de grandes enjambées, 210. — **فَشْحَة**,
 pas, 305, 16; 306, = **خَطْرَة**, Eg.
- فصل** — **فصل التمن**, convenir du prix, 154, 5.
- فصل** — **أَلِي يَتَفَضَّل عَنْهُ يَعْطِي لِصَاحِبِهِ : تَفَضَّل**, ce qui reste,
 après qu'il s'est satisfait lui-même, il le donne à
 son ami, 303, 5. — **افضل**, comp., vulg. aussi: qui
 dure plus longtemps, 33, 6.
- فصر** — **فَاصِي**, libre d'occupation, 108, 21; vide, où il n'y a
 personne (endroit), 158, 7. **ما يَرْجِعُ سِيحْخَه فَاصِي**,
أَبَدًا, il ne rentre jamais son couteau sans s'en être
 servi, 44, 2.
- فطر** — **فَطْرَان**, qui a déjeuné, 7, 4 et note; cf. Dozy. —
فطيرة, pâtisserie, expliqué, 125.
- فطس** — **افطس**: **مناخير فُطُس**, nez aplati, 81, 22.
- فعل** — **فَاعِل**, expliqué, 24; coll. **فَعَّالَة**. Voir de Goeje,
 Gloss. Geogr., s. v. — **اشتغل بالفاعِل**, travailler

comme ouvrier, surtout maçon, tailleur de pierres, terrassier, etc., 23, 4.

فعل, paradigme :

فَعَلَ, règles données pour cette prononciation, 60, 61. Les verbes y traités *peuvent* être ainsi prononcés; ils ne le sont pas toujours. **عَمِلَ** est plus usité en Egypte qu'en Syrie. — **فَعَرَ** devient **يَأْتِي**, 26, v. s. v. **حَشَو**. — **فُعِلَ**, actif, expliqué, 264. — **فَعَّلَ** pour **تَفَعَّلَ**, 116, 184, 1; 280, 5; 293, 15. — **يَفْعَلُ** et **يَفَاعِلُ** après **بَدَأَ**, 65. — **تَفْعِيَّة**, 118. — **افْعَلْ** des verbes agwaf devient **فِيلَ**, 11, 290. J'ignorais en fixant cette règle que Mr. Wetzstein avait déjà traité la même question, Z. D. M. G. XXII, p. 171. Ce changement est ancien dans la langue. Les MS de Mar Saba portent déjà des impératifs, tels que **غِيْثْنِي** pour **أَغِيْثْنِي**, aide-moi, **طِيعْرَه** pour **اَطِيعْرَه**, obéis-lui; Z. D. M. G. I, p. 156. — **افْعَلْ**, forme rare, 177. — **افْعَلْ** pour **فَعَلَ**, 154. — **تَفْعِي**, prononciation vulgaire, 112, 112. — **اِثْفَعَلَ**, 120, 24; 121, 287, 2. — **افْتَعَلَ**, accent, 122, 124, 17; des verbes primæ hamza, 122. **فَنَعَلَ**, 47. — **فَعِلَ**, 133. — **فَعِبَلَ**, 93. — **فَوَعَلَ**, 208, 209; **فَعُولَ**, 31. Ces formes n'ont pas toujours un **فَعَلَ** correspondant; au moins, je ne l'ai pas toujours relevé. — **مَفْعُولَ** avec le sens de **فَعَلَ**, 71, 18; 84, 85, 91, 5; 104, 5; 105, 18; 112, 4; 161, 6; 216, 18. — **فَاعَعَة**, prononciation, 102. — **مُسْتَفْعِيَّة** devient **مُسْتَفْعِيَّة**, 61; v. s. v. **سَوَو**. — **فَعِلَ** devient **فَعِلَ**, 5. — **فَعَّالَ**, prononciation, 143. — **فَعِيلَ**, 7. — **فَعْلِيَّة**, 263, note. — **كُفْعُولَ**, diminutif, 127. — **فَعْرُولَة**, diminutif, 127; cette forme se trouve aussi en Egypte, voir Spitta, Contes,

Gloss., s. v. **حدث**. — **فعلولة** et **فعلولة**, diminutifs, 127. — **فعلنة**, 263. — **فُعْلان**, 7. Cette forme indique l'état où l'on est. — **مُفْعِل** pour **مِفْعَل**, 231.

فقار — **فقار**, qui presse les fruits pour en extraire les noyaux, 143.

فقع — **فقع**, crever, faire éclater, 28, s.

فك — **فك**, **فك الحزازير**: deviner des énigmes, 161, 11; 163, 1. **فك من الرهن**, dégager, 164, 11.

فكه — **فاكية**, fruit, est toujours prononcé **فاكية**, 183, 184; pl. **فراكي**, 66, 15. **فاكية الشتاء**, 183, 185. **فاكية** est ce que les Allemands et les peuples du Nord appellent „Südfrucht”; c'est la chose délicieuse par excellence; voir Beyd., II, p. 289; cf. *fructus* de *fruere*.

فلت — **تفلّت**, se détacher, se décoller; v. exemple s. v. **خفق**.

فلح — **الفلمح**, coll., les paysans, les pauvres, 41. Nous lisons dans el-Mouzhir, I, 13, l. 18: **وقال ابن سيّدة في المحكم: يقال للفقير بالسريانية قالغا وأعربته العرب فقال فلح**. A propos de ce mot, Mr. Nöldeke a bien voulu me donner cette note: „**قالغا**, syr., = **فقير** doit provenir d'un malentendu. Parmi les nombreuses significations de **فلح** (y compris les mots étrangers **فَلَح** = *φάλαγγα* etc.), il n'y a rien qui y ait trait; de même sous **فلح**. *Paysan* se dit **فَلَح**. Cf., entre autres, Ephr., II, 484. Geopon. 16, 6, et ce que donne G. Hoffmann, Kirchenversammlung v. Ephesus, p. 88, Anm. 71. **فلح** en est, indubitablement, emprunté. **فَلَح** peut aussi signifier simplement *serviteur*, p. ex. Exod.

21, 6]. Il se peut que, dans d'autres contrées, on ait dit **فَحْ**, **פִּלְחָן**, pour *serviteur* ou *paysan*. A l'appui de cela, on pourrait citer le **פִּלְחָן** du Michna. Cela donnerait **פִּלְחָ** dont **פִּלְחָ** ne serait qu'une altération; mais ce n'est là qu'une *possibilité*. En syriaque, **فَحْ** (fréquent dans le NT) est bien distingué de **فَحْ**. Dans les formes judeo-araméennes de **פִּלְחָן** la vocalisation ne se laisse naturellement pas déterminer. Après tout, **فَلَح** est bien un collectif de formation moderne." J'avais toujours considéré ce mot comme un collectif, mais j'avoue que la remarque de Souyoûfi doit être prise en considération. Ce savant, avec son sentiment, sa profonde connaissance de la langue arabe, aurait bien reconnu en **فَلَح** un collectif purement arabe. Peut-être la *possibilité* émise par Mr. Nöldeke est elle la vérité.

- مُفْلِس** — **فَلَس**, se ruiner, faire faillite, 300, 10. — **فَلَس**, insolvable, qui a fait faillite, 300. — **فِلَس**, *anus*, 213, 1; 214. — **فِلَس قُطَّة**, 217, 11, expliqué, 218.
- فَلَق** — **فَلَق**, instrument de punition, décrit, 210; on dit aussi **فَلَقَة** en Egypte; Spitta, Contes, Gloss., s. v..
- فَلْفُسُون** — philosophe, 273, altération du vulgaire.
- فَم** — bouche, 266.
- فَوَت** — **فَات**, entrer, 269, 9; 277, 9; 306, 25; passer devant, 159, 12. — **فَوْت**, laisser échapper, manquer, 157, 6; faire entrer, 222. Cf. Gloss. Spitta, s. v..
- فَوَق** — **فَاق**, i, pour **فَاق**, s'éveiller, 11, 111, 9. — **فَاق**, éveillé, 217, 6. — **فَوَق خَمْسِينَ أَلْفَ قَرَشَ : فَوَق**, plus de 50,000 piastres, 81, 13. **فَوَق الحَدُود**,

commettre des excès de langage, parler au delà de ce qu'il ne faut, 139, s.

فايد, = **فايدة**, intérêt, 11. — **افاد**, i, pour **فاد** — **فيد**, 116.

في — conjunct., remplacé par **و**, 315.

في — est plus souvent employé que **د**, 244, 17, et note; 276, 1; 277. — **عَرَفَت الجيران فيها**, les voisins en eurent connaissance (de la femme), 81, 16. **فيما**, pendant que, 160, 9. — **ما فيش**, ou **فِش**, 237; cf. **ما فيش وحده يحول**, 231, 22; 230, 22. **ما فاهش**, il ne pouvait seul recharger le sac de blé, 112, 10. — **ما + في +** pronom suffixe personnel + **ش** = le présent de *pouvoir*.

ق

ق — permute avec **ش**, 73. Prononciation chez les Bédouins et les paysans, 245.

قد — contract. de **قدر**, 236. — **كانون على قدّ السدر**, brasier ayant les mêmes dimensions que le plateau, 124, 18. **قدّ ما يكون قادر**, quelque puissant qu'il soit, 307, 23.

قبر — **يا تقبرني**, que tu puisses m'enterrer, expliqué, 107.

قبقب — **قَبْقَاب**, chaussure de bois bien connue des femmes arabes, 149, 2; v. Dozy, s. v. **قَالِب**, cit. de Faik.

قبل — **قبایل**, usité comme singulier, 195.

قتا — **مَقْتَاية**, melonnière, champ semé de melons d'eau, 28.

قتد — **قتات** = **قتاد**, tragacanthé, expliqué, 282, 3; 283.

قتل — frapper, 54. **قَتْل**, inf., 16, 7. **ارفع القتل عني**, on a fini de me battre, 54, s. — **تقاتل**, se battre, 2, 21; 54, 114, 3.

- قَح — قَحّ, pur sang, véritable, franc, 58.
 قَحْب — قَحْبَة, prostituée, 100, expliqué.
 قَحَط — enlever en passant la main dessus, racler, 160, 3.
 قَدَح — قَدَح, verre, expliqué, 181, 182.
 قَدَر — يَقْدِر, 26 = يَغْدِر, 26, pouvoir, 43, 33; 44, 2. — قَدْرَة, petite marmite, 127, 9. — قَدْرَة, 197, 9.
 قَدَم — قَدَم, s'avancer, 157, 1; 159, 14.
 قَر — قَرِيشِي, ou قَرِيشِي, avouer une chose (vol, crime, etc.), 10, 24. radical, 185.
 قَرَأ — filer (chat), Eg., 138.
 قَرَب — قَرَاب, usité comme singulier, parent, 63, 13; 194, 13; 195; fem. قَرَابَة, 195; pl. قَرَابِيْن, 195. — قَرَابَة; n. qual., parenté, 106.
 قَرَد — قَرَد, enfant vif-argent; le diable, 48.
 قَرَش — croquer une chose dure, 133.
 قَرَص — قَرَص قَطَايِف, un pain de k., 125. — اقراص يَسْمَن, pâtisserie, expliqué, 126.
 قَرَط — ronger avec les dents, 133. — قَرَطَة, bloc de bois, 72, 13; 73. قَرَطَوَة, dim., brin, paille, 127.
 قَرَفَص — قَعْد مَقْرَفَص, expliqué, 221.
 قَرَقَر — قَرَقَرَة, agneau, 64, 13. — قَرَقَرَة, dim., petit agneau, 127.
 قَرَقَع — faire du bruit en s'entre-choquant, 110; exemples donnés, 111. قَرَقَعَة, bruit, craquement, 111, 9.
 قَرَمَش — croquer une chose dure, 133.
 قَرَمَط — ronger avec les dents, 133.
 قَرُوش — radoter, parler dans le sommeil, 204.
 قَرَاَز — carreau de la fenêtre, 111.
 قَسَو — قَاسِي عَلَي, dur, sévère pour, traiter avec dureté, 243, 13. — قَاسِي, 243, 13. قَاسِي, langage dur, 32, 1; 103, 2.

- قش — قَشَّة, paille, brin, 241.
- كل انسان الي — قشع, voir, s'apercevoir, 159, 4; 213, 28. **يقشع مصالح الى العالم**, tout homme qui pourvoit aux intérêts des gens, 303, 8.
- قص — قُصَّة a dans la langue parlée non seulement la signification d'*histoire*, dans son sens propre et figuré, mais aussi celle de *ce qui est arrivé à, ce qui concerne*, et s'applique à toute idée, 196, 13; p. ex.: **قُصَّة — تعرف قصته**, sais-tu ce qui lui est arrivé? — **الماس**, diadème en diamants, 216, 27; 217. — **قَصْقَرَصَة**, petit morceau de drap, de toile, etc. qui reste après la coupe, 127.
- قصب — قُصْبَة et قُصَيْبَة, kəṣṣēbi, tuyau de la pipe et, par synecdoche, pipe, 70 — **قَصَّاب**, boucher, 130.
- قصع — قَصَّع, expliqué, 119.
- قصل — قَصِيلَة, escourgeon qu'on fait manger en vert aux chevaux, 88, 2; v. s. v. **ربيع**.
- قضم — قَضَامِي, pois chiches grillés, 135; décrit, 136. Il y en a deux sortes: **ق بَلَدِي** et **ق بُقَاعِي**, expliqué, 136.
- قط — قَطَّ, adv.; avec modération; sa place; 117. — **قُط**, chat, expliqué, 243; anecdote à propos de ce mot, 244.
- قطر — قَطْر سَكَّر, sucre fondu avec de l'eau et des parfums; 123, 28; v. de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
- قطع — يَعْطِي قِطْعَة واحدة, il donne d'un seul morceau (ce qu'il coupe est juste la quantité voulue), 58, 1. — **قَطْرَعَة**, dim., morceau de natte déchirée, 127.
- قطف — قَطَّف, bluter la farine très fin pour en avoir le **زَهْر الزَهْرَة**, la fine fleur; voyez 125, 126. La défi-

niton de M el-M. est inexacte et incompréhensible;
v. Suppl., Dozy. — **قطايف**, pâtisserie, expliqué, 125.

تطن — **قُطَيْن**, figues sèches, 244, 7; 245 et note; anecdote à propos de ce mot.

تعد — par métathèse **عقد**, 221; I Doreyd. dans son *Gamhara*, MS Leide, III, fol. 220, a un chapitre sur **الحروف التي قلبت**; on en trouve beaucoup d'exemples dans el-Mouzahir, qui traite également, I, 229, cette question intéressante. **تعد**, rester, demeurer, séjourner, 45, 13; 89, 9, 10; 230, 279, 1. Locutions: **هو قاعد في المجلس**, il est membre (assesseur) du tribunal, 25, 25. — **تعد في بيت**, habiter une maison, 83, 11; servir dans une maison, 101, 22. — **تعد على القهوة**, s'attabler au café, hanter le c., 270, 11. — **تعد على السفرة**, être à table, 262, 18. — **تعد عند**, rester, demeurer auprès de, 164, 1; servir chez, 151, 7; 192, 9. — **تعد مقرقص**, expliqué, 221. — **قعدة** et **قاعدة**, meule gisante, Eg., 14, 5.

قف — **قَفَقَش**, scouffin; pl. **قُفَف**, 12, 23.

قفل — **قفل الحواجب**, expliqué, 114.

قفو — **قفا**, le revers d'une chose quelconque. **قفا الاجر**, plante du pied, 211, 1.

الديك: قلة ما — **اقل**, d'un rang inférieur, 144, 22. — **ألي يطلع بعد التين في ايلول قلة ما يصيح**, le coq qui éclôt après les figues au mois de septembre ne chante guère, 247, 2. — **قُلة**, gargoulette, Eg., 94. 1).

1) Il est on ne peut plus intéressant d'étudier les formes des gargoulettes. Chaque pays en a les siennes propres depuis des siècles. Dans l'Atlas du prochain volume, je donnerai ces différentes formes selon les localités, ainsi que la nomenclature correspondante.

كَلَسَ مخلوط بهريت بدال السني حتى يقلب ريّ — **قلب** الحديد, de la chaux mêlée d'huile au lieu de l'eau afin qu'il (le four) devienne dur comme le fer, 12, 30; exemples de cet emploi, 14, 15. **قَلَبَ عَلَى قَفَا** me paraît bon (Dozy, II, 388, 3, 5); **قَلَبَ أَحْمَر** n'est qu'une prononciation vulgaire pour **قَلَبَ** (usité aussi), expliquée pp. 66, 236, 264. — **قَلَبَ**, partie supérieure du manguilet, 69. — **فِي قَلَبِ بَعْضٍ** l'un dans l'autre, ensemble, 243, 2. — **قَالِبَ**, forme, avec ses diverses applications; **قَالَِبَ جَبْنِ كَشْكَوَان**, pain de cabrillon de Kaskawân, 123, 23.

قَلِيطَ — **قَلِيطَ**, expliqué, 225, 226.

قَلَقَسَ — **قَلَقَاصَ** ou **قَلَقَاسَ**, expliqué, 80.

قَلَى — **قَلَى**, i, (v. p. 26), frire, 76, dern. l., = **قَلَى**, 79, 17. Obs. correct. de Dozy, Suppl., s. h. v. — **مَقْلَاةَ**, **مَقْلَى**, et **مَقْلَايَةَ**, poêle à frire, 77.

قَمَارَجِي — **قَمَارَجِي**, jeu de hasard, 103, 1, 105, 20. — **قَمَارَجِي**, joueur, 105, 23; pl. **قَمَارَجِيَّةَ**, 103, 4; 194, 10; 195, 271, 21.

قَنْبَصَ — **قَنْبَصَ عَلَى**, soupçonner, supposer, 267. Etymologie?

قَنْطَر — **خَابِيَّةَ قَنْطَارِيَّةَ**, amphore pouvant contenir un **kanṭar**, 95.

قَهَرَ — **انْقَهَرَ مِنْ**, prendre la mouche, se fâcher de, avoir du ressentiment à cause de, 103, 2; 197, 9. — **مِنْ** **قَهْرِهِ**, par dépit, 114, 2. — **مَقْهَرٍ مِنْ**, irrité contre, 43, 24. **أَنَا مَقْهَرٌ مِنْكَ**, je suis fâché contre toi, mais **أَنَا مَقْهَرٌ عَلَيْكَ**, je suis fâché pour toi.

قَادَ — i, v. s. v. **وَقَدَ**.

قَوَسَ — **قَوَسَ**, tirer, est usité, comme en français, aussi bien dans le sens de *faire partir un coup* que *tuer*, *tirer dessus*, 159, 13. — **قَوَاسَ**, inf., comme **جَرَّاسَ**

(زواج) de جَز, 159, 11. — مقوسين, arqués (sourcils), 114.

قول — قال perd le plus souvent la seconde radicale lorsqu'il est suivi d'un l, 2, 8. — قلت لي, prononciation et emploi, 3, 9. — انقال, se dire, pouvoir se dire, 57, 23, 118, 21; 199, 12. — قول et قيل = حتى, 2, 28; 3, 17; 120, 14, expliqué, 121. مقالتي, rapporteur intrigant, qui sème la zizanie, 179, 9; 195, = قسدي.

انقام — قام, i, pour اقام, 11; soulever, 286, 5. — انقام, être ôté, pouvoir s'ôter, s'enlever, 16, 13. — قامه, pour إقامه, pierre que les invités d'une noce doivent soulever, pour essayer qui est le plus fort, 11, 9.

ك

كار — métier, 192, 8; 234; pl. كارات, 234, 315, 22.

كاف — كافات الشتاء, les kâf de l'hiver, expliqué, 47.

كانون — expliqué, 45, 20; 46; brasier, 124, 11.

كب — o, verser, ausgiessen, 62, 11; 151, 13; v. s. v. سكب.

— كبة, mets, boulettes de viande hachée; elles sont, le plus souvent, creuses et fourrées d'un peu d'oignon, 173, 15. — كبة بلبنية, mets, expliqué, 173, 15.

كبتل — مكبتلة, qui a la forme d'une boulette, recroquevillée, 8, 13; 9, 21. — كبتولة, dim., petite boulette, 9, 21; 127.

كبر — devenir grand, (enfant), 89, 8. — الله يكبره, expliqué, 261. — كبر النفس, orgueil, 264, 3, = كبر, المنافس, 279, 1.

كبس — i, mettre dans la saumure, sous vinaigre, 17, 4.

كبكب = شرشر, expliqué, 233.

- كت — كُنُوكَة, brin, paille, 127.
- كتب — كُتُب الحزازير, livres d'énigmes, 163, 10.
- كتف — مُكْتَف, qui a les bras croisés, 292, 1.
- كثر — بِطْخِيرَة ou اسْتَكْتَر خَيْرَة, remercier qqn, 261, 12. —
 من كُتْر, par excès de, 212, 1. كُتْر... : كُتْر :
 اكثر — ما, à force de, tellement il..., 229, 9. —
 اكثر من اللازم, trop, 92, 24. La langue n'a vrai-
 ment pas un mot pour rendre cette idée. On traduit
 bien souvent كثير par *trop*, mais ce n'est pas, stric-
 tement parlant, exact. زيادة n'est qu'une *augmen-*
tation et n'implique pas l'idée que nous attachons
 à *trop*. Si l'on doit dire en arabe : j'ai trop mangé,
 on le rendra par : اكلت كثيرا = beaucoup, ou
 اكلت زيادة (بزيادة) = une augmentation (avec
 une a.). On voit pourtant que ces tournures ne
 sont pas satisfaisantes pour traduire notre pensée.
 اكثر من اللازم (مما يلزم) n'est pas une expression
 classique. C'est qu'un Arabe n'a jamais *trop* d'une
 chose. — تَحَبَّيْ ابْن مَعْلَمَتِكَ اكْتَرِ وَالْأَخِيكَ اكْتَرِ,
 lequel aimes-tu le plus, du fils de ta maîtresse ou
 de ton frère, 102, 1. الاكثر, pour la plupart, le plus
 souvent, 272, 2.
- كر — radical, 185.
- كرة — cent mille, 148, 20.
- كرب — être serré, 9, 16. Cette signification primitive se
 retrouve encore dans le vulgaire *manger trop au*
point de sentir l'estomac comme serré avec une
courroie : جطني مكروب ; انكربت من الاكل
- كربج — exemples donnés, 8, 9, 310, 13. — مكرج, lié, 295, 6.
- كرباش — cravache, 211, 1; 212, 1.

- كرث** — ورق الكرفاة, feuilles du poireau, pour: choses de nulle valeur, 29.
- كِرز** — geler, expliqué, 184, 203, 21. — **كِرزان**, qui est dans un état de **كِرز**, transi de froid, 183, 20. — **كرار**, bardaque, 95, 184.
- كرز** — i, faire un sermon, 138, 12; expliqué, 184.
- كسح** = **كسح**, être perclus, 210. — **كسح**.
- كرسي** — **كرسي الولادة**, chaise sur laquelle est assise la femme en accouchant, 95, 96. Sur **كرسي**, voir Fleischer, Beitrage, II, p. 315.
- كرب** — frapper le **كرب**, 129. — **كرب**, significations données, 128, 129.
- كرب** — mettre sens dessus dessous, embarrasser, faire du bruit (propre et fig.) **عملوا قرح وكركبوا الدنيا**, les noces qu'on fit mirent tout le monde sens dessus dessous, tant il y avait de festins et de musique, 163, 13. — **كركبة**, bruit, embarras; fatras: **أيش تستفروا هلكركبة وراء الباب**, pourquoi empilez-vous tout ce fatras derrière la porte? 111, 6.
- كرم** — **يا كريم**, cri des vendeurs de gimblettes, 225, 226. — **كُرمال خاطرک** ou **كُرمالك**, par amour pour toi, 22, de **كرما لك**.
- كرمش** — **كُرموشة**, dim., petit agneau, 127; nom de caresse pour une femme, un enfant.
- كرنج** — **مُكرنج**, qui à la peau ridée, 8, 12 = **مكرمش**.
- كرو** — **انكري**, pouvoir se louer, être bon pour louer, 142. — **كري**, loyer de toute chose, même des personnes, 143, 2; 159, 0. Pour la forme, voir 280 et s. v.

- مكاري — هتاء, moucre, muletier, 203, 204; pl.
مكارية, pour مكارون, 118, 119.
- كُستبان — dé, 19, 28.
- كسح — كرسح, être perclus = كرسح, 210.
- كسيد — rester à la maison sans être demandée en mariage (fille), 134, 5.
- كسر — كسر حلى — كسر المال, gaspiller la fortune, 156, 9. — كسر المال, consoler, 304, 5. — كسر المال, perte de la fortune, 304, 8. — عين مكسرة, œil chassieux, 81, 12.
- كع — croasser, 293.
- كعب — كعب, fond d'un vase, 124, 10, = أرض.
- كعك — كعك, enrouler comme le كعك, 31, ou كوعك, 208. — كعك, nom de pâtisserie appliqué à plusieurs espèces, 82, 126, 225.
- كف — كف, soufflet, gifle, 209.
- كفت — o, verser, 79, 17, 28.
- كُل — كل ما لك, constamment, 22, 311, 15; cf. Dozy, Suppl., s. v. كُتبا من, quiconque, 291, 23; chacun, 310, 1.
- كُل — كُتْل عليها, célébrer le mariage religieux (chez les chrétiens), 81, 23. — المطران صلاه اكليل: اكليل, l'évêque le maria, 154, 14.
- كلف — كلف او يشغل كلف احدا بشيء, charger qqn. d'une chose, 144, 23. — من غير تكليف, sans cérémonies, sans façon, 91, 6. عمل تكليفات, faire des cérémonies.
- كلم — كلم رطب (رطب), paroles agréables à entendre, 144, 8. — الكلام ل, il s'agit de, c'est le (sujet) qui est le plus important. الكلام في الدنيا للتربية, c'est l'éducation qui importe le plus dans le monde, 30, 4. —

متكلم, beau parleur, qui sait bien mener sa langue, 220.

كم — **كام** combien, quelques, 266, et note.

حرامي متكلم — **كمش** empoigner, (sens propre et figuré):

إذا كبشته الحكومة يرمط, un voleur beau parleur s'esquive, lorsqu'il est pincé par les autorités, 220,

حطه في البيران كبشة واحدة, **كمشة** — **كمشة**, poignée:

il le mit dans la balance d'une seule poignée, 57, 20.

كن — **كنة** pour **كنة**, belle-fille, 86. — 45, 21; 26 — **كنة** ?

كندرة — 45, n, expliqué, 46.

كنز — **كنز** (كنز), gras, 5, 28.

كنف — **كنافة**, pâte de vermicelle, 123.

واحد يتكنى في : **تكنى ب**, prendre le nom de : **كني** — **كني**

عيلة أمه, quelqu'un qui prend le nom de famille (كنية) de sa mère, 196, 8.

كور — **كارا**, coussinet sur lequel on met la pâte pour la

-coller à la paroi du *tannoûr*, 14, 12. — **كوارا**, ex-

pliqué, 95, 133. Le syriaque a **ܩܘܪܐ**, ruche d'abeille

(Sindbad, éd. Baethgen, p. 9, 18), signification que

connaît aussi le persan (v. Vullers Lex. pers., s. v.).

Mr. Nöldeke dit, Z. D. M. G., XXXIII, p. 535, à

propos de ce mot: „hébreu postérieur **כִּוְרָה**, ré-

cueilli en arabe sous la forme **كوارا**, **كوارا** (avec *ou*

devant *w*, comme **كوة** de **כִּוְרָה**, **كوة**); ensuite

كوار aussi." Ce meuble (dans la signification rap-

portée p. 95) ressemble effectivement à une ruche

d'abeille tronquée; il n'est cependant pas „plus étroit

vers le haut que vers le bas."

كوسا — ou **كوسي**, courge, 118, 22. **كوسا** et **كوسة** sont des

formes d'annexion. Si **كوساء** était n. unit., on entendrait quelquefois la prononciation **كوساية**, ce qui n'a pas lieu. Le mot n'est pas arabe; j'en ignore la provenance.

كون — **لكان**, expliqué, 197.

كيس — **مكيس** est celui qui frotte le baigneur avec un **كيس**, petit sac ou gant (comme nous l'avons en Europe aussi), 20. — **كيس**, bourse, sachette, blague à tabac, 69, 7. **على كيس** ou **من كيس**, aux frais de, est une expression très commune qui remonte à une haute antiquité. Nous la trouvons deux fois dans les inscriptions de Palmyre: **מן כיס ה**. Vogüé, Inscript. sémit., N° 7 et 16. Le texte grec la rend par **ἐξ ἰδ/ωv**.

كيف — **كَيْف** ou **تَكَيْف**, s'amuser, se mettre en belle humeur, 137. — **كَيْف**, plaisir, amusement, bonne humeur, 137, 160, 15, = **كيفية**, 138. **ما له كيف**, il n'est pas très bien, indisposé. **كيف كيفك** = **كيفيا** — **كيف**, comment ça va-t-il? 137, 138. — **كيفيا** (plus correctem. *vulg.* **كيف ما**), 170, 22.

كيد — **كَيْد**, épouser une vieille femme, 8, 11; 188.

ل

ل — **لام الزائدة البعوضة**, fréquent dans la langue parlée, 66, 16; 67. **باس إيدو للتحراجة**, il baisa la main du monsieur, 189; 5. **أمّة لعيد**, la mère de **ʿId**, 217, 1. — **لام التاكيد**, beaucoup plus commun en Egypte qu'en Syrie, 197.

لا — est toujours prononcé **لام**, lorsqu'il est le contraire

de كَفَم, 76, 1, 9; 284, 27. Le hamza s'est conservé dans le nom relatif لَاحِي. — لا après des verbes marquant la crainte, le soupçon, etc., 166. — لَيْسَ, prononciation, 166.

لُبْد — **لُبْد**, i, devenir compact, collé, = **لُبْد**, 37, manteau de feutre, 32, porté par les pâtres, et surtout par les Turcomâns.

لبس — s'habiller en homme, 76, 9. — لبس رجال — لبس
لباس, expliqué, 287, 288. — لباس, pantalon en
toile; en quoi il diffère du شروال, 201. — لبّيس,
muscadin, 7, 21. — ملبوسات, habits, 270, 10. —
رجل ملبوس — ملبوس, expliqué, 48. — ولد قلبيس
ibid.. — قلبيس, ibid..

لَبَطَ - لَبَط, donner des coups de pied (homme et bête),
46, 4; 211, 24.

لَبْنِيَّة – لبن, expliqué, 78, 178, 18.

ليبق لاحد — لبق, convenir à qqn, 194.

رائع = رخ - لم, v. s. h. v.

ع. 86، surveiller، لاحظ على - لحظ

— **لَحَقَ** : Attraper, gagner, avec acc., 295, 15. — **سَأَلَهُ بِلَحَقِ** انا المكنة الليلة — **لَحَقَ** : Est-ce que je puis gagner le moulin ce soir? 112, 5.
 — **أَبُوهُ مُشٌّ عَمَّالٌ يَلْحَقُ** مَصَارِيفَ, son père ne suf-
 fit pas pour les dépenses, 94, 6.

لَحْم — *لَحْم*, boucher, 64, 129, 13.
— *لَحْمَة*, pulpe des fruits, 12, 31, 15, 14.

لَحْيَةٍ — لَحْيَةٍ, barbe; en quoi il diffère de ذَاتِن, 258; pl. لَحْيَاتِ, 216. — لَحْيَةُ هَارُونَ, expliqué, 258.

- بطن الكلاب. لَزَقَ, se coller, s'attacher, 18, 18. — لَزَقَ — لَزَقَ, les chiens ont les flancs enfoncés (litt. le ventre collé au dos), loc., 296, 2.
- لَسَا — لَسَا, ne-pas encore. Comme réponse à une demande négative لَسَا signifie: pas encore; cf. *jamais* en français.
- لَضَم — enfiler: أَلْضَمَ لِي الْإِبْرَةَ, enfle-moi l'aiguille, Eg., 70, note. On ne saurait dire لَضَمَ الْخَيْطَ.
- يَا رَيْتَنِي بَعْرِفَ بِلَطِشْ قَلَطِيشْ فَرَنْسَاوِي كُنْتُ: لَطِشْ — لَطِشْ, plût à Dieu que je susse *baraguer* un peu de français! j'irais alors mendier en France, 41, 11. — ملطوش: بحبيرو زيتون: ملطوش, on prend les olives vertes qui ne soient pas frappées de noir, 16, 13.
- لَطَف — يا لطيف, exclam. marquant l'étonnement, l'extraordinaire, la crainte, etc., 116, 10, Syr., = يا سلام en Egypte.
- لَع — verbes de cette forme, 102.
- لَعِب — لعب, jouer à un jeu de hasard, 103, 4; — pétiller (cigarette), 70. — لُعِبَ, inf., ou لُعِبَ (de لَعِبَ, comme لَعِبَكَ de لَعِبَكَ, v. p. 311), 103, 6. — لَاعِبَ قِمَارَ, joueur, Hasardspieler, 241, 8, = قِمَارَجِي.
- لَعَس = لعوس, mâcher, 31.
- لَعَن — لعن, pire, 36, 4; 60, 15; 178, 9.
- لَعَز — o, expliqué, 262, 12. — لِسَانُ اللَّعْزِ, [la langue] des commérages, 260, 13.
- لَف — لف, rouler une cigarette, 69, 7; 298, 16; 310, 14. لف الْبَلَدَ, parcourir la ville, 194. — t.

- boul., former des rouleaux (de la pâte, **العجين**), 78, 4; 128, 21. — **لَفَّ**, pièce d'étoffe en tant que roulée autour du *tarboûs*, turban, 76, n.
- لَفْتُ** ou **لَفِي** ما التفت ل — ne pas se soucier de, ne pas y regarder, 88, 2.
- لَفَقَ** — **لَفَقَ** = **لَفَقَ**, blaguer, radoter, 208.
- لَفِي** — **لَفِي** انسان اذا كان لافي على واحدة i: — si un homme hante une femme.... 223, 11. **واحد يلفي على** بيت مشبوه, quelqu'un hante une maison suspecte, 260, 7.
- لَفَسَ** — **لَفَسَ**, tarder, rester longtemps à, ب, في, 27, 7. Ce mot, ainsi que les autres dérivés du même radical, n'est pas employé en Egypte, ce qui est expliqué par sa provenance syriaque.
- لَقَشَ** — **لَقَشَ**, pl. **لَقَشَات**, paroles, discours, 273.
- لَقَطَ** — **لَقَطَ** يعرفون الزيت على وجه الماء ويصور يلقطوا: **لَقَطَ** — **لَقَطَ** الزيت, l'huile surnage à la surface de l'eau, et ils se mettent à la ramasser en passant la paume des mains (sur l'eau), 12, 14; les mots soulignés indiquent la signification du verbe.
- لَقْمَ** — **لَقْمَ**, petite bouchée, 127.
- لَقِيَ** — **لَقِيَ**, trouver, avec toutes les différentes applications; **لَقِيَ ارنق**, trouver plus convenable, 314, 13.
- لَمَ** — ramasser (chose tombée); **لَمَ مصاري**, r. de l'argent; faire le magot; quêter, 288, 13. — **لَمَ**, foule; **ناس** **لَمَ**, foule de gens, 156, 16; expliqué, 165. Le **لَمَ** de Bc (Dozy) peut être une prononciation motivée par la liquide.
- لَمَ** — prononciation, 266. Avec le modare^e et sa signification, 120, 17; 143, 2; 154, 11. Avec le parfait et

sa signification, 168, 10. La langue parlée ne connaît pas la règle établie pour la langue écrite.

لَمَّا — ou لَمَّا, lorsque, 296, 13, 17.

الانسان الی ما یعرف الا لهجة قِیَعته : لَهْجَة — لهج, l'homme qui ne sait que le jargon de son village, 41, 6.

اذا كان فاس قاعدين : مَلَامِي, jeu, amusements : لهر, s'il y a des hommes qui se livrent au jeu....., 178, 4; singulier inusité, 178, 10.

لو یسلم الکرم من نواطیرة کان یحیل قناطیرة — لو, proverbe, 34, 2.

لَوْتُ — لَوْتُ, souiller, 208, 7.

لَوَّح — لَوَّح, se dit des fruits qui *commencent à mûrir*, 15, 4; on dit bien en français *se colorer* dans un sens analogue. — لَوَّح التَّنْکَة, tablette de fer-blanc pour écrire, 311, 21, expliqué, 312.

لَوَّق — لَوَّق, radoter, 272, 18.

إِجْر لَوَّقا — 207. لَوَّق, écouler, (propr., courber) 207. — لَوَّق, pied tortu, 207. مَلَوَّق ou كعب أَلَوَّق, talon de travers, 207. عَقْلُه أَلَوَّق, il a la tête tournée, de travers (sans pour cela être fou). Le مَلَوَّق de Bochter ne signifie que „bouche tortue, de travers.” Le sens du radical n'a été enregistré par les lexicographes arabes que pour le substantif لَوَّق, bêtise, et l'adjectif أَلَوَّق, stupide, propr., tourné, (لَوَّقَة, Har.).

لَوَّك — لَوَّك, se poisser, 208.

لَاق — لَاق, être convenable, séant, 76, 10, 12.

لَیْک — لَیْک, regarde!, 178, 6, 10; 233, 20.

م

- itba^c avec م, 215, 217, 10; — avec ما, 215.
- ما — إنا — ما, affirmation, 157, 15; expliqué, 166, 183, 232, 23. ما يدشرها إلا يأخذها, il ne la lâche pas qu'il ne l'ait obtenue, il faut qu'il l'obtienne, 19, 8. — [مش] مُش, plus rarement موش et مُوش; négation, expliqué, 236, 237, = mā (مَر), expliqué, 237. — ما + pronom + ش, déclination donnée, 91; مَناش, nous ne sommes pas..., 259. — مال pour ما ل, 21, 12; 238, 10; expliqué, 22. — ما, voir s. v. ما.
- ماهيّة — احسن ما, gages, 253, 20.
- ماي — مائة est sans annexion مية, 66, 16; 67, et avec annexion مية, 242, 23; v. s. v. مائة = مائة, māya, 162, 9; 163, 1; forme discutée, 168 et suiv..
- مار — مار روکس وکلبه, St. Roch: مار روکس, St. R. et son chien, prov. des chrétiens, 194, 11.
- مان — مونة, v. s. v. مون.
- متى — متى ما, lorsque, 124, 16; 159, 11; 173, 12.
- مثل — مثل ل, employer un proverbe à l'égard de, 170, 21.
- معن — معنون, cynéde, 101.
- معخ — مُعخه خفيف, il a le cerveau timbré, 268, 7.
- مختتر — تمختتر, faire le beau en se dandinant, Eg., 201; cf. قبطتتر.
- مختول — stupéfier, épater qqn., 58. تمختول, rester épaté, 58, 9.
- مد — مدة, بعد مدة, après quelque temps, 36, 3; 156, 14. مدة سنين, 164, 1, مدة ايام, plusieurs jours, 164, 1, مدة سنين, plusieurs années, 288, 12.

مدن — تمدين, se civiliser, 38, 27.

مدري — v. s. v. دري.

في المرة, quelquefois, 211, 23. — مر, tout-à-fait, 92. — ما — في المرة, ne-pas du tout, 91, 7; 92. On y ajoute souvent خالص comme renforcement. — مَرارة, vésicule du fiel, 210, 2 et note.

مرأ — امرأة, femme, est toujours prononcé en Syrie comme si l'on écrivait مَرَة (مَرَة, sa femme); le hamza est le plus souvent conservé en Egypte, où la forme أُمْرَاء aussi n'est pas rare.

مرح — 46.

مرس — مَرَسَة, corde. مَرَسَة الدَّلْو, corde du seau du puits, 187.

مرض — مَرَض, (v. p. 264), tomber malade, 225, 12. — مَرَض, en quoi il diffère de حِلَة, 179. — مَرَضَان, malade, 7, 3. — مَرَوْض, valétudinaire, 304, 5.

مرمر — être amer, 87.

مرق — مَرَق, passer, 60, 13; 102, 1; 108, 1; 148, 26; 221, 5. — مَرَق, passer devant, par, 115, 20. — مَرَق, pour مَرَق, sans foi, 5, 27; mot de bon aloi.

مسح لوح — مسح بجلده, faire la sourde oreille, 82, 2. — مسح الخشب بالفارة, raboter une planche de bois, 120, 13. — مَسْحَة مَسْرُوحَة, monnaie fruste, 188.

مسك — مَسَك, prendre, 208, est aussi, comme en français, neutre, dans le sens de s'attacher: العلق ما تمسك, les sangsues ne prennent pas, si les poils sont longs; 18, 24. — مَسْكَة طَيِّب, la pâte épilatoire a bien pris, 19, 1.

مسو — مَسَى, a, pour مَسَى; voir exemple et remarque

s. v. **صَبَحَ** — **مَاسَى**, aller chez qqn. le soir, 108. —

أَمْسَانِي, expliqué, 150.

مُشَطٌ مُزْمَزِمٌ — **مُشَطٌ**, peigne trempé dans l'eau du puits Zoumzoum, 259.

مُشَوَّرٌ — v. s. v. **شَوَّرَ**.

مَشَى مع — s. 160, 5. **مَشَى**, aller, à pied ou à cheval, 160, 5. — **مَشَى** — **مَشَى**

3, **مَشَى** **ضَدَّ** = 4, **ضَدَّ**, contrarier qqn. 4, 3.

مَشَى في سَمْسَرَةِ الْجَارَةِ [زَيْجَةٍ] — 94.

ما كُنْتِش هَيْكُ مَاشِي -- 21, 10. pour marier qqn.

مَشَى هَيْكُ مَاشِي -- 21, 10. est-ce que tu ne menais pas cette vie au-

paravant? 114, 1. — **مَشَى** حَبْلُهُ : **مَشَى** — v. s. v.

مَشَى et **حَمَل**.

مَصْرِيَّةٌ — **مَصْرِيَّةٌ**, para, 270; pl. **مَصَارِي**, argent, monnaie,

18, 3 (cf. l'ital. *danari*). On dit **فلوس** en Egypte.

مَع — **مَع** **يَشْعَلُ** **مَعْنَا** -- **مَع**, afin que nous puissions l'allumer (bois), 72, 9.

مَغْطٌ — a, être élastique, ductile, 19, 20.

مَكْنٌ — **مَكْنٌ**, adv. verbal, peut-être, 33, 9. — **مَكْنٌ** — **مَكْنٌ**

main ferme, solide, 254, note.

مَلَأَ — **مَلَأَ**, l'état d'être plein, 144, 13; voir remarque s. v.

مَلَأَ. Notre proverbe a **بِمَلَأِ الْكَفِّ**, contrairement

à la règle à la p. 180, note, parce que le wâou

est joint à la syllabe suivante. Cette prononciation

est tout-à-fait classique; le paysan ne savait ce-

pendant ni lire ni écrire. Je me demande si elle

est une reminiscence de „l'époque classique” de la

langue, ou bien si ce proverbe doit son origine à

quelque savant? La prononciation générale est **مَلَأَ**

— **مَلَأَ** ou **مَلَأَ**, plein, 289, 8, comme

dans ce vers :

دعوا عليّ دعوة الحبّ فانشغل
فرادي واضحكي من هوى الزين مليان

Koussat el-'ounésî faḍil, éd. Beyr., p. 5, l. 15. On dit de même دُنْيَا, K. el-faṣṣḥ, p. 36.

مليم — ملهم, très bien! eh bien! 65, 7.

مَنْ — prononciation, I, 20; 266, = مَيْن, 138, 266. — مَنْ

202. من لا = مِلَّا. 290, e. qui que ce soit, ما كان.

معلق من الاجر—مين, suspendu par le pied, 129, 5;

v. s. v. **راس**. Cf. Spitta, Contes, Gloss., s. v.

استمئى, désirer, expliqué, 112. — تمئى السلام لى — منى
vouloir bien, 26, 27; 247, 27; forme expliquée, 26.

On a encore **استريح**, se reposer, **استعجب**, se ca-

cher, et استنى, attendre, (pour استانى), d'une for-

mation analogue. Mr. Wetzstein dit, Z. D. M. G.,

XXII, p. 152, à propos du dernier verbe: „On le

ramène ordinairement à استانی, de façon que le

hamza tombé est compensé par le sédd; seulement, le

futur **استبنا** n'est pas par là expliqué." Comme cette

forme n'est qu'un **تفعل** renforcé, le futur en reçoit

la prononciation. On dit bien **يفعل** en Egypte pour

يفعل. L'analogie prouve que c'est **أنت** et non

پاس است. آنی.

الزُّلْمَةُ إِذَا كَانَ فَحِيمٌ — quod que, 200, 12; 315, 18

si un homme, مهما وقع في مهالك بتخلص حاله

éveillé se trouve dans des situations périlleuses, de

quelque nature qu'elles soient, il sait toujours en

sortir sain et sauf, 220, 4.

دَوَّعًا دَوَّعًا، *doucement lentement*, 112, 7.

موت — **مَيِّتٌ مِنَ الْجُوعِ**, mort, 164, 10. — **مَمَات**, meurt de faim, 232, a.

مون — **نَحْنُ نَمُونُ الْحَطَبَ مِنْ أَيَّامِ الصَّيْفِ : مَوْنٌ**, nous faisons nos provisions de bois dès l'été, 72, a. —

مُونَةُ الْبَيْتِ, les provisions de la maison, 33, a.

موة — **ماء**: en Syrie on ne dit jamais autrement que **مَآي** **مِي** et en annexion **مِيَّةٌ**, 222. L'Egypte a **مَآيَّة**. Est-ce que le *e* n'y est pas simplement un son final adjuvant (vocalischer Nachschlag), en vertu duquel le **ي** peut être redoublé dans la prononciation? Ce son vocal final est caractéristique pour le dialecte égyptien; il n'existe pas dans celui de la Syrie. Mr. Spitta, Gramm., § 17 c, veut que „moiye” soit une aphérèse de „oumaiye, qui, du reste, est encore usité.” Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de mon savant ami. Ce *ou* n'est que prosthétique, comme dans beaucoup de mots commençant par **م**. Je discuterai ce mot plus au long dans le second volume.

مَيْرٌ — hors d'œuvre, fruits secs, etc., qu'on mange en buvant, 181; du persan **مير**, petite table, sur laquelle se trouvent différents mets. L'usage, décrit p. 181, existe aussi chez les Turcs et les Persans; v. s. v. **كُفْل**.

ن

ن — du duel, quand il tombe, 99.

نارَكِيلَة — ou **أَرْكِيلَة**, narguilet, expliqué, 69. La description dans Dozy n'est pas tout-à-fait exacte; le tuyau de bois et „la pomme de vitre” ne se trouvent jamais ensemble. Le flacon de verre est tout mo-

derne. La noix de coco seul, ou son imitation en bois, porte le tuyau de bois ou le roseau, **قَصْبَة**. Si „la capsule qui renferme le tabac” était „formée d’une noix de coco”, on en aurait à fumer pour toute la journée, au moins; le fait est que la noix de coco renferme *l’eau*. Le malentendu de Mr. Dozy provient de la confusion de M. el-M., qui par son **آلة يُشرب بها التبكي** désigne tout l’appareil. Mouzhir, I, ١٣٣.

نَتَف — **نَتَف**, arracher les poils du corps, 20. — **نَتْفَة**, une pincée, un peu, 124, ١٥. — **كَتْوَفَة**, dim., un tout petit peu, 124, ٦.

نَبَت — **اَنْبَت**, pousser, tr., (arbre), 162, ١١.

نَبْرِيج — **نَرْبِيش** et **نَرْبِيج**, tuyau de cuir du narguilet, 69.

نَبَط — **نَبَاطِيَّة**, gros bourg à 4 h. de Sayda, 298.

نَبِع — **مَنْبَع**, lieu de provenance, 27; ٣٠.

نَبِه — **نَبَّه على أحد**, avertir, prévenir qqn., 143, ٣.

نَجَس — **نَجَاسَة**, turpitude du caractère, 150, ٩.

نَحَس — **نَحَاس**, ustensiles de cuivre (cf. **فَضَّة**, argenterie), 111, ٤. — **مَنْحُوس**, malencontreux, désagréable, 238. ١١.

نَحْو — **من هذه الناحية = هنا** ou **من ههنا** — **نَحْو**, de ce côté-ci, 28.

نَحْر — **مِنْخَار**, nez, 58, ٣; = pl. **مَنَاخِير**, 81, ٣٥.

نَحْل — **نَحْل**, cribler gros, 126.

نَحْو — **نَحْوَة**, fierté d’âme, 31, ٣; 314, ١٣.

نَدِر — **من النادر**, il est rare, rarement, 72, ٦.

نَدِم — **نَدِيم الخرا**, expliqué, 180, 181.

نَذَل — **نَذَل**, vil, lâche, 49, ١٥; 308; pl. **اِنْذَال**.

- نزل** — **نزل على السوق**, descendre au marché, aller au m., 129, s; 161, s; 296, s. **نزل في البلد**, il est allé en ville, 201. — **نزل مصارينه: نزل**, il fit sortir les entrailles, se creva le ventre, 44, 4. — **نُزول**, baisse (prix), 300, 7.
- نيسناس** — **نيسناس**, singe, expliqué, 48, 11.
- نشأ** — **نشأ**, **الله ينشيه: انشأ**, que Dieu le fasse grandir, expliqué, 261. **انتشى**, devenir grand (enfant), 261.
- نشع** — **نشع**, a, dégoutter (toit), Eg., 36, 25.
- ناشيف** — **ناشيف**, sécher, devenir sec, 12, 20; 19, 20. — **ناشيف**, **كلام ناشيف**, paroles sèches et désagréables, 145, **وجه ناشيف. كلام رطب** ×, figure renfrognée, désagréable, 144, 16.
- نشل** — **منشل**, petite jarre, 95.
- نصب** — **فلان نصب عليّ قصبه**, un tel m'a joué un tour [d'escroquerie], 280. — **نصاب**, escroqueur, 280, 4. Cf. en français *monter un coup*.
- نصم** — **العالم ينصحه في الشغل الطيب**, on lui conseille une bonne chose (à propos de), 235, 7. — **Fansa-hou**, 260, s, ne me paraît être que **نصم** avec un alef prosthétique, assez fréquent devant cette lettre. Si c'était la 4^{ème} forme du verbe, la contraction serait difficile à expliquer.
- نظ** — **نظ**, sauter, tr. et intr., 48, s; 292.
- نظر** — **إنظر**, pouvoir être surveillé, 33. **ناطور**, gardien de la vigne, 34, 1; gardien, en général. I. Doreyd dit dans le Gamhara, MS Leide, III, fol. 182 verso: **وفلان ناظورة بني فلان وناظورهم اذا كان المنظور اليه منهم والناطور حافظ النخل والشجر وقد تكلمت به**

العرب وإن كان اعصميا قال ابو بكر قال ابو حاتم
قال الاصمعي هو الناظور والنبط تجعل الظاء طاء
الا تراهم يقولون بَرَطْلَةٌ وأما هو ابن الظل و سموا
الناظور ناظورا اي انه ينظر. Cf. el-Mouzhir, I, 132,
qui a ابن طله [= ٦٢], et Haf., Sifa, s. v..
قال ابن دريد هو بالطاء من النظر ولكن النبط يقلبوا الظاء طاء
ناظور n'étant donc qu'une prononciation pour ناظور,
on comprend facilement que le verbe نظر peut avoir
pris le sens de *surveiller*. Le ط permute encore, dans
le verbe نظر, avec le ط : انا بستنظرك = انا بنظرك :
je t'attends.

نطل — عمل نَطْلَة, expliqué, 113. Etymologie?

نظف — Ce radical est prononcé نصف, 52. — نضيغة, jolie
(femme), 150, 7; Asās, II, p. ٥٣, l. 3.

نعر — piquer, 92, ٢. — نَعَارَة, expliqué, 94.

نعص — murmurer (chien); pleurnicher (enfant), 31, = نعوص,
criailler, 31, 293.

نعم — ملح ناعم, fin, moelleux; réduit en poudre; ناعم,
16, ٢; سكر ناعم, 125, ٢.

نغل — نَغْل, batard (homme), 57.

نجم — طحينية ou حلالة منفوجية — نجم, sucrerie, expliqué, 126.

نفد — نقد الى, aboutir à (chemin), 65, ٢ = نفد الى de la
langue savante.

نفس — ما ل نفس على, ne pas avoir envie de, d'ap-
pétit pour. ما لك نفس عليها, tu ne la (femme)
trouves pas appétissante, 87, ٢. — نَفَس, portion
de tabac nécessaire pour une fois (pour narguilet
seulement), 70.

- نَشَّ**, on les met tremper dans l'eau, afin que le grain se gonfle, 186, 13.
- نَفَضَ** — **نَفَضَ**, épousseter, 185, 2.
- نَقَى** — importuner par des demandes, crier, 293 = **نَعِصَ**.
- نَقَبَ** — **نُقِبَ**, trou dans le plafond pour faire sortir la fumée, 74.
- نَهَرَ** — vider des fruits, 118, 2; 120. — **نَهَرَ**, se donner des coups de bec, se quereller, 100, 15. — **مِنْقَرَةٌ**, videlle pour les fruits, 120.
- نَجَرَ** — tressaillir, 157, 16.
- نَقَشَ** — et **نَقَّشَ**, marquer, tacheter, faire des raies, = **نَقَّشَ**, 81. [على] **نَقَّشَ**, t. boul., chiquer la pâte, 126, 8.
- نَقِصَ** — **نَاقِصٌ** (oc. **النقصورة**), défectueux quant au moral, vil, ignoble, 801, 21.
- نَقَعَ** — mettre tremper, 124, 11; v. exemple s. v. **نَفَشَ**.
- نَقَلَ** — **نَقَّلَ**, faire un léger repas, manger du **نَقْل** en buvant, 181, note. — **انتقل** : **ما أجريه ما** : **انتقل**, la peur l'empêche de mettre l'un pied devant l'autre, 306, 1. — **ناقلة**, enceinte; pleine, 34, 10, 20. — **نَقْلٌ** = **ميرة**, v. s. h. v.
- نَقَمَ** — **نَقْمَةٌ**, tourment, 161, 11; 302.
- نَقَر** — **نَقَّى العَدَسَ** : **نَقَّى**, éplucher les lentilles (et des choses pareilles) 76, 25. **تنقي وتزيل شعر الاسود**, elle choisit et enlève les cheveux noirs, 216, 21.
- نَكَتَ** = **طَبَّ**, renverser, 104.
- نَكَدَ** — **نَكَدَ**, pour **نَكَدَ**, acariatre, 5, 20.
- نَكَرَ** — **نَكَرَ الوديعَةَ**, nier le dépôt, 202, 6.
- نَهَرَ** — **في الليل** × **في النهار**, le jour, 108, 27.
- نَهَرَ** — **نَهَى**, intr., finir, 35, 16.

- نوح, lamentations, 304, 9. — نوح, se lamenter, 304, 9. — نوح, 19, 20. Le masdar فعيل pour le son est d'un usage très étendu dans la langue parlée.
- نوري, 20. — نور, pâte épilatoire, 20. — نور, appliquer la نور, bohémien, pl. نور, 101, 110, 21.
- نوروز, 173, 10; 177. — نوروز ou فيروز, promenade matinale, 173, 10; 177.
- نام طَب, 314. — نوم, se coucher, 28, 4; 314. نوم, coucher sur le ventre, 104, X. نام سطح, 104; v. s. v. غب. — تريم, qui aime à dormir, 7, 20.
- نوي, se proposer de, avoir en vue de, 17, 21. — نوي, noyau de datte, Eg., 95.
- نيالك, Moutanabbî, 'Akbarî, I, p. 147. — نيالك, bien te fasse! pour هنيأ لك.
- نيا, 159, 18. — نيا, cru, 159, 18.
- نيع, 273. — نيع, mâchoire, gueule, Kesr., 273.
- نيك, 7, 20. — نيك, baisard, 7, 20.

ه

- ه — de la troisième personne, masc. et fém., sing. et plur., ه, ه, ه, ه, n'est, en général, prononcé que lorsqu'il est précédé d'une voyelle brève. Pourtant, j'ai bien souvent entendu à Tripoli bêthou, bêthom, 'ama-loûh, etc., 266. — ه tombe, 237.
- ها — avec un sens neutre, exemples, 165, 173, 11; 233; 297. ه, alors, à ce temps-là, 81, 20. ه, après cela, 156, 12. — ها, ou هيدا (هيدا), est usité devant un substantif dans un récit de vive voix, 244, 9. — هيدا — هيدا, celui-ci — celui-là, 65, 4; 276 = هيدا — هيدا, 141, 11; v. s. v. هرج. —

- هاك ou هيك — هامي = هاي, la (les) voilà, 45, 23. — ainsi, 59, passim.
- هبل — مهبول, imbécile, idiot, expliqué, 268, 4.
- هت — o, significations données, 134, 6; 135.
- هيج — طفش = se sauver, dénicher, 253, 10, 254, = هيج, faire s'en aller, faire dénicher, fortjagen, 48, 9. Le هاجج de Bc [et Cuche] pour *émigré, colon* peut bien être vrai, si l'individu a *filé* de son pays; autrement, *émigré* se dit مهاجر et colon مستعير; v. s. v. طفش.
- هدأ — هدا, a, se tenir tranquille, 48, 7; 92, 19.
- هدب — اهداب, cils, 85, 1.
- هدس — هدوس = هدس في شي, 203, 10; expliqué, 204, = هدس, 31, 204.
- هدم — هُدوم, habits, 4, 19. En Syrie, on dit le plus souvent اواعي.
- هدي — ادا كنت هديتك على شي ملح, si je t'ai guidé vers quelque chose de bon, ... 241, 1 d'en bas.
- هتر — هير الفستقية, murmure de la vasque; 294, 6.
- هرا — مهري, pourri, gâté, 188, 21.
- هرب — هربان, qui a pris la fuite, qui est en état de هروب, 7, 3.
- هرج — الاولاد يهتجوا في البيت: هرج, les enfants folâ-trent dans la maison, 250, 2 d'en bas. المرة (مرأة). اذا كانت قليلة حيا وتحكي مع هيدا وتهرج مع هيدا, la femme, si elle n'a pas beaucoup de pudeur, tantôt conversant avec celui-ci, tantôt badinant avec celui-là,, 141, 12.
- هشم — à présent, à cette heure-ci, Jér., expliqué, 91.
- هشل — تعلم القمار — o, se sauver, prendre la fuite, 92, 21.

- وهشل من بلد الى بلد, il apprit à jouer et vagabonda de village en village (ville), 105, 20.
- هطل — هَـطْل, لا تهطل هَـم, ne sois pas en peine, Dam., 309; aussi avec هَـطْل; v. s. v. عَـطْل. — هَـطْلِيَّة, mets, expliqué, 126.
- هَـفِي — هَـفِي, mourir de faim, 26, 303, 8.
- هَـم — هَـم, affecté de quelque peine, qui a des soucis, 211, 20.
- هَـل — هَـل, insouciance, 68, 14.
- هَـنَا — هَـنَا, féliciter d'un heureux retour, 164, 8.
- هَـنَا — هَـنَا, aisance, 219, 23.
- هَـرْنَا — هَـرْنَا et هَـرْنَا, ici, 96, 6; 154; formes inusitées en Égypte.
- هَـي — هَـي, se dit pour appeler les chameaux à boire 246.
- هَـيْ — هَـي, interj., holà !, 244, 5.

و

- و — و, pour ف, 308, 15; 315. — و, double à la fin d'un mot, 264. — و, permute avec و, 7, 22; 121. — و, devient و, 128, 25; 129; أَدِيْعَة, 202, 4; أَدَاْعَة, 33; أَحْرَش, 203, 20; v. s. v. وَصْل.
- وَبَح — وَبَح, gronder qqn., 100, 15; 113, 23; وَبَح, reprocher qqc., 103, 5.
- وَبَش — وَبَش, gens sans feu ni lieu, 297, 20.
- وَجِب — وَجِب, إذا ما فيش شي يُوجِب للضحك, s'il n'y a rien qui motive le rire 311, 5. — الواجب sont les devoirs qu'on doit remplir à l'égard d'une personne, d'un hôte. عَمَال لَه غَايَة الْأَكْرَام (إِكْرَام) وَالْوَاجِب, il l'honora grandement, ainsi qu'il lui était dû, 164, 9.

- عمل الواجب peut aussi avoir l'idée de menace :
 أعمل لك الواجب أنا , je te ferai bien voir, moi! je
 te punirai. On répond en Syrie à un remerciement :
 واجبي, pas de quoi, *padrone*.
- واجد, se trou-
 vant (en abondance), 218. لحم واعد est plus que لحم
 موجود : il y en a beaucoup au marché.
- انرجع, souffrir, être affecté d'une douleur corpo-
 relle, 291, 19. — مرجوع, affecté d'une douleur, mo-
 rale ou corporelle, 211, 19; 304, 4.
- وجه — On prononce plus souvent وَج, figure, que وَجَه
 (pour وَجَه), 59, 2; en Égypte وَش. — وجه الحربة est
 une locution pour désigner une femme laide, 36, 2, 23.
- واحد, quelqu'un, 143, 1, 19; 146, 16, et passim.
 الواحد, celui-ci — celui-là, 60, 15. — ar-
 ticle indéfini, 134, 5; 136, 3; 148, 23, et passim.
 واحد après un nombre cardinal : في بيروت فيه : واحد
 خمسين واحد حلواني, il y a à B. 50 confiseurs,
 120, 23; on considère chacun à part. Il se met aussi
 après كام : اعطيني كام واحد : كام
 واحدة, à part, 221,
 2. — واحدة, quelqu'une, une femme, 45, 12; 58, 24;
 87, 21; 97, 4; 104, 5; 128, 25; 223, 11. — الواحدة,
 une femme, 203, 18. V. Spitta, Gloss., s. v.
- يودّي (et les autres pronoms suffixes), contracté en
 beddī ou biddī (à Beyroūt souvent baddī) je
 veux (tu veux, etc.), 4; passim.
- ودعة, dépôt, 33, = ودعة, 202, 4. V. s. v. اخذ.
 L'observ. p. 33 à biffer.
- ودي, pour ادّي, envoyer, remettre, 81, 20; 159, 8;

- وَدَّى إِلَى الْفَرْنِ, 162, 1; conduire à (chemin), 65.
envoyer au four, 123, 28.
- وَاحِدٌ أَخَذَ : (وَزْنَةٌ) وَزْنَةٌ, 29, 1. وَارِثٌ, pl. de وَرَثَةٌ — وَرَثَةٌ
quelqu'un eut une maison en hé-
ritage de son père, 148, 28.
- وَرَجَى — montrer, 154, 13; 158, 1; 160; v. فَرَجَى.
- وَرَشَ — وَرَشٌ, pour وَرَشٌ, qui ne se tient jamais tranquille
(enfant), 5; v. بَلَطَ. — وَرْشَةٌ, atelier de construc-
tion, fabrique, 23, 8.
- وَرَّى — montrer, 38.
- وَزَنَ — est changé en زَانَ, i, peser, compenser, contre-
balancer, 214, 4; 215.
- وَسَخَ — وَسَخٌ, prononcé وَسَخٌ, 5, 24; 52, 8. — وَسَخٌ, intérêt
(argent), Eg., 116.
- وَسَطَ — بِرَاسِطَةٍ, par le moyen de, 10, 23; 12, 13; 161, 2;
العَيْشَةِ — بِهَلْوَاسِطَةٍ, par ce moyen, 297, 21. — بِهَلْوَاسِطَةٍ
une vie, une aisance moyenne, 219, 22.
- وَشَّوْشَ — expliqué, 260.
- وَصَفَ — وَصْفَةٌ, pl. صَفَاتٌ : كَلَّ اِنْسَانٌ يَحْكِي صَفَاتَهُ, tout
homme parle d'après ses propres qualités, 52, 12.
- وَصَفَ — يَشْرَفُوهُمْ فِي هَلْصَفَةٍ, ils les voient dans cet état,
60, 13. — صَفَةٌ غَالِبَةٌ est un adjectif employé comme
substantif, 94.
- وَصَلَ — est prononcé وَصِلَ, expliqué, 264. Dans la phrase
161, 1, وَصِلَ est pour وَصَلَ et قُتِلَ est au passif.
On dit même وَصَلْنَا. Cf. Spitta, Contes, Gloss. s. v.
أَصْرَلٌ — غَضَبٌ, avec le sens du singulier, à la
turque, 128. L'observation faite, pp. 128, 129,
à propos de ce pluriel n'est pas du tout à sa place.

Faute d'attention, je pensais à l'infinitif **وَصَلَ**,
reçu, récépissé (= **وَصَلَ**), qui est presque toujours
prononcé **أَصَلَ**. Haf., Sifa, s. v.

وصى — **توصاية**, recommandation, 117, 16.

وعد — **ميعاد**, menstrues; **في الميعاد**, elle a ses m., 89, 6.

فيق — **صغى**, Eg.; v. s. v. **صغى**, éveiller, S., 236, = **وعى** — **وعى**.

— **أوعى**, pour **إيعى** (**ع**, **ع**), attention! 129, 25;

223. — **واعى**, attentif à, qui veille à soi-même,

à ses intérêts, 236, 1. — **وعى**, pour **وعى** (v. p. 180

note, et Spitta, Contes, Gloss., s. v.): **من دون وعى**,

sans attention, sans discernement, 28, 28; 180, 6.

— **وعى** signifie aussi *vase* en général, 12, 14; 110,

17. À Beyrouût on a **وعا**, wà'a, sing., et **وعى**,

plur.. Autre part j'ai entendu le pluriel **أوعية**,

où'ïye; (**ية** devient ainsi souvent **ية**). Je croirais

que notre **وعى**, vase, n'est, après tout, qu'une pro-

nonciation pour **وعاء** (v. s. v. **هتاء** et **كراء**) ou le **و**

a le fatḥa par l'influence du **ع**, qui, en Syrie au

moins, n'aime pas beaucoup le keṣra (et le ḍammī)

sur lui et devant lui (cf. p. 61, l. 6). — **أواعى**, habits,

Syr., 3, 28; 4, 16; 108, 1; 153, 11; 208, 16; 286, 23;

306, 24.

وفي — **وفاء**, ou **وفي**, payer qqn., 200, 23; 301.

في وقتها — **وقت العنب**, saison du raisin, 34, 1. — **في وقتها**,

alors, à ce temps-là, 81, 20. — **هَلَوْت = هَلَقْت**,

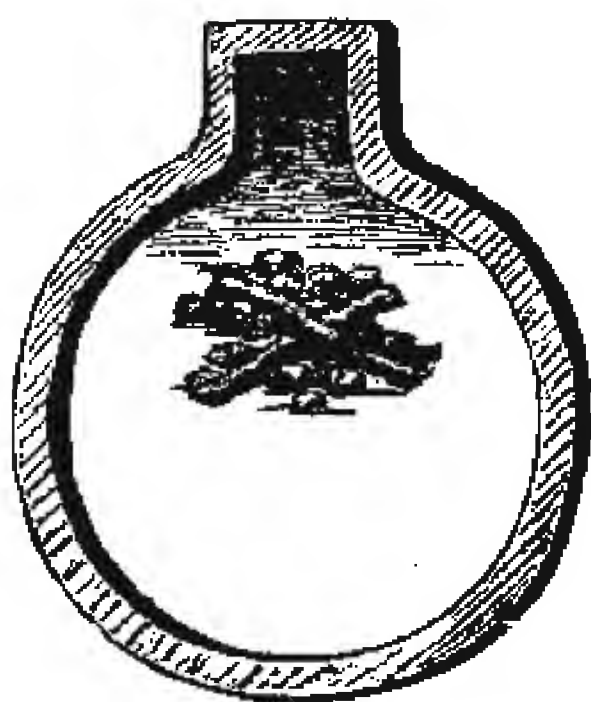
maintenant, 91, = **هَلَقَيْت**, Jér., expliqué, 91.

وقع — **عند استخبار الواقع**: **واقع**, lorsqu'on est interrogé

sur ce qui est arrivé, 284, 23.

وقد — qui est aussi transitif, a donné le vulgaire **قد**, i,

allumer, 290, 291. لا تزال النار موقودة, I Baṭ., II, 337. ورسومهم أنهم يقدون القنادل في مساجدكم, Mokad., 184, 6. Voir Gloss. Geogr., s. v., et Dozy, Suppl., s. v. — انقاد, s'allumer, pouvoir s'allumer, 291; v. Spitta, Gloss., s. v. — موقدة, pron. mākḍi,âtre, décrit, 71, 17; 183, 26. Il a chez les paysans cette forme:



La partie supérieure, aux angles droits, s'appelle موقدة, par excellence. C'est là que le bois est d'abord placé pour qu'il devienne incandescent; il est ensuite tiré dehors au milieu de la partie ronde, qui a le nom de مَضْطَبَة. Les parois

de l'âtre, حيطان الموقدة, sont beaucoup plus hautes et massives que le rebord, حَرْف, qui entoure le maṣṭaba. — وقيد, expliqué, 291.

ولد —, garçon, jeune homme, 164. — اولاد العرب, les Arabes modernes en général, 38, 86, 7; 144, 17.

ولع — ولع, allumer, au sens propre, 310, 18.

ولم — وليمة, festin en général, à n'importe quelle heure et à n'importe quelle occasion, 163, 14; 263.

ي

ي — double à la fin d'un mot, 145, 264. — يي permute avec يُو, 121.

يا — يا — يا, ou — ou, 114. — يا ما, expliqué, 28. Z. D. M. G. XXII, 91, note 3.

يا كرى — pour marquer l'indécision dans une demande directe

ou indirecte, 142, 6; 173, 14; 177, 14; 274. Mr. Fleischer, *Beiträge*, VI, 109 et suiv., a traité cet ad-
verbe verbal fort au long. Notre maître l'appelle
avec raison „formule interrogative,” car la phrase
dans laquelle il figure peut toujours se ramener à
une demande. Il peut quelquefois renfermer une
idée optative, de même que le peut une demande
dans nos langues européennes: est-ce qu'il ne vien-
dra donc pas! = **يا ريت يجي = ياترى ما يجي**. Ce
dernier adverbe verbal.

يا ريت — est exclusivement optatif, 41, 10.

يايس — **يايس**, tête dure, entêtement 15, 6; 39. — **يايس**,
qui a la tête dure, entêté, 290, 8.

يد — vulg. **ايد**, 17, 14; 58, 64, 11; 99, 261, 262, ou **يد**,
44, 6; 57, 33; 266. Le pluriel **ديات** ne se trouve
que dans la formule **سلم دياتك**, que Dieu conserve
tës mains!, 100. — **فقيل اياديك**, formule de sou-
hait, 100.

يلا — allons! vite!, expliqué, 75.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Ces corrections ne s'appliquent pas à tous les exemplaires.

Page **VIII**, l. 15, lisez, boulangers. — **XI**, 18, 22, l. Ibn 'Abd. — **XI**, 18, l. il n'y a rien. — **XIII**, 27, l. connaissons. — **XIII**, 29, l. reflète. — **XLVIII**, ajoutez: *eu* = dammi. — 3, 18, l. šakfi. — 3, 22, l. tī'ou. — 8, 2 d'en bas, l. خیر. — 9, 17, l. اختیار. — 9, 18, l. اختیار. — 11, 11, l. divulguer. — 11, 16, l. tī'tou. — 16, 14, l. 'asrin. — 21, 5, biffez la dernière citation. — 23, dernière ligne, l. أَكُم. — 24, 13, l. فعالة. — 27, 7, d'en b., l. كسر بطيخ. — 27, 2 d'en bas, l. battīh. — 28, 3, l. battīh. — 28, 11, l. melonnière. — 30, 4, l. fi-d-dounya. — 30, 2 d'en bas, l. bitwàssah. — 30, 2 d'en bas, l. tougâra. — 31, 9, l. كَعَك. — 31, 11, l. بحش. — 35, 4 d'en bas, l. ka'd. — 41, 12, l. biinsân. — 43, 13, l. centaines de milliers. — 48, 9, l. biheggig. — 52, 9, l. tîn-zal. — 55, 10, ajoutez après „part lui”: *On a cessé de me battre et.* — 58, 10, l. مِ. — 59, 2 d'en bas, l. sur le dos. — 66, 7, l. الطربة. — 61, 10 d'en bas, l. يستنجي. — 61, 9 d'en bas, l. يقتصر. — 81, 9, l. dîmmat. — 82, 11, ajoutez après „bain”: *Huit jours après.* — 82, 7, l. آيلق. — 82, 7, l. ملك. — 86, 9, l. tērôh. — 87, 9 d'en bas, l. gedîd. 87, 2 d'en bas, l. innak. — 87, 2 d'en bas, l. nahna. — 88, 2 d'en b., l. جدام. — 90, 2, l. هَبَك, ce qui n'exclut pas هَبَك. — 90, 2, 4, l. Jér. — 92, 1 d'en bas, l. hêt. — 98, 2 d'en bas, l.

- ٩٤, ٣ d'en bas, l. رنق. — 101, ٧ d'en bas, l. احبك. —
 — 110, ٧ d'en bas, l. mähouz. — 111, ٣ d'en bas, l. يدتك. —
 — 115, ٣ d'en bas, l. âdamî. — 124, ١٥, l. hâzzoû. —
 125, ١٥, ajoutez après „pilé avec” : des pignons. — 127, ١, l.
 بورمق. — 129, ٧ d'en bas, l. أوعى. — 129, ٤, voyez le Gloss.,
 s. v. وصل. — 131, ٧, ajoutez comme renvoi : Kor. VI, 35. —
 132, ١١, l. rompront. — 136, ٩, ajoutez après „dessus :” des-
 sous. — 137, ١٢ d'en bas, l. كيف. — 137, ٩, l. تكيف. —
 138, ٤, l. كيف. — 144, ٤ d'en bas, l. wahed. — 144, ٣
 d'en bas, l. hâtri. — 150, ٩ d'en bas, l. ضيف. — 150, ٩
 d'en bas, فرق. — 154, ٤ d'en bas, l. هرنى. — 157, ١, l.
 riggâl. — 157, ٧, l. heyyîlak. — 159, ٣ d'en bas, l. fit.
 — 160, ١, l. mâleh. — 159, ٧, ٨, l. keurs. — 160, ٩, l.
 hazzoûra. — 166, ٧, l. أصحى. — 173, ٤, ajoutez après
 „trouve :” *C'est que tout est bon pour qui a faim.* — 181, ٣
 d'en bas, l. où il faut changer la traduction. — 186, ١٢, l. خبر.
 — 203, ٣, l. يربى. — 221, ٣, l. tourouk. — 236, l. CXXXV.
 — 247, ٣, ajoutez après „figues :” *au mois de septembre.* —
 247, ١٨, l. داخل. — 250, ٣, ajoutez après „de :” la. — 253,
 ٩, l. dawâ'î. — 263, note, l. تعلية. — 263, ٩ d'en bas, l.
 'ouliyet et wousilet. — 269, ٧ d'en bas, l. إفراح. — 275,
 ٣ d'en bas, l. voir. — 284, ١١, l. champ. — 285, ٣ d'en bas,
 l. panader. — 297, ٩ d'en bas, l. تعبى. — 319, ٣, col. 2, l.
 144. — 389, ٣٠, l. 143.

مخترعين يحدّثونهم عنها بأحاديث كاذبة نحن نكرههم وقد
 اتخذ أحداث المدن عرائد غير جيّدة متصوّرين أن حالة أوروبا
 هي حالة بعض المهاجرين إلى أراضيهم المخصصة وأراهم لابسين
 الجزم التي تلمع والأزرار الذهب التي تسطع بمعنى أنهم يتأثّثون
 في الملبوس وهم يكابزون الناس مع جهلهم المركّب قائلين عندنا
 فلس. معجّدين عن المعارف والعالميّة خالين من الانسانيّة.
 نعم لا يبعد أن تعود العرب أمة عظيمة ودولة فخيمة
 تمدّن هي بمعرفتها أهالي الشرق ولكن يلزم أن يترك
 التعصب والغلوّ في الدين سواء كانوا من النصاري أو
 المسلمين لأنّ الديانة في أوروبا تترك في البيت وعند
 ما يخرج الإنسان من منزله يعدّ نفسه عضواً لدولته
 ومساعداً لأمته ولا يشتغل إلا بمصالح وطنه. ونحن نروم
 النفع العظيم للعرب وهذا التأليف دليل واحد من ألف.
 وأقصى آمالنا أن تنتهي بهم الحال إلى أن يفهموا أن أوروبا لم
 توجّه انظارها جهة الشرق لأجل خرابه بل لعبارتة وترفيهه
 والله أسأل أن ينفع بكتابي هذا الأنام ما ابتدأ مؤلف تصنيفاً
 ببراعة المطلع وفرغ منه بحسن الختام. هذا آخر ما قصدت تأليفه
 وأردت جمعه وتصنيفه من هذا الجزء وكان انتهاء تحريره

وترقيم تسطيرة بمدينة الإسكندريّة في شهر نيسان

١٨٨٢ وتعجّج مسوداته في مدينة ليدن

الشهيرة في أوائل شهر تشرين

الثاني من السنة المذكورة

تم تم

تم

يتبحرون ويتعقبون بها يكونون على الدوام سعداء بمعاشرة اخوانهم في الشرق مع ارتباط حسن العلاقات بينهم. ولا ينبغي لهم ان يتغافلوا عن اننا مع كوننا احبابهم كنسهر ليايلنا في مطالعة كتبهم الدينية ولا يمضي علينا وقت من الاوقات الا و نتلو القرآن الذي فيه يقال ولقد صرفنا في هذا القرآن للناس من كل مثل

نغوص البحر في طلب الآلي * ومن طلب العلا سهر الليالي
ويجب عليهم ان ينظروا الينا بعين الموافقة لاننا لهم مساعدون وكلنا كرجل واحد نسعى لغرض واحد الا وهو تنوير افكار اهل القرى تهذيب من في الوري. بناء على ما ذكر ارجو من مكارم اخلاق حضرات علماء الشرق ان يعتنوا بزيادة الاعتناء باللغة الدارجة ويبذلوا جهدهم فيها بكونهم يولّفون فيها قآ ليف ويصنّفون تصانيف لا سيّما ان يوجّحوا لنا قواعد اجروميّتها واصولها و فروعها لينالوا بذلك ثوابا كبيرا. واني لمتشكر لساداتي المشايخ الذين لم يضتوا عليّ بالمعارف والفنون التي اتحفوني بها من اسرارهم وهدوني الى صراط اللغة بضوء انوارهم. كما أثنى ممنون من الاحباب وبعض الاحباب الذين فسّروا لي الكتب المهمة في الليالي المدلهمة دون مراعاة مني ولا التفات لما هم عليه من انواع الديانات فجزاهم الله عني الف خير ولا ضارهم ادنى ضرر. سواء كانوا بمصر او بالشام من النصرانيّة كانوا او من الاسلام. هذا واني بما اني محب مخلص للعرب اودّ منهم لو ان يبقوا على ما كانوا عليه من اخلاقهم الساذجيّة واطباعهم العربيّة فابناء هذا الجيل الجديد يرغبون في تقليد الافرنج ولا يسمعون عن اورپا الا من بعض اناس

سارية في زمان النبي عليه السلام . وقد أنهكت العلماء في
الاشتغال باللغة العربية المقدسة القرآنية التي أصبحت كعلم
القفار لضال في الاسفار و أهملوا استعمال كتابة اللغة الدارجة
الجديدة مع انها نشأت وانتشرت وارتكزت في زمان الفتوحات
الاسلامية . و نحن معاصر العلماء الاورپاويين نجعل لها الاهمية
الكبرى فقد ابتدأنا في الكشف عنها بكيفية علمية و طريقة
تمحيصية كما هو العادة عند علماء هذا العصر . و قد حفظت
هذه اللغة الدارجة كثيرا من الملكات القديمة الجاهلية و اوقفنا
على حقيقة تاريخ اللغات الشرقية وهي لغة واسعة نفيسة غنية
انيسة . لِمَ لا وهي اللغة المتداولة بين الخاص و العام في كلام
خديوي مصر الجليل وسعادات الباشاوات و حضرات البكاوات لغاية
الجمال والرتال . وحيث لم تكتب اللغة الدارجة على دأبها
وحقيقتها مدى الزمان كان هذا الكتاب أوّل سفر وضع للغة
المذكورة على لسان الاهالي ولاجل ان يكون اسلوبه واحدا انتقيت
منها الامثال الدارجة العامة التي استنقعت معانيها واقتبست
شرح عوصاواتها من افواه الامة . ولاجل فهم لفظها وادراك
حركاتها كتبتها باحرف لاتينية حسب الاصطلاح الجاري عند
العلماء الاورپاويين . وللعرب كثير ولع في حديثهم بضرب
امثالهم فمنها امثال جيدة جميلة النظام و منها امثال رديئة
فاحشة الكلام . وجمعت كلها من غير انتقاد في ديوان واحد
وها الجزء الاول وقدّمته شكرا و طاعة لاستاذي وشيخي العزيز
العالم العلامة الفقيه الذي ما له مثل ولا شبيه السيد الكريم
فلّيش حفظه الله مدة مديدة . فليعرف علماء العرب في زماننا
هذا ان العلماء الاورپاويين الذين العربية عندهم علق نفيس

مقدمة المؤلف

بسم الله الرحمن الرحيم

الحمد لله وحده والصلاة والسلام على من صارت بواسطته
العربية لذة للعالم اما بعد فاقول وانا العبد الفقير الراجي
صفح النبلاء عن سهرة وقصورة كرلو لاندبرج الاسوجي انه
هدتني الافكار وجرتني الاقدار للتوجه الى بلاد العرب واشتغلت
مدة طويلة بلغتها الشريفة التي هي لسان الادب. ولما عرفت
معناها وفهمت مبناها تحقّق لي انها احسن اللغات. كيف
لا وبها نزلت الايات البيّنات و قد جاء في السنة انها لسان
اهل الجنة. ثم لا يخفى على كل ذي بصيرة وفكرة منيرة ان
علماء العرب اشتغلوا باللغة العربية الفصحى خاصة دون غيرها
واهملوا تدوين اللغة الدارجة التي كانوا يتكلمون بها في المؤلفات
اليومية حيث كانت القواعد والاصول تقررت في القرآن المجيد
وفي كتب السنة بالكيفية التي بها يتحرّر انشاء اللغة العربية
الادبية فامست اللغة الدارجة في غاية الاستحقار والازدراء
عند اهل العلم منذ ان هاجر المسلمون من اراضي الحجاز
المقدسة لاجل انتشارهم بين امم مختلفة ولغات غير متخالفة.
ويتضح جلياً ان امة الاسلام التي فتحت البلاد التزمت بان
تغير لغتها الحجازية بعض الغيار وتسلك في معايشة امم تلك الاقطار
ومكالمتهم بحسب طبيعتهم الغريزية. وسهل علينا ان نبزهن بان
اللغة الدارجة كانت مستعملة في القرن الاول من الهجرة بل
ويمكن ايراد ادلة كافية وبيّنات شافية بانها كانت سائرة

الامثال السبعة
والاقتوال السبعة
عند اول العرب

للفقير الى رحمة فقائه
الشيخ كرو لنديج الاسوي

(GOAL)
Alexandria
طبع في مطبعة بريل في مدينة الإسكندرية

١٨٨٣ سنة

مكتبة
الشيخ
الشيخ

مكتبة
الشيخ
الشيخ

مكتبة
الشيخ
الشيخ

مكتبة
الشيخ
الشيخ

مكتبة
الشيخ
الشيخ



Bibliotheca Alexandrina



0007086